ATHÉNÉE
ET LES FRAGMENTS
D'HISTORIENS

ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE

en vente chez De Boccard

E. Frézouls (éd.), *Les villes antiques de la France*, tome III, *Lyonnaise I : Autun – Chartres – Nevers*, 1997.

M.-L. Freyburger-Galland, *Aspects du vocabulaire politique et institutionnel de Dion Cassius*, 1997.

A. Chauvot, *Opinions romaines face aux barbares au IVe siècle ap. J.-C.*, 1998.

J.-M. David (éd.), *Valeurs et mémoire à Rome. Valère Maxime ou la vertu recomposée*, 1998.

A. Chauvot *et alii* (éd.), *Carcer. Prison et privation de liberté dans l'Antiquité classique,* 1999.

A. Vigourt, *Les présages impériaux, d'Auguste à Domitien,* 2001.

M. Coudry et T. Spaeth (éd.), *L'invention des grands hommes de la Rome antique. Die Konstruktion der grossen Männer Altroms*, 2001.

J.-Y. Feyeux, *Le verre mérovingien du quart nord-est de la France*, 2003.

A. Chauvot *et alii* (éd.), *Carcer II. Prison et privation de liberté dans l'Empire romain et l'Occident médiéval,* 2005.

Z. Tarzi et D. Vaillancourt (éd.), *L'art et l'archéologie des monastères gréco-bouddhiques du Nord-Ouest de l'Inde et de l'Asie centrale,* 2005.

J. Gascou, *Sophrone de Jérusalem, Miracles des saints Cyr et Jean (BHG I 477-479)*, 2006.

C. Freu, *Les figures du pauvre dans les sources italiennes de l'Antiquité tardive*, 2007.

M.-L. Freyburger et D. Meyer (éd.), *Visions grecques de Rome. Griechische Blicke auf Rom,* 2007.

CAHIERS DE LA BIBLIOTHÈQUE COPTE

vol. 1-12, Peeters ; vol. 13, Chr. Cannuyer, 21 rue Haute, B-7800 Ath ; vol. 14 et suiv., De Boccard

1. *Écritures et traditions dans la littérature copte* (*Journée d'études coptes, Strasbourg 28 mai 1982*), Louvain, 1983.

2. M. O. Strasbach, B. Barc, *Dictionnaire inversé du copte*, Louvain, 1984.

3. *Deuxième journée d'études, Strasbourg 25 mai 1984,* J.-M. Rosenstiehl (éd.), Paris-Louvain, 1986.

4. *Études coptes III, Troisième journée d'études, musée du Louvre 23 mai 1989*, J.-M. Rosenstiehl (éd.), Paris-Louvain, 1989.

5 et 6. H. De Vis, *Homélies coptes de la Vaticane* I et II, J.-M. Rosenstiehl (éd.), Paris-Louvain, 1990^2.

7. *L'Égypte en Périgord – Dans les pas de Jean Clédat* (catalogue raisonné de l'exposition, musée du Périgord, 1991), Paris-Louvain, 1991.

8. *Études coptes IV, Quatrième journée d'études, Strasbourg 26-27 mai 1988,* J.-M. Rosenstiehl (éd.), Paris-Louvain, 1995.

9. *Christianisme d'Égypte. Hommages à René-Georges Coquin*, J.-M. Rosenstiehl (éd.), Paris-Louvain, 1995.

10. *Études coptes V, Sixième journée d'études, Limoges 18-20 juin 1993 et Septième journée d'études, Neuchâtel 18-20 mai 1995,* M. Rassart-Debergh (éd.), Paris-Louvain, 1998.

11. *Études coptes VI, Huitième journée d'études, Colmar 29-31 mai 1997,* A. Boud'hors (éd.), Paris-Louvain, 2000.

12. *Études coptes VII, Neuvième journée d'études, Montpellier 3-4 juin 1999,* N. Bosson (éd.), Paris-Louvain-Sterling, Virginia, 2000.

13. *Études coptes VIII, Dixième journée d'études, Lille 14-16 juin 2001,* Chr. Cannuyer (éd.), Lille-Paris, 2003.

14. *Études coptes IX, Onzième journée d'études, Strasbourg, 12-14 juin 2003,* A. Boud'hors, J. Gascou, D. Vaillancourt (éd.), Paris, 2006.

15. *Huitième congrès international d'études coptes (Paris 2004) I. Bilans et perspectives 2000-2004,* A. Boud'hors et D. Vaillancourt (éd.), 2006.

Collections de l'Université Marc Bloch – Strasbourg
Études d'archéologie et d'histoire ancienne

ATHÉNÉE ET LES FRAGMENTS D'HISTORIENS

Actes du colloque de Strasbourg (16-18 juin 2005)

Édités par
Dominique LENFANT

Ouvrage publié avec le concours du conseil scientifique
de l'Université Marc Bloch, du Conseil général du Bas-Rhin
et de l'UMR 7044, Étude des civilisations de l'Antiquité

DE BOCCARD
11, rue de Médicis – 75006 Paris
2007

Collection Études d'archéologie et d'histoire ancienne
dirigée par Dominique LENFANT

ISSN : 1284-6325
ISBN : 978-2-7018-0230-5
© De Boccard – 2007

SOMMAIRE

Avant-propos 7
Note sur les auteurs 9
Introduction (Dominique LENFANT) 13

Ouverture

Athénée et les historiens : un rapport indirect
(Giuseppe ZECCHINI, Università Cattolica di Milano) 19

Vers une histoire sympotique
(John WILKINS, University of Exeter) 29

1. Fragments d'historiens conservés

Les « fragments » d'Hérodote dans les *Deipnosophistes*
(Dominique LENFANT, Université de Strasbourg) 43

Les « fragments » de Xénophon dans les *Deipnosophistes*
(Christine MAISONNEUVE, Université de Strasbourg) 73

2. Fragments d'historiens non conservés

Les fragments d'Hellanicos chez Athénée
(Dino AMBAGLIO, Università degli Studi di Pavia) 109

I frammenti di Eforo nei *Deipnosophistai* di Ateneo
(Giovanni PARMEGGIANI, Università di Bologna) 117

Les fragments de Théopompe chez Athénée : un aperçu général
(Antonio L. CHÁVEZ REINO, Universidad de Sevilla,
Gabriella OTTONE, Università di Roma Tor Vergata) 139

The Aristotelian *Constitutions* in Athenaeus' *Deipnosophistae*
(Jan BOLLANSÉE, Katholieke Universiteit Leuven) 175

Les fragments de Charès de Mytilène chez Athénée
(Pascal PAYEN, Université de Toulouse) 191

Les fragments de Douris de Samos chez Athénée
(Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA, Université de Lyon III) 215

Les fragments de Phylarque chez Athénée
(Guido SCHEPENS, Katholieke Universiteit Leuven) 239

La trasmissione dei frammenti di Filocoro attestati da Ateneo
(Virgilio COSTA, Università di Roma Tor Vergata) 263

Sosibios le Laconien
(Edmond LÉVY, Université de Strasbourg) 277

Les fragments de Posidonios chez Athénée
(Katherine CLARKE, University of Oxford) 291

3. Fragments non historiques

Usage et autorité de l'épopée homérique chez Athénée
(David BOUVIER, Université de Lausanne) 305

Du « grand livre » homérique aux *Deipnosophistes* : exploration d'un *continuum* (Christophe BRÉCHET, Université de Paris X-Nanterre) 321

Les citations de Platon chez Athénée
(Luciana ROMERI, Université de Caen) 341

Les fragments médicaux chez Athénée
(Caroline MAGDELAINE, Université de Paris IV-Sorbonne) 355

Annexes

Athénée : texte et systèmes de référence (Dominique LENFANT) 383

Les *Deipnosophistes* : repères dans une structure complexe
(Christine MAISONNEUVE) 387

Die Fragmente der griechischen Historiker (FGrHist).
Table des volumes (Antonio L. CHÁVEZ REINO) 413

Bibliographie 417

Index des noms (Antonio L. CHÁVEZ REINO) 438

Index des mots grecs (Antonio L. CHÁVEZ REINO) 451

Index des passages cités (Antonio L. CHÁVEZ REINO) 454

Index thématique (Antonio L. CHÁVEZ REINO) 471

AVANT-PROPOS

Ce volume est l'aboutissement d'un programme de l'Unité Mixte de Recherche 7044, qui a reçu l'appui constant de son ancien directeur, Jean Gascou, et de son directeur actuel, Dominique Beyer. C'est dans ce cadre que la problématique s'est affinée, au cours de discussions avec Christine Maisonneuve et Pascale Giovannelli-Jouanna. Le programme des communications a été mis au point par un comité scientifique composé de Jean Gascou, de Pascale Giovannelli-Jouanna, de Guido Schepens, de John Wilkins, de Giuseppe Zecchini et de moi-même. Le colloque s'est tenu à l'Université Marc Bloch de Strasbourg du 16 au 18 juin 2005, grâce au soutien financier de l'UMR 7044, de la Communauté Urbaine de Strasbourg, du Conseil général du Bas-Rhin, de la Région Alsace, du comité national du CNRS et de la société des amis des universités.

Je tiens à préciser que, dans les échanges qui ont suivi cette rencontre pour conduire à la présente publication, la collaboration de chacun des participants a été tout à fait exemplaire. Qu'ils en soient tous ici chaleureusement remerciés.

Je ne saurais dire enfin toute ma gratitude envers Antonio Chávez Reino, qui m'a fait l'amitié de composer, avec toute la patience et la compétence qu'on lui connaît, les précieux index dont tous les lecteurs lui sauront gré.

D. L.



Groupe des participants du colloque

NOTE SUR LES AUTEURS

Dino AMBAGLIO est professeur d'histoire grecque à l'Université de Pavie. Il a consacré une monographie à Hellanicos (1980) et prépare une nouvelle édition et traduction commentée de ses fragments pour la collection *I Frammenti degli Storici Greci*. Ses travaux portent en outre sur l'historiographie grecque d'époque hellénistique et romaine (Diodore, Strabon, Arrien, Pausanias) et sur les rapports entre les historiens grecs et l'opinion publique aux VI^e^ et V^e^ siècles av. J.-C.

Jan BOLLANSÉE a été attaché de recherche à l'Alexander-von-Humboldt-Stiftung, puis au département d'Études classiques de l'Université Catholique de Leuven. Il collabore au projet de continuation des *Fragmente der griechischen Historiker* de Felix Jacoby depuis son origine en 1991. Ses recherches se concentrent sur les fragments relevant de la biographie grecque antique et de la littérature des *Politeiai*. Il a étudié et édité les fragments du biographe hellénistique Hermippe de Smyrne (1999) et il a co-édité deux volumes de *FGrHist Continued* (IVA1 : Leiden 1998 ; IVA5 : à paraître).

David BOUVIER est professeur de langue et littérature grecques à l'Université de Lausanne. Il poursuit une approche anthropologique de la littérature grecque antique et s'intéresse à l'organisation et à la construction des savoirs en Grèce ancienne ainsi qu'à l'histoire de la tradition classique. Il a notamment publié *Le sceptre et la lyre. L'*Iliade *ou les héros de la mémoire*, Grenoble, 2002.

Christophe BRÉCHET est maître de conférences en grec ancien à l'Université de Paris X – Nanterre. Il est l'auteur d'une thèse sur *Homère dans l'œuvre de Plutarque. La référence homérique dans les* Œuvres Morales (Montpellier, 2003). Il participe à l'entreprise d'édition commentée de la traduction par Jacques Amyot des *Œuvres morales et mêlées* de Plutarque. Il s'intéresse particulièrement aux auteurs grecs de la période impériale et à l'intertextualité, la réécriture, la critique littéraire et la *mimèsis*.

Antonio Luis CHÁVEZ REINO est chercheur du programme « Ramón y Cajal » auprès du Département d'Histoire Ancienne de l'Université de Séville. Il est l'auteur d'une thèse sur Éphore et ses recherches portent plus largement sur l'historiographie grecque fragmentaire du IV^e^ siècle av. J.-C. et sur sa réception dans la critique moderne. Il prépare une nouvelle édition commentée

des fragments de Théopompe, en collaboration avec Gabriella OTTONE et Luigi SANTI AMANTINI, pour la collection *I Frammenti degli Storici Greci*. Il achève actuellement une édition commentée des fragments d'Éphore et des *Helléniques* d'Oxyrhynque.

Katherine CLARKE est « Fellow and Tutor in Ancient History » à l'Université d'Oxford (St Hilda's College). Elle est l'auteur de *Between Geography and History : Hellenistic Constructions of the Roman World* (Oxford, 1999). Ses recherches concernent la géographie historique et l'historiographie de l'époque hellénistique et romaine. Elle achève actuellement un livre sur les fragments d'histoire locale des *poleis* grecques (*Making Time for the Past. Local History and the* Polis, Oxford UP, à paraître).

Virgilio COSTA est chercheur en histoire grecque à l'Université de Rome 2 – Tor Vergata. Il a publié une monographie historique sur l'île de Naxos dans l'antiquité et plusieurs études sur la civilisation des Cyclades, l'historiographie grecque fragmentaire, la pensée constitutionnelle grecque et la redécouverte de la mythologie classique à la Renaissance. Il a publié une édition des fragments de l'*Atthis* de Philochore dans la collection *I Frammenti degli Storici Greci* (2007) et il prépare, pour cette même collection, une édition des fragments de l'historiographie naxienne (*Naxiaka*).

Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA est maître de conférences en langue et littérature grecques à l'Université de Lyon III – Jean Moulin. Elle est l'auteur d'une édition et traduction commentée du livre IV de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, qui doit paraître dans la Collection des Universités de France. Ses travaux portent principalement sur Diodore de Sicile et sur la mythographie d'époque hellénistique et romaine. Elle a co-édité *Ruses, secrets et mensonges chez les historiens grecs et latins* (Paris, 2006) et collabore régulièrement aux recherches de l'équipe de Strasbourg (UMR 7044).

Dominique LENFANT est professeur d'histoire grecque à l'Université Marc Bloch de Strasbourg. Ses recherches portent notamment sur l'historiographie grecque de l'empire perse et sur les fragments d'historiens grecs. Elle est l'auteur d'une édition avec traduction et commentaire des fragments de Ctésias de Cnide (2004) et achève actuellement un livre sur les *Persica* de Dinon et d'Héraclide de Kymè. Elle a dirigé un ouvrage collectif consacré aux sources grecques et latines sur l'empire perse (à paraître).

Edmond LÉVY est professeur émérite de l'Université Marc Bloch de Strasbourg, où il a enseigné l'histoire grecque. Il est l'auteur de *Athènes devant la défaite de 404 : histoire d'une crise idéologique* (1976), *La Grèce au V^e siècle : de Clisthène à Socrate* (1995), *Sparte. Histoire politique et sociale jusqu'à la conquête romaine* (2003) et de nombreux articles concernant notamment le vocabulaire politique grec. Il dirige la revue *Ktèma*.

Caroline MAGDELAINE est maître de conférences en langue et littérature grecques à l'Université de Paris IV – Sorbonne. Elle a consacré son doctorat à l'édition commentée des *Aphorismes* d'Hippocrate et poursuit des recherches sur la médecine grecque, en particulier sur sa transmission et sa réception dans l'Antiquité tardive et à la Renaissance. Elle a publié un recueil de textes hippocratiques en collaboration avec Jacques Jouanna (*Hippocrate, L'Art de la médecine*, Paris, 1999).

Christine MAISONNEUVE a enseigné l'histoire grecque à l'Université Marc Bloch de Strasbourg. Elle est l'auteur d'une thèse de doctorat consacrée au livre XIII de la *Bibliothèque Historique* de Diodore de Sicile (édition, traduction et commentaire). Elle prend part aux travaux de l'UMR 7044 et a notamment contribué à un ouvrage collectif consacré aux sources grecques et latines sur l'empire perse (s. d. D. Lenfant, à paraître). Elle travaille actuellement à l'édition du livre XIII de Diodore dans la Collection des Universités de France.

Gabriella OTTONE est chercheur en histoire grecque et participe aux travaux de l'équipe de recherche de l'Université de Rome 2 – Tor Vergata sur l'historiographie grecque fragmentaire. Elle est l'auteur d'une édition et traduction commentée des fragments d'histoires grecques sur la Libye (ΛΙΒΥΚΑ. *Testimonianze e Frammenti*, Tivoli, 2002). Elle prépare une nouvelle édition commentée des fragments de Théopompe en collaboration avec Luigi SANTI AMANTINI et Antonio Luis CHÁVEZ REINO (collection *I Frammenti degli Storici Greci*).

Giovanni PARMEGGIANI est Dottore di Ricerca auprès du département d'histoire antique de l'Université de Bologne. Ses recherches portent essentiellement sur l'historiographie fragmentaire du IV^e^ siècle av. J.-C., en particulier sur Éphore et Anaximène de Lampsaque, auxquels il a consacré plusieurs articles. Il prépare actuellement la publication de sa thèse sur Éphore.

Pascal PAYEN est professeur d'histoire grecque à l'Université de Toulouse II – Le Mirail. Ses recherches portent sur l'historiographie grecque et romaine et sur l'histoire culturelle du monde grec. Il a notamment publié *Les Îles nomades. Conquérir et résister dans l'*Enquête *d'Hérodote* (1997), *Grecs et Romains en parallèle* (en collaboration avec M. Nouilhan et J.-M. Pailler, 1999), *Retrouver, imaginer, utiliser l'Antiquité* (en co-direction avec S. Caucanas et R. Cazals, 2001) et *Que reste-t-il de l'éducation classique? Relire "Le Marrou": Histoire de l'éducation dans l'Antiquité* (en co-direction avec J.-M. Pailler, 2004).

Luciana ROMERI est maître de conférences en langue et littérature grecques à l'Université de Caen Basse-Normandie. Ses recherches portent sur la littérature des banquets philosophiques à l'époque impériale, ainsi que sur l'anti-platonisme d'Athénée. Elle a notamment publié *Philosophes entre mots et mets. Plutarque, Lucien et Athénée autour de la table de Platon* (2002) et

prépare actuellement une traduction du livre V des *Deipnosophistes*, avec introduction et notes, pour la collection La Roue à Livres, aux éditions Les Belles Lettres.

Guido SCHEPENS est professeur d'histoire ancienne à l'Université Catholique de Leuven. Ses nombreuses publications portent principalement sur la théorie de l'écriture historique dans l'Antiquité et sur l'historiographie grecque antique, notamment les historiens grecs fragmentaires. Il coordonne le programme de continuation de Jacoby (*FGrHist* IV) qui vise à éditer les fragments d'historiographie grecque dans le domaine de la biographie et de la littérature antiquaire (édition, traduction et commentaire anglais). Trois volumes de *FGrHist continued* ont été publiés à ce jour.

John WILKINS est professeur de civilisation antique au département d'histoire ancienne et de lettres classiques de l'Université d'Exeter. Ses champs de recherche privilégiés sont l'histoire de l'alimentation dans l'Antiquité gréco-romaine, le théâtre comique grec et les *Deipnosophistes* d'Athénée. Il a coorganisé et co-édité plusieurs colloques sur la nourriture dans l'Antiquité (*Food in Antiquity*, en co-direction avec D. Harvey et M. Dobson, 1995), sur le théâtre comique dans la Grèce antique (*The Rivals of Aristophanes*, en co-direction avec D. Harvey, 2000) et sur Athénée (*Athenaeus and his World*, en co-direction avec D. Braund, 2000).

Giuseppe ZECCHINI est professeur d'histoire romaine à l'Université Catholique de Milan. Ses principaux champs de recherche sont l'historiographie hellénistique, César et son époque, l'historiographie de l'Antiquité tardive et l'histoire politique du V^e^ siècle après J.-C. Il a notamment publié *I druidi e l'opposizione dei Celti a Roma* (1984), *Ricerche di storiografia latina tardoantica* (1993), *Il pensiero politico romano. Dal periodo arcaico a Giustiniano* (1997), *Cesare e il mos maiorum* (2001) et *Vercingetorige* (2002), mais aussi une monographie consacrée à la culture historique d'Athénée (*La cultura storica di Ateneo*, 1989).

INTRODUCTION

De l'Égypte à la Perse en passant par la Grèce et le monde romain, des origines de l'esclavage au luxe ostentatoire des cours en passant par les recettes de cuisine, rares sont les historiens de l'Antiquité qui n'aient un jour trouvé pitance dans les *Deipnosophistes* d'Athénée. De fait, sur plus de 1500 pages[1], ce curieux monument met en scène des savants (*sophistai*) qui participent à un banquet (*deipnon*) et se montrent précisément *savants en matière de banquets*, ou plutôt en matière d'allusions littéraires au monde de la table[2] : pour commenter le déroulement de leur propre repas, ces érudits gourmets apportent leur écot de citations, qui sont issues de près de 2500 œuvres dont l'immense majorité est aujourd'hui perdue. C'est dire si cet ouvrage de la fin du IIe siècle ap. J.-C. est pour nous une source inestimable sur la littérature grecque antérieure, tout particulièrement sur les textes comiques[3] et plus encore sur les écrits d'historiens[4]. Nombre d'entre eux ne nous sont quasiment connus que par Athénée, sans lequel notre science serait considérablement diminuée. Et c'est bien en tant que réservoir de citations que les *Deipnosophistes* sont le plus souvent exploités.

De fait, depuis le XIXe siècle, les savants se sont mis en devoir d'enquêter de manière systématique sur la littérature perdue et, ne pouvant guère se fonder que sur les citations relevées chez les auteurs conservés, ils ont entrepris de collecter et d'interpréter ce qu'ils ont appelé les « fragments » d'œuvres disparues. Pour les historiens grecs, ces efforts ont trouvé leur première illustration éclatante dans les *Fragmenta historicorum graecorum* de Carl Müller (1849-1885), qui ont été ensuite remplacés au XXe siècle par les quinze volumes des *Fragmente der griechischen Historiker* de Felix Jacoby, dont l'entreprise est actuellement relayée par Guido Schepens et son équipe de Leuven[5].

De tels efforts pourraient, il est vrai, sembler bien chimériques. Certains fragments ont un côté si dérisoire qu'est récemment paru, sous le titre *Le Monde*

[1] 1550 pages dans l'édition Kaibel, 1800 pages dans l'édition Gulick.

[2] Par le jeu des associations de mots, d'idées ou de sources, les thèmes abordés s'étendent en fait bien au-delà du cadre du banquet. On en trouvera un aperçu dans l'annexe proposée par Christine MAISONNEUVE, « Les *Deipnosophistes* : repères dans une structure complexe ».

[3] Sur les citations de comiques chez Athénée, cf. QUAGLIA 2001.

[4] L'index des *Fragmente der Griechischen Historiker* de F. Jacoby par BONNECHERE 1999, I, p. 58-66, recense ainsi des centaines de références à des fragments d'historiens tirés de l'œuvre d'Athénée.

[5] Pour une présentation commode des volumes de F. Jacoby et de leur continuation en cours, on se reportera à la table des volumes proposée en annexe par Antonio CHÁVEZ-REINO.

en miettes. *Fragments d'Évagoras de Mégare*, un savoureux pastiche de recueil de fragments[6]. Le caractère fantomatique des auteurs « fragmentaires » a même trouvé son expression romanesque dans ce beau récit de Jean Bloch-Michel, dont le personnage principal, entièrement voué à l'étude de Mellifluens, écrivain latin connu par les propos que lui prêtent d'autres auteurs, découvre *in fine* qu'il a été victime d'un canular antique[7]. De fait, c'était toucher du doigt l'une des difficultés trop souvent négligées par l'approche positiviste des premiers recueils de fragments, et plus encore par leurs utilisateurs jusqu'à nos jours : le rôle, aussi opaque que fondamental, joué par l'auteur intermédiaire. Le mot de « fragments » prête à confusion, étant donné qu'il ne désigne jamais les simples morceaux d'un puzzle qui ne serait qu'incomplet : les anciens ont rarement pratiqué la citation littérale des textes en prose et les « fragments » correspondent bien souvent à des allusions, des paraphrases, des résumés, voire des adaptations. De plus, même quand il s'agit d'une citation littérale, celle-ci se trouve à la fois coupée de son contexte d'origine et insérée dans un cadre nouveau, qui peut en modifier le sens. C'est ainsi que le texte contenant des « fragments » a été judicieusement défini par Guido Schepens comme étant un *cover-text*, un texte qui « couvre » l'original, en ce triple sens qu'il le préserve (d'une perte totale), qu'il le masque (sous une autre forme) et qu'il l'inclut (dans un nouveau contexte)[8].

Faut-il pour autant se replier derrière un « citation : trahison » qui balaierait tout espoir de connaître un historien perdu ? L'enjeu d'une telle connaissance n'est pourtant pas négligeable : il concerne l'interprétation de chaque fragment, soit au total une part énorme de notre documentation ; mais il touche aussi, d'une manière beaucoup plus large, notre compréhension de l'historiographie antique, alors même que les écrits conservés n'ont jamais représenté en son sein qu'une tendance minoritaire, l'histoire politico-militaire[9]. La question intéresse en fait conjointement et de manière indissociable les écrits conservés et non conservés : il arrive ainsi que l'analyse critique de l'historiographie fragmentaire conduise à une remise en perspective édifiante de l'historiographie la plus canonique[10]. L'attention aux fragments d'historiens s'avère donc d'une nécessité absolue pour la critique littéraire, mais aussi pour la critique historique. Cette conviction est du reste si largement partagée que l'édition d'œuvres fragmentaires a pris ces dernières années un nouvel essor remarquable, tant avec la continuation déjà évoquée des *Fragmente der griechischen Historiker* qu'avec la publication, dans plusieurs collections, de volumes consacrés à des historiens exclusivement connus par tradition indirecte[11]. On se doit donc de travailler à une approche

[6] Prétendument traduit du grec ancien par Samuel Chapulín et introduit par Quentin Drazel (éd. Grèges, Montpellier, 2005).

[7] Jean BLOCH-MICHEL, *L'Évanouie*, Paris, 1985.

[8] SCHEPENS 1997, p. 166-167 n. 66.

[9] STRASBURGER 1977, GABBA 1981, SCHEPENS 1997.

[10] SCHEPENS 2007, traitant de la guerre du Péloponnèse vue par les historiens (fragmentaires) du IV^e^ siècle av. J.-C., montre combien la présentation des faits par Thucydide résultait d'un choix parmi d'autres.

[11] Par exemple, LENFANT 2004 dans la Collection des Universités de France (dir. J. Jouanna, pour la série grecque, Les Belles Lettres, Paris) ou OTTONE 2002, ERDAS 2002 et COSTA 2007 dans la collection *I Frammenti degli Storici Greci* (dir. E. Lanzillotta, éd. Tored, Roma).

méthodique des fragments, qui suppose d'abord d'apprécier la part du remaniement subi par le texte d'origine. Ainsi, il paraît urgent d'étudier la méthode de travail des auteurs qui nous fournissent d'abondantes citations d'historiens. De Strabon à Théon et d'Harpocration à la *Souda* en passant par Stobée ou Étienne de Byzance, nombreux sont les citateurs qui mériteraient d'être étudiés dans cette optique[12].

Parmi eux, Athénée apparaît comme un champ de recherche prioritaire : ses *Deipnosophistes* sont, on l'a rappelé, l'un des plus riches conservatoires de citations d'historiens. C'est aussi une source d'information privilégiée, étant donné que, le plus souvent, l'auteur cite nommément ses sources, et avec une précision rare, en indiquant le titre, voire la subdivision d'où est tirée la citation. Ajoutons que, face aux historiens[13], il ne manifeste aucune passion polémique que l'on puisse comparer à celle qui peut pousser un Polybe[14] ou un Plutarque à caricaturer sa source. Il n'en est pas moins vrai que les *Deipnosophistes* présentent mainte difficulté : ainsi, du livre I au début du livre III, on ne dispose que d'une version abrégée[15] ; on ignore bien souvent si l'auteur cite de première ou de seconde main ; et les citations s'insèrent, avec leur fonction propre, dans la dramaturgie d'un dialogue animé entre savants. Aussi notre étude ne peut-elle se dispenser d'apprécier ce cadre, qui motive précisément le recours à telle ou telle citation.

Les recherches de ces dernières décennies nous ont livré de précieux éléments de réflexion, à commencer par la très riche étude de Giuseppe Zecchini, qui s'est attachée à reconstituer la culture historique d'Athénée et de son temps[16]. L'interprétation des *Deipnosophistes* s'est aussi considérablement renouvelée sous l'impulsion de John Wilkins, de David Braund et de Christian Jacob[17]. Ce qui faisait naguère figure d'anthologie brouillonne passe désormais pour une œuvre littéraire à part entière, à la cohérence et aux subtilités de mieux en mieux reconnues. Néanmoins, malgré ces développements récents, la manière dont Athénée traite ses sources n'a pas fait l'objet d'une étude systématique : une enquête sur la confiance qu'il mérite en tant que source d'information sur l'œuvre d'origine restait à faire, singulièrement pour les fragments d'historiens[18]. C'est à cette entreprise que nous avons souhaité contribuer.

[12] Le colloque *The Shadow of Polybius* organisé en septembre 2001 à Leuven par G. Schepens et J. Bollansée visait ainsi à apprécier le récit de Polybe comme *cover*-text (cf. SCHEPENS & BOLLANSÉE 2005).

[13] Il n'en va pas de même avec les philosophes, comme le montrent (dans ce volume) Luciana ROMERI à propos de Platon et Christine MAISONNEUVE à propos de Xénophon.

[14] Cf. SCHEPENS & BOLLANSÉE 2005.

[15] Sur l'Épitomé, voir l'annexe « Athénée : texte et systèmes de référence ».

[16] ZECCHINI 1989.

[17] Citons notamment le colloque qui s'est tenu à Exeter en 1997 (BRAUND & WILKINS 2000) et la très riche introduction de Christian Jacob à la traduction italienne récente (JACOB 2001). On songe aussi à la thèse de Luciana Romeri (ROMERI 2002).

[18] Des études de cas ont cependant été menées, parmi lesquelles on peut signaler, s'agissant de citations d'historiens : ZEPERNICK 1921, BRUNT 1980, AMBAGLIO 1990, LENFANT 1999, PELLING 2000, WALBANK 2000.

Giuseppe Zecchini présente ici, en manière d'ouverture, une analyse générale des rapports singuliers entre Athénée et les historiens, aux perspectives manifestement divergentes, tandis que John Wilkins définit le projet de l'auteur comme celui d'une histoire « sympotique » jetant une lumière nouvelle sur les récits historiques. Les contributions suivantes portent chacune sur un auteur ou un genre d'écrit cité par Athénée; elles se répartissent en trois sections. La première est consacrée aux citations d'historiens conservés – Hérodote et Xénophon –, pour qui les comparaisons avec la tradition directe offrent des éléments d'analyse appréciables et permettent d'énoncer des conclusions sur les méthodes d'Athénée, les manières dont il reproduit ou infléchit les textes, les effets de leur recontextualisation et le caractère non représentatif de la sélection opérée. La deuxième section – la plus étendue – porte sur des fragments d'historiens non conservés, pris parmi ceux dont Athénée fournit d'abondantes citations[19] et pour lesquels on dispose aussi de traditions parallèles. Pour échapper à un raisonnement circulaire, ces études s'appuient à la fois sur l'analyse interne et sur la comparaison avec les traditions parallèles, sans négliger de prendre en compte la dimension créatrice des *Deipnosophistes*. Elles éclairent ainsi, chacune à leur manière, les choix et méthodes d'Athénée et la valeur de son témoignage sur l'historien considéré. Il en ressort plus d'une fois que les *Deipnosophistes* sont une source fondamentale tant par la quantité que par la qualité des matériaux qu'ils nous livrent, mais qu'en vertu de leur objectif littéraire ils sélectionnent souvent l'accessoire et le descriptif et recontextualisent les extraits, qui ne rendent qu'imparfaitement compte des caractéristiques des œuvres citées. Sur ces dernières sont ainsi jetés des regards nouveaux, tant en ce qui concerne leur contenu que leur fortune à l'époque hellénistique et romaine. La troisième section propose enfin d'envisager sous le même angle des fragments issus d'autres genres littéraires – poésie, médecine, philosophie. Deux des auteurs abordés dans ce cadre – Homère et Platon – sont en fait des auteurs conservés, mais aussi des monuments dont l'ombre plane, dans des fonctions opposées de modèle et d'anti-modèle, sur l'ensemble des *Deipnosophistes*: contrairement aux textes d'historiens, ces fonctions les exposent tout particulièrement aux manipulations ou à la polémique. L'étude des fragments médicaux offre enfin un nouveau contrepoint précieux: tout en confirmant que les emprunts d'Athénée sont réduits à illustrer ses thèmes et qu'ils donnent de ce fait une image déformée des textes originaux, elle conclut que cette tendance est plus marquée pour les écrits médicaux que pour les textes historiques. En définitive, les citations d'Homère, de Platon ou des médecins permettent aussi de mieux saisir les particularités des fragments d'historiens, qui n'ont, quant à eux, aucune fonction structurante dans les *Deipnosophistes*. En précisant ainsi le fil directeur qui donne au volume sa structure, on ne prétend pas en avoir épuisé les richesses: le lecteur découvrira par lui-même les nombreux éclairages nouveaux qui modifient ici notre appréciation des pratiques lettrées de l'Antiquité, aussi bien que notre vision de l'historiographie antique.

[19] D'une bonne dizaine pour Charès ou Éphore à plus de 80 pour Théopompe en passant par les 25 de Douris et les 42 de Phylarque.

OUVERTURE

ATHÉNÉE ET LES HISTORIENS : UN RAPPORT INDIRECT

Giuseppe ZECCHINI
(Università Cattolica di Milano)

RÉSUMÉ. – Définition lexicale du mot «historien» chez Athénée – Opinions d'Athénée sur quelques historiens : Hérodote, Thucydide, Xénophon ; Théopompe – Critères de sélection des historiens. 1er critère : l'intérêt pour l'histoire sociale ; 2e critère : l'hostilité envers Athènes ; 3e critère : la sympathie pour Rome ; 4e critère : l'intérêt pour l'histoire lagide ; 5e critère : l'accessibilité des textes. Conclusion : Athénée n'écrit pas en fonction de buts historiques, mais il établit des critères de jugement sur l'histoire (la *truphè*, la *kolakeia*) et laisse transparaître une vision cohérente du passé, centrée sur la nostalgie de l'époque des Lagides.

RIASSUNTO. – Definizione lessicale di 'storico' in Ateneo – Giudizi di Ateneo su singoli storici : Erodoto, Tucidide e Senofonte ; Teopompo – Criteri di selezione degli storici. I criterio : l'attenzione alla storia sociale ; II criterio : l'ostilità verso Atene ; III criterio : il filoromanesimo ; IV criterio : l'attenzione per la storia lagide ; V criterio : la reperibilità dei testi. Conclusione : Ateneo non scrive con scopi storici, ma individua categorie di giudizio sulla storia (la *truphè*, la *kolakeia*) e lascia trasparire una coerente visione del passato incentrata sulla nostalgia per l'età dei Lagidi.

*
* *

J'ai publié en 1989 une monographie sur la culture historique d'Athénée[1], dans laquelle j'essayais de reconstituer la bibliothèque historique de l'érudit de Naucratis, en distinguant les citations dues à la lecture directe d'un auteur de celles qui étaient transmises par des sources intermédiaires, pour la plupart lexicographiques. Mon but était d'intégrer sa figure intellectuelle, partagée entre la nostalgie du temps d'Hadrien et celle de l'époque plus lointaine des Lagides, au sein de la culture hellénistico-romaine du IIe et du IIIe siècle.

Je crains que ce ne soit à cause de cette faute ancienne que l'on m'a confié la tâche d'analyser ici le rapport entre Athénée et les historiens. Je chercherai à m'en acquitter en me fondant sur ma reconstitution de jadis, à laquelle je souscris

[1] ZECCHINI 1989a.

toujours, au moins dans ses lignes générales et malgré les erreurs et les défauts reconnus plus tard[2], mais j'essaierai aussi d'y ajouter de maigres nouveautés.

I. Comment Athénée désigne-t-il les historiens?

Partons de données lexicales. Dans 21 passages, il se borne à les appeler συγγραφεῖς: sont ainsi désignés Hécatée de Milet (II, 70c), Ménéclès de Barca (IV, 184b), Thucydide (V, 189c), Posidonios (VI, 246d), Dorion (VIII, 337b; pour être exact, on nie que Dorion puisse être considéré comme un συγγραφεύς), Paxamos (IX, 376d), Istros (IX, 387f), Méandrios (X, 454a), Éphore (XII, 515e), Théopompe (XII, 531f), Phylarque (XV, 674a) et Démétrios de Skepsis (XV, 697d).

Dans dix de ces passages, les συγγραφεῖς sont associés aux poètes (ποιηταὶ καὶ συγγραφεῖς). Dans l'un d'entre eux (V, 189c), Athénée précise qu'il se réfère à Thucydide et à tous les autres καταλογάδην συγγραφεῖς par opposition aux poètes: il me paraît donc évident que notre auteur attribue au mot συγγραφεύς le sens générique d'«écrivain en prose». On en trouve confirmation lorsqu'il appelle συγγραφεῖς les auteurs philosophiques Chrysippe et Harpocration (XIV, 648c).

Dans quatre passages, Athénée emploie le mot ἱστοριογράφος (en V, 215e près d'une citation de Thucydide, en V, 221e pour Alexandre de Myndos, en X, 412b pour Théopompe, en XV, 697d pour Mnésiptolème). Si l'on considère qu'Alexandre de Myndos est l'auteur d'une vaste πτηνῶν ἱστορία, c'est-à-dire qu'il est ornithologue, on peut en déduire que ce mot est employé par Athénée dans le sens de «chercheur» ou, en tout cas, d'«historien» entendu au sens large, et pas du tout dans le sens actuel du mot. Dans quatre autres passages, il emploie le mot ἱστορικός (en V, 221e toujours à propos d'Alexandre de Myndos, en V, 216e à propos de quelques historiens de la guerre du Péloponnèse et encore en XI, 467c et en XV, 680e, à propos du Περὶ τῶν παρὰ τοῖς ἱστορικοῖς λέξεων de Parthénios, précisément consacré au vocabulaire des historiens)[3]. L'usage alterné de ἱστοριογράφος et de ἱστορικός pour Alexandre de Myndos suggère que, pour Athénée, «historien» ne désigne pas seulement un historien politico-militaire, mais celui qui recherche des témoignages dignes de foi, que ce soit sur les exploits d'Alcibiade pendant la guerre du Péloponnèse ou sur la faune

[2] Une bévue a été découverte par MONTANARI 1991 (l'édition de l'*Épitomé* par PEPPINK 1937-1939 est complète, et non partielle, comme je l'avais écrit p. 11 note 2). Une deuxième erreur a été signalée par WALBANK 2000, p. 162 (Biton n'était pas à même de citer Polybe, comme je l'avais écrit p. 87 et 179). J'en ai corrigé une autre dans ZECCHINI 1995, p. 592 (Asclépiade de Myrléa ne pouvait pas se référer à Salluste, comme je l'avais écrit p. 239). De plus, le Clitarque nommé en II, 69d est le lexicographe, et non l'historien (comme je l'écrivais p. 65) et le Mucius Scaeuola qu'Athénée connaît par Posidonios est sans doute Quintus, l'augure, et non Publius, le grand pontife (p. 242 n. 20, j'hésitais entre les deux). Je doute que cette liste soit complète.

[3] Hégésianax est cité comme ἱστορικός (ou ἱστοριογράφος) dans l'*Épitomé* (PEPPINK 1937, vol. 2, 1, p. 49, l. 15), mais, dans le passage correspondant du texte non abrégé, en IV, 155b, on trouve ὁ τὰς ἱστορίας γράψας.

africaine au temps de la guerre contre Jugurtha. Au fond, Athénée emploie l'adjectif ἱστορικός dans un sens correspondant aux intérêts très variés de l'érudition des ἱστορικὰ ὑπομνήματα de l'époque hellénistico-romaine, qu'il connaît très bien et auxquels il puise aussi quelquefois : c'est le sens donné à ἱστορικός par la culture à laquelle il appartient.

A contrario on peut aussi expliquer ainsi la définition de φιλόσοφος, mot par lequel Athénée désigne Xénophon (IX, 368a) et Posidonios (*passim*), non pas – cela va sans dire – au sens technique du mot, mais dans celui de « sage », de « savant », qui correspondait, à l'époque des Antonins et des Sévères, au plus haut degré de noblesse culturelle : le mot ἱστορικός, qui aurait bien convenu aux deux auteurs, n'avait pas le même prestige et n'impliquait pas une appréciation particulière de la part d'Athénée.

II. Après avoir établi que la catégorie des historiens ne jouait pas un rôle exceptionnel aux yeux d'Athénée, nous pouvons examiner ses **jugements sur chaque historien.**

Hérodote est qualifié de καλός en VI, 266e et Xénophon de καλός, μουσικώτατος, θαυμάσιος, ἥδιστος καὶ χαριέστατος dans différents passages[4]. Dans ces deux cas, Athénée fait ainsi l'éloge du style de l'auteur, et non de l'acribie de l'historien. Il en va différemment des jugements sur Aristote et sur Critias : Athénée qualifie Aristote de σεμνότατος (XIII, 566e) et de πολυμαθέστατος (XI, 505c), un érudit vénérable et en général digne de foi, même s'il ne se prive pas de reproduire, à propos de l'esclavage chez les Locriens et les Phocidiens, la polémique de Timée contre la *Constitution des Locriens* (VI, 264c-d). D'autre part, l'Aristote d'Athénée est surtout l'auteur de la *Zoologie* (citée 86 fois), non celui des *Constitutions*, encore moins de la *Constitution des Athéniens*, que notre sophiste n'a pas lue. Aristote relève donc, au plus haut niveau, du même genre « historiographique » que l'ornithologue Alexandre de Myndos. Quant à Critias, il est qualifié de ἐπιφανέστατος (IV, 184d) et de κράτιστος (XIII, 600d), dans le premier cas en tant qu'illustre représentant de la société athénienne, dans le second en tant que poète, et non en tant que spécialiste des constitutions. Notons enfin qu'un seul historien reçoit d'Athénée le qualificatif de φιλαλήθης, « épris de vérité » (III, 85a-b), qui devrait s'appliquer à tous les historiens authentiques, selon la formule bien connue de Lucien[5], et cet historien est Théopompe.

Ce jugement est très surprenant, si l'on pense que Théopompe était un historien certes célèbre à l'époque d'Athénée, mais bien loin d'être apprécié par tous : Lucien est explicite, lorsqu'il l'accuse de manquer totalement d'objectivité et d'être toujours prêt à « accuser plutôt qu'à raconter » (κατηγορεῖν μᾶλλον ἢ

[4] καλός : I, 15e ; III, 124c ; V, 216d ; VI, 272c ; XI, 504e ; XII, 510c ; XV, 686d. μουσικώτατος : II, 49b ; III, 121d. θαυμάσιος : IV, 157e. ἥδιστος καὶ χαριέστατος : XI, 504c.

[5] Pour être exact : ἀληθείας φίλος (Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire,* 41).

ἱστορεῖν) et Élien n'hésite pas à voir en lui un mythographe plutôt qu'un historien[6].

Le rôle exceptionnel que l'historien de Chios paraît jouer dans les *Deipnosophistes* doit cependant être inséré dans son contexte et ramené ainsi à de justes proportions. En effet l'adjectif φιλαλήθης, renforcé par l'indication voisine qu'il dépensa beaucoup d'argent pour accomplir des recherches historiques soigneuses (πολλὰ χρήματα καταναλώσαντος εἰς τὴν περὶ τῆς ἱστορίας ἐξέτασιν ἀκριβῆ), est appliqué à Théopompe à propos d'une citation du livre XXXVIII des *Histoires Philippiques* concernant le tyran Cléarque d'Héraclée Pontique. On n'en comprend cependant la véritable valeur que si l'on prend en considération un autre adjectif, δυσμενέστατος, qui le qualifie en VI, 254b-c à propos de son hostilité envers Athènes: selon Athénée, si Théopompe est épris de vérité, ce n'est pas parce qu'il a essayé de la recueillir dans la totalité de son œuvre d'historien et qu'il a atteint un niveau de «scientificité» supérieur à la moyenne, mais c'est parce qu'il a eu le courage de dénoncer la bête furieuse de l'adulation dont les Athéniens étaient la proie. En outre, Athénée connaît par Hégésandre de Delphes un pamphlet anti-platonicien de Théopompe, la Καταδρομὴ τῆς Πλάτωνος διατριβῆς, qui accusait le philosophe d'avoir commis maints plagiats dans ses *Dialogues*: Athénée cite cette Καταδρομή (XI, 508c-d) dans la deuxième section anti-platonicienne des *Deipnosophistes*, celle du livre XI (XI, 504e-509e)[7]. C'est donc leur commune hostilité tant envers Athènes qu'envers Platon qui pousse Athénée à juger Théopompe «épris de vérité». La critique historique n'a rien à y voir.

À propos d'Hérodote, on se pose deux fois la question de savoir s'il est digne de foi et à deux reprises on le corrige: il s'agit, d'une part, de l'hypothétique origine lydienne des jeux, pour laquelle Athénée affirme que l'historien d'Halicarnasse οὐ καλῶς εἴρηκεν (I, 19a) et, d'autre part, du nom de la courtisane naucratite aimée par le frère de Sappho (XIII, 596c), pour lequel Athénée donne sa préférence à la tradition locale (Dorica) plutôt qu'à celle d'Hérodote (Rhodopis), qui est suivie par Élien (*VH* XIII, 33). Donc, si Athénée connaît Hérodote, le cite souvent et volontiers, l'estime en tant qu'écrivain et fondateur de l'égyptologie, il n'a aucune vénération pour le père de l'histoire, mieux, il lui plaît de le prendre en défaut et d'intervenir dans son texte avec l'obstination de l'érudit. Cette attitude n'est pas isolée: même Élien, qui suit Hérodote à propos de Dorica / Rhodopis, le corrige dans le *De natura animalium*, en lui préférant en II, 53 une version anonyme et en l'accusant en XV, 16 de raconter des μῦθοι. La grande renommée d'Hérodote aux II^e^ et III^e^ siècles ap. J.-C., son prestige, qui nourrit l'hérodotéisme historiographique de l'époque, n'empêche pas qu'il soit considéré avec prudence en ce qui concerne son acribie et sa crédibilité et ne correspond donc pas à une haute estime pour sa «scientificité».

[6] Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire,* 59, Élien, *VH,* VIII, 18 (μυθολόγος). Cf. aussi Cicéron, *Traité des lois,* I, 5 (*innumerabiles fabulae*) et Dion Chrys., XVIII, 10 (infériorité à l'égard de Thucydide).

[7] Sur la deuxième section anti-platonicienne, qui vient d'Hégésandre de Delphes, cf. ZECCHINI 1989a, p. 220. Voir aussi la note suivante.

L'attitude d'Athénée envers Thucydide est tout à fait différente : à l'intérieur de la première section anti-platonicienne (V, 215c-221a), Thucydide est cité quatre fois pour réfuter Platon à propos de quelques données biographiques sur Socrate. À première vue, on veut opposer au philosophe l'autorité incontestable de Thucydide, la source par excellence sur la guerre du Peloponnèse ; en réalité, comme on l'a observé maintes fois[8], tous ces matériaux de critique historique remontent dans leur ensemble au Πρὸς τὸν Φιλοσοκράτην d'Hérodicos de Babylone, c'est-à-dire à la critique historique hellénistique : Athénée y puise le jugement sur Thucydide, il l'accueille sans discussion, si aveuglément qu'il ne juge pas nécessaire de lire l'historien.

Le cas de Xénophon est identique : s'il est vrai que, contrairement à Thucydide, c'est un auteur bien connu d'Athénée, son appréciation en tant qu'historien digne de foi se trouve seulement dans la deuxième section anti-platonicienne (XI, 504e-505b). Athénée y oppose la crédibilité de Xénophon concernant Socrate aux mensonges de Platon, mais, de nouveau, il puise à une source intermédiaire hellénistique (presque sûrement, comme on l'a vu, Hégésandre de Delphes). Par conséquent, chaque jugement sur la valeur historiographique de Xénophon est extérieur à la perspective du Naucratite[9] : Athénée apprécie Xénophon comme écrivain, comme biographe (de Socrate, précisément) et comme ethnographe des Thraces et des Perses, mais pas comme historien, encore moins comme auteur des *Helléniques*, une œuvre qu'il ignore tout bonnement.

On ne peut manquer de souligner ici que, sur le couple Thucydide / Xénophon, comme sur Théopompe, la position d'Athénée s'oppose à celle de Lucien : ce dernier rapproche les deux historiens en tant qu'exemples d'amour de la vérité et de probité historique et il précise au sujet de Xénophon qu'il le considère comme le modèle du δίκαιος συγγραφεύς[10].

Quant à Élien, qui a vis-à-vis d'Hérodote la même attitude qu'Athénée, mais sur Théopompe la même opinion que Lucien, il ne met pas en doute la crédibilité de Thucydide (*VH* XII, 50 à propos de Brasidas) et qualifie Xénophon de χρυσοῦς (*NA* II, 11 à propos de *Anab*. VII, 3, 23). Il est difficile d'établir si sa confiance en Thucydide est réfléchie ou héritée comme chez Athénée et si son opinion enthousiaste sur Xénophon concerne seulement son style comme chez Athénée ou si elle touche aussi les contenus comme chez Lucien. En tout cas, même s'il était peut-être égyptien et même s'il a été souvent rapproché d'Athénée en tant que polygraphe et érudit[11], Élien ne paraît pas partager tous ses choix et

[8] GUDEMAN 1913 ; GULICK 1927-1941 (II), p. 505 note c ; ZECCHINI 1989a, p. 35. Au contraire, ROMERI 2003 et 2004 minimise une telle dépendance d'Athénée envers Hérodicos dans la première section anti-platonicienne, comme envers Hégésandre dans la deuxième.

[9] L'indifférence d'Athénée à Xénophon en tant que source historique est démontrée de façon exemplaire en XI, 504e-505b, où le Naucratite cite les deux opinions opposées de Platon et de Xénophon à propos de Cyrus sans s'apercevoir que Platon se réfère à Cyrus le Grand et Xénophon à Cyrus le jeune.

[10] Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire,* 39.

[11] Origine égyptienne : SCHETTINO 2005. Affinité avec Athénée ou rapport de dépendance avec lui : RUDOLPH 1894.

jugements et par conséquent les opinions et les goûts historiographiques d'Athénée présentent un certain degré d'originalité.

De l'analyse des opinions d'Athénée sur la triade des historiens canoniques Hérodote-Thucydide-Xénophon et sur Théopompe on peut tirer la conclusion plausible que les critères d'évaluation du Naucratite sont de type formel (le style) et de nature polémique (contre Athènes et les philosophes, surtout Platon), pas d'ordre historiographique (méthode, acribie, scientificité). L'indifférence d'Athénée pour l'historiographie en soi doit donc toujours être prise en compte, lorsqu'on veut examiner ses choix dans l'usage qu'il fait des historiens à l'intérieur des *Deipnosophistes*.

III. Athénée cherche dans les historiens des matériaux utiles à son ouvrage. Il puise donc dans des lexiques et des écrits de zoologie lorsqu'il doit dresser des catalogues de poissons, d'oiseaux ou de mets en tous genres et il s'intéresse aux historiens quand il doit traiter de questions relatives au banquet, comme par exemple les adulateurs et les parasites au livre VI, le luxe au livre XII, les courtisanes au livre XIII, qui – ce n'est pas un hasard – est le seul dans la tradition manuscrite à porter le sous-titre περὶ γυναικῶν.

Sur ces thèmes, Athénée s'est fondé sur sa culture générale (les citations par cœur d'auteurs comme Hérodote, Xénophon et Phylarque impliquent des lectures antérieures et pas simplement destinées aux citations)[12] et sur des lectures spécifiques d'historiens (on ne doit pas oublier qu'il avait écrit une monographie d'histoire des Séleucides)[13] pour y puiser de riches matériaux, notamment sur les relations entre les κόλακες ou les courtisanes et les cours (des tyrans, des rois hellénistiques, etc.) et sur la τρυφή de personnalités ou sociétés du passé. De cette exigence, qui n'est pas historique en soi ou qui concerne plutôt l'histoire sociale au sens le plus vague du mot, naît la sélection des auteurs historiographiques utilisés dans les *Deipnosophistes*. Je ne répéterai pas ici la liste des historiens consultés directement et celle de ceux qui ne sont cités que grâce à des intermédiaires[14], mais je développerai quelques observations concernant les raisons de cette sélection, qu'elles touchent le seul Athénée ou ce qui le distingue des érudits contemporains.

Parmi les trois historiens canoniques, Athénée préfère Hérodote et le Xénophon de l'*Anabase* et de la *Cyropédie*, parce qu'ils sont riches en matériaux ethnographiques et précieux pour une histoire sociale, non politique. Au contraire, il ne manifeste aucun intérêt pour Thucydide ni pour le Xénophon des *Helléniques* ni pour toute la prestigieuse tradition des autres auteurs d'*Helléniques*, le jeune Théopompe, Callisthène et Anaximénès. Le Théopompe des *Histoires Philippiques* et du pamphlet (ou section des *Histoires*) Περὶ τῶν ἐκ Δελφῶν συληθέντων χρημάτων[15], Douris et Phylarque constituent une triade

[12] ZECCHINI 1989a, p. 32 (Hérodote), 40-41 (Xénophon) et 82-83 (Phylarque).
[13] A ce propos, cf. BRAUND 2000b.
[14] Cf. ZECCHINI 1989a.
[15] Cf. ZECCHINI 1989a, p. 50 et 59.

bien appréciée, parce qu'ils font une large place aux thèmes du luxe et les relient à des personnalités bien précises, Philippe II, Alexandre et les diadoques. Parmi les historiens d'Alexandre, ceux qui traitaient surtout des exploits militaires du fils de Philippe n'étaient d'aucune utilité et c'est ainsi qu'Athénée ne fait pas usage de Ptolémée I, un auteur qui avait été mis en valeur peu avant par Arrien et qu'Athénée lui-même aurait dû apprécier en tant qu'historien lagide. De même, il n'emploie pas un autre auteur prestigieux de la première génération des historiens d'Alexandre et, qui plus est, de milieu égyptien, à savoir Clitarque, et l'on peut soupçonner qu'il ne le jugeait pas assez riche en matériaux adaptés à ses intérêts. Cet *argumentum ex silentio* pourrait confirmer une image de Clitarque plus sérieuse que celle d'historien-romancier qui lui est conventionnellement attachée[16]. Comme la conquête de l'empire d'Alexandre, les causes et les modalités de l'extraordinaire expansion de Rome, qui étaient exposées par Polybe, sont tout à fait en dehors des thèmes traités dans les *Deipnosophistes*. Au contraire, Posidonios d'Apamée est le dernier grand historien passionnément consulté par notre érudit, soit pour son vif intérêt ethnographique (notamment sur les Parthes et les Celtes), soit pour sa représentation d'une société romaine désormais stabilisée et chargée de la gestion d'un pouvoir et d'une richesse sans limites, qu'Athénée retrouvait tels quels à son époque.

Donc **le premier et principal critère** de sélection est donné par les caractéristiques historiographiques de chaque auteur : étant donné les exigences de son œuvre, Athénée a besoin d'historiens de la société, pas de la politique, d'historiens qui s'occupent de la longue durée d'usages, de coutumes, de traditions, non des changements et de l'évolution rapide des événements. Dans une perspective actuelle, il serait même un historien du goût, de l'art culinaire, des habitudes symposiaques, donc un représentant de la nouvelle histoire, pas un historien événementiel.

Un **deuxième critère** est bien plus personnel et dépend des vicissitudes biographiques du Naucratite, qui suscitèrent en lui une hostilité profonde envers Athènes[17]. D'où tous ses choix en matière d'atthidographie : Athénée ne lit pas la *Constitution des Athéniens* d'Aristote, qu'Harpocration utilise dans une large mesure, ne lit pas la *Constitution des Athéniens* de Critias, que Jules Pollux utilise abondamment (18 citations), n'utilise pas des atthidographes importants comme Hellanicos ou Androtion ou encore cet Istros auquel Harpocration donne beaucoup de relief[18]. Il se borne au contraire à puiser au livre II de Philochore, peut-être chez Phanodème, mais surtout dans des sources étrangères à Athènes comme Hérodicos de Babylone, Hégésandre de Delphes et le Περὶ τῶν Ἀθήνησι δημαγωγῶν d'Idoménée de Lampsaque : il partait de la juste prémisse qu'on pouvait trouver des matériaux anti-athéniens ici, et non dans les nombreuses Ἀτθίδες[19].

[16] Cette image conventionnelle a été récemment révisée. Cf. PRANDI 1996.
[17] ZECCHINI 1989a, p. 17-18.
[18] Sur Harpocration cf. *infra* note 26.
[19] Sur Athénée et l'atthidographie, cf. ZECCHINI 1989a, p. 130-139.

Un **troisième critère**, qui est le corollaire du second, est dans l'admiration d'Athénée pour Rome, qui le persuade de s'enquérir de la Rome républicaine chez la triade Polybe – Posidonios – Nicolas de Damas. Athénée partage notamment la sereine confiance de Posidonios, pour qui Rome, malgré la diffusion croissante de la *truphè*, savait produire les anticorps nécessaires pour dépasser toute crise, et il en prolonge la portée jusqu'à son époque.

On s'explique donc que soient rigoureusement exclus des *Deipnosophistes* toute la riche historiographie hellénistique anti-romaine, les historiens favorables à Hannibal, Antisthène de Rhodes, Métrodore de Skepsis et Timagène, qui était un compatriote d'Athénée et que ce dernier avait choisi comme modèle dans son écrit *Sur les rois de Syrie*[20], mais qui est bassement remplacé en IV, 147e-148c par le moins renommé Socrate de Rhodes.

L'hostilité envers Athènes et l'amour de Rome sont ainsi deux critères sentimentaux, qui se traduisent par des choix historiographiques sans doute assortis d'une nuance politique. D'autres choix peuvent s'expliquer par un **quatrième critère**, où la nostalgie pour l'âge d'or de la monarchie lagide se fond avec le jugement plus rationnel (qui ne surprend guère chez un Grec de Naucratis) que le III^e^ siècle av. J.-C. avait marqué l'acmé de sa patrie égyptienne. Je songe en particulier à l'intérêt pour certaines îles de l'Égée qui avaient appartenu à la sphère d'influence des Lagides et sur lesquelles notre auteur sent sinon le devoir, du moins la curiosité de se renseigner spécifiquement : on s'explique ainsi la connaissance directe de Sémos de Délos, de Ménodote de Samos, de Ῥοδιακαὶ ἱστορίαι[2] et enfin de textes concernant l'Égypte comme le Περὶ Ἀλεξανδρείας de Callixène de Rhodes et les ἱστορικὰ ὑπομνήματα de Ptolémée VIII.

Un dernier critère, qui relève du simple réalisme et ne doit jamais être négligé, est celui de l'accessibilité des sources. Athénée eut la chance de vivre à Naucratis, c'est-à-dire dans un lieu privilégié pour se procurer les auteurs de jadis, près de la bibliothèque d'Alexandrie. Il y avait déjà eu quelques pertes, par exemple pendant la guerre alexandrine de César, mais en général la situation était encore excellente : on y disposait encore de Théopompe (peut-être dans un épitomé de bonne taille)[22], de Douris et de Phylarque. Athénée pouvait aussi y lire des pamphlets comme celui de Théopompe sur les richesses pillées à Delphes, d'Idoménée sur les démagogues athéniens, d'Éphippe d'Olynthe sur Alexandre et Héphaestion[23]. Il pouvait également chercher et se procurer chez les antiquaires de vraies raretés comme Agathoclès de Cyzique et Ménodote de Samos, utilisés respectivement dans les livres XIV et XV, tout de suite après leur découverte[24].

[20] ZECCHINI 1990, p. 230-231.

[21] Plus incertaine est la raison de l'intérêt porté à Cyzique par le biais de l'historien local Agathoclès : peut-être peut-on l'expliquer par le fait qu'Agathoclès vécut en Égypte à partir d'une certaine époque (ZECCHINI 1989a, p. 166). Les liens biographiques avec l'Égypte sont aussi un facteur adjuvant dans le cas de Théopompe, de même que l'exil et la mort de Cléomène III en Égypte dans le cas de Phylarque (qu'Athénée pouvait en outre croire originaire de Naucratis, c'est-à-dire son compatriote).

[22] ZECCHINI 1989a, p. 59.

[23] ZECCHINI 1989a, p. 59, 134-135 et 61 respectivement.

[24] ZECCHINI 1989a, p. 166 et 163.

Par ailleurs, Athénée nous porte à croire que cette historiographie locale hellénistique était désormais rare et que les périégèses, périples et ὧροι, de production plus ancienne encore, étaient déjà introuvables : c'est la principale raison pour laquelle Athénée ne cite pas directement Hécatée de Milet, Charon de Lampsaque, Hellanicos, non plus que n'importe quel auteur préhérodotéen ou n'importe quel *Lokalhistoriker* préhellénistique. La question de la triade Dyillos – Psaon – Ménodote de Périnthe est plus délicate, mais elle appelle selon moi la même réponse. Ces trois auteurs couvraient en effet la période allant de 357 à 218 et au-delà, avec des œuvres de grandes dimensions (respectivement 26, 30 et 15 livres)[25] et Diodore leur donnait un relief extraordinaire, comme s'ils étaient les historiens-guides pour la fin du IV^e^ et le III^e^ siècle av. J.-C. Mais à l'époque d'Athénée personne ne les cite plus et on en tire l'impression que leurs textes avaient disparu.

Ce n'est donc que dans un ensemble de sources accessibles que l'on pouvait introduire un critère subjectif de choix. Sur ce point, la comparaison avec les deux lexiques contemporains les mieux connus, celui d'Harpocration et celui de Pollux[26], révèle que l'on disposait encore de Thucydide, des *Helléniques* de Xénophon, peut-être d'Éphore encore complet, des deux *Constitutions des Athéniens* de Critias et d'Aristote, de quelques atthidographes (surtout Philochore, Androtion et Istros) et enfin de Philistos de Syracuse. Mais Athénée les a dédaignés soit parce que c'étaient des historiens politico-militaires, soit parce qu'ils étaient favorables à Athènes, soit enfin parce que les vicissitudes des tyrans de Syracuse étaient traitées par Timée avec une bien plus grande efficacité[27]. Une deuxième comparaison, entre Athénée et Élien, est en théorie plus intéressante, étant donné que le genre de leurs œuvres est le même, mais en fait elle demeure impossible, parce que les citations chez Élien sont trop maigres et que l'on ne peut distinguer celles qui sont directes de celles qui ne le sont pas[28]. On est par conséquent frappé de l'usage fréquent de Ctésias (17 citations, presque toutes des *Indica*) et de celui assez fréquent de Clitarque (4 citations) dans le *De natura animalium* : si ces deux auteurs étaient encore accessibles, alors leur absence parmi les sources directes d'Athénée peut être consciente et venir non de l'indifférence envers les thèmes traités, mais du fait qu'il y avait des alternatives plus simples (le Περὶ τοῦ Περσῶν βασιλέως de Cléarque de Soles) ou déjà intégrées dans une chaîne ininterrompue d'historiens (Douris)[29].

[25] Diodore XXI, 5 et XXVI, 4. Selon JACOBY 1926b (IIC), p. 143, Ménodote de Périnthe est *recht wahrscheinlich* Ménodote de Samos, mais les considérations développées ici m'incitent à penser le contraire.

[26] Sur les historiens qu'Harpocration a pu lire, cf. ZECCHINI 2000 ; sur le contexte politico-culturel dans lequel s'inscrit Pollux et sur ses sources, cf. ZECCHINI (2007).

[27] ZECCHINI 1989a, p. 173-178.

[28] Sur Élien en général, cf. maintenant STAMM 2003 et plus précisément sur les thèmes qu'il abordait, PRANDI 2005.

[29] ZECCHINI 1989a, p. 187 et 75-76 respectivement.

*
* *

Pour conclure, les prémisses sur lesquelles Athénée se fonde dans sa tâche de documentation et de composition des *Deipnosophistes* ne sont pas des prémisses historiographiques : il ne montre pas un intérêt particulier pour l'établissement de la vérité historique et son but est de reconstituer un banquet idéal et de restituer son atmosphère culturelle. Cependant, à partir de ces prémisses l'histoire réussit à s'insinuer dans le discours de notre auteur et l'influence au-delà même de son attente. En effet, tandis qu'il explique les caractéristiques du banquet idéal, Athénée laisse transparaître des passions et des jugements historiques (la haine pour Athènes, la nostalgie de l'Égypte lagide, l'admiration pour Rome, surtout pour le règne d'Hadrien) qui provoquent ses choix et jouent leur rôle dans plusieurs sections de l'œuvre. En outre, des thèmes strictement symposiaques comme le luxe, le rôle des courtisanes et des parasites, l'adulation envers le riche amphitryon sont développés par des lectures et des citations historiographiques, qui mènent Athénée à une interprétation bien sûr moralisante, mais néanmoins consciente de l'histoire : pour lui, la τρυφή et la κολακεία sont les deux vices capitaux qui mettent en marche l'histoire, les deux plus graves causes de décadence, contre lesquelles on doit réagir. Si l'époque de Commode lui rappelle les plus mauvais exemples du passé (Alexandre le Grand, Démétrios Poliorcète, la Rome des guerres civiles), les vicissitudes mêmes de l'Urbs lui donnent l'espoir que l'on pourra sortir aussi de cette dernière période de crise et que l'on pourra de nouveau s'opposer à l'influence néfaste de la τρυφή et de la κολακεία sur la société. De ce point de vue, Posidonios, en tant qu'historien de la résistance de Rome contre les deux vices en question, est l'auteur le plus sympathique (au sens grec du mot) à Athénée, parce qu'il est celui qui lui donne de l'espoir.

Athénée a été l'écrivain de l'antiquité classique qui mieux qu'aucun autre a utilisé les historiens dans des buts tout à fait étrangers à l'histoire, mais, par une ironie du sort, l'histoire l'a à son tour utilisé, puisqu'il nous offre une dernière lecture cohérente et unitaire de la civilisation hellénistico-romaine, selon une perspective au fond encore lagide et ce aux débuts de cette crise du III^e^ siècle ap. J.-C. qui devait effacer cette civilisation à jamais.

VERS UNE HISTOIRE SYMPOTIQUE

John WILKINS
(University of Exeter)

RÉSUMÉ. – Dans ses *Deipnosophistes*, Athénée passe en revue le symposium grec pour donner aux Romains de son temps une leçon de luxe, de plaisir et d'histoire culturelle. Ce projet exigeait une connaissance approfondie des textes grecs, qui permît de choisir et d'interpréter des historiens en même temps qu'Homère, Platon et des poètes comiques afin d'élaborer une « histoire sympotique ». Celle-ci révèle au passage des aspects inattendus des historiens grecs.

ABSTRACT. – Athenaeus composed *The Deipnosophistae* as a historical review of the Greek symposium, which would bring important lessons in luxury, pleasure and cultural history for the Roman Empire of his own day. This deeply learned and historically well-informed reading of Greek texts determined the kind of historical passage that Athenaeus would quote and then interpret alongside Homer, Plato and the comic poets to create what I have called a 'sympotic history'. This process reveals aspects of the Greek historians that might otherwise have gone unnoticed.

*
* *

Frank Walbank concluait ainsi son étude magistrale des citations de Polybe chez Athénée[1] :

> « Athenaeus' text furnishes no evidence that he was interested in Polybius' central theme, the conquest of the *oecumene*, including the Greek east, by Rome. Indeed, if we can judge from the thirty-four Polybian passages he quotes, he was not averse from exhibiting Rome and Romans in an unfavourable light. On the other hand, Polybius does display certain interests – a strong moral sense and an emphasis on the historically significant role of flatterers and parasites of kings – which may have made a direct appeal to Athenaeus. »

J'essaierai ici, suivant la conclusion de Walbank, de présenter la méthode d'Athénée : de dire comment et pourquoi il choisit les fragments des historiens qu'il cite et que nous examinons dans ce volume. Je suggérerai que son projet se fondait sur une nouvelle lecture de l'histoire, que j'appellerai l'histoire sympotique. Une telle lecture met l'accent sur les personnages et les échanges

[1] WALBANK 2000, p. 168-9.

sociaux, ainsi que sur les plantes, les animaux, les repas et les mets, plutôt que sur les guerres ou la politique. Cette histoire sympotique permet à Athénée et à ses convives de passer en revue mille ans d'histoire grecque et de faire la comparaison entre ce que l'on fait de leur temps et ce que l'on faisait à l'époque d'Homère ou au IVe siècle avant notre ère, par exemple. De plus, elle permet une comparaison entre la monarchie homérique et celle de Philippe II ou de Ptolémée II du point de vue des mœurs de table. Et les convives se permettent d'examiner aussi toutes les cités et communautés de la Méditerranée et d'aller de l'Espagne jusqu'à l'Inde, sur cette même durée de mille ans. Cette revue culturelle, dans laquelle les anciens s'avèrent souvent meilleurs, permet aussi aux convives de faire la critique de leur propre époque. Ce propos d'Athénée est un succès si l'on envisage l'ensemble, mais dans la lecture du détail on est obligé de faire face à une masse de petits renseignements et de se livrer à un jeu intellectuel pour savoir comment ordonner tout cela et comment le comprendre.

L'Épitomé du livre I des *Deipnosophistes* nous informe, par exemple (I, 34a), «que Théopompe de Chios conte que la vigne fut inventée à Olympie, sur les bords de l'Alphée (…). Mais Hellanicos dit que c'est tout d'abord dans la ville de Plinthiné en Égypte que la vigne fut inventée.» (trad. Desrousseaux).

Voilà donc l'opinion de Théopompe et d'Hellanicos. Mais qu'a dit, de son côté, le premier historien grec, Hécatée de Milet? L'Épitomé nous en informe (II, 35a-b): «Hécatée de Milet, lui, disant que la vigne a été inventée en Étolie, ajoute ceci: Oresthée, fils de Deucalion, vint en Étolie pour être roi et une chienne qu'il avait accoucha d'un cep; il commanda qu'on le mît en terre et il poussa (ἔφυ) une vigne aux grappes abondantes.» (trad. Desrousseaux).

Plus loin, au livre II (70b), Athénée cite encore une fois Hécatée: «Hécatée de Milet dans le *Tour de l'Asie*, si ce livre est authentiquement de l'historien – car Callimaque l'attribue à un Hécatée insulaire – enfin quel que soit l'auteur, parle en ces termes: "Aux environs de la mer dite Hyrcanienne, hautes montagnes couvertes de forêts, et sur ces montagnes de l'épine cynara." Et il continue: "À l'orient de la Parthie, la contrée est habitée par les Chorasmiens, qui possèdent des plaines et des montagnes; et dans leurs montagnes, il y a des essences sauvages, épine cynara, sapin, laurier-rose".» (trad. Desrousseaux).

Pour des historiens d'aujourd'hui, il peut être décevant de lire parmi les fragments épars d'Hécatée et d'Hellanicos ce qu'ils ont dit sur la mythologie de la vigne et l'histoire naturelle de l'artichaut. D'un côté, comme en témoigne ce volume, Athénée cite des centaines de fragments des principaux historiens grecs, tandis que, de l'autre, il suit la table des matières telle qu'elle est présentée par l'auteur de l'Épitomé (I, 1b) et dans laquelle l'histoire figure parmi bien d'autres sujets d'étude[2]: «En effet, il y a fait entrer les poissons, avec les façons de s'en servir et les complexités de leurs noms, ainsi que toutes les espèces de légumes et de bêtes de tous pays, comme aussi les hommes qui ont écrit d'histoire, les

[2] Sur les abréviateurs et les versions abrégées, voir, par exemple, les introductions de KAIBEL 1887 (I) et de DESROUSSEAUX 1956, ainsi que DALBY 1996.

poètes et généralement les gens de savoir, les instruments de musique, les innombrables genres de plaisanteries, les différences entre les vases à boire ; il y a conté les richesses des rois, les dimensions des navires, et tant d'autres choses que je ne saurais aisément énumérer. » (trad. Desrousseaux).

Athénée nous démontre qu'on peut bien lire les historiens du point de vue de ces autres sujets d'étude. Pour revenir à Polybe, la liste dressée par Walbank permet de voir que l'historien avait quelque chose à dire aussi bien sur les rois hellénistiques que sur les poissons souterrains du Roussillon[3]. Nous reviendrons sur les richesses des rois et l'histoire au sens large. Mais auparavant, j'examinerai trois des genres qui ont influencé le plus le discours d'Athénée, c'est-à-dire la comédie, l'épopée d'Homère et la philosophie : Athénée se sert de ces genres pour encadrer les discours des convives et les multiples citations, celles des historiens et des autres auteurs. Ainsi, quand on apporte les poissons au début du livre VI, on observe que les marchands de poisson actuels de Rome sont aussi mauvais que ceux que l'on attaquait dans les comédies athéniennes : le point de repère pour le présent se trouve dans le passé fictif, sur la scène athénienne.

I. La comédie

La comédie s'insère dans le discours d'Athénée de cinq façons. L'auteur adopte une méthode assez différente de celle de Plutarque[4], même si les deux auteurs sont des érudits grecs de l'empire romain.

A. Pour commencer, on peut dire que la comédie fournit **un témoignage parmi d'autres sur l'histoire de la Grèce** des Ve et IVe siècles avant notre ère, les siècles les plus importants pour Athénée. Il est notoire qu'elle présente de nombreuses difficultés comme source historique : ce n'est évidemment pas Thucydide, mais c'est malgré tout un témoignage strictement contemporain, plus encore que ne l'est celui de l'historien athénien, qui écrivit son histoire plusieurs années après les événements. Prenons trois exemples de l'histoire selon les poètes comiques, tels qu'ils sont cités par Athénée dans ses *Deipnosophistes*. D'après les *Acharniens* (524-9), pièce composée par Aristophane en 425 av. J.-C., Périclès a déclenché la guerre du Péloponnèse parce que des jeunes gens de Mégare avaient enlevé des prostituées qui appartenaient à sa femme Aspasie (*Deipnosophistes* XIII, 569f-570a). Selon des comédies perdues, les *Flatteurs* d'Eupolis et une pièce anonyme de Phérécrate, qu'Athénée cite en XII, 535a-b, Alcibiade s'intéressait trop aux femmes. Et, d'après Antiphane et d'autres poètes comiques du IVe siècle av. J.-C., l'orateur Callimédon aimait vivre dans le luxe, et notamment consommer des langoustines (*Deipnosophistes* VIII, 338f-340e). Le premier exemple trahit un intérêt certes banal et pervers pour la guerre et ses causes, mais il relève aussi de la thématique « sympotique » : les jeunes gens ont agi en *kômos* après avoir bu beaucoup de vin et joué au jeu sympotique du

[3] WALBANK 2000, p. 170.
[4] Sur l'usage des comiques dans les *Vies* de Plutarque, voir LENFANT 2003.

kottabos[5]. Athénée préfère le détail sympotique et suggestif de l'imaginaire aristophanien à l'explication politique, mais on peut noter que Plutarque lui aussi, tout biographe qu'il était, a cité les jeux d'esprit des poètes comiques en commentant la taille extraordinaire de la tête de Périclès.

B. Plus que des personnages historiques la comédie témoigne des **réalités matérielles de la vie quotidienne**[6]: elle évoque tous les détails de la table et de la cuisine – les coupes, la vaisselle, les aliments – ce qui permet à Athénée de composer sa liste de légumes et de fruits au livre II, de coquillages et de pains au livre III, de poissons au livre VII, de viandes au livre IX, de coupes à boire au livre XI, de courtisanes au livre XIII, de danses et de musiques au livre XIV, de parfums et de guirlandes au livre XV. Dans ces longues listes, l'auteur cite bien d'autres genres de témoins, mais la comédie en fournit une part assez importante. Sur l'espadon, par exemple, il cite comme témoins Platon, Ménandre et Alexis, poètes comiques, ainsi que Platon le philosophe, Théophraste, Aristote, Cléarque de Soles, Archestratos l'auteur gastronomique et un commentaire érudit sur Nicandre (VII, 314a-e).

C. La comédie aide aussi l'érudit de l'époque d'Athénée pour ses **commentaires sur la littérature et la pensée**. Dans les *Nuées*, par exemple, Aristophane critiquait la philosophie de Socrate. De la même façon, dans les *Grenouilles* d'Aristophane, la comédie engageait une discussion sur sa sœur aînée, la tragédie, et commentait le style, la diction et la morale des personnages d'Eschyle et d'Euripide. La comédie critiquait en effet la culture de son temps. Athénée en reprend les pratiques pour construire sa critique de la culture grecque au sens large depuis l'époque d'Homère. Ce qui l'intéresse le plus, c'est le développement du luxe, qui avait déjà préoccupé Platon, les poètes comiques et les historiens du IV^e^ siècle avant notre ère, ainsi que Polybe et les historiens romains.

D. À la suite des érudits hellénistiques, Athénée utilise aussi la comédie comme un témoin du **grec purement attique**. Il est bien connu que le dialecte attique était au cœur d'une polémique entre érudits au II^e^ siècle de notre ère et Athénée s'y engage, pour sa part, en faisant de son protagoniste, son symposiarque Ulpien, un «Syratticiste», c'est-à-dire un Atticiste qui venait de Syrie. Ulpien ne peut rien dire sans vérifier que le mot en question se trouvait dans une œuvre assez ancienne et que c'est du bon grec. Athénée partage ainsi avec Pollux et les lexicographes un intérêt pour les mots.

E. Si Athénée utilisait beaucoup les poètes comiques pour leur témoignage, il s'en est aussi servi pour **construire une œuvre comique**, ou du moins pour donner à son œuvre un ton léger: il cite un passage comique à la fin ou au début

[5] Le jeu consistait à jeter des gouttes de vin sur une cible. Athénée en décrit deux formes en XV, 665d-668f.

[6] J'ai analysé le sujet dans le premier chapitre de WILKINS 2000a.

de chacun des quinze livres, du moins dans trente pour cent des cas. Et dans les conversations entre les deipnosophistes, on se sert assez souvent de termes comiques, en les mêlant au discours satirique des Cyniques qui se trouvent aux dîners de Larensis. Pour Athénée, la comédie était un genre de choix, qui, avec la philosophie des cyniques, établissait la « voix » des *Deipnosophistes*. Ainsi, tous les fragments des historiens que nous considérons dans ce volume se trouvent dans un discours comique qui préfère à la politique des sujets tels que le luxe et le symposium[7]. On peut certes évoquer des rois et des grands personnages, mais seulement quand ils sont à table ou en fête. Ce discours comique se perçoit, par exemple, dans le débat entre Ulpien et le plus important des Cyniques, Cynulcus (III, 99e-100e)[8], dans l'allusion à une comédie (ἄνδρες ἰχθύες « messieurs les poissons », expression citée en VIII, 334f-335a et tirée des *Poissons* d'Archippos) où l'on parle beaucoup de poisson[9] et chez le cuisinier de Larensis, qui se compare aux cuisiniers mis en scène dans les comédies d'autrefois (IX, 403e-405d).

II. Homère et la philosophie

Masurius observe, en V, 220a, que les philosophes sont généralement plus acerbes que les poètes comiques. Athénée présente toute une gamme d'exemples. Je viens d'indiquer que les deipnosophistes tenaient entre eux un discours qui se fondait sur la comédie et sur la philosophie des cyniques. Ils plaisantent de temps en temps sur les cyniques comme philosophes-chiens[10]. Si ces derniers sont de ceux qui dirigent les conversations des deipnosophistes, d'autres écoles philosophiques sont assez sévèrement critiquées. Ainsi, on se moque de la prétendue vie de plaisir d'Épicure, qui incite les jeunes à se conduire mal, et l'on se raille de Platon avec beaucoup plus de férocité[11] : au livre V, c'est Platon qui, avec Xénophon et Épicure, donne l'exemple du banquet sans ordre. Les deipnosophistes citent maints exemples de philosophes ou de disciples qui se sont livrés à une vie de plaisirs (V, 211a-221a). Dans ce livre V, ainsi que dans le livre XI (504e-509e), Athénée rejette la tradition littéraire qui tient le *Banquet* de Platon pour le modèle parfait du symposium[12]. Pour Athénée et ses deipnosophistes, Platon représente souvent, dans son *Banquet* et ailleurs, le modèle négatif, celui qu'il ne faut absolument pas imiter.

Si les *Deipnosophistes* sont dirigés contre Platon, c'est Homère qui y fournit le meilleur modèle de symposium. On explique, au début du livre V, qu'Homère nous initie à tout ce qui convient au banquet – que faire, comment se conduire, comment ordonner les mets (V, 186d-e) : « Nous parlerons maintenant des

[7] Pour le luxe et le symposium dans la comédie elle-même, voir WILKINS 2000a, chapitres cinq et six.

[8] Sur le dialogue entre les convives, voir WILKINS 2000b.

[9] Sur cette pièce, commentée par Athénée dans une monographie, voir WILKINS 2000c.

[10] Voir, par exemple, I, 1d, III, 96f, III, 99e-100b, VI, 270a-d.

[11] Sur ce dossier, voir Luciana ROMERI dans ce volume.

[12] Voir ROMERI 2002.

symposia d'Homère, dans lesquels le poète ordonne les heures, les gens et les moments appropriés. C'est avec raison que Xénophon et Platon ont suivi ce modèle.»

Suivre Homère est un peu inattendu, puisqu'on pense d'habitude que la pratique du symposium a commencé en Grèce dans les siècles qui suivirent la composition principale des poèmes homériques. Mais Athénée admet Homère dans son rôle habituel de modèle essentiel de l'éducation grecque et il en fait, malgré l'anachronisme, le modèle principal du banquet. Cela ressort déjà clairement du livre I, dont l'abréviateur indique qu'Athénée suivait le projet moral d'Homère, insistant sur la modération et la simplicité (I, 8e-f): «Homère voyait dans la tempérance la vertu la plus appropriée aux jeunes gens et la première de toutes (…) et arrangea pour tous une vie simple et indépendante. Il calculait que les appétits et les plaisirs qui sont les plus puissants et primitifs, étant d'ailleurs innés, ont trait au manger et au boire.» (trad. Desrousseaux).

Il y a, bien sûr, dans les épopées d'Homère, des personnages qui se conduisent mal, mais, selon Athénée, le poète s'en sert pour renforcer ses règles de conduite.

En résumé, donc, les conversations conviviales qui encadrent les fragments des historiens cités dans les *Deipnosophistes* se fondent sur une base de comédie et sur une version populaire du discours cynique. C'est une base légère et vive qui se meut entre deux pôles principaux, Homère le pôle positif et Platon le pôle négatif. Une telle orientation est nécessaire, dans la mesure où les deipnosophistes citent des milliers de passages, dont nos fragments d'historiens représentent une large part. C'est ainsi qu'Athénée donne au lecteur les points de repère de sa bibliothèque culturelle.

III. Ordonner les *Deipnosophistes*

L'œuvre d'Athénée suit l'ordre du repas: d'abord, les hors-d'œuvre, puis les plats de poisson et de viande, et, pour terminer, les boissons et le dessert. Mais l'auteur emploie aussi d'autres méthodes pour ordonner tous ses matériaux. On a récemment suggéré que la bibliothèque offrait au lecteur un excellent modèle pour comprendre la méthode d'Athénée[13]. Les fragments des historiens que nous étudions se trouvent parmi tous les passages que les deipnosophistes apportent à la table de Larensis. L'hôte romain, le *patronus*, offre la nourriture et les repas aux convives, ses *clientes*, qui, en échange, lui apportent ce qu'ils ont trouvé en bibliothèque (I, 4b)[14]. «Il y avait, dit Athénée, à la table de Larensis, plusieurs gens de cet acabit, apportant en guise d'écot ce qu'ils tirent tout écrit de leur paquetage.» (trad. Desrousseaux).

On ne sait dans quelles bibliothèques grecques ou latines les deipnosophistes ont lu leurs textes d'historiens – peut-être dans celle de Larensis. Mais il est clair que Larensis était tout à fait maître des deux langues latine et grecque (I, 2c) et qu'il avait la meilleure bibliothèque du monde (du moins la meilleure

[13] JACOB 2000, 2001, TOO 2000.
[14] Sur l'hôte romain, voir BRAUND 2000a.

bibliothèque grecque), où l'on pouvait lire le texte de n'importe quel historien grec (I, 3a-b): «Larensis avait de plus, affirme-t-il, acquis d'anciens livres grecs en si grand nombre qu'il surpassait tous les hommes admirés pour leurs collections, et Polycrate de Samos, et Pisistrate, qui fut tyran d'Athènes, et Euclide, Athénien lui aussi, et Nicocratès de Chypre, ou encore les rois de Pergame et le poète Euripide, et le philosophe Aristote, et Théophraste, et Nélée, qui fut le conservateur des livres de ceux-ci. "C'est de Nélée, dit-il, qu'acheta tout le fonds le roi de chez nous, Ptolémée surnommé Philadelphe, qui l'amena, avec les livres acquis à Athènes et à Rhodes, dans la belle Alexandrie."» (trad. Desrousseaux). Christian Jacob a montré comment Athénée suivait les méthodes du bibliothécaire pour ordonner et identifier le détail du contenu des *Deipnosophistes*: l'auteur commentait, par exemple, l'authenticité d'une œuvre citée[15], il citait fréquemment le titre de l'œuvre et souvent même le numéro du livre d'origine.

Athénée a associé la bibliothèque au symposium littéraire. Les convives érudits offrent leurs citations en les disposant selon l'ordre du repas (I, 1b): «La composition de l'ouvrage reproduit la magnificence du repas, et l'ordonnance du livre reproduit le service de l'entretien. Tel est l'agréable «repas de paroles» que présente Athénée.» (trad. Desrousseaux).

Comme nous l'avons vu, les passages cités se situent dans des discours légers et satiriques qui orientent le lecteur. Un nouveau plat arrive à table et, avant que l'on mange, un convive – généralement Ulpien – invite chacun à citer un passage qui mentionne le plat en question[16]. Mais tous les livres ne suivent pas le même plan. Certains contiennent plus de conversations entre les convives (III, VI, IX, par exemple). D'autres adoptent la forme de la liste: II sur les plantes, III sur les pains, VII sur les poissons, IX sur les viandes et les légumes, XI sur les coupes à boire, XIII sur les courtisanes, XIV sur les gâteaux). L'inventaire peut suivre l'ordre alphabétique (comme pour les poissons), mais il arrive souvent que ce ne soit pas le cas[17]. La liste s'interrompt parfois pour un moment[18].

D'autre part, les fragments comiques sont beaucoup plus présents dans certains livres (III, VI, VII, VIII, IX, X, XIII-XV) que dans d'autres (V, XII). Cela s'explique en partie par le fait que dans certains livres il y a moins de conversations. Il n'y en a assurément pas dans le livre XII, où Athénée raconte lui-même, sans interlocuteurs, l'histoire de la *truphè*. On ne discute guère plus dans les livres IV et V. Dans ces livres très importants (IV, V, XII), Athénée abandonne provisoirement l'ordre du repas et se concentre sur l'histoire des banquets-symposia dans une perspective chronologique et spatiale. Le livre IV adopte un point de vue régional: les banquets macédoniens, athéniens, spartiates,

[15] Voir le *Tour de l'Asie* d'Hécatée cité plus haut (introduction).

[16] Voir, par exemple, III, 109b (le pain), VI, 224b (les poissons), IX, 368f (plats variés).

[17] À titre de comparaison, on constate que Galien, auteur médical quasi contemporain d'Athénée, suit tantôt l'ordre alphabétique (dans certains livres de *Médicaments simples*), tantôt un classement par famille ou genre de plante ou d'animal (autres livres de *Médicaments simples; Sur les propriétés des aliments*). Cf. WILKINS (à paraître).

[18] Voir, par exemple, VII, 290b-293f, IX, 398b-399a.

perses, entre autres. Le livre V traite des pôles positif et négatif que représentent respectivement Homère et Platon[19], puis des banquets somptueux des grandes cours hellénistiques – celle des Séleucides et celle des Ptolémées[20]. Le livre XII porte sur l'histoire du luxe (*truphè*), du point de vue de la chute qui suit inévitablement le succès. Ce livre insiste avant tout sur la perspective moralisatrice relevée par Walbank à propos des fragments de Polybe[21]. Pour les Romains, y compris Larensis, patron des deipnosophistes, les Perses présentaient l'exemple le plus impressionnant de la vie de luxe, dont on devait toujours se préserver. Mais, de leur point de vue, c'étaient aussi les richesses des Macédoniens et des Ptolémées qui avaient changé la cité au cours des derniers siècles de la République : Caton avait polémiqué contre les richesses de la Grèce (en fait, celles de la Macédoine) qui avaient conduit à donner aux beaux garçons et aux poissons salés un prix supérieur à celui des champs (Athénée VI, 274f-275a, citant Polybe 31). J'y reviendrai dans la conclusion.

IV. Écrire une histoire sympotique

Si Athénée n'écrit pas une histoire politique, quel est donc l'objet de ses écrits ? Ils reposent assurément sur une très riche collection de sources originales, qu'ils citent avec fidélité. Athénée cite Hérodote une quarantaine de fois, Polybe une trentaine de fois, Thucydide beaucoup plus rarement. Les grands auteurs de l'histoire grecque se trouvent bien représentés, mais ils apparaissent sous un jour nouveau, qui met l'accent sur les plaisirs de la table et les fondements naturels et culturels des repas. Athénée écrit pour un lecteur qui connaît bien ses auteurs, Hérodote et Polybe, puis il le guide vers des terrains moins connus. Quelquefois ces passages concernent les grands sujets tels que le roi de Perse ou le luxe qui arrive à Rome, mais, même dans de tels cas, la perspective est inattendue et offre un nouvel aperçu sur l'œuvre en question[22].

On peut faire la comparaison avec Homère et Platon, qu'Athénée nous encourage à lire respectivement du point de vue du banquet réussi et du banquet manqué[23]. Les épopées d'Homère portent plutôt sur la guerre et la lutte sociale, mais Athénée les oriente vers les banquets. Platon traite certainement des banquets en tant que réalités sociales et on le considère comme l'inventeur du banquet littéraire et philosophique ; mais, comme on l'a vu, Athénée lui accorde un rôle aussi important qu'ingrat.

De la même façon, il ne présente pas toujours les historiens selon le canon des idées reçues. Pour le lecteur qui n'accepte pas nécessairement le jugement négatif de Polybe sur Timée, sur Théopompe et les attidographes, Athénée donne à voir toute une gamme de passages très différents. Ces auteurs ont beaucoup à dire sur

[19] Voir ci-dessus (II).
[20] Athénée cite Polybe sur Antiochos Épiphane et Callixène sur la procession de Ptolémée II.
[21] Voir ci-dessus (introduction).
[22] Voir Dominique LENFANT dans ce volume (cas d'Hérodote).
[23] Voir ci-dessus (II).

les symposia et ils offrent aussi un témoignage important sur le IVe siècle avant notre ère, période au cours de laquelle les cités grecques ont dû reconnaître le pouvoir de Philippe II, d'Alexandre et des cours hellénistiques.

En tant que bibliothécaire, Athénée cherche aussi les textes peu connus tels que les *politeiai* d'Aristote et les histoires locales des cités d'Asie. Il lui arrive de décrire un repas collectif. Il peut aussi s'agir d'une référence mythologique, comme on l'a vu plus haut à propos de la vigne : Héropythos, un historien de Colophon, mentionnait le mythe fondateur de la cité de Phasélis, qui concernait l'achat de poisson salé (VII, 297e). Ce mélange d'auteurs bien connus et peu connus sur le thème des banquets et symposia constitue ce que j'appelle l'histoire sympotique.

Évidemment, les auteurs que nous examinons dans ce volume ne constituent qu'une partie des auteurs cités par Athénée. Les historiens côtoient, parmi bien d'autres, Homère et Platon (la littérature bien connue), Archiloque et Solon (poètes fragmentaires), Archestratos de Géla[24] et Matron (voir IV, 134d), auteurs de jeux d'esprit écrits en style homérique et très peu connus à l'époque d'Athénée.

Nous avons vu plus haut, à propos de l'espadon, qu'Athénée citait Archestratos et un commentaire de Nicandre en même temps qu'Aristote et Théophraste : tous les genres sont mis à contribution, non seulement les grands auteurs « canoniques », mais aussi les histoires locales de cités et les monographies très précises. Il est évident qu'Athénée a beaucoup lu et qu'il offre beaucoup au lecteur érudit. C'est aussi une ressource généreuse pour ceux qui s'intéressent à l'histoire du symposium – entendue au sens large – dans les cités grecques, tout comme à ceux qui étudient, par exemple, l'histoire du pain, des fruits ou des poissons. Il est peut-être moins assuré que cette « histoire sympotique » puisse apporter une contribution sérieuse à l'histoire au sens large. Walbank a noté l'importance qu'avaient chez Athénée la morale et les parasites présents à la cour des rois. On peut constater que poètes comiques et historiens portaient également des jugements relatifs à la morale et au luxe. Aristophane s'attaque, dans les *Cavaliers*, à la morale politique de Cléon, tandis que Théopompe critique le peuple de Byzance, parce qu'il fréquente les bars du port (XII, 526d-f). Sur le luxe, aux livres IV et V, Athénée cite à la fois comiques et historiens[25]. Sur les parasites, il reproduit, au livre VI, des dizaines d'extraits des comédies du IVe siècle av. J.-C., à côté de passages d'historiens qui démontrent les relations serviles qui existaient entre les cités grecques et la cour de Philippe II. « Même le peuple athénien devint célèbre pour sa pratique de la flatterie », dit le convive Démocrite à propos de ses relations avec les dirigeants macédoniens (VI, 252f). Et dans ce livre, Athénée et ses convives tissent un fil conducteur entre le pouvoir (devenant toujours plus fort en Macédoine), la tyrannie, le luxe et la servilité de la politique des cités grecques, assimilées à des parasites. J'essaierai

[24] I, 4e. Il est cité une soixantaine de fois.
[25] Voir WILKINS 2000a, chapitre 6.

de montrer dans la conclusion comment ces citations de comédies et d'historiens du IVe siècle avant notre ère s'insèrent dans la pensée de l'empire romain.

Conclusion

Athénée ne dit pas que les deipnosophistes en tant que *clientes* à la table de Larensis soient des parasites, mais on peut s'interroger sur ce point[26]. Il se pose néanmoins une question plus importante: la cité de Rome, au centre d'un immense empire, rassemblait toutes les richesses du monde méditerranéen; mais à l'époque d'Athénée – soit au début du troisième siècle de notre ère – ses convives s'inquiétaient-ils de ces richesses comme l'avait fait Caton quatre siècles plus tôt? Au début du livre VI, les esclaves apportent à table les poissons (224b) et tout le monde s'étonne de cette richesse (*ploutos*) et de cette extravagance (*poluteleia*). Larensis possède certes la meilleure bibliothèque du monde (I, 3b), mais il offre aussi le luxe et l'extravagance. Dans les siècles antérieurs, cela posait problème, comme le montre Athénée au livre XII et comme on l'observe à la fin du livre VI: après avoir fait mention de Caton et d'autres Romains de la période républicaine, qui étaient, selon Larensis (273a), «modérés et à tous points de vue excellents» (comme Homère), le *patronus* dit: «Aujourd'hui, comme Théopompe le raconte dans le premier livre de ses *Philippiques*, il n'y a personne, même parmi ceux qui ont des moyens modérés, qui ne présente une table extravagante (*polutelès*)» (VI, 275b). Je ne dis pas que les convives de Larensis s'inquiètent beaucoup de cette question, non plus que de celle de leur parasitisme ou de la multitude d'esclaves qu'on possèdait à Rome à cette époque (Larensis en parle en VI, 272d-e). Mais les deipnosophistes ne sont pas inconscients des liens qui unissent leur monde et le monde d'autrefois – dans ce cas celui de Théopompe. Il est bien évident que les rois et les tyrans du livre VI – Philippe II, Alexandre et Denys II – présentent un modèle entièrement négatif. On peut trouver un modèle beaucoup moins inquiétant au livre V, où Athénée présente son modèle positif – Homère – et son modèle négatif – Platon. Il évoque aussi deux rois hellénistiques, Antiochos IV Épiphane d'Antioche et Ptolémée II d'Alexandrie. Antiochos n'est pas un bon roi: on disait qu'il était fou (*Épimanès*) plutôt qu'illustre (*Épiphanès*) et qu'il avait pillé les trésors de plusieurs temples (V, 195f-196a). De son côté, Ptolémée avait fait organiser la procession la plus célèbre et il gouvernait un pays qui, grâce au Nil, était le plus riche du monde connu – plus opulent même que les royaumes qui avaient hérité la richesse de la Perse et de Babylone (V, 203c-e). À l'époque d'Athénée, Rome possédait en fait l'héritage de tous les rois hellénistiques. Pourquoi ces richesses ne l'avaient-elles pas corrompue, selon la pensée héritée par Athénée et ses deipnosophistes? Selon Giuseppe Zecchini, elle était d'une certaine façon vaccinée contre cette maladie[27].

Les *Deipnosophistes* présentent de nombreuses caractéristiques de la littérature du IIe et du IIIe siècles de notre ère: c'est une œuvre qui s'intéresse au

[26] WHITMARSH 2000.
[27] Voir sa contribution dans ce volume.

passé, qui est très érudite, qui collectionne de manière encyclopédique et qui entretient une relation complexe avec le pouvoir romain. Sur le plan linguistique, elle aborde les relations entre le latin et le grec. Ulpien, le symposiarque qui dirige les conversations, ne comprend pas bien le latin, selon Cynulcus (III, 98c-99e). Mais Larensis maîtrise les deux langues. Sur le plan moral, Larensis, en bon Romain, s'intéresse au mariage plutôt qu'aux courtisanes, et à la vertu républicaine. Les *Deipnosophistes* nous proposent ainsi une revue complexe et nuancée de la culture grecque et, comme l'a remarqué Frank Walbank, un aperçu singulier sur les historiens grecs, qui nous permet de les interroger selon une perspective différente et inattendue.

L'«histoire sympotique» créée par Athénée se trouve – selon lui – inscrite dans la poésie archaïque. Si les deipnosophistes doivent s'interroger sur la conduite personnelle et les dangers du luxe, peut-être en allait-il de même pour les auditeurs d'Homère (XII, 513a-e) et de Théognis (VII, 310a-b), chez qui, comme le souligne Athénée, on trouvait aussi des invitations au plaisir. Si l'on cherche un modèle archaïque pour le symposium, on le trouve chez Théognis ou Xénophane. Athénée cite ce dernier (fragment 1, XI, 462c) sur le banquet rempli de plaisirs de toutes sortes, où l'esclave prépare une pièce propre et les mets qu'il faut, tandis que les convives racontent des histoires appropriées, traitant des dieux et non des guerres. Le thème se poursuit dans la comédie d'Aristophane où l'on s'attaque à la politique corrompue et à la guerre, cependant que l'on approuve le protagoniste qui mène la procession de la fête collective. Athénée nous encourage à suivre ce modèle pour interroger les historiens grecs, chez qui l'on trouve une véritable histoire sympotique, traitant de banquets et de produits régionaux, ainsi que de la bonne et de la mauvaise conduite à table. On peut aussi faire la comparaison avec d'autres cités et d'autres cultures, comme l'a fait Posidonios, et notamment avec les civilisations de la Perse, de l'Égypte – et de Rome. Mais c'est une comparaison tout à fait ouverte : on peut trouver le bon et le mauvais partout, à travers les époques et de par le monde connu. Ce n'est pas toujours l'Italie qui est la meilleure (comme chez Pline l'Ancien) ou Rome (comme chez Aelius Aristide). Et ce n'est pas non plus Polybe qui prononce le dernier mot sur tel historien ou tel autre : au symposium d'Athénée et de ses deipnosophistes, on mange, on boit, on présente ses recherches et on pose des questions.

1

FRAGMENTS D'HISTORIENS CONSERVÉS

LES « FRAGMENTS » D'HÉRODOTE DANS LES *DEIPNOSOPHISTES*

Dominique LENFANT
(Université de Strasbourg)

RÉSUMÉ. – Pour qui veut évaluer les citations, paraphrases et allusions qui font l'essentiel des *Deipnosophistes*, les « fragments » d'Hérodote offrent une matière prometteuse, dans la mesure où l'œuvre de l'historien est à la fois conservée par tradition directe et généreusement citée par Athénée. L'examen des 43 fragments d'Hérodote conduit à un tableau beaucoup moins anarchique qu'il y paraît d'abord. On distingue ainsi différents types de reproduction textuelle (essentiellement citation et paraphrase) et l'on peut définir des critères linguistiques qui aident à les identifier dans le cas des fragments d'historiens perdus. La citation littérale ne correspond certes pas entièrement à ce que les modernes entendent par là, mais elle est exempte de tout écart littéral significatif. Coupures, substitutions de termes et altérations sémantiques sont réservées aux paraphrases, dans lesquelles les distorsions marquées demeurent cependant très rares. Au total, on constate qu'il faut être plus vigilant face à une paraphrase et surtout que les fragments, tous types confondus, appellent un regard particulièrement critique sur l'effet de la recontextualisation et sur le caractère non représentatif des éléments sélectionnés par Athénée dans sa source.

ABSTRACT. – To assess the citations, paraphrases and allusions which form the main material of the *Deipnosophistae* and so improve the interpretation of the sources lying in that work, Herodotus' fragments offer an attractive field of investigation, insofar as the historian's work has been preserved by direct tradition and Athenaeus copiously refers to it. An examination of the 43 fragments of Herodotus leads to a picture that is far less anarchical than it seems at first sight. Different types of textual reproduction may be distinguished (essentially citation and paraphrase) and some linguistic features help to identify them in the case of fragments of lost historians. Literal quotation is certainly not what it is for moderns, but it is nevertheless free of any significant literal deviation. Cuts, substitutions of terms and semantic changes only concern paraphrases, although even among those pronounced distorsions remain exceptional. All in all, it appears that more watchfulness is needed facing a paraphrase, and that all fragments, whatever their types, call for a specially critical attention both to the effects of recontextualisation and to the fact that Athenaeus' selection is not representative of the source's features and contents.

*
* *

Les spécialistes et amateurs d'Athénée m'en voudront peut-être de l'aborder sous cet angle instrumental et si peu littéraire. Mais c'est un fait qu'il n'est guère d'historien traitant de l'Antiquité grecque, romaine, mais aussi perse ou égyptienne qui n'ait un jour puisé dans les *Deipnosophistes* un fragment

d'historien perdu. Et, si l'on a longtemps considéré qu'Athénée nous livrait de véritables morceaux des œuvres d'origine, nous sommes maintenant entrés dans l'ère du soupçon. Pour éviter de verser dans un scepticisme sans nuance et de surcroît paralysant, il est temps de se doter d'éléments d'appréciation plus solides et c'est à ce projet que j'aimerais ici contribuer. Loin de moi, donc, l'idée de nier aux *Deipnosophistes* une dimension littéraire qui leur a été longtemps contestée ou de les considérer comme une pure base de données : c'est leur caractère créatif qui nous conduit précisément à mener cette recherche.

Pour qui veut travailler à l'appréciation des citations, paraphrases et allusions qui forment l'essentiel de la matière des *Deipnosophistes* et permettre un usage averti des multiples sources que recèle cet ouvrage, les « fragments » d'Hérodote offrent un champ d'investigation prometteur : cet auteur est l'un des rares historiens cités par Athénée dont le texte nous soit intégralement conservé par tradition directe, ce qui permet de comparer les citations au texte qui les a inspirées[1] ; et ces citations sont en outre relativement nombreuses. La confrontation devrait donc nous éclairer davantage sur les méthodes d'Athénée et sur la manière dont elles influencent notre interprétation.

Ce n'est assurément pas la première fois que l'on entreprend de comparer les citations d'Hérodote chez Athénée au texte de l'historien tel qu'on le connaît par la tradition directe[2], mais plusieurs raisons m'ont poussée à reprendre l'examen dans son ensemble. Tout d'abord, les précédentes études menaient à des conclusions apparemment inconciliables : si Peter Brunt jugeait Athénée généralement fiable[3], Christopher Pelling le soupçonnait fortement d'adapter les citations à son propos personnel[4]. Dino Ambaglio dénonçait chez lui « le

[1] Seuls Thucydide, Polybe et Xénophon peuvent lui être comparés à cet égard. Mais, pour ce qui est de Thucydide, les citations qu'en donne Athénée se comptent très exactement sur les doigts de la main, puisque G. Zecchini en dénombre cinq, qui sont presque toutes d'ordre lexical, donc très brèves, et que, comme l'a noté D. Ambaglio, elles ne permettent pas de vérifications probantes (ZECCHINI 1989a, p. 32-37, précise que Thucydide est cité en six endroits, dont une fois à tort. Il suppose qu'Athénée n'a lu Thucydide que de seconde main : à travers un lexique, en ce qui concerne les précisions lexicales, à travers Hérodicos de Babylone, pour ce qui touche la polémique anti-platonicienne. Ce dernier point de vue est critiqué par ROMERI 2003, p. 328-333, et 2004, p. 176-178. AMBAGLIO 1990, p. 56-57, analyse également les citations tirées de Thucydide).

Quant à Polybe, il représente en quelque sorte un cas intermédiaire dans la mesure où une partie de son œuvre n'est pas conservée de manière directe : son cas a été étudié par G. Zecchini, puis par F. Walbank, qui s'est avant tout intéressé à la sélection opérée par Athénée (ZECCHINI 1989a, p. 86-92 ; WALBANK 2000).

Reste Xénophon, dont l'œuvre, plus composite, ne relève pas toujours de ce que nous appelons le genre historique et dont le cas est examiné dans le présent volume par Christine MAISONNEUVE (voir antérieurement ZECCHINI 1989a, p. 37-42 ; AMBAGLIO 1990, p. 57-63).

[2] ZEPERNICK 1921 ; BRUNT 1980 ; ZECCHINI 1989a, p. 26-32 ; AMBAGLIO 1990 ; LENFANT 1999, p. 103-121, en particulier 113-116 ; PELLING 2000. L'idée était aussi lancée par STRASBURGER 1977, p. 22, non sans une estimation très optimiste du temps requis pour un tel exercice (« zwei bis drei Stunden »).

[3] « In general Athenaeus is fairly reliable. (…) His accuracy is reassuring, since his compilation is perhaps the chief repository of historical 'fragments'. »

[4] PELLING 2000, p. 188, conclut ainsi que « these are sobering instances for those who build large conclusions on the accuracy of Athenaeus' quotations in all those other, less controlable, instances. »

désordre, le hasard des choix, le renoncement à comprendre »[5], quand C. Pelling supposait plus volontiers des choix réfléchis. Kurt Zepernick assimilait les variantes à des erreurs de copie, quand C. Pelling y voyait plutôt des écarts intentionnels et porteurs de sens. Les divergences entre ces conclusions – qui n'étaient pas pour autant dépourvues de fondement – rendaient une synthèse tout bonnement impossible.

Deuxième raison de reprendre le dossier : la nécessité d'un examen plus complet. En effet, plusieurs savants ne se sont concentrés que sur quelques exemples et certains ont apparemment opéré une sélection orientée. Ainsi, K. Zepernick a analysé de manière privilégiée les extraits qui s'approchaient le plus d'une citation littérale[6], tandis qu'à l'inverse C. Pelling a mis en avant les cas de distorsion les plus frappants[7], les deux savants aboutissant l'un et l'autre à des conclusions opposées.

Les citations d'Hérodote chez Athénée sont au nombre de quarante-trois[8]. Si l'on compare leur nombre aux cinq citations de Thucydide, elles présentent assurément l'avantage d'être nombreuses, ce qui permet d'aboutir à une idée statistique du comportement d'Athénée. Une étude systématique de l'ensemble d'entre elles doit empêcher que l'analyse de telle ou telle citation soit arbitrairement appelée à témoigner pour des dizaines d'autres. De plus, même dans les cas où, par le passé, l'enquête a porté sur l'ensemble des citations d'Hérodote et où l'on a établi des constats chiffrés[9], cet examen se révèle avoir été trop rapide maintenant que les uns et les autres ont attiré l'attention sur tel ou tel point. Il s'avère aujourd'hui nécessaire de soumettre chaque extrait à un ensemble d'analyses plus complet.

Troisième raison, enfin, de reprendre l'examen : le choix du texte. Très souvent, les savants se sont fondés sur le texte de C. B. Gulick ou sur le texte *corrigé* de G. Kaibel, sans se reporter à son apparat critique. Or, il est impératif de savoir si le texte que l'on confronte à celui d'Hérodote est celui des manuscrits d'Athénée ou si c'est un texte que l'éditeur d'Athénée a précisément corrigé d'après celui d'Hérodote, rendant ainsi la citation d'Athénée telle qu'elle nous est parvenue plus fidèle à l'original cité[10]… Ainsi donc, le corpus était à revoir

[5] AMBAGLIO 1990, p. 63.

[6] Lorsqu'en désespoir de cause, il lui fallait bien reconnaître des écarts considérables, il en venait à les attribuer au copiste ou à l'abréviateur, montrant bien qu'il cherchait à sauver la « Glaubwürdigkeit » des *Deipnosophistes*.

[7] Son but légitime était de mettre en garde les interprètes de fragments.

[8] On en trouvera la liste en appendice. C'est à sa numérotation que renvoient les chiffres entre parenthèses.

[9] BRUNT 1980, AMBAGLIO 1990, LENFANT 1999.

[10] Ainsi, les manuscrits d'Athénée font parfois erreur sur le livre d'Hérodote dont est tiré le fragment, renvoyant, par exemple, au livre II pour un passage tiré du livre I ; or en (42), « livre II » a été corrigé par les éditeurs en « livre I » (Ath. XIV, 651c).

De même, en (13), les éditeurs d'Athénée (IV, 148e) ont corrigé αὔταμνος (mot inconnu) par Ἀτταγῖνος en se fondant sur Hérodote (qui désigne ainsi le Thébain fils de Phrynon qui invita Mardonios et cinquante Perses à un banquet) et l'on ne saurait leur donner tort. Reste qu'en l'absence du texte original on serait bien en peine d'interpréter le mot des manuscrits.

impérativement dans le texte de Kaibel et avec son apparat critique[11]. Naturellement, il était tout aussi important de lire Hérodote dans une édition critique faisant état des variantes de manuscrits[12] : pour des raisons évidentes, je n'ai pas considéré comme des écarts des variantes qui étaient également attestées par la tradition directe d'Hérodote[13].

La synthèse que je présente ici est donc le fruit d'une analyse détaillée des quarante-trois « fragments » d'Hérodote, pour laquelle les études antérieures ont largement contribué à nourrir ma réflexion. Elle fait entrer en jeu la distinction entre différents types de reproduction du texte, ainsi que la dimension statistique pour chacun des constats effectués. Je me propose d'aborder en première partie les différents types de reproduction du texte d'origine et les indices formels permettant de les identifier. Dans un deuxième temps, on s'interrogera sur l'existence de la citation littérale dans les *Deipnosophistes* et sur les éventuelles infidélités à la lettre du texte d'origine. La troisième partie portera sur les distorsions et inflexions sémantiques, qu'elles soient liées à la reformulation ou au changement de contexte. Une dernière partie traitera enfin de la sélection des fragments et de leur caractère représentatif.

I. Les différents types de reproduction du texte d'origine

I. A. Typologie

La confrontation entre les textes d'Athénée et d'Hérodote permet de distinguer quatre types de reproduction textuelle.

Type 1. La référence lexicale à un mot employé par Hérodote

ex.: Χειρόμακτρον δὲ καλεῖται ᾧ τὰς χεῖρας ἀπεμάττοντο ὠμολίνῳ. (…) Καὶ Ἡρόδοτος ἐν δευτέρᾳ. (24)

En (15) [VI, 231d], la correction de φησι en πᾶσι (Kaibel, Gulick) se fonde manifestement sur le texte d'Hérodote (le grand prêtre apporte onze coupes en or alors que les rois sont douze : il n'y en a donc pas pour « tous »), alors que ce texte a subi ici une véritable métamorphose. Elle contribue indûment à atténuer les divergences. En effet, ce passage est, parmi les « fragments » d'Hérodote, celui qui présente les écarts les plus stupéfiants avec le modèle invoqué (voir *infra* III.A).

Non seulement les éditeurs modernes ont corrigé le texte d'Athénée après confrontation avec le texte d'Hérodote, mais ils ont parfois ajouté un mot qui était chez Hérodote et paraissait omis par Athénée (δόκιμος en Ath. IV, 146b = (11)).

Qui plus est, il arrive que Gulick intègre une correction à son texte sans la signaler comme telle dans son apparat critique – ce qui rend Athénée, son abréviateur ou leurs copistes plus infaillibles qu'ils n'ont été ((2) = II, 43d, où le πλέον des manuscrits est corrigé en πλόον ; *idem* chez OLSON 2006).

Il est certes possible que ces écarts soient des erreurs de copie, mais ce n'est qu'une possibilité parmi d'autres. Et, quand bien même ce serait le cas, un tel constat n'en serait pas moins intéressant pour juger les fragments d'auteurs perdus.

[11] L'idéal serait évidemment de se reporter aux manuscrits eux-mêmes.

[12] L'édition utilisée pour Hérodote est celle de P. H. Legrand (CUF).

[13] Ainsi, la variante ὁ βασιλεύς / βασιλεύς (signalée par ZEPERNICK 1921, p. 330) n'a pas été relevée ici, dans la mesure où l'alternative est présente dans la tradition manuscrite d'Hérodote lui-même (IX, 109, éd. LEGRAND p. 102 = (12), *infra* I.C).

«Est appelée *cheiromaktron* la serviette de lin avec laquelle on s'essuyait les mains. (…) Hérodote aussi [emploie le mot] au livre II.»

Il s'agit simplement de dire que tel mot (ou telle forme) a été employé(e) par Hérodote. Le mot cité est introduit par un verbe tel que μνημονεύω, καλέω, ἐχρήσατο, εἴρηκεν et il est grammaticalement adapté (notamment en matière de flexion) à la phrase d'Athénée.

Type 2. La citation littérale

Cette catégorie ne va pas de soi pour les textes antiques, et plus généralement pour les textes antérieurs à l'invention de l'imprimerie: dès lors que le texte original d'Hérodote et celui d'Athénée n'existent plus depuis longtemps et que peuvent intervenir des variantes de copie, il devient difficile de distinguer reproduction littérale et reproduction non littérale: en effet, une citation présentant une variante de copie n'appartient proprement à aucune de ces deux catégories, d'autant qu'on est dans l'impossibilité de dire si la variante est due à un copiste d'Hérodote, à Athénée lui-même ou à un copiste des *Deipnosophistes*, sans parler de l'abréviateur[14].

La citation littérale telle qu'on l'entendra ici n'exclut pas d'éventuelles variantes *comparables* aux variantes que présentent couramment les manuscrits d'un même texte.

On peut distinguer deux sous-types de citations littérales:

– Type 2a. La citation littérale d'un membre de phrase (qui a conservé la flexion d'origine)

Elle illustre un emploi lexical comme dans le type 1, mais elle se présente cette fois comme un «coupé-collé», dans la mesure où elle a conservé la flexion qu'avait le groupe nominal dans l'original. Pour cette raison, elle se rattache au type 2 plutôt qu'au type 1.

ex.: Ἡρόδοτος δ' ἐν τῇ τρίτῃ φοινικηίου, φησίν, οἴνου κάδον. (30)

«Hérodote, au livre III: "une jarre (*kados*)[15], dit-il, de vin de palmier"»

– Type 2b. La citation littérale d'une ou de plusieurs phrases

Ἡρόδοτος δ' ἐν τῇ β΄ φησί · Μετὰ δὲ ταῦτα ἔλεγον τοῦτον τὸν βασιλέα ζωὸν καταβῆναι κάτω εἰς ὃν (τὸν *Hdt*.) οἱ Ἕλληνες Ἅιδην νομίζουσι (εἶναι *om*. *Ath*.) κἀκεῖθι συγκυβεύειν τῇ Δήμητρι καὶ τὰ μὲν νικᾶν αὐτήν, τὰ δὲ ἐσσοῦσθαι ὑπ' αὐτῆς καί μιν πάλιν ἀναφικέσθαι (ἄνω ἀπικέσθαι *Hdt*.) δῶρον ἔχοντα παρ' αὐτῆς χειρόμακτρον χρύσεον. (25)

«Hérodote dit au livre II: "Ils disaient que, par la suite, ce roi descendit vivant sous la terre, là où les Grecs situent l'Hadès, et qu'en ces lieux il joua aux dés avec Déméter, que tour à tour il gagnait ou perdait contre elle et qu'il remonta sur terre avec un essuie-main tissé d'or."»

[14] À cela s'ajoute, comme on le verra en II.A, le fait que citateurs et copistes ne conservent guère les traits dialectaux.

[15] Athénée cite le terme à l'accusatif, lui conservant ainsi la flexion qu'il avait dans le texte source.

Dans cet exemple, les variantes sont signalées entre parenthèses : elles sont tout à fait comparables à des variantes de manuscrits[16].

Type 3. La paraphrase, reformulation sans condensation[17]

Καὶ Λακεδαιμόνιοι δ', ὥς φησιν Ἡρόδοτος ἐν τῇ ἕκτῃ, Κλεομένη τὸν βασιλέα Σκύθαις ὁμιλήσαντα καὶ ἀκρατοπότην γενόμενον ἐκ τῆς μέθης φασὶ μανῆναι. (26)

« Et les Lacédémoniens affirment aussi, comme dit Hérodote au livre VI, que le roi Cléomène devint fou par excès de boisson après avoir fréquenté des Scythes et être devenu un buveur de vin pur. »

Hérodote écrivait : Αὐτοὶ δὲ Σπαρτιῆται φασι ἐκ δαιμονίου μὲν οὐδενὸς μανῆναι Κλεομένεα, Σκύθῃσι δὲ ὁμιλήσαντά μιν ἀκρητοπότην γενέσθαι καὶ ἐκ τούτου μανῆναι. « Et les Spartiates affirment eux-mêmes que ce n'est pas à cause d'une divinité que Cléomène devint fou, mais qu'il devint un buveur de vin pur après avoir fréquenté des Scythes et que c'est à cause de cela qu'il devint fou. » On voit donc que des termes ont changé, d'autres sont conservés, d'autres déplacés, certains encore supprimés, même si le sens reste le même.

Type 4. Le résumé ou l'allusion, reformulation et condensation

Καὶ Ἄμασιν δὲ τὸν καὶ αὐτὸν Αἰγυπτίων βασιλέα Ἡρόδοτος πολλὰ πεπωκέναι φησίν. (29)

« Et de même à propos d'Amasis, qui était lui aussi roi d'Égypte, Hérodote dit qu'il a bu beaucoup. »

I. B. Répartition statistique entre ces différentes catégories

Les fragments[18] d'Hérodote se répartissent comme suit dans les différentes catégories : 7 références à un mot ; 14 citations littérales ; 12 paraphrases ;

[16] Il y a *un seul* cas de citation littérale qui présente un tel nombre de variantes qui ne sont attestées par aucun manuscrit de la tradition directe d'Hérodote que l'on pourrait hésiter à la classer comme étant littérale. Il s'agit de la longue citation analysée par PELLING 2000, p. 181-184, 188-190, sur le comportement de Pausanias dans la tente de Mardonios (9). On reviendra sur ce cas en II.A et surtout en II.B. Comme, à de rares détails près, on peut traduire de la même manière le texte d'Hérodote et son fragment chez Athénée, la proximité littérale et la conformité sémantique entre les deux textes nous ont conduite à considérer le fragment comme « citation littérale » ou à utiliser à son propos exclusif l'expression paradoxale de citation « quasi littérale ».

[17] Il est arrivé que je classe comme paraphrases des fragments qui avaient été auparavant considérés comme des citations (par exemple, (3), sur l'eau du Choaspès, citation *ad verbum* aux yeux de ZECCHINI 1989a, p. 27 ; personnellement, j'utiliserais les guillemets beaucoup moins fréquemment que ne l'a fait Kaibel).

Il est certain que la catégorie des paraphrases présente une large gamme allant de la reformulation légère – cas fréquent [(3), (37)] – à un écho présentant d'importantes distorsions – cas beaucoup plus rare (15).

[18] Pour englober ce qui peut être, selon les cas, citation, paraphrase ou résumé, je tâcherai d'employer le terme de « fragments », même si l'usage est de parler des « citations » d'auteurs conservés et des « fragments » d'auteurs perdus, selon un point de vue rétrospectif qui ne pouvait avoir de sens pour Athénée : il s'agit simplement ici d'éviter l'équivoque entre un sens large et un sens plus restreint du mot « citation ».

De plus, je ne traiterai pas des cas d'emprunts non explicites à Hérodote (ZECCHINI 1989a,

5 résumés ; 5 fragments mixtes (c'est-à-dire faisant alterner plusieurs types de reproduction, tels que citation, résumé et paraphrase), soit : une moitié de citations littérales et de références lexicales (21 cas) et une moitié de reformulations au moins partielles (22 cas).

Il faut cependant pondérer cette répartition d'apparence paritaire, car, si l'on passe au stade de la phrase (qui intéresse davantage l'historien) en négligeant les références lexicales et les citations de membres de phrases (type 2b), les citations littérales deviennent deux fois moins nombreuses (10 cas) que les reformulations (22 cas).

Tableau 1. Types de reproduction

<table>
<tr><td>Type 1</td><td>Référence lexicale à un mot employé par Hérodote</td><td>(7), (14), (21), (24), (43). (20) [était sans doute accompagné d'une citation lexicale et littérale (relevant du type 2) – mais le texte est mutilé et se rattache en l'état actuel au type 1], (36) [cas de variante onomastique, entourée de données dont l'origine n'est pas clairement précisée]</td><td>7 cas</td><td></td><td rowspan="3">21 citations littérales et références lexicales</td></tr>
<tr><td>Type 2a</td><td>Citation littérale d'un membre de phrase (groupe nominal)</td><td>(6), (30), (31), (32)</td><td>4 cas</td><td rowspan="2">14 cas de citations littérales [19]</td></tr>
<tr><td>Type 2b</td><td>Citation littérale d'au moins une phrase [20]</td><td>(4 [Épitomé]), (5), (8), (10), (19), (22), (25), (41), (42) ; (9) étant un cas atypique</td><td>10 cas</td></tr>
<tr><td>Type 3</td><td>Paraphrase</td><td>(3 [Épitomé]), (13), (18), (23), (26), (33), (34), (37), (38), (39), (40) ; (15) étant un cas atypique</td><td>12 cas [21]</td><td colspan="2">22 cas de reformulation</td></tr>
</table>

p. 31-32, en signale trois), puisque ces derniers ne seraient pas considérés comme des fragments par les philologues modernes.

[19] S'y ajoute une partie des cas mixtes où alternent paraphrase et citation (cf. type 5) : (11), (12), (16), (35).

[20] Parmi ces phrases, certaines illustrent un emploi lexical : (4 [Épitomé]), (8), (19), (33), (41).

[21] S'y ajoute une partie des cas mixtes où alternent paraphrase et citation (cf. type 5) : (11), (12), (16) et (35).

Type 4	Résumé/ allusion	(1 [Épitomé]), (2 [Épitomé]), (17), (27), (29)	5 cas[22]	
Type 5	Fragments mixtes (faisant alterner plusieurs types de reproduction)	(11) (citation, résumé, paraphrase, résumé), (12) (paraphrase, citation), (16) (paraphrase, coupure, citation), (28) (résumé, paraphrase), (35) (paraphrase, citation)	4 cas	

I. C. Les indices du type de reproduction : littéralité ou reformulation ?

Ces catégories étant établies, on peut repérer dans ces fragments d'Hérodote des critères formels qui permettent de distinguer *a priori* une citation d'une paraphrase – et qui seraient applicables aux fragments d'historiens perdus. J'ai tenté de condenser les résultats de l'examen dans le tableau qui suit.

Tableau 2. Indices du type de reproduction textuelle[23]

Direct/indirect	Formule d'insertion (avec références)	Sens	Type de reproduction	Cas de figure
Discours indirect	ἱστορεῖ + proposition infinitive (28) ἃ… ἱστόρησε περί (17) ἱστόρησε… ὅτι (27) ἱστόρησεν Ἡ. ὡς (35)	il raconte / a raconté	résumé	[A]
	εἴρηκεν + proposition infinitive (1 [Épitomé])	il a dit (en résumé) que	résumé	[B]
	φησί + proposition infinitive (2 [Épitomé]), (5), (13), (15), (16), (29), (33), (38)	il dit (en substance) que	paraphrase (résumé dans le cas de (29))	[C]
	φησιν… ὡς…(11) φησὶν ὅτι… (19)[24]	il dit : «	citation	[D]
Discours direct précédé d'une formule	φησί (4 [Épitomé]) (9) (10) (12) (25) (32) (42) ἔφη (6)	il dit : «	citation	[E]

[22] S'y ajoute une partie des cas mixtes (11) et (28).

[23] Ce tableau ne comprend pas les références purement lexicales à un mot, puisque ces dernières, étant en-deçà de tout énoncé, ne sont ni résumé ni paraphrase ni citation et sont, en outre, introduites par des formules qui ne prêtent pas à confusion : μνημονεύουσιν (7), μνημονεύει (14), ἐχρήσατο (21), Παρ' Ἡροδότῳ (23), εἴρηκεν (43)… S'y ajoute la référence onomastique (36). Étant mutilé, (20) échappe ici à toute analyse.

[24] Seul le début de (11) s'avère être une citation littérale.

Direct/indirect	Formule d'insertion (avec références)	Sens	Type de reproduction	Cas de figure
	οὑτωσὶ λέγων (5) / οὕτως (8) / οὕτως φησίν · (22)	il dit ainsi (textuellement) : «	citation *verbatim*	[F]
Discours direct précédé d'une rupture syntaxique	Καὶ Ἡρόδοτος δὲ ἐν τῇ πρώτῃ · σιτίοις δὲ… (41)[25]	: «	citation	[G]
Discours direct entrecoupé de la formule…	, φησίν, (16) (30) (35)	« …, dit-il,… »	citation *verbatim*	[H]
Discours direct entrecoupé ou suivi de la formule…	, ὥς φησιν Ἡ., (3 [Épitomé]) (18) (26) (34) (37) (39)	, comme dit (en substance) H.,	paraphrase	[I]
Discours direct suivi de la formule…	ὡς Ἡρόδοτος ἱστορεῖ (40)	, comme le raconte H.	paraphrase	[J]

Ce tableau permet plusieurs constats :

1) La distinction entre discours direct et discours indirect ne recoupe pas une distinction entre citation et reformulation.
2) Les formules d'insertion dans le texte d'Athénée sont significatives du type de reproduction pratiqué. Ainsi :
   a) Le verbe **ἱστορεῖ** signale logiquement une **reformulation**, que ce soit comme verbe d'introduction – auquel cas il y a résumé (cas de figure [A]) – ou en incise [J].
   b) Le discours indirect qui prend la forme d'une **proposition infinitive** apparaît comme l'indice d'une **paraphrase**, plus rarement d'un résumé (cas de figure [C] et [B])[26]. On en trouve un exemple dans le fragment (29) illustrant le type 4[27].
   c) Le discours direct entrecoupé ou suivi de la formule **ὥς φησιν Ἡρόδοτος** correspond à une **paraphrase** : l'exemple des fragments d'Hérodote confirme pleinement cette règle autrefois formulée par Kurt Zepernick[28]. On en trouve un exemple dans le fragment (26) illustrant le type 3[29].

[25] Ce cas unique est explicitement emprunté à un lexique.

[26] Deux cas de résumés pour sept cas de paraphrases. En (2), extrait de l'Épitomé, il n'est pas exclu que la condensation soit due à l'abréviateur.

[27] S*upra* I.A (p. 48).

[28] ZEPERNICK 1921, p. 318-319.

[29] S*upra* I.A (p. 48).

d) Un énoncé introduit par **φησιν ὡς / φησιν ὅτι** [D] / **φησί** [E] ou précédé d'une simple référence à la source suivie d'une rupture syntaxique [G][30] s'avère être une **citation**. On en trouve un exemple dans le fragment (25) illustrant le type 2b[31].

On relève cependant un cas trompeur (12), où φησί est d'abord suivi de quelques mots de paraphrase, qui précèdent la citation véritable (cas mixte):

Καὶ ἐν τῇ θ΄ δὲ τῶν ἱστοριῶν φησι · **Βασιλήιον δεῖπνον βασιλεὺς προτίθεται. Τοῦτο δὲ (Φυλάξασα δὲ τὸν ἄνδρα τὸν ἑωυτῆς Ξέρξην βασιλήιον δεῖπνον προτιθέμενον. Τοῦτο δὲ τὸ δεῖπνον *Hdt.*)** παρασκευάζεται ἅπαξ τοῦ ἐνιαυτοῦ ἐν ἡμέρῃ τῇ ἐγένετο ὁ βασιλεύς. Οὔνομα δὲ τῷ δείπνῳ (τούτῳ *om. Ath.*) Περσιστὶ μὲν τυκτά, Ἑλληνιστὶ δὲ (κατὰ δὲ τὴν Ἑλλήνων γλῶσσαν *Hdt.*) τέλειον. Τότε καὶ τὴν κεφαλὴν σμᾶται μοῦνον καὶ Πέρσαις (Πέρσας *Hdt.*) δωρέεται.

La partie qui figure ici en gras est celle qui fait l'objet d'une reformulation: chez Hérodote, il est question d'Amestris qui avait «attendu le moment où son mari Xerxès offrirait un banquet royal» et les précisions relatives à ce dernier sont introduites par la formule «Ce banquet…» (Τοῦτο δὲ τὸ δεῖπνον…). Chez Athénée, la formule introductive est devenue: «Le Roi offre un banquet royal. Celui-ci…»). Βασιλήιον δεῖπνον βασιλεὺς προτίθεται est donc une reformulation qui permet de couper la citation de son contexte narratif, sans pour autant trahir le sens du texte d'origine, qui avait aussi valeur de description générale. Toujours est-il que ces mots pourraient passer à tort pour une partie de la citation littérale et que ce cas déroge à la règle observée plus généralement, tout en restant de ce point de vue exceptionnel.

e) La présence de **οὕτως** avant l'énoncé signale le caractère strictement **littéral** de cette citation [F]: Ἡρόδοτος δ' ἐν θ΄ οὕτως · οἱ τάριχοι ἐπὶ τῷ πυρὶ κείμενοι ἐπάλλοντο καὶ ἥσπαιρον. (8) «Hérodote, au livre IX, [a dit] ainsi: «les poissons salés (*tarichoi*), posés sur le feu, sautaient et palpitaient.»

f) De même, la présence de **φησίν en incise** dans l'énoncé cité signale une citation ***verbatim*** [H]. Placée au milieu du fragment, elle indique le **passage de la paraphrase à la citation** *verbatim*: c'est le cas dans deux des fragments mixtes, (16) et (35)[32].

Ἡρόδοτος δέ φησιν Ἄμασιν Αἰγυπτίων βασιλέα παιγνιήμονα ἐόντα σκώπτειν τοὺς συμπότας καὶ **ὅτε ἰδιώτης, φησίν, ἦν**, φιλοπότης ὑπῆρχε (ἦν *Hdt.*) καὶ φιλοσκώμμων καὶ οὐ (οὐδαμῶς *Hdt.*) κατεσπουδασμένος ἀνήρ. (16)

[30] Ce dernier procédé est manifestement imputable à la source intermédiaire d'Athénée.

[31] S*upra* I.A (p. 47).

[32] ZEPERNICK avait déjà noté que cette formule pouvait soit indiquer le passage du discours indirect au style direct soit signaler une coupure à l'intérieur d'une citation en prose (p. 317-318). Sur cette dernière fonction, voir, dans ce volume, Christine MAISONNEUVE (p. 84), à propos des citations (13) et (16) de Xénophon.

«Hérodote dit qu'Amasis, roi des Égyptiens, se montrant badin, raillait ses compagnons de table et **"lorsqu'il était simple particulier, dit-il,** c'était un amateur de boisson et de railleries et non un homme actif."»

Ainsi, pour deux des fragments mixtes, on dispose d'un indice formel pour déceler le passage de la paraphrase à la citation.

Restent deux fragments mixtes, pour lesquels on ne dispose d'aucun indice: celui – déjà évoqué[33] – de (12), où quelques mots de paraphrase précèdent la reprise littérale, mais aussi celui de (11) – sur la ruine des cités obligées d'accueillir Xerxès et son armée. Ce dernier est le fragment le plus déroutant du point de vue de la diversité des types d'emprunts qui s'y succèdent (citation, résumé, coupure, paraphrase, sans compter une lacune textuelle) et de l'absence de tout indice permettant de déceler le passage de l'un à l'autre[34]. Il s'agit néanmoins d'un cas tout à fait exceptionnel[35].

II. La reproduction littérale existe-t-elle? Les «infidélités» à la lettre du texte d'origine

Ces distinctions et ces critères étant posés, il convient de préciser ce qu'il faut entendre par citation littérale et de s'interroger sur les infidélités à la lettre du texte d'origine. De ce point de vue, on s'intéressera successivement ici au dialecte, aux adaptations de vocabulaire et aux coupures.

II. A. La conservation des traits dialectaux

Qu'en est-il d'abord de la conservation du dialecte ionien dans les fragments d'Hérodote[36]? À voir l'ensemble des fragments, on a d'abord l'impression d'un comportement anarchique. Mais les choses se clarifient quand on distingue les différents types de reproduction textuelle.

Dans les paraphrases et résumés, la reformulation entraîne le plus souvent la disparition des formes ioniennes – soit parce qu'elle est d'une telle ampleur que la question ne se pose même pas[37], soit parce que les mots conservés ont été atticisés[38]. Trois des paraphrases reproduisent cependant une à deux formes ioniennes[39]. Mais on n'observe aucune forme ionienne dans les résumés[40]. En

[33] En d).

[34] LENFANT 1999, p. 113-114. Ce fragment commence par une citation littérale introduite par φησιν… ὡς.

[35] Déjà signalé par LENFANT 1999, p. 114. Nous n'y reviendrons pas ici.

[36] Pour l'ionien d'Hérodote, trois références classiques, dont je dois la connaissance à Claire Lefeuvre: ALY 1927, UNTERSTEINER 1949, ROSÉN 1962.

[37] (13), (15), (18), (23), (26), (33), (34), (38).

[38] Cas de (37), par exemple, où κως est devenu πως.

[39] Il s'agit de (3 [Épitomé]), qui ne conserve qu'une désinence dialectale (ἀργυρέοισιν), de (28), qui conserve la forme non contracte ἕλεα, et de (39), où les deux formes ioniennes sont conservées malgré le passage du style indirect au style direct (ἐπαναπλέει, ἔπεα).

[40] (1 [Épitomé]), (2 [Épitomé]), (17), (27), (29).

d'autres termes, une paraphrase ne présente généralement pas de formes ioniennes et, quand elle le fait, elle ne le fait en général que partiellement.

Les citations littérales tendent au contraire à conserver les particularités dialectales. C'est notamment le cas des références lexicales à un simple mot[41] ou des citations littérales d'un groupe de mots[42]. Quand la citation atteint au moins les dimensions d'une proposition, il arrive que les particularités dialectales soient toutes conservées (trois cas)[43], mais, un peu plus souvent, elles ne le sont que pour certaines d'entre elles (cinq cas)[44]. On n'observe qu'un seul cas de citation (quasi) littérale où les formes ioniennes soient systématiquement remplacées par des formes attiques : il s'agit du fameux récit des réactions de Pausanias dans la tente de Mardonios (9), qui est aussi le seul cas de citation littérale analysé par Christopher Pelling et dont on peut voir ici qu'il n'est pas représentatif concernant le traitement du dialecte.

Quant aux fragments où alternent citation et paraphrase, on y observe également des variations dans le traitement des formes dialectales, mais ces variations ne recoupent pas l'alternance entre reproduction littérale et reformulation. Ainsi, en (12), les formes dialectales sont conservées, aussi bien dans la partie adaptée que dans la partie littérale. Dans tel autre cas (11), la partie littérale a atticisé la plupart des formes ioniennes.

Mais le plus déconcertant est d'observer que, dans deux fragments à caractère paraphrastique, on trouve une forme ionienne ou ionisante qui n'était pas dans le texte correspondant d'Hérodote, de l'ionien reconstitué en quelque sorte (ἐσιτέετο (11), ἐόντα (16)) – ce qui veut dire qu'une forme dialectale ne doit pas nécessairement être considérée comme un emprunt littéral.

Au total, donc, la paraphrase tend à éliminer les formes dialectales et la citation à en conserver au moins une partie[45]. Cette tendance à remplacer la forme ionienne par une forme de la *koinè* est certes bien attestée chez les simples copistes[46], mais elle est beaucoup plus marquée chez Athénée. S'agissant, donc, des fragments d'un historien non conservé, on ne tirera des paraphrases aucune conclusion sur le dialecte de la source. Ainsi, dans le cas des onze passages d'Athénée qui se réfèrent à Ctésias, qui ne sont que paraphrases et allusions, on ne s'étonnera pas de ne point trouver trace de ce dialecte ionien qui, d'après Photius, colorait chez lui certains termes[47]. Dans les citations, on peut s'attendre

[41] Ainsi, en (14), la forme ionienne est conservée (ὑποκρητηρίδιον). Il est vrai qu'en (7) la forme κυλλάστις est atticisée (cf. Hdt. : κυλλήστις), mais il s'agit ici d'une référence groupée à plusieurs auteurs, empruntée, de surcroît, à un lexique.

[42] Ainsi, φοινικηίου est conservé dans (30) [cf. *supra* type 2a, p. 47]. Voir aussi (6), (31), (32).

[43] (5), (19), (42).

[44] Voir *supra* le fragment (25) illustrant le type 2b (p. 47). Voir également (10), (22), (41), (35).

[45] Il me semble qu'en établissant cette distinction entre citation et paraphrase on arrive à un tableau plus clair qu'à la lecture de Zepernick, qui constate simplement que le dialecte d'Hérodote est souvent malmené (ZEPERNICK 1921, p. 339 ; sur le dialecte, p. 338-340. Cf. PELLING 2000, p. 556 n. 6).

[46] Ceux d'Hérodote, comme ceux d'Athénée : ainsi, dans le cas (33), on trouve tour à tour ἐπιχωριέων et ἐπιχωρίων, tant dans les manuscrits d'Hérodote que dans ceux d'Athénée.

[47] Ctésias T 13 (p. 15 CUF). D'après T 10 (p. 7), cette tendance était cependant plus marquée dans les *Indica*, qu'Athénée ne cite jamais.

à trouver des formes dialectales, mais en quantité moins importante qu'elles n'étaient dans la source.

II. B. Les adaptations de vocabulaire à l'intérieur du fragment

Par définition, elles vont de soi dans le cas des paraphrases[48] : il arrive que la reformulation substitue à un terme un synonyme peut-être plus courant du temps d'Athénée ou plus explicite pour son lecteur. Mais qu'en est-il dans le cas des citations que nous avons qualifiées de littérales ?

L'exemple analysé longuement par Christopher Pelling laisse à penser qu'on y peut fréquemment observer des substitutions de termes allant au-delà de la simple variante de manuscrit. Il s'agit toujours du fragment (9), récit des réactions de Pausanias dans la tente de Mardonios, de loin l'un des deux plus longs fragments d'Hérodote dans les *Deipnosophistes* (20 lignes dans l'édition Kaibel).

De fait, à côté de variantes comparables à celles que l'on trouve d'un manuscrit à l'autre (substitution de synonymes qui sont en même temps des paronymes, comme παρασκευήν à κατασκευήν ou ἀρτοποιούς à ἀρτοκόπους), on observe quelques adaptations de vocabulaire, comme la substitution de la forme à préverbe ἐπιδεῖξαι au verbe simple δεῖξαι, qui suggère qu'Athénée a adapté le texte aux usages de la *koinè* (pratique qui n'est, on l'a dit, pas inconnue des copistes), ou encore la substitution de ταλαίπωρον à ὀϊζυρὴν[49]. Athénée semble donc avoir adapté le vocabulaire de sa source en le banalisant, comme pour le rendre plus accessible. Cela dit, ce sont quasiment les seuls changements de vocabulaire que l'on observe sur un ensemble de 20 lignes !

Surtout, c'est un cas unique parmi les citations littérales, soit un cas sur quatorze[50] ! Toutes les autres reprennent strictement le vocabulaire d'Hérodote et les variantes portent essentiellement sur le dialecte. Comme on l'a déjà constaté à propos de ce dernier, ce cas n'est absolument pas représentatif. On peut donc

[48] Ainsi, en (1), dans le résumé Ἡρόδοτος δὲ οὐ καλῶς εἴρηκεν ἐπὶ Ἄτυος διὰ λιμὸν εὑρεθῆναι τὰς παιδιάς « Hérodote n'a pas eu raison de dire que ce fut sous Atys qu'en raison d'une famine les jeux furent inventés », le mot παιγνίας que l'on trouve chez Hérodote est remplacé par le mot παιδιάς. En (3), βασιλεὺς ὁ μέγας (Hérodote) est remplacé par ὁ Περσῶν βασιλεύς, expression certes synonyme, mais cette substitution doit, à première vue, nous mettre en garde contre toute étude terminologique fondée sur les paraphrases d'Athénée. Précisons cependant que ces deux exemples sont tirés de l'Épitomé, ce qui doit nous retenir d'en tirer des conclusions générales. Mais, en (28), νεμόμενον « séjournant » remplace πλανώμενον « errant », terme peut-être moins banal ; en (38), παισὶν χρῆσθαι se substitue à παισὶ μίσγονται (« ils couchent avec des garçons »). Au total, le cas n'est pas si fréquent et la reformulation affecte davantage la syntaxe.

[49] Les deux termes ont le même sens de « misérable », mais ce ne sont pas des paronymes et, d'autre part, ils ne relèvent pas du même niveau de langue : le terme qu'emploie Athénée est banal, ὀϊζυρὴν relève plutôt du langage épique.

[50] Si l'on tient compte des citations littérales de groupes nominaux et de phrases. On n'observe évidemment pas non plus de substitution de synonyme dans les sept citations lexicales réduites à un terme.

poser comme règle générale que les citations, dans leur quasi-totalité, reprennent le vocabulaire de la source[51] et que les variantes y portent surtout sur le dialecte[52].

II. C. Les suppressions internes

Les paraphrases suppriment parfois des détails sans doute jugés superflus au vu de la thématique illustrée[53]: ainsi, quand il s'agit du message énigmatique envoyé par les Scythes à Darius (18), il n'est question que d'une partie de ses éléments (un oiseau, une flèche, une grenouille; le nombre de cinq flèches et le rat sont omis): les éléments retenus, peut-être cités de mémoire, suffisent amplement à illustrer un cas de message en forme d'énigme[54]. On n'observe, en revanche, aucune coupure dans ce que nous avons défini comme citation.

On peut donc dire que la citation littérale existe chez Athénée: on n'y relève que des variantes susceptibles de remonter au processus de copie et des adaptations dialectales que nous pratiquons aussi d'une certaine manière quand nous citons Rabelais dans le français d'aujourd'hui. On peut déduire de ce constat que, contrairement aux paraphrases, qui requièrent plus de prudence, les citations littérales à la manière d'Athénée sont susceptibles de se prêter à une étude du dialecte, du style ou du vocabulaire de la source et qu'il n'est pas insensé de fonder des commentaires littéraires ou historiques sur le détail du texte.

[51] Les changements syntaxiques sont tout aussi rares et se concentrent dans le même fragment (9).

[52] Sur le plan statistique, on n'est pas fondé à attirer la méfiance sur les citations et à réfuter K. Zepernick en se fondant sur une exception (7% des citations littérales). Ce cas pourrait donner l'impression, à première vue, que la citation longue est plus fragile que les autres, mais il est difficile d'établir une règle de ce type: le fragment (10) fait 21 lignes dans l'édition Kaibel et c'est, au dialecte près, un véritable coupé-collé.

[53] Il y a évidemment coupure dans les quelques cas d'alternance entre citation et paraphrase.

[54] Il se pourrait qu'ici comme ailleurs la suppression remonte à une source intermédiaire. Ainsi, pour le cas de ce fragment (18), Guido SCHEPENS (dans ce volume, p. 250, n. 47) avance une hypothèse tentante, qui mettrait Athénée hors de cause: étant donné le contexte, il se pourrait bien qu'Hérodote soit ici cité à travers Phylarque, qui serait l'auteur de l'abrégement.

Autre exemple de paraphrase sélective: en (33), Athénée évoque l'interdiction promulguée par Argos et Égine d'importer des vases attiques et l'obligation de boire désormais dans des pots (*chutrides*) de fabrication locale. Chez Hérodote, cette mesure est une réaction au crime que les Athéniennes ont commis avec leurs agrafes et l'historien insiste bien davantage sur l'autre décision, imposant aux femmes d'Argos et d'Égine de porter désormais des agrafes plus longues. Athénée, quant à lui, n'évoque pas ce dernier décret, mais ne retient que ce qui a trait aux récipients nommés *chutrides*, auxquels est alors consacrée la série de fragments. Peut-être le fait-il, du reste, à la suite d'un de ces lexiques auxquels il a largement puisé pour établir au livre XI son catalogue alphabétique de vases.

En (34), évoquant les instruments au son desquels marchent les armées lydiennes, il ne conserve que les flûtes et les hautbois, négligeant de mentionner les harpes et les variantes féminine et masculine du hautbois.

On peut y ajouter la suppression ou l'abrégement d'expressions, sans conséquence pour le sens, dans la paraphrase (3) (issue de l'Épitomé), et la chute du dernier mot dans la quasi-citation (9) – la position finale étant toujours fragile.

III. Distorsions et inflexions sémantiques

Naturellement, s'il existe bel et bien des citations que l'on peut qualifier de littérales, tous les fragments n'en sont pas et l'on peut observer des distorsions. De plus, l'esprit ne suit pas nécessairement la lettre, notamment en raison du changement de contexte.

III. A. Les graves distorsions de sens sont rarissimes

Ce sont elles qui ont été le plus systématiquement analysées et notamment le fameux exemple de la libation de Psammétique (15) : c'est celui qui a fait couler le plus d'encre[55] et cependant c'est le fragment qui présente les écarts les plus stupéfiants avec le texte d'Hérodote. Je ne reviendrai pas ici sur ce cas singulier de reformulation où les distorsions sont telles qu'en l'absence de référence à Hérodote les modernes n'auraient sans doute pas fait remonter à lui l'anecdote[56]. Je me contenterai de souligner que c'est une exception[57] et que, quelles que soient les conclusions et l'interprétation que l'on en tire, elles n'ont pas à être étendues aux quarante-deux autres fragments[58].

[55] BRUNT 1980, p. 480-481, ZECCHINI 1989a, p. 27, AMBAGLIO 1990, p. 53-54, LENFANT 1999, p. 114-115, PELLING 2000, p. 184-185.

[56] Les tentatives d'explication ont sans doute épuisé la gamme des possibilités : distorsion intentionnelle pour adapter l'exemple au thème du moment ; ou erreur, qu'elle soit due à une défaillance de mémoire, à l'intervention d'une source intermédiaire ou à l'accumulation de négligences de la part de copistes. Et cependant aucune n'est entièrement satisfaisante, car comment expliquer qu'un tel comportement ne s'observe que dans ce seul cas ? Peut-être conviendrait-il de combiner plusieurs facteurs d'explication : que, par exemple, il y ait eu au départ une connaissance vague due à une défaillance de mémoire (BRUNT 1980, p. 481 ; ZECCHINI 1989a, p. 27), à l'usage d'un texte corrompu ou à une source intermédiaire (LENFANT 1999, p. 115 – hypothèse que je me garderais de privilégier) et que cette réminiscence approximative ait été précisée en fonction de la thématique en cours. Quoi qu'il en soit, l'idée, avancée par PELLING 2000, p. 185, qu'Athénée aurait simplement adapté sa source à sa thématique ne saurait rendre compte de toutes les divergences.

[57] Le caractère étrange et corrompu de ce fragment n'aurait peut-être même pas échappé à un lecteur ne connaissant pas Hérodote : il présente, en effet, une indéniable incohérence interne. Il dit d'abord qu'en l'absence de coupes en bronze, les rois offrirent un sacrifice avec des coupes en argent, mais il dit ensuite que Psammétique, l'un de ces rois, offrit une libation avec une coupe en bronze – dont il vient d'être dit qu'il n'y en avait pas ; qui plus est, cette deuxième proposition commence par γοῦν, qui devrait introduire un exemple confirmant ce qui précède… et qui introduit en fait un propos contradictoire. Peut-on aller jusqu'à dire qu'une telle incohérence interne est un moyen possible de détecter un texte mal transmis ?

[58] PELLING 2000, p. 184, se fonde principalement sur ce cas particulièrement atypique pour soutenir qu'Athénée a modifié l'original pour l'adapter à son propre raisonnement, en omettant ce qui ne servait pas ce dernier. Sur le second exemple invoqué (27), son analyse est plus convaincante, mais il s'agit alors, non pas d'une distorsion grave, mais d'un cas de raccourci (par sélection et par omission du discours rapporté. Cf. *infra* III.B) et le contenu attribué à Hérodote figure réellement dans le texte de ce dernier.

III. B. La disparition du discours rapporté

Une distorsion moins grave, mais plus courante consiste à attribuer à Hérodote un propos qu'il ne faisait que placer dans la bouche d'autrui[59]. À plusieurs reprises (j'en ai relevé 4 cas), Athénée attribue à l'historien un récit que ce dernier ne reprenait pas à son compte, mais dont il prenait soin de préciser que c'était la version de tel ou tel peuple (Lydiens (1)[60], Spartiates (27)[61]) ou que c'était ce que l'on racontait (λέγεται: (9) sur Pausanias dans la tente de Mardonios, (16) sur Amasis comme grand buveur)[62].

Cette suppression des réserves exprimées dans le texte d'origine est à vrai dire un phénomène banal[63], mais elle n'en appelle pas moins à la vigilance: ce n'est pas parce qu'un auteur rapportait une version qu'il la reprenait nécessairement à son compte[64].

Mais il est un phénomène plus courant que ces distorsions: ce sont les altérations sémantiques liées au changement de contexte, qu'elles soient dues à la pauvreté des indications sur le contexte d'origine (III. C) ou à la réorientation sémantique imprimée par le nouveau contexte (III. D).

III. C. La pauvreté des indications sur le contexte d'origine et son incidence sémantique

Les indications sur le contexte d'origine sont rares et indigentes, ou peu éclairantes. Il y a d'abord les précisions bibliographiques[65], qui consistent, dans le cas d'Hérodote, à indiquer le numéro du livre. Elles ne sont pas rares, puisque

[59] Ce type de distorsion était pourtant bien connu d'Athénée, puisque Masurius, au moment de critiquer l'interprétation de Platon qui voit en Ménélas un lâche, objecte: «Ce n'est pas parce que l'on dit quelque chose chez Homère que c'est Homère qui le dit» (οὐ γὰρ εἴ τι λέγεται παρ' Ὁμήρῳ, τοῦθ' Ὅμηρος λέγει. V, 178d).

[60] Cf. AMBAGLIO 1990, p. 51-52; LENFANT 1999, p. 115.

[61] À propos de Cléomène, Athénée (X, 436e-f) dit en se référant à Hérodote qu'il se taillada lui-même sous l'effet de l'ivresse; l'historien (VI, 75) attribuait, quant à lui, ce geste à la folie, tout en mentionnant à part l'ivresse comme l'explication donnée par les Spartiates (VI, 84). PELLING 2000, qui analyse cet exemple p. 185-186, conclut à juste titre: «So Athenaeus is here quoting Herodotus' variant, but giving it as if Herodotus has presented it in his own authorial voice.»

[62] On pourrait dire que ce qui importe à Athénée est de donner sa référence bibliographique sans se soucier de l'opinion d'Hérodote, mais le fragment (1) nous interdit cette interprétation en nous mettant en présence d'une polémique hors de propos, dans laquelle Athénée reproche à Hérodote un propos que ce dernier ne reprenait pas à son compte («Hérodote n'a pas eu raison de dire que ce fut sous Atys qu'en raison d'une famine les jeux furent inventés» – version qu'Hérodote prenait pourtant soin d'attribuer aux Lydiens).

Parfois, Athénée paraît même attribuer à Hérodote les propos d'un de ses personnages (Sandanis en (5), Tomyris en (39)) et représente ainsi l'historien en train de vanter les figues et de dénoncer les méfaits du vin. Mais cela résulte plus de l'absence de contextualisation que d'une intention délibérée d'Athénée.

[63] Un exemple tiré de Strabon est cité par LENFANT 1999, p. 109-110.

[64] Il arrive cependant qu'Athénée reproduise la mention du locuteur d'origine, comme les Lacédémoniens dans le fragment (26), cité plus haut (I.A, p. 48) en illustration du type 3.

[65] Sur les références bibliographiques chez Athénée, cf. JACOB 2004a, p. 130-138.

ce numéro figure dans plus de la moitié de ses fragments[66]. Il est possible qu'elles aient visé à remettre en mémoire un contexte plus large : comme le rappelle l'un d'entre eux[67], aucun des deipnosophistes et des lecteurs d'Athénée ne devait ignorer le récit d'Hérodote. Toujours est-il que, même ainsi comprises, elles se réduisent à des repères bien vagues.

Par-delà les références bibliographiques, les éclairages de fond sur le contexte d'origine sont rares et réduits, en particulier dans le cas des citations littérales. Parfois de légers ajouts (un mot, rarement une phrase) rendent le fragment tout simplement compréhensible, en remplaçant, par exemple, un pronom par le nom auquel il renvoyait, en précisant que le sujet de telle phrase était les Perses (10)[68]. Mais il arrive aussi qu'il n'y ait d'indication d'aucune sorte[69] et c'est même quasiment la règle pour les références et citations lexicales.

Ainsi, en (8), pour illustrer le fait que le mot τάριχος peut être masculin, Athénée cite une phrase de manière certes littérale, mais si totalement coupée de son contexte qu'un recueil de fragments n'en tirerait pas grand-chose sur le contenu de l'œuvre d'Hérodote (« les poissons salés, posés sur le feu, sautaient et palpitaient »)[70].

Que les citations lexicales soient facilement coupées de tout contexte peut aisément s'expliquer, dans la mesure où, d'une part, elles sont souvent directement empruntées à un lexique lui-même peu soucieux du contexte, d'autre part, le propos d'Athénée étant alors lexical, peu lui importe alors le contexte d'origine, voire le sens du texte qu'il cite.

Mais la même indifférence au contexte d'origine s'observe pour des fragments qui ne sont pas exclusivement lexicaux. Considérons sous cet angle le fragment (25), dont je reproduis ici la traduction[71] : « Hérodote dit au livre II : "Ils disaient que, par la suite, ce roi descendit vivant sous la terre, là où les Grecs situent l'Hadès, et qu'en ces lieux il joua aux dés avec Déméter, que tour à tour il gagnait

[66] Le livre est indiqué dans 25 fragments sur 43 : (2), (3), (5), (6), (8), (9), (11), (12), (13), (18), (19), (20), (23), (24), (25), (26), (28), (30), (31), (32), (33), (35), (41), (42), (43). L'indication du livre se trouve aussi bien dans l'Épitomé que dans le texte non abrégé, dans des citations littérales que dans des paraphrases, dans des emprunts directs qu'indirects. On n'en peut donc rien déduire sur les modalités de l'emprunt qu'elle accompagne, comme l'avait déjà constaté WALBANK 2000, p. 163, à propos des emprunts directs ou indirects à Polybe. Cf. JACOB 2004b, p. 154.

Dans deux cas, le texte disponible présente une erreur dans le numéro de livre : (3) et (42). Cf. *supra* p. 45, n. 10.

[67] Démocrite (17).

[68] C'est ainsi que tel usage est situé « à Babylone » (19). L'une des interventions les plus marquées est celle du fragment (12) [cité p. 52] : Athénée y a introduit une phrase donnant valeur générale à l'allusion au dîner royal – ce qui est une adaptation intelligente, qui ne trahit nullement le sens du texte d'origine.

[69] Parfois, il est vrai, le contexte d'origine se déduit aisément des premiers mots d'Hérodote lui-même, comme en (11), où est mentionnée l'expédition de Xerxès, narrée au livre VII de l'*Enquête*.

[70] Fragment cité plus haut en I.C.2.e (p. 52). De même, en (41), dans la citation à valeur lexicale (sur les emplois d'*épiphorèmata*) : « Ils ont peu de plats de résistance, mais beaucoup de desserts (*épiphorèmata*) », où l'on ignore même quel est le sujet réel du verbe.

[71] Il est cité plus haut en I.A, comme illustration du type 2b (p. 47).

ou perdait contre elle et qu'il remonta sur terre avec un essuie-main tissé d'or." » Une comparaison mécanique avec le texte d'Hérodote fait d'abord conclure à une reproduction fidèle, mais cet exemple illustre à merveille comment la reproduction mot pour mot – le pur coupé-collé non précédé du moindre effort de contextualisation – présente parfois des inconvénients sérieux pour l'interprétation. On apprend que Déméter a donné un essuie-main à un roi, mais on ignore qui raconte cette histoire (les prêtres égyptiens, sujet non précisé de ἔλεγον) et quel est ce roi (Rhampsinite). Rien d'étonnant, il est vrai, puisque Athénée ne s'intéresse ici qu'à l'essuie-main, dans une séquence de citations relative au matériel des ablutions[72]. Et, de fait, même quand Athénée résume le contexte, il ne s'agit pas pour lui de permettre une utilisation correcte de la matière dans une perspective historique, mais de rendre le texte suffisamment intelligible pour qu'il illustre le thème ou la thèse en cours de développement. Mais la transmission du sens originel ne pâtit pas seulement du manque d'informations sur le contexte d'origine.

III. D. Le nouveau contexte imprime au texte cité une réorientation sémantique

Cette réorientation résulte parfois d'un ajout (III.D.1) ou même d'un simple voisinage (III.D.2).

III.D.1. Il y a des **ajouts qui visent à intégrer** l'extrait à une séquence thématique : il s'agit soit de mots précédant la citation et lui servant d'introduction (III.D.1.a) soit d'ajouts internes visant à renforcer le caractère illustratif du fragment (III.D.1.b).

III.D.1.a. Les mots d'introduction à la citation sont ceux d'Athénée, non d'Hérodote, et ils orientent l'interprétation du texte dans un sens qui est presque toujours différent de ce qu'il était dans le texte d'origine[73].

Le fragment (5) donne l'exemple d'un tel déplacement d'accent. À en croire Athénée, Hérodote « dit que les figues sont un grand bienfait » ; puis est reproduite la tirade par laquelle le Lydien Sandanis cherche à dissuader Crésus de faire campagne contre les Perses, en lui faisant valoir que ces derniers ne possèdent

[72] De même, dans le fragment (5) [ci-dessous, p. 60-61], où un locuteur anonyme, s'adressant au roi, lui explique que les ennemis contre lesquels il s'apprête à marcher n'ont rien de bon (leurs vêtements sont en cuir et ils n'ont ni vin ni figues ni rien de bon), le deipnosophiste Magnus introduit le passage par la formule « Hérodote dit que ». Si l'on ne savait rien de l'*Enquête*, on pourrait croire qu'Hérodote s'adresse lui-même au roi ; or, le propos est celui d'un personnage – non celui de l'auteur. Qui plus est, non seulement le locuteur n'est pas identifié, mais son interlocuteur ne l'est pas davantage (le conseil est en fait donné par le Lydien Sandanis à son roi Crésus [Hérodote, I, 71] ; mais Athénée ne donne aucun moyen de le savoir). Étant donné que la citation qui précède immédiatement est extraite des *Perses* de Phrynichos, ce voisinage incite même le lecteur à croire que le destinataire du propos cité est le roi de Perse. Le contexte d'adoption explique ce silence : ce qui importe ici à Magnus est d'illustrer les vertus des figues.

[73] On n'observe que quelques rares cas de concordance partielle, quand il y a adéquation entre les deux propos d'Athénée et d'Hérodote : c'est le cas de la comparaison entre banquets perses et grecs (10) et du développement sur les courtisanes de Naucratis (37).

rien d'intéressant, et notamment pas de figues. Alors que, chez Hérodote, un personnage soulignait la vanité de la conquête envisagée, Athénée attribue à l'historien lui-même un éloge des figues. Le décalage n'est pas sans faire sourire, comme le notait déjà Dino Ambaglio[74]. Mais il faut reconnaître qu'il suffit ici de lire le fragment pour saisir l'écart entre l'interprétation d'Athénée et le contenu de la citation[75].

Dans tel autre cas, en revanche, ces mots d'introduction qui visent à rattacher le fragment au thème en cours d'illustration entraînent une certaine distorsion sémantique qu'on ne soupçonne pas nécessairement. Ainsi, Athénée se réfère en ces termes à l'historien :

> Περὶ δὲ Σμινδυρίδου τοῦ Συβαρίτου καὶ τῆς τούτου τρυφῆς ἱστόρησεν Ἡρόδοτος ἐν τῇ ἕκτῃ ὡς ἀποπλέων ἐπὶ τὴν μνηστείαν τῆς Κλεισθένους τοῦ Σικυωνίων τυράννου θυγατρὸς Ἀγαρίστης, φησίν, ἀπὸ μὲν Ἰταλίης (ἦλθε *om. Ath.*) Σμινδυρίδης ὁ Ἱπποκράτειος (Ἱπποκράτεος *Hdt.*) Συβαρίτης, ὃς ἐπὶ πλεῖστον δὴ χλιδῆς εἷς ἀνὴρ ἀφίκετο. (35)
>
> « À propos de Smindyridès de Sybaris et de sa vie de plaisirs (*truphè*), Hérodote a raconté au livre VI que, quand il s'embarqua pour demander en mariage la fille de Clisthène, tyran de Sicyone, Agaristè, "d'Italie (vint *om. Ath.*), dit-il, Smindyridès l'hippocratique (fils d'Hippocrate *Hdt.*) de Sybaris, qui avait atteint le degré de faste (*chlidè*) le plus élevé que jamais homme ait atteint." »

Chez Athénée, Smindyridès prend place dans un catalogue de personnages qui se sont rendus célèbres par leur *truphè*. Chez Hérodote, l'allusion à Smindyridès s'inscrit dans une mise au point sur les Alcméonides : Smindyridès est l'un des prétendants de la fille de Clisthène, tyran de Sicyone, et tire fierté du raffinement (*chlidè*) inégalé de son mode de vie, de même que tel autre prétendant l'emporte par sa force ou sa sagesse hors du commun. Malgré l'apparente proximité sémantique entre *truphè* et *chlidè*, ce dernier terme ne paraît pas avoir chez Hérodote une connotation négative. Ni le terme de *truphè* ni les connotations qu'il a chez Athénée ne sont présents chez l'historien[76]. Les mots introduisant la citation pourraient pourtant faire croire le contraire.

Une telle distorsion confirme qu'une grande prudence est requise face aux fragments tirés du livre XII consacré à la *truphè*, tout particulièrement quand ils remontent à des écrits que l'on ne connaît quasiment que par lui. Le constat a déjà été fait par Jan Bollansée à propos du *Peri Biôn* de Cléarque de Soles, dans une brillante analyse qu'il a eu la générosité de me communiquer avant même sa

[74] Cf. AMBAGLIO 1990, p. 52 (« è comico che il "pacifismo" del consigliere di Creso sia utilizzato a dimostrazione dellà bonta dei fichi »).

[75] Il en va de même pour le fragment (9) : la longue citation sur le comportement de Pausanias dans la tente de Mardonios est invoquée par Athénée pour illustrer la sobriété des repas spartiates, alors que le thème hérodotéen est plutôt celui, complémentaire, du luxe perse et, plus généralement, de la folie des conquérants.

[76] Legrand traduit *chlidè* par « raffinements de la délicatesse », Nenci par « raffinatezza ». La connotation péjorative du terme est postérieure.

parution[77], mais aussi à propos des fragments de *Persica* de Dinon, sur lesquels j'ai eu moi-même l'occasion d'appeler à un regard critique[78].

On en conclura que, d'une manière générale, il faut se méfier des mots d'introduction, qui sont d'Athénée, mais ne correspondent pas nécessairement au sens et au contenu du texte cité[79]. Il est d'autant plus facile de rester prudent que, presque toujours, la paternité d'Athénée apparaît clairement, même à qui ne connaît pas le texte d'Hérodote, dans la mesure où ces mots d'introduction se trouvent, à une seule exception près (12)[80], avant la formule qui sert à introduire la citation.

III.D.1.b. Au lieu de ces mots d'introduction, l'intégration d'un fragment dans une séquence peut passer par de **légers ajouts internes,** qui font mieux ressortir le fil directeur de cette série et justifient en quelque sorte l'incorporation du fragment. Ainsi, dans plusieurs cas de paraphrase qui s'inspirent d'assez près de la formulation d'Hérodote, Athénée ajoute un mot qui est précisément le mot-clé de la séquence.

Prenons un exemple :

> Κατιόντος γοῦν τοῦ οἴνου ἐς τὸ σῶμα, ὥς φησιν Ἡρόδοτος, ἐπαναπλέει κακὰ ἔπεα καὶ μαινόμενα. (39) « En tout cas, quand le vin descend dans le corps, comme dit Hérodote, en surface flottent des paroles mauvaises et pleines de folie. »

C'est une paraphrase[81] des propos qu'Hérodote fait tenir à son personnage Tomyris (κατιόντος τοῦ οἴνου ἐς τὸ σῶμα ἐπαναπλέειν ὑμῖν ἔπεα κακά). À première vue, καὶ μαινόμενα (« et pleines de folie ») semble avoir été ajouté par Athénée et cet ajout a une fonction évidente : rattacher le fragment au thème dont il traite ici, celui du vin (pur) comme facteur de folie. Précisons cependant que le texte d'Hérodote n'est pas pour autant trahi : Tomyris vient d'associer explicitement l'abus de vin à la folie[82], ce qui suggère qu'Athénée connaissait bien le sens du texte[83]. Comme on a affaire à une paraphrase, il s'agit en fait d'un raccourci et non d'un ajout proprement dit, et de ce point de vue le sens n'est pas faussé[84].

[77] « Clearchus' Treatise *On Modes of Life* and the Theme of *Tryphè* », contribution présentée au colloque *Hellenistic Philosophical Historiography : Clearchus of Soloi*, qui s'est tenu à Nicosie (1er-4 décembre 2001), à paraître dans *Ktèma*.

[78] LENFANT (à paraître).

[79] Cette réalité est fréquemment méconnue des utilisateurs de fragments tirés d'Athénée.

[80] I.3.d (p. 52).

[81] Athénée reprend les termes de l'original, dont la syntaxe est adaptée en fonction du passage au style direct.

[82] Elle l'a fait en des termes légèrement différents (ἐμπιπλάμενοι μαίνεσθε).

[83] Autre exemple en (28), où μεθύσκεσθαι est un ajout qui ne trahit pas l'original, mais qui permet de rappeler à l'intérieur du fragment le fil directeur de la séquence, consacrée aux gros buveurs.

[84] Ces ajouts apparents montrent même une bonne connaissance du contexte proche – y compris dans la fameuse affaire de Psammétique (15) ou dans le passage hétéroclite si atypique (11).

Mais il arrive parfois que l'ajout lié à la thématique – même assimilable à un raccourci – entraîne une inexactitude. Ainsi, le deipnosophiste Démocrite dit en se référant à Hérodote que Panionios castrait des garçons libres (17), alors que, d'après Hérodote, il s'agissait de garçons achetés et donc non libres. Un souvenir imprécis a été manifestement adapté au thème traité, celui des faiseurs d'esclaves.

Notons que, dans les deux cas que j'ai relevés[85], il s'agit d'un résumé ou d'une allusion. D'une manière générale, de tels ajouts ne figurent que dans les paraphrases ou les résumés, jamais dans des citations répondant aux critères formels que nous avons vus. De plus, même dans les paraphrases, ce ne sont qu'exceptionnellement des trahisons. Néanmoins, sans même qu'il y ait d'ajout, la réorientation sémantique s'opère aussi par simple voisinage.

III.D.2. La réorientation par voisinage

Elle concerne quasiment tous les fragments, dans la mesure où la thématique en cours de traitement par Athénée influence la compréhension du fragment par le lecteur. On se limitera ici à l'exemple significatif d'un doublon qui n'en est pas un[86]. L'allusion au fait que les armées lydiennes marchent au son des flûtes et des hautbois apparaît deux fois dans les *Deipnosophistes* [(34) et (40)] et elle change totalement de sens selon son contexte d'adoption : au livre XII, elle vise à illustrer la *truphè* des Lydiens, alors qu'au livre XIV, elle sert à démontrer qu'« autrefois, la musique était une incitation à la bravoure ». Non seulement ces deux interprétations sont bien distinctes, voire antagonistes, mais aucune des deux ne figurait dans le texte d'Hérodote !

On peut en tirer cette double conclusion qu'il faut se méfier de la thématique d'Athénée et ne pas extrapoler pour la reporter chez l'auteur cité et qu'il n'y a pas de doublon véritable[87], étant donné le changement de contexte et son influence sémantique. Dans la pratique interprétative, quand on a, pour un historien perdu, deux fragments parallèles tirés des *Deipnosophistes*, leur confrontation peut être instructive sur l'impact du contexte d'adoption.

IV. La sélection des fragments et leur caractère représentatif

Le tableau qui suit ordonne les fragments d'Hérodote chez Athénée selon les références au livre données par ce dernier. Il indique le contenu de chacun de ces fragments et le thème qu'il vient illustrer dans le cadre des *Deipnosophistes*.

[85] L'autre est celui que dénonce PELLING 2000, p. 185-186 : (27), où il s'agit plus d'un raccourci (avec suppression du discours rapporté) que d'une invention ou d'une inexactitude (*supra* III.B, p. 58 et n. 61).

[86] Pour d'autres exemples de fragments dont le sens est infléchi, sans être cependant trahi, par la séquence dans laquelle ils s'inscrivent, cf. (38) et (42).

[87] Même constat pour (10) et (41).

Tableau 3. Classement des fragments d'Hérodote d'après les indications de livre données par Athénée

Livre d'Hdt. indiqué par Ath.	**Contenu du fragment (numéro dans la liste en appendice)**	**Athénée**	**Séquence thématique des *Deipnosophistes***	**Hdt.**
Livre I	valeur des figues (5)	III, 78e	figues	I, 71
Livre I	animaux de lait (*galathèna*) sacrifiés à Babylone (19)	IX, 396c	animaux de lait	I, 183
Livre I	*épiphorèmata*, mot désignant les desserts (41)	XIV, 640f-641a	desserts	I, 133
Livre II	*klibanôi*, forme hérodotéenne de *kribanon* (6)	III, 110c	pains	II, 92
Livre II	*cheiromaktron*, mot désignant un essuie-main (24)	IX, 410c	ablutions	II, 122
Livre II	l'essuie-main offert par Déméter à un roi (25)	IX, 410e	ablutions	II, 122
Livre II	Mykérinos, gros buveur (28)	X, 438b	gros buveurs	II, 133
Livre II (erreur)	les palmiers de Babylone (42)	XIV, 651c	fruits	I, 193
Livre II	le neutre *luchna*, pluriel de *luchnos* (43)	XV, 701a-b	lampes	II, 62
Livre III	jarre (*kados*) de vin de palmier (30)	XI, 473b	vases	III, 20
Livre IV	les eaux douces, puis amères de l'Hypanis (2)	II, 43c	eaux de fleuves et de sources	IV, 52
Livre IV (erreur)	l'eau du Choaspès destinée au roi de Perse (3)	II, 45a-b	consommation d'eau	I, 188
Livre IV	emploi du mot *outhar* (20)	IX, 399c	viandes	IV, 2
Livre V	pots (*chutrides*) locaux utilisés par les Argiens et Éginètes après leur querelle avec Athènes (33)	XI, 502c	vases	V, 88
Livre VI	Cléomène devenu fou par excès de boisson (26)	X, 427b	dosages du vin	VI, 84
Livre VI	Smindyridès et sa vie luxueuse (35)	XII, 541b	*truphè* de certains individus	VI, 126-7

Livre d'Hdt. indiqué par Ath.	**Contenu du fragment (numéro dans la liste en appendice)**	**Athénée**	**Séquence thématique des *Deipnosophistes***	**Hdt.**
Livre VII	ruine des cités obligées d'accueillir Xerxès et son armée (11)	IV, 146a	dîners perses	VII, 118-120
Livre VII	Syagros, nom d'un ambassadeur lacédémonien (23)	IX, 401d	sanglier	VII, 153
Livre VII	javelots chasseurs de loups ou de fabrication lycienne [*lukiourgides, lukoergeis* ou *lukioergeis*] (31), (32)	XI, 486d, e	vases	VII, 76
Livre IX	les *tarichoi* palpitant sur le feu (8)	III, 119d	poissons salés (*tarichoi*)	IX, 120
Livre IX	Pausanias dans la tente de Mardonios (9)	IV, 138b	dîners spartiates	IX, 82
Livre IX	banquet royal donné par le Roi le jour de son anniversaire (12)	IV, 146b	dîners perses	IX, 110
Livre IX	les somptueuses richesses d'Attaginos (13)	IV, 148e	dîners thébains	IX, 15
Sans livre	l'invention des jeux sous le règne d'Atys (1)	I, 19a	vie de loisirs dans l'*Odyssée*	I, 94
Sans livre	*purèn*, nom donné au noyau de la noix du Pont (4)	II, 57c	amuse-gueule	IV, 23
Sans livre	le pain égyptien *kullastis* (7)	III, 114c	pains	II, 77
Sans livre	comparaison entre banquets perses et grecs (10)	IV, 143f-144b	dîners perses	I, 133
Sans livre	nom de *hupokrètèridion* donné par Hérodote à la base de Delphes consacrée par Alyatte (14)	V, 210c	terme *enguthèkè* (buffet)	I, 25
Sans livre	la libation de Psammétique (15)	VI, 231d	vaisselle en métal précieux	II, 151
Sans livre	Amasis, amateur de boisson et de raillerie (16)	VI, 261c	flatteurs	II, 173-4
Sans livre	Panionios, le faiseur d'eunuques (17)	VI, 266e	esclaves	VIII, 105-6
Sans livre	message énigmatique des Scythes à Darius (18)	VIII, 334a	poissons	IV, 131
Sans livre	morphologie du mot *lagôs* chez Hérodote (21)	IX, 400c	lièvre	*passim*

Livre d'Hdt. indiqué par Ath.	Contenu du fragment (numéro dans la liste en appendice)	Athénée	Séquence thématique des *Deipnosophistes*	Hdt.
Sans livre	pourquoi le lièvre est prolifique (22)	IX, 400e	lièvre	III, 108
Sans livre	Cléomène se tailla en pièces par excès de boisson (27)	X, 436f	gros buveurs	VI, 75
Sans livre	Amasis, gros buveur (29)	X, 438c	gros buveurs	II, 173-4
Sans livre	armées lydiennes marchant au son des flûtes et des hautbois (34)	XII, 517a	*truphè* de certains peuples	I, 17
Sans livre	Rhodopis, courtisane de Naucratis (36)	XIII, 596c	courtisanes	II, 135
Sans livre	charme des courtisanes de Naucratis (37)	XIII, 596d	courtisanes	II, 135
Sans livre	les Perses ont appris la pédérastie des Grecs (38)	XIII, 603a	pédérastie	I, 135
Sans livre	les mauvaises paroles liées à l'abus de vin (39)	XIV, 613b	la folie liée au vin	I, 212
Sans livre	les Lydiens marchant au combat au son des flûtes et des hautbois (40)	XIV, 627d	la musique comme facteur de bravoure	I, 17

IV. A. Sélection thématique

Il est inutile de préciser que la sélection d'Athénée vise à illustrer des thèmes propres aux *Deipnosophistes*: dîners, produits consommés, mobilier et pratiques liés aux repas et à la boisson – critères de sélection qui s'appliquent d'une manière générale à l'historiographie politique[88] et qui rendent la sélection nécessairement décevante pour qui s'intéresse aux aspects plus proprement politiques. La lecture d'Athénée donne ainsi l'impression qu'Hérodote portait une attention particulière aux animaux, à la nourriture, aux productions naturelles (figues, palmiers…), aux fleuves, aux objets (essuie-main, vases), ainsi qu'à l'excès de boisson, mais aussi aux usages du monde barbare dans le domaine de la table, du sexe ou de la musique. D'une manière générale, G. Zecchini relevait aussi dans cette sélection une prédilection d'Athénée pour le descriptif et le non-grec, ainsi qu'un goût manifeste pour le livre II sur l'Égypte, avec huit fragments[89].

[88] ZECCHINI 1989a, p. 25.
[89] *Ibid*., p. 26.

Au total, il s'agit certes de matières abordées par l'historien, mais il ne faut pas en déduire que c'étaient là ses seuls centres d'intérêt, ni même ses principales préoccupations : les *Deipnosophistes* donnent un reflet très partiel et non représentatif de l'ensemble. Ce constat, qui peut paraître aller de soi, doit servir d'avertissement quand il s'agit d'apprécier un historien fragmentaire, tout particulièrement quand Athénée est sur son compte le principal, voire le seul témoin.

IV. B. Trame narrative et repères spatio-temporels

À observer les quarante-trois fragments d'Hérodote, force est de constater qu'ils ne permettent pas de reconstituer la trame narrative de l'*Enquête*. Mais il est plus étonnant encore d'observer la pauvreté des indications sur les régions et époques dont traitait l'ouvrage.

Il est vrai que, de ce point de vue, on peut déduire des fragments qu'il était question :

– au livre I : des Perses (5 : allusion aux anaxyrides) et de Babylone (19)
– au livre II : de l'Égypte (28)… et, par suite d'une erreur dans le numéro de livre, de Babylone (42)
– au livre IV : de la Scythie (l'Hypanis (2)) et du cœur de l'empire perse (l'évocation du Choaspès (3) étant reliée au livre IV par suite d'une erreur)
– au livre V : des Argiens, des Éginètes et d'Athènes (33)
– au livre VI : de Sparte (26), de Sybaris et de Sicyone (35)
– au livre VII : du passage de Xerxès dans les cités grecques et notamment à Thasos (11), d'une ambassade lacédémonienne à Syracuse pour négocier une alliance contre les Mèdes (23)
– au livre IX : de la fuite de Xerxès et de la position de vainqueur de Pausanias (9), de la Perse (12) et des Perses reçus en Grèce (13).

On ne peut, en revanche, rien conclure sur la période et la région abordées dans les livres III et VIII. Les fragments dépourvus d'indication de livre suggèrent qu'à une place indéterminée il était question de Lydiens (1), (14), (34), (40), du Pont (4), de l'Égypte (7), (15), (16), (29), des rapports entre les mœurs perses et les mœurs grecques (10), (38), de Delphes (14), de Panionios de Chios (17), de la campagne de Darius contre les Scythes (18), de Sparte (27), de Naucratis (36), (37).

Au total, bien que treize fragments soient dépourvus de tout repère spatio-temporel, voire de sujet[90] (surtout, mais pas seulement dans les citations lexicales), on retrouve trace des grands centres d'intérêt qui traversent successivement l'*Enquête* : la Perse et Babylone en I, l'Égypte en II, les Scythes en IV – donc les premiers livres sur le monde barbare –, le monde grec en V-VI et la seconde guerre médique en VII-IX[91].

[90] (41), (6), (24), (25), (43), (30), (20), (31), (32), (8), (21), (22), (39).

[91] Les deux erreurs dans l'indication de livre (Babylone en II, Choaspès en IV) brouillent un peu le parcours, mais renvoient, malgré tout, au monde barbare décrit dans les premiers livres.

Néanmoins, le bilan est plutôt maigre, étant donné le nombre total de fragments, qui est assez élevé – ce qui laisse peu de place à l'optimisme pour les nombreux historiens connus par une dizaine de fragments quasi exclusivement tirés d'Athénée.

De plus, le tableau se ternit encore dès que l'on cherche à entrer dans plus de détail. Voyons, par exemple, l'Égypte d'Hérodote, telle qu'elle est filtrée par les *Deipnosophistes* : deux des sept fragments évoquent les courtisanes de Naucratis, quatre autres traitent de buveurs et généralement de gros buveurs (Mykérinos, Amasis et, dans une moindre mesure, Psammétique)[92]. Ne serait-on pas tenté d'en déduire qu'Hérodote représentait l'Égypte comme un pays d'ivrognes ?

Conclusion

Les fragments d'Hérodote permettent de formuler des conclusions relativement nettes. Alors que les procédés d'Athénée ont souvent été décrits comme étant des plus variables[93], l'examen typologique et l'appréciation statistique conduisent à dépasser cette impression d'anarchie. Des critères formels permettent de déterminer avec une quasi-certitude[94] si l'on a affaire à une citation littérale ou à une paraphrase. La citation littérale fait parfois l'objet d'erreurs de copie, d'adaptations dialectales (généralement partielles) à la *koinè*, voire d'un léger ajout liminaire (tel que suppléance de sujet) destiné à la rendre compréhensible. La difficulté, voire l'aporie interprétative vient souvent de l'absence d'indication sur le contexte. La paraphrase est plus exposée aux adaptations, non seulement aux modifications formelles qui la définissent et qui relèvent de la reformulation (changements en matière de dialecte, de vocabulaire, de syntaxe, coupures), mais aussi aux altérations visant à mieux conformer le fragment à la séquence thématique, altérations beaucoup plus sensibles encore dans les résumés ou allusions, sans doute faits de mémoire.

De plus, les discours rapportés par Hérodote sont presque toujours donnés pour des discours de l'auteur lui-même, alors même que celui-ci exprimait ses réserves. S'y ajoute le fait que la recontextualisation dans la thématique du moment entraîne une mise en perspective qui doit être prise en compte et tenue à distance dans l'interprétation de tout fragment, qu'il soit citation ou reformulation. Les altérations actives du texte d'origine et de son sens sont, quant à elles, fort rares[95]. Enfin, la sélection est évidemment liée aux thèmes du banquet, et non à un quelconque souci de donner une idée générale ou représentative de la source ni même de ses préoccupations principales. Tout cela se comprend fort bien, étant donné les exigences du propos littéraire

[92] (15), (16), (28), (29). Le septième fragment est relatif au pain *kullastis* (7).

[93] Cf. AMBAGLIO 1990, p. 63, PELLING 2000, p. 189.

[94] Les cas trompeurs à un titre ou à un autre sont plutôt rares : (11) et (12), peut-être (9). Cf. p. 52-56.

[95] Principalement (15). Cf. III.A (p. 57).

d'Athénée[96], mais ne doit pas être oublié quand on s'intéresse plus à sa source qu'à lui-même.

Reste à savoir si les fragments d'Hérodote sont un témoin représentatif à tous égards. On peut, en effet, supposer que l'historien n'était pas abordé de la même manière que des auteurs beaucoup plus rares. Tout d'abord, il a été lu, dans la plupart des cas, de manière directe[97], ce qui n'est sans doute pas toujours le cas d'auteurs moins connus, pour lesquels Athénée a peut-être été plus tributaire d'intermédiaires et de textes déjà coupés de leur contexte d'origine. D'autre part, comme le rappelle un deipnosophiste (17), le cercle des lettrés connaissait bien Hérodote[98] et les rappels et citations n'ont pas pour fonction de le faire connaître, mais bien plutôt d'attirer l'attention sur tel détail du texte, qui n'avait pas

[96] La suppression des marques de distance et des indications de contexte était sans doute inéluctable dans le cadre du projet littéraire d'Athénée : le fil directeur, déjà suffisamment difficile à suivre, voire à identifier en certains endroits, risquerait de s'effacer tout bonnement s'il fallait chaque fois préciser le contexte d'origine et reprendre les éventuelles précautions oratoires de la source. Les extraits compilés n'ont jamais eu pour fonction de donner une idée significative ou représentative des œuvres d'origine comme c'est parfois l'ambition de nos manuels modernes de littérature.

[97] Comme l'a indiqué ZECCHINI 1989a, p. 27-28, Hérodote a été lu tantôt de manière directe tantôt de manière indirecte. Il ne serait pas indifférent de savoir dans chaque cas ce qu'il en est, puisque, selon les termes de JACOB 2004b, p. 157, « la sélection prend des formes différentes selon qu'elle extrait un énoncé du texte original, en découpant un mot ou un ensemble d'énoncés selon des critères intellectuels, ou qu'elle trouve la citation déjà remployée, et donc préformatée et contextualisée dans une source intermédiaire. »

Dans certains cas, l'usage d'une source intermédiaire est nettement affiché : par exemple, les auteurs de glossaires (*glôssographoi*) sont la source manifeste d'Athénée dans le cas du mot *kullastis* désignant le pain sur chez les Égyptiens (7). Ailleurs, pour une autre référence lexicale (14), Hérodote est explicitement cité à travers Hégésandre de Delphes. Sans être toujours explicite, l'emprunt indirect est vraisemblable pour un certain nombre d'autres citations lexicales : par exemple, en (8), quand Hérodote est cité pour avoir considéré *tarichos* comme un masculin, cela s'inscrit dans une liste d'occurrences, qui peut être issue de lexiques ou de traités de linguistique (III, 119b-f).

Mais, dès lors que la source intermédiaire n'est pas affichée, en l'absence de critère sûr, on n'est pas fondé à en postuler l'existence, comme l'ont rappelé récemment encore Christian Jacob et Luciana Romeri. Par exemple, le fait que le livre d'origine n'est pas mentionné n'est pas un indice de l'emprunt indirect, comme l'a noté WALBANK 2000, p. 163, à propos des fragments de Polybe. Sur la question insoluble des intermédiaires, on se reportera utilement aux mises au point de JACOB 2004b, p. 152-155, qui passe en revue – avant de les rejeter – les divers critères possibles, et de ROMERI 2004, p. 176-178. Analysant respectivement les cas de Polybe et de Platon, WALBANK 2000, p. 168, et ROMERI 2004, p. 178, ont même souligné que, dans bien des cas, un choix judicieux supposait une lecture directe. Cette dernière paraît donc l'hypothèse la moins arbitraire en dehors des citations à fonction lexicale. Du reste, comme l'avait souligné ZECCHINI 1989a, p. 27, suivi par ROMERI 2004, p. 178, l'imprécision d'une allusion peut être paradoxalement un signe de familiarité avec le texte, qui est alors évoqué de mémoire, avec les risques d'écart que cela comporte.

Pour toutes ces raisons, l'intervention possible d'intermédiaires n'a pas été systématiquement prise en compte dans notre analyse.

[98] Οὐδένα δὲ ὑμῶν ἀγνοεῖν οἶμαι οὐδὲ ἃ ὁ καλὸς Ἡρόδοτος ἱστόρησε… « Aucun d'entre vous n'ignore, je pense, ce que le noble Hérodote a raconté… ». Concernant Athénée lui-même, ZECCHINI 1989a, p. 27-28, suggère qu'il connaissait bien Hérodote et qu'il l'appréciait non seulement en tant que premier historien, mais en tant que premier auteur à avoir écrit sur l'Égypte.

jusqu'alors frappé, de lire un texte en suivant un fil directeur nouveau (par exemple, de relever l'éloge implicite de la figue dans les avertissements de Sandanis à Crésus)[99]. Ainsi, il est possible que, dans bien des cas, le lecteur ait pu de lui-même rétablir le contexte d'origine[100]. Il en allait différemment pour des auteurs plus rares et aujourd'hui perdus. Et l'on peut se demander s'il ne faut pas distinguer de la part d'Athénée, comme l'idée en a été suggérée par Edmond Lévy lors du colloque, deux pratiques distinctes suivant la notoriété de l'auteur : ce qui est érudition dans le cas d'auteurs rares deviendrait jeu littéraire dans le cas d'auteurs connus. Reste que, pour les modalités d'introduction des fragments comme pour les conditions des altérations subies et pour les principes de leur sélection, rien ne porte à croire qu'une méthode radicalement différente ait été appliquée aux historiens moins connus. Les règles définies ci-dessus devraient donc pouvoir guider l'interprétation des fragments d'historiens.

Au total, le témoignage d'Athénée est sans doute moins significatif que celui de certains narrateurs antiques qui insèrent leurs emprunts dans une chronologie, donnent ainsi des indications de contexte et opèrent une sélection plus proprement historique, ou du moins plus orientée vers le politique. Mais, d'un autre côté, loin de donner des extraits textuellement proches de l'original, de tels narrateurs écrivent dans leur style propre, ils restent évasifs sur l'étendue de leurs emprunts[101] et la polémique les pousse parfois à des déformations substantielles. Interprétés avec la pleine conscience des méthodes et objectifs d'Athénée, les fragments qu'il a transmis constituent à bien des égards un témoignage incomparable.

[99] JACOB 2004a, p. 138, dit dans le même sens, à propos de la référence bibliographique dans les *Deipnosophistes*, qu'elle permet de « générer un sentiment permanent de découverte et de nouveauté dans le champ d'un savoir partagé – un peu comme identifier des ressources insoupçonnées dans une bibliothèque que l'on a pourtant inlassablement parcourue. » L'idée s'applique évidemment mieux aux auteurs bien connus qu'aux auteurs rares, qui font parfois l'objet d'une découverte – plus que d'une redécouverte – de la part même de certains deipnosophistes (voir l'exemple de la lettre d'Hippolochos, dont Athénée déclare rendre compte parce qu'« on la trouve rarement » IV, 128c).

[100] Par exemple, pour (8), allusion aux poissons salés palpitant sur le feu, ou, plus encore, pour les conseils du Lydien Sandanis à Crésus (5), pour lequel l'intervention d'Athénée réoriente simplement la lecture en mettant en vedette l'allusion rapide aux figues.

[101] Il faut néanmoins préciser que, même chez Athénée, la délimitation des fragments d'Hérodote présente parfois des incertitudes (PELLING 2000, p. 176, en donne un exemple).

Appendice : les 43 « fragments » d'Hérodote

Épitomé

1) I, 19a : l'invention des jeux sous le règne d'Atys (cf. Hdt. I, 94)
2) II, 43c-d : les eaux douces, puis amères de l'Hypanis (cf. Hdt. IV, 52)
3) II, 45a-b : l'eau du Choaspès destinée au roi de Perse (cf. Hdt. I, 188)
4) II, 57c : *purèn*, nom donné au noyau de la noix du Pont (cf. Hdt. IV, 23)

Marcianus

5) III, 78e : valeur des figues (cf. Hdt. I, 71)
6) III, 110c : *klibanôi*, forme hérodotéenne de *kribanon* (cf. Hdt. II, 92)
7) III, 114c : le pain égyptien *kullastis* (cf. Hdt. II, 77)
8) III, 119d : les *tarichoi* palpitant sur le feu (cf. Hdt. IX, 120)
9) IV, 138b-d : Pausanias dans la tente de Mardonios (cf. Hdt. IX, 82)
10) IV, 143f-144b : comparaison entre banquets perses et grecs (cf. Hdt. I, 133)
11) IV, 146a-b : ruine des cités obligées d'accueillir Xerxès et son armée (cf. Hdt. VII, 118-120)
12) IV, 146b : banquet royal donné par le Roi le jour de son anniversaire (cf. Hdt. IX, 110)
13) IV, 148e : les somptueuses richesses d'Attaginos (cf. Hdt. IX, 15)
14) V, 210b-c : nom de *hupokrètèridion* donné par Hérodote à la base de Delphes consacrée par Alyatte (cf. Hdt. I, 25)
15) VI, 231d : la libation de Psammétique (cf. Hdt. II, 151)
16) VI, 261c : Amasis, amateur de boisson et de raillerie (cf. Hdt. II, 173-174)
17) VI, 266e : Panionios, le faiseur d'eunuques (cf. Hdt. VIII, 105-106)
18) VIII, 334a : message énigmatique des Scythes à Darius (cf. Hdt. IV, 131)
19) IX, 396c : animaux de lait (*galathèna*) sacrifiés à Babylone (cf. Hdt. I, 183)
20) IX, 399c : emploi du mot *outhar* (cf. Hdt. IV, 2)
21) IX, 400c : morphologie du mot *lagôs* chez Hérodote (cf. Hdt. *passim*)
22) IX, 400e-f : pourquoi le lièvre est prolifique (cf. Hdt. III, 108)
23) IX, 401d : Syagros, nom d'un ambassadeur lacédémonien (cf. Hdt. VII, 153)
24) IX, 410b-c : *cheiromaktron*, mot désignant un essuie-main (cf. Hdt. II, 122)
25) IX, 410e-f : l'essuie-main offert par Déméter à un roi (cf. Hdt. II, 122)
26) X, 427b : Cléomène devenu fou par excès de boisson (cf. Hdt. VI, 84)
27) X, 436f : Cléomène se taillada à mort par excès de boisson (cf. Hdt. VI, 75)
28) X, 438b : Mykérinos, gros buveur (cf. Hdt. II, 133)
29) X, 438b-c : Amasis, gros buveur (cf. Hdt. II, 173-174)
30) XI, 473b : jarre (*kados*) de vin de palmier (cf. Hdt. III, 20)
31) XI, 486d et (32) XI, 486e : javelots chasseurs de loups ou de fabrication lycienne [*lukiourgides, lukoergeis* ou *lukioergeis*] (cf. Hdt. VII, 76)
33) XI, 502c : pots (*chutrides*) locaux utilisés par les Argiens et Éginètes après leur querelle avec Athènes (cf. Hdt. V, 88)
34) XII, 517a : armées lydiennes marchant au son des flûtes et des hautbois (cf. Hdt. I, 17)
35) XII, 541b : Smindyridès et sa vie luxueuse (cf. Hdt. VI, 126-127)
36) XIII, 596c : Rhodopis, courtisane de Naucratis (cf. Hdt. II, 135)
37) XIII, 596d : charme des courtisanes de Naucratis (cf. Hdt. II, 135)

38) XIII, 603a : les Perses ont appris la pédérastie des Grecs (cf. Hdt. I, 135)
39) XIV, 613b : les mauvaises paroles liées à l'abus de vin (cf. Hdt. I, 212)
40) XIV, 627d : les Lydiens marchant au combat au son des flûtes et des hautbois (cf. Hdt. I, 17)
41) XIV, 640f-641a : *épiphorèmata*, mot désignant les desserts (cf. Hdt. I, 133)
42) XIV, 651c : les palmiers de Babylone (cf. Hdt. I, 193)
43) XV, 701a-b : le neutre *luchna*, pluriel de *luchnos* (Hdt. II, 62)

LES « FRAGMENTS » DE XÉNOPHON DANS LES *DEIPNOSOPHISTES*

Christine MAISONNEUVE
(Université de Strasbourg)

RÉSUMÉ. – Cet article examine la place qu'occupent les « fragments » de Xénophon au sein des *Deipnosophistes* et, par une comparaison systématique entre les fragments de l'écrivain athénien transmis par Athénée avec les textes originaux eux-mêmes, vise à dégager quelques pistes sur la façon dont Athénée a traité les citations qu'il a sélectionnées. Il s'avère que, même s'ils sont nombreux (64 en tout), ces « fragments » sont loin de refléter correctement le contenu général des ouvrages de Xénophon, parce qu'Athénée s'en est tenu à ses thèmes de banquet et qu'il a laissé de côté des ouvrages importants, comme les *Helléniques*, ou des aspects essentiels des textes sources. Cependant, sa sélection une fois opérée, Athénée a reproduit les textes originaux avec une grande fidélité dans près de la moitié des cas et il ne les trahit pas vraiment au plan sémantique (I). Mais comment expliquer les écarts, lorsqu'ils existent ? Athénée s'est assez souvent livré à de menues manipulations et a travaillé ses citations comme une étrange matière première au service de ses propres buts. Nous avons ainsi repéré quatre grands régimes de citation : lorsqu'Athénée explore l'univers des mots (II) ou des objets (III), il reste le plus souvent exact dans sa manière de citer ; mais lorsqu'il étudie les hommes (IV) ou s'intéresse au banquet comme genre (V), les écarts entre le texte des *Deipnosophistes* et les textes sources se multiplient. Dans tous les cas, cependant, Athénée ne s'est pas contenté de compiler, il a composé, à l'aide des textes des autres, une œuvre effarante, certes, mais concertée et empreinte d'une bonne humeur inspirée de la comédie.

ABSTRACT. – In this paper, we examine the importance of fragments from Xenophon in the *Deipnosophists*, and, by systematically comparing these fragments to the original text, we aim to clarify the manner in which Athenaeus employed the quotations that he selected. We show that, even though they are numerous (64), the fragments from Xenophon do not reflect at all the general content of this author's works, because Athenaeus restrained himself narrowly to the themes of a banquet and ignored important works such as the *Hellenika*, or essential aspects of the original texts. However, almost half of the quotations selected are faithful textual copies of the originals and they only infrequently twist the semantics (I). But how can we understand the differences, when they do exist ? Athenaeus often slightly manipulated and moulded the quotations as if they were a strange raw material for his own purposes. Thus we discovered four major quotation types : when Athenaeus scrutinizes words (II) or things (III), the quotations are more or less accurate ; but when he studies humans (IV), or the banquet, as a genre (V), the differences between Athenaeus' text and Xenophon's increase. However, in all cases, Athenaeus didn't simply compile books ; clearly, with others' words, he composed his own puzzling, but calculated work, interpreting ancient Greek authors with a vision inspired by comedy.

*
* *

Les *Deipnosophistes* d'Athénée constituent un objet incongru dans la littérature antique, et même dans la littérature tout court. L'œuvre s'inscrit dans des traditions littéraires bien connues, comme le genre du dialogue ou celui du banquet, mais c'est le traitement des tirades qui déroute : les singuliers convives d'Athénée parlent et se répondent presque uniquement à l'aide de montages de citations tirées d'une profusion d'ouvrages grecs[1]. Dûment présentées avec le nom de l'auteur et, en général, le titre des ouvrages sources, cousues bout à bout, celles-ci finissent par remplir quinze volumes. Devant cet apparent refus d'écrire, la tentation est grande de dénier à Athénée le titre d'auteur.

Ce procédé de la citation, érigé en système, se double de deux autres choix tout aussi systématiques de sa part : l'empilement et le classement. Athénée a organisé les propos de ses convives autour de thèmes restreints, relatifs aux banquets eux-mêmes : mets, objets indispensables au service, divertissements, etc. Mais, saisi d'une rage encyclopédique, il traite ces thèmes de façon variée et exhaustive, dresse à leur propos des listes longues et touffues en puisant dans des auteurs multiples, comme s'il avait fait le stupéfiant pari d'épuiser non seulement une part de culture, la culture grecque classique et hellénistique, en citant tous les auteurs possibles, mais aussi une part de réel, l'univers des banquets, en en répertoriant tous les thèmes et tous les objets. Ces jeux, portés jusqu'à la déraison, finissent par décourager la lecture et la patience requise par l'écheveau compliqué des listes et des citations efface, dans un premier temps, l'agrément esthétique et le profit moral ou intellectuel ordinairement attendus d'une œuvre.

Il est cependant impossible de se passer d'Athénée, de la richesse des faits, des *realia* et des fragments d'auteurs perdus qu'il transmet : il n'est pas de chercheur moderne qui n'ait eu à recourir, à un moment ou à un autre, à ce dense témoin de l'histoire grecque. Ce qui soulève un dernier problème : pouvons-nous nous fier à Athénée au moins comme compilateur ? Quel usage a-t-il fait des sources qu'il a pillées avec tant d'acharnement ? Quelles précautions devons-nous prendre pour utiliser, à notre tour, ses citations ?

Pour reprendre et creuser toutes ces questions, le travail demandé dans ce colloque nous offrait un cadre précis : examiner, de manière détaillée et attentive, la façon dont Athénée se servait des « fragments » d'historiens. Dans le cas de Xénophon, la matière s'annonçait riche pour deux raisons : Xénophon étant l'un des écrivains préférés d'Athénée, le corpus à étudier comportait 64 citations ; d'autre part, comme les œuvres de Xénophon ont été conservées dans leur intégralité, la confrontation du texte de départ et du texte d'arrivée était possible dans la totalité des cas.

D'abord, lorsque nous avons assemblé les 64 pièces au départ dispersées, se sont dessinées quelques grandes lignes sur la façon dont Athénée avait puisé dans l'œuvre de son modèle. Nous exposerons ces résultats généraux dans notre première partie (I). Mais l'hétérogénéité du corpus était frappante : les citations

[1] Selon GULICK 1927 (I), dans sa présentation de l'ouvrage en couverture, Athénée citerait ou mentionnerait en tout 800 auteurs et 2 500 titres. JACOB 2001, p. LIX n. 63, ne compte que trois titres d'auteurs latins.

vont de la simple mention à la reproduction de plusieurs paragraphes, de la littéralité la plus exacte à l'adaptation la plus surprenante, du respect du contexte de départ à des distorsions de sens déconcertantes. Pour comprendre et ordonner cet ensemble bigarré, il nous a semblé qu'il fallait, dans un deuxième temps, repartir de la diversité des centres d'intérêt d'Athénée. Sous le masque du compilateur se dissimule, en effet, un véritable polygraphe : par l'intermédiaire des autres, l'écrivain se fait tour à tour grammairien et lexicographe (II), naturaliste et antiquaire (III), ethnographe et moraliste (IV), polémiste et philosophe (V). S'agissant en tout cas des citations de Xénophon, il s'est avéré que ces quatre grandes catégories de visée correspondaient à quatre grandes tendances dans la façon de citer, qui pouvaient donner des pistes aux utilisateurs de ses fragments. Nous observerons donc tour à tour ces quatre régimes de citation.

Enfin, analyser la fidélité des citations à des fins historiographiques revenait aussi à mettre au jour, comme au revers d'une même pièce, les outils qu'Athénée s'était forgés comme auteur. Car auteur, Athénée l'est pleinement, sauf qu'il écrit essentiellement avec les textes des autres, choix paradoxal, mais observé à la lettre et jusqu'au bout. Nous avons découvert avec une surprise croissante un écrivain fou de mots, moqueur et facétieux derrière ses murailles de citations, et, pour tout dire, fascinant. Au terme de notre étude, nous proposerons les quelques réflexions que l'examen des fragments de Xénophon nous a suggérées sur les *Deipnosophistes*, entendus cette fois comme œuvre littéraire.

I. Les *Deipnosophistes* comme source de « fragments » de Xénophon : tableau général

La place de Xénophon au sein des Deipnosophistes

L'écrivain athénien compte parmi les auteurs favoris des convives. En témoigne le nombre élevé de citations ou de mentions qui sont faites de ses œuvres, 64 en tout. Un rapide panorama des auteurs les plus fréquemment cités par Athénée permettra par comparaison de mieux apprécier ce chiffre[2].

Ce sont les citations des poètes comiques qui dominent massivement les *Deipnosophistes* : Aristophane (220), Antiphane (190), Alexis de Thourioi (180), Épicharme (130), Eubule (95), Ménandre (85), Cratinos (75), Phérécrate (65), pour ne prendre que ceux qui dépassent la soixantaine de citations[3]. À nos yeux, c'est un des indices majeurs pour l'interprétation d'Athénée, car ce choix donne sa tonalité au banquet, l'inscrit dans la veine d'un réalisme parodique et bouffon. Athénée se place du reste indirectement sous le patronage d'Aristophane, en prétendant, contre toute attente, que le grand poète était originaire de Naucratis,

[2] Ces chiffres n'ont pas été vérifiés dans le détail, ont été arrondis et ne visent qu'à fournir des ordres de grandeur. Pour les établir, nous avons utilisé l'index de GULICK 1941 (VII) et le *TLG*.

[3] Voir aussi SIDWELL 2000.

sa propre ville natale[4]. Avec 190 citations, Homère, dont Athénée fait profession d'admirer les valeureux héros, occupe une place essentielle. Quelques philosophes fournissent un nombre élevé de morceaux : Platon, modèle à la fois admiré et critiqué (140), le moraliste péripatéticien Cléarque (70) ; Aristote (170) et Théophraste (110), avec notamment leurs ouvrages sur les « sciences naturelles », plantes et animaux, deux thèmes majeurs du banquet, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention d'Athénée. Parmi les grands poètes tragiques, Sophocle (100) et Euripide (85) sont bien représentés[5]. Par comparaison, les historiens, comme Hérodote et Thucydide, sans être négligés, occupent une place modeste, sans proportion avec leur influence dans la culture antique, à l'exception de Théopompe (80 citations environ)[6]. Ainsi, une première approche permet de situer Xénophon non dans la tête de liste, mais au moins dans la poignée d'écrivains qui se détachent du foisonnement des références[7].

Un second élément confirme l'attrait d'Athénée pour cet auteur. Des adjectifs élogieux, καλός, θαυμάσιος, ἥδιστος, μουσικώτατος, χαριέστατος, lui sont appliqués à onze reprises. Ils ne sont pas tous de pure forme. Si l'on rencontre fréquemment les trois premiers pour qualifier des écrivains divers, Athénée n'utilise le superlatif μουσικώτατος que pour des poètes comme Orphée (XIV, 632c), Alcée (XIV, 627a) ou Hésiode (III, 116d), et χαριέστατος que pour Xénophon, sans que ces emplois paraissent teintés d'ironie. Athénée goûte donc le style de l'écrivain athénien et, sans aller jusqu'à le surnommer la Muse ou l'abeille attique, il y trouve une douceur et une pureté particulières, comme beaucoup d'auteurs d'époque romaine tels Cicéron, Arrien, Dion de Pruse ou Diogène Laërce[8]. Xénophon est aussi désigné une fois comme « philosophe » **(40)**[9], ce qui surprend le lecteur moderne habitué à privilégier l'*Anabase* et les *Helléniques* et à le classer parmi les historiens. Dans l'Antiquité, pourtant, on considérait sans réserve l'écrivain athénien comme un socratique, ainsi que le rappelle L.-A. Dorion dans son introduction aux *Mémorables*[10]. Il faut en prendre

[4] Il le fait à travers une citation attribuée à Héliodore d'Athènes (VI, 229d-e), auteur qui aurait écrit un ouvrage sur l'Acropole d'Athènes en 15 livres, selon Athénée lui-même, et aurait vécu au IIe siècle av. J.-C. (*FGrHist* 373).

[5] Avec 47 citations, Eschyle ne jouit pas de la même faveur.

[6] Voir la contribution de Dominique LENFANT dans ce volume, qui relève 43 citations d'Hérodote, et ZECCHINI 1989a, p. 33, qui en compte six pour Thucydide.

[7] Nous avons recensé 24 autres noms qui comptent de 30 à 50 références environ dans l'index de GULICK 1941 (VII) : beaucoup d'auteurs comiques, bien sûr, mais aussi de grands poètes comme Simonide, Pindare ou Callimaque, des auteurs comme Archestratos ou Numénius, pour leurs ouvrages sur la cuisine ou sur l'halieutique, le périégète Polémon, le philosophe Posidonios, les historiens Hérodote ou Phylarque.

[8] La Muse attique : Diog. Laërce, II, 57 ; l'abeille attique : *Souda*, *s.v.* Ξενοφῶν C 47. Voir Cicéron, *L'Orateur*, 32 et 62, *De l'Orateur*, II, 58 ; Dion de Pruse, 18, 14-17. Arrien se présentait lui-même comme un second Xénophon (*Anabase*, I, 12 ; *Cynégétique*, 3, 5) et Athénée lui rend peut-être un hommage indirect en donnant son nom à l'un des deipnosophistes. Sur ce personnage d'Arrien dans les *Deipnosophistes*, cf. BALDWIN 1977, p. 41-42. Pour une mise au point sur la langue et le style de Xénophon, cf. notamment POMEROY 1994, p. 10-15.

[9] Les numéros indiqués en gras et entre parenthèses renvoient à la liste des fragments de Xénophon jointe en appendice.

[10] DORION 2000, p. XXVII n. 1 et p. XCVI n. 3.

note, car nous verrons par la suite qu'Athénée n'hésite pas à traiter de Platon et de Xénophon côte à côte et à les inclure dans une même polémique d'allure anti-philosophique[11].

Quelques remarques préliminaires à propos du corpus des fragments

Notre corpus est constitué de tous les passages où Xénophon est donné en toutes lettres comme l'auteur de la mention ou du morceau. Nous avons cherché, cependant, s'il arrivait à Athénée de le citer sans le nommer formellement ou, inversement, s'il lui attribuait des citations qui n'étaient pas de lui.

Nous n'avons trouvé que deux fragments présentés sans référence d'auteur, mais qui remontent visiblement à Xénophon et que nous avons gardés dans notre corpus. Le premier, au livre XIII **(7),** se rapporte à deux concubines de Cyrus. Myrtilos, le personnage qui les présente, semble mêler plusieurs sources : un certain Zénophane lui aurait fourni des indications sur le nom de la première, mais les autres informations qu'il donne recoupent le récit de l'*Anabase* et il n'est pas interdit de penser qu'Athénée a recouru à Xénophon, entre autres, de manière un peu lâche. Un second passage figure au début du livre V : un des deipnosophistes, Masurius, paraphrase un propos que Socrate tenait dans les *Mémorables*, mais sans mentionner l'ouvrage **(64)**. Dans deux autres passages de ce livre V, se laissant emporter dans son commentaire du *Banquet* de Xénophon, le même convive insère deux remarques sur Socrate sans référence explicite là non plus, mais, dans ces deux cas-là, le titre source se déduit aisément du contexte immédiat **(32, 35)**. Il est donc rare qu'Athénée oublie ses formules de présentation habituelles pour se servir plus librement de son modèle.

À l'inverse, un curieux Xénophon apparaît au livre X (427f-428a) :

> « Xénophon, en tout cas, le fils de Gryllos, alors qu'il se trouvait chez Denys de Sicile et que l'échanson insistait pour qu'il boive, apostropha le tyran par son nom et dit : "Pourquoi donc, mon cher Denys, ton cuisinier, qui est un bon cuisinier aux talents variés, n'insiste-t-il pas lui aussi, tandis que nous festoyons, pour que nous mangions même si nous n'en avons pas le désir, mais nous sert poliment à table, en silence ?" »

Cette anecdote ne peut que se rapporter à l'écrivain athénien, bien connu comme fils de Gryllos et contemporain de Denys de Syracuse, mais, en dehors d'Athénée, nous n'avons pas trace d'un quelconque voyage de Xénophon en Sicile. Pour E. Delebecque, Athénée se ferait ici l'écho d'une légende destinée à expliquer l'intérêt de Xénophon pour la Sicile, puisque celui-ci consacra un de ses ouvrages au tyran Hiéron[12]. Authentique ou forgé à dessein, peut-être par Athénée lui-même, l'exemple illustre en tout cas opportunément les qualités de courage et de tempérance que vante l'écrivain de Naucratis.

[11] Sur les épithètes qu'Athénée applique à Xénophon, voir aussi ZECCHINI 1989a, p. 37, et la contribution du même auteur dans ce volume.

[12] DELEBECQUE 1957, p. 413-414.

En dehors de ce cas étrange, Athénée n'a pas triché avec Xénophon, on retrouve la totalité des 64 «fragments» dans les textes sources, et même expressément dans les ouvrages mentionnés lorsqu'Athénée prend la peine d'en donner le titre. Cette précision étonne et en dit long sur les règles que s'est imposées l'auteur: c'est sur fond d'exactitude que les écarts frappent. Cette précision devrait par ailleurs rassurer les historiens, puisqu'Athénée, en tout cas s'agissant de Xénophon, n'a pas inventé de «fragments», et la confiance implicite qu'ils lui accordent lorsqu'ils citent à leur tour ses citations semble méritée.

II. Les œuvres de Xénophon à travers le prisme des *Deipnosophistes*

Quels ouvrages de Xénophon Athénée a-t-il lus? Le cas de l'écrivain athénien est particulier puisque, lui aussi polygraphe, il a abordé les domaines les plus divers, dont certains semblent sans rapport avec les thèmes des *Deipnosophistes*. Or, sur les quatorze ouvrages de Xénophon, douze sont cités au moins une fois avec leur titre précis, les exceptions étant l'*Hipparque* et *La Constitution des Lacédémoniens*. La liste des œuvres de Xénophon que l'on peut établir à partir d'Athénée est donc assez complète et reflète la variété de ses centres d'intérêt.

Est-il possible d'expliquer cette exhaustivité? Xénophon est resté un auteur admiré et utilisé tout au long de l'Antiquité, et le palmarès proposé plus haut montre que c'est vers les grands modèles de la culture grecque que se tourne Athénée. De plus, la prédilection d'Athénée pour cet auteur l'a peut-être poussé à sélectionner de préférence des exemples tirés de ses œuvres, consciemment ou non, directement ou indirectement, à travers des ouvrages de toutes sortes. Xénophon reçoit donc dans les *Deipnosophistes* un traitement privilégié qu'on ne saurait étendre sans précaution à des auteurs moins prestigieux.

Cela dit, Athénée n'a pas eu recours à tous les titres avec la même fréquence[13]. La liste jointe en appendice montre que le *Banquet*, l'*Anabase* et la *Cyropédie* fournissent le gros des citations[14], tandis que les *Helléniques* n'en donnent que deux. Le reste se répartit comme suit: *Mémorables* 8, *Agésilas* 3, *Art de la chasse* 3, *Hiéron* 3, *Économique* 2, *Apologie* 1, *Art équestre* 1, *Revenus* 1. Comment Athénée a-t-il donc opéré ses choix? Il faut rappeler ici, une fois de plus, que les *Deipnosophistes* présentent un banquet où, en abyme, sont discutés des sujets relatifs au banquet, où des lettrés discourent à table, comme chez Platon ou chez Xénophon, mais en élargissant leurs conversations à partir de questions de table, un peu comme dans les *Propos de table* de Plutarque. Il n'est donc pas surprenant de voir le *Banquet* et l'*Anabase*, avec ses aspects exotiques, figurer en tête de liste et, à l'opposé, les *Helléniques*, ouvrage proprement historique, négligés.

Mais le nombre de citations par ouvrage reste faible, même pour les ouvrages de Xénophon les mieux exploités. Certains des livres de l'*Anabase*, de la

[13] ZECCHINI 1989a, p. 37-38, aboutit à des chiffres différents de ceux que nous présentons, son corpus comprenant 58 citations, le nôtre 64.

[14] Respectivement 15, 14 et 11 citations pour chacun de ces ouvrages.

Cyropédie et du *Banquet* n'ont donné aucune citation. En outre, un coup d'œil rapide sur les thèmes des morceaux retenus, dans la liste que nous joignons en appendice, convaincra que les coupes d'Athénée sont partiales, partielles et bien futiles au regard de la richesse des contenus de départ. Athénée s'en est tenu à ses thèmes et il est allé tailler dans l'œuvre de son modèle uniquement de quoi illustrer ses rubriques d'aliments, d'ustensiles, de meubles, etc. Il est impossible de deviner à travers les *Deipnosophistes* que l'*Anabase* racontait les luttes fratricides entre Cyrus et le Grand Roi et les aventures des mercenaires grecs en Asie, que la *Cyropédie* déroulait la carrière de Cyrus le Grand à des fins didactiques et moralisatrices et que le *Banquet* présentait, outre de plaisantes conversations entre les convives, une réflexion plus sérieuse sur l'amour. Élargissons ce désespérant constat : en ce qui concerne Homère, nulle trace des funestes conséquences de la colère d'Achille ni du douloureux périple d'Ulysse, pour Platon, pas d'élévation spirituelle vers le Beau ni de pari sur l'immortalité de l'âme, et ainsi de suite… D'où le reproche souvent adressé à Athénée, dans le passé, d'avoir regardé la culture grecque à travers la lorgnette de *sumpotika* insipides. Nous préférons, quant à nous, conclure non à l'opiniâtre médiocrité d'un compilateur sans esprit, mais à un parti pris extravagant qui défie les normes littéraires les plus ordinaires.

Les *Propos de table* de Plutarque étaient déjà empreints d'un ton léger de ce genre, les convives y excluaient les sujets pédants et refusaient entre eux les chamailleries et les bagarres philosophiques[15]. Mais Plutarque n'était pas l'auteur des seuls *Propos*, le sérieux du moraliste se déployait amplement dans le reste de son œuvre. C'est plutôt au goût des écrivains de la Seconde Sophistique pour les paradoxes et les renversements burlesques que feraient penser les choix frivoles d'Athénée, par leur côté exclusif et systématique. De même que Lucien s'est appliqué à un éloge de la mouche et Fronton à celui de la fumée et de la poussière, Athénée a produit, quant à lui, une sorte de pléthorique *encomium* du banquet, où il ne traite que de sujets secondaires sur un mode le plus souvent anecdotique et trivial[16].

Devant l'insuffisance des fragments, on peut se demander si, à la fin, Athénée a vraiment lu Xénophon. C'est la question tellement débattue à son propos d'une lecture de première ou de seconde main et de la reconstruction de possibles sources intermédiaires. Nous reviendrons sur ce sujet de diverses manières, mais disons d'emblée qu'à la lumière de nos études de détail, nous avons acquis la conviction qu'Athénée connaissait bien les ouvrages de l'écrivain athénien, ce qui n'exclut pas des filtres et des idées de sélection volées ici et là. Si Athénée n'a pas fait un autre usage de ses sources, c'est, pour le meilleur ou pour le pire, qu'il ne le voulait pas.

[15] Cf. Livre I, question 1, *S'il faut parler de philosophie entre buveurs*.

[16] Cf. BOMPAIRE 2000, p. 282-286, et 1993, p. 76-86 ; ANDERSON 1993 et 1997 nous ont aussi été utiles.

Présentation et contenu des fragments : statistiques globales

Regardons de plus près encore chacun des fragments[17]. Pour les chercheurs modernes qui souhaitent s'assurer de leur utilité, trois critères essentiels, qui se recoupent en partie, importent : les fragments sont-ils longs, sont-ils textuellement fidèles, sont-ils conformes pour le sens aux données d'origine, bref comportent-ils une matière satisfaisante en quantité et en qualité ?

Longueur des fragments. Sur 64 « fragments », 9 sont des mentions d'un mot ou d'une expression, 5 ne retiennent qu'un court membre de phrase, 22 comportent une phrase qui fait sens, 25 plusieurs phrases, 3 enfin sont très longs.

Degré de littéralité. Quelques éclaircissements terminologiques s'imposent d'abord. Les outils mis au point par les théoriciens modernes de l'intertextualité ne convenaient pas. Athénée avoue presque systématiquement ses sources et, comme on l'a vu plus haut, joue apparemment franc-jeu ; il n'y a donc pas à première vue d'hypotextes à débusquer sous d'importantes transformations personnelles, au contraire, les textes des autres sont censés être là, sous nos yeux, assemblés en un gigantesque patchwork. Nous verrons par la suite qu'en réalité Athénée manipule ses citations, mais à la marge et de manière bien spécifique. En attendant, nous avons eu recours à des catégories *ad hoc* qui permettaient de décrire les citations d'Athénée.

Mentions : 9 cas **(2, 8, 15, 19, 23, 29, 37, 42, 51)**. Athénée relève un mot, une expression ou le nom d'un personnage. Exemple **(42)** :

> Μμνημονεύει τοῦ κυάθου καὶ Ξενοφῶν ἐν πρώτῳ Παιδείας […]. « Xénophon aussi mentionne le *kuathos* [coupe pour puiser le vin] dans le premier livre de la *Cyropédie* […]. »

Citations *verbatim* : 9 cas **(3, 4, 21, 36, 40, 43, 44, 49, 61)**. Athénée prélève d'un membre de phrase à plusieurs phrases dans le texte de départ, aucune différence n'est constatable avec le texte d'arrivée. Exemple **(4)** :

> Πρὸς ὃν ὁ Μυρτίλος ἔφη · Μόνως δορκάδες λέγονται, δόρκωνες δὲ οὔ. Ξενοφῶν Ἀναβάσεως πρώτῳ · Ἐνῆσαν δὲ καὶ ὠτίδες καὶ δορκάδες.
>
> « Myrtilos dit [à Palamède, l'un des convives] : "On dit uniquement *dorkades*, non *dorkônes*. Xénophon, dans le premier livre de l'*Anabase* : 'Il y avait aussi des outardes et des gazelles (*dorkades*).'" »

Citations littérales : 15 cas **(5, 6, 9, 10, 12, 28, 31, 34, 41, 45, 47, 50, 52, 53, 55)**. Athénée prélève d'un membre de phrase à plusieurs phrases dans le texte de départ. On observe des différences de quatre ordres. 1°. Certains écarts sont

[17] La liste des fragments, jointe en appendice, permettra de vérifier les données qui vont suivre.

assimilables à des variantes de manuscrit, comme des additions, des changements de cas, des omissions légères, etc.[18]. 2°. Des modifications semblent dues à l'influence de la *koinè*, comme la multiplication des verbes composés ou l'ajout d'articles[19]. 3°. Les particules de liaison ou les conjonctions qui figuraient en tête de phrase dans le texte de départ sont supprimées, intervention minimale de la part d'Athénée pour rendre son texte plus fluide. 4°. De petites modifications affectent ici un temps verbal, là le degré d'un adjectif. Au total, ces variantes intéressent le philologue et le grammairien modernes, mais, dans notre perspective, n'altèrent pas profondément le texte source. Exemple **(5)**:

Athénée :

Πέτονται δὲ ἐπὶ βραχύ, ὥς φησι Ξενοφῶν ἐν πρώτῳ Ἀναβάσεως γράφων οὕτως · Τὰς δὲ ὠτίδας ἄν τις ταχὺ ἀνιστῇ ἔστι λαμβάνειν · πέτονταί **τε** γὰρ βραχὺ ὥσπερ **οἱ** πέρδικες καὶ ταχὺ ἀπαγορεύουσι. Τὰ δὲ κρέα αὐτῶν **ἡδέα ἐστίν**.

«[Les outardes] volent sur une courte distance, comme le dit Xénophon dans le livre I de l'*Anabase*, lorsqu'il écrit textuellement: "Quant aux outardes, si on les fait lever brusquement, il est possible de les attraper; car elles volent sur une courte distance, comme les perdrix, et elles s'arrêtent rapidement. Leur chair **est agréable**."»

Xénophon :

Τὰς δὲ ὠτίδας ἄν τις ταχὺ ἀνιστῇ ἔστι λαμβάνειν· πέτονταί γὰρ βραχὺ ὥσπερ πέρδικες καὶ ταχὺ ἀπαγορεύουσι. Τὰ δὲ κρέα αὐτῶν **ἥδιστα ἦν**.

«Quant aux outardes, si on les fait lever brusquement, il est possible de les attraper; car elles volent sur une courte distance, comme les perdrix, et elles s'arrêtent rapidement. Leur chair **était très agréable**.»

Citations quasi littérales: 4 cas **(18, 22, 48, 54)**. Nous souhaitons ici distinguer les quelques cas où Athénée prélève un morceau de manière littérale, comme dans la précédente catégorie, mais y introduit une petite modification lexicale tantôt par erreur, tantôt pour rendre le texte légèrement plus compréhensible, sans pour autant tomber dans la paraphrase. Exemple **(48)**:

Athénée :

Καὶ Ξενοφῶν ἐν Οἰκονομικῷ · Διὰ τί ἄλυποι ἀλλήλοις εἰσὶν **οἱ ἐρέται** ; Ἢ **ὅτι** ἐν τάξει μὲν κάθηνται, ἐν τάξει δὲ προνεύουσιν, ἐν τάξει δὲ ἀναπίπτουσιν ;

«Et Xénophon, dans l'*Économique*: "Pour quelle raison **les rameurs** ne se

[18] Ces variantes ont parfois des conséquences pour le sens: dans le fragment **(12)**, l'un des manuscrits de l'*Anabase* donne «lits de repos» (σκίμποσιν), d'autres manuscrits de l'*Anabase* et Athénée «lits de feuillage» (στιβάσιν). Dans le fragment **(9)**, des dattes sont *servies* en dessert (παρετίθεντο) chez Athénée au lieu d'être *mises à part* en guise de dessert (ἀπετίθεσαν), comme chez Xénophon.

[19] Les exemples abondent: ἠυαίνετο devient ἐξαυαίνεται **(10)**, οἱ est ajouté devant πέρδικες **(5)**, etc.

gênent-ils pas, sinon parce qu'ils sont assis en ordre, se penchent en avant en ordre, et s'inclinent en arrière en ordre ?" »

Xénophon :

Διὰ τί **δὲ ἄλλο** ἄλυποι ἀλλήλοις εἰσὶν **οἱ ἐμπλέοντες** ; Ἢ **διότι** ἐν τάξει μὲν κάθηνται, ἐν τάξει δὲ προνεύουσιν, ἐν τάξει δὲ ἀναπίπτουσιν ;

« Pour quelle **autre** raison **les hommes d'équipage** ne se gênent-ils pas, sinon parce qu'ils sont assis en ordre, se penchent en avant en ordre, et s'inclinent en arrière en ordre […] ? »

Athénée a supprimé **δὲ ἄλλο**, peut-être par inadvertance, et il a substitué **οἱ ἐρέται** à **οἱ ἐμπλέοντες**, ce qui, à peu de frais, rend peut-être la phrase d'arrivée plus immédiatement intelligible au lecteur.

Citations avec coupes internes : 2 cas **(16, 46)**. Les citations sont littérales, mais présentent une coupe qui peut être signalée **(16)** ou non **(46)**. Nous analysons ci-dessous le fragment **(16)** concernant le mot trépied.

Paraphrases : 6 cas **(1, 20, 38, 59, 62, 63)**. Athénée prélève un morceau du texte de départ, mais reformule en opérant des substitutions, des additions, des soustractions et des permutations de mots ou de portions de phrase. Exemple **(38)** :

Athénée :

Καὶ ὁ θαυμάσιος δὲ Ξενοφῶν φησιν **ὡς** ἡδὺ μὲν **μᾶζαν** καὶ **κάρδαμα** φαγεῖν πεινῶντι, ἡδὺ δὲ ὕδωρ ἀρυσάμενον **ἐκ ποταμοῦ διψῶντα** πιεῖν.

« Et l'admirable Xénophon dit **qu**'il est agréable de manger **une galette d'orge et du cresson** pour celui qui a faim, et qu'il est agréable de boire de l'eau **en la puisant dans le fleuve, lorsqu'on** a soif. »

Xénophon :

[…] ἀναμνησθήτω **πῶς** μὲν ἡδὺ **μᾶζα** καὶ **ἄρτος** πεινῶντι φαγεῖν, **πῶς** δὲ ἡδὺ ὕδωρ πιεῖν **διψῶντι**.

« […] qu'on se rappelle **combien** la galette d'orge **et le pain** sont chose agréable à manger pour celui qui a faim et **combien** l'eau est agréable à boire **pour celui qui** a soif. »

Athénée a choisi une partie de la phrase de départ qui fait sens, a introduit des modifications syntaxiques, a remplacé « pain » par « cresson » et a ajouté « puisée dans le fleuve », deux éléments qu'il a trouvés dans le contexte immédiat chez Xénophon.

Allusions : 15 cas **(7, 11, 24, 25, 26, 30, 32, 33, 35, 39, 56, 57, 58, 60, 64)**. Athénée fait une remarque sur une œuvre prise dans son ensemble ou sur un aspect ou un passage de cette œuvre. Ce faisant, il reformule, condense, compare avec d'autres sources. Ces « fragments » ne sont plus des citations, ils forment

plutôt des témoignages sur l'œuvre. 9 de ces 15 allusions renvoient au *Banquet* et aux *Mémorables*, comme si ces deux œuvres avaient subi un traitement particulier. Nous reviendrons sur ces cas dans la suite de notre exposé.

*Exemple (**30**) :*

Ἅπερ καὶ Πλάτων φυλάσσει κατὰ τὸ συμπόσιον. Μετὰ γὰρ τὸ δειπνῆσαι σπονδάς τέ φησιν ποιῆσαι καὶ τὸν θεὸν παιωνίσαντας τοῖς νομιζομένοις γέρασι. Παραπλησίως δὲ καὶ Ξενοφῶν.

« Platon conserve [les libations] dans le *Banquet*. Car il dit qu'après le repas, on fit des libations tout en chantant le péan pour la divinité avec les honneurs habituels. Et Xénophon fait à peu près de même. »

Citations mixtes : 4 cas (**13, 14, 17, 27**). Athénée mélange les types de pratiques à l'intérieur d'un même morceau. Deux de ces citations (**13** et **27**) comportent d'ailleurs plusieurs paragraphes, la longueur paraissant favoriser la multiplication des interventions sur le texte source.

Si l'on additionne les citations *verbatim*, littérales et quasi littérales, on obtient un total de 28, à comparer à un total de 27 pour les cas où Athénée intervient sur la lettre du texte d'une manière ou d'une autre (paraphrases, allusions, citations tronquées ou mixtes)[20]. Presque la moitié de notre corpus est donc constituée de véritables « fragments » de Xénophon.

À la suite de D. Lenfant[21], nous avons observé les formules de présentation des citations et recherché si des indices grammaticaux permettaient de repérer *a priori* ces fragments authentiques, critères qui pourraient ensuite être utilisés pour les citations d'auteurs perdus. Autrement dit, les formules obéissent-elles à une logique grammaticale et lexicale que le langage imposerait à Athénée ou qu'Athénée se serait imposée, et qui trahirait le degré de fidélité textuelle des morceaux ? Voici les résultats constatés pour le corpus de Xénophon :

1°. Il faut écarter les simples mentions, facilement reconnaissables par nature et le plus souvent introduites par μνημονεύει.

2°. Il s'avère que la totalité des citations *verbatim*, littérales ou quasi littérales partagent des caractéristiques communes. Elles sont précédées d'une formule soit présentant une ellipse du verbe[22], soit comportant un verbe déclaratif du type φησι, γράφει ou λέγει[23], assorti parfois d'un pronom ou d'un adverbe démonstratif, que l'on peut traduire par « textuellement »[24]. Ces formules sont suivies de la citation au style direct.

[20] Nous ne tenons pas compte ici des neuf brèves mentions relevées.

[21] Voir la contribution de D. Lenfant dans ce volume.

[22] Ellipse du verbe : **4, 6, 21, 22, 43, 48, 49**.

[23] φησι : **9, 12, 18, 34, 40, 52, 53, 54** ; γράφει : **2, 10, 41, 47** ; γράφων : **5, 45, 61** ; λέγει : **28** ; λέγων : **55** ; λέγοντα : **31, 36, 44**, ἐκτιθεὶς : **50**.

[24] οὕτως : **2, 5, 50, 53, 61** ; τάδε : **10** ; οὑτωσὶ : **28** ; τοιαυτὶ : **31** ; ταυτὶ : **36** ; ὧδε : **45** ; ταῦτα : **47**.

3°. À l'opposé, les allusions ne sont jamais présentées par de telles formules, mais par une variété de verbes et de procédés qui les distinguent nettement du groupe précédent et qui n'obéissent pas à des règles fixes[25]. Souvent, à la simple lecture, en raison de la nature de leur contenu, elles sont immédiatement identifiables comme allusions. Parfois, il faut avoir le texte de Xénophon en regard pour comprendre combien Athénée s'est éloigné du texte source sans le signaler expressément.

4°. Une difficulté supplémentaire vient des paraphrases, des citations avec coupes internes et des citations mixtes, soit 12 cas au total, pour lesquelles il ne semble pas exister de véritables règles non plus. Pour 4 de ces fragments **(3, 14, 17, 46)**[26], les formules sont exactement celles des citations littérales; ils se présentent donc comme fidèles, mais, vérification faite, il s'avère qu'ils ont subi des altérations textuelles. Le cas des fragments **(13)** et **(16)** est intéressant: les citations sont d'abord présentées comme des citations littérales avec un verbe déclaratif suivi d'un bout du texte de départ au discours direct; puis Athénée a supprimé des phrases, mais il a introduit un verbe de relance (φησί, **13**, ἐπάγει, **16**) juste après la coupe, comme pour signaler celle-ci. Enfin cinq paraphrases et une citation mixte[27], qui mêle allusion et morceau littéral, se présentent avec des formules variées, comme les allusions.

Quelle conclusion générale tirer de ces observations? Les indices grammaticaux offrent un bon degré de probabilité: les formules avec ellipse verbale ou verbe déclaratif suivi du discours direct semblent annoncer un passage littéral. Mais les six cas litigieux examinés en dernier montrent qu'il n'existe pas de garantie absolue: des citations à l'apparence littérale s'avèrent avoir été modifiées. À l'inverse, des formules telles que «comme le dit Xénophon», «Xénophon dit que», «Xénophon a raconté que», etc., laissent présager une intervention dans le texte de départ, plutôt une reformulation par allusion, éventuellement par paraphrase. Le cas des citations très longues **(13, 17, 46)** est préoccupant: elles présentent un intérêt certain en raison de leur taille et des informations fournies, mais ont fait notamment l'objet de coupes internes importantes qui en dénaturent en partie le sens; pourtant, elles semblent se présenter comme des citations littérales.

[25] L'allusion **(7)**, cas particulier signalé ci-dessus (p. 77), nous paraît une réminiscence de l'*Anabase*, sans référence explicite à Xénophon. Pour les autres allusions, voici un aperçu: εἰδὼς + complément d'objet et διηγησάμενος φαίνεται + ὅτι, οἷός τις et ὡς **(11)**, συνανέμιξε + complément d'objet **(24),** ὑποτίθεται + proposition participiale **(25)**, ἐκτίθενται + complément d'objet et interrogative indirecte **(26)**, οἶδεν + complément d'objet **(58)**, παραπλησίως δὲ καὶ Ξενοφῶν **(30)**, discours direct avec ὥς φησι en incise **(33)**, formule à déduire du contexte **(32, 35)**, λέγει ὡς + discours indirect **(39)**, πεπλακέναι + complément d'objet **(56)**, φησὶν ὅτι + discours indirect **(57)**, ὡς παρίστησιν en incise **(60)**. L'allusion **(63)** correspond à un paragraphe où Athénée compare Xénophon et Platon avec une variété de verbes que nous n'avons pas fait entrer dans ce descriptif.

[26] Ellipse du verbe: paraphrase **(3)**, citation avec coupe **(46)**; ou verbe déclaratif + discours direct: paraphrase **(38)** et citations mixtes **(14, 17)**.

[27] ὥς + verbe déclaratif, en incise: **20, 59, 62**; ὡς Ξεν. + ellipse du verbe: **63**; commentaire préliminaire + citation mixte au style direct: **27;** Ξεν. + verbe déclaratif + ὥς et proposition complétive: **38**.

L'exactitude sémantique. Un dernier critère intéresse enfin les chercheurs contemporains : les fragments, quel que soit leur degré d'exactitude textuelle, transmettent-ils des informations fiables et conformes au texte de départ ? Dans l'ensemble, nous n'avons constaté ni de véritables contresens, ni de très graves erreurs dans notre corpus, mais il arrive qu'en manipulant les passages prélevés en usant de différents procédés, que nous détaillerons plus loin, Athénée ait fait subir à sa source ce que nous avons préféré appeler des gauchissements sémantiques, qui ne sont pas sans conséquences selon l'usage que l'on entend faire des fragments. Nous avons relevé 13 cas de ce type. Par exemple, Athénée qualifie Théodotè, présente dans les *Mémorables*, d'hétaïre, Héracleidès, un personnage de l'*Anabase*, de parasite, et parle de Ménon, un autre personnage de l'*Anabase*, comme d'un traître brutal et licencieux. Athénée n'a pas inventé ces personnages, ce que l'on peut vérifier en lisant Xénophon, mais les termes « hétaïre », « parasite » et « traître » ne figurent pas chez son prédécesseur et renvoient davantage aux personnages-types de la comédie qu'au style mesuré et bienséant de l'auteur athénien.

Voilà donc pour le tableau d'ensemble. Mais comment et pourquoi Athénée empile-t-il ses citations et avec quelles conséquences pour les fragments ? Il nous a semblé que, suivant le but recherché, Athénée avait tendance à tailler différemment dans le texte source et à en manipuler plus ou moins la lettre et le sens. Ce sont ces différents régimes de citation que nous allons maintenant analyser, en envisageant successivement les citations à usage linguistique (II), les citations illustrant les listes d'objets (III), les citations relatives à l'observation des hommes (IV) et, enfin, les citations renvoyant au banquet entendu comme genre littéraire et philosophique (V).

III. Les citations à usage linguistique : le goût des mots

À l'aide des mots des autres, Athénée observe d'abord le langage. En authentique *grammatikos*, il fouille les sens propres et les sens figurés des mots[28]. 10 des fragments de Xénophon sont employés à cette fin et ils sont en général littéraux[29], parce qu'à l'évidence Athénée « linguiste » a eu besoin de précision et a dû s'attacher à la lettre du texte. Ce texte, il l'a découpé par ailleurs au plus juste, si bien que ces fragments présentent souvent une allure rapide et négligée et, parfois même, des anacoluthes, Athénée reproduisant tantôt un simple complément d'objet, tantôt un complément circonstanciel, sans adaptation au texte d'accueil. Lorsqu'Athénée sélectionne dans l'*Art de la chasse* telle expression pour illustrer le mot « cuisse »[30], il faut avoir Xénophon en regard pour

[28] Sens des mots τρίπους **(16)**, κατακεῖσθαι et κατακεκλίσθαι **(23)**, παροψίς **(40)**, δίψος **(44)**, ἀναπίπτειν **(48)** ; questions de forme et de déclinaison : δορκάδες **(4)**, λαγώς **(19)**, κωλῆ **(21)**, ὄρνις **(43)**.

[29] Deux mentions de mots **(19, 23)** ; cinq citations *verbatim* **(4, 21, 40, 43, 44)**, une citation littérale avec coupe signalée **(16)** ; une citation quasi littérale **(48)**, une citation littérale **(55)**.

[30] Citation **(21)** : « Xénophon dans l'*Art de la chasse* : "une cuisse charnue, les flancs souples." »

comprendre que cette cuisse figurait dans une description de lièvre, et disposer de l'*Anabase* pour constater que les outardes et les gazelles mentionnées dans un autre petit fragment[31] sont celles que rencontra Cyrus en traversant le désert d'Arabie. On ne peut parler de distorsion de sens, mais simplement d'indifférence au contexte de départ.

Toutefois, lorsque le but recherché l'impose, Athénée sélectionne davantage d'éléments, mais toujours avec un grand souci d'économie. Ainsi, au livre II, pour montrer que le terme trépied peut signifier table, Cynulcus, l'un des convives, recourt à l'*Anabase* **(16)** :

> « Et le très habile Xénophon écrit dans le livre VII de l'*Anabase :* "Puis on apporta des trépieds (τρίποδες) à toute l'assemblée ; ceux-ci, une vingtaine, étaient chargés de portions de viande." Et il continue (ἐπάγει) : "C'est surtout devant les hôtes que ces tables (τράπεζαι) étaient chaque fois placées." »

La première phrase citée contient le mot commenté, τρίποδες. La deuxième montre que les trépieds étaient utilisés comme tables. Athénée a supprimé ensuite une portion du texte qui n'ajoutait rien et que nous pouvons lire dans l'*Anabase* : « et de gros pains au levain étaient enfilés sur les broches à côté des viandes ». Le verbe ἐπάγει signale cette suppression et introduit la phrase suivante, qui comporte un deuxième élément clé : Xénophon se servait effectivement de τράπεζαι comme substitut de τρίποδες. Il est clair qu'Athénée a ciselé un exemple qui convenait à sa démonstration.

De surcroît, Athénée ne se contente pas de fabriquer un nouveau lexique avec ses trouvailles linguistiques, il prend la peine d'agencer les morceaux découpés, comme le montre ce même exemple du trépied **(16)**. Au livre II, tandis que la conversation roule sur le mobilier des banquets, Cynulcus[32] utilise donc ce mot pour désigner les tables et Ulpien le reprend en se moquant de l'absurdité de cet emploi. Le cynique réplique en enchaînant six citations pour prouver que le terme est approprié : deux citations sérieuses, l'une d'Hésiode et l'autre de Xénophon, découpée avec l'adresse que nous venons de voir, et, pour enfoncer le clou, quatre citations amusantes tirées de poètes comiques, où des tables à quatre pieds sont appelées trépieds. C'est en confiant l'examen du terme τρίποδες aux duettistes les plus drôles de son banquet, en échafaudant une fausse querelle qui met en relief l'évolution paradoxale des mots, qu'Athénée explore la logique métonymique du langage et ses ressources comiques. Un montage tel que celui-ci, mêlant rire, sérieux, précision du découpage et mise en scène, indique un véritable travail de réécriture.

Trois cas, enfin, nous enseignent que même les termes anodins, glissés au détour d'une phrase en dehors des listes repérables, sont à prendre en compte : ces citations incidentes révèlent, d'une part, que la folie des mots dicte partout ses

[31] Citation **(4)** : « Xénophon, dans le livre I de l'*Anabase* : "Il y avait aussi des outardes et des gazelles." »

[32] Le livre II ne nous est parvenu que sous forme abrégée. L'auteur de l'Épitomé a visiblement simplifié le passage que nous examinons, mais ce qui nous en reste constitue tout de même un ensemble cohérent et exploitable.

choix à Athénée et, d'autre part, que les *Deipnosophistes*, sous leur apparence futile, conduisent parfois à des questions importantes débattues dans les œuvres sources[33].

Voici l'exemple le plus frappant, tiré du début du livre VII **(61)**. Juste avant le fameux catalogue des poissons, qui est au centre de l'œuvre, le grammairien Zoïlos prend pour une fois la parole et, dans une sorte de parenthèse, s'excuse de n'être pas lui-même ὀψοφαγίστατος, «très grand mangeur d'*opson*», et, pour souligner l'emploi de cet adjectif au superlatif, il cite un bout de phrase tiré des *Mémorables*. En ce début de livre VII, Athénée raille ses convives, comme souvent. Dès les premières lignes, il a présenté les cyniques de la compagnie comme tout heureux d'en arriver au cœur du repas, le *deipnon*, et, un peu plus loin, il décrit l'un des grammairiens comme effrayé, au contraire, par l'abondance des mets. Puis il poursuit, brodant avec Zoïlos[34] sur le petit appétit des *grammatikoi*. Or, c'est justement en faisant profession de frugalité que Zoïlos déploie son érudition linguistique et soulève un débat de fond. J. Davidson et L. Romeri[35] ont montré l'importance qu'avaient chez Xénophon et chez Platon les discussions sémantiques et philosophiques sur le terme *opson* et sur ses dérivés. C'est notamment dans les *Mémorables* (III, 14) que Socrate se demandait quel comportement méritait d'être taxé de gourmand. Il remarquait, non sans humour, qu'au sens étymologique être ὀψοφάγος signifie manger de la viande avec du pain (*sitos*), ce que tout le monde fait lorsqu'il y a de la viande. Dépassant le sens littéral, il se demandait alors où commençait la gourmandise : «lorsque l'on mange l'*opson* sans pain», «lorsqu'on le mange avec peu de pain», et, même en intention en quelque sorte, lorsqu'on ne sait plus très bien «si l'on use du pain pour manger l'*opson* ou l'*opson* pour manger du pain». Bref, derrière le terme ὀψοφαγίστατος se profilait la question éthique et philosophique de la gourmandise, mais aussi la question du juste emploi des mots et de l'adéquation du langage au réel. Athénée, quant à lui, connaît parfaitement ce passage des *Mémorables*, qu'il paraphrase de tête au début du livre V **(64)** ; c'est donc en toute connaissance de cause qu'il s'est emparé du terme d'*opsophagos* et de ses dérivés, et l'on rencontre chez lui 97 occurrences de mots appartenant à cette famille. Quant à la forme superlative de l'adjectif, c'est un hapax avant Athénée,

[33] Citations **(2), (51), (61)**. Nous avons choisi de développer le cas **(61)**, mais les deux autres citations, l'une portant sur le terme rare de *kanathron (*siège de procession), qu'Athénée emprunte à l'*Agésilas* **(2)**, et l'autre sur la métaphore «atelier de guerre», qu'il puise apparemment de tête dans les *Helléniques* **(51)**, fourniraient aussi des exemples intéressants.

[34] Le nom de ce personnage d'Athénée retient l'attention. Zoïlos est un philosophe cynique et un orateur du IVe siècle av. J.-C., connu notamment pour la sévérité de ses attaques contre Homère, à qui il reprochait l'invraisemblance de ses inventions ; son nom convenait sans doute bien au grammairien intransigeant d'Athénée. Il est curieux de constater que les auteurs qui semblent prêter leur nom à l'un des deipnosophistes ne sont pas cités eux-mêmes par ailleurs : nulle trace dans le banquet d'Athénée d'écrits de Zoïlos, de Démocrite, de Plutarque, d'Arrien, etc.

[35] DAVIDSON 1995 et 2000, et ROMERI 2002, p. 148-170. Luciana Romeri analyse avec précision le débat philosophique sur la nécessaire frugalité et la maîtrise des passions qui doivent conduire le philosophe à se contenter de *sitos*, les indispensables céréales de base, sans ajout d'*opson*, viande ou poisson superflus.

que l'on ne trouve que chez Xénophon, et un hapax dans les *Deipnosophistes*. À l'orée d'un livre et d'un catalogue charnières, à l'aide d'un simple adjectif, Athénée rend donc discrètement hommage à l'un de ses auteurs favoris, croise fantaisie et érudition linguistique et, par la bouche d'un frugal grammairien, fait sentir son extrême gourmandise pour les mots.

Mais concluons : que nous apprend cette première catégorie de fragments ? Qu'Athénée aime le langage, qu'il le triture et l'ausculte sous tous les angles. Il éprouve une fascination pour les créations lexicales, pour les formes archaïques, rares ou étranges, un goût qu'il porte jusqu'à la démesure. C'est visible pour qui ouvre les *Deipnosophistes* à n'importe quel endroit, mais le corpus de Xénophon permet de vérifier cela dans les détails apparemment les plus insignifiants. Facile, pourrait-on objecter, pour un lettré qui avait sous la main, dans les bibliothèques de Rome, des recueils d'hapax et des lexiques spécialisés de toutes sortes. Facile et fastidieux, s'il s'est contenté comme un certain Calliphanès, qu'il cite au début du livre I, de « copier le début d'un grand nombre d'écrits en vers et en prose et d'en apporter jusqu'à trois ou quatre lignes pour se donner l'apparence de l'érudition » (I, 4c). Départager avec certitude les emprunts directs et indirects nous paraît, cependant, une tâche désespérée : ici il s'agit d'une réminiscence, là d'une citation de première main, là de morceaux, peut-être de pans entiers, volés à des traités intermédiaires. La méthode de travail d'Athénée, le secret de sa cuisine ne se laissent pas expliquer. Mais qu'il emprunte de première ou de seconde main, il est évident qu'Athénée ne se contente pas de ce type de reproduction implicite et fallacieux qu'est le plagiat et qu'il recompose avec constance. Il pratique, comme Fronton et Aulu-Gelle, l'*elegantia* et, plus qu'un *grammatikos*, il est un *onomatologos*, un cueilleur, un spécialiste et un arrangeur de mots, pour reprendre un autre hapax qu'il applique à l'un de ses plaisants convives, Palamède d'Élée (IX, 397a) – un *onomatologos* peut-être en proie à l'illusion qu'il suggère au livre I : « s'il n'est pas possible de servir tout ensemble [à un banquet], il est au moins facile d'en parler » (I, 5a). Faute de référents, Athénée nous sert donc les signifiants les plus variés et les plus nombreux possibles, *ad nauseam*.

Les modernes, eux, devront faire le tri : les citations à usage linguistique brèves, littérales et débarrassées de leur pourtour d'origine, sont fiables et, à l'occasion, elles peuvent apporter des éléments essentiels sur les auteurs sources.

IV. Les citations entrant dans les listes d'objets, de végétaux ou d'animaux : la passion des choses

Deuxième aspect de la rage « collectionneuse » d'Athénée : les catalogues de tous les objets en rapport avec le banquet, de tous les végétaux ou animaux disponibles pour la préparation des plats, de tous les aliments et boissons servis à table. 14 citations du corpus de Xénophon entrent dans ce cadre.

Avouons que la frontière entre la première catégorie et celle-ci n'est pas stricte. À l'intérieur d'une rubrique particulière, avec souplesse, Athénée glisse du pur examen lexical ou morphologique à la description des objets, et hésite

entre analyse de lexicographe et collection de naturaliste ou d'antiquaire. Souvent il se contente de brèves occurrences, si bien qu'on ne sait plus si c'est la chose ou le mot qui l'intéresse, ou les deux à la fois. Il recueille ainsi chez Xénophon du vin de palme **(8)**, des mâchoires d'animaux **(22)**, des coupes **(37, 42)** et «des grappes de raisin adoucies par le soleil» **(49)**.

Cependant, par rapport à notre première catégorie, les morceaux de ce deuxième groupe sont assez étoffés[36]. Beaucoup de citations n'ont plus seulement une fonction illustrative, comme précédemment, et Athénée passe de l'empilement d'occurrences à des débuts de notices détaillées sur les qualités des objets observés, révélant une véritable curiosité pour les choses, le réel. Ainsi les outardes «ne peuvent voler que sur une courte distance, comme les perdrix» et «ont une chair agréable» **(5)** et «le lièvre est un animal extrêmement prolifique» **(21)**. D'un assez long paragraphe de l'*Anabase* **(9 et 10)**, Athénée retient tout, et l'on apprend que des palmiers l'on tire du vin, mais aussi du vinaigre, que les dattes sont triées, que les plus belles sont gardées pour les maîtres, et ainsi de suite…

Les citations étant plus longues, elles retiennent parfois davantage du contexte de départ et nous éclairent un peu plus sur l'œuvre source. Ainsi, en ce qui concerne les jarres, c'est «Cyrus» qui «les envoyait à moitié pleines de vin» **(6)**; pour les cornes à boire, ce sont Xénophon et Seuthès, lorsqu'ils se rencontrèrent, «qui se saluèrent réciproquement, puis, selon l'usage thrace, se les tendirent l'un à l'autre» **(14)**.

Parfois enfin, Athénée coupe étonnamment «large». Voici par exemple ce qu'il écrit à propos des *prochoïdes*, des sortes de pots de chambre **(45)**:

> «Xénophon, dans le livre VIII de la *Cyropédie*, parle de *prochoïdes*, écrivant textuellement (il parle des Perses): "C'était aussi l'usage chez eux de ne pas apporter de pots de chambre dans les banquets, évidemment parce qu'ils pensaient qu'en buvant sans excès, ils pourraient garder davantage le contrôle du corps et de l'esprit; aujourd'hui de même subsiste l'usage de ne pas les apporter, mais ils boivent tellement qu'au lieu de les apporter c'est eux que l'on emporte, quand ils ne sont plus capables de tenir d'aplomb."»

La citation prend place au livre XI, à l'article *prochutès*. Athénée y suggère que ces coupes ne sont pas seulement employées à boire, comme le voudrait le lexicographe Simaristos, mais que le terme désigne aussi des pichets et des récipients en bois. Il enchaîne ensuite avec le passage de Xénophon, où *prochoïdes*, un terme proche, signifie même pots de chambre. La première phrase de la citation aurait pu suffire à sa démonstration, mais Athénée sélectionne un passage plus long, de sorte qu'il nous donne aussi à lire un échantillon cocasse sur les prétendus usages perses. On se rendra compte en lisant les *Deipnosophistes* que, lorsque le texte source s'y prête, Athénée taille ainsi hors sujet, hors catalogue en quelque sorte. Ces digressions ne sont pas à négliger: dans notre exemple, Athénée garde trace d'un des *topoi* sur la décadence perse

[36] Neuf des 14 citations comportent d'une à plusieurs phrases.

que propose l'épilogue si curieux de la *Cyropédie*. Du point de vue de l'économie des *Deipnosophistes*, elles sont aussi très importantes. Si la progression du banquet se donne, en effet, comme linéaire et si les conversations s'ordonnent autour de thèmes successifs, en multipliant les citations ainsi découpées et qui se font écho, Athénée crée en réalité des réseaux plus souterrains, tisse comme un texte sous le texte et finit par désorganiser la structure apparente. De quoi sont constitués ces réseaux ? Le plus souvent de plaisanteries licencieuses ou d'anecdotes liées aux mœurs, Athénée saisissant la moindre occasion pour rire ou pour reproduire, avec distance, les observations moralisatrices de ses auteurs.

Pour ce qui est de l'exactitude textuelle, les fragments de cette deuxième catégorie restent plutôt littéraux[37]. On compte une seule paraphrase et une seule citation mixte, aux reformulations légères **(14, 20)**.

Cependant, la fidélité textuelle peut être trompeuse. Quand il lui est impossible de tailler dans les textes et d'obtenir une unité cohérente, de quelque nature que ce soit, Athénée recourt, en effet, à un procédé simple, l'insertion dans la formule de présentation d'un élément tiré de sa source ; or, ce type de formule, qui apparaît avec ce deuxième régime de citation, peut être le lieu de manipulations diverses. À la rubrique « corne » **(12)**, Athénée propose ainsi la citation suivante :

> « Et lorsqu'il décrit les Paphlagoniens dans le livre VI [de l'*Anabase*], [Xénophon] dit : "ils soupaient étendus sur des lits de feuillage et buvaient dans des vases de corne." »

Que disait en fait Xénophon ? Que pour mettre fin aux pillages, les Paphlagoniens envoyèrent des députés aux mercenaires grecs, que ce sont les Grecs qui offrirent un banquet à ces ambassadeurs et que :

> « ils sacrifièrent des bœufs pris à l'ennemi et d'autres victimes, puis servirent un repas abondant ; mais ils soupaient étendus sur des lits de feuillage et buvaient dans des vases de corne, qu'on trouvait dans le pays. »

Si Athénée reproduit avec exactitude une portion du texte de Xénophon, il supprime les négociations entre les Grecs et les Paphlagoniens et présente à tort le passage comme décrivant les mœurs d'un peuple barbare, et il le fait sciemment, puisqu'il fait disparaître la proposition relative (« qu'on trouvait dans le pays ») prouvant que le sujet de « soupaient » ne pouvait être les « Paphlagoniens ». En revanche, il reste vrai que les lits de feuillage et les cornes étaient en usage dans ce pays. Nous sommes dans le cas où coupe étudiée, décontextualisation, recontextualisation aboutissent à une citation fidèle à la lettre, mais en partie gauchie pour le sens.

Que retenir de l'examen de ce deuxième régime de citation ? Les fragments renvoyant à l'univers réel des objets sont utiles parce que plus étoffés que les précédents et plutôt fidèles au texte de départ. Mais par des effets de coupe et de présentation, Athénée peut chercher à en infléchir la lettre et le sens.

[37] En dehors de trois mentions, ce groupe comprend neuf citations littérales.

V. Les citations relatives aux personnages-types, aux pratiques conviviales et au thème de la truphè : l'observation du genre humain

Avec 21 citations supplémentaires, nous abordons un troisième aspect des curiosités d'Athénée et un troisième régime de citation : ses catalogues des personnages-types qui composent le personnel et les convives d'un banquet (bouffons, goûteurs, esclaves, parasites, hétaïres, etc.) et ses listes de pratiques conviviales (divertissements et temps forts des banquets). Il faut y ajouter les rubriques à visée explicitement morale, commandées par deux thèmes principaux et antithétiques, qui ne surprendront pas, parce qu'ils sont au fondement de la sagesse grecque populaire aussi bien que savante depuis toujours : éloge de la tempérance et critique de la mollesse.

Ces 21 citations appartiennent, selon nous, à un même ensemble, parce qu'elles ne concernent plus un fait de langue ou ne renvoient plus à des référents concrets facilement identifiables, elles touchent à l'humain. Par leur truchement, Athénée se fait cette fois sociologue, ethnographe ou moraliste, non pas d'ailleurs selon un programme ordonné, mais toujours à sa manière souple et ondoyante. La frontière entre la deuxième catégorie et la troisième n'est pas plus stricte que la précédente : Athénée est déjà nécessairement ethnologue ou moraliste, on l'a vu, lorsqu'il garde dans ses fragments des remarques critiques sur l'utilisation des objets. Cependant la matière humaine dont il est question maintenant se pliait moins aisément aux jeux d'Athénée et l'on constate que celui-ci passe alors à de nouveaux modes de citation. Lesquels ?

De manière générale, dans cette catégorie, les morceaux brefs sont moins nombreux, 8 en tout[38]. À l'inverse, nous trouvons trois très longs passages d'une page entière **(13, 17, 46)**, et, entre ces deux extrêmes, dix passages de plusieurs lignes. Pour décrire les hommes et leurs comportements, Athénée a bien sûr sélectionné plus de matière. D'autre part, si un grand nombre de citations reste littéral[39], mentions, paraphrases, allusions et morceaux mixtes abondent désormais[40]. Lorsque les citations touchent à l'humain, il convient donc de redoubler de prudence : la lettre du texte source n'est pas respectée. Enfin, pour ce qui est du sens, Athénée a fait subir des altérations significatives au matériau dans 11 cas sur 21 : le gauchissement sémantique est l'une des tendances majeures de ce troisième régime de citation. Or, ces écarts sont loin de correspondre à de simples erreurs dues à la distraction d'un copiste négligeant.

D'abord, l'écrivain ne se départit toujours pas de sa manie taxinomique. De ce point de vue, les objets lui posaient rarement problème : leurs noms apparaissaient tels quels dans les sources et il suffisait ensuite de les ranger dans les catalogues adéquats de meubles, de gibier, de fruits, etc. Mais pour les personnages et les comportements, il n'en va plus de même, Athénée trouve surtout dans les textes des anecdotes relatives à des individus particuliers et des situations singulières ou éloignées de ses thèmes de prédilection, de sorte qu'il est contraint à des

[38] Deux mentions et huit fragments comportant une portion de phrase ou une courte phrase.
[39] Huit citations *verbatim* ou littérales.
[40] 13 en tout.

opérations de requalification avant de pouvoir les introduire dans ses rubriques. Athénée est ainsi amené à imposer des grilles de lecture à ses sources et, ce faisant, à les trahir. Par ailleurs, il ne se départit toujours pas de son amour de l'accumulation, si bien qu'on le voit souvent forcer le sens d'un texte pour fabriquer un exemple supplémentaire. Ce double besoin d'indexer et de faire nombre explique sans doute que les reformulations et les gauchissements sémantiques se multiplient dans cette troisième catégorie.

Les exemples ne manquent pas. Dans sa liste de flatteurs, Athénée glisse un Héracleidès, prétendu «parasite de Seuthès, le roi des Thraces», qu'il aurait trouvé dans l'*Anabase* **(15)**, ce qui est fallacieux. Cet Héracleidès est effectivement un personnage trouble au service de Seuthès chez Xénophon, mais il n'y est jamais qualifié de κόλαξ et ce terme, dont on pourrait supposer qu'il déclenche la mention, n'apparaît nulle part dans l'original. Lorsqu'Athénée aborde le thème de la folie, il introduit indûment le mot μανία dans un fragment de l'*Agésilas* **(1)**. Pour l'Apologue d'Héraclès entre le Vice et la Vertu **(57)**, il rebaptise en douce Κακία, le vice, Ἡδονή, parce que c'est la question du «plaisir» qui est centrale chez lui. Le cas de substitution lexicale le plus connu est sans doute celui relatif aux esclaves de Nicias **(63)**: dans la paraphrase qu'il propose d'un extrait des *Revenus*, il s'autorise à nommer ces esclaves οἰκέται, là où Xénophon employait le terme d'ἄνθρωποι, parce que, comme le montre clairement le contexte, *oiketai*, compris par Athénée dans le sens d'esclaves et comme strict synonyme de *douloi*, est le mot clef du moment (VI, 262b-275b). Or, dans ce même passage, c'est encore οἰκέται que nous trouvons à l'intérieur d'une autre citation devenue fameuse, d'un certain Ctésiclès, sur le recensement des habitants de l'Attique effectué par Démétrios de Phalère à la fin du IV^e^ siècle av. J.-C.: Athènes comptait 400 000 *oiketai*, si l'on se fie au texte transmis par Athénée (VI, 272c). Nous laisserons de côté les discussions savantes sur le chiffre de 400 000 et sur les sens possibles d'*oiketai*, deux éléments indispensables pour évaluer le nombre d'esclaves présents à Athènes à l'époque classique[41]. Soulignons seulement ceci: le terme *oiketai* ne figurait peut-être pas plus chez Ctésiclès qu'il ne figure chez Xénophon, et il ne faut jamais perdre de vue que nous avons affaire aux textes retouchés d'Athénée, non aux originaux. Il serait d'ailleurs intéressant d'étudier comment Athénée a choisi ses mots-clés, à partir de quels matériaux il a élaboré ses grilles et quels sens se dégagent de ces choix, ce que ne nous autorise pas le cadre limité de notre enquête. Nous l'entrevoyons en tout cas pour certains des personnages-types, qui font songer à la comédie, aux *Caractères* de Théophraste ou aux listes de *kômôidoumenoi* qui circulaient dans l'Antiquité.

Dans certains cas, les reformulations sont si importantes qu'elles aboutissent à des remaniements et même à des caricatures du texte de départ, Athénée ne se contentant plus d'indexer, mais réécrivant délibérément. Ainsi, au cours du livre XIII, Myrtilos, l'un des convives, passe en revue la vie amoureuse de

[41] Par exemple, ANDREAU & DESCAT 2006, p. 67-71.

philosophes et de personnages célèbres et prétend avoir trouvé une anecdote grivoise à propos de Socrate **(59)**:

> «Socrate prophétisa la même chose à propos de l'Athénienne Théodotè, à ce que dit Xénophon dans les *Mémorables*: "Comme quelqu'un affirmait qu'elle était très belle et possédait une poitrine (στέρνα) qui passait toute expression, 'Il faut aller voir cette femme, dit-il, car il n'est pas possible de juger de la beauté par ouï-dire.'"»

Xénophon écrivait (*Mém*., III, 11, 1):

> «Tandis qu'il y avait dans la ville une belle femme, qui se nommait Théodotè, et d'une nature telle qu'elle se donnait à qui la persuadait, comme quelqu'un de l'entourage de Socrate y faisait allusion, disait que la beauté de cette femme passait toute expression et assurait que, pour faire son portrait, venaient chez elle des peintres auxquels elle laissait voir d'elle-même tout ce qu'elle pouvait décemment montrer, "Il faut aller la voir, dit Socrate, car il n'est pas possible de se faire une idée de ce qui passe toute expression par ouï-dire."»

La formule d'introduction d'Athénée mérite un commentaire, parce que Socrate n'a jamais rien «prophétisé» à propos de Théodotè, et surtout pas que, comme la courtisane Laïs, elle devait posséder une beauté propre à «procurer du plaisir» aux hommes, à ce que l'auteur laisse entendre dans les lignes qui précèdent notre extrait. Mais regardons la citation elle-même. Athénée découpe d'abord étroitement le passage de Xénophon et ne nous apprend donc pas que c'était pour des peintres que se dénudait la belle dame et que c'est à l'une de ces séances de pose que voulait assister Socrate. Il substitue ensuite au terme de «beauté» celui de «poitrine», en forçant à l'évidence la périphrase «tout ce qu'elle pouvait décemment montrer». Dans un même mouvement, il condense le texte de départ et en réduit à néant les efforts de bienséance. Conséquences de cette opération de décapage? De philosophe curieux et déjà réaliste chez Xénophon, Socrate se métamorphose chez lui en personnage égrillard intéressé par les courtisanes. Coup double d'ailleurs ici, comme souvent avec Athénée: tout en ajoutant un exemple à son panel d'hétaïres, il lance un coup de griffe aux philosophes en général et à Xénophon en particulier, décèle sous les mots la vérité des comportements, et démontre que, comme tout un chacun, le sage Socrate en personne était mu par ses *épithumiai*. Il n'est pas impossible non plus que le Socrate de Xénophon ainsi détourné ne constitue l'envers du Socrate platonicien méditant sur la beauté, et Théodotè le négatif de l'ineffable Diotime. Derrière le compilateur pourrait bien se cacher un polémiste érudit et farceur, querellant les auteurs qu'il feint de copier.

Il faut, pour finir, examiner comment Athénée traite les passages longs, car, dans ce cas, son outil majeur s'avère être la coupe interne. Observons l'un des trois cas que nous avons trouvés **(17)**, la description du festin chez Seuthès, un bon exemple de banquet thrace tiré de l'*Anabase*. On sait qu'à la fin de leur périple, Xénophon et les mercenaires grecs furent obligés de quitter Byzance et, pour subvenir à leurs besoins pendant l'hiver, d'accepter les propositions du Thrace Seuthès, qui cherchait des hommes pour reconquérir le royaume de son père. L'écri-

vain athénien raconte en détail le festin qui vint sceller l'alliance. Comparons maintenant les textes de Xénophon et d'Athénée. Dans l'*Anabase*, Xénophon commençait par énumérer les hauts personnages invités par Seuthès ; Athénée résume cet ensemble par un vague et lapidaire πάντες. Il reproduit ensuite des passages entiers de manière littérale : sont ainsi conservés le début du repas, la distribution de la nourriture et des cornes de vin, l'offre de cadeaux et l'arrivée des musiciens. Mais la mise en regard des textes révèle de nombreuses coupes, que rien ne signale explicitement. Quelles sont les lignes qui manquent ? Celles qui fournissaient notamment des informations sur l'arrière-plan politique du festin, qui faisaient allusion aux rapports entre Seuthès et Xénophon et aux désirs de conquête du prince thrace. Ces éléments présentaient pour Athénée un véritable inconvénient, car ils nuisaient à l'unité thématique de la citation. L'auteur s'est donc non seulement astreint à prélever dans l'*Anabase* une page en relation avec ses thèmes, mais encore à tailler à l'intérieur de la page pour en ajuster le contenu avec précision. Ces coupes ont par ailleurs une autre conséquence : elles lissent le texte de départ, le resserrent autour de son contenu ethnographique et lui donnent une portée éthique. Car on voit bien que l'écrivain de Naucratis a exclu les questions historiques et politiques, Xénophon et Seuthès apparaissent finalement chez lui comme de pacifiques banqueteurs, partageant mets et divertissements à la mode thrace, et non plus comme le prince ambitieux ou le général mercenaire qu'ils étaient en réalité. Plusieurs commentateurs[42] ont remarqué ce phénomène de mise à distance de l'histoire et de la politique chez Athénée. Il est étonnant de constater que cela se vérifie jusque dans le détail des citations. Par une sorte de mise en abyme, le banquet de Seuthès vu par Athénée forme, comme celui des *Deipnosophistes*, une parenthèse à l'abri des aléas de l'histoire, un lieu où il fait bon vivre et bien manger et où les seules joutes admises sont les joutes de mots[43].

Il est certain que pour mesurer tous les écarts que nous venons de commenter, il faut se reporter impérativement aux textes de Xénophon, au cas par cas. Les *Deipnosophistes*, comme le suggère C. Jacob, constituent bien des jeux de lettrés[44] où les convives et les lecteurs sont invités à fouiller leur mémoire et à vérifier les citations pour interpréter. Bien des intentions de l'œuvre sont perdues pour les lecteurs modernes, puisque la plupart des livres sources ont disparu. Mais si l'on veut suivre le chemin inverse et reconstruire les sources à partir d'Athénée, la prudence s'impose : lorsqu'il observe le genre humain, Athénée manipule volontiers, réécrit et multiplie les chausse-trapes.

[42] Cf. GULICK 1927 (I), p. 10 ; ZECCHINI 1989a, p. 42 ; WALBANK 2000 ; DAVIDSON 2000, p. 297.

[43] Les deux autres fragments très longs présentent des coupes semblables, parfois signalées par Athénée. Comme dans l'exemple analysé, ils laissent notamment de côté des éléments en rapport avec l'histoire ou avec la guerre et concentrent le sens de la citation sur un thème cher à l'auteur : dans un cas, la description d'une danse, l'hyporchème, adaptée de l'*Anabase* **(13)** et, dans l'autre, la description de la *truphè* des Perses, adaptée de la *Cyropédie* **(46)**.

[44] Cf. JACOB 2000.

VI. Les citations relatives au genre du banquet : jeux de miroir et polémique philosophique en trompe-l'œil

Dernier centre d'intérêt d'Athénée, et non le moindre : les banquets écrits par ses prédécesseurs, essentiellement ceux d'Homère, de Platon, de Xénophon et d'Épicure[45]. Deux sections de son œuvre sont notamment réservées à ce thème, une partie de la tirade de Masurius au livre V et la totalité de celle de Pontianus au livre XI[46]. Par le biais de ces deux convives, Athénée se livre à des réflexions sur le *Banquet* entendu comme genre littéraire avec ses spécificités et ses personnages et comme manuel de savoir-vivre réglant les pratiques conviviales. De manière surprenante, Athénée glisse de ces *sumpotika* à un ton de controverse, et même à une attaque virulente d'Épicure, de Platon, de Xénophon et, pour finir, de la philosophie en général. Dans ces deux sections, il cite 11 fois le *Banquet* de Xénophon et 5 fois d'autres ouvrages de l'auteur[47]. C'est peu, d'ailleurs, en comparaison de Platon, car, pendant des pages, la cible principale reste le grand philosophe athénien.

Nous avons encore affaire à un nouveau mode de citation, et même parler de citations serait ici un abus de langage, car il s'agit surtout d'allusions dont nous avons noté plus haut les formules de présentation variées[48]. L'exactitude textuelle tend donc à disparaître dans ce quatrième groupe de fragments. Pour le sens, cependant, il est frappant de constater que, malgré leur usage polémique, les allusions transmettent une image correcte de certaines pages ou de certaines caractéristiques du *Banquet* de Xénophon[49]. On aurait donc tort de négliger les « fragments » polémiques, parce qu'ils ne sont pas si fallacieux, du moins en ce qui concerne Xénophon.

Quel jugement Masurius et Pontianus portent-ils sur le *Banquet* du grand écrivain ? Un jugement contrasté : Xénophon comme Platon méritent des éloges lorsqu'ils ont le bon goût d'imiter Homère, le modèle donné comme idéal en matière de *sumpotika*, et sont sévèrement critiqués lorsqu'ils l'abandonnent. Comme Homère le fait, ils ont donc raison d'indiquer l'occasion du banquet et le nom des participants **(26)**, d'introduire des convives variés par l'âge et les occupations **(24)** et d'offrir des libations à la fin du repas **(30)**. Les reproches sont plus nombreux que les éloges et se déclinent sur deux thèmes : indécence et invraisemblance. Dans le *Banquet* de Xénophon, la vive émotion que suscite le bel Autolycos chez les convives **(27)**, le concours de beauté organisé par Socrate **(35)** ou la présence de danseurs **(32)** scandalisent Masurius. Par ailleurs, les erreurs chronologiques et historiques des deux philosophes lui paraissent grossières et il s'emploie à les débusquer à coups de démonstrations

[45] Le *Banquet* d'Épicure est également mentionné par Diogène Laërce (X, 28 et 119).

[46] Tirade de Masurius : V, 185a-193 et 215c-221a ; tirade de Pontianus : XI, 504c-509e.

[47] L'*Apologie* **(18)**, les *Helléniques* **(50)**, les *Mémorables* **(60)** et la *Cyropédie* **(39, 60)**. Dans un des passages **(64)**, Athénée mêle étroitement des éléments tirés de la *Cyropédie* et du *Banquet*.

[48] Neuf allusions, deux citations mixtes, une paraphrase, sur les 16 cas envisagés.

[49] Dans deux cas seulement, à propos de Ménon **(11)** et de Théodotè **(60)**, Athénée force le trait avec des procédés que nous venons de détailler et que nous ne reprendrons pas ici.

compliquées[50]. Enfin, Masurius et Pontianus n'hésitent pas à se servir de Xénophon contre Platon et inversement, se faisant ainsi l'écho des débats érudits de l'époque sur la rivalité supposée des deux philosophes[51]. Devant tant de contradictions et de conduites indécentes, Masurius conclut sa pléthorique tirade sur une imprécation : « L'éternité entière me manquerait si je voulais exposer mes graves reproches à l'égard des philosophes ! » Par la bouche d'un Romain sourcilleux, Athénée passerait donc d'un examen paisible de questions de banquet à une condamnation sans appel de la philosophie.

Toutes ces remarques sont présentées avec des allusions qui dérogent aux principes de citation d'Athénée et laissent perplexe : quelle mouche a donc piqué l'auteur dans les deux sections envisagées ?

Si l'on y regarde de plus près, on se rend compte qu'Athénée y change, en fait, de système : au lieu d'amonceler les citations, comme d'habitude, il soigne davantage ses tirades et accorde à ses personnages des raisonnements construits. Les allusions, qui semblent faites de tête, viennent étayer les propos et laissent entrevoir une connaissance intime du *Banquet* et, plus généralement, des œuvres citées. Comment interpréter ces brusques changements ?

Pour Ingemar Düring[52], Athénée aurait tiré des pans entiers de ces tirades d'ouvrages d'Hérodicos de Babylone, un philologue d'époque hellénistique de l'École de Pergame et un disciple de Cratès de Mallos. C'est à Hérodicos que les deux convives devraient leur anti-platonisme virulent et, symétriquement, leur homérolâtrie. Düring ne s'étend guère sur Xénophon, mais l'on voit bien en lisant Athénée que celui-ci est englobé dans les attaques contre Platon[53]. Comme ailleurs, Athénée aurait fait œuvre de compilateur et la conséquence, en ce qui nous concerne, est que les allusions aux œuvres de Xénophon ne seraient plus primaires, mais secondaires : Athénée citerait Hérodicos citant Xénophon[54]. La thèse de Düring paraît séduisante et nous serait très utile, elle expliquerait que les allusions de notre quatrième catégorie soient si spécifiques, puisqu'elles ne seraient pas de la main d'Athénée, mais de celle de son modèle. Cependant, nous n'avons pas trouvé d'indice textuel prouvant que ces deux sections reproduisent les ouvrages d'Hérodicos. Quelques citations de ce philologue y sont bien

[50] Par exemple, Xénophon n'a pas pu assister, comme il l'affirme, au repas offert par Callias à l'occasion de la victoire d'Autolycos au pancrace, puisque l'écrivain athénien n'était pas encore né ou n'était qu'un enfant à la date supposée de cette victoire **(25)**.

[51] Les *Helléniques* permettent de démontrer l'erreur de Platon sur la date de la prytanie de Socrate **(50)**, tandis que Platon sert à prouver que Xénophon place indûment son banquet quatre ans trop tôt **(36)**. Platon prétend que Cyrus n'avait pas reçu une bonne éducation et fait l'éloge de Ménon, contre le témoignage formel de Xénophon qui souligne l'éducation traditionnelle de l'un **(39)** et la perfidie de l'autre **(11)**. Enfin, les versions des deux philosophes sur l'épisode de l'oracle de Delphes sont incompatibles **(18)**. Athénée dresse le bilan de cette rivalité en XI, 504d **(64)**. Voir aussi sur ce sujet Diogène Laërce, II, 57 et III, 34 ; Aulu-Gelle, XIV, 3 ; Eusèbe, *Préparation évangélique*, XIV, 12. DORION 2000, p. LII-LXV, fait le point sur la question.

[52] DÜRING 1941.

[53] Voir DÜRING 1941, p. 54-59.

[54] Selon DÜRING 1941, p. 12-17, les citations seraient même de troisième ou de quatrième main, puisque Hérodicos citerait en fait Favorinus d'Arles, qui aurait lui-même repris ses arguments à des érudits comme Didyme.

présentées, en bonne et due forme[55], mais nous ne voyons pas comment Düring peut inférer de ces brefs fragments que la totalité des sections polémiques sont de celui-ci. Nous partageons les conclusions de Luciana Romeri, selon laquelle la reconstruction des œuvres d'Hérodicos à partir d'Athénée est arbitraire et hasardeuse[56]. Nous ajouterons à sa démonstration l'argument suivant : si l'on suit Düring, Athénée citerait Hérodicos sans le dire de manière formelle, ce qui s'appelle tout simplement un plagiat.

Or, le procédé ne va pas de soi pour Athénée : si certains jeux d'échos ou d'emprunts inavoués ne sont pas réprouvés par ses personnages, la simple *klopè* est indirectement condamnée au moins à deux reprises[57]. Au livre XI (505b, 507e et 508c-d), Pontianus souligne avec sévérité les « vols » dont se serait rendu coupable Platon dans nombre de ses dialogues[58] ; au livre XV (673d-673f), Démocrite s'en prend vertement à un certain Héphaestion pour avoir dérobé les idées d'autrui à propos du poète tragique Antiphon. Enfin, nous ne voyons pas pourquoi Athénée, dont citer les textes des autres en les nommant est la raison d'écrire, se serait abstenu de nommer Hérodicos dans les cas présents. Nous ne croyons donc pas à un pur plagiat de plusieurs pages de la part d'Athénée.

Devons-nous en déduire qu'Athénée a fait exceptionnellement l'effort de composer les tirades de sa propre main pour présenter des arguments qui lui tenaient à cœur ? C'est la thèse de Luciana Romeri, qui table sur le sérieux de la polémique anti-philosophique d'Athénée et de ses positions anti-platoniciennes. Mais il faut se méfier d'Athénée, car dans le jeu de polyphonie complexe qu'il a savamment organisé en multipliant les locuteurs et en laissant proliférer les citations, il n'est jamais aisé de comprendre où il se cache. Des détails ne cadrent pas avec la thèse de Luciana Romeri, en voici quelques-uns.

D'abord, Platon et Xénophon sont-ils vraiment les opposés du respectable Homère ? Non, les lectures d'Athénée sont plurielles et paradoxales et, en utilisant notamment comme filtres les comiques et les érudits hellénistiques[59], Athénée sait aussi repérer la malignité du grand poète lui-même. Par exemple, au livre I, il nous fait comprendre de manière plutôt salace que les valeureux et frugaux héros d'Homère devaient bien manger autre chose que des viandes grillées (I, 25e) et qu'il est impensable qu'ils soient restés chastes devant Troie pendant dix ans (I, 25c). Par son système de citations qui se répondent tout en étant dispersées dans l'ensemble de son banquet, Athénée met les œuvres en porte-à-faux avec elles-mêmes, traque les contradictions, si bien qu'il n'y a pas d'autorité littéraire qui ne soit subvertie d'une manière ou d'une autre dans les *Deipnosophistes*. Indécence visible chez Platon et chez Xénophon, dignité et tempérance hypocrites chez Homère : il n'est pas certain qu'Athénée, du fond de sa bibliothèque, ne renvoie poètes et philosophes dos à dos.

[55] Huit citations en tout dans l'ensemble des *Deipnosophistes*, dont quatre à l'intérieur du livre V (192b, 216f, 219b-c, 222a)

[56] ROMERI 2002 et 2003, p. 311-316.

[57] JACOB 2004a aborde la question du plagiat chez Athénée p. 149-150 et p. 155-156.

[58] Sur les accusations de plagiat portées contre Platon, cf. BRISSON 2000.

[59] Sur Homère chez Athénée et les jeux érudits et ironiques des convives sur les épopées, cf. HEATH 2002.

Quant à la tirade échevelée de Masurius, il s'en moque ouvertement. Ulpien, un des principaux convives, ne manque pas de souligner qu'elle a laissé l'assemblée tout à fait abasourdie, comme après un déluge de vin pur (V, 221a), et il accuse le malheureux Romain d'avoir avalé autant de vin qu'un cheval boit d'eau, au point de ne plus avoir été en mesure de distinguer un *koppa*. L'excellent Masurius a-t-il donc vraiment traité, comme annoncé, des questions philosophiques « les plus utiles et les plus édifiantes pour l'esprit » (V, 185a) ? Ou Athénée s'est-il une fois de plus moqué de son lecteur ? Au bas mot, en raillant la diatribe de son convive, l'écrivain de Naucratis se tient à distance, laisse entendre qu'il ne reprend pas à son compte les attaques portées contre les philosophes, ou, tout au moins, il en atténue le ton brutal et sentencieux.

Selon nous, il n'est pas impossible qu'il ait caricaturé ou pastiché des arguments repris à des anti-platoniciens notoires comme Théopompe ou Hérodicos. En l'absence des textes sources, et donc de preuves, déterminer les brefs emprunts implicites et les parts de pastiche et de création qu'il a injectées dans les tirades nous paraît une tâche difficile. Les contemporains d'Athénée, habitués aux lectures publiques et aux démonstrations des sophistes, devaient comprendre sans beaucoup de peine les clins d'œil ironiques d'Athénée. Pour revenir aux œuvres de Xénophon, les modernes, eux, ne sauront jamais si les allusions étudiées sont de première ou de seconde main.

Finissons par quelques observations sur le fond de ces attaques, mi-sérieuses, mi-comiques, de la part d'Athénée à l'égard de Xénophon et de Platon. Ses arguments paraissent à première vue d'une teneur philosophique indigente : pour dénoncer la malignité des philosophes, ne sont retenus que des détails historiques secondaires, des dates, des comportements licencieux[60]. Si l'on compare les livres V et XI avec les *Philosophes à l'encan*, par exemple, on serait tenté de conclure qu'Athénée descend encore d'un degré dans le « schématisme caricatural » et dans la « désagrégation » de la philosophie que l'on reproche à Lucien[61].

Sous leurs airs futiles, pourtant, ces bagatelles[62] touchent à l'essentiel. Les invraisemblances historiques et les anachronismes relevés prouvent que les deux philosophes ont inventé leurs banquets, ou, autrement dit, qu'ils ont fait œuvre de poètes. La célèbre condamnation que Platon prononce contre Homère au livre X de la *République* pour cause de mensonge et de fiction, Athénée la retourne tout

[60] DÜRING 1941 s'étonnait déjà de l'incompréhension de la philosophie platonicienne dont témoignaient les œuvres d'Hérodicos de Babylone, qu'il avait reconstruites à partir d'Athénée (p. 15-17).

[61] BEAUPÈRE 1967, p. 6-7.

[62] Évidemment, selon Athénée, ce sont Platon et Socrate qui auraient proféré des sottises (*lèros*, V, 217a, *paignia*, XV, 703c), tandis que les deipnosophistes se seraient livrés, eux, à des recherches sérieuses (*spoudasmata*, XV, 703c), comme il le souligne dans son étrange conclusion, par antiphrase selon nous. Nous assistons, une fois de plus, à l'un de ces renversements burlesques dont Athénée a le secret et qui obéissent au principe qu'il énonce au début du livre V (185a-b), à travers deux vers d'Agathon :

« D'un côté, nous traitons de l'accessoire comme de quelque chose d'essentiel,
De l'autre, nous travaillons à faire de l'essentiel quelque chose d'accessoire. »

à fait consciemment contre les dialogues de Platon et de Xénophon eux-mêmes[63]. Il reprend à sa façon les problèmes de la *mimèsis*, entendue au sens d'imitation de la réalité, et laisse entendre que, malgré leurs prétentions, les œuvres, quelles qu'elles soient, ne sont pas le réel, ne peuvent non plus en donner une représentation adéquate et qu'elles sont fatalement artefacts. Les philosophes, tout comme les écrivains, sont des *eidôlôn dèmiourgoi*, des « fabricants de fantômes »[64].

Ces mêmes philosophes seraient, d'autre part, dépravés et l'accusation dépasse les seuls Platon et Xénophon, puisqu'aucune secte philosophique n'échappe à la verve satirique et indirecte des *Deipnosophistes*[65]. L'écrivain de Naucratis a ratissé dans la littérature grecque toutes les preuves et tous les indices des écarts de conduite observables chez les prétendants à la tempérance et à la sagesse. Le reproche d'immoralité est fondamental, grave et aussi ancien que la philosophie elle-même ; de la comédie en passant par la condamnation à mort de Socrate et par la Seconde Sophistique[66], il court dans la culture grecque depuis toujours. Athénée n'innove donc pas en brodant avec humour sur le thème de la malice des philosophes.

En même temps que fait-il lui-même sur ces deux plans, fiction et dépravation ? De Galien à Ulpien, de Plutarque à Démocrite, son banquet ne mélange-t-il pas d'invraisemblables convives et ne reproduit-il pas de surcroît des centaines de passages assez lestes ? Athénée ne tomberait-il pas sous le coup de ses propres accusations ? À ces questions à la fois littéraires et morales, l'auteur propose, selon nous, une solution implicite et silencieuse, bien dans sa manière. Il avoue le caractère purement fictif et fantaisiste de son banquet à lui et, à l'intérieur de ce cadre fictif, rapporte non pas essentiellement les paroles et les comportements des convives, mais les citations que ceux-ci utilisent. Son Plutarque vient d'Alexandrie, non de Chéronée, son Démocrite de Nicomédie, non d'Abdère, son Zoïlos « ne se soucie même pas de questions homériques », selon l'expression de Desrousseaux[67], son banquet dure trois jours, et il ne peut pas l'ignorer. Du reste, en imitant ou en pastichant le *Banquet* et le *Phédon* de Platon dès l'introduction de son improbable banquet[68], il signale d'emblée que

[63] Ath., XI, 505c : « […] Platon, qui a tout simplement dénigré les autres, qui, dans *La République*, a banni Homère et la poésie imitative (*mimètikè*), alors qu'il a lui-même écrit, en utilisant cette *mimèsis* (*mimètikôs*), des dialogues dont il n'a même pas trouvé l'idée tout seul ! »

[64] Platon, *Rép*., 599 d (trad. de BOMPAIRE 2000, p. 23).

[65] C'est tout un peuple d'Académiciens, de Péripatéticiens, de Stoïciens et d'Épicuriens viveurs (VII, 281c-e ; XII, 546d-548b), de Pythagores lascifs (XIII, 599a) et de Cyniques gloutons (comme le personnage de Cynulcus) qui défile sous nos yeux dans l'ensemble des *Deipnosophistes*.

[66] Par exemple, voir l'étude de ROMERI 2002 sur Lucien, p. 193-246.

[67] DESROUSSEAUX 1956, p. XVII.

[68] Ath., I, 1f-2b : « Athénée met en scène son dialogue en émule de Platon. Voici, par exemple, comment il commence : "Étais-tu en personne, Athénée, de cette belle compagnie des Deipnosophistes, ainsi qu'on les a maintenant surnommés, celle dont on a fait tant de bruit par la ville ? Ou est-ce d'après un autre que tu l'as conté à tes amis ? – J'en étais en personne, Timocrate. – Voudrais-tu bien nous faire part, à nous aussi, de ces beaux propos tenus coupe en main ('c'est à la troisième prise d'empreinte (ἀπομαξαμένοισι) que les dieux accordent de mieux faire',

ses *Deipnosophistes* s'inscrivent non pas dans la réalité, mais dans un jeu littéraire, dans une *mimèsis* entendue cette fois comme imitation des Anciens et réinterprétée de manière originale et ironique. Ce faisant, il rend hommage au Platon écrivain contre le Platon philosophe. Quant aux morceaux les plus licencieux, les convives ne les inventent même pas, ils les répètent à partir d'autres auteurs, tandis qu'eux-mêmes gardent la mesure[69]. Fiction assumée et citation de citations autorisent dès lors toutes les audaces : la morale paraît sauve.

Conclusion : les *Deipnosophistes* comme œuvre littéraire

Nous avons cru pouvoir repérer quatre grands régimes de citation qui correspondent aux grands pôles d'intérêt d'Athénée et à des tendances plus qu'à un classement aux critères incontestables : il est impossible et vain de vouloir enfermer le foisonnement des *Deipnosophistes* dans un cadre rigide.

Mais quel auteur Athénée est-il enfin ? Nous avons mis en lumière au fur et à mesure certains de ses outils. Énumérons : choix des auteurs, choix des ouvrages, choix des passages à l'intérieur des ouvrages ; coupes des citations, larges, étroites, internes ; formules de présentation plus ou moins étoffées ; procédés d'« indexation » ; reformulations partielles ; recontextualisation par insertion dans un thème, un catalogue ; jeux d'énonciation avec les locuteurs, mise en scène ; réseaux de thèmes et échos d'une citation à l'autre. La liste n'est pas close. Cela ressemble à une étrange rhétorique ou à une poétique inédite autour de citations qui formeraient de nouvelles unités de compte. Il faut comparer les modes de citation d'Athénée avec les pratiques du temps pour mesurer l'originalité des *Deipnosophistes*. Les citations d'Athénée ne sont ni des preuves, ni des arguments d'autorité, ni des ornements de discours, les auteurs anciens ne sont ni imités, ni assimilés, ils ne servent pas le texte comme dans les *Propos de Table* de Plutarque ou les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle. Les « fragments » constituent une effarante matière première, délibérément retravaillée.

En deuxième lieu, Athénée se joue des grands modèles de la *paideia* grecque : le palmarès des auteurs les plus cités que nous donnions en entrée montre qu'Athénée s'inscrit bien dans l'admiration que les sociétés antiques vouent au passé, une admiration dont la place accordée à Xénophon fournit un exemple éloquent. Les chercheurs contemporains ont aussi mis en évidence combien Athénée relisait ces canons avec des grilles plus récentes, inspirées par exemple des exercices scolaires, du genre des *problèmata*, des *quaestiones*, des pratiques des lettrés de son temps, des déclamations, des débats et des recherches des érudits et des philosophes hellénistiques[70], là non plus la liste n'est pas close. Les

comme dit quelque part le poète de Cyrène), ou nous faut-il aller demander le renseignement à quelque autre ?" ». Cf. *Banquet*, 172 a-b ; *Phédon*, 57a ; voir DESROUSSEAUX 1956, p. 3 (traduction ici modifiée) ; sur le sens d'ἀπομαξαμένοισι, cf. ROMERI 2002, p. 292 n. 97.

[69] Nous rejoignons la conclusion de DAVIDSON 2000, p. 303.

[70] Nous renonçons à énumérer tous les articles qui nous ont permis de parvenir à cette conclusion ; nous nous contenterons de renvoyer aux riches contributions que l'on trouve dans BRAUND & WILKINS 2000 et dans le présent volume, ainsi qu'à JACOB 2001.

Deipnosophistes gardent la trace de ces filtres intermédiaires, grâce notamment à l'abondance des auteurs hellénistiques cités. Mais l'examen du corpus de Xénophon nous a convaincue que c'est surtout avec une bonne humeur empruntée à la comédie qu'Athénée relit les Anciens.

Athénée a mis un infatigable sérieux à s'amuser de la sorte, comme le prouve à l'envi sa façon d'utiliser un même passage de diverses manières. Dans notre corpus, nous avons relevé sept cas de passages démembrés, puis répartis dans différents livres[71]. Par exemple, dans le chapitre qui conclut la *Cyropédie*, l'écrivain taille les chapitres VIII, 8, 15-17 et 19-20 pour condamner la décadence perse au livre XII, et réserve le chapitre VIII, 18 au livre XI pour agrémenter sa liste de collectionneurs de coupes. Comment donc Athénée a-t-il procédé, à la fois dans ses lectures et dans la construction de son œuvre, pour parvenir à un résultat aussi rigoureux ? Il faut qu'il ait eu son projet en tête suffisamment tôt pour choisir les ouvrages, les parcourir et opérer des sélections dans la perspective de son banquet ; il lui a fallu un plan, même grossier, assorti d'un système de fiches ou de rouleaux, pour éviter des répétitions à l'intérieur de ses 15 livres. On songe ici à une remarque de J. Davidson[72] sur l'extraordinaire discipline requise par ce travail, d'autant qu'Athénée est souvent allé puiser dans des sources sans rapport immédiat avec ses catalogues. On songe aussi à l'étude de T. Dorandi sur les méthodes de lecture et de rédaction d'écrivains tels que Philodème de Gadara et Pline l'Ancien[73]. Il est tentant d'imaginer un Athénée assisté d'un lecteur et d'un secrétaire, recueillant ou ordonnant de recueillir les textes pertinents au mot près, puis en ajustant le montage avec encore plus de minutie que le naturaliste romain.

Prêterions-nous à Athénée, ce compilateur, plus que de raison ? Nous serions-nous laissé emporter par un étrange plaisir du texte ? Nous répondrons avec Athénée et par une dernière citation. L'écrivain affirme au livre I **(33)** :

> « Même le sage Socrate aimait la danse de Memphis et, souvent surpris à danser, selon Xénophon, il disait à ses familiers que la danse constituait un exercice pour chaque articulation. »

Cette danse de Memphis a intrigué les commentateurs[74]. Dans le *Banquet* de Xénophon, Socrate avouait bien son goût pour la danse, qui « faisait travailler tout son corps, le rendait tout entier équilibré », et Charmide confirmait qu'un jour, de grand matin, il avait surpris le philosophe en train de danser. Mais nulle trace de « danse de Memphis » à proprement parler ni chez Xénophon, ni dans la littérature antique. « Memphis » existe pourtant, mais chez Athénée lui-même, qui nous apprend qu'il s'agit d'un danseur de son temps, surnommé ainsi parce que, comme la cité d'Égypte, son mouvement est « exempt d'orage »[75]. « Cet homme,

[71] **8**, **9**, **10** ; **16**, **17** ; **28**, **29** ; **31**, **32** ; **46**, **47** ; **56**, **57** ; **59**, **60**. Il n'y a pas de véritables doublons dans notre corpus, mais parfois réutilisation partielle d'un passage cité ailleurs.

[72] DAVIDSON 2000, p. 298.

[73] DORANDI 2000, ch. 2. Sur les méthodes de Pline, voir Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, préface, 17-18, Pline le Jeune, *Lettres*, III, 5 et VI, 16.

[74] ZECCHINI 1989a, p. 40, et AMBAGLIO 1990, p. 58.

[75] Cf. Ath., I, 20c-d, et notes de DESROUSSEAUX 1956 *ad loc*.

dit-il, nous fait voir ce qu'est la philosophie pythagoricienne, puisque avec son silence il nous communique en clair toute chose aussi nettement que les gens qui se targuent d'enseigner les arts de la parole ». La danse de Memphis est donc une pantomime silencieuse et expressive, qu'Athénée élève au rang de plaisante métaphore de la philosophie. Nous ne sommes pas loin, quant à nous, de voir dans ces lignes un de ces multiples commentaires réflexifs et ironiques que l'auteur a semés tout au long de son banquet et qui finissent par dessiner un Athénée par Athénée à l'intérieur des *Deipnosophistes*. Car communiquer sans bruit, ou plutôt en riant discrètement, compte tenu du nombre de citations tirées de la comédie, ce que les autres développent avec les ressources rhétoriques ordinaires, c'est bien ce que fait l'écrivain de Naucratis. Comment ? En juxtaposant des milliers de citations, en laissant le lecteur opérer les rapprochements nécessaires, bref en l'invitant, s'il le souhaite, à construire le sens et à rédiger le texte ou les textes qu'il n'a pas écrits, sans garantie. Pour ce qui est du Socrate dansant, Xénophon a une fois de plus bon dos : Athénée accommode le personnage à sa sauce et nous propose peut-être une allégorie de sa propre philosophie. Avec une grande économie de moyens, il nous sert un Socrate encore plus prosaïque et plus gesticulant que celui du *Banquet*[76], antithèse vivante du Socrate platonicien invraisemblablement figé dans ses extases[77].

Nous serions donc tentée d'inscrire Athénée au nombre des grands facétieux de la littérature, dans une généalogie qui conduirait d'Aristophane à *Finnegans Wake*, en passant par Lucien ou Sterne. Rabelais plaçait Athénée à la table de Gargantua et parodiait ses catalogues[78] : la même furieuse manie d'empiler les mots, les choses et les livres, de fondre ensemble les genres et les traditions en se moquant du lecteur et du sens taraudait sans doute ces deux tempéraments. Certes, mais Athénée n'a ni la fantaisie de Lucien, ni la puissance de Rabelais, ni l'humour de Sterne ; il accumule les hapax sans créer de langue nouvelle, ses listes n'ont pas la taille acceptable de celles d'Anaxandride[79] et, s'il amasse avec obstination ses citations comme le facteur Cheval ses galets, les *Deipnosophistes* n'ont pas l'éclat surréaliste de son merveilleux palais. La somme des *Deipnosophistes* effare, c'est un fait. Pour comprendre, il faut peut-être se tourner vers des œuvres hors norme comme celle de l'artiste brésilien Bispo do Rosario, vers ses vertigineuses collections d'objets et ses extraordinaires tissus qui mêlent

[76] On aura compris tout le danger qu'il y aurait à reconstruire le Socrate de Xénophon à partir des *Deipnosophistes*.

[77] *Banquet*, 175 b et 220 c, *Phédon,* 84 b-c, Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, II, 1, 1-3.

[78] Cf. *Gargantua*, chap. XXIII. Le procédé de l'accumulation, procédé comique par excellence, est visible partout chez Rabelais, mais les listes, notamment les listes de mets, se multiplient à partir du *Tiers Livre*. Un catalogue de poissons (*Le Quart Livre*, chap. LX) et un catalogue de danses (*Le Cinquième Livre*, chap. XX) font inévitablement penser aux *Deipnosophistes* (VII et XIV, 629c-631e), que Rabelais pouvait lire dans l'édition de Christian Herlin et Jean Walder, parue à Bâle en 1516.

[79] Poète de la Comédie Moyenne (IV^e^ siècle av. J.-C.), dont Athénée copie une liste de mets en IV, 131a-f.

les images et les mots[80]. Mais Bispo do Rosario n'appartenait pas au monde ordinaire et souffrait d'une maladive compulsion à nommer, à classer, à énumérer sans fin. Athénée, lui, est parfaitement conscient de ce qu'il fait et ce sont les livres qu'il compulse dans des limites fixées à l'avance. Car son banquet a un début, à l'imitation de Platon, un milieu, un extravagant catalogue de poissons, et une fin, présentée sous la forme d'une ultime et énigmatique citation (XV, 702c) :

> « Que l'on commence ou que l'on finisse, y a-t-il quelque chose de plus beau que ce qu'on désire le plus ? »

Que recherchait le plus Athénée ? Difficile de le dire, mais, au terme de son banquet, il semble admettre qu'il n'a pas étanché ses soifs diverses et que le désir est demeuré désir. Ne serait-ce pas une manière de dire qu'il a assimilé une des leçons essentielles du *Banquet* de Platon, à savoir que le désir est bien fils à la fois de *Poros* et de *Pénia* et s'alimente du manque ?

Notre enquête n'a reposé que sur un nombre restreint de fragments et n'autorise que des conclusions très partielles. Disons seulement qu'à notre sens, les chercheurs modernes pourront retrouver dans les *Deipnosophistes* des vestiges de la civilisation grecque disparue, mais avec des précautions. Car il faut surtout imaginer Athénée en Memphis goguenard et démesuré, en glaneur heureux et monstrueux, peut-être persuadé, avant Sterne, « that every time a man smiles, – but much more so, when he laughs, it adds something to this Fragment of Life. »

Appendice : liste des « fragments » de Xénophon

A = citations à usage linguistique (*supra* II) ; B = citations entrant dans les listes d'objets, de végétaux ou d'animaux (*supra* III) ; C = citations relatives aux personnages-types, aux pratiques conviviales et au thème de la *truphè* (*supra* IV) ; D = citations relatives au genre du banquet (*supra* V) ; gauch. = gauchissement sémantique.

*Citations tirées d'*Agésilas

1. *Agés*. (V, 1)[81] = XIV, 613c : tempérance d'Agésilas, paraphrase, gauch., C
2. (*Agés*. VIII, 7) = IV, 138e : le κάναθρον (siège de procession), mention, A
3. *Agés*. (IX, 3) = IV, 144b-c : luxe des festins perses, citation *verbatim,* C

*Citations tirées de l'*Anabase

4. *Anab*. I (5, 2) = IX, 397a : forme correcte du mot δορκάδες (gazelles), citation *verbatim,* A

[80] Cet artiste brésilien (1909-1989) passa une grande partie de sa vie dans des hôpitaux psychiatriques, notamment à la Colônia Juliano Moreira, à Rio. Cf. deux catalogues d'exposition : *La Clé des champs, Arthur Bispo do Rosario*, Galerie Nationale du Jeu de Paume, Paris, 2003 ; *Art brut brésilien, Arthur Bispo do Rosario*, Halle Saint Pierre, Paris, 2005 (l'exposition elle-même, annulée, n'a jamais eu lieu).

[81] Nous avons mis entre parenthèses les références bibliographiques renvoyant aux textes de Xénophon qui ne figurent pas dans le texte d'Athénée lui-même.

5. *Anab*. I (5, 3) = IX, 390 c-d : vol court des perdrix, citation littérale, B
6. *Anab*. I (9, 25) = XI, 784d : le βῖκος (type de jarre), citation littérale, B
7. (*Anab*. I, 10, 2-3) = XIII, 576d : les compagnes de Cyrus, allusion, C
8. *Anab*. (II, 3, 14-15) = I, 29d : le vin de palme, mention, B
9. *Anab*. II (3, 14-15) = XIV, 651b : les dattes, citation littérale, B
10. *Anab*. II (3, 16) = II, 71d : la cervelle de palmier, citation littérale, B
11. (*Anab*. II, 5, 24-42 et II, 6, 21-29) = XI, 505a-b : portrait défavorable de Ménon, allusion, gauch., C
12. *Anab*. VI (1, 4) = XI, 476c : la corne à boire (chez les Paphlagoniens), citation litt., gauch., B
13. *Anab*. VI (5-11) = I, 15e-16a : l'hyporchème (danse mimétique), citation mixte, gauch., C
14. *Anab*. VII (2, 23) = XI, 476c : la corne à boire (chez les Thraces), citation mixte, B
15. *Anab*. VII (3, 16-20 et 5, 1-8) = VI, 252a : le « parasite » Héracleides, mention, gauch., C
16. *Anab*. VII (3, 21) = II, 49, b-c : sens du mot τρίπους, citation avec coupe, A
17. *Anab*. VII (3, 21) = IV, 150f-151e : le banquet offert par Seuthès, citation mixte, gauch., C

*Citations tirées de l'*Apologie

18. (*Apol*. 14) = V, 218e-f : l'oracle de Delphes sur la sagesse de Socrate, cit. quasi litt., D

*Citations tirées de l'*Art de la chasse

19. *Chasse* (V, 1) = IX, 400a : accusatif et accentuation du mot λαγώς (lièvre), mention, A
20. *Chasse* (V, 13) = IX, 400e : caractère prolifique du lièvre, paraphrase, B
21. *Chasse* (V, 30) = IX, 368e : forme du mot κωλῆ (cuisse), citation *verbatim*, A

Citations tirées de L'art équestre

22. *Art équ*. (I, 8) = III, 94e-f : la mâchoire du lièvre, cit. quasi littérale, B

Citations tirées du Banquet

23. *Banquet* = I, 23c : sens des termes κατακεῖσθαι et κατακεκλίσθαι, mention, A
24. (*Banquet*) = V, 187b : éloge de la variété des convives dans le *Banquet* de Xén., allusion, D
25. *Banquet* (I, 1-4) = V, 216c-d : erreur chronologique dans le *Banquet* de Xén., allusion, D
26. *Banquet* (I, 2-7) = V, 186e : éloge de Xén. pour la description des circonstances de son banquet, allusion, D
27. *Banquet* (I, 9) = V, 187f-188a : comportement indécent des convives à l'égard d'Autolycos, citation mixte, D
28. *Banquet* (I, 11) = XIV, 614c-d : le bouffon Philippe, citation littérale, C
29. (*Banquet,* I, 11) = I, 20b : le bouffon Philippe, mention, C
30. (*Banquet*, II, 1) = V, 179d : les libations dans le *Banquet* de Xén., allusion, D

31. *Banquet* (II, 2-4) = XV, 686d-f : critique justifiée de Socrate à l'égard des parfums, cit. litt., C
32. (*Banquet*, II, 1-4) = V, 188c : incohérence de Socrate à propos de questions de décence, allusion, D
33. (*Banquet*, II, 17 et 19) = I, 20f : Socrate amateur de danse, allusion, gauch., C
34. *Banquet* (II, 24-26) = XI, 504c-d : éloge de l'usage de petites coupes dans le *Banquet* de Xén., citation litt., D
35. (*Banquet*, IV, 19) = V, 188d : critique du concours de beauté proposé par Socrate, allusion, D
36. *Banquet* (VIII, 32-33) = V, 216e : erreur chronologique à propos de Pausanias, citation *verbatim*, D

Citations tirées de la Cyropédie

37. *Cyr*. I (2, 8) = XI, 482b : le κώθων (type de coupe), mention, gauch., B
38. *Cyr*. (I, 2, 11) = IV, 157e : exemple de sobriété, paraphrase, C
39. (*Cyr.* I, 3, 1) = XI, 504f-505a : contradiction entre Plat. et Xén. à propos de Cyrus, allusion, D
40. *Cyr.* I (3, 4) = IX, 368a : sens du mot παροψίς (assiette ou son contenant), citation *verbatim*, A
41. *Cyr*. I (3, 5) = IX, 410c : le χειρόμακτρον (serviette pour les mains), citation littérale, B
42. *Cyr*. I (3, 9) = X, 424b : le κύαθος (coupe pour puiser le vin), mention, B
43. *Cyr.* II (I, 6, 39) = IX, 373d : morphologie du terme ὄρνις, citation *verbatim*, A
44. *Cyr.* III (V, 1, 1) = X, 433f : emploi métaphorique de δίψος (soif de plaire), cit. *verbatim,* A
45. *Cyr*. VIII (8, 10) = XI, 496 c-d : la προχοίς (sorte de pot de chambre), citation littérale, B
46. *Cyr*. VIII (8, 15 -17 et 19-20) = XII, 515a-d : la décadence des Perses, cit. avec coupes internes, gauch., C
47. *Cyr*. VIII (8, 18) = XI, 465e : les Perses collectionneurs de coupes, citation littérale, C

*Citations tirées de l'*Économique

48. *Écon*. (VIII, 8) = I, 23b : sens du terme ἀναπίπτειν, cit. quasi littérale, A
49. *Écon*. (XIX, 19) = XIV, 653e : les grappes de raisin, citation *verbatim,* B

Citations tirées des Helléniques

50. *Hell*. I (7, 14-15) = V, 217f-218a : date de la prytanie de Socrate, citation litt., D
51. (*Hell*. III, 4, 17) = X, 421b : emploi métaphorique du terme ἐργαστήριον, mention, A

Citations tirées de Hiéron

52. *Hiér*. (I, 22-23) = III, 121 d-e : méfaits des plats trop épicés, citation littérale, C
53. *Hiér*. (I, 17-21) = IV, 144 c-e : le repas d'un tyran, citation littérale, C
54. *Hiér*. (IV, 2) = IV, 171e-f : exemple de goûteur, cit. quasi littérale, C

Citations tirées des Mémorables

55. *Mém*. II (5, 2) = IV, 171a : nom de l'esclave préposé au marché, citation littérale, A
56. (*Mém*. II, 1, 21) = XII, 510c : apologue d'Héraclès, du Vice et de la Vertu, allusion, gauch., C
57. *Mém*. (II, 1, 21) = XII, 544d : apologue d'Héraclès, du Vice et de la Vertu, allusion, gauch., C
58. *Mém*. (II, 1, 21) = III, 124c : usage de la neige dans les boissons, allusion, B
59. *Mém*. (III, 11, 1) = XIII, 588d : visite de Socrate à Théodotè, paraphrase, gauch., D
60. *Mém*. II (III, 11) = V, 220e-f : immoralité des conseils de Socrate à Théodotè, allusion, gauch., D
61. *Mém*. (III, 13, 4) = VII, 277d : illustration de l'emploi d'ὀψοφαγίστατος, citation *verbatim*, A
62. (*Mém*. III, 14, 4) = V, 186d : ironie de Socrate à l'égard d'un gourmand, paraphrase, D

Citations tirées des Revenus

63. *Revenus* (IV, 14) = VI, 272c : les esclaves de Nicias, paraphrase, C

Mélange

64. *Cyr.* et *Banquet* = XI, 504d : rivalité de Platon et de Xénophon à propos de Cyrus et de leurs *Banquets*, allusion, D

Citation en rapport avec Xénophon

X, 427f-428a : remarque de Xénophon au tyran Denys.

2

FRAGMENTS D'HISTORIENS NON CONSERVÉS

LES FRAGMENTS D'HELLANICOS CHEZ ATHÉNÉE

Dino AMBAGLIO
(Università degli Studi di Pavia)

RÉSUMÉ. – Alors que, de tout temps et en tous lieux, les citations sont couramment faites en vue de rectifier des opinions que l'on suppose erronées et qu'elles ont par conséquent une portée polémique, l'analyse des passages des *Deipnosophistes* où l'on évoque Hellanicos démontre qu'Athénée s'éloigne de la perspective critique et qu'il a au contraire tendance à accueillir intégralement les matériaux qu'il peut utiliser lorsqu'il traite un certain sujet. La dizaine d'allusions à Hellanicos dans les *Deipnosophistes* manifeste une prédilection commune pour l'ethnographie de l'Égypte. Les citations, souvent textuelles, ont l'avantage de transmettre des titres inconnus par ailleurs. Mais elles offrent aussi un aperçu du sort que pouvait subir une œuvre à l'époque hellénistique (critique d'authenticité ; adaptations de forme et de format).

ABSTRACT. – Whereas in all times and places quotations are often made in order to correct mistaken opinions which are supposed to be wrong and have therefore a polemical significance, the analysis of the passages of the *Deipnosophists* in which Hellanicus' fragments are contained shows that Athenaeus is far from having a critical point of view and, on the contrary, he tends to accept entirely all the available information on the topic he deals with. The ten allusions to Hellanicus in the *Deipnosophists* reveals some predilection for the ethnography of Egypt. The quotations are sometimes true fragments and some references transmit otherwise unknown titles of Hellanicus' writings. Lastly, many allusions give evidence about the critical and bibliographical life of some of Hellanicus' works in the Hellenistic time.

*
* *

On ne saurait discuter de la contribution apportée par Athénée à notre connaissance du contenu des œuvres d'Hellanicos sans s'appuyer sur quelques éléments de comparaison avec d'autres auteurs de l'historiographie grecque dont les œuvres sont également perdues. Il est ainsi fort suggestif de partir du très fameux passage où Denys d'Halicarnasse présente une liste bipartite des « premiers historiens » (ἀρχαῖοι συγγραφεῖς), en distinguant ceux qui vécurent avant la guerre du Péloponnèse et ceux qui vécurent jusqu'à l'époque de Thucydide, tout en proposant un petit canon, très discuté et très discutable, de l'historiographie grecque des origines[1]. Parmi les historiens de la première

[1] *De Thuc*. 5. Sur ces premiers historiens et sur la classification de Denys d'Halicarnasse, cf. PORCIANI 2001. Sur les citations des historiens dans les traités rhétoriques de Denys, cf. PAYEN 2004.

époque, Athénée ne connaît ni Eugéon de Samos, personnage dont le nom même est un mystère[2], ni Déiochos de Proconnèse[3] ni Eudémos de Paros[4] ni Démoclès de Phygéla ni Amélésagoras de Chalcédoine ni Acousilaos d'Argos : parmi les noms de ce premier groupe, il cite seulement Hécatée de Milet (un témoignage et dix fragments) et Charon de Lampsaque (trois fragments)[5]. Du second groupe, celui dans lequel figure Hellanicos, Athénée ne connaît ni Damastès de Sigée[6] ni Xénomédès de Kéos[7], tandis que Xanthos de Lydie[8] est présent avec trois fragments. Hellanicos apparaît donc comme l'un des rares historiens de cette liste – quatre sur douze – à se trouver cité dans les *Deipnosophistes*. L'examen de ces allusions – une dizaine au total[9] – permet de mettre en lumière quatre caractéristiques : la prédilection (d'Hellanicos et surtout d'Athénée) pour l'ethnographie de l'Égypte ; le caractère textuel de certaines citations ; la transmission de titres par ailleurs inconnus ; et le témoignage ainsi livré sur le sort critique et éditorial des écrits d'Hellanicos dans la postérité antique.

I. Une prédilection pour l'ethnographie de l'Égypte

Hellanicos est surtout cité pour des matériaux ethnographiques et historiques relatifs à l'Égypte, qui était la patrie d'Athénée, et l'on peut penser qu'il est surtout apprécié du Naucratite précisément en tant qu'auteur d'*Aiguptiaka*. C'est d'abord grâce à Athénée que l'on connaît ce titre de son œuvre qui n'est cité par personne d'autre. D'ailleurs, parmi les nombreux auteurs de ce que les anciens appelaient *Aiguptiaka*, à part Hellanicos, Athénée n'évoque que Lykéas de Naucratis[10], que Jacoby situe au bénéfice du doute au IV^e^ siècle av. J.-C., et Asclépiadès de Mendès[11], qui vécut peut-être à l'époque d'Auguste. Si l'on en juge d'après cela, il est hors de doute qu'en ce qui concerne l'Égypte Hellanicos faisait encore autorité du temps d'Athénée et que cette autorité pouvait lui venir de son antiquité.

Les références à Hellanicos dans les *Deipnosophistes* sont, du point de vue de la qualité, parmi les meilleurs témoignages que nous ayons sur lui et ce n'est pas

[2] *FGrHist* 535. La bibliothèque d'Athénée semble pourtant contenir beaucoup de matériaux précieux sur les *Samiôn horoi*, comme le montre le cas des écrivains de Samos Douris (*FGrHist* 76 F 26 et F 60 d'après les *Horoi Samiôn* ou *Chroniques de Samos*), Aéthlios (*FGrHist* 536. Cf. ZECCHINI 1989a, p. 162, 164, 256) et surtout Alexis (*FGrHist* 539. Cf. ZECCHINI 1989a, p. 163-164, 168, 171, 221) et Ménodote (*FGrHist* 541. Cf. ZECCHINI 1989a, p. 71, 81, 155, 163-164, 166, 172, 195, 253-254), dont les deux derniers ne sont mentionnés que dans les *Deipnosophistes*.

[3] *FGrHist* 471.

[4] *FGrHist* 497.

[5] *FGrHist* 262.

[6] *FGrHist* 5.

[7] *FGrHist* 442.

[8] *FGrHist* 765. Voir TOZZI 1965 ; DORATI 2003, p. 313.

[9] On en trouvera la liste dans l'index de BONNECHERE 1999, III, p. 288. Les fragments d'Hellanicos seront ici cités d'après la numérotation de Felix Jacoby dans la section *FGrHist* 4.

[10] *FGrHist* 613. ZECCHINI 1989b, p. 708.

[11] *FGrHist* 624.

tant pour leur fréquence et pour leur étendue que pour leur forme et pour ce qu'elles indiquent du contenu des œuvres ethnographiques, dont les *Aiguptiaka* représentaient une part considérable.

Du point de vue du contenu, les fragments des *Aiguptiaka* attestent une description du pays égyptien dans laquelle les renseignements ethnographiques sur les croyances, sur les mœurs, sur les ressources quotidiennes et sur les phénomènes naturels étaient encore plus importants que le récit historique. Il me semble qu'ils ne donnent pas là une image trompeuse de l'ethnographie d'Hellanicos, qui serait déformée par le point de vue orienté des *Deipnosophistes*, mais que l'ensemble reflète assez fidèlement la structure des œuvres ethnographiques d'Hellanicos. Ce dernier répondait de la sorte aux attentes de son public qui, tout comme celui d'Hérodote, appréciait particulièrement la description des us et coutumes, de préférence étranges. Dans cette ethnographie, l'histoire politique pouvait très bien jouer le simple rôle d'une grille chronologique, d'un support capable, au moins grossièrement, d'orienter le lecteur dans le temps. Athénée nous aide sans doute à comprendre, mieux que d'autres, que l'écrivain de Lesbos s'intéressait plus à l'ethnographie qu'à l'histoire et il nous permet de corriger une erreur de perspective assez commune qui consiste à exagérer la signification qu'avait chez les anciens, écrivains et lecteurs, l'histoire politique[12]. Hellanicos appartenait à l'école d'Hérodote et, comme lui, il prêtait beaucoup d'attention à la culture des barbares.

Ainsi, par exemple, le sujet du fragment 67 (Athénée XI, 462a-b), qui remonte à un livre intitulé *Noms de peuples*, présente une forte ressemblance avec celui du fragment 53 (Athénée XI, 470d), qui provient des *Aiguptiaka*. Le premier nous apprend que certains Numides de Libye possèdent en tout et pour tout une coupe (*kulix*), un coutelas et un broc et que leurs habitations, faites de tiges d'asphodèles, sont de petite taille, juste assez grandes pour leur donner de l'ombre, et qu'ils les emmènent partout où ils vont. Le second nous indique que dans les maisons des Égyptiens se trouvent une coupe (*phialè*) en bronze, un vase à puiser (*kuathos*) en bronze et une passoire (*ethanion*) en bronze. Ces deux passages ont pour sujet commun les objets d'usage quotidien présents dans les maisons de peuples non grecs: par leur sujet même, les *Deipnosophistes* sélectionnent de manière privilégiée des matériaux ethnographiques.

La narration n'est toutefois pas entièrement négligée. Le fragment 55 (Athénée XV, 680b-c) nous transmet ainsi le récit d'un épisode de l'histoire égyptienne, qui se trouve avoir son pendant chez Hérodote, dans une version quelque peu différente. Il s'agit de la montée au trône d'Amasis, à l'origine d'un changement de dynastie. Tandis que, pour les matériaux ethnographiques, la reprise est souvent littérale, la référence à l'histoire prend la forme d'une condensation de ce qu'Hellanicos racontait.

> «Hellanicos, qui vient d'être cité, dit aussi qu'Amasis, qui était dans la première partie de sa vie un homme ordinaire et humble, réussit à devenir roi d'Égypte grâce au don d'une couronne tressée avec les fleurs les plus belles de la saison,

[12] GABBA 1981, p. 52.

> qu'il envoya pour son anniversaire à Patarmis, qui était alors roi d'Égypte. En effet, ce dernier, charmé de la beauté de cette couronne, invita Amasis à dîner et, le considérant dès lors comme un de ses amis, il lui confia même un jour un commandement, alors que les Égyptiens lui faisaient la guerre. Et c'est par ces derniers qu'Amasis fut proclamé roi, en raison de la haine qu'ils avaient pour Patarmis.»

Cette version diffère en partie de celle d'Hérodote (II, 161-172). Chez ce dernier, Amasis, qui n'était d'abord qu'un simple particulier, monte aussi sur le trône grâce à une révolte des troupes égyptiennes. Mais il n'est pas commandant (il est envoyé pour apaiser la révolte) et son prédécesseur n'est pas Patarmis, mais Apriès: le Patarmis d'Hellanicos dérive manifestement d'une lecture hâtive d'Hérodote, chez qui l'homme qui doit arrêter Amasis s'appelle Patarbémis (II, 162).

Ici, la sélection d'un passage narratif par Athénée trouve son explication dans l'attention que l'auteur portait à l'histoire de sa ville: Naucratis, qui était la ville grecque la plus ancienne d'Égypte, avait été justement fondée au temps d'Amasis (VI^e siècle av. J.-C.) et dotée de ses propres lois[13]. Plus que l'histoire générale, c'est celle de sa ville qui a suscité ici l'intérêt d'Athénée. Du reste, en ce qui concerne les fragments égyptiens d'Hellanicos, nous ne trouvons dans Athénée qu'une autre vague référence chronologique aux listes royales égyptiennes, dans le fragment 54 (Athénée XV, 679f-680a), où est rappelé le règne du mythique Babys[14].

II. Des citations textuelles

Une deuxième caractéristique des citations d'Hellanicos dans les *Deipnosophistes* est que certaines d'entre elles sont textuelles et c'est pourquoi elles représentent, au moins en principe, de véritables fragments. Peter Brunt a remarqué que même Athénée pouvait quelquefois paraphraser en faisant semblant de citer[15], mais, pour certains extraits d'Hellanicos, cela n'est manifestement pas le cas. Le mot fragment dérive du latin *frangere*, «briser», et, dans le fragment 66 (Athénée X, 447c) sur la production de la bière, nous trouvons un exemple parfait de ce sens étymologique: «Hellanicos, dans les *Fondations*, dit que l'on fait aussi de la bière avec des racines, écrivant ainsi: "Et ils boivent de la bière tirée des racines, de même que les Thraces [en boivent une] tirée de l'orge."» On voit qu'Athénée a extrait le texte en le coupant de façon à en exclure le sujet et nous ne savons pas avec certitude à quels peuples Hellanicos se référait quand il parlait de bière faite à base de racines[16]; en revanche, on a ici l'impression de voir parfaitement la ligne de rupture d'un fragment, comme si elle était soulignée au

[13] Hérodote II, 178. Sur Athénée et Naucratis, cf. JACOB 2001, p. XVII-XVIII.
[14] DERCHAIN 1956.
[15] BRUNT 1980, p. 480-481. Cf. AMBAGLIO 1990.
[16] Peut-être aux Péoniens: cf. *FGrHist* I, Komm., p. 454, qui se fonde sur un rapprochement avec Hécatée 1 F 154 = Athénée X, 447d; AMBAGLIO 1980, p. 143.

crayon rouge. En vérité, cette étrange omission n'est pas la seule, puisqu'en XI, 478f, pour expliquer le mot *kotulè* – mesure de capacité – Athénée cite cette phrase de Thucydide (VII, 87, 2): «pendant huit mois ils donnèrent à chacun d'eux une cotyle d'eau et deux cotyles de blé», sans préciser qu'il s'agit de la ration de vivres octroyée par les Syracusains aux prisonniers de l'expédition athénienne en Sicile jetés dans les latomies. Il me semble difficile de trouver des exemples plus clairs que ceux-là pour confirmer le raisonnement d'Emilio Gabba selon lequel «comme toutes les œuvres de la littérature, les œuvres d'histoire finissent tôt ou tard par être lues de façon tout à fait autre que celle qui a été imaginée ou espérée par leur auteur»[17].

III. La transmission de titres inconnus

Une troisième caractéristique d'Athénée quand il se réfère à Hellanicos réside dans le soin avec lequel il cite les titres des œuvres. C'est le seul qui atteste explicitement celui d'*Aiguptiaka*, mentionné deux fois, tout comme celui de *Voyage au temple d'Ammon*[18] ou celui de *Noms de peuples*. Un autre titre, *Karnéonikai* (*Vainqueurs aux Karneia*), n'est cité que par lui et par un scholiaste des *Oiseaux* d'Aristophane[19]. Dans les *Deipnosophistes*, les citations de textes d'autrui s'accompagnent presque toujours du titre de l'œuvre d'origine. On peut penser que cela s'explique par un désir de précision scrupuleuse, peut-être aussi par l'intention de rassurer le lecteur sur la qualité de son savoir ou même par la peur de ne pas être cru. Si l'on y réfléchit bien, cette habitude de la référence précise au titre de l'œuvre, qui préfigure une sensibilité qui est plus celle de notre temps que de l'antiquité, est un élément structurel très important qui participe à l'ossature des *Deipnosophistes*, mais elle contribue aussi à leur substance même: les noms d'auteurs et titres d'œuvres, qu'ils soient fameux ou obscurs, sont là pour ranimer régulièrement la matière.

IV. Hellanicos face aux spécialistes du livre: authenticité et adaptations

Le témoignage qu'Athénée nous livre sur l'œuvre d'Hellanicos présente une dernière particularité: celle d'évoquer de manière implicite les aléas de son sort éditorial dans la postérité antique. Il s'agit d'abord de la paternité discutée de tel écrit. La question de l'authenticité était certainement une préoccupation très répandue dans les bibliothèques et les librairies de l'époque hellénistique et romaine. D'ordinaire, les doutes d'Athénée sur l'authenticité d'une œuvre s'expriment par l'emploi en incise de l'expression εἰ γνήσιον τὸ βιβλίον (τὸ σύγγραμμα). Ils touchent tour à tour des discours de Lysias ou d'Hypéride (à six

[17] GABBA 1981, p. 62.
[18] XIV, 652a.
[19] Athénée XIV, 635e = *FGrHist* 4 F 85a; *schol. Aristoph. Oiseaux*, 1403 = F 86.

reprises)[20]; le traité de Théophraste *Sur la monarchie*, attribué par d'autres à Sosibios[21]; un petit poème d'Alexandre d'Étolie[22]; et, en quatre occasions, des écrits probablement historiques, qui figurent en tout cas dans le recueil de Felix Jacoby, comme le *Tour de l'Asie* d'Hécatée[23], les *Horoi Samiôn* d'Aéthlios[24], les *Thessalika* de Philocratès[25] et le *Voyage au temple d'Ammon* d'Hellanicos[26].

Mais s'agit-il de doutes propres à Athénée? Le témoignage relatif à Hécatée est éloquent sur ce point: «Hécatée de Milet, dans son *Tour de l'Asie* (si ce livre est une œuvre authentique de l'historien (εἰ γνήσιον τοῦ συγγραφέως τὸ βιβλίον) – car Callimaque l'attribue à un [Hécatée] Insulaire (Νησιώτου)»[27]. L'emploi de la formule εἰ γνήσιον τὸ βιβλίον et la référence à Callimaque suggèrent en fait que ces doutes, tout comme ceux qui concernent les autres auteurs, se trouvaient déjà tous exprimés dans le catalogue raisonné des auteurs qu'avait élaboré le bibliothécaire d'Alexandrie[28].

Pour ce qui est d'Hellanicos, en évoquant la possibilité que le *Voyage au temple d'Ammon* ne soit pas de lui[29], Athénée pose la question des contrefaçons. Ce fragment 56 a suggéré aux savants modernes des hypothèses diverses sur l'authenticité des œuvres attribuées à Hellanicos: Müller pensait que le *Voyage au temple d'Ammon*, avec les *Skuthika* et les *Aiguptiaka*, était l'œuvre d'un pseudo-Hellanicos[30]; Gutschmid supposait qu'Hellanicos n'avait jamais écrit d'*Aiguptiaka* et que le traité sur l'Égypte provenait d'une digression qui faisait partie des *Persika* et tirait son origine de la conquête de l'Égypte par Cambyse[31]. En fait, le *Voyage au temple d'Ammon* pourrait bien avoir été une partie extraite des *Aiguptiaka*, qui était devenue autonome et qui, pourvue de son propre titre, pouvait éveiller l'attention de possibles lecteurs et acheteurs, le temple d'Ammon étant devenu depuis longtemps un sujet populaire. Athénée est ici un témoin précieux sur cet aspect de la circulation des livres.

De même, la mise en vers des *Vainqueurs aux Karneia,* attestée par Athénée et confirmée par la *Souda*[32], relève d'un phénomène littéraire important, mais mal connu, celui de la communication orale de ces matériaux et des techniques de mémorisation mettant en œuvre la version métrique, car on ne peut guère croire qu'Hellanicos ait mis lui-même en vers sa liste des vainqueurs aux concours de

[20] Par exemple, VI, 231b.
[21] IV, 144e.
[22] VII, 283a.
[23] II, 70a-b = *FGrHist* 1 T 15a.
[24] XIV, 650d = *FGrHist* 536.
[25] VI, 264a = *FGrHist* 601 (IVe siècle av. J.-C.).
[26] XIV, 652a.
[27] II, 70a-b.
[28] Sur la familiarité d'Athénée avec la tradition bibliographique d'époque hellénistique, cf. JACOB 2000, p. 94-101.
[29] *FGrHist* 4 F 56 = XIV, 652a: «Le nom de *phoinix* est aussi donné au fruit par Hellanicos dans le *Voyage au temple d'Ammon* – si l'œuvre est authentique – et par le poète comique Phormos dans les *Atalantes*».
[30] *FHG* IV, *Add. et corr.*, p. 636.
[31] GUTSCHMID 1889, p. 57-63.
[32] *FGrHist* 4 T 1.

musique spartiates. On voit donc qu'en évoquant au passage les questions que soulevaient les textes attribués à Hellanicos, Athénée nous donne aussi un aperçu fragmentaire du sort bibliophilique, des transformations et de la réception de ses écrits à l'époque hellénistique et romaine.

Conclusion

La portée polémique qui caractérise ordinairement toute citation est manifestement absente des références à Hellanicos dans les *Deipnosophistes*, à la différence de celles que l'on trouve chez Strabon, Plutarque et Pausanias : Athénée accueille tout simplement les matériaux qu'il peut utiliser pour son sujet. Ainsi, sur la découverte de la vigne (I, 34a), il semble opposer la version d'Hellanicos, qui en soutenait l'origine égyptienne[33], à celle de Théopompe, qui désignait Olympie comme le lieu primitif de sa culture[34]. Mais il n'y a pas de rapport dialectique entre les deux sources citées, il s'agit d'un simple compte rendu doxographique et c'est pourquoi il n'y a pas ici d'intertextualité critique, de rapport critique avec les textes, discipline pourtant née en Grèce grâce aux écrivains qui enregistraient la pluralité des voix dissonantes, la *diaphonia* évoquée par Flavius Josèphe dans le *Contre Apion*[35]. Peut-être Athénée a-t-il simplement utilisé ce qu'il avait à sa disposition, mais la question n'est pas dans l'origine de son savoir, étant donné qu'il n'a jamais une attitude critique ou dialectique dans son rapport avec ses sources historiques. Ce n'est pas une question d'intelligence pure et simple – nul ne peut douter qu'Athénée fût intelligent –, mais plutôt d'intérêt culturel porté à l'histoire : en l'absence totale d'un tel intérêt, on renonce à comprendre la valeur véritable du texte historiographique cité[36]. Il est vrai que la fin du livre XI (504c-509e) évoque la rivalité supposée entre Platon et Xénophon, mais il est presque certain qu'Athénée a tiré le passage d'une source intermédiaire[37].

Nous ne trouvons donc rien de pareil à ce que nous lisons dans Diodore I, 69, 7 : « Tout ce qu'ont inventé Hérodote et certains historiens de l'Égypte, préférant délibérément à la vérité le goût du merveilleux et la création d'histoires en vue de séduire, je le laisserai de côté et, après un examen scrupuleux, je ne citerai que ce qui est écrit dans les archives des prêtres de l'Égypte. » On peut dire de l'écriture d'Athénée ce qu'Emilio Gabba disait de la littérature des paradoxes[38] : son unité vient du fait qu'elle accepte sans distinction tout renseignement utilisable ; la question de la vérité ou de la crédibilité des faits ou des phénomènes exposés ne

[33] F 175.

[34] *FGrHist* 115 F 277.

[35] Flavius Josèphe, *Contre Apion*, I, 19.

[36] Cf. AMBAGLIO 1990 et *contra* PELLING 2000, p. 184. Sur les citations des historiens comme « transitional key », voir encore PELLING 2000, p. 172.

[37] DÜRING 1941, p. 12-14 (l'intermédiaire serait Hérodicos de Babylone) ; Giuseppe ZECCHINI dans le présent volume (l'intermédiaire pourrait être Hégésandre de Delphes). *Contra* dans le présent volume Luciana ROMERI (qui renvoie sur ce point à ses publications de 2003 et 2004).

[38] GABBA 1981, p. 53. Cf. GIANNINI 1964 et SCHEPENS 1996.

se pose tout simplement pas et il n'y a aucun dialogue de l'auteur avec ses devanciers.

Le grand travail accompli par Athénée peut éclairer partiellement l'histoire littéraire et culturelle de son époque – comme l'a bien montré Giuseppe Zecchini[39] – mais il n'y a aucune trace d'un jugement de valeur sur les œuvres qui sont explorées à la recherche de curiosités sur le boire et le manger. L'auteur semble prendre tout ce qu'il trouve, sans se limiter aux chefs-d'œuvre de référence. Hellanicos occupait sans doute, parmi les historiens, un espace assez important dans la bibliothèque des deipnosophistes et le moins que l'on puisse dire est qu'Athénée est de tous les auteurs conservés le meilleur connaisseur de la bibliographie d'Hellanicos et des problèmes qu'elle posait. J'ai toujours cru que nous devions savoir gré à tous les auteurs de la littérature ancienne, même et surtout à ceux qui, renonçant en partie à leur originalité, nous permettent de savoir quelque chose des autres auteurs qui, faute de chance, ont fait naufrage dans la mer capricieuse de la tradition, mais je n'ai jamais cru que nous devions forcément toujours dire du bien de nos bienfaiteurs.

[39] ZECCHINI 1989a.

I FRAMMENTI DI EFORO NEI *DEIPNOSOPHISTAI* DI ATENEO*

Giovanni PARMEGGIANI
(Università di Bologna)

RÉSUMÉ. – Cette étude des citations d'Éphore dans les *Deipnosophistes* s'articule en trois parties : (I) modalités de citation d'Athénée, (II) choix de citation d'Athénée, (III) valeur d'Athénée en tant que témoin sur Éphore. L'usage d'Éphore apparaît ponctuel : il ne vise qu'à approfondir tel ou tel thème. Tantôt transparaît la conscience d'aspects de l'œuvre d'Éphore que d'autres témoins présentent comme caractéristiques, tantôt, dans des cas isolés, on reconnaît la qualité des informations de l'historien. Du fait de sa sensibilité érudite, Athénée finit par nous conserver des données de première importance pour la connaissance de multiples aspects de l'œuvre d'Éphore, en particulier sur le contenu des différents livres, sur le récit d'histoire moderne et contemporaine à l'intérieur des *Histoires* et sur les ingrédients culturels qui alimentèrent la réflexion d'Éphore en matière de méthodologie historiographique.

RIASSUNTO. – Il lavoro consiste in uno studio delle citazioni di Eforo nei *Deipnosophistai* articolato in tre parti : (I) modalità di citazione di Ateneo, (II) scelte di citazione di Ateneo, (III) valore di Ateneo in quanto testimone di Eforo. L'uso di Eforo appare mirato, rivolto a scopi di approfondimento tematico puntuale ; tavolta traspare la consapevolezza di aspetti dell'opera eforea che altri testimoni ci dicono essere qualificanti, talaltra (in casi isolati) viene a riconoscersi il valore autorevole dell'informazione dello storico. Ateneo, proprio per la sua sensibilità erudita, finisce per preservarci dati di primaria importanza per la conoscenza di molteplici aspetti, anche specifici, dell'opera eforea : in particolare, sul contenuto di singoli libri, sul racconto di storia moderna e contemporanea delle *Historiai*, e sugli ingredienti culturali che alimentarono la riflessione di Eforo in materia di metodologia storiografica.

*
* *

Tra l'autore citante e l'autore citato si stabilisce sovente un rapporto di forte complessità, di gradi sempre differenti. Il Polibio del libro XII cita più per attaccare che per approvare : il suo attacco ha un obiettivo agonistico, innalzare la

* Vorrei ringraziare Dominique Lenfant e i membri del comitato scientifico per la loro gentilissima accoglienza. A tutti i presenti al colloquio, per le utili osservazioni, va la mia più profonda riconoscenza.

propria autorità storiografica a scapito di predecessori di chiara fama. Con un impeto che finisce spesso per travolgere l'autore citato, capita che Polibio venga a negarci i contenuti degli argomenti d'origine, oppure a restituirceli in una forma che appare mutila, e in ogni modo, fortemente mediata: questa è la complessità – irritante se si vuole, ma anche affascinante – di certe pagine polibiane[1]. Ateneo è un autore complesso per altre ragioni. Non c'è in lui il trasporto partecipato di Polibio, che cita, rivela, taglia, omette e confonde, pur di dimostrare la propria superiorità di storico. Ateneo sceglie cosa citare in conformità con i propri interessi. Ma non traspare nella mediazione: si mette in gioco ben poco. Resta apparentemente in disparte, come i deipnosofisti, del resto, in cui si rifrange la sua estesissima cultura. Eforo di Cuma (*FGrHist* 70), storico del IV secolo, l'autore delle *Historiai* in cui Polibio diceva di riconoscere il suo unico predecessore nella scrittura di un'opera universale[2], non è un interlocutore con cui il sapiente – si tratti di Ateneo in persona o di uno dei suoi deipnosofisti – abbia scelto di stabilire un rapporto di piena confidenza o complicità. E' un informatore d'occasione – non solo un narratore di eventi, vedremo: forse è anche qualche cosa di più – a cui si può ricorrere per approfondimenti di circostanza.

Quale relazione Ateneo stabilisce con Eforo? E d'altra parte: cosa sapremmo di Eforo se non avessimo Ateneo? Tra Ateneo ed Eforo si stabilisce – come spesso accade tra il testimone e la sua fonte, quando non preservata – un legame di mutua assistenza: il primo beneficia (volontariamente) del secondo, scegliendo di servirsi della sua opera; il secondo beneficia (senza volere) del primo, lasciandosi spiare da noi, che la sua opera non abbiamo più. Questi sono i punti sui quali verterà il presente approfondimento, che provvederemo a strutturare in tre distinte parti. Nella prima, esamineremo le modalità secondo cui Eforo è stato citato da Ateneo (I); in una sotto-sezione articolata in cinque punti (a-e) prenderemo in considerazione specifiche circostanze di citazione. Nella seconda parte, esamineremo le scelte di Ateneo nel citare Eforo (II); nella terza, infine, esamineremo alcuni casi utili a esemplificare l'importanza effettiva di Ateneo per la conoscenza di Eforo (III).

I. Modalità di citazione

Eforo[3] è indicato da Ateneo una sola volta con la qualifica di συγγραφεύς (in F 180, non senza motivazioni particolari, vedremo[4]). Nei restanti casi è menzionato senza epiteti specifici. Non è mai detto "cumano" o "di Cuma". Nell'omissione dell'*origo*, Ateneo si allinea alla tendenza di massima dei testimoni di Eforo.

[1] Su Polibio e la tradizione storica frammentaria, vd. ora SCHEPENS & BOLLANSÉE 2005.

[2] Polyb. V, 33, 2 = *FGrHist* 70 T 7.

[3] I frammenti di Eforo sono stati raccolti da JACOBY 1926a (II A, n° 70). Vd. BARBER 1935; PARMEGGIANI 2002-2003. In preparazione è una monografia su Eforo.

[4] Vd. (II).

Apparentemente Eforo sembrerebbe non avere inciso molto nello scacchiere dell'erudizione dei deipnosofisti. I sapienti ricorrono espressamente alla sua opera solo in dodici occasioni[5], sfruttandola per contenuti disparati: strumenti musicali (F 3, F 4), letterati (F 2), *mousikè* (F 8+), antichi storiografi (F 180), descrizioni di festività locali (F 29), origini locali di istituzioni particolari (F 54), *ktisis* (F 11), fiumi (F 48), soprannomi di personaggi storici (F 71), *truphè* (F 96, F 183). A fronte della varietà tematica, la quantità delle citazioni è dunque ridotta.

Le citazioni sono variamente distribuite nel corso dell'opera[6]. Esse sono testuali soltanto in quattro occasioni (F 29, F 54, F 71, F 96): di queste, due sono introdotte dal φησί parentetico (F 29, F 54), una da un breve nesso tematico seguito da λέγων οὕτως (F 71), una dall'indicazione dell'argomento di trattazione nella forma di λέγων περί (con genitivo) seguito da φησί (F 96, la più lunga citazione testuale tràdita da Ateneo e, in assoluto, una delle più estese che la tradizione eforea ci preservi)[7]. Non si può dire che una forma predomini sulle altre. Parimenti, le citazioni non testuali, più numerose (F 2, F 3, F 4, F 8+, F 11, F 48, F 180, F 183), prevedono l'adozione di moduli spesso diversi: si va dal φησί seguito da infinitiva (F 48) all'ὥς φησιν (F 2, F 183), al μνημονεύει con genitivo dell'oggetto (F 3) oppure con ὥς e participio (F 180), all'ἱστορεῖ ὅτι (F 11) o all'ὡς ἱστορεῖ (F 8+) e, infine, al φάσκων (in situazioni, per così dire, estensive: F 2, F 11)[8]. In un caso, un verbo con dipendenza infinitiva – probabilmente φησί – è sottinteso (F 4).

Approfondiremo ora il sondaggio formale generale dei sistemi di citazione, con osservazioni più puntuali su alcune singole situazioni di citazione (a-e).

a) In F 4 Ateneo cita Eforo e Scamone assieme:

> φοίνικα δὲ τὸ ὄργανον Ἔφορος καὶ Σκάμων ἐν τοῖς περὶ Εὑρημάτων ὑπὸ Φοινίκων εὑρεθὲν ταύτης τυχεῖν τῆς προσηγορίας (Ath. XIV, 637b).
>
> «Eforo e Scamone nel *Peri Heurèmatôn* dicono che la *phoînix* è uno strumento inventato dai Fenici (*Phoinikes*), e che da ciò ha preso la sua denominazione.»

Le testimonianze di Eforo e Scamone[9] sono semplicemente sovrapposte; i rispettivi contenuti sono sostanzialmente indistinguibili. A ciò ha contribuito, oltre al fatto che Ateneo ne fa testimoni concordi sull'origine fenicia dello

[5] F 2, F 3, F 4, F 8+, F 11, F 29, F 48, F 54, F 71, F 96 [cf. T 9b], F 180, F 183. In F 8+ la citazione di Eforo è solo indiretta: Ateneo trovava Eforo citato in Polibio. Vd. *infra* punto **d.**

[6] Ath. III, 105d (F 11); IV, 154d-e (F 54); IV, 182c (F 3); VI, 232d (F 96); VI, 263f (F 29); VII, 311e (F 48); VIII, 352c (F 2); XI, 500c (F 71); XII, 515d (F 180); XII, 523e (F 183); XIV, 626a (F 8+); XIV, 637b (F 4).

[7] Vd. (III).

[8] Vd. *infra* punto **b**.

[9] *FGrHist* 476 F 4. Scamone è il figlio di quell'Ellanico di Lesbo che Eforo si pregiava di utilizzare spesso nelle *Historiai*, e di criticare. Vd. *FGrHist* 476 T 2.

strumento denominato *phoînix*[10], il fatto che entrambi abbiano composto un'opera dal titolo *Peri Heurèmatôn*.

In F 183 notiamo un fenomeno diverso (Ath. XII, 523e):

> «I Milesi, finché non vissero nel lusso, vincevano gli Sciti, come dice Eforo, fondarono città nell'Ellesponto e popolarono il Ponto Eusino di splendide città, e tutti correvano sotto la protezione di Mileto[11]. Ma (δὲ) non appena si lasciarono soggiogare dal piacere e dal lusso, il vigore della città andò a perdersi, dice Aristotele, e si affermò su di loro un certo motto, "forti erano un tempo i Milesi."»

Ateneo cita Eforo e Aristotele assieme. Non sovrappone però le rispettive testimonianze, come in F 4. Né le distingue appieno, le giustappone. La particella δέ, infatti, viene ad opporre non i testimoni nelle rispettive opinioni, bensì l'oggetto comune alle loro considerazioni, ossia Mileto, nei suoi due stati nel tempo – la gloria del passato arcaico, specchiata nelle vittorie sugli Sciti, nel dinamismo coloniale e nel processo di affermazione egemonica e la decadenza del presente, specchiata nell'*hèdonè* e nella *truphè*.

Non possiamo parlare, in questo caso, né di sovrapposizione tra le due testimonianze né di distinzione netta. In F 183 le osservazioni di Eforo sfumano in quelle di Aristotele[12]. Questo è forse indicativo. Ateneo parrebbe rilevare una continuità di pensiero, un'analogia di fondo, una complicità tra il giudizio dello storico e quello del filosofo. Tale complicità – osserveremo – sarebbe stata difficile da rilevare, senza una conoscenza diretta dei testi di Eforo e di Aristotele.

La forma della citazione di F 183, dunque, suggerirebbe un impiego diretto di Eforo da parte di Ateneo. Ateneo del resto coglie qualcosa che i lettori diretti di Eforo tendono a presentare come un tratto qualificante della sua storiografia, l'attenzione per il tema della *politeia*, cui il concetto di *truphè* come agente di decadenza e di interruzione delle egemonie è strettamente associato. L'Aristotele citato da Ateneo è l'Aristotele delle *Politeiai*[13]; i lettori di Eforo riconoscevano un'analoga tensione tematica in particolari luoghi delle *Historiai*, come il libro IV[14]. Forse anche per altre ragioni Ateneo sarà venuto ad abbinare Eforo con Aristotele, ma ciò può spiegarci perché il suo modo di citare si presenti in questa forma così fluida, a prescindere dalle circostanze puntuali in cui

[10] Sulla *phoînix*, strumento a coppie di corde, vd. MICHAELIDES 1978, p. 250. Il frammento è soltanto una delle tante attestazioni del fortissimo interesse di Eforo per la storia e la civiltà dei Fenici in rapporto al mondo greco: vd. SCHEPENS 1987.

[11] Sul problema rappresentato dalle varianti ὑπὸ τὴν Μίλητον ed ἐπὶ τὴν Μίλητον, vd. PARMEGGIANI 2000, p. 87-88, con n. 12.

[12] In JACOBY 1926a (IIA), p. 95, non a caso, F 183 è esteso fino a comprendere il passaggio di Aristotele in corpo normale.

[13] Vd., in questo volume, il lavoro di Jan BOLLANSÉE.

[14] Cf. in particolare F 42 e F 149 (da Strabone). Più in generale per i temi della *politeia* e dell'egemonia (non necessariamente entro i limiti del libro IV), vd. F 33, F 118, F 119 (da Strabone), F 148 (da Polibio), F 196 (da Diodoro).

comparivano, nel quadro degli argomenti originari di Eforo, i suoi appunti sulla *truphè* milesia[15].

b) In due casi di citazione non testuale, Ateneo scandisce l'informazione di Eforo in due tempi:

F 2 (Ath. VIII, 352c): (…) ὥς φησιν Ἔφορος ἐν δευτέρῳ Περὶ Εὑρημάτων, φάσκων καὶ (…).
«… come dice Eforo nel libro II del *Peri Heurèmatôn*, dicendo anche che…»
F 11 (Ath. III, 105d): ὅτι (…) Ἔφορος ἐν τῇ α΄[16] ἱστορεῖ, φάσκων (…).
«il fatto che… lo racconta Eforo nel libro I, dicendo che…»

Dopo una prima citazione se ne aggiunge una seconda, supplementare. Il lemma φάσκων introduce una rapida dilatazione argomentativa. Torneremo più avanti (II) su questi minuti spazi che il sapiente cercherebbe di ritagliare per Eforo; tali piccole estensioni[17] non hanno affatto sempre le stesse motivazioni.

c) In F 11 (cf. supra b) leggiamo:

«A proposito dei gamberi (*karides*), che *Karides* fosse una città dell'isola di Chio lo racconta Eforo nel libro I. Egli afferma che a fondarla fu Macare insieme a quelli che, con lui, sopravvissero al diluvio avvenuto al tempo di Deucalione, e che fino ad ora (μέχρι νῦν) quel luogo è chiamato *Karides*.»

Il μέχρι νῦν non può che essere riferito al tempo di Eforo (la toponomastica serviva allo storico da indizio di continuità con le origini). In una citazione non testuale ritroviamo dunque un particolare che doveva comparire nel testo originale di Eforo.

d) F 8 è una citazione di Polibio dal proemio generale delle *Historiai* di Eforo.

Chi consulti il *Text* dei *Fragmente* jacobiani, trova segnalato, tra parentesi accanto al testo edito, un rinvio ad Ath. XIV, 626a, non pubblicato da Jacoby estensivamente (F 8[+])[18]. Confrontiamo i due passi:

[15] Secondo JACOBY 1926a (IIA), p. 95 (cf. JACOBY 1926b [IIC], p. 88), i contenuti di F 183 deriverebbero dal libro VIII o IX delle *Historiai* di Eforo, dedicati alle vicende d'Asia nel tempo precedente le guerre persiane. Su F 183, vd. PARMEGGIANI 2000, p. 87-92.

[16] MARX 1815, p. 136, correggeva ἐν τρίτῃ (fr. 34 = F 11). MÜLLER 1841, p. 242-243, e KAIBEL 1887 (I), p. 241, accettano l'emendamento di Marx (Kaibel annotando: *Ephori verba decurtata videntur*). JACOBY 1926a (IIA), p. 45, ha ripristinato il vulgato πρώτῃ (cf., del resto, DINDORF 1827, I, p. 241), credendo che il frammento facesse parte di un «überblick» di Eforo, nel libro I delle *Historiai*, «über die geschichte von Hellas in der heroischen zeit» (JACOBY 1926b [IIC], p. 43-44). Cf. SCHWARTZ 1907, col. 4: «Frg. 22 [= F 10] Ktisis von Kyme, damit hängen frg. 34 [= F 11] (die Zahl nicht ändern) und 23 [= F 12] zusammen, vgl. Strab. XIII 621 und frg. 87 [= F 114]». Si noti che Schwartz non fa questione sull'origine del fr. 34 (= F 11) dal libro III. Sul libro III delle *Historiai*, vd. *infra* (III).

[17] Lo stesso in fondo può notarsi, oltre che per F 2 e F 11, anche a proposito di un καί che compare in F 180.

[18] JACOBY 1926a (IIA), p. 45. Su Ateneo e Polibio, vd. WALBANK 2000, p. 161-169.

Polyb. IV, 20, 5 (= F 8): οὐ γὰρ ἡγητέον μουσικήν, ὡς Ἔφορός φησιν ἐν τῷ προοιμίῳ τῆς ὅλης πραγματείας, οὐδαμῶς ἁρμόζοντα λόγον αὐτῷ ῥίψας, ἐπ' ἀπάτῃ καὶ γοητείᾳ παρεισῆχθαι τοῖς ἀνθρώποις.	Ath. XIV, 626a (= F 8+): οὐ παραληπτέον δὲ τὴν μουσικήν, φησὶν Πολύβιος ὁ Μεγαλοπολίτης, ὡς Ἔφορος ἱστορεῖ, ἐπὶ ἀπάτῃ καὶ γοητείᾳ παρεισῆχθαι τοῖς ἀνθρώποις.
«Non bisogna credere che la musica, come dice Eforo nel proemio generale della sua opera storica, pronunciando un giudizio per nulla consono a lui, sia stata introdotta tra gli uomini per esercitare l'inganno e la magia.»	«Non si deve accettare – dice Polibio di Megalopoli – l'idea che la musica, come Eforo sostiene, sia stata introdotta tra gli uomini per esercitare l'inganno e la magia.»

Ateneo cita testualmente un passo di Polibio in cui Polibio cita non testualmente Eforo. Ateneo si è sentito così in dovere di apportare qualche modifica al testo polibiano. Oltre ad alcune piccole correzioni (παραληπτέον δέ in luogo di ἡγητέον; soppressione del γάρ polibiano [un nesso con la sezione precedente del discorso di Polibio, che Ateneo non cita]; ἱστορεῖ in luogo di φησιν [per evitare, suppongo, noiose ed equivoche iterazioni]) ha provveduto ad eliminare due informazioni, una soltanto su Eforo, l'altra inerente il giudizio personale di Polibio su Eforo: 1. ἐν τῷ προοιμίῳ τῆς ὅλης πραγματείας. Ossia il luogo testuale in cui Polibio dice di trovare il riferimento di Eforo a *mousikè*; 2. οὐδαμῶς ἁρμόζοντα λόγον αὐτῷ ῥίψας. Ossia l'inciso in cui Polibio manifesta tutto il suo disappunto per la dichiarazione di Eforo, disappunto che ci segnala, in modo molto chiaro, la grande considerazione di cui godeva Eforo presso Polibio.

F 8+ può considerarsi solo una citazione indiretta di Eforo; l'attenzione di Ateneo infatti è tutta per Polibio. Ateneo ha adottato un criterio di citazione di accorta economia, funzionale alle sue esigenze ma anche, ad un tempo, sufficientemente rispettoso. Avrebbe potuto obliterare *in toto* la menzione di Eforo (ὡς Ἔφορός φησιν), ma non l'ha fatto, l'ha accomodata scrivendo ὡς Ἔφορος ἱστορεῖ.

D'altra parte, Ateneo ci nega un particolare che per noi – interessati ad Eforo almeno quanto lui lo era a Polibio – è tutt'altro che irrilevante. Se non avessimo il passo originale di Polibio, non sapremmo che l'osservazione di Eforo su *mousikè* compariva nel proemio generale delle *Historiai*. Ateneo, dunque, non sostituisce Polibio[19].

e) Jacoby ha derivato dallo spoglio dei Deipnosophistai una sola 'testimonianza', T 9b (Ath. VI, 232d). Si tratta del segmento d'esordio di F 96:

Ἔφορος δὲ ἢ Δημόφιλος ὁ υἱὸς αὐτοῦ ἐν τῇ τριακοστῇ τῶν ἱστοριῶν (…). «Eforo o Demofilo suo figlio, nel libro XXX delle *Historiai* (…).»

[19] Su F 8/F 8+, vd. ancora *infra* (III).

La formulazione Ἔφορος δὲ ἢ Δημόφιλος, a prima vista, parrebbe tradire un certo imbarazzo di Ateneo sull'identità dell'autore del libro XXX delle *Historiai*. In realtà, Ateneo non è affatto imbarazzato, né registra una perplessità dovuta ad eventuali dubbi della tradizione.

Ateneo ci affida, da un lato, il nome dell'autore di questa parte delle *Historiai*, Demofilo (nome che doveva comparire come sigillo proemiale nel libro medesimo)[20]; dall'altro, provvedendo ad accostarlo ad Eforo come alternativa (Ἔφορος δὲ *ἢ* Δημόφιλος), ci permette di capire che le *Historiai* erano normalmente trasmesse come un'opera compatta in trenta libri sotto il solo nome di Eforo, forse con un titolo del tipo *Ephorou Historiai*. A confermarlo provvedono altri testi[21]. Ateneo ci segnala – e sottolineerei l'intenzionalità della sua scelta – che per il libro XXX era sostanzialmente indifferente riferirsi ad Eforo o a Demofilo.

Quella di Ateneo è dunque un'informazione completa, quale ci aspetteremmo da un autore che era a conoscenza dello stato reale dell'opera di Eforo. Grazie alla notizia di Ateneo, veniamo in possesso di un dato che ha un suo rilievo: il libro XXX doveva comparire regolarmente nello stesso rotolo di papiro in cui figuravano i libri precedenti delle *Historiai*.

L'ultimo caso esaminato (e) ci ha permesso di guadagnare un'informazione oggettiva sul testo di Eforo. I restanti casi (a-d), al pari di quest'ultimo del resto, ci permettono di apprezzare i modi, diversi e spesso sottili, in cui Ateneo sa fare ricorso ad Eforo. Purtroppo non possiamo stabilire paralleli tra citazioni di uno stesso luogo eforeo in Ateneo e in altri testimoni (F 8^{+}, si ricordi, è citazione da Polibio). Nei limiti di ciò che abbiamo, risulta che Ateneo sapesse essere attento al testo citato, almeno nella logica tutta funzionale della selezione di quanto citare (F 8/F 8^{+}). L'esordio di F 96, l'agile slittamento da Eforo ad Aristotele in F 183 e la tendenza ad aggiungere informazioni particolari in F 2 e F 11 (cf. F 180) sono segni che non provano certo, ma suggeriscono un impiego diretto dell'opera eforea, di cui parrebbero essere stati incorporati elementi testuali originari anche in citazioni di tipo non testuale (F 11).

II. La scelta di Eforo

Eforo non scrisse soltanto le *Historiai* in trenta libri. Scrisse anche un trattato *Peri Heurèmatôn* (in due libri)[22], un saggio *Peri Lexeôs*[23] e un *Logos Epichôrios*[24]. Nei *Deipnosophistai* troviamo citazioni soltanto dalle *Historiai* e dal *Peri Heurèmatôn*. Sappiamo che erano proprio queste, almeno dal I secolo a.C., le opere più famose e lette di Eforo[25]. Le scelte di Ateneo, dunque, si

[20] Sulla presenza, nelle *Historiai*, di proemi per i singoli libri, vd. T 10.
[21] F 93 (schol. *Il*. XIII, 302) e T 10 (Diod. XVI, 76, 5).
[22] Vd. T 1, T 2, F 2-F 5 (cf. F 104-F 106).
[23] Vd. F 6 (cf. F 107, F 108).
[24] Vd. F 1 (cf. F 97-F 103).
[25] Cf. Strab. XIII, 3, 6 = *FGrHist* 70 T 2a: Ἔφορος (…) ὁ τὴν ἱστορίαν συγγράψας καὶ τὰ περὶ τῶν εὑρημάτων.

adeguano perfettamente a quello che, al suo tempo (II/III sec. d.C.), doveva rappresentare ormai un canone abbastanza consolidato di preferenza delle opere di Eforo.

Nove delle dodici citazioni complessive (dunque la maggior parte) provengono dalle *Historiai* (F 8+, come abbiamo visto, per certo indirettamente). Ben sei di queste[26] deriverebbero, stando alla distribuzione proposta da Felix Jacoby[27], dai libri I-X[28], in cui trovava spazio la descrizione dei fatti compresi tra il Ritorno degli Eraclidi e l'invasione di Serse (1090/69 – 480/79 a.C.)[29]. Di queste sei citazioni, tre sono incentrate su particolari e curiosità di storia e di etnografia locale[30]. Soltanto in due casi si cita Eforo come storico moderno-contemporaneo; si tratta però di due delle quattro citazioni testuali, e di queste, le più cospicue[31].

L'Ateneo testimone delle *Historiai*, dunque, è soprattutto testimone dell'Eforo antichista[32]. Possiamo pensare che i giudizi positivi di Polibio e di Strabone sull'antichistica di Eforo abbiano sortito un qualche effetto sulla scelta del materiale da citare?[33] Certo una tradizione si era stabilita; e il giudizio di autorità ha sempre un certo peso nella letteratura d'erudizione. Non per questo, tuttavia, dovremmo pensare che Ateneo abbia per forza di cose operato in ossequio a un solo principio. La situazione forse è un po' più complessa. Potrebbe essere stato Ateneo a prediligere alcuni passaggi di Eforo che, trattando di *idia* (particolarità locali), e contenendo elementi eziologici ed onomastici[34], meglio si conformavano allo spirito erudito della sua opera. O ancora, potrebbe essere stato Ateneo ad adeguarsi – negli stretti limiti dei suoi interessi – a quella che appariva per certo, ai suoi occhi, come una costante della letteratura antichistica di Eforo: i frammenti dimostrano che l'insistenza sugli *idia*, sulle particolarità che distinguono una città o un popolo dagli altri, era tipica delle *Historiai*[35]. Forse tutto questo ha finito per incidere. In breve, un po' il carattere proprio dell'antichistica eforea, un po' il giudizio di autorità, un po' il gusto erudito

[26] F 11, F 29, F 48, F 54, F 180, F 183. Escludo dal computo F 8+ proprio perché citazione da Polibio (cf. *supra*).

[27] JACOBY 1926a (IIA), p. 45-59.

[28] F 180 e F 183 non contengono riferimenti né all'opera né al libro di provenienza. JACOBY 1926a (IIA), p. 95.

[29] Vd., in particolare, JACOBY 1926b (IIC), p. 27-28.

[30] F 11, F 29, F 54.

[31] F 71, F 96. Vd. *infra* (III).

[32] ZECCHINI 1989a, p. 49, rileva la tendenza di Ateneo ad avvalersi di Eforo per il tempo pre-erodoteo (ossia precedente le guerre persiane, che della narrazione di Erodoto rappresentano il tema cardinale).

[33] Strab. X, 3, 5 (contesto di T 18a, F 122a): «Eforo comunque è migliore di altri (*scil.* scrittori di antichità). Anche Polibio, che così ardentemente lo elogia, dice che Eudosso ha trattato bene le questioni relative agli Elleni, Eforo invece ha trattato benissimo le questioni relative alle fondazioni, alle parentele di stirpe, agli spostamenti di sede dei popoli e ai capostipiti (…)».

[34] F 11: καὶ μέχρι νῦν τὸν τόπον καλεῖσθαι Καρίδας. F 29: κλαρώτας Κρῆτες καλοῦσι τοὺς δούλους ἀπὸ τοῦ γενομένου περὶ αὐτῶν κλήρου. F 54: τήν τε στολὴν τὴν πολεμικὴν καὶ τὴν ὅπλισιν τὴν ἀρχαίαν ὡς εὑρόντων ἐκείνων ἔτι καὶ νῦν Μαντινικὴν ἀποκαλοῦσι.

[35] In particolare del libro IV. Cf. F 31b, F 42, F 119, F 122a, F 131a, F 149 (da Strabone).

personale di Ateneo, hanno cooperato a che alcuni particolari antichistico-etnografici affiorassero nel corso delle conversazioni dei sapienti. Stiamo ragionando su un numero molto limitato di passi. Ma questa stima, interna alla trasmissione di Eforo in Ateneo, ha un suo proprio, ineccepibile valore.

Ateneo cita in quattro casi le *Historiai* per testimonianze di interesse secondario rispetto al tema trattato dai sapienti[36]. La citazione può prendere la forma di un'isolata divagazione, come in F 11, dove – già sappiamo – Ateneo approfitta del tema culinario dei *karides* per ricordare la curiosa circostanza per cui sarebbe esistita, secondo Eforo, una città denominata appunto *Karides*, nell'isola di Chio, e segnala, in aggiunta, che secondo Eforo la sua origine era antichissima, addirittura deucalionica (l'aggiunta del sapiente, in questa circostanza, si spiega evidentemente solo come curiosità erudita). Oppure può avere la forma di una puntualizzazione su una divagazione divenuta – per scelta del sapiente/oratore – tema secondario. Per esempio, in F 48, Eforo viene menzionato per approfondire la questione geografica dell'esatta identità del Gesone in area milesia, citato in una poesia gastronomica di Archestrato in cui si esalta la bontà del branzino di Mileto (è questo il vero tema principale)[37]. Ancora, in F 54, Eforo viene citato in margine alla discussione sulle abitudini dei Greci e dei barbari durante il *deipnon*[38] e, in particolare, sulla pratica della *monomachia*[39]: la citazione di Eforo, che contiene riferimenti alla dimensione guerriera locale degli Arcadi, serve a estendere e a puntellare nell'approfondimento una precedente citazione di Ermippo di Smirne, che avrebbe sostenuto la derivazione mantineese della *monomachia*[40]. Infine, in F 180, Eforo viene menzionato in difesa dell'autenticità delle *Historiai* di Xanto di Lidia, in una sezione dedicata alla *truphè* dei Lidi[41].

In soli tre casi Eforo compare per testimonianze di interesse primario per il tema trattato dai sapienti[42]. Già conosciamo F 183 (citazione non testuale): Eforo viene menzionato assieme ad Aristotele quale testimone della parabola storica della grandezza di Mileto. Il fatto interessante è che F 183 costituisce un sigillo d'apertura: Eforo ha il vanto di aprire il capitolo sulla notoria *truphè* milesia[43]. In F 29 (citazione testuale) compare una testimonianza di Eforo sui curiosi 'Saturnali' della città cretese di Cidonia[44]: i sapienti stanno discutendo sui rapporti tra schiavitù e libertà, più precisamente sulla questione se il comportamento degli schiavi sia dettato dalla consuetudine, dal divieto o dall'istruzione (Ath. VI, 262b). La citazione è contenutisticamente vincolata al microcontesto eziologico delle denominazioni che i Cretesi riservano ai propri

[36] F 11, F 48, F 54, F 180.
[37] Ath. VII, 310e-311e (*s. v. Labrakes* [branzini], dal catalogo dei pesci).
[38] Ath. IV, 143a-155e.
[39] Ath. IV, 153e-155a.
[40] Ath. IV, 154d-e. Su F 54, JACOBY 1926b (IIC), p. 53; NIELSEN 2002, p. 114.
[41] Ath. XII, 515d-517a.
[42] F 29, F 96, F 183. F 71 viene da un catalogo.
[43] Ath. XII, 523e-526d.
[44] Su questi riti, forse connessi al culto di Hermes (cf. Ath. XIV, 639b-c), vd. WILLETTS 1962, p. 287. Per il testo di F 29, *infra* (III).

schiavi[45]. Ma forse sussiste un appiglio sottile di F 29 con il macrocontesto, che si presenta complicato dal fatto che il sapiente Democrito, citando Posidonio, sfiora la questione più delicata delle origini della schiavitù, ovvero se la schiavitù sia affare di *nomos* o di *phusis*[46]. La testimonianza di Eforo sulle tradizioni di Cidonia sembrerebbe, da un lato, proporsi come alternativa a quelle di Macareo e di Dieuchida sulle festività che vieterebbero agli schiavi l'accesso ai santuari e la partecipazione ai riti[47] (le feste attestate da Eforo prevedono un'inversione dei rapporti di forza: i liberi non sono ammessi nella città, gli schiavi – protagonisti dei riti – hanno potere a tal punto da essere autorizzati a maltrattare i liberi); dall'altro – e questo è forse più rilevante – sembra avvalorare la tesi che i rapporti tra schiavitù e libertà siano regolati dal *nomos*, anziché da *phusis*. Il particolare è certo di interesse, se si considera l'attenzione fortissima di Eforo antichista per le vicende di discriminazione sociale in ambito dorico (F 117, F 216)[48], o la sua attenzione per il *nomos* in quanto ordine dato a una bipolarità libertà/schiavitù altrimenti instabile (lo stesso parallelo-contrasto *eleutheria*/*douleia* di F 29 compare in F 149)[49]. In tale contesto l'eccesso, cioè il ribaltamento dei ruoli, è tollerato solo nella dimensione di un altro *nomos*, religioso come quello di Cidonia, e alternativo a quello più ordinario della società civile, che è dettato dall'economia materiale (ovvero dal *klèros* che, secondo Eforo, dà nome ai claroti[50]). Resta difficile dire se il ricorso ad Eforo possa essere stato suggerito ad Ateneo dalla memoria di un interesse – in Eforo certo tangibile – per la distribuzione degli *agatha* e per i tempi e i modi della loro fruizione: lo stile catalogico di Ateneo è una complicante.

L'ultimo caso in cui l'Eforo delle *Historiai* viene chiamato in causa per questioni di interesse primario nella conversazione dei sapienti è F 96 (citazione, anche questa, testuale). Anche qui sembra emergere un impiego di Eforo abbastanza particolare. L'indizio, come in F 183, è strutturale. Il lungo passo sulla spartizione dei beni templari di Delfi tra i *leader* focesi e le rispettive compagne conclude, quasi con il peso di una *sententia* storica, una sezione del discorso del sapiente Ponziano incentrata sui tesori delfici: dalla considerazione sulla scarsa reperibilità dell'oro e dell'argento nell'antichità si approda a quella sulla loro diffusione improvvisa durante la terza Guerra Sacra, ai tempi delle razzie focesi del santuario delfico[51]. In questa sequenza F 96 funge da sigillo di chiusura: con la fine tragica delle donne focesi, raccontata nel finale del frammento, si esaurisce il capitolo delfico. Di qui comincia una seconda sezione del discorso di Ponziano,

[45] Ath. VI, 263e-264a.

[46] Ath. VI, 263c-d.

[47] Ath. VI, 262c (Macareo, dal libro III della *Storia di Cos: FGrHist* 456 F 1); 262e-263a (Dieuchida, dalla *Storia di Megara: FGrHist* 485 F 7).

[48] Mi permetto di rinviare a PARMEGGIANI 2004.

[49] Strab. X, 4, 16 = *FGrHist* 70 F 149. Vd. PARMEGGIANI 2004, p. 105-106. Cf. F 42.

[50] Sui claroti, KIRSTEN 1942, p. 108-109; VAN EFFENTERRE 1948, p. 90-91.

[51] Ath. VI, 231b-233a. Il percorso non è così lineare (il tema vede diversi sviluppi di citazione: si ricordano, oltre ad Anassimene e Teopompo, anche Duride, Erodoto, Fenia), ma si conclude appunto con F 96.

aperta dai riferimenti alle legislazioni di Platone e di Licurgo[52] e al comune bando costituzionale dell'oro e dell'argento, dovuto al sospetto che fossero assieme fonte di corruzione (un tema, questo, su cui l'Eforo delle *Historiai* insisté non poco)[53]. F 96, dunque, è una cesura: il ricorso ad Eforo in questo punto potrebbe non essere stato, nemmeno qui, casuale.

Osserviamo pertanto situazioni diverse[54]: le citazioni di Eforo compaiono come giacimenti isolati di informazione (F 11, F 48, F 54, F 180), o in punti in cui la discussione in corso tra i sapienti potrebbe investirle di una particolare valenza significativa o dimostrativa (F 29, F 96, F 183).

Delle *Historiai* Ateneo si avvale per scopi vari: come riserva di curiosità erudite (F 11), come sussidio esegetico per problemi di ordine eziologico-onomastico, storico-locale (F 29, F 54, F 71, F 183), storico-letterario (F 180) o geografico (F 48), e oltretutto, come una voce di dibattito e di approfondimento (F 29, F 96, F 183), collocabile in un punto del discorso che, abbiamo visto, può essere strategico sotto il profilo strutturale (F 96, F 183). Ma se ne serve anche come testimone autorevole per dirimere questioni abbastanza delicate, come osserviamo in F 180 (Ath. XII, 515d):

> «Xanto di Lidia, o colui che ha scritto le storie che gli vengono attribuite – si tratterebbe di Dionisio Scitobrachione, secondo quanto dice Artemone di Cassandrea nel *Peri Sunagôgès Bibliôn*. Ma Artemone ignora che Eforo, lo storico (ὁ συγγραφεύς), ricorda in Xanto un autore più antico, che ad Erodoto ha dato le *aphormai* (Ἡροδότῳ τὰς ἀφορμὰς δεδωκότος)…»

Artemone di Cassandrea avrebbe attribuito le storie di Xanto di Lidia[55] a Dionisio Scitobrachione. Ateneo lo corregge individuandone il difetto: aver ignorato quanto diceva Eforo a proposito di Xanto, e del suo rapporto con Erodoto.

Ateneo utilizza Eforo come strumento d'esegesi, affidandoci notizie rilevanti e originali per la storia della storiografia. Che cosa siano queste *aphormai* è difficile a dirsi. L'impressione è che Eforo stesse considerando più aspetti, forse anche la definizione di un 'ciclo storico': Erodoto si ricollegava a Xanto in avvio di opera (Xanto fu autore di *Ludiaka* ed Erodoto cominciava ufficialmente la sua *historiè* con il *logos* lidio) e forse, come già altri hanno sospettato, gli era debitore nell'idea stessa di storiografia, relativamente alla strutturazione del racconto storico e alla metodologia[56]. In ogni caso, è evidente che Ateneo qui si avvale di Eforo come autorità per correggere una *doxa* ritenuta distorta. La notizia aggiuntiva (καὶ Ἡροδότῳ τὰς ἀφορμὰς δεδωκότος) non può considerarsi, questa volta, un vezzo erudito come nell'approfondimento di F 11: essa è

[52] Ath. VI, 233a.

[53] Vd. in particolare F 148, F 205.

[54] Non considero in questo bilancio F 71, dacché il frammento non ammette particolari valutazioni di contesto.

[55] *FGrHist* 765 T 5.

[56] Vd. PEARSON 1939, p. 109-110; SCHEPENS 1977, p. 110.

evidentemente parte della rapida *refutatio* della tesi di Artemone[57]. Lo stesso epiteto di συγγραφεύς, di norma abbastanza comune e perciò piatto, finisce per acquisire, in virtù del contesto della *refutatio*, spessore, qualificando la testimonianza di Eforo proprio nella sua autorevolezza. Come si è osservato in principio d'indagine (I), questo è il solo caso in cui Ateneo qualifica Eforo. Un lemma piuttosto generico finisce così per acquisire, nell'argomento di Ateneo, una funzione imprevedibilmente particolare.

Eforo risulta gettato nella mischia di un dibattito dunque, che per quanto breve e circostanziato, è volto all'accertamento. Nel complesso l'uso delle *Historiai* si dimostra moderato e tematicamente vario, e soprattutto, di sussidio per l'approfondimento di questioni più spesso puntuali, destate dal tema in corso di discussione, anziché prescelte quale tema di discussione. L'Eforo delle *Historiai* era tendenzialmente un importante ripiego d'erudizione, che talora – come ci illustra il caso di F 180 – poteva divenire, da pura opzione, necessità.

Veniamo adesso al *Peri Heurèmatôn*, l'unica altra opera di Eforo menzionata da Ateneo. Abbiamo tre citazioni, tutte molto brevi[58] e a volte decisamente vaghe nel contenuto[59]. Queste citazioni si distinguono per due particolarità: in primo luogo, sono le uniche, fatta eccezione per uno scolio omerico[60], a riportarci contenuti certi di quest'opera; in secondo luogo, riguardano tutte e tre *mousikè*, o al limite, oggetti e figure riconducibili al contesto di *mousikè*.

Le citazioni dal *Peri Heurèmatôn* sembrano avvicinabili, per alcuni aspetti, alle citazioni dalle *Historiai*. Leggiamo in F 2 (Ath. VIII, 352c):

> «Stratonico, con i suoi arguti discorsi (εὐτράπελοι λόγοι), si fece imitatore del poeta Simonide, come afferma Eforo nel libro II del *Peri Heurèmatôn*, dove ancora osserva che Filosseno di Citera si è cimentato in forme simili (περὶ τὰ ὅμοια ἐσπουδακέναι).»

Stratonico era un citarista ateniese del V-IV sec. a.C. particolarmente noto per i suoi discorsi arguti (εὐτράπελοι λόγοι), discorsi che gli valgono, nei *Deipnosophistai*, l'attenzione del sapiente Cinulco[61]. Proprio in materia di εὐτράπελοι λόγοι, Stratonico sarebbe stato, secondo Eforo, imitatore di Simonide di Ceo, il grande lirico vissuto nel VI-V sec. a.C. (delle cui opere Eforo sembrerebbe essersi servito anche in alcuni momenti della sua narrazione storica)[62]. Ma Ateneo non si ferma qui; aggiunge infatti, a questo dato, la notizia ancora eforea secondo cui Filosseno di Citera – un notissimo ditirambografo del

[57] Secondo ZECCHINI 1989a, p. 48, la citazione di F 180 sarebbe generica. La modalità di citazione e i rilievi di Ateneo mi sembrano, invece, piuttosto specifici. Penserei dunque, anche in questo caso, a una conoscenza diretta del testo di Eforo (cf. *supra* [I]).

[58] F 2, F 3, F 4. Secondo ZECCHINI 1989a, p. 47, sarebbero tutte indirette.

[59] Da F 3 (Ath. IV, 182c) apprendiamo che Eforo avrebbe menzionato varietà di auli, di accompagnamento a rappresentazioni tragiche, a pantomimi, e di abbinamento al suono della cetra (sul contesto di questa citazione di Eforo, vd. BARKER 2000). Sul contenuto di F 4, vd. *supra* (I). Diversamente da F 3-F 4, F 2 ci affida informazioni più particolari (vd. qui *infra*).

[60] F 5, per il quale Jacoby segnala qualche altro luogo parallelo (JACOBY 1926a [IIA], p. 44).

[61] Vd. GILULA 2000.

[62] Vd., ora, FLOWER 1998.

V-IV sec. a.C. – si cimentò in «forme simili»[63]. L'inserimento di questo nuovo dettaglio ci permette di intendere che il nesso Simonide-Stratonico probabilmente non costituiva un appunto isolato nel *Peri Heurèmatôn*, bensì rientrava in un più complesso quadro: nel *Peri Heurèmatôn* si tracciavano trame relazionali (forse non limitate esclusivamente alla dimensione biografica) all'interno di un genere latamente definito di poeti-musici.

La prassi di F 2 ricorda, per certi versi, quella di F 180: anche la specificazione per cui Xanto aveva dato a Erodoto le *aphormai* tradisce la stessa tendenza a relazionare tra loro gli autori del passato. Qualcosa sembrerebbe avere stuzzicato Ateneo, una certa propensione, comune all'Eforo delle *Historiai* e a quello del *Peri Heurèmatôn* (cf. F 104-F 106), a osservare retrospettivamente la tradizione letteraria greca, a inquadrarla secondo una visione d'ordine che trova riscontro nella definizione di relazioni di tempo, di metodo e di pratica, tra autori diversi di uno stesso ambito disciplinare, o di ambiti disciplinari riconosciuti affini. Affiora, in questi particolari residui dei discorsi d'origine, una sensibilità 'di genere' che per certi versi è in armonia con la notizia secondo cui Eforo avrebbe distinto il *logos historikos* dal *logos epideiktikos* (F 111)[64] o avrebbe saputo distinguere la storia da *mousikè* (F 8)[65]. Una volta di più, dobbiamo osservare che le citazioni di Ateneo registrano qualcosa che altri testimoni ci permettono di identificare – per ambiti anche diversi da quello letterario[66] – come una caratteristica propria di Eforo: la sistemazione del passato secondo invenzioni, imitazioni e analogie. Tale sistemazione, realizzata in una forma apparentemente più elaborata di quella a cui convenzionalmente si sarebbe portati a pensare parlando dell'attenzione dei Greci per il *prôtos heuretès*, era distintiva proprio della prima decade delle *Historiai* – la decade a cui risalgono più spesso le citazioni di Eforo in Ateneo.

A prescindere dal problema dell'uso diretto di Eforo, i modi di citazione e le scelte di citazione dimostrano che Ateneo conosceva l'opera eforea per alcune caratteristiche che la tradizione tutta ci dice, in effetti, essere qualificanti.

III. L'importanza di Ateneo per la conoscenza di Eforo

Eforo non era lo storico più importante per Ateneo. Né Ateneo può considerarsi, sotto lo stretto profilo della quantità delle citazioni, alla stregua di altri testimoni di Eforo quali Strabone, Arpocrazione o Stefano di Bisanzio. Ma Eforo era meno importante per Ateneo di quanto Ateneo non lo sia per noi in qualità di testimone di Eforo: se, per ipotesi, i *Deipnosophistai* non fossero

[63] Su F 2, all'origine di ipotesi sulla circolazione, all'epoca di Eforo, di collezioni di detti di Simonide, Stratonico e Filosseno, GILULA 2000, p. 424. Sulla 'musica nuova' – filone in cui Stratonico e Filosseno si inquadrano – vd. WEST 1992, p. 356-372.

[64] Polyb. XII, 28, 8-12. Su F 111 (e T 23), vd. CHÁVEZ REINO 2005.

[65] Vd. *infra*.

[66] Ad esempio l'ambito giuridico-costituzionale, o quello relativo alla *diaita*. Vd. F 33, F 113, F 139, F 147, F 149 (da Strabone). Ma vd. anche F 54 (proprio da Ateneo, a cui *supra*).

sopravvissuti, il danno per la nostra conoscenza di Eforo sarebbe, alla prova dei fatti, incalcolabile[67].

Abbiamo già osservato l'importanza di Ateneo in quanto trasmissore di contenuti 'certi' del *Peri Heurèmatôn* (F 2-F 4)[68]. Lo stesso dobbiamo osservare per le citazioni dalle *Historiai*. Delle nove citazioni complessive, ben sei contengono l'indicazione del libro di provenienza (F 11, F 29, F 48, F 54, F 71, F 96)[69]. Un simile rigore non è straordinario in Ateneo. Ma è straordinario nella tradizione di Eforo. Guardando ai restanti testimoni di Eforo, altrettanto rigore si può contare tutt'al più per i lessicografi (Arpocrazione e Stefano di Bisanzio, più avari tuttavia di estese citazioni testuali) e per Teone[70], nei cui *Progumnasmata* rileviamo però soltanto un caso di citazione testuale (F 6, dal *Peri Lexeôs*), contro i quattro – tutti dalle *Historiai*, e anche piuttosto sostanziosi – di Ateneo.

Ateneo è dunque essenziale. Ed è chiaramente fondamentale ai fini dell'identificazione del contenuto dei singoli libri delle *Historiai*. Il caso del libro III può servire da esempio, ma anche da approfondimento. Leggiamo in F 29 (Ath. VI, 263f):

> «Eforo, nel libro III delle *Historiai*, dice: "Con il nome di claroti i Cretesi definiscono gli schiavi, dal fatto che essi sono assegnati alla terra in base a sorteggio (*klèros*). Per costoro sono state stabilite a Cidonia alcune feste, in occasione delle quali i liberi non possono accedere nella città, e invece, gli schiavi sono padroni di ogni cosa, e hanno la prerogativa di fustigare i liberi."»

Il κατὰ γένος di Eforo – quel criterio di economia dell'opera che destò tanta ammirazione negli antichi[71] – sarebbe consistito, secondo Jacoby, in una distribuzione del contenuto narrativo su base rigorosamente geografica[72]. In ragione di F 23-F 28, tutti relativi ad Atene e all'area ionica, Jacoby riteneva che il libro III riguardasse l'archeologia dell'Attica, dell'Eubea e la colonizzazione ionica[73]. Non potendo perciò spiegarsi la presenza, nel libro III, delle notizie su Creta che leggiamo in F 29, e notando, del resto, che di Creta si parlava ampiamente nel libro IV, Jacoby concludeva che la tradizione di Ateneo, là dove compare l'indicazione «nel libro III delle *Historiai*», doveva per forza di cose

[67] Qui ci soffermeremo su alcuni 'punti notevoli', su cui si ritornerà in altra sede per un più adeguato trattamento.

[68] Vd. *supra* (II).

[69] F 11, dal libro I (vd. *supra* n. 16); F 29, dal libro III; F 48, dal libro V; F 54, dal libro VI; F 71, dal libro XVIII; F 96, dal libro XXX.

[70] Vd. F 6, F 13, F 18a, F 31a, F 57, F 65a. I frammenti 17, 32 e 34 non contengono indicazioni di libro, ma sono comunque catalogabili – grazie al contesto teoniano e ad altri testimoni – tra i 'certi'. F 177 è tra gli 'incerti'.

[71] Diod. V, 1, 4 (= T 11: «Eforo ha fatto in modo che ciascuno dei libri comprendesse i fatti κατὰ γένος»). Sul κατὰ γένος eforeo, vd. ora VANNICELLI 1987; STYLIANOU 1998, p. 84-101. Si ricordi l'apprezzamento di Polibio per il *cheirismos* di Eforo (T 23).

[72] Ogni libro doveva contenere, grosso modo, informazioni su uno soltanto dei tre grandi teatri – quattro a partire dal 360 a.C. (Asia, Grecia, Occidente e Macedonia) – in cui si ripartiva idealmente l'ecumene. JACOBY 1926b (IIC), p. 26, 37.

[73] JACOBY 1926b (IIC), p. 46.

essere corrotta: «buch III enthält nur ionisches; die buchzahl also wohl korrupt»[74].

La conclusione di Jacoby tradisce un pregiudizio sulle applicazioni pratiche del κατὰ γένος. Se – come sembra – la notizia sulle festività di Cidonia non ha pertinenza alcuna con problemi riguardanti la tradizione ionica, la conclusione che dovremmo trarre è ben altra: il libro III non escludeva, bensì conteneva indicazioni su Creta; spaziava oltre i contenuti ionici, o almeno, da contenuti ionici si estendeva fino a toccare, in *excursus*, temi afferenti allo spazio dorico. Dunque, F 29 ci permette di capire che il discorso antichistico di Eforo era probabilmente più agile di quanto pretendesse Jacoby con la sua concezione di κατὰ γένος[75].

Ateneo contribuisce a spostare gli equilibri tematici di un libro. Ma non è questo il solo dato notevole. Abbiamo osservato che Ateneo predilige i passaggi delle *Historiai* di argomento antichistico-erudito (*supra* II). Accade però che Ateneo sia il solo testimone a consegnarci citazioni *verbatim* di discreta estensione da quella parte delle *Historiai* di Eforo che risulta, nel resto della tradizione, meno documentata: la storia moderna e contemporanea. Questo è F 71 (Ath. XI, 500c):

> «Anche lo spartano Dercillida era chiamato *Skuphos* (Σκύφος [Σκύθος C Σίσυφος Jacoby]), come riferisce Eforo nel libro XVIII, dicendo quanto segue: "I Lacedemoni, al posto di Timbrone, inviarono in Asia Dercillida, poiché sapevano che i barbari d'Asia sono abituati a fare ogni cosa con astuzia e inganno. Perciò inviarono Dercillida, perché credevano che non si sarebbe minimamente lasciato ingannare: nel suo modo di agire infatti non c'era nulla di tipicamente lacedemone, né di schietto, bensì molta astuzia e brutalità (ἀλλὰ πολὺ τὸ πανοῦργον καὶ τὸ θηριῶδες). Per questo motivo i Lacedemoni lo appellavano *Skuphos* (Σκύφον [Σκύθον A Σίσυφον Jacoby])."»

F 71 compare in un catalogo di vasi potori, alla voce *skuphos*[76]. Contiene, come vediamo, una nota su Dercillida, il condottiero inviato in Asia da Sparta contro la Persia, nel 399 a.C. Il testo è stato fatto oggetto fin da Casaubon e Schweighäuser di disquisizioni filologiche: interrogativi ha destato la variante Σκύφος/Σκύθος, soprattutto in rapporto al fatto che Senofonte, insistendo sull'astuzia di Dercillida, gli attribuisce un diverso – e forse più evocativo – soprannome: Σίσυφος[77].

La divergenza da Senofonte è stata ragione sufficiente perché Jacoby, nei *Fragmente*, sulla scorta di un suggerimento di Reiske, emendasse

[74] JACOBY 1926b (IIC), p. 48. Heraclid. *Pol*. 3, 7 (evocato *ibid*. quale prova a favore di questa conclusione) è lungi dal costituire un argomento sufficiente. In apparato, JACOBY 1926a (IIA), p. 50, ancora suggerisce, per F 29, la derivazione dal libro I (tema della colonizzazione dorica di Creta in epoca post-eraclide) o, in alternativa, dal libro IV (Creta: cf. F 32, F 33, F 145-149).

[75] Al libro III come racconto delle colonizzazioni eolica, dorica e ionica aveva pensato MARX 1815, p. 27, 132-133 (che parrebbe non aver conosciuto il passo in questione di Ateneo). Vd., sul libro III, anche STELKENS 1857, p. 5-6, 37-38; KLÜGMANN 1860, p. 16. Gli argomenti che qui presento non sono volti ad avvalorare la tesi di Marx.

[76] Recipiente, come lo descrive Ateneo (XI, 499e), in legno, di forma rotonda.

[77] *Hell*. III, 1, 8. Un'ampia discussione sul caso è in SCHWEIGHÄUSER 1804, p. 288-290.

Σκύφος/Σκύθος con il Σίσυφος senofonteo[78]. Curiosamente qualcuno aveva suggerito di procedere esattamente in senso opposto: Casaubon si era chiesto se non si dovesse correggere il Σίσυφος senofonteo con Σκύθος (!)[79]. Ora, se il suggerimento di Casaubon è evidentemente eccessivo, anche la doppia correzione di Jacoby non è al di sopra di ogni sospetto. Se è vero che il nomignolo di Sisifo è più perspicuo, la correzione di Jacoby contiene – almeno in un caso, vedremo – un'effettiva distorsione del testo di Ateneo.

Innanzitutto, dacché il passo su Dercillida compare alla voce *skuphos* di un catalogo, è impossibile che Ateneo abbia potuto dire che Dercillida era chiamato Sisifo. La correzione della prima delle due ricorrenze di Σκύφος/Σκύθος, ossia del lemma non compreso nella citazione testuale di Eforo, è indebita. La ricerca di una coerenza e forse la fiducia nel frammento come pezzo di un intero perduto hanno portato Jacoby a travalicare il diaframma (Ateneo) e a deformarlo.

Il punto della seconda delle due ricorrenze di Σκύφος/Σκύθος è certo più delicato. Potrebbe Eforo aver scritto originariamente Σίσυφος? Potrebbe. Ma vale comunque la pena di considerare le possibili alternative, prima di procedere a interventi sul testo. L'unica ragione per cui Ateneo avrebbe potuto includere il testo eforeo nel suo catalogo è proprio la ravvisata presenza testuale di un lemma che quantomeno si avvicinasse a σκύφος o σκύθος[80]. E questo è il caso di Σκύφος/Σκύθος. Non c'è dubbio: il testo che Ateneo aveva innanzi agli occhi presentava la forma Σκύφος/Σκύθος. Nel qual caso, per ammettere che si sia arrivati da Σίσυφος a Σκύφος/Σκύθος, bisogna ipotizzare o una corruttela forte della copia di Eforo utilizzata da Ateneo[81], o un errore mnemonico o una distrazione di copiatura di Ateneo o del suo mediatore[82].

D'altra parte, sappiamo che Eforo era piuttosto sensibile alle denominazioni onomastiche locali (cf. "Demeo", in F 54): potrebbe aver riportato il lemma nell'uso che ne facevano certi Spartani. Indipendentemente dal senso che acquisiva in quel contesto, nulla esclude che Σκύφος/Σκύθος ben racchiudesse il *charaktèr* di Dercillida dal punto di vista dei suoi avversari politici, magari come occasionale, volontaria manipolazione dell' 'ufficiale' Σίσυφος. Cautela

[78] JACOBY 1926a (IIA), p. 63. MARX 1815, p. 243, ricorda che a proporre la correzione di Ateneo sulla base di Senofonte fu il Weiskius, che riteneva corrotto l'esemplare di Eforo a disposizione di Ateneo; SCHWEIGHÄUSER 1804, p. 290, riporta un'ipotesi del Morus: «Fuit etiam, (…), cum putavi, Athenaeum in vitiosos *Ephori* codices incidisse, in quibus male scriptum esset Σκύφος, pro Σίσυφος». MÜLLER 1841, p. 271, manteneva Σκύφος/Σκύθος a malincuore, citando DINDORF 1827, II, p. 1122-1123 («deceptus est Athenæus prava scriptura, nam Σίσυφος Dercylidæ cognomen fuit»). Cf. KAIBEL 1890 (III), p. 103. Marx era invece dell'avviso che valesse la pena di conservare il tràdito Σκύφος/Σκύθος. Di questo avviso sarei anch'io, a prescindere dalle sue argomentazioni (per le quali, vd. *infra* n. 83).

[79] Leggo in SCHWEIGHÄUSER 1804, p. 289, la citazione di Casaubon: «An locus Xenophontis ex isto Ephori emendandus nobis hodie?». Casaubon (che sorvolava sulla forma Σκύφος) trovava coerente l'epiteto Σκύθος con la caratterizzazione che Eforo dava di Dercillida (*infra* n. 83).

[80] Lo stesso Ateneo ricorda σκύθος come possibile variante di σκύφος (XI, 499f-500a).

[81] Su questa base si sarebbe suggerito di correggere Ateneo con Senofonte (cf. *supra* n. 78).

[82] ZECCHINI 1989a, p. 48, suppone un impiego indiretto di Eforo. Se sia stato diretto o indiretto, non incide nella meccanica dell'errore.

vuole, dunque, che si rispetti Σκύφος/Σκύθος anche entro la citazione testuale di Eforo[83].

Il confronto con Senofonte ha fatto sì che il senso dell'osservazione di Eforo in F 71 fosse appiattito sulla breve notizia senofontea del Dercillida ἀνὴρ μάλα μηχανητικός[84]. Non si è considerata la possibilità che Eforo dicesse qualcosa di più, o di diverso da Senofonte. Talora si è notata la negativa opinione di Eforo sull'*èthos* del generale spartano[85]. E' mia impressione che altro sia da rilevare. La qualifica psicologico-comportamentale di Dercillida e dei Persiani affiora in F 71 nel contesto di una spiegazione di strategia. Eforo insisteva sui motivi per cui gli Spartani avrebbero deciso di inviare, in qualità di generale, Dercillida, e richiamare Timbrone: la guerra con la Persia si sarebbe decisa in base alle capacità di adattamento del generale alla strategia del nemico sul campo di battaglia e in diplomazia.

Il punto di Eforo, come si vede, era molto pratico. L'affondo sul *charaktèr* di Dercillida e dei Persiani non è l'esempio di uno psicologismo superficiale e fine a se stesso; al contrario, è la traccia di un'attenta ricostruzione eziologica della politica di Sparta negli anni dell'egemonia su terra e su mare.

Veniamo ora a F 96 (Ath. VI, 232d)[86]:

> «Eforo o Demofilo suo figlio, nel libro XXX delle *Historiai*, parlando del santuario di Delfi, dice: "Onomarco, Faillo e Faleco non solo portarono via tutto ciò che apparteneva al dio, ma, da ultimo, le loro compagne presero i gioielli di Erifile, che Alcmeone aveva dato in offerta a Delfi su ordine del dio, e la collana di Elena, che era stata data in offerta da Menelao. All'uno e all'altro il dio aveva dato un responso, ad Alcmeone, che gli chiedeva come potesse liberarsi della sua follia: 'Prezioso è il dono che mi chiedi, porre fine alla follia; e allora tu portami un prezioso omaggio, quello per cui, un tempo, tua madre sotterrò Anfiarao con i suoi

[83] Ateneo ricorda esplicitamente la mancanza di misura degli Sciti in rapporto al bere (XI, 499f. Cf. Eustath. *ad Od*. XV, 85). Un nesso forte tra il soprannome Σκύθος e il comportamento violento trovava Casaubon, il cui giudizio leggo riportato in SCHWEIGHÄUSER 1804, p. 289: «*Dercyllidam Spartanum appellatum fuisse Scythum* ex *Ephoro* narratur: & caussae dicitur fuisse, *quoniam inerat moribus illius* πολὺ τὸ πανοῦργον καὶ θηριῶδες. Tales erant & habebantur vulgo *Scythae*. Inde homines truculentos & immanes dixerunt Graeci σκυθρούς. Inde etiam peculiare istud *Dercyllidae* cognomen». Cf. però MEINEKE 1866, p. 230: «ἀλλὰ πολὺ τὸ πανοῦργον καὶ τὸ θηριῶδες. Si hoc scripsit Ephorus, τὸ θηριῶδες ad vulpeculae astutiam referendum fuerit». Vd. MARX 1815, p. 243: «(…) nisi ad ignotam nobis significationem referenda est [*scil*. interpretatio Σκύθος], a poculi fortasse forma potest illustrari, διὰ τὸ ἀποτετορνεῦσθαι καὶ στρογγύλον εἶναι αὐτοῦ τὴν γνώμην, sicuti de versuto homine loqui solebant Graeci». Se non si può escludere la corruttela del testo d'origine di Eforo, o una manipolazione dovuta alla mediazione di maldestri compilatori, nulla vieta che sullo stesso personaggio circolassero diversi soprannomi. La loro affinità di forma è un elemento probante (potrebbe sottendere, come ho già chiarito, volontarie manipolazioni).

[84] Vd. JACOBY 1926b (IIC), p. 57.

[85] WESTLAKE 1986, p. 423 n. 46. WICKERSHAM 1994, p. 146-147, introduce con esitazione F 71 in un percorso teso a chiarire le ragioni eforee della decadenza di Sparta. La sua esitazione è comprensibile: l'*èthos* di Dercillida non ha nulla a che vedere con questo tema.

[86] Cf. Phylarch. *FGrHist* 81 F 70; Diod. XVI, 64, 2; Plut. *Mor.* 553e. Vd. PARKE & WORMELL 1956, I, p. 228-229. In particolare sui rapporti di F 96 con Diod. XVI, 56-64, SORDI 1969, p. XXV-XXVII.

> cavalli.' A Menelao invece, che gli aveva domandato come prendersi vendetta di Alessandro: 'Portami i gioielli d'oro presi dal collo della tua sposa, che un tempo Cipride donò a Elena, grande gioia; così Alessandro ti pagherà la pena più odiosa.' Accadde alle donne di precipitare nella discordia per l'assegnazione di questi gioielli: messili a sorteggio, quella che era moderata nel modo di vivere e piena di dignità ebbe la collana di Erifile, mentre l'altra, che si distingueva per beltà ed era lasciva, ricevette in sorte la collana di Elena. E questa, innamoratasi di un giovane epirota, scappò via con lui; l'altra tramò la morte del marito."»

Ateneo brevemente ci dice quale fosse il contesto di Eforo: «parlando del santuario di Delfi». La precisazione è confermata da un altro frammento del libro XXX (F 93), in cui l'attenzione è visibilmente rivolta ai trascorsi del tempio delfico, cuore della grave crisi della terza Guerra Sacra (356-346 a.C.), che del libro XXX era per certo il punto tematico forte, se non esclusivo[87].

Non sappiamo quale fosse il livello di elaborazione del libro XXX. Ignoriamo se Demofilo si fosse limitato a riportare appunti paterni[88], oppure avesse provveduto a sistemarli in modo coerente di proprio pugno. Il racconto di F 96, comunque, si presenta con tratti abbastanza organici. La particolarità che balza agli occhi è soprattutto strutturale – su questa sola ci soffermeremo. In primo piano vediamo oggetti famosi, di prestigio, conservati nel santuario delfico, divenuti oggetto dell'avidità dei notabili focesi: i gioielli di Erifile e di Elena. Eforo/Demofilo sentiva il dovere di rendere al lettore un'informazione, nei limiti del possibile, completa sulle vicende contemporanee. Di qui lo spazio concesso al passato delle origini, che per gli specifici oggetti preziosi viene rievocato in un'apposita didascalia mitologico-oracolare – una breve notizia. Gli oracoli sono riportati integralmente, secondo la loro caratteristica struttura binaria (domanda del richiedente, presentata in forma indiretta, e risposta metrica dell'oracolo, presentata in forma diretta)[89]. E come spesso accade in Erodoto, tali informazioni non compaiono con la pretesa che quanto si è riportato sia per forza di cose storico (ossia rispondente al vero). Il parallelo con F 123a è istruttivo. In F 96 la memoria della collana di Erifile aggancia il motivo mitico della follia di Alcmeone[90]. Ora,

[87] Sui contenuti del libro XXX delle *Historiai* si è ampiamente discusso. Avrebbe compreso le vicende greche dal 357/6 al 341/0 a.C. (termine ultimo della copertura cronologica dell'opera: T 9a, T 10) secondo MARX 1815, p. 29-30, 254-260; SCHWARTZ 1907, col. 1-2; SCHWARTZ 1909, p. 484; CAVAIGNAC 1932, p. 154-156. Avrebbe invece compreso le vicende greche dal 356 al 346 a.C. secondo NIESE 1909, p. 172-173; LAQUEUR 1911, p. 323-330; JACOBY 1926b (IIC), p. 28-29; BARBER 1935, p. 39, 177-178; HAMMOND 1937, p. 86-87; STYLIANOU 1998, p. 95-98. Come è stato rilevato da Jacoby (*ibid*.), la questione è strettamente vincolata alla difficile definizione dei contenuti dell'ultima pentade delle *Historiai* (libri XXVI-XXX).

[88] Cf. CAVAIGNAC 1932, p. 156.

[89] PARKE & WORMELL 1956, II, p. 96-97.

[90] Il mito voleva che Alcmeone, reso folle dall'assassinio della madre Erifile seguito alla spedizione degli Epigoni contro Tebe, perseguitato dalle Erinni, giungesse a Calidone, in Etolia, ospite presso il re Oineo, passasse quindi nella terra dei Tesproti, per arrivare, infine, in Acarnania: lì infatti – così prescriveva l'oracolo delfico – Alcmeone sarebbe sfuggito alla propria follia. Vd. soprattutto Apollod. *Bibl*. III, 7, 5. Cf. Paus. VIII, 24, 7-10; Thuc. II, 102, 5-6 (dove non si riferisce, quale movente degli spostamenti di Alcmeone, né di Erinni né di follia, ma semplicemente di δείματα, generici «timori» non chiaramente connessi alla morte di Erifile).

siamo certi che l'Eforo antichista – l'Eforo dei primi libri delle *Storie* – avesse corretto la tradizione su questo punto. Nell'*iter* della fondazione di Argo Anfilochico descritto in F 123a (Strab. X, 2, 25) non c'è infatti spazio per la follia di Alcmeone; Alcmeone opera secondo un preciso intento politico. Argo Anfilochico, la tappa ultima della sua peregrinazione, pone fine non alla follia ingenerata dall'uccisione della madre Erifile, ma a una volontaria missione di conquista. Fondando Argo Anfilochico, Alcmeone idealmente prende posizione contro Argo peloponnesiaca, la città su cui gli spetterebbe di diritto comandare in quanto figlio di Anfiarao, ma che in sua assenza è venuta in possesso, a titolo definitivo, del rivale Agamennone[91].

Quanto il criterio di verosimiglianza aveva disintegrato, depurando il racconto storico del passato (F 123a), riaffiora nel racconto storico del presente, confinato però nello 'spazio neutro' della didascalia mitologico-oracolare (F 96). La continuità tra la leggenda e il presente sembra sancita dall'infausto destino delle donne dei Focesi. Ma ancora una volta, i fatti sono constatati, e il nesso che sarebbe stato possibile stabilire se si fosse voluto evidenziare una consequenzialità eziologica netta tra la colpa e la condanna resta indichiarato.

Questo modello di discorso evoca una storiografia che forse sfugge alla nostra idea ordinaria di *Zeitgeschichte*[92]. L'impressione è di trovarsi innanzi, in effetti, a qualcosa di diverso. Questo è un racconto in cui il passato viene rigenerato dal presente dell'oggetto e del luogo, e il presente prende profondità attraverso il passato: essi sono collegati, senza risultare per questo indiscriminatamente mescolati. Un simile percorso, biunivoco, era forse inevitabile trattando di questioni delfiche. Come forse lo era, più in generale, nel IV secolo di Filippo e di Alessandro.

L'importanza di F 71 et F 96 non si risolve nel requisito di offrirci qualche stralcio del racconto eforeo di storia moderna e contemporanea, o di lasciarci intuire, nei limiti di alcuni tratti, il suo taglio (F 71) e le modalità del suo montaggio (F 96). Tenendo entrambi memoria di alcuni passaggi di storia greca eforea che canonicamente si ritengono trasmessi anche nella *Bibliothèkè historikè* di Diodoro[93], F 71 e F 96 possono valere da ottimo test per vagliare i margini di attendibilità della tesi tradizionale che farebbe di Diodoro o una copia o una semplice epitome di Eforo. Ebbene, proprio su questo punto, F 71 e F 96 ci permettono di giungere a conclusioni su cui conviene meditare alquanto. Né rispetto all'uno, né rispetto all'altro frammento, si troveranno passi di Diodoro che siano veramente equivalenti[94]. Magari Diodoro ci dà un contesto; non però il testo di Eforo, con tutte le sottili venature del suo discorso. La differenza non è stimabile nei semplici termini di un avvenuto sacrificio di dettagli: è la qualità del racconto eforeo, è la sua prospettiva e profondità, ad essere stata intaccata. Se anche Diodoro dipende da Eforo, la sua presentazione dei fatti non può

[91] Sul frammento, vd. PRINZ 1979, p. 183-186; sul suo contatto con F 124, BREGLIA 1991-94.
[92] Sul concetto di *Zeitgeschichte*, vd. in particolare SCHWARTZ 1909.
[93] Per la dipendenza di Diodoro XI-XV (XVI) da Eforo, vd. VOLQUARDSEN 1868.
[94] Vd., in rapporto a F 71, Diod. XIV, 38-39; in rapporto a F 96, Diod. XVI, 64, 2.

considerarsi un semplice surrogato di quella di Eforo; le due citazioni di Ateneo ne sono la più eloquente prova.

Concluderò con un'ultima osservazione. Delle dodici citazioni di Eforo nei *Deipnosophistai*, ben quattro riguardano *mousikè* e i suoi interpreti (F 2, F 3, F 4, F 8[+]). F 8/ F 8[+] ci riportano in forma non testuale parole di Eforo che il solo F 8 ci dice derivate dal proemio generale delle *Historiai*: *mousikè* – leggiamo – sarebbe stata introdotta tra gli uomini per inganno (*apatè*) e magia (*goèteia*)[95]. Né Polibio (F 8) né Ateneo (F 8[+]) ci danno lumi immediatamente chiari sul senso esatto dell'osservazione di Eforo; al limite, ci permettono soltanto di intuirlo. Del senso dell'osservazione di Eforo possiamo invece scorgere una memoria più viva in certe pagine del *Peri Thoukudidou* di Dionigi di Alicarnasso (capp. 5-7), in cui Dionigi riflette sui criteri di ricerca tucididei e sulla discontinuità di Tucidide rispetto alla storiografia locale e genealogica[96]. Se anche non è chiaro in quale forma (se direttamente o indirettamente)[97] Dionigi eredita riflessioni sul 'Tucidide del metodo' di forte ascendenza eforea (F 9, F 110)[98]: Eforo criticava i sistemi del sapere tradizionale, la loro modalità di trasmissione dell'informazione, giudicata acritica e ritenuta responsabile di travianti suggestioni[99].

Questo esempio è illuminante circa l'impiego di Eforo in Ateneo, e circa il contributo reale che Ateneo – anche quando ha, come in questo caso, un ruolo soltanto marginale nella trasmissione dei contenuti effettivi dell'opera di Eforo – può portare alla conoscenza di questo storico. Non si può dire certo che Ateneo sia consapevole, o interessato al significato che *mousikè* acquisiva nel contesto della riflessione metodologica di Eforo, quando cita F 2, F 3 o F 4 dal *Peri Heurèmatôn*. Ma le tre citazioni dal *Peri Heurèmatôn* ci fanno capire che l'interesse di Eforo per *mousikè* non era affatto circostanziato, bensì era parte di un *background* di studi e di formazione che – volontariamente o involontariamente – sarebbe servito all'Eforo delle *Historiai* per meditare su Tucidide e formulare parte della sua critica metodologica. Per quanto estemporanei, F 2, F 3 e F 4 potrebbero suggerire, proprio per questa ragione, l'esistenza di un legame originario, sottile ma profondo, tra l'opera minore del *Peri Heurèmatôn* e l'opera maggiore delle *Historiai*.

*
* *

[95] Vd. *supra* (I) punto **d**.

[96] Dion. Hal., *De Thuc*. 6: τὸ μηδὲν αὐτῇ μυθώδες προσάψαι, μηδ' εἰς ἀπάτην καὶ γοητείαν τῶν πολλῶν ἐκτρέψαι τὴν γραφήν, ὡς οἱ πρὸ αὐτοῦ πάντες ἐποίησαν… Cf. *De Thuc*. 7.

[97] Sulla stratificazione del testo di Dionigi (tradizioni di Teofrasto e degli *Hupomnèmata* alessandrini su Tucidide), vd. in particolare PORCIANI 2001, p. 13-63.

[98] Su F 9 e F 110, vd. SCHEPENS 1970; SCHEPENS 1977, p. 111; VATTUONE 1998.

[99] Dato lo spazio, non posso dire di più. Ho trattato la questione nella mia tesi di dottorato (PARMEGGIANI 2002-2003, p. 81-86). Rinvio pertanto alla monografia in preparazione.

Non è facile risolvere il rapporto tra Eforo e Ateneo in un bilancio conclusivo. Questo rapporto sembra rinnovarsi di caso in caso: ha specificità che vanno valutate nelle singole circostanze di citazione. Eppure, dobbiamo rilevare come l'erudizione di Ateneo faccia da sfondo a un uso di Eforo – entro certi limiti – 'coerente', vale a dire, compatibile con quell'idea dell'opera di Eforo che sono proprio i suoi testimoni maggiori, i suoi lettori diretti (quali Polibio, Strabone) a restituirci con le loro testimonianze più 'appassionate'. Questo non significa che i *Deipnosophistai* ci diano un'immagine rappresentativa dell'opera eforea; significa, semmai, che Ateneo si muove nel solco di una convenzione nella ricezione di Eforo.

Persiste, tuttavia, una strana ambiguità. Che si rende riconoscibile in diversi particolari. L'uso di Eforo nei *Deipnosophistai* prevalentemente riguarda la sezione antichistica delle *Historiai* (I-X): qui Ateneo trovava quanto di Eforo poteva principalmente interessargli (un repertorio di notizie eventualmente utili ad arricchire le discussioni dei deipnosofisti, su particolarità storico-etnografiche locali; all'occorrenza, una visione d'ordine d'insieme, ritenuta autorevole, del passato della tradizione letteraria). Ma l'uso di Eforo si estende anche alla sezione moderna-contemporaneistica (XI-XXX), e proprio nelle più corpose citazioni testuali: il che è decisamente insolito nella tradizione di Eforo. E ancora: la preferenza per le *Historiai* è nettamente superiore alla preferenza per il *Peri Heurèmatôn* (nove citazioni – di cui una indiretta – contro tre), pur senza essere schiacciante, come invece si osserva per tutti gli altri testimoni di Eforo. Ma in fondo, non è di per sé eloquente il peso ineguagliato di Ateneo nella trasmissione di notizie sicure sul *Peri Heurèmatôn*, rispetto al resto della tradizione? Forse abbiamo una risposta. La prassi di Ateneo corrisponde a quella di un'intelligenza erudita, che sa adeguarsi, ma anche, con sorridente autocompiacimento, distinguersi. Si immagini uno scrittore che, conoscendo bene il giudizio di autorità, sapendo bene quali siano le opere per convenzione più significative e più importanti, sappia però disporne secondo le proprie esigenze, moderare tra i propri scopi e la convenzione, e di questa stessa convenzione, a buon tempo, liberarsi. Originalità nella continuità. Ateneo non rompe affatto con la tradizione, ma ribadisce la propria autonomia. La sensibilità erudita di Ateneo si rivela anche in questi particolari.

Il contributo dei *Deipnosophistai* alla conoscenza di Eforo è essenziale, oltre che per la definizione del contenuto dei singoli libri delle *Historiai* (senza considerare i contenuti delle singole citazioni, che restano di per se stessi preziosi), anche per aspetti della storiografia di Eforo che non erano certo al centro dell'interesse di Ateneo. Lo studioso moderno di Eforo non può non trovare in Ateneo un testimone cruciale su svariati ambiti tematici, tutti all'origine di interrogativi pressanti: la struttura del discorso storiografico antichistico; la struttura di quello contemporaneistico (e Ateneo ci fa apprezzare la diversità qualitativa da Diodoro); la formazione – anche su questo Ateneo ci dà alcuni elementi utili di valutazione, per quanto ridotti – della teoria eforea del discorso storiografico. Per tutte queste ragioni Ateneo merita, senza dubbio, un posto speciale tra i testimoni di Eforo.

LES FRAGMENTS DE THÉOPOMPE CHEZ ATHÉNÉE : UN APERÇU GÉNÉRAL*

Antonio L. CHÁVEZ REINO
(Universidad de Sevilla)

Gabriella OTTONE
(Università di Roma Tor Vergata)

RÉSUMÉ. – La présente étude porte sur les nombreuses citations de Théopompe dans les *Deipnosophistes*. Elle envisage d'abord l'importance quantitative et qualitative d'Athénée pour notre connaissance de l'œuvre de Théopompe (I). Elle évalue à quelles œuvres de l'historien s'étendait la familiarité d'Athénée (II). Elle s'intéresse ensuite successivement au contenu de ces citations (III), puis à leur enchâssement dans les *Deipnosophistes* (IV) et à leur nature textuelle ou non (V). Elle analyse enfin les éléments qui permettent d'apprécier la fiabilité d'Athénée comme citateur de Théopompe : adéquation aux témoignages sur le style de l'historien (proscription de l'hiatus) et comparaison avec des citations parallèles dues à d'autres auteurs (VI).

ABSTRACT. – This paper deals with the numerous quotations from Theopompus in the *Deipnosophistae*. It first assesses Athenaeus' relevance, both quantitative and qualitative, as a source of knowledge on Theopompus' work (I). Then, it explores the extent of Athenaeus' familiarity with the works of Theopompus (II). Next, it focuses on quotations themselves, by addressing first the issue of content (III), second the way in which these quotations have been fitted into the structure of the *Deipnosophistae* (IV), and third the manner in which Athenaeus cites Theopompus, either reproducing the historian's text or filtering it through his own phraseology (V). Finally, it considers those aspects of the quotations that allow, in some measure, an assessment of Athenaeus' reliability in quoting Theopompus : that is, the extent in which these quotations reflect ancient comments on Theopompus' style (avoidance of hiatus) and their accordance or contrast with parallel quotations by other authors (VI).

*
* *

* Nous tenons à manifester publiquement notre profonde gratitude à Dominique Lenfant pour son hospitalité, sa gentillesse et sa charmante amitié. Elle a accompli un très lourd et très généreux travail pour donner à ces pages une forme présentable.

Les références à Théopompe ont joué un rôle remarquable dans la construction du texte des *Deipnosophistes*[1] : avec plus de quatre-vingts occurrences, c'est l'historien le plus cité de l'ouvrage[2] et il fait partie des trois écrivains en prose qui y sont le plus souvent mentionnés, puisque seuls Aristote et Théophraste le dépassent de ce point de vue.

On peut d'abord se demander si cette propension marquée à citer Théopompe était en son temps exceptionnelle. Il s'avère que l'historien était bien connu dans les milieux littéraires du IIe et du IIIe siècle ap. J.-C. et qu'il a même suscité un intérêt particulier dans certains milieux érudits de l'époque : une longue liste d'auteurs est là pour le prouver, qui va de Théon le Rhéteur et de Plutarque à Porphyre et Diogène Laërce.

Et l'on tire la même impression du célèbre fragment de Porphyre sur le plagiat (κλοπή)[3]. Le narrateur y décrit une scène conviviale qui a plus d'un rapport avec l'ambiance des *Deipnosophistes*[4]. Une dispute érudite vient d'éclater concernant Éphore et Théopompe, à propos de laquelle les commensaux prennent différentes positions : les convives principaux Apollonios et Nicagoras, tout en montrant qu'ils connaissent l'œuvre des deux historiens, manifestent à leur encontre un mépris évident[5]. Par contre, les convives secondaires Maximos et Caystrios font

[1] Dans ce qui suit, les références du type X, 435c renvoient au texte des *Deipnosophistes*. Nous suivons et reproduisons – sauf indication contraire – le texte établi par KAIBEL 1887-1890. Les références du type T 28a, F 162 renvoient systématiquement aux témoignages et fragments de Théopompe dans l'édition de F. JACOBY (1927-9 [IIB n° 115], p. 526-617). Dans les notes, Th. = Théopompe.

[2] Voir l'*index scriptorum* de l'édition KAIBEL 1890 (III), p. 565-676, en particulier p. 670-671.

[3] Eusèbe, *Préparation évangélique*, X, 3 = Porphyre, 408-410F Smith (SMITH 1993, p. 478-486). Le passage concernant Th. a été morcelé par Jacoby en plusieurs unités : T 27 (avec *addendum* dans *FGrHist* IIIB, 1950, p. 742), T 35, F 21, F 70, F 102 et F 345.

[4] Sur les questions que soulève ce fragment de Porphyre, cf. STEMPLINGER 1912, p. 40-57 (avec édition et commentaire du texte). L'ambiance dans laquelle s'inscrit la scène (milieu du IIIe siècle ap. J.-C.) est décrite par BIDEZ 1913, p. 30-31 ; voir aussi MILLAR 1969, p. 16-17 et MÄNNLEIN-ROBERT 2001, p. 251-292, où l'on trouvera, outre une interprétation lucide du fragment, une présentation des convives nommés et de leurs liens avec Porphyre. HIRZEL 1895, II, p. 361-362 a signalé quelle place on doit attribuer à cette œuvre de Porphyre dans l'histoire des banquets dialogués. Enfin, en plus du travail d'E. Stemplinger cité ci-dessus, ZIEGLER 1950 peut servir comme première orientation dans l'étude du motif de la κλοπή, un thème encore très mal étudié dans ses rapports pratiques avec la critique des historiens fragmentaires.

[5] Eus., *PE*, X, 3, 12 (Porph., 408F Smith). Porphyre a mis dans la bouche d'Apollonios et de Nicagoras un dur réquisitoire contre les plagiats de Th. Le premier fait grief à l'historien d'avoir copié littéralement un passage de son maître Isocrate et d'avoir, en général, déguisé ses emprunts en changeant des détails, des noms et des lieux, de sorte qu'en plus de plagiaire, il devrait être considéré comme un faussaire (Eus., *PE*, X, 3, 4-9 = Porph., 408F Smith = T 27, F 70, F 102, F 345). La critique de Nicagoras est autrement plus acérée : Th. aurait fait dans ses *Helléniques* de nombreux emprunts aux *Helléniques* de Xénophon, gâtant le charme et la vivacité du style de ce dernier à force de polir la matière (ἐξεργασία) et de vouloir étaler la puissance de son verbe (Eus., *PE*, X, 3, 9-11 = Porph., 408F Smith = T 35, F 21). Les exemples concrets de plagiat pourraient venir des Ἰχνευταί de Pollion, comme cela nous est signalé en X, 3, 23 (Porph., 409F Smith ; cf. *FGrHist* IIIB, p. 742), nous ramenant à une époque peut-être bien antérieure à Porphyre, mais le jugement stylistique qui informe ces critiques et qui se manifeste surtout dans les considérations de Nicagoras est bien celui de Porphyre et des milieux où il se forma ; il est à mettre en rapport avec le jugement d'Hermogène, qui déjà au IIe siècle ap. J.-C. considérait

preuve d'un remarquable attachement l'un pour Éphore, l'autre pour Théopompe. Mais les critères adoptés par les uns et les autres nous échappent totalement.

Chez Athénée, en revanche, le commensal Démocrite – celui qui cite le plus souvent l'historien – signale son amour pour la vérité et son dévouement professionnel – traits qui singularisent Théopompe parmi tous les historiens cités dans les *Deipnosophistes*[6]. De ce fait et du fait de la fréquence des citations, Athénée semble se rattacher, soit par goût personnel, soit par pose littéraire, à ces secteurs de la critique de son époque où l'estime pour Théopompe est manifeste et sans réserve et, en ce sens, l'auteur de Naucratis ne peut être considéré comme un cas exceptionnel.

Ce qui est inhabituel, c'est plutôt la place remarquable que Théopompe occupe dans l'économie de l'ouvrage. On ne peut guère savoir ce qui a motivé cet enthousiasme à citer Théopompe, dans la mesure où l'on ignore d'abord par quels canaux précis la matière littéraire est venue s'incorporer dans la structure bigarrée et touffue des *Deipnosophistes*, ensuite avec quels présupposés et quels desseins littéraires précis Athénée a utilisé cette matière, dans la mesure enfin où nos vagues idées sur le caractère de l'œuvre de Théopompe sont précisément dues pour la plupart à ce qu'Athénée nous en a conservé. Dès lors, il est impossible d'établir qu'il y a eu affinité entre Athénée et Théopompe. Contentons-nous de dire, au seuil de cette étude, que l'univers thématique des *Deipnosophistes* a dû déterminer, directement ou indirectement, le choix des sources et qu'Athénée a trouvé chez Théopompe plus souvent que chez d'autres auteurs la matière littéraire qu'il cherchait.

Pour mesurer l'apport d'Athénée à notre connaissance de Théopompe, on évaluera successivement son importance relative parmi les fragments de Théopompe (I), les œuvres de l'historien qui lui sont connues (II), le contenu de ses citations (III), la manière dont elles s'enchâssent dans les *Deipnosophistes* (IV) et leur nature textuelle ou non (V) avant d'évaluer, grâce aux témoignages

Éphore et Th. comme des sujets peu dignes de son attention (Hermog., *Id.*, II, 12, p. 412 Rabe ; *FGrHist* 70 T 26 ; 115 T 23). Pour comprendre à quel point ce jugement stylistique porte la marque de son temps et de son origine, il faut noter que Théon le Rhéteur (*Prog.,* II, 69, 29-70, 7, p. 14 Patillon ; signalé, mais non édité par JACOBY 1927-30 [IID], p. 355) fait le même rapprochement entre les *Helléniques* de Xénophon et ceux de Th. au sujet de l'ἐξεργασία, mais sans faire appel au motif puéril du plagiat et d'une manière bien autrement flatteuse pour l'historien de Chios ; voir là-dessus l'opinion autorisée de RHYS ROBERTS 1908, p. 119-120. Il y a des indices qui signalent qu'une information commune est à la base des passages de Théon et de Porphyre, ce qui accentue le fossé qui sépare leurs appréciations respectives.

[6] III, 85a (T 28a) : ἀνδρὸς φιλαλήθους καὶ πολλὰ χρήματα καταναλώσαντος εἰς τὴν περὶ τῆς ἱστορίας ἐξέτασιν ἀκριβῆ. Denys d'Halicarnasse (*Lettre à Pompée*, 6, 2 = F 26), rapportant un passage qui, selon toute vraisemblance, figurait en tête des *Philippiques*, parle lui aussi des fortes dépenses que Th. a faites pour préparer sa matière. Il est donc très probable qu'Athénée s'est fait lui aussi l'écho des propos exprimés par Th. ; voir LANE FOX 1986, p. 107 ; PÉDECH 1989, p. 73 n. 19 ; FLOWER 1994, p. 18-19 ; et surtout VATTUONE 1997, p. 92 n. 11 et p. 99-100. Il n'en demeure pas moins que l'auteur des *Deipnosophistes*, acceptant les propos méthodologiques de l'historien, ne serait-ce que pour souligner l'autorité de sa source, porte ici un jugement de valeur exceptionnel sur les mérites de Th. Pour une autre interprétation de ce jugement, voir dans ce volume la contribution de Giuseppe ZECCHINI, qui réduit la portée du compliment en analysant sa fonction dans son contexte d'énonciation.

sur son style et aux comparaisons possibles, la fiabilité d'Athénée comme citateur de Théopompe (VI).

I. L'importance d'Athénée comme source sur Théopompe

Étant donné l'abondance des citations de Théopompe, les *Deipnosophistes* sont une source essentielle pour notre connaissance de l'historien, tant du point de vue de la quantité que de la qualité. Quelques calculs opérés sur la base du travail de Jacoby nous aideront à mesurer de plus près cette importance.

Du nombre total de fragments de Théopompe rassemblés par Jacoby (y compris ceux des œuvres mineures, les douteux et les apocryphes), Athénée apporte plus de 18%. Qui plus est, si l'on tient compte du nombre de lignes occupées par les fragments de Théopompe, on s'aperçoit que l'on doit à Athénée plus de 28% de l'ensemble. Enfin, cette contribution quantitative, en plus d'être considérable en termes absolus, est proportionnellement très élevée, si l'on tient compte du fait qu'Athénée n'est qu'une des plus de 90 sources qui ont transmis des textes de ou sur Théopompe.

Mais l'importance d'Athénée comme source ne tient pas seulement à l'apport d'une grande quantité de fragments et de texte ; elle tient aussi à la qualité de ses citations en matière de références exactes et de passages textuels[7]. Ainsi, parmi les 128 fragments de Théopompe où l'on indique avec précision le titre des *Philippiques* et un numéro de livre, 50 sont issus des *Deipnosophistes*, ce qui représente 39% du total. Plus important : du nombre total de fragments où Jacoby a repéré une citation textuelle, Athénée apporte 51%. Et, si l'on calcule le nombre de lignes – ce qui a, dans ce cas, plus de sens, puisque les contenus sont nettement plus proches de l'original – l'apport d'Athénée s'élève à plus de 65% du total. Comme on le voit, plus le critère de qualité se précise, plus le pourcentage de l'apport d'Athénée s'accroît.

Tout cela revient à dire que nous sommes redevables à cet auteur non seulement d'une partie considérable de ce que nous connaissons de l'œuvre de Théopompe, mais aussi d'une partie substantielle de la matière qui nous permet de reconstituer et la structure de ses ouvrages majeurs (grâce aux citations précisément référencées) et les caractéristiques de leur contenu, de leur langue et de leur style (grâce aux citations textuelles)[8].

II. Titres et ouvrages cités

Les ouvrages de Théopompe qui se trouvent cités dans les *Deipnosophistes* relèvent majoritairement du genre historique (*Philippiques* et *Helléniques*), mais

[7] Nous entendons par là les passages où la structure de la citation implique qu'on a prétendu reproduire le texte de Th., ce que Jacoby a marqué au moyen des guillemets et de caractères espacés. Sur cette notion de citation textuelle, voir ci-dessous (V).

[8] À la grande différence de ce qui se passe avec les fragments d'Étienne de Byzance, bien plus nombreux en chiffres absolus, mais autrement chétifs et maigres de contenu.

d'autres sont des opuscules (comme la *Diatribe contre Platon*) ou relèvent de l'art oratoire et épistolaire (*Conseils à Alexandre*).

*1) Ouvrages historiques (*Philippiques *et* Helléniques*)*

Les *Philippiques* sont abondamment citées (près de 60 fois), les *Helléniques* avec parcimonie (six fois). Les références données renvoient à 36 des 58 livres des *Philippiques*[9] et à quatre des 11 ou 12 livres des *Helléniques*. Et l'on peut également faire remonter à ces deux sommes, d'après leur contenu, plusieurs des citations sans référence[10].

Les livres VIII et IX des *Philippiques* sont cités tels quels, et non sous le titre de *Faits merveilleux* (Θαυμάσια), mais il est précisé que la partie finale du livre X, portant sur les démagogues athéniens, a circulé indépendamment (IV, 166d = F 100). Quant à l'*Épitomé d'Hérodote*, il n'est ni cité ni mentionné dans les *Deipnosophistes*[11].

2) Opuscules

Athénée est le seul qui cite le traité *Sur les biens pillés à Delphes* (Περὶ τῶν ἐκ Δελφῶν συληθέντων χρημάτων)[12]. L'impression qu'il s'agissait d'un opuscule indépendant semble corroborée par la précision du titre, par la particularité du contenu et du style des citations (abondance exceptionnelle d'hiatus[13]) et par le fait qu'Athénée parle d'un traité (σύγγραμμα)[14]. Les trois citations qu'en donne Athénée sont très localisées, puisqu'elles ne figurent que dans deux passages[15].

L'opuscule contre Platon est, au contraire, connu par une autre source qu'Athénée[16], mais ce dernier n'en donne qu'une seule citation explicite[17].

[9] Sous le titre *Philippiques*, *Histoires philippiques* ou – le plus souvent – *Histoires*.

[10] Ainsi, F 108 (XIV, 616d-e) = *Philippiques* XIII, *Helléniques* XI, d'après F 106a (IX, 384a) et F 106b (XV, 676c-d) ; F 75a (II, 45c) remonte sans doute au livre VIII des *Philippiques* ; dans un troisième cas (F 276 = I, 26 b-c), on est renseigné par un passage parallèle de Psellos, qui inclut la référence exacte au livre XVII des *Philippiques* (Psellos, *Scripta minora*, I, p. 75 Kurtz-Drexl). Psellos a emprunté ce passage à la version originale des *Deipnosophistes*, que nous n'avons plus pour cette partie de l'œuvre (voir MAAS 1937).

[11] HACHTMANN 1872, p. 16, y voyait une raison suffisante pour nier l'authenticité de cet *Épitomé*.

[12] XII, 532d-e (F 249) et XIII, 604f-605d (F 247-248).

[13] Voir ci-dessous (VI.B).

[14] XII, 532d (F 249) et XIII, 605a (F 248).

[15] F 247 (XIII, 604f-605a) ; F 248 (XIII, 605a-d) ; F 249 (XII, 532d-e).

[16] Cité dans les *Deipnosophistes* sous le titre Κατὰ τῆς Πλάτωνος διατριβῆς (XI, 508c-d = F 259), il figure sous le nom Καταδρομὴ τῆς Πλάτωνος διατριβῆς dans le catalogue de livres de Rhodes (T 48). Aucun des autres fragments attribuables à cet opuscule (F 275 ; F 294 ; F 295 ; F 359) ne contient de référence bibliographique. Denys d'Halicarnasse connaît son existence (*Lettre à Pompée*, 1, 16).

[17] F 259 (XI, 508c-d). On peut sans doute y ajouter, d'après le contenu, F 279 (V, 217d).

3) Production oratoire et épistolaire

Notons d'abord que les *Deipnosophistes* ne contiennent aucune citation explicite issue de la production épidictique *stricto sensu* de Théopompe, dont l'existence est prouvée par plusieurs sources[18]. La seule exception possible relève plutôt de l'allusion : il s'agit du passage où le commensal Démocrite constate que Théopompe, en dépit de son hostilité marquée envers Athènes (ὁ δυσμενέστατος Θεόπομπος, dit-il), a proclamé la cité « le prytanée de l'Hellade », tandis qu'ailleurs (ἐν ἄλλοις) il l'a qualifiée, en des termes très durs, de nid de bassesse, de vénalité et de corruption[19]. Or, pour proclamer Athènes « le prytanée de l'Hellade », on ne voit pas d'endroit plus approprié que le discours *Panathénaïque* de Théopompe, dont l'existence nous est connue depuis la découverte du catalogue de livres de Rhodes (T 48)[20].

De rares citations relèvent de ce que l'on considère traditionnellement comme la production épistolaire de Théopompe : l'une est empruntée aux *Conseils à Alexandre*[21], une deuxième au *Sur la lettre de Chios*[22], une troisième enfin à la *Lettre à Alexandre*[23]. Cependant, les titres ne nous permettent guère d'établir des frontières définies entre ce qui relève de l'art oratoire et ce qui relève de l'épistolaire, dans la mesure où l'écrit parénétique adressé à une personnalité en vue adoptait souvent la forme et même le titre d'une épître. Il n'est donc pas facile d'établir quelle réalité se cache derrière chaque référence.

À preuve, ce qu'Athénée appelle les *Conseils à Alexandre* (Πρὸς Ἀλέξανδρον συμβουλαί), qu'il faut sûrement identifier au *Discours délibératif à Alexandre* (Συμβουλευτικὸς πρὸς Ἀλέξανδρον) mentionné dans le catalogue de livres de Rhodes (T 48) et par Cicéron (F 251) : le titre donne à penser qu'il

[18] Voir les propos de Théopompe cités par Photius (*Bibliothèque*, 176, 120b30 = F 25), le témoignage de Denys (*Lettre à Pompée,* 6, 1 = T 20a) et, plus concrètement, le catalogue de livres de Rhodes (T 48), parmi les titres duquel les Λακωνικός, Παναθηναικό[ς], [Ὀλυμ]πικός, [Κοριν]θ[ια]κός (qui est la lecture très douteuse de MAIURI 1925, p. 15 ; SEGRE 1935, p. 215 et 217 proposait Π[αν]ιωνικός) et [Μαύσσω]λος, ainsi que le [Φίλιπ]πος et l' [Ἀλεξάνδ]ρου ἐγκώμιον doivent selon toute vraisemblance appartenir à ce genre d'écrits. Les éloges de Philippe et d'Alexandre nous sont aussi connus par les citations de Théon le Rhéteur (F 255-256). Si l'on admet la conjecture de Jacoby Ἀναξιμένης <ὁ Λαμψακηνὸς καὶ Θεόπομπος> ὁ Χῖος, Lucien aurait eu connaissance d'un discours de Théopompe prononcé à Olympie, à identifier avec l'*Olumpikos* du catalogue rhodien (Lucien, *Hérodote*, 3 ; *FGrHist* 72 T 10, IIA, p. 114).

[19] VI, 254b (F 281).

[20] Nous ne savons absolument rien du *Panathénaïque* de Th., mais, étant donné ce que Photius nous a rapporté des propos de l'historien dans le F 25 (Th. tirait gloire de ses discours épidictiques et soutenait qu'il avait laissé la preuve de ses mérites oratoires dans tout lieu public de Grèce et dans toute cité importante) et vu le rapprochement évident entre les titres du T 48 et la production isocratique, il est plus que probable que ce *Panathénaïque* chantait d'une manière ou d'une autre la gloire d'Athènes (ainsi, par exemple, JACOBY 1930, *FGrHist* IID, p. 353 [comm. au T 48] ; LAQUEUR 1934, col. 2185 et 2192 ; FRITZ 1941, p. 770-771 [= 1954, p. 49]).

Sur la date et le contenu possibles du *Panathénaïque* de Th., voir TREVES 1933, p. 315-319 (346 av. J.-C.) ; SHRIMPTON 1991, p. 7 et 9 le voudrait, en revanche, postérieur au *Panath.* d'Isocrate, daté de 339 av. J.-C.

[21] F 252 (VI, 230e-f).

[22] F 254a (XIII, 586c). Il faut sans doute y ajouter, d'après son contenu, F 254b (XIII, 595d-e).

[23] F 253 (XIII, 595a-c).

s'agit d'un écrit parénétique, mais ce que nous savons du contenu, précisément grâce à Athénée, s'apparente plutôt au contenu des *Lettres de Chios*.

Sur ces *Lettres de Chios* (Χιακαὶ ἐπιστολαί), on dispose, en effet, de plusieurs données. Denys d'Halicarnasse (T 20a) les distingue des discours panégyriques et délibératifs et, dans un passage très important, il souligne l'âpreté et la véhémence des dénonciations qu'elles contenaient contre « les desseins vils et les conduites injustes » d'États et de généraux[24]. La *Souda* signale que Théopompe a adressé de nombreuses lettres à Alexandre « contre les citoyens de Chios » (T 8), ce qui permet de situer le contenu des *Lettres de Chios* dans la sphère des rapports entre Théopompe et Alexandre, et plus particulièrement, de la situation politique de Théopompe à Chios.

Athénée est le seul à donner des indications concrètes sur leur contenu et la citation qu'il produit confirme la nature dénonciatrice de ces lettres et le fait qu'elles étaient adressées à Alexandre (XIII, 586c = F 254a). Mais les détails qu'elle contient soulèvent quelques difficultés : elle dénonce en effet la conduite d'Harpale dans ses rapports avec Glykéra après la mort de Pythionikè, ce qui ne semble pas se rapporter à la situation politique de Théopompe à Chios. En fait, la seule citation qui concerne directement cette situation – et concrètement l'inimitié entre l'historien et Théocrite – est celle qu'Athénée fait remonter aux *Conseils à Alexandre* (VI, 230e-f = F 252). De plus, cette citation explicite du *Sur la lettre de Chios* (περὶ τῆς Χίας ἐπιστολῆς) coïncide presque littéralement avec une autre citation (XIII, 595d-e = F 254b) introduite ailleurs sans référence explicite, juste après la citation d'un autre passage rapporté à une *Lettre à Alexandre* et contenant des détails sur la conduite d'Harpale lors de la mort de Pythionikè (XIII, 595a-c = F 253). On en tire donc l'impression que, dans ces trois cas[25], tout en se référant à deux titres différents (*Sur la lettre de Chios*, *Conseils à Alexandre*), Athénée ne cite qu'une seule et même lettre.

Pourquoi donc ces deux titres ? La référence étrange ἐν τοῖς περὶ τῆς Χίας ἐπιστολῆς (« dans les [volumes ?] sur la lettre de Chios » F 254a) pourrait renvoyer non pas à une lettre déterminée, mais à un recueil de lettres comprenant plus d'un volume (d'où ἐν τοῖς), à mettre en rapport avec les Χιακαὶ ἐπιστολαί mentionnées par Denys, un recueil auquel appartenait la lettre citée[26]. Par contre, avec la référence ἐν τῇ πρὸς Ἀλέξανδρον ἐπιστολῇ « dans la *Lettre à Alexandre* », tout en citant la même lettre, Athénée aurait voulu souligner qui en était le destinataire, ou bien parce que cela particularisait la lettre citée parmi toutes celles du recueil, ou tout simplement parce que c'est une manière stéréotypée d'intituler une lettre que d'en indiquer le destinataire[27]. Des indices

[24] Denys d'Hal., *Lettre à Pompée*, 6, 9-10 (T 20a).

[25] F 253, F 254a et F 254b.

[26] Si ἐν τοῖς περὶ τῆς Χίας ἐπιστολῆς peut être interprété : « dans ce qui touche à… », c'est-à-dire dans ce qui accompagne la Χία ἐπιστολή, cela cadrerait avec l'hypothèse de ZECCHINI 1989a, p. 66, d'après laquelle Athénée aurait trouvé les lettres de Th. dans un recueil de lettres écrites par et adressées à Alexandre (la Χία ἐπιστολή étant dans ce cas la lettre d'Alexandre aux citoyens de Chios, citée par Athénée en XII, 539f).

[27] La référence serait aussi aisément compréhensible si, comme le veut G. Zecchini, Athénée maniait un recueil de lettres *concernant* Alexandre (voir la note précédente).

indirects suggèrent d'ailleurs l'existence d'un recueil de lettres de Théopompe où le noyau constitué par les *Lettres de Chios* (Χιακαὶ ἐπιστολαί) s'est vu enrichi par l'ajout de lettres d'Alexandre concernant Théopompe et Chios[28].

III. Le contenu des citations

Quelle que soit sa diversité apparente, le contenu des citations empruntées aux œuvres de Théopompe dans les *Deipnosophistes* reste thématiquement homogène. Le gros des citations se rapporte en effet à cette sorte de « chronique scandaleuse » dont Richard Laqueur a bien décrit les éléments : « débauche de banquet, ivrognerie, ripaille, rapports avec des courtisanes et des danseuses, comportement émancipé des dames de la société, etc. »[29] Que ses emprunts soient directs ou indirects, Athénée a clairement sélectionné les passages de Théopompe en fonction de critères thématiques.

Il n'est donc pas surprenant que, quand le thème abordé par Athénée est singulier, il n'y ait point de citations empruntées à Théopompe : c'est ce qui arrive, par exemple, dans les livres VII et VIII, qui sont dominés par le thème du poisson. On ne s'étonnera pas davantage qu'à l'inverse une partie de la production littéraire de Théopompe n'ait pas trouvé place dans les *Deipnosophistes*, tout simplement parce qu'elle ne se rapportait pas au filon thématique qu'exploitait Athénée. C'est ainsi que s'explique, par exemple, l'absence de toute citation explicitement issue des écrits épidictiques de Théopompe, indépendamment de toute question touchant à la survivance de ces œuvres ou à la possibilité qu'Athénée ait pu y avoir accès[30]. Même les éloges de Philippe et d'Alexandre, deux figures pour qui Athénée montre un intérêt remarquable, n'ont rien eu à offrir à qui sélectionnait les contenus se rapportant

[28] OTTONE 2005, p. 96-101. Pour les *Lettres de Chios* comme recueil des lettres de Th. adressées à différentes personnalités, PÉDECH 1989, p. 37 n. 33. SEGRE 1935, p. 215, 218 a restitué dans le catalogue rhodien (T 48) la lecture très vraisemblable Ἐπιστολὴ πρὸς Ἀντίπατρον que Maiuri n'avait pas reconnue. Les sources attestent donc l'existence de lettres de Th. à Philippe (F 250), à Alexandre et à Antipatros.

[29] « Gelageunsitten, Trunksucht, Schlemmerei, Verkehr mit Hetären und Tänzerinnen, emanzipiertes Verhalten der Damen der Gesellschaft u. dgl. » (LAQUEUR 1934, col. 2178). Une part résiduelle des citations concerne des particularités de nature lexicographique, paradoxographique ou simplement anecdotique toujours en relation avec l'univers thématique propre à Athénée.

[30] Le modèle le plus accessible pour nous de ce qu'a pu être la production épidictique de Théopompe est l'œuvre d'Isocrate. Or, des discours panégyriques, délibératifs et parénétiques d'Isocrate, on ne trouve dans les *Deipnosophistes* qu'une seule citation, empruntée à l'*Aréopagitique* (XIII, 566f = Isoc., VII, 49) ; celle-ci est introduite pour illustrer – à propos de certains cabarets – comment dans la vieille constitution attique, toute imbue de dignité, même les esclaves n'osaient pas visiter de tels lieux ; elle relève par conséquent de l'univers thématique propre aux *Deipnosophistes* ; le reste n'y a pas laissé la moindre trace. Les choses ont pu se dérouler pareillement pour les discours de Théopompe.

aux anecdotes culinaires, conviviales ou symposiaques, au paradoxographique et à la dénonciation du vice et du luxe dans toutes leurs manifestations[31].

Ce principe de sélection thématique est tel que, même issues d'ouvrages hétérogènes, les citations de Théopompe présentent entre elles une nette similarité. À l'exception de l'écrit contre Platon, qui a son propre univers de référence dans les *Deipnosophistes*, on retrouve la dénonciation des excès aussi bien dans les fragments du *Sur les biens pillés à Delphes* (excès commis par les chefs phocidiens et par Charès) que dans ceux des épîtres (excès commis par Harpale) ou dans ceux des *Conseils à Alexandre* (luxe du parvenu Théocrite) – ce qui signifie que les écrits mineurs ont subi le même principe de sélection que les œuvres historiques[32].

Cette sélection des contenus en vertu de leur coïncidence avec la thématique d'Athénée conduit à se demander dans quelle mesure ils sont représentatifs de l'œuvre de l'historien. Comme le soulignait déjà Richard Laqueur, à l'intérieur de l'œuvre gigantesque dont ils sont issus, les passages conservés n'avaient sans doute pas l'importance que suggère leur lecture dans un recueil de fragments[33]. Mais, au-delà de cette question d'optique et de proportions, on peut même se demander si les jugements de valeur qui sont tellement présents dans les fragments de Théopompe dus à Athénée remontent réellement à l'original.

Il est vrai que la présence de tels jugements de valeur chez Théopompe est confirmée par des témoignages de lecteurs : Denys d'Halicarnasse évoquait ainsi le ton catégorique qui affleurait souvent dans son œuvre, surtout lorsqu'il récriminait contre les États et leurs généraux pour leurs vils desseins et leurs conduites injustes (T 20a)[34] ; d'après lui, Théopompe savait magistralement dévoiler les arcanes de la vertu apparente et de la méchanceté sournoise[35]. Ce témoignage est complété par quantité d'autres sources, qui attribuent à Théopompe de l'âpreté (πικρία), de la malveillance (κακοήθεια), un esprit de

[31] La question se pose aussi en ce qui concerne les fragments des *Helléniques*. La rareté des citations tirées de cette œuvre traduit-elle le désintérêt d'Athénée pour les *Helléniques* en général et la possibilité qu'il n'ait connu cette œuvre que par l'intermédiaire d'autres sources, comme ZECCHINI 1989a, p. 52-53, est porté à croire ? Ou est-elle due au fait que les *Helléniques* de Th. ne contenaient guère le genre d'information « curieuse » qu'Athénée recherchait, comme le supposait, par exemple, MOMIGLIANO 1931, p. 372 ? L'homogénéité foncière des contenus et des procédés formels de citation, parmi d'autres raisons, invite à penser qu'il s'agit plutôt d'une question de sélection de contenus et qu'Athénée a eu accès aux *Helléniques* dans les mêmes conditions qu'aux *Philippiques*.

[32] Ce qui a été bien vu par ROHDE 1894, p. 118.

[33] LAQUEUR 1934, col. 2178. L'idée que la sélection faite par Athénée suivant ses propres intérêts ne rend pas justice à l'ampleur et à la variété des contenus de l'œuvre de Th. est une appréciation très répandue dans la critique moderne : DELLIOS 1880, p. 12 n. 1 ; MESS 1915, p. 345-346 ; WILAMOWITZ 1927, col. 2597 ; MURRAY 1946, p. 168 ; CONNOR 1968, p. 12 ; REED 1976, p. 52-53, 120, 156 n. 2 ; SHRIMPTON 1991, p. 28 et FLOWER 1994, p. 8. BONAMENTE 1979, p. 43 et SHRIMPTON 1991, p. 120 ont en outre souligné le fait que la plupart des fragments de Th. tirés des *Deipnosophistes* contiennent des jugements sur des États et des individus.

[34] Denys d'Hal., *Lettre à Pompée*, 6, 9-10 (T 20a). D'après Denys, ce ton était surtout caractéristique des *Lettres de Chios*.

[35] Denys d'Hal., *Lettre à Pompée*, 6, 7-8 (T 20a).

dénigrement (βασκανία) et un goût prononcé pour la dénonciation et l'accusation[36].

D'un autre côté, si l'on passe de ces témoignages aux citations de Théopompe par d'autres qu'Athénée, on ne peut que constater au contraire la rareté des jugements de valeur qu'elles comportent. Peu de ces jugements sont assimilables à ceux qu'on lit chez Athénée ; on pourrait citer, tout au plus, Polybe et Démétrios sur Philippe et son entourage (F 225a, F 225c), fragments jumeaux de celui d'Athénée, et Didyme sur Hermias d'Atarnée (F 291, F 250). Ce qui nous a été conservé des jugements sur Alcibiade et Iphicrate chez Cornélius Népos (F 288 et F 289), sur Démosthène chez Plutarque (F 325-329) et sur Mausole chez Harpocration et dans la *Souda* (F 299) relève d'un autre registre que l'appréciation morale et n'a rien à voir avec les notions de *truphè*, de « dérèglement » (ἀκολασία), de « licence » (ἀσέλγεια) et de « dissipation » (ἀσωτία) omniprésents dans les passages qui ont été sélectionnés pour être incorporés aux *Deipnosophistes*.

Ainsi, les fragments de Théopompe qu'on lit chez Athénée confirment largement les témoignages qui évoquent la propension affirmée de Théopompe pour les jugements de valeur sévères. Mais, d'un autre côté, les jugements qu'ils contiennent ont des composantes précises qui sont à la fois omniprésentes dans les *Deipnosophistes* et quasi absentes des autres fragments de Théopompe. On ne peut donc manquer de se demander si les critères de sélection d'Athénée n'ont pas faussé la nature de quelques-uns de ces jugements : Athénée a-t-il pu pervertir le sens de ce qu'il lisait chez Théopompe (ou chez une autre source citant Théopompe), changeant en jugement moral ce qui ne l'était pas ? En outre, si ces éléments d'ordre moral tiennent presque toujours à la dénonciation du luxe, de la luxure et de la débauche, ce qui est un filon thématique fortement exploité dans les *Deipnosophistes*, faut-il penser pour autant que les jugements de Théopompe se limitaient à ce registre ?

Même s'il y a peu de critères qui nous permettent de juger de la « pureté » des fragments de Théopompe chez Athénée, on a parfois l'impression qu'un fragment de l'historien a pris dans les *Deipnosophistes* une tournure peu susceptible de refléter ce qu'on lisait chez l'historien ; en certains cas exceptionnels, on peut même prouver qu'il y a eu manipulation de la part du citateur. Deux exemples permettront de mesurer les incertitudes en la matière.

[36] Polybe, VIII, 10, 1 (T 19) : « âpreté et incontinence de langage » (πικρία καὶ ἀθυρογλωττία) ; *id.*, VIII, 10, 12 : la πικρία de Th. est comparée à celle de Timée. Denys d'Hal., *Lettre à Pompée*, 6, 8 (T 20a) : Th. a mérité, selon certains, la réputation d'une mauvaise langue (βάσκανος). Cicéron, *Att.*, II, 6, 2 (T 25b) : « âpre » (*asper*) ; *id.*, *Hortensius*, fr. 15 Grilli (T 40) : « aigre » (*acer*). Cornélius Népos, *Alc.*, 11, 1 (F 288) : « extrêmement médisant » (*maledicentissimus*) comme Timée. Josèphe, *Ap.*, I, 220-221 (F 306) : Théopompe est à compter parmi les historiens qui ont fait étalage de leur animosité (δυσμένεια) envers des cités illustres, plus précisément envers Athènes. Plutarque, *Lys.*, 30, 2 (F 333) : « il blâme plus volontiers qu'il ne loue » (ψέγει ἥδιον ἢ ἐπαινεῖ) ; *id.*, *Moralia*, 855a : sa malveillance (κακοήθεια) comparée à celle d'Hérodote. Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, 59 (T 25a) : « accusant avec hargne… » (φιλαπεχθημόνως κατηγορῶν…). Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, 1, 1, 2 : ses « médisances » (βλασφημίαι) comparées à celles de Timée. *Souda*, *s. v.* Ἔφορος (T 28b) : « âpre et malveillant » (πικρὸς καὶ κακοήθης).

Le F 122a, issu du livre XVII des *Philippiques*, contient une comparaison entre, d'une part, les populations asservies par les Spartiates et les Thessaliens, hilotes et pénestes, et, de l'autre, les esclaves des gens de Chios, barbares achetés avec de l'argent (VI, 265b-c). S'il y a, comme le suggère le ton de la citation, un jugement négatif émis par l'historien, il semble bien porter sur la première forme d'esclavage[37]. Et, de fait, Athénée cite ailleurs un passage des *Helléniques*, dans lequel Théopompe évoquait la situation des hilotes en termes plutôt critiques (VI, 272a = F13)[38].

D'un autre côté, le contexte qui entoure le F 122a dans les *Deipnosophistes* comporte un jugement négatif sur l'achat d'esclaves vu comme une source de perdition. En effet, le commensal Démocrite, qui est en train de parler des diverses modalités de l'esclavage en Grèce, a cité Timée pour dire que l'achat d'esclaves n'était pas chez les Grecs une coutume ancestrale (VI, 264c = *FGrHist* 566 F 11a); et il ajoute peu après que, selon Théopompe, les gens de Chios furent les premiers des Grecs à acheter des esclaves. Il y voit la cause de la perdition de Chios[39]; et pour le prouver, il introduit toute une série de citations empruntées à Nymphodore, à Nicolas de Damas et à Posidonios, dans lesquelles les esclaves jouent effectivement un rôle capital dans la ruine des gens de Chios (VI, 265b-266f). Il en ressort que Démocrite a plié au thème qu'il voulait développer une citation de Théopompe qui n'avait sans doute pas les implications qu'on lui prête.

Second exemple: dans son catalogue de «dissipateurs» (ἄσωτοι), au livre IV des *Deipnosophistes*, le commensal Ulpien soutient que Théopompe a dit que le chef populaire Eubule avait été un dissipateur[40], mais il cite un passage où,

[37] Ainsi SHRIMPTON 1991, p. 50, 105 et FLOWER 1994, p. 81.

[38] Sur ce fragment comme critique de l'hilotisme, voir MURRAY 1946, p. 157 (qui fut le premier à souligner que ce fragment contredit l'image de Th. comme admirateur inconditionnel de Sparte); TIGERSTEDT 1965, p. 224; CONNOR 1968, p. 146 n. 42; CARTLEDGE 1979, p. 353; GARLAN 1984, p. 83; PARADISO 1990, p. 17-24; SHRIMPTON 1991, p. 49-50; FLOWER 1994, p. 81-82; et WHITBY 1994, p. 107 et 125 n. 115. Voir aussi BONAMENTE 1979, p. 15 n. 60 et SCHEPENS 2001, p. 533 n. 14. On trouvera une opinion différente dans OLIVA 1971, p. 47 et DUCAT 1978, p. 33 n. 91, où, concevant la possibilité d'une double interprétation («active» ou «passive») de la phrase τὸ τῶν εἱλώτων ἔθνος παντάπασιν ὠμῶς διάκειται καὶ πικρῶς, on penche pour celle qui renverrait aux sentiments hostiles des hilotes envers les Spartiates. Il nous semble que cette interprétation perd de vue les données essentielles du texte: il s'agit d'une peuplade (ἔθνος) grecque qui se trouve réduite à un état tout à fait sauvage par suite d'une soumission invétérée aux Spartiates. La distinction entre un sens actif et un sens passif n'est donc pas pertinente et, du reste, DUCAT 1990, p. 89-90, part. 90 et n. 22 s'est finalement rangé, non sans quelques doutes, à l'avis général.

[39] VI, 265c (F 122a): ὁ μὲν οὖν Θεόπομπος ταῦθ' ἱστόρησεν · ἐγὼ δὲ τοῖς Χίοις ἡγοῦμαι διὰ τοῦτο νεμεσῆσαι τὸ δαιμόνιον. Le fait que le convive distingue ce qui vient de sa source de sa propre opinion atténue, sans doute, la violence que l'on fait au texte de Th. Il n'en demeure pas moins qu'Athénée a «recontextualisé» le passage, en dépit de son sens propre chez l'historien, pour le rattacher au sujet des inconvénients de l'«esclavage marchandise».

[40] IV, 166d (F 100): Εὔβουλόν φησι τὸν δημαγωγὸν ἄσωτον γενέσθαι. Il y a dans cette tirade d'Ulpien (IV, 165d-169a) un exemple intéressant de la manière dont la matière comique, sa terminologie et ses concepts, ont informé les structures des *Deipnosophistes* (sur les affinités entre Athénée et le genre comique, voir aussi la contribution de John WILKINS dans ce volume). Ulpien affirme qu'il connaît de fameux ἄσωτοι et il dresse un catalogue de passages tirés de la

apparemment, une comparaison s'établit entre la dissipation du peuple athénien et la dissipation des gens de Tarente[41]. Toutefois, d'après Harpocration (F 99), Théopompe, loin de présenter Eubule comme un dissipateur, l'aurait qualifié de politicien dévoué et zélé (ἐπιμελής τε καὶ φιλόπονος); mais il aurait aussi indiqué que le peuple athénien, à cause des allocations d'argent qu'Eubule lui avait fait obtenir, aurait atteint le plus haut degré de laisser-aller et de lâcheté. Or, nous savons qu'effectivement la gestion des fonds publics, la politique d'allocations et leurs conséquences sur la société athénienne ont dû être le fil directeur de la digression de Théopompe sur les démagogues athéniens, dont ce F 100 faisait partie[42].

Étant donné le décalage entre les deux sources, on a essayé de corriger le texte d'Athénée pour le faire concorder avec celui d'Harpocration. Kaibel avait déjà signalé l'existence d'une lacune dans le texte d'Athénée, juste avant Εὔβουλόν φησι κτλ.; il s'appuyait sur le fait que l'une des propositions relatives qui précèdent n'a pas de verbe explicite[43]. Isidor Hilberg proposa de combler partiellement cette lacune en ajoutant le texte que voici: <τὸν δῆμον τὸν Ἀθηναίων δι'> Εὔβουλόν φησι τὸν δημαγωγὸν ἄσωτον γενέσθαι, soit «Il dit que «<le peuple athénien à cause d'>Eubule le chef populaire devint dissipateur». De cette façon, la citation d'Athénée concorderait avec celle d'Harpocration et la comparaison entre le peuple d'Athènes et celui de Tarente – telle qu'on peut la lire dans les *Deipnosophistes* – serait bien plus pertinente[44]. Cette proposition se heurte néanmoins à une difficulté: le catalogue des ἄσωτοι dressé par Ulpien ne se compose que de figures individuelles[45], et ce n'est pas le peuple athénien, mais bien Eubule qui constitue une pièce du catalogue – tout comme Callistratos qui suit immédiatement (F 97) ou Philippe et ses compagnons qui viennent peu après (F 224). Or Athénée a coutume de séparer de manière

Comédie Moyenne et Nouvelle, où l'ἄσωτος est un «personnage-type»: celui qui «dévore la fortune paternelle» (166d), c'est-à-dire «le dilapidateur», «le dissipateur» (IV, 165d-166d). Vient alors le tour des exemples tirés de la prose, à commencer par Théopompe, et Ulpien essaie d'adapter les exemples à l'image comique de l'ἄσωτος (IV, 166d-169a); mais la matière lui résiste, car le concept d'ἀσωτία, qui est devenu de plus en plus important dans la littérature historique depuis le IVe siècle av. J.-C., a perdu de la spécificité qu'il a eu dans la typologie des figures comiques et, du domaine sémantique du gaspillage et de la dissipation, il est passé dans le domaine plus ample de la dissolution et de la débauche. Cela explique que les exemples recueillis par Ulpien fluctuent entre des illustrations de gaspillage et de dissipation et des cas (majoritaires) de «débauche» au sens large. Il arrive qu'Athénée exploite l'ambiguïté.

[41] IV, 166d-e (F 100).

[42] WADE-GERY 1938, p. 131, 133; CONNOR 1963, p. 111, CONNOR 1968, p. 69.

[43] IV, 166d (F 100). Le problème serait aisément surmontable si l'on restituait χωρίζουσι au lieu du χωρίσαντες de la tradition.

[44] HILBERG 1891.

[45] Cela vaut pour toute la tirade d'Ulpien, qui ne contient que des références à des individus. L'exemple emprunté à Th. sur le peuple tarentin (IV, 166e-f = F 233) ne constitue pas une exception: il est amené par la mention des Tarentins dans la citation précédente (F 100) et relève d'un procédé d'accumulation des citations d'un même auteur qui, dans les *Deipnosophistes*, s'applique tout particulièrment au cas de Th. Voir ci-dessous (IV).

tranchée les sections relatives aux individus de celles qui touchent les communautés[46].

Tout semble donc indiquer qu'on a délibérément simplifié la critique qu'on lisait chez Théopompe, d'après laquelle la gestion des allocations publiques par Eubule aurait entraîné ou accentué la dégradation du civisme chez les Athéniens. On a fait en sorte qu'Eubule incarne tout simplement des vices dont, selon Théopompe, il était tout au plus l'agent. C'est ainsi qu'un jugement complexe et dont les composantes n'étaient pas exclusivement morales est devenu un jugement moral simple et direct, que l'on peut aisément imputer au deipnosophiste[47].

IV. L'enchâssement des citations dans les Deipnosophistes

En tant qu'éditeurs des fragments de Théopompe, nous sommes contraints de nous interroger sur la fiabilité des citations d'Athénée et cela suppose de s'interroger sur les procédés à l'œuvre dans la création de cet ouvrage[48].

La structure interne des *Deipnosophistes* repose sur deux axes fondamentaux : les interventions des commensaux et les sujets qu'ils abordent. La structure externe qu'Athénée a construite « à l'imitation de Platon » (ζήλῳ Πλατωνικῷ), comme le dit l'Épitomé (I, 1f), et en vertu de laquelle le narrateur raconte à son ami Timocrate le déroulement du fameux banquet des lettrés, n'a guère de rapport avec cette structure interne : sa fonction se limite presque toujours à marquer le passage d'un livre à un autre. Et le déroulement du banquet n'empiète lui-même sur la structure interne que dans la mesure où il détermine la succession des sujets ou questions à traiter.

Étant donné que les tirades des commensaux et les sujets de recherche (ζητήματα) sont de vraies unités structurales internes et les seules qui se manifestent au lecteur, la trame structurale qu'ils composent devrait être à la base de l'étude de la construction des *Deipnosophistes*. Athénée a déversé dans le canevas formé par cette trame toute la matière première – composée de citations, mentions et références – avec laquelle il travaille. Et la matière première peut lui venir directement des sources originales ou indirectement par l'intermédiaire

[46] On trouvera des exemples significatifs dans le catalogue des grands buveurs (φιλοπόται) dressé par Démocrite au livre X (individus, 433b-442a ; peuples, 442a-443c) et, au livre XII, dans la tirade du narrateur « sur ceux qui se sont rendus célèbres par leur *truphè* » (peuples, 513e-528e ; individus, 528e-550f).

[47] Cette conclusion rejoint largement celle que Guido Schepens a tirée de l'étude du jugement porté par Th. sur Lysandre et Agésilas, pour lequel Athénée est l'une de nos sources (XII, 543b-c = F 20 et XIV, 657b-c = F 22, entre autres). Là aussi, surtout dans le cas d'Agésilas (F 22), les intérêts foncièrement moraux d'Athénée semblent avoir éclipsé les ingrédients politiques du jugement que Th. portait sur les dignitaires spartiates. Cf. SCHEPENS 2001 et 2005b, p. 62-70.

[48] ZECCHINI 1989a, p. 50-59, a étudié la question en triant le contenu des citations empruntées à Théopompe en fonction des intérêts historiques d'Athénée. Quels que soient les résultats généralement acceptés de cette enquête, nous ne croyons pas que l'on soit fondé à dire qu'Athénée s'est servi d'un épitomé des *Philippiques* de Th. (p. 59, 252). Notre approche de la question est tout à fait différente.

d'autres sources ; en d'autres termes, Athénée a pu travailler sur des structures déjà élaborées ou les élaborer lui-même. Quoi qu'il en soit, la matière première s'est toujours enchâssée dans cette trame créée par lui.

Dans le tableau I, on trouve, consignés par ordre alphabétique, les convives qui citent Théopompe aussi bien que les sujets ou questions à propos desquels ils le citent (colonnes 1 et 2). Nous nous sommes demandé s'il y avait un rapport quelconque entre les commensaux choisis et le fait qu'ils citent Théopompe : Athénée ayant doté de traits de caractère certains de ses personnages, comme Cynulcus et Ulpien, il est tentant de penser qu'il a pu individualiser leurs goûts par les auteurs qu'il leur fait citer. Quelques passages pourraient être interprétés en ce sens : par exemple, en VIII, 352d, Cynulcus vante l'autorité que Démocrite détient comme connaisseur de l'œuvre d'Aristote et des philosophes et rhéteurs en général. Et ce même Démocrite semble se vanter d'avoir lu un nombre étonnant de pièces appartenant à la Comédie Moyenne (VIII, 336d). Pourtant, les citations empruntées à ces pièces sont réparties entre les divers commensaux tout au long des *Deipnosophistes*. On ne peut donc soutenir que les affirmations de ce type soient plus qu'une simple pose littéraire. Il faut donc reconnaître que l'étude des citations faites par chaque commensal ne promet pas de résultats sensationnels.

On peut en revanche observer la façon dont elles viennent s'insérer dans les tirades des commensaux. Cette insertion peut prendre plusieurs formes.

Il arrive parfois que les mots empruntés à Théopompe s'écartent du sujet traité et soient repris à son compte par le commensal en manière de parenthèse. Par exemple, en IV, 157d-e, Cynulcus interrompt son récit du banquet de Parméniscos pour souligner, en empruntant une phrase à Théopompe, que la bonne chère hébète l'esprit (F 57) ; de même, en VI, 275b, Larensis intervient pour mettre en contraste, à propos des nombres impressionnants d'esclaves mentionnés par Masurius (VI, 272a-d), la modération des anciens Romains, qui n'avaient que très peu de serviteurs, avec le grand train des temps modernes ; après une citation empruntée à Posidonios sur la frugalité de l'ancien mode de vie romain, Larensis finit son intervention en faisant siens quelques mots de Théopompe sur le luxe que tout le monde affecte de son temps (F 36). Dans de tels cas, on décontextualise radicalement la citation, dont le sens est tout simplement redéfini par les besoins du citateur.

Mais ce n'est pas le cas général. Les citations sont pour la plupart des témoignages sur le thème qu'on est en train de traiter, insérées dans des séries, lesquelles reposent sur au moins trois principes possibles : la chronologie des auteurs, les grappes de citations d'un même auteur et l'association selon le contenu.

1) Les séries d'auteurs par ordre chronologique[49]

En ce qui concerne Théopompe, on trouve l'exemple le plus clair en II, 43c-f, où, sur le thème de l'eau, sont successivement cités Hérodote, Théopompe (F 278a), Aristobule, Ptolémée et Phylarque. De même, en IV, 143f-146a, le

[49] DÜRING 1936, p. 241-242, 247.

commensal Plutarque, à propos du thème des dîners, cite dans l'ordre chronologique Hérodote, Xénophon, Théophraste, Théopompe (F 179, F 113) et Héraclide de Kymè sur les banquets de la cour perse.

2) Les grappes de citations d'un même auteur

Bien souvent, les citations empruntées à Théopompe tendent à s'accumuler en formant des « grappes ». Ainsi, au livre X, 426c-443c, Démocrite disserte sur les dosages de vin pratiqués par les anciens. Après quelques fluctuations, son sujet s'infléchit et s'oriente finalement vers l'abus de boisson ; le commensal dresse alors un catalogue de grands buveurs (φιλοπόται) en commençant par Nestor. La première partie du catalogue, consacrée à des individus (433b-442a), est dominée par la figure d'Alexandre. Vient ensuite Philippe, dont le goût pour la boisson est illustré par des citations empruntées à Théopompe (F 163 ; F 282 ; F 236) et à Carystios de Pergame. Une fois Théopompe cité, Démocrite lui emprunte des citations concernant toute une série de buveurs : Denys le Jeune (F 283a), Nysée (F 188 ; F 187), Apollocrate (F 185) et Hipparinos (F 186) ; Timolaos de Thèbes (F 210) et Charidème d'Oréos (F 143). Plus loin, le catalogue passe des individus aux peuples célèbres pour s'adonner à la boisson (442a-443c) et Démocrite clôt l'inventaire avec une autre accumulation de citations empruntées à Théopompe : sur les Chalcidiens de Thrace (F 139), les habitants de Méthymna (F 227), les Illyriens et les Ardiens (F 39 ; F 40). Ici aussi, d'autres citations viennent corroborer celles de Théopompe. Un tel procédé s'observe à plusieurs reprises, notamment dans la longue tirade du narrateur sur ceux qui se sont illustrés par leur *truphè*[50] et dans la tirade de Masurius sur les esclaves[51].

3) L'association selon le contenu

On emprunte parfois des citations à l'historien de Chios pour corroborer les témoignages apportés par d'autres sources. Ainsi, par exemple, dans la tirade de Pontianus sur l'ivresse et les excès dus au vin (livre X), la mention des Rhodiens

[50] Dans ce long développement sur la *truphè* (XII), on emprunte d'abord, dans la partie relative aux peuples, des citations isolées à Théopompe pour illustrer le cas des Étrusques (F 204) et des habitants de Colophon (F 117) ; et plus loin, on observe une accumulation de citations empruntées à l'historien de Chios : à propos de riverains de l'Océan, des habitants de Byzance et de Chalcédoine (F 62), des Ombriens (F 132) et des Thessaliens (F 49). Dans la deuxième partie, relative aux individus, une citation empruntée à Théopompe au sujet de Straton roi de Sidon (F 114) ouvre une autre série de passages de l'historien, concernant Cotys (F 31), Chabrias (F 105), Charès (F 213 ; F 249) ; Pisistrate (F 135) et Cimon (F 89) ; et, peu après, les Spartiates Pharax (F 192) et Archidamos (F 232).

[51] En dissertant sur les esclaves, Démocrite fait une citation isolée de Théopompe en VI, 265b-c (F 122a) ; sa tirade est complétée par celle de Masurius (VI, 271b-272d), où l'on trouve une série de brèves citations sur divers types d'esclaves et de populations asservies, et c'est alors qu'apparaît l'habituelle grappe de citations empruntées à Théopompe : sur les ἐπεύνακτοι de Sparte (F 171), les κατωνακοφόροι de Sicyone (F 176) et les προσπελάται des Ardiens (F 40), et, peu après, une citation empruntée aux *Helléniques* sur la condition déplorable des hilotes (F 13). Cet exemple met en lumière le fait important que ces grappes de citations sont dans les *Deipnosophistes* un phénomène remarquablement lié à l'historien Théopompe.

Coméon et Rhodophon dans une citation d'Hégésandre entraîne une citation empruntée à Théopompe sur un autre Rhodien, Hégésiloque (X, 444e-445a = F 121), ainsi qu'une troisième citation empruntée à Philomnestos sur Anthéas de Lindos, lui aussi rhodien.

On s'aperçoit qu'Athénée donne parfois à la citation un autre sens que celui qu'elle a, à voir son seul contenu. Ainsi, dans sa tirade sur les dîners, Plutarque cite Théopompe deux fois ; la seconde citation (F 113) concerne les dépenses auxquelles toute ville assujettie à l'empire doit subvenir pour régaler le roi de Perse lorsque celui-ci la visite ; elle est tout à fait appropriée au contexte ; en revanche, la première citation (F 179) n'a pas de rapport étroit avec le sujet que l'on est en train de traiter (les dîners) : Théopompe y parle du roi paphlagonien Thys, personnage célèbre pour sa gloutonnerie, lequel, étant prisonnier d'Artaxerxès, mangeait tellement qu'aux yeux du roi, il vivait comme s'il allait mourir bientôt. Ce qui est remarquable, c'est qu'on trouve, ailleurs dans les *Deipnosophistes*, les traces de la fonction illustrative que cette citation de Théopompe devait logiquement avoir dans l'œuvre. En effet, en X, 415d, dans le catalogue de gloutons, le narrateur fait en passant allusion à ce Thys mentionné par Théopompe, se bornant à dire qu'il en a parlé ailleurs. Pourtant, c'est bien dans ce livre X que la citation serait opportune, car aussi bien le contexte – un catalogue de gloutons – que l'occasion – après une citation empruntée à Xanthos de Lydie sur le roi lydien Camblès – offrent le cadre le plus approprié pour introduire l'anecdote concernant le roi Thys. Tout se passe comme si Athénée avait eu entre les mains un ouvrage où la citation de Théopompe aurait été employée d'une façon pertinente (Thys comme exemple de glouton) et qu'il avait replacé l'exemple à son gré, l'affectant à une démonstration qui n'est plus tout à fait pertinente, et cela par suite de sa tendance à l'accumulation d'exemples empruntées à l'historien. Il s'ensuit que la citation manque d'à-propos et semble déplacée.

En revanche, parfois Athénée ne cite pas Théopompe là où l'on s'attendrait à ce qu'il le fasse. En XIV, 614e Ulpien n'aurait pu trouver meilleur témoin pour attester le penchant de Philippe pour les plaisanteries (τὰ γέλοια), mais il cite seulement Démosthène. De même, en XIV, 663a, Émilien aurait pu illustrer parfaitement le luxueux train de vie des Thessaliens en citant Théopompe, mais il se borne à citer Critias. Enfin, pour illustrer le fait que le mariage avec Cléopâtre – femme fatale – a entraîné la chute de la maison de Philippe, tant Larensis (XIII, 557b-e)[52]

[52] Au lieu de Th., Larensis cite Satyros. À ce propos, il convient de souligner que tout se passe comme si, pour certains contenus, Athénée avait utilisé Satyros et Th. comme des sources s'excluant mutuellement : ainsi, par exemple, Satyros est cité en VI, 248d-249c ; XII, 534b ; XII, 541c ; XIII, 557b-e à propos de sujets sur lequels Th. s'est – sûrement ou très probablement – lui aussi exprimé. Ce qui est remarquable, c'est que dans tous ces cas Th. semble être à la source de la tradition mise à profit par Satyros ; or, puisque Athénée ne cite jamais ces deux auteurs l'un à côté de l'autre à propos d'un même sujet, on est fondé à croire que Satyros ne citait pas Th. explicitement, car Athénée semble avoir en règle générale retenu les citations qu'il trouvait dans sa source (voir à ce propos les passages signalés à la note 56). Ceci apporterait un démenti à la croyance que les biographies hellénistiques ont fourni à Athénée et à d'autres auteurs d'époque

que Léonidès (XIII, 560c) auraient pu avoir recours au témoignage de Théopompe, car, comme le démontre Polybe[53], l'idée que le penchant de Philippe pour les femmes fut la cause dernière de la chute de sa maison se trouvait déjà chez l'historien de Chios. On s'attendrait à ce que Théopompe eût au moins été mentionné comme le principal auteur s´étant manifesté sur ces sujets; mais ce n'est point le cas, ce qui est fort remarquable si l'on tient compte du fait qu'ailleurs dans les *Deipnosophistes* la tendance est évidente non seulement à citer l'historien, mais bien à accumuler l'un après l'autre les exemples qu'on lui emprunte. Cela veut-il dire que, dans tous les cas que nous venons de signaler, Athénée a eu recours à des sources qui, tout en présentant un tissu de témoignages déjà élaborés, n'auraient pas mis à profit l'œuvre de Théopompe? Ou s'agit-il plutôt tout simplement d'un choix d'Athénée lui-même privilégiant d'autres sources originales au détriment de Théopompe?

Ces divers modes d'insertion des citations de Théopompe, ces phénomènes particuliers qui s'y rattachent pourraient correspondre à des origines diverses, de même qu'à des degrés d'élaboration distincts. Les séries chronologiques d'auteurs font immédiatement penser à l'emploi de structures déjà élaborées, qui auraient été tout simplement transplantées d'une source donnée dans les *Deipnosophistes*. Düring songeait dans ces cas-là à l'utilisation du lexique de Pamphile[54]. D'autre part, les procédés consistant à accumuler les citations de Théopompe ou à les associer à d'autres en fonction de leur contenu suggèrent une élaboration plus libre et moins influencée par des structures prédéterminées. De fait, ces accumulations de témoignages paraissent peu compatibles avec les schémas caractéristiques des sources lexicographiques, scholiastiques ou anecdotiques qu'Athénée a pu utiliser. Qu'elle soit juste ou fausse, l'impression que c'est justement ici, dans les grappes de citations, qu'Athénée a le plus clairement puisé à la source originale, s'impose en tout cas sans peine. On va même jusqu'à imaginer qu'il a pu travailler avec les citations de Théopompe de la même façon que son personnage Démocrite dit avoir travaillé avec les fragments de la Comédie Moyenne, dont il aurait lu plus de 800 pièces tout en en recueillant des extraits (ἐκλογὰς ποιησάμενος)[55]. Certainement, ce procédé

impériale un tas de citations de Th. qu'ils n'auraient eu qu'a transposer telles quelles dans leurs propres ouvrages. C'est d'ailleurs un indice fort intéressant d'une gestion économique et intelligente des sources de la part d'Athénée.

[53] Polybe, VIII, 9, 2 (F 27).

[54] DÜRING 1936, p. 248.

[55] VIII, 336d. De fait, on a parfois l'impression qu'Athénée a mis à profit le corpus des œuvres de Th. exactement comme il a exploité le corpus des comiques. Le cas le plus frappant se trouve dans la tirade d'Ulpien sur les ἄσωτοι (IV, 165d-169a), où à un catalogue de huit exemples tirés de la comédie fait suite un catalogue de quatre exemples tirés de Th., puis un recueil d'exemples tirés d'auteurs divers: la concentration de citations particularise dans ce passage le cas des comiques et de Th. face au reste des auteurs. D'ailleurs, la concentration de citations de Th. est dans les *Deipnosophistes* un phénomène tout à fait particulier qui trouve justement son pendant le plus remarquable dans le cas des fragments de la comédie. Enfin, le fait que souvent s'entremêlent les exemples empruntés aux ouvrages mineurs de l'historien et les citations issues des ouvrages historiques corrobore cette impression qu'Athénée a eu à sa disposition une espèce de corpus assez vaste de la production théopompéenne.

consistant à tirer des extraits des œuvres originales et à en faire usage à volonté pendant l'élaboration des *Deipnosophistes*, concentrant les citations là où elles prouvent le mieux ce qu'il s'agit de prouver, est tout à fait compatible avec l'impression que produisent les grappes de citations empruntées à Théopompe. Cela ne veut pas dire cependant que le mode d'insertion de la citation indique en soi si l'emprunt est direct ou indirect[56].

V. Citations textuelles et non textuelles

D'après leur structure, nous divisons les citations de Théopompe qu'on trouve dans les *Deipnosophistes* en «citations textuelles» et «citations non textuelles». Parfois on a affaire à des «citations mixtes», qui se composent à la fois d'une citation textuelle et d'une citation non textuelle. De fait, nous tenons à distinguer clairement trois notions différentes: celle de citation textuelle / non textuelle; celle de citation littérale / non littérale; et celle de proposition au style direct / indirect.

La distinction entre citations textuelles et citations non textuelles est purement fonctionnelle et ressort de l'observation des procédés de citation d'Athénée: dans le premier cas, on trouve des structures de citation qui impliquent que l'on prétend reproduire le texte cité dans sa forme originale, tandis que dans les citations non textuelles il n'y a pas cette prétention à reproduire le texte de la source.

[56] Sur ce point, le degré de précision des références bibliographiques offre sans doute un indice plus sûr. Les références aux œuvres de Th. dans les *Deipnosophistes* sont d'habitude claires et précises. Il est rare qu'il mentionne, dans un contexte isolé, un numéro de livre sans indiquer aussi le titre concret de l'ouvrage qu'il cite. Des références imprécises du type «dans une autre partie de l'histoire» (ἐν ἄλλῳ μέρει τῆς ἱστορίας; X, 435b; livre indéterminé des *Philippiques*) ou «dans d'autres passages» (ἐν ἄλλοις; VI, 254b; œuvre indéterminée) sont exceptionnelles. L'absence absolue de référence bibliographique ne se produit que très rarement; ce sont des cas circonscrits qui impliquent, selon toute vraisemblance, un emprunt à une source intermédiaire. Par exemple: en XIII, 573c-e, Myrtilos cite Chaméléon à propos de l'épigramme de Simonide qu'on lisait au temple d'Aphrodite à Corinthe; la référence à Théopompe (F 285a), dépourvue de toute précision bibliographique, paraît provenir de Chaméléon. Les sources parallèles (Plutarque et, surtout, les scholies à Pindare, où Théopompe est cité *expressis verbis*) indiquent qu'aussi bien la forme de l'épigramme que le contenu de la notice qu'on lit chez Athénée relèvent d'une autre tradition que celle qui remonte à Théopompe (VAN GRONINGEN 1956). Pareillement, en VI, 249c-d, où Démocrite cite Théopompe (F 280), Douris (*FGrHist* 76 F 3) et Phylarque (*FGrHist* 81 F 37) à propos du sympathique Arcadion, il est très probable que la citation ait été empruntée à Douris, lequel citait à son tour Théopompe; la citation de Phylarque a vraisemblablement été ajoutée par suite d'une association de contenus. Cela prouve, d'une part, que des références à Théopompe ont pu arriver jusqu'aux *Deipnosophistes* dans des citations empruntées à d'autres sources. Et, d'autre part, cela nous indique aussi que quand ce phénomène s'est produit, des indices subsistent nous révélant qu'il y a eu emprunt à une autre source: en l'espèce, l'absence d'indication bibliographique; ce qui n'est pas un cas isolé: par exemple VI, 272a-c, citation de Timée (*FGrHist* 566 F 11b) trouvée chez Polybe; et XIV, 626a, citation d'Éphore (*FGrHist* 70 F 8) trouvée chez Polybe; dans ce dernier cas, aisément contrôlable, on constate qu'Athénée a supprimé la référence bibliographique employée par Polybe (IV, 20, 5: ὡς Ἔφορός φησιν ἐν τῷ προοιμίῳ τῆς ὅλης πραγματείας).

Cette distinction ne recoupe pas nécessairement l'opposition grammaticale entre discours direct et discours indirect : une citation non textuelle peut, par exemple, se présenter sous la forme d'une proposition au style indirect, mais aussi sous la forme d'une paraphrase au style direct.

D'autre part, le concept de citation textuelle est un concept fonctionnel qui ne préjuge pas de la fidélité de la citation au texte original. L'examen des citations décèle assez souvent des altérations dans l'état du texte, dues soit aux changements subis par la tradition manuscrite soit à l'immixtion plus ou moins consciente du citateur dans l'établissement du texte. Cette reproduction fidèle à la lettre du texte cité est ce que nous voudrions appeler une « citation littérale ». Dans la plupart des cas, nous ne sommes pas en état de vérifier cette littéralité et quand, à l'inverse, nous disposons d'éléments de contrôle, c'est pour constater la non-littéralité.

Il est généralement aisé de faire la distinction entre citations textuelles et non textuelles : la citation textuelle s'accompagne habituellement d'un verbe introducteur (le plus souvent φησί, soit juste avant la citation, soit en incise). Mais parfois ce n'est pas le cas et les difficultés surgissent lorsqu'une citation textuelle est précédée par une citation non textuelle et que le verbe introducteur est manquant. Le cas se présente deux fois, en F 204 (XII, 517d-518b) et en F 254b (XIII, 595d-e) ; et Jacoby a marqué ce caractère textuel par des signes typographiques (guillemets et caractères espacés). Pourtant, la même structure reparaît dans d'autres fragments : F 114 (XII, 531a-d), F 117 (XII, 526c), F 192 (XII, 536b-c), F 232 (XII, 536c-d) et F 240 (XIII, 609b). Pourquoi donc Jacoby, et avant lui Grenfell et Hunt, ont-ils considéré qu'il n'y avait de citation textuelle dans aucun de ces fragments, tandis que Wichers, le premier éditeur des fragments de Théopompe, a jugé que les F 114 et F 117 contenaient en fait une citation textuelle[57] ?

Le critère qui détermine la réponse à cette question contient toutes les clefs du problème de la textualité dans les citations de Théopompe. En l'absence de signes externes marquant la textualité, une citation textuelle peut aisément se confondre avec une paraphrase (c.-à-d. avec une citation non textuelle). Quand cela arrive, le seul moyen pour détecter la textualité est de s'en tenir à des indices assez délicats, la conformité aux caractéristiques reconnues du style de Théopompe, notamment l'absence d'hiatus[58]. Nous sommes d'avis que, d'après ce critère, au moins les F 114[59], F 117 et F 192 contiennent effectivement des citations textuelles, car on n'y trouve guère d'hiatus et le style rappelle celui de fragments dont la textualité est manifeste. Cependant, le fait que Jacoby et Grenfell et Hunt ont considéré qu'il ne s'agissait pas de citations textuelles trahit le degré de

[57] WICHERS 1829, p. 85-86 (fr. 126 = F 114) et 86 (fr. 129 = F 117). GRENFELL & HUNT 1909, fr. 111a (= F 114) et fr. 114 (= F 117).

[58] Voir ci-dessous VI.B.

[59] Il suffit de comparer le texte d'Athénée XII, 531a-d (F 114) avec Élien, *VH*, VII, 2 (GRENFELL & HUNT 1909, fr. 111b) pour percevoir nettement les différences entre une citation textuelle et la reproduction libre du contenu d'un passage de Th. Dans le F 114, la citation textuelle commencerait à οἷα γὰρ κτλ.

subjectivité intervenant dans un tel jugement, ce qui rend les « marques internes de la textualité » d'un usage problématique.

VI. La fiabilité d'Athénée comme citateur de Théopompe

S'apprêtant à citer Cléarque, Cynulcus tient à préciser qu'il se rappelle parfaitement les mots de la citation parce qu'ils lui tiennent à cœur[60]. Pareillement, quand Myrtilos finit sa longue allocution du livre XIII sur les courtisanes et l'amour, l'une des plus étendues et érudites de l'ouvrage, le narrateur fait remarquer que les convives se sont émerveillés de la mémoire de leur compagnon[61]. Ce sont là deux exemples où affleure l'un des présupposés de la fiction des *Deipnosophistes* : les commensaux, dans leur incommensurable érudition, citent par cœur[62]. S'agit-il d'un simple artifice destiné à souligner la fiabilité des citations en dépit de ce que la fiction a d'invraisemblable ? Ou d'un jeu subtil par lequel Athénée a tenu compte des changements que le recours à la mémoire peut entraîner et s'est prévalu de cet artifice pour « jouer » avec les fragments ? Le besoin de souligner la fiabilité de ce que l'on cite a-t-il pour cause le fait que les citations ne sont pas empruntées aux sources originales ou bien vise-t-il au contraire à souligner l'originalité des citations ?

En abordant la question de la fiabilité des citations de Théopompe chez Athénée, il ne faut pas perdre de vue cette problématique du « jeu érudit » que Christopher Pelling a eu le mérite d'introduire dans la discussion[63] : la possibilité qu'Athénée ait volontairement modifié la teneur d'une citation doit toujours être prise en compte. C'est là un point de vue complémentaire, et non contraire, à l'approche pratiquée par Kurt Zepernick, lequel, comme Christopher Pelling l'a lui-même souligné, est allé trop loin dans l'attribution de toute variante ou changement dans les citations d'Athénée à des altérations exclusivement imputables aux avatars de la tradition manuscrite[64].

Pour juger de la fiabilité des citations de Théopompe chez Athénée, les données dont nous disposons sont peu nombreuses et problématiques. Il s'agit de

[60] VII, 275b : κρατῶ γὰρ καὶ τῆς λέξεως διὰ τὸ σφόδρα μοι εἶναι προσφιλῆ.

[61] XIII, 610b.

[62] Et le narrateur a lui-même pu – ô prodige ! – tout retenir dans sa propre mémoire. LUKINOVICH 1990, p. 271 n. 48 a recueilli quelques passages des *Deipnosophistes* qui ont rapport au thème de la mémoire (défaillante) des citateurs ; voir aussi MENGIS 1920, p. 23 et n. 4. Bien sûr, ce thème n'est pas exclusif d'Athénée ; dans la scène conviviale décrite par Porphyre dans le fragment qui nous a occupés au début de l'exposé (I), le péripatéticien Prosénès, s'apprêtant à citer le traité de Protagoras *Sur l'être* (une œuvre déjà rare), souligne qu'il s'est efforcé de garder dans sa mémoire la littéralité des paroles qu'il cite : ἐσπούδασα γὰρ αὐταῖς λέξεσι τὰ ῥηθέντα μνημονεύειν (Eusèbe, *PE*, X, 3, 24 = Porph., 410F Smith). On accorde volontiers que l'exploitation de la mémoire et du bagage livresque est un fait de culture que l'art d'Athénée a su mettre à profit ; il n'en demeure pas moins que cela prend dans les *Deipnosophistes* des proportions telles qu'il y a lieu de penser que l'auteur cherche à se concilier par ces clins d'œil la complicité du lecteur.

[63] PELLING 2000.

[64] ZEPERNICK 1921 ; PELLING 2000, p. 188.

ce que nous apprennent les comparaisons entre citations. Dans ce qui suit, nous allons nous occuper tout d'abord des citations non textuelles (A), puis des citations textuelles (B). Dans ce deuxième cas interviendront des critères stylistiques tels que la présence ou l'absence d'hiatus.

A. Les citations non textuelles à l'épreuve de la comparaison

On peut d'abord comparer entre elles des citations non textuelles qui apparaissent à deux reprises dans les *Deipnosophistes*. On peut ensuite comparer certaines citations des *Deipnosophistes* à des citations parallèles dues à d'autres auteurs.

1. **La comparaison entre citations redoublées** au sein même des *Deipnosophistes* permet d'esquisser une réponse à la question suivante : les citations non textuelles consistent-elles seulement à faire passer au style indirect les mots de Théopompe ? Deux indices peuvent nous guider : la reformulation en d'autres termes, d'une part, les changements affectant l'ordre de l'énoncé, d'autre part.

a. La reformulation

Athénée se contente-t-il de faire passer au style indirect les mots de Théopompe ou reformule-t-il avec ses propres mots ? Il est des cas de citations non textuelles où il s'est borné à reproduire au style direct les mots de Théopompe : on trouve en effet en deux passages distincts une même citation formulée dans les mêmes termes, une fois au style direct (citation textuelle), l'autre au style indirect (citation non textuelle).

X, 443b : Ἀρδιαῖοι δέ, φησί, κέκτηνται προσπελατῶν ὥσπερ εἰλώτων τριάκοντα μυριάδας.

VI, 271e : Ἀρδιαίους φησὶ κεκτῆσθαι προσπελατῶν ὥσπερ εἰλώτων τριάκοντα μυριάδας (F 40).

De plus, l'emploi de certains termes relevant proprement des préoccupations deipnosophistiques n'est pas nécessairement dû à leur insertion par Athénée. Ainsi, quand, dans une citation non textuelle, Démocrite dit au sujet de Philippe : καὶ Φίλιππος δ' ὁ τοῦ Ἀλεξάνδρου πατὴρ φιλοπότης ἦν, ὡς ἱστορεῖ Θεόπομπος ἐν τῇ ἕκτῃ καὶ εἰκοστῇ τῶν ἱστοριῶν (X, 435a = F 163), on retrouve ce qualificatif de φιλοπότης appliqué à Philippe dans une citation textuelle que Démocrite lui-même emprunte peu après au livre LIII des *Philippiques* (X, 435c = F 236 : ὢν γὰρ φιλοπότης καὶ τὸν τρόπον ἀκόλαστος καὶ βωμολόχος[65] κτλ.) – ce qui donne à penser que Théopompe employait effectivement ce terme.

[65] La conjecture de Casaubon βωμολόχους, universellement acceptée par les éditeurs, ne nous semble pas pertinente : συχνούς peut parfaitement remplir une fonction pronominale, τὸν τρόπον ἀκόλαστος καὶ βωμολόχος est tout à fait naturel et en accord avec le style de Th., et Th. qualifie Philippe de βωμολόχος dans le F 162 (VI, 260b-c).

D'un autre côté, certains exemples conduisent à penser que les qualificatifs sont parfois imputables à Athénée, qui ne reproduit que le sens général du texte de Théopompe. On lit, par exemple, en X, 415d: περὶ δὲ Θυὸς τοῦ Παφλαγόνων βασιλέως ὅτι καὶ αὐτὸς ἦν πολυφάγος προειρήκαμεν, παραθέμενοι Θεόπομπον ἱστοροῦντα ἐν τῇ πέμπτῃ καὶ τριακοστῇ. Est-ce à dire que Théopompe qualifiait Thys de πολυφάγος? Si l'on se reporte au passage auquel Athénée nous renvoie (IV, 144f = F 179), on constate que dans cette autre citation de Théopompe (non textuelle, elle aussi, mais bien plus développée) il n'y a rien qui, dans la formulation, corresponde à ἦν πολυφάγος. Il est donc permis de douter de l'authenticité des qualificatifs employés dans les citations non textuelles. Ainsi, quand Démocrite affirme dans son catalogue de flatteurs (κόλακες): Θεόπομπος… Σισύφου φησὶ τοῦ Φαρσαλίου κόλακα καὶ ὑπηρέτην γενέσθαι Ἀθήναιον τὸν Ἐρετριέα (VI, 252f = F 18), faut-il en conclure que c'est une reproduction au style indirect des mots de Théopompe, ou est-ce le sens qui se dégageait de la lecture d'un passage de l'historien? Théopompe employait-il les mots κόλαξ et ὑπηρέτης? Il n'est guère possible d'en juger.

b. Les changements dans l'ordre de l'énoncé

F 254a (XIII, 586c) et F 254b (XIII, 595d-e) présentent sous deux formes différentes une même citation sur la conduite d'Harpale. Le F 254b, qui contient une citation textuelle, présente la séquence de faits suivante:
(citation non textuelle)

(1) Harpale fait venir Glykéra après la mort de Pythionikè;
(2) il défend qu'on lui offre des guirlandes à moins qu'on n'en offre aussi à la courtisane;

(citation textuelle)

(3) il dresse une statue de Glykéra à Rossos, où il va aussi ériger des statues d'Alexandre et de lui-même;
(4) il accorde à la courtisane le privilège de vivre dans le palais de Tarse et il permet qu'on la salue en se prosternant et qu'on l'appelle reine.

Cette séquence de faits s'est transformée dans le F 254a (citation non textuelle) en ce qui suit:

(1) Harpale fait venir Glykéra après la mort de Pythionikè;
(4) la courtisane vit dans le palais de Tarse, le peuple la salue en se prosternant et l'appelle reine;
(2) Harpale défend qu'on lui offre des guirlandes à moins qu'on n'en offre aussi à la courtisane;
(3) il dresse une statue de Glykéra à Rossos, à côté de la sienne et de celle d'Alexandre.

On ne saurait considérer ces changements dans l'ordre de l'exposé comme une atteinte à la fiabilité des citations, car ils ne modifient pas substantiellement la qualité de l'information transmise. Toutefois, cela contribue à démontrer que les

citations non textuelles ne sont pas une pure reproduction des mots de Théopompe au style indirect. La modification de l'ordre des phrases n'est en fait qu'une des multiples formes que peut prendre l'immixtion du citateur.

2. **La comparaison de citations non textuelles avec des citations parallèles extérieures** aux *Deipnosophistes* est rarement possible. Le seul cas vraiment significatif a déjà retenu notre attention[66]: à en juger par ce que nous lisons chez Harpocration (F 99), Ulpien est imprécis lorsqu'il cite Théopompe à propos d'Eubule (F 100). C'est le seul cas parmi tous les fragments de Théopompe issus des *Deipnosophistes* qui soulève des doutes bien fondés quant à la fiabilité d'Athénée; et nous avons déjà vu en quoi a pu consister la «trahison» de l'original. Il faut souligner qu'on observe là encore une tendance à classer un personnage dans une catégorie, en l'occurrence celle des «dissipateurs» (Εὔβουλον ἄσωτον γενέσθαι), tout comme dans les cas que nous considérions tout à l'heure (πολυφάγος, κόλαξ, φιλοπότης)[67]. Vu que dans le fragment sur Eubule nous avons des raisons de croire qu'on a faussé le sens des paroles de Théopompe, peut-être n'est-il pas illégitime d'adopter un certain scepticisme à l'égard des qualificatifs catégoriques employés par Athénée dans ses citations non textuelles, surtout lorsque ceux-ci se rapportent directement à la terminologie typiquement deipnosophistique[68].

B. Les citations textuelles à l'épreuve de la comparaison

Pour ce qui est des citations textuelles, on dispose d'éléments plus substantiels pour juger de leur fiabilité: en premier lieu, des informations sur le style de Théopompe, notamment le fait que l'historien cherchait à éviter rigoureusement l'hiatus[69]; en second lieu, des citations parallèles s'offrant à une comparaison.

1. **La pratique de l'hiatus**

La pratique de l'hiatus chez Théopompe a déjà été étudiée, il y a longtemps, dans l'ouvrage vénérable de G. E. Benseler, *De hiatu in oratoribus Atticis et historicis Graecis*[70]. En comparant avec les fragments les indications de Cicéron, de Denys et de Quintilien au sujet du traitement de l'hiatus chez Théopompe, Benseler a conclu que l'historien avait systématiquement évité l'hiatus et que ceux que l'on pouvait observer dans les citations textuelles parvenues jusqu'à

[66] Ci-dessus (III).

[67] Ci-dessus (VI.A.1.a).

[68] Un tel soupçon se trouve légitimé par l'étude des citations d'Hérodote dans les *Deipnosophistes* (voir, dans ce volume, la contribution de Dominique LENFANT, III.D.1).

[69] Pour le style de Th. en général, BLASS 1892, p. 419-426 demeure toujours fondamental. Voir aussi KALISCHEK 1913, p. 29-61 (à considérer avec précaution) et les aperçus proposés en aval de la publication des *Helléniques* d'Oxyrhynchos, surtout GRENFELL & HUNT 1908, p. 127-139 et FRANZ 1910, p. 8-26, 31-32. Pour la perception du style de Th. par les critiques anciens, voir enfin RHYS ROBERTS 1908. La critique plus récente n'a rien apporté de substantiel dans ce domaine.

[70] BENSELER 1841, p. 198-204.

nous étaient dus à la négligence des citateurs, qui avaient pu ajouter ou omettre des mots, ou changer l'ordre de ceux qu'on lisait chez Théopompe.

Ces conclusions doivent être nuancées. Certes, nombreux sont les exemples qui nous montrent que Théopompe a évité l'hiatus avec une rigueur isocratique. Certes, à côté d'exemples où il n'y a point d'hiatus, il y a aussi des cas, dans des citations apparemment textuelles, où l'on repère des hiatus incompatibles soit avec les règles strictes de l'usage isocratique, soit même avec les critères moins rigoristes d'une pratique plus relâchée – que la main du citateur s'y soit immiscée sournoisement est tout à fait envisageable et parfois même démontrable. Toujours est-il que Benseler a été trop catégorique dans ses conclusions et que l'observation des faits soulève des doutes quant à l'interprétation de quelques cas isolés[71].

On peut prendre comme exemples du rigorisme isocratique dans le traitement de l'hiatus les F 122a, F 124 et F 253[72]. L'absence d'hiatus s'y accompagne de l'impression que nous sommes en face du style caractéristique de Théopompe : la présence dans les trois fragments d'une tournure particulière comme l'emploi de φανήσεται + participe en témoigne assez. Il n'y a là rien qui permette de douter de la textualité des citations et il est même difficile de concevoir que ces textes soient arrivés jusqu'aux *Deipnosophistes* autrement que par emprunt direct à la source originale.

À l'extrême opposé, on trouve des cas comme le F 193, où les hiatus sont si nombreux et fréquents que l'on s'est vu contraint de chercher des expédients pour surmonter les difficultés auxquelles nous confronte l'attribution explicite de ce fragment au livre XL des *Philippiques*[73]. En effet, Wichers soutenait déjà qu'étant

[71] BLASS 1892, p. 422, FRANZ 1910, p. 9-10 et KALISCHEK 1913, p. 30-36 ont tous nuancé le travail de Benseler, notant que, même dans les discours d'Isocrate, il y a toute une série d'« hiatus tolérables » (ceux où interviennent, par exemple, καί, ὅτι, τί, τι, περί, πρό, etc., ou les formes de l'article avec finale vocalique). Cependant, on ne saurait tirer de là une règle nous entraînant à considérer comme des hiatus voulus par l'auteur toutes les occurrences de ces « hiatus tolérables » dans les fragments de Th. La question est complexe : un hiatus est toujours perçu comme un hiatus ; qu'il soit plus ou moins tolérable ne dépend pas d'une norme stéréotypée et fixe, mais d'une série de facteurs subtils (concernant non seulement le son, mais aussi le rythme) qui nous échappent dans leur complexité. Ainsi, Denys d'Halicarnasse (*Composition des mots,* 22, 41), qui est l'une de nos sources principales pour cette sorte de questions, considère par exemple que dans la phrase du proème de Thucydide (I, 1, 1) καὶ ἐλπίσας μέγαν τε ἔσεσθαι καὶ ἀξιολογώτατον τῶν προγεγενημένων il y a trois hiatus – donc, deux entraînés par καί – qui perturbent la rondeur rythmique du *kôlon*. Or, c'est précisément de l'entourage de Denys que proviennent les renseignements sur la proscription de l'hiatus et sur la rondeur rythmique des *kôla* comme traits caractéristiques de la prose de Th. et c'est dans les appréciations stylistiques de cet entourage que nous devons chercher des précisions sur la perception de cette pratique. Le rapprochement avec la pratique isocratique nous apporte un cadre de référence général : il suffit de constater que l'hiatus est un phénomène pratiquement inexistant dans le discours XIII *Contre les sophistes* pour comprendre ce qu'on veut dire lorsqu'on soutient que Th. a suivi et même surpassé son maître en ce domaine (Cic., *Orat*., 151 ; Quint., IX, 4, 35). Il reste pourtant à préciser si cette observation sur la condamnation trop maniérée de l'hiatus porte sur la totalité de la production théopompéenne ou sur des passages dont le style a été considéré comme caractéristique.

[72] F 122a (Ath. VI, 265b-c). F 124 (Ath. VI, 252a-c). F 253 (Ath. XIII, 595a-c).

[73] VI, 231f-232b (F 193) : λέγει δ' οὕτως ὁ Θεόπομπος· ἦν γὰρ τὸ παλαιὸν τὸ ⌣ ἱερὸν κεκοσμημένον χαλκοῖς ἀναθήμασιν, οὐκ ἀνδριᾶσιν, ἀλλὰ λέβησι καὶ τρίποσι χαλκοῦ πεποιημένοις. Λακεδαιμόνιοι ⌣ οὖν χρυσῶσαι βουλόμενοι τὸ πρόσωπον τοῦ ⌣ ἐν

donné son contenu, ce fragment devait plutôt remonter à l'écrit *Sur les biens pillés à Delphes* et c'est en se fondant sur la fréquence des hiatus que Blass lui donna raison[74]. Benseler alla même jusqu'à penser qu'Athénée s'était trompé en attribuant ce fragment à Théopompe[75]. Kaibel signalait dans l'apparat critique de son édition (en VI, 231f-232b) que ces hiatus devaient être imputés à l'épitomateur de l'*editio maior* des *Deipnosophistes* – laquelle, soit dit en passant, n'est qu'un mythe[76]. Enfin, on a aussi supposé que, puisque Athénée citait conjointement Phainias et Théopompe, ce qu'il reproduisait ici était en fait la citation de Théopompe par Phainias[77].

Quoi qu'il en soit de la pertinence de ces hypothèses, il faut remarquer que le registre de ce F 193 est tout autre que celui des F 122a, F 124 et F 253, qui, comme la plupart des fragments transmis par Athénée[78], transmettent un jugement de valeur de Théopompe sur la conduite et le caractère de personnes ou de peuples : le style affecté et pathétique s'harmonise avec la nature de ces passages ; or, dans le jugement de Denys, l'affectation de Théopompe dans le traitement de l'hiatus et dans l'emploi de périodes rythmiques, d'antithèses et d'*isokôla* est précisément mise en rapport avec ces passages où l'historien se laissait emporter par l'indignation, aussi bien dans son œuvre historique que dans ses *Lettres de Chios* (T 20a)[79]. En revanche, le F 193 se fait remarquer parmi tous les passages de Théopompe cités par Athénée du fait de son style éminemment narratif et de son allure presque hérodotéenne. Cette différence de style et de registre a-t-elle un rapport possible avec la présence d'hiatus ?

G. Kaibel avait jadis formulé cette idée qu'Éphore et Théopompe n'auraient eu recours à un style affecté et solennel, « isocratiquement » maniéré, que dans les passages où ils adoptaient le registre épidictique, tandis que le récit aurait présenté chez eux un style simple et sans prétention[80]. Une telle hypothèse a le

Ἀμύκλαις Ἀπόλλωνος καὶ οὐχ εὑρίσκοντες ἐν τῇ Ἑλλάδι χρυσίον πέμψαντες εἰς θεοῦ ἐπηρώτων τὸν θεὸν παρ' οὗ χρυσίον πρίαιντο. ὁ δ' αὐτοῖς ἀνεῖλεν παρὰ Κροῖσον τὸν Λυδὸν πορευθέντας ὠνεῖσθαι παρ' ἐκείνου. καὶ οἱ πορευθέντες παρὰ Κροίσου ὠνήσαντο. Ἱέρων δ' ὁ Συρακόσιος βουλόμενος ἀναθεῖναι τῷ θεῷ τὸν τρίποδα καὶ τὴν Νίκην ἐξ ἀπέφθου χρυσοῦ ἐπὶ πολὺν χρόνον ἀπορῶν χρυσίου ὕστερον ἔπεμψε τοὺς ἀναζητήσοντας εἰς τὴν Ἑλλάδα· οἵτινες μόλις ποτ' εἰς Κόρινθον ἀφικόμενοι καὶ ἐξιχνεύσαντες εὗρον παρ' Ἀρχιτέλει τῷ Κορινθίῳ, ὃς πολλῷ χρόνῳ συνωνούμενος κατὰ μικρὸν θησαυροὺς εἶχεν οὐκ ὀλίγους. ἀπέδοτο γοῦν τοῖς παρὰ τοῦ Ἱέρωνος ὅσον ἠβούλοντο, καὶ μετὰ ταῦτα πληρώσας καὶ τὴν ἑαυτοῦ χεῖρα ὅσον ἠδύνατο χωρῆσαι ἐπέδωκεν αὐτοῖς. ἀνθ' ὧν Ἱέρων πλοῖον σίτου καὶ ἄλλα πολλὰ δῶρα ἔπεμψεν ἐκ Σικελίας. Nous donnons le texte des manuscrits, sans les athétèses proposées par les éditeurs. Bien sûr, dans de nombreux cas, il s'agit d'« hiatus tolérables », mais cela ne diminue point l'incidence du phénomène, dont la signification gagne à être comparée avec l'inexistence d'hiatus dans les fragments F 122a, F 124 et F 253.

[74] WICHERS 1829, p. 239-239 (comm. au frg. 219) ; BLASS 1892, p. 422 et n. 9.

[75] BENSELER 1841, p. 202.

[76] Voir surtout LETROUIT 1991 et RODRÍGUEZ-NORIEGA GUILLÉN 2000, qui reprennent et approfondissent les thèses de WISSOWA 1913 et surtout de DÜRING 1936.

[77] ZECCHINI 1989a, p. 53.

[78] Voir ci-dessus (III).

[79] Denys d'Halicarnasse, *Lettre à Pompée*, 6, 9-10 (T 20a). Voir la réinterprétation de cet important passage dans CHÁVEZ REINO (à paraître).

[80] KAIBEL 1893, p. 109-110.

mérite de nous rappeler que nous ne pouvons prendre, par exemple, les cinquante-huit livres des *Philippiques* pour un monolithe littéraire, que cette œuvre riche et variée devait fréquemment changer de registre. Peut-être seuls certains de ces registres se faisaient-ils remarquer par une exclusion trop maniérée de l'hiatus, relevant d'une recherche affectée de la λειότης et l'εὐέπεια, ce qui a été considéré comme un trait typiquement isocratique. En tout cas, c'est un fait que le jugement stylistique que l'Antiquité nous a légué à propos de Théopompe, y compris ce qui touche à l'hiatus, porte exclusivement sur un certain type de passages dans lesquels le pathétisme, le ton judiciaire et l'allure oratoire jouaient un rôle capital[81].

Cette interprétation semble confirmée par ce qui arrive dans les fragments de l'opuscule *Sur les biens pillés à Delphes* (F 247, F 248, F 249). Pour y avoir constaté un grand nombre d'hiatus, F. Blass supposa qu'Athénée avait eu cette fois devant lui non pas un écrit soigné et fini, mais une ébauche ou un recueil de matériaux[82]. Peu disposé à croire qu'un écrit de Théopompe ait pu se conserver sous une telle forme, Jacoby imputa la responsabilité des hiatus à Athénée, qui aurait, selon lui, abrégé le texte de Théopompe d'une manière drastique[83]. Pourtant, cette hypothèse ne peut s'appliquer qu'au F 248, où la forme du catalogue et la richesse des informations justifieraient le recours à un tel procédé de la part d'Athénée ; en revanche, l'idée ne peut s'appliquer au F 249, qui, tout en étant exempt de la moindre marque d'abrégement, contient cependant des cas flagrants d'hiatus. La conclusion qu'il s'agissait d'un ouvrage écrit dans un autre registre, permissif avec les hiatus, paraît dès lors la plus satisfaisante.

Entre ces deux extrêmes – l'absence absolue d'hiatus dans des cas comme les F 122a, F 124 ou F 253, et sa présence apparemment tolérée dans le F 193 ou les fragments du *Sur les biens pillés à Delphes* – nous trouvons une multitude d'exemples où, comme l'indiquait déjà Benseler, les hiatus semblent dus à de petites intrusions dans les textes (modifications, ajouts ou omissions) plutôt qu'à l'état du texte original.

Ainsi, Ἀπολλοκράτης ὁ Διονυσίου τοῦ τυράννου υἱός (X, 436a = F 185) ou Νυσαῖος ὁ Διονυσίου τοῦ προτέρου υἱός (X, 436a = F 187) sont manifestement des ajouts du citateur plutôt qu'une platitude due à Théopompe. En d'autres cas, l'intrusion consiste à banaliser les formes sans considération pour les hiatus. On en trouve un exemple clair et contrôlable dans le F 225b (VI, 260d-261a), que nous analyserons de suite : là où chez Athénée on lit τοὺς μὲν κοσμίους τὰ ἤθη, on trouve chez Polybe (VIII, 9, 7) ce qui, selon toute vraisemblance, était l'expression de Théopompe : τοὺς μὲν κοσμίους τοῖς ἤθησι. Il y a enfin des fragments où l'accumulation d'hiatus survient en fin de fragment. Le F 40 (X, 443b-c) en offre un bel exemple : après quelques propositions cadencées et sans hiatus, une dernière phrase présentant des hiatus vient clore hâtivement le fragment. Benseler en déduisait déjà que la phrase finale devait être attribuée à Athénée, qui avait résumé en peu de mots ce que

[81] Voir le travail signalé dans la note 79.
[82] BLASS 1892, p. 406-407.
[83] JACOBY 1930, *FGrHist* IID, p. 389 (comm. à F 247-248).

Théopompe racontait plus longuement[84]. De même, dans le F 224 (IV, 166f-167c), la phrase ἔπειτα δ' οἱ ἑταῖροι αὐτοῦ ἐκ πολλῶν τόπων ἦσαν συνερρυηκότες présente une accumulation d'hiatus étrangère au registre dans lequel le passage a été rédigé; elle aussi donne l'impression de précipiter la cadence du texte et pourrait peut-être recouvrir une omission ou un raccourci.

Avec les réserves et les nuances que nous avons signalées, la présence de l'hiatus dans les citations textuelles empruntées à Théopompe dans les *Deipnosophistes* confirme qu'on ne saurait confondre citation textuelle et citation littérale. Les hiatus révèlent, en effet, l'existence d'intrusions dont l'importance, faible dans quelques cas contrôlables, pourrait être plus considérable lorsqu'on a raccourci ou écourté le texte original – circonstance que nous pouvons tout au plus inférer, jamais prouver. Néanmoins, la présence de l'hiatus ne dénote pas des altérations substantielles dans les citations de Théopompe, comme le confirment les rares occasions où l'on peut comparer des citations textuelles issues des *Deipnosophistes* avec des citations textuelles tirées d'autres sources.

2. **La comparaison avec des citations parallèles issues d'autres sources** est, en effet, après les considérations stylistiques que l'on vient d'évoquer, un deuxième critère permettant d'apprécier la fiabilité des citations textuelles. Elle n'est en fait possible que dans deux cas, qui sont d'intérêt inégal.

Le premier est peu significatif et problématique, tant par la brièveté du fragment que par le fait qu'on ne dispose pour lui que de l'Épitomé. En toute rigueur, nous ne savons même pas si la citation originale était dans ce cas textuelle ou non textuelle, car l'auteur de l'Épitomé n'a pas toujours respecté les formes de sa source[85].

Dans la description de l'expédition du roi de Perse contre l'Égypte (F 263a), que le sagace auteur du traité *Du sublime* cite *in extenso* pour démontrer comment quelques mots peuvent ruiner un passage superbe, on lit la phrase πολλοὶ μὲν ἀρτυμάτων μέδιμνοι, πολλοὶ δὲ [οἱ] θύλακοι καὶ σάκοι καὶ χάρται βυβλίων καὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων χρησίμων[86]. Dans les *Deipnosophistes*, en II, 67f (donc dans l'Épitomé), on tire de ce même passage, comme exemple de l'usage du mot ἀρτύματα, la citation πολλοὶ μὲν ἀρτυμάτων μέδιμνοι, πολλοὶ δὲ σάκκοι καὶ θύλακοι βιβλίων καὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων τῶν χρησίμων πρὸς τὸν βίον (F 263b). Sous la forme qu'elle présente dans le traité *Du sublime*, la phrase soulève quelques problèmes d'interprétation qu'on a cherché à contourner en modifiant le texte pour le rapprocher du témoignage d'Athénée: ainsi a-t-on proposé d'éliminer du texte οἱ θύλακοι et καὶ χάρται comme s'il s'agissait de gloses et de suppléer <τῶν> χρησίμων <πρὸς τὸν βίον>. Il en résulte le texte

[84] BENSELER 1841, p. 199.

[85] De fait, l'auteur de l'Épitomé tend normalement, pour les auteurs en prose, à rendre en style indirect ce qu'Athénée cite en style direct; mais il ne manque pas d'exemples attestant le procédé contraire: on comparera, par exemple, la citation non textuelle de Th. en VI, 249c (F 209) avec le passage correspondant de l'Épitomé (PEPPINK I, p. 97), qui est en style direct et pourrait être pris pour une citation textuelle.

[86] Longin, 43, 2 (F 263a).

que Jacoby a édité d'après les conjectures d'O. Immisch[87], qui considérait que καὶ θύλακοι devait aussi être éliminé du texte d'Athénée en tant que glose. Il s'ensuivrait qu'aussi bien Athénée que le Ps.-Longin auraient emprunté leurs citations à une tradition glosée de l'ouvrage de Théopompe.

Mais tout cela n'a guère de fondement. La citation assez étendue qu'on lit chez le Ps.-Longin, qui est un bon exemple du style du Théopompe le plus inspiré, ne contient aucune trace de grave altération : il n'y a, en fait, aucun cas d'hiatus et le style est fort caractéristique. Par rapport au traité *Du Sublime*, on observe chez Athénée une simplification de la séquence remarquable θύλακοι καὶ σάκοι καὶ χάρται et une inversion dans l'ordre des deux premiers éléments. De plus, à l'expression vague τῶν ἄλλων ἁπάντων <τῶν>[88] χρησίμων, qui a un pendant dans le πολλαὶ σκηναὶ χρυσαῖ κατεσκευασμέναι πᾶσι τοῖς χρησίμοις qu'on lit un peu plus haut, correspond chez Athénée l'expression plus arrondie, mais aussi plus banale τῶν ἄλλων ἁπάντων τῶν χρησίμων πρὸς τὸν βίον[89]. Tous ces changements évoquent le genre d'altération que l'on observe dans la version de l'Épitomé par rapport au texte original des *Deipnosophistes*. Serait-il donc trop hardi de dire qu'ils sont dus au travail de l'épitomateur ?

L'autre exemple revêt une importance de premier ordre. Dans le domaine de l'historiographie fragmentaire, c'est peut-être, comme Jacoby l'a déjà signalé, le cas le plus important pour juger de la fiabilité des citations d'Athénée[90]. Il s'agit du jugement de Théopompe sur Philippe et sur son entourage, jugement que l'on trouve à la fois dans deux passages des *Deipnosophistes*[91] et dans un passage de Polybe (VIII, 9, 6-13) conservé dans les *Excerpta de virtutibus et vitiis* et, par morceaux dispersés, dans quelques articles de la *Souda* (F 225a)[92].

On ne peut s'attarder ici à étudier les différents contextes qui abritent ces citations, et moins encore la question de la vision de Philippe et de son entourage chez Théopompe. On se bornera à ce qui touche directement la question de la fiabilité des citations d'Athénée.

Athénée et Polybe prétendent ici l'un et l'autre citer textuellement : Athénée fait usage de structures dont il se sert normalement pour introduire des citations textuelles (τάδε γράφει, γράφων οὕτως) ; quant à Polybe, il dit expressément qu'il reproduit les paroles de Théopompe (αὐταῖς λέξεσιν, αἷς ἐκεῖνος

[87] JACOBY 1927-9 (IIB), p. 592 (F 263a) ; IMMISCH 1925, p. 27.

[88] C'est la seule conjecture bien fondée.

[89] Cf. Hypéride, *Oraison funèbre*, 3, 9 : τῶν ἄλλων ἁπάντων τῶν εἰς τὸν βίον χρησίμων et Diodore, XI, 34, 3 : τῶν ἄλλων ἁπάντων τῶν εἰς πόλεμον χρησίμων.

[90] JACOBY 1930, *FGrHist* IID, p. 387 (comm. à F 224-225).

[91] IV, 166f-167c (= F 224, Ulpien περὶ ἀσώτων) et VI, 260d-261a (= F 225b, Démocrite περὶ κολάκων).

[92] Démétrios, *Du Style*, 27 (F 225c) commente lui aussi deux phrases frappantes contenues dans ce jugement (cf. *ibid*., 247 = T 44), mais, à voir les témoignages de Polybe et d'Athénée, l'emprunt est assez libre. Pour rendre plus aisé le commentaire, nous avons dressé un tableau contenant de façon schématique les textes d'Athénée et de Polybe (tableau II). Comme les passages de la *Souda* n'apportent pas un témoignage indépendant, mais sont empruntés aux mêmes *excerpta* auxquels nous devons la conservation du texte de Polybe, ils ne figurent pas dans ce tableau.

κέχρηται, κατατετάχαμεν). Pour juger de l'accord entre ces prétentions et la réalité des citations, il faut tout d'abord tenir compte de ce que le texte de Polybe est arrivé jusqu'à nous par tradition indirecte: aussi fidèles que les *excerpta* puissent être à l'original, il demeure toujours possible que les savants byzantins aient laissé trace de leur travail dans le texte de la citation[93] – notamment par le biais d'omissions.

De fait, ce qu'il y a de plus remarquable quand on compare la citation de Polybe avec celles d'Athénée, c'est précisément que Polybe semble omettre des morceaux de texte qui sont cités par Athénée. Or, Bob Milns a signalé qu'à l'emplacement des morceaux omis on trouvait des expressions justement susceptibles d'indiquer l'omission d'une certaine quantité de texte: καθόλου γάρ dans le premier cas, ἁπλῶς δ' εἰπεῖν dans le second. Selon Milns, Polybe aurait lui-même introduit ces deux expressions pour signaler les coupures[94].

Cela soulève pourtant une difficulté: καθόλου est, certes, un mot du goût de Polybe, qui emploie une fois au livre IV (53, 3) l'expression καθόλου γάρ. Par contre, ἁπλῶς δ'εἰπεῖν n'est pas du tout une expression polybienne. Or Milns n'a pas tenu compte du fait que le texte de Polybe est arrivé jusqu'à nous par l'intermédiaire des *Excerpta Constantiniana*. Donc, si son hypothèse est valable, les omissions et les formules qui s'y rapportent pourraient être le fait de ceux qui ont tiré les extraits, et non pas de Polybe. De fait, ἁπλῶς εἰπεῖν est une expression assez courante dans la prose byzantine et nous pouvons la lire, tout aussi bien que καθόλου γάρ, dans d'autres passages des *excerpta*.

Si l'on n'accepte pas l'hypothèse de Milns, nuancée dans le sens que nous avons indiqué, l'autre choix consisterait à penser que les formules expéditives καθόλου γάρ et ἁπλῶς δ' εἰπεῖν appartiennent au texte de Théopompe[95] et que Polybe a coupé ce texte à deux occasions, sans rien indiquer la première fois et en signalant la deuxième coupure au moyen d'un φησί parenthétique[96].

Toute autre explication du phénomène des lacunes dans le texte de Polybe – comme celle qui veut que Polybe et Athénée aient utilisé deux versions différentes de l'ouvrage de Théopompe ou celle qui prétend qu'Athénée a ajouté ses propres commentaires au texte de l'historien – nous paraît difficile à soutenir.

Quant au texte commun, la comparaison des citations d'Athénée et de Polybe révèle, tout simplement, que les deux auteurs ont reproduit, comme ils le

[93] Une simple comparaison des *Excerpta de virtutibus et vitiis* avec la partie de l'œuvre de Polybe conservée par tradition manuscrite directe démontre, en effet, que les excerpteurs ont fréquemment modifié le texte. Reste à étudier en détail et de façon systématique la nature, la fréquence et la régularité de ces altérations.

[94] MILNS 1968.

[95] Athénée (VI, 260d-261a = F 225b) commence sa citation directement avec le nom Φίλιππος; il se serait donc passé, après tout, de reprendre la locution conjonctive et l'article (καθόλου γὰρ ὁ), ce qui est tout à fait normal.

[96] Ce qui est une démarche courante pour signaler un raccourci dans une citation. Quant aux raisons pour lesquelles Polybe a pu omettre les considérations de Th. à propos des compagnons de Philippe, voir l'hypothèse de BEARZOT 1986, p. 101 n. 48.

prétendent, les mots de Théopompe. Il y a, bien sûr, des différences, qui sont même nombreuses[97]. Parfois, c'est la version de Polybe qui paraît la plus fidèle à l'original, mais, le plus souvent, c'est celle d'Athénée qui semble avoir le dessus[98]. Ainsi, Polybe a l'avantage avec τοῖς ἤθησι en face de τὰ ἤθη ; le texte d'Athénée semble en revanche plus exact avec ἐν κύβοις καὶ πότοις – expression qui revient telle quelle au F 49 (XII, 527a) – en face de ἐν μέθαις καὶ κύβοις[99] ; avec l'interrogation rhétorique οὐχ οἱ μὲν ξυρούμενοι κτλ., caractéristique du style « pathétique » de Théopompe[100], en face de ὧν οἱ μὲν ξυρόμενοι κτλ. ; avec παρεῖχον. ὅθεν en face de παρείχοντο. ὅθεν ; et surtout avec οὐχ ἑταίρους ἀλλ' ἑταίρας ὑπέλαβεν en face de la formule simplifiée οὐχ ἑταίρους ὑπελάμβανεν εἶναι. Mais, en fin de compte, ces différences ne sont au fond que des vétilles, des changements accidentels qui n'atteignent pas fondamentalement le sens. Si l'on tient compte des péripéties de la transmission des textes et que l'on n'oublie pas que le passage de Polybe nous est parvenu dans des extraits du X^e^ siècle ap. J.-C., on pourrait même dire que ce sont des différences insignifiantes.

Tout bien pesé, la principale conclusion à tirer de cette comparaison corrobore ce que d'autres textes et d'autres comparaisons nous ont déjà appris, c'est-à-dire que nous ne saurions confondre « citation textuelle » avec « citation littérale ». Les citations d'Athénée que Jacoby a éditées comme F 224 et F 225b sont des citations textuelles, c'est-à-dire qu'elles reproduisent le texte de Théopompe. La structure dont Athénée s'est servi dans les deux cas l'indique clairement, tout comme la comparaison avec la citation textuelle parallèle de Polybe. La fiabilité d'Athénée est, de ce point de vue, intacte. Mais, d'un autre côté, les différences mineures que révèle la comparaison indiquent que le concept de textualité n'équivaut pas à celui de littéralité. La littéralité n'a peut-être pas de place dans les citations d'Athénée, que ce soit par l'action du citateur ou en raison du processus de la transmission manuscrite, dans ces deux phases insondables que sont pour nous la tradition qui précède et celle qui suit l'acte ponctuel de citation.

[97] Dans le tableau II, nous avons marqué les divergences au moyen de caractères gras.

[98] Les opinions ne sont pas unanimes sur ce point : par exemple, BRUNT 1980, p. 481 et FLOWER 1994, p. 105 et n. 12 donnent l'avantage à la « version » d'Athénée ; par contre, WALBANK 1967, p. 82, REED 1976, p. 86-87 et PELLING 2000, p. 188 considèrent celle de Polybe comme plus fidèle, sans pour autant avancer d'argument. Depuis KOCH 1803, p. 31-35, WICHERS 1829, p. 112-113 (frg. 249) et THEISS 1837, p. 6-9 (frg. II), on a traditionnellement tiré des deux « versions » un seul texte, comme s'il s'agissait de deux témoins apparentés d'une même tradition manuscrite. C'est dire à quel point on tient à ignorer le gouffre existant entre une citation qu'on lit dans une œuvre du II^e^-III^e^ siècle ap. J.-C. conservée dans une seule famille de manuscrits et une citation qu'on lit dans un extrait tiré au X^e^ siècle ap. J.-C. d'une œuvre du II^e^ siècle av. J.-C.

[99] L'expression de Polybe a pourtant elle aussi une matrice théopompéenne : voir F 134 (VI, 261b), εἰς μέθας καὶ κύβους. On trouve aussi d'autres variantes : μέθαις καὶ πότοις (XII, 543c = F 20, *Helléniques*) ; et, d'après une conjecture de Kaibel, ἐν πότοις <καὶ> κύβοις (XII, 532d = F 213).

[100] Voir, par exemple, F 124 (VI, 252a-c) et F 263a (Longin, 43, 2 : οὐ πολλαὶ μὲν καὶ πολυτελεῖς στρωμναὶ καὶ χλανίδες κτλ.;).

*
* *

Parvenus au terme de ce long parcours, nous nous garderons de tirer des conclusions générales. Nous sommes convaincus que la mise en commun d'expériences raisonnées et de données factuelles est la voie la plus sûre pour parvenir à maîtriser la réalité des citations chez Athénée, et, par là, à s'introduire dans les secrets de la construction des *Deipnosophistes*. L'enjeu de cette mise en commun ne nous échappe pas : il s'agira, pour une large part, de rapprocher l'expérience de ceux qui ont étudié les citations d'historiens conservés avec l'acquis de nous autres, qui nous sommes occupés de l'étude des citations d'historiens fragmentaires. Les travaux de Delfino Ambaglio et de Dominique Lenfant ont déjà par le passé signalé quelles leçons l'on pouvait tirer des citations qu'Athénée emprunte à des auteurs que nous conservons[101] ; les études menées à l'occasion du colloque de Strasbourg viendront sans doute approfondir et nuancer ces leçons, et l'on sera en état d'extrapoler cet acquis en le faisant porter sur le domaine des historiens fragmentaires. Notre dernière réflexion portera justement sur cette extrapolation : il est à craindre qu'elle puisse difficilement apporter des points de repère génériques, même si l'on peut dégager les constantes qui, à travers les particularités individuelles, ont régi la mécanique de citation chez Athénée et qui mettent sous nos yeux une réalité déconseillant tout enthousiasme candide quant à la littéralité et la spécularité des citations. Mais ce sont justement ces particularités individuelles qui contribuent à obscurcir le problème, laissant toujours subsister cette question de savoir si Athénée n'aurait pas privilégié jusque dans sa façon de citer certains auteurs au détriment des autres, faisant par là de la citation un instrument non seulement du jeu sophistique, mais aussi de la critique littéraire.

[101] AMBAGLIO 1990 et LENFANT 1999, p. 113-116.

Tableau I

Les citations de Théopompe dans les *Deipnosophistes* ordonnées d'après les personnages qui ont la parole et les sujets dont ils traitent

Qui a la parole ?	Quel est le sujet ?	Localisation de la citation
CYNULCUS	Le *sumposion* de Parméniscos	IV, 157d-e (F 57)
DÉMOCRITE	Sur le citron	III, 85a-b (T 28a ; F 181a)
	Sur les flatteurs	VI, 249c (F 209) VI, 254f (F 170) VI, 249c-d (F 280) VI, 259f-260a (F 81) VI, 252a-c (F 124) VI, 260b-c (F 162) VI, 252f (F 18) VI, 260d-261a (F 225b) VI, 254b (F 281) VI, 261a-b (F 134)
	Sur les esclaves	VI, 265b-c (F 122a)
	Sur les dosages de vin pratiqués par les anciens (catalogue de gros buveurs)	X, 435a (F 163) X, 436a-b (F 187) X, 435b (F 282) X, 436b (F 210) X, 435b-c (F 236) X, 436b-c (F 143) X, 435d (F 283a) X, 442e-f (F 139) X, 435e-f (F 188) X, 442f-443a (F 227) X, 435f-436a (F 185) X, 443a-b (F 39) X, 436a (F 186) X, 443b-c (F 40)
	Sur les couronnes	XV, 676c-d (F 106b)
ÉMILIEN	Peut-on démontrer que les anciens se servaient de couverts en argent ?	VI, 230e-f (F 252)
LARENSIS	Sur la modération des anciens Romains	VI, 275b (F 36)
MAGNUS	Sur les figues	III, 77d-e (F 237a)
MASURIUS	Sur les *sumposia*	V, 213f (F 73)
	Platon commet beaucoup d'erreurs chronologiques	V, 217d (F 279)
	Sur les esclaves	VI, 271c-d (F 171) VI, 271e (= F 40) VI, 271d (F 176) VI, 272a (F 13)
	Sur la musique	XIV, 616d-e (F 108)

Qui a la parole ?	Quel est le sujet ?	Localisation de la citation
MYRTILOS	Sur les courtisanes	XIII, 573c-e (F 285a) XIII, 595a-c (F 253) XIII, 586c (F 254a) XIII, 595d-e (F 254b)
	Sur les mignons	XIII, 604f-605a (F 247) XIII, 605a-d (F 248)
	Femmes célèbres pour leur beauté	XIII, 609b (F 240)
	Sur les moqueurs	XIV, 616d-e (F 108)
PLUTARQUE	Sur les banquets	IV, 144f (F 179) IV, 149d (F 215) IV, 145a (F 113)
	Oies engraissées	IX, 384a (F 106a)
	Sur les vases à boire	XI, 468d (F 284) XI, 476d-e (F 38)
PONTIANUS	L'or fut une matière vraiment rare dans la Grèce de jadis	VI, 231e-232b (F 193)
	Sur l'ivresse et les excès dus au vin	X, 444e-445a (F 121)
	Sur les plagiats dans les dialogues de Platon	XI, 508c-d (F 259)
ULPIEN	Sur les dissipateurs	IV, 166d-e (F 100 ; F 97) IV, 166f-167c (F 224) IV, 166e-f (F 233)
	Sur les desserts	XIV, 650a (F 133)
	Sur les viandes et la volaille	XIV, 657b-c (F 22)

Interventions du narrateur

Qui a la parole ?	**Quel est le sujet ?**	**Localisation de la citation**
NARRATEUR	Le lièvre	IX, 401a-b (F 126a)
	Sur les gloutons	X, 412b (T 4) X, 415d (= F 179)
	Sur ceux qui se sont rendus célèbres par leur *truphè*	XII, 517d-518b (F 204) XII, 532b-d (F 213) XII, 526c (F 117) XII, 532d-e (F 249) XII, 526d-e (F 62) XII, 532f-533a (F 135) XII, 526f-527a (F 132) XII, 533a-c (F 89) XII, 527a (F 49) XII, 536b-c (F 192) XII, 531a-d (F 114) XII, 536c-d (F 232) XII, 531e-532a (F 31) XII, 543b-c (F 20) XII, 532a-b (F 105)

Citations provenant de l'Épitomé

Qui a la parole ?	**Quel est le sujet ?**	**Localisation de la citation**
—	Sur les vins	I, 26b-c (F 276) I, 34a (F 277)
—	Sur l'eau	II 43d (F 278a) II, 45c (F 75a)
—	Le mot ἀρτύματα (sauces)	II, 67f (F 263b)

Tableau II

Athénée et Polybe à propos de Philippe II

N. B.: Les parties de texte communes se trouvent encadrées en pointillé. Le texte d'Athénée est celui de l'édition Kaibel, celui de Polybe est emprunté à l'édition Roos des *Excerpta de virtutibus et vitiis* (ROOS 1910), qui a tenu compte des passages apparentés de la *Souda* (dans les articles λάσταυρος, ἀπεδοκίμαζεν, ἀθλητάς et κενταυρικῶς).

ATHÉNÉE, IV, 166f-167c (F 224)

Φίλιππος ἐπεὶ ἐγκρατὴς πολλῶν ἐγένετο χρημάτων οὐκ ἀνάλωσεν αὐτὰ ταχέως, ἀλλ' ἐξέβαλε καὶ ἔρριψε, πάντων ἀνθρώπων κάκιστος ὢν οἰκονόμος οὐ μόνον αὐτός, ἀλλὰ καὶ οἱ περὶ αὐτόν· ἁπλῶς γὰρ οὐδεὶς αὐτῶν ἠπίστατο ζῆν ὀρθῶς οὐδὲ σωφρόνως οἰκεῖν οἰκίαν. τοῦ δ' αὐτὸς αἴτιος ἦν ἄπληστος καὶ πολυτελὴς ὤν, προχείρως ἅπαντα ποιῶν καὶ κτώμενος καὶ διδούς. στρατιώτης γὰρ ὢν λογίζεσθαι τὰ προσιόντα καὶ τἀναλισκόμενα δι' ἀσχολίαν οὐκ ἠδύνατο. ἔπειτα δ' οἱ ἑταῖροι αὐτοῦ ἐκ πολλῶν τόπων ἦσαν συνερρυηκότες· οἱ μὲν γὰρ ἐξ αὐτῆς τῆς χώρας, οἱ δὲ ἐκ Θετταλίας, οἱ δὲ ἐκ τῆς ἄλλης Ἑλλάδος, οὐκ ἀριστίνδην ἐξειλεγμένοι, ἀλλ' εἴ τις ἦν ἐν τοῖς Ἕλλησιν ἢ τοῖς βαρβάροις λάσταυρος **ἢ βδελυρὸς** ἢ θρασὺς τὸν τρόπον, οὗτοι **σχεδὸν ἅπαντες** εἰς Μακεδονίαν **ἀθροισθέντες** ἑταῖροι **Φιλίππου** προσηγορεύοντο. εἰ δὲ καὶ μὴ τοιοῦτός τις <ὢν> ἐληλύθει, ὑπὸ τοῦ βίου καὶ τῆς διαίτης τῆς Μακεδονικῆς ταχέως ἐκείνοις ὅμοιος ἐγίνετο. τὰ μὲν γὰρ οἱ πόλεμοι καὶ αἱ στρατεῖαι, <τὰ δὲ> καὶ αἱ πολυτέλειαι θρασεῖς αὐτοὺς εἶναι προετρέποντο καὶ ζῆν μὴ κοσμίως, ἀλλ' ἀσώτως καὶ τοῖς λῃσταῖς παραπλησίως.

POLYBE, VIII, 9, 6-13 (F 225a)

εἰ **γάρ** τις ἦν ἐν τοῖς Ἕλλησιν ἢ τοῖς βαρβάροις – φησί – λάσταυρος ἢ θρασὺς τὸν τρόπον, οὗτοι **πάντες** εἰς Μακεδονίαν **ἀθροιζόμενοι πρὸς Φίλιππον** ἑταῖροι **τοῦ βασιλέως** προσηγορεύοντο.

ATHÉNÉE, VI, 260d-261a (F 225b)

Φίλιππος τοὺς μὲν κοσμίους **τὰ ἤθη** καὶ **τοὺς** τῶν ἰδίων ἐπιμελουμένους **ἀπεδοκίμαζε**, τοὺς δὲ πολυτελεῖς καὶ ζῶντας ἐν **κύβοις καὶ πότοις ἐπαινῶν** ἐτίμα. τοιγαροῦν οὐ μόνον **αὐτοὺς τοιαῦτ'** ἔχειν παρεσκεύαζεν, ἀλλὰ καὶ τῆς ἄλλης ἀδικίας καὶ βδελυρίας ἀθλητὰς ἐποίησεν. τί γὰρ τῶν αἰσχρῶν ἢ δεινῶν αὐτοῖς οὐ προσῆν ἢ τί τῶν καλῶν καὶ σπουδαίων οὐκ ἀπῆν; **οὐχ** οἱ μὲν **ξυρούμενοι** καὶ λεαινόμενοι διετέλουν ἄνδρες ὄντες, οἱ **δ'** ἀλλήλοις ἐτόλμων ἐπανίστασθαι πώγωνας ἔχουσι; καὶ περιήγοντο μὲν δύο καὶ τρεῖς **ἑταιρουμένους**, αὐτοὶ δὲ τὰς αὐτὰς ἐκείνοις χρήσεις ἑτέροις **παρεῖχον**. ὅθεν δικαίως ἄν τις αὐτοὺς οὐχ ἑταίρους **ἀλλ' ἑταίρας ὑπέλαβεν** οὐδὲ στρατιώτας ἀλλὰ **χαμαιτύπας** προσηγόρευσεν· ἀνδροφόνοι γὰρ τὴν φύσιν ὄντες ἀνδρόπορνοι τὸν τρόπον ἦσαν. πρὸς δὲ τούτοις ἀντὶ μὲν τοῦ νήφειν τὸ μεθύειν ἠγάπων, ἀντὶ δὲ τοῦ κοσμίως ζῆν ἁρπάζειν καὶ φονεύειν ἐζήτουν. καὶ τὸ μὲν ἀληθεύειν καὶ ταῖς ὁμολογίαις ἐμμένειν οὐκ οἰκεῖον αὐτῶν ἐνόμιζον, τὸ δ' ἐπιορκεῖν καὶ φενακίζειν ἐν τοῖς σεμνοτάτοις ὑπελάμβανον. καὶ τῶν μὲν ὑπαρχόντων ἠμέλουν, τῶν δὲ ἀπόντων ἐπεθύμουν, καὶ ταῦτα μέρος τι τῆς Εὐρώπης ἔχοντες. οἴομαι γὰρ τοὺς ἑταίρους οὐ πλείονας ὄντας κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ὀκτακοσίων οὐκ ἐλάττω καρπίζεσθαι γῆν ἢ μυρίους τῶν Ἑλλήνων τοὺς τὴν ἀρίστην καὶ πλείστην χώραν κεκτημένους.

POLYBE (suite)

καθόλου γὰρ ὁ

Φίλιππος τοὺς μὲν κοσμίους **τοῖς ἤθεσι** καὶ τῶν ἰδίων **βίων** ἐπιμελουμένους **ἀπεδοκίμαζεν**, τοὺς δὲ πολυτελεῖς καὶ ζῶντας ἐν **μέθαις καὶ κύβοις** ἐτίμα **καὶ προῆγεν**. τοιγαροῦν οὐ μόνον **ταῦτ'** ἔχειν **αὐτοὺς** παρεσκεύαζεν, ἀλλὰ καὶ τῆς ἄλλης ἀδικίας καὶ βδελυρίας ἀθλητὰς ἐποίησεν. τί γὰρ τῶν αἰσχρῶν ἢ δεινῶν αὐτοῖς οὐ προσῆν; ἢ τί τῶν καλῶν καὶ σπουδαίων οὐκ ἀπῆν; **ὧν** οἱ μὲν **ξυρόμενοι** καὶ λεαινόμενοι διετέλουν ἄνδρες ὄντες, οἱ **δὲ** ἀλλήλοις ἐτόλμων ἐπανίστασθαι πώγωνας ἔχουσι. καὶ περιήγοντο μὲν δύο καὶ τρεῖς **τοὺς ἑταιρευομένους**, αὐτοὶ δὲ τὰς αὐτὰς ἐκείνοις χρήσεις ἑτέροις **παρείχοντο**. ὅθεν **καὶ** δικαίως ἄν τις αὐτοὺς οὐχ ἑταίρους, **ὑπελάμβανεν εἶναι** οὐδὲ στρατιώτας, ἀλλὰ **χαμαιτύπους** προσηγόρευσεν· ἀνδροφόνοι γὰρ τὴν φύσιν ὄντες ἀνδρόπορνοι τὸν τρόπον ἦσαν.

ἁπλῶς δ' εἰπεῖν, ἵνα παύσωμαι –φησί– μακρολογῶν, ἄλλως τε καὶ τοσούτων μοι πραγμάτων ἐπικεχυμένων, ἡγοῦμαι τοιαῦτα θηρία γεγονέναι καὶ τοιοῦτον τρόπον τοὺς φίλους καὶ τοὺς ἑταίρους Φιλίππου προσαγορευθέντας οἵους οὔτε τοὺς Λαιστρυγόνας τοὺς τὸ Λεοντίνων πεδίον οἰκήσαντας οὔτ' ἄλλους οὐδ' ὁποίους.

THE ARISTOTELIAN *CONSTITUTIONS* IN ATHENAEUS' *DEIPNOSOPHISTAE*

Jan BOLLANSÉE
(Katholieke Universiteit Leuven)

RÉSUMÉ. – L'introduction présente brièvement les fragments conservés de la littérature grecque ancienne sur les constitutions réelles (à distinguer de leur équivalent utopique qui traite de la forme idéale de l'État) et parvient à la conclusion qu'Athénée n'a guère fait usage de ces écrits, malgré leur richesse présumée en matière socio-culturelle comme dans le domaine purement politique et constitutionnel. Ce cadre étant présenté, on examine les fragments conservés de la collection aristotélicienne de *Politeiai* dans les *Deipnosophistes*. La grande majorité d'entre eux traite de cités obscures ; le caractère aléatoire de la sélection et la brièveté des citations suggèrent fortement qu'Athénée n'a eu qu'un accès indirect aux *Politeiai*, empruntant les fragments à des recueils d'extraits préexistants, à des lexiques et à des scholies. Dans les trois cas où il donne des citations plus longues et où des parallèles nous donnent des informations complémentaires sur l'original aristotélicien, il est clair qu'il a dépouillé la source de toute information historique qui ne contribuait pas à son propos dans le nouveau contexte de son propre ouvrage. On observe donc que les traités d'Aristote, par ailleurs tenus en haute estime par Athénée, ont été utilisés de la même manière que la plupart des autres sources, subissant un remaniement à la mesure des besoins d'Athénée.

ABSTRACT. – The introductory part of this paper contains a brief sketch of the surviving fragments of ancient Greek literature on actual constitutions (to be distinguished from its utopian counterpart concerned with the ideal form of state) which arrives at the conclusion that Athenaeus has made little use of those writings, despite their presumed rich contents on a variety of socio-cultural as well as purely political and constitutional matters. Against this backdrop, the article examines the surviving fragments of the Aristotelian collection of *Politeiai* in the *Deipnosophistae*. The great majority of those deal with obscure cities ; the random nature of the selection and the brevity of the quotations strongly suggest that Athenaeus only made indirect use of the *Politeiai*, borrowing the fragments from pre-existing collections of excerpts and from the lexicographical and scholiastic traditions. In the three cases where the author of the *Deipnosophistae* gives longer quotes, and where parallels convey additional information on the Stagirite's original account, it is clear that Athenaeus stripped the source material of all historical information that did not contribute to the point he was trying to make with it in the new context of his own work. Thus, we observe that the treatises of the scholar Aristotle – otherwise held in high esteem by the man from Naucratis – were put to use in the same manner as most other sources, undergoing radical reworking if and inasmuch it served Athenaeus' own purposes.

*
* *

I. Ancient Greek *Politeia*-Literature

The Aristotelian collection of *Politeiai* can be regarded as one of the greatest scholarly achievements in Antiquity, comprising as it did a description of the 'constitutions' of a great number of *poleis* and states from throughout the Greek world (158 according to the most reliable tradition). Unfortunately, its subsequent fate in tradition only goes to show that the collection's intrinsic strengths – its sheer scope and size – at the same time spelled its doom. We know for a fact that the process of epitomization set in already early in the Hellenistic age. Ultimately, while isolated references to, and quotations from, individual *politeiai* abound in the manuscript tradition, the work itself fell completely by the wayside, and not a single part of it has been preserved in the *Corpus Aristotelicum* transmitted to us. If it had not been for the fortuitous discovery of a few papyrus scrolls which turned out to contain the greater part of the *Constitution of the Athenians*, we would have but a very faint idea of a number of basic features of those works – their organization, first and foremost – despite the over 300 surviving *testimonia* and fragments[1].

Having said that, this sizeable body of evidence does not fail to give us a glimpse of the wealth of information on offer in the lost originals. Inevitably, in keeping with Aristotle's own definition of a city's *politeia* as "an arrangement of the magistracies in the state as to how they are to be distributed, and of what is sovereign in the politeia, and of the end that each community aims at realizing[2]", they dealt at length with the states' political and administrative organization. In this sense, they dovetail neatly with the modern rendition of the Greek term '*politeia*', constitution, and its politico-institutional overtones. Additionally, however, a great number of fragments discuss or illustrate various aspects of socio-cultural life in general, ranging from religious observances, convivial habits and pedagogic concerns, to everyday practices and household goods; this material is further complemented by biographical information about important figures in a given *polis*' history, starting right at the beginning with its founding hero or heroes[3]. That Aristotle's *politeiai* amounted to more than strictly political

[1] They can be found together in the editions of ROSE (1886: F 381-611) and GIGON (1987: F 473-621). For a succinct *status quaestionis* of modern scholarship concerning the Aristotelian *Constitutions*, see OTTONE 2002, p. 67-80. A completely new edition, with English translation and full commentary, of all *testimonia* and fragments is currently being prepared within the framework of the ongoing Felix Jacoby continuation project, in a separate section of *Die Fragmente der griechischen Historiker* devoted to "*Politeiai*, *Nomoi* and *Nomima*" (Part IVC); see SCHEPENS & BOLLANSÉE 2004. In the following, the fragments will be cited after the edition by GIGON.

The earliest known *epitomator* of the *Politeiai* is Heraclides Lembus, an official of Ptolemy VI *Philometor* (180-145 B.C.) who was a scholar as well; he further summarized the biographical writings of Hermippus of Smyrna, Satyrus and Sotion. See *FHG* III, p. 167-171; BLOCH 1940; DILTS 1971; POLITO 2001. A new edition of Heraclides' fragments is forthcoming in *FGrHist* IVA5.

[2] Cf. *Pol*., III, 6 (1278b 8-11): Ἔστι δὲ πολιτεία πόλεως τάξις τῶν τε ἄλλων ἀρχῶν καὶ μάλιστα τῆς κυρίας πάντων · κύριον μὲν γὰρ πανταχοῦ τὸ πολίτευμα τῆς πόλεως, πολίτευμα δ' ἐστὶν ἡ πολιτεία (given above in the translation of WALLACE 1993, p. 279).

[3] Cf. F 505, F 519, F 527, F 528, F 535, F 602 GIGON, as well as Heracl. *Exc*. *Pol*. 15, 27-28, 42, 44, 51, 53, 54, 58, 68, 72-73, 76. See HUXLEY 1973a; HUXLEY 1973b; HUXLEY 1974; LOMBARDI 2003.

treatises is confirmed by the testimony of Cicero, who wrote: *omnium fere civitatum non Graeciae solum, sed etiam barbariae ab Aristotele mores, instituta, disciplinas (…) cognovimus*[4]. Such an 'expanded' approach can actually be linked with several passages in the *Politics* which demonstrate that Aristotle's notion of the concept of 'politeia' was considerably broader than indicated in the afore-cited definition[5].

A similarly diversified treatment is detectable in the remaining fragments of several other *politeia*-writings of the historical type (which is to be distinguished from the utopian type à la Plato's *Republic*[6]). The Spartan constitution in particular seems to have lent itself to an all-encompassing examination in which mundane subject matters like eating habits and utensils could be tackled alongside ideological and institutional issues. The best-known example of this kind of work is Xenophon's *Constitution of the Lacedaemonians*, but we actually know of a whole series of such writings, beginning with that of Critias of Athens, the late-fifth-century oligarch who is the oldest known author of *politeia*-writings. In view of the presumably varied and rich contents of those works[7], it is all the more regrettable that we only have a limited number of fragments of them[8].

Given the broad range of topics addressed in the historical *politeiai* in general, one might expect Athenaeus to have drawn extensively on them, especially in light of his preference for social history[9]. At first glance, it looks like he actually did. To begin with, the *Deipnosophistae* contain quotations from two different *politeiai* composed by the afore-mentioned Critias of Athens: the otherwise unattested *Constitution of the Thessalians* (represented by a single fragment about their luxurious and extravagant lifestyle) and the *Constitution of the Lacedaemonians* (of which we get three fragments)[10]. In marked contrast to his disinterest in Athens and its history[11], Athenaeus has preserved quite a few

[4] Cic., *De fin*., V, 4, 11.

[5] Cf. Aristote, *Pol*., IV, 6 (1292b 11-17); V, 9 (1310a 12-21). See BORDES 1982, p. 436-437; LÉVY 1993, p. 83-84.

[6] See SCHEPENS & BOLLANSÉE 2004, p. 267-269.

[7] Compare the assessment of TALBERT 1988, p. 164: he prefers to translate *politeia* as 'society' instead of 'constitution' because the latter term "fails to convey the much broader scope of *politeia*, which could be expected to embrace the entire social, as well as strictly constitutional, character of the *polis* or citystate."

[8] All of which, again, will be edited and studied anew for the forthcoming section IVC, devoted to "*Politeiai, Nomoi and Nomima*", of *FGrHist Continued*. See SCHEPENS & BOLLANSÉE 2004, with a brief rundown of the known works on the Spartan constitution on p. 271-272.

[9] See the contribution of Giuseppe ZECCHINI in the present volume.

[10] For the *Constitution of the Thessalians*, cf. Ath. XII, 527a-b; XIV, 663a (where the same information is repeated); the three fragments of the *Constitution of the Lacedaemonians* are found at Ath. XI, 463e-f; 483b; 486e (cf. 88, B 30-38 D-K). In addition to those (as well as Πολιτεῖαι ἔμμετροι, in elegiac form: 88, B 6-9 D-K), some scholars have suggested that Critias must also have written a treatise on the Athenian constitution; see, among others, TREU 1967, col. 1944; BORDES 1982, p. 27, 206-210.

[11] See ZECCHINI 1989a, p. 130-139, as well as this scholar's contribution to the present volume.

passages from works dealing with the Spartan *politeia*. In fact, he is by far the most important source for the entire section on that city's *Geschichte und Politie* in volume IIIB of Felix Jacoby's *Fragmente der griechischen Historiker*: we owe no less than 17 fragments from 9 authors, out of a total of 30 fragments from 15 authors, to him[12]. Add to this a dozen or so quotations from the Aristotelian *Constitutions* plus three further references to lesser known works[13], and *politeia*-literature would appear to have received particular interest from Athenaeus.

As ever, though, appearances are deceptive and this tentative conclusion has to be modified forthwith. Beginning again with Critias, G. Zecchini has pointed out in his book on *La cultura storica di Ateneo* that, highly regarded though the Athenian oligarch clearly was by Athenaeus (he is one of the earliest writers to be cited in the *Deipnosophistae*), the latter in all likelihood did not read his works directly, but found the quoted passages in intermediaries like Theopompus (for the fragment on the Thessalians) and Theophrastus[14]. As for the score of fragments dealing with the Spartan constitution, the lion's share of those occur all together in a single extended passage in Book IV (140a-141e) – the kind of passage that calls to mind Felix Jacoby's term of endearment, 'Zitatennest'. This tangled cluster of citations is now agreed to derive in its entirety from the first-century grammarian Didymus[15]. Of course, these observations put Athenaeus' supposed special interest in *politeia*-writings in a whole new perspective. Against this background, Athenaeus' quotations from the Aristotelian *Constitutions* will now be analyzed.

II. Aristotle's presence in the *Deipnosophistae*

Unlike Plato, who in three well-known passages is severely chastized (on account of the detrimental effects of his philosophy and because of his poor merits as a historian[16]), Aristotle was evidently held in high esteem by Athenaeus. He is a continuous point of reference in his work. Thus Larensis, the revered table talk show host, on two occasions uses him as a yardstick to measure his own greatness[17]. More significantly, the Stagirite is by far the most quoted prose-writer in the *Deipnosophistae*: there are no less than 142 passages where he is acknowl-

[12] Cf. section LXXI A (numbers 580-594) in *FGrHist* IIIB, p. 690-713; Athenaeus is, indeed, the main or only source for the fragments of Persaios of Kition (*FGrHist* 584), Sphairos of Borysthenes (*FGrHist* 585), Aristocles (*FGrHist* 586), Nicocles of Sparta (*FGrHist* 587), Polycrates (*FGrHist* 588), Hippasos of Sparta (*FGrHist* 589), Molpis of Sparta (*FGrHist* 590), Aristocrates of Sparta (*FGrHist* 591), and Dioscurides (*FGrHist* 594).

[13] Cf. Ath. IV, 141a-c (Dicaearchus of Messana, Τριπολιτικός; F 72 WEHRLI 1967); XI, 494b (Menesthenes, Πολιτικά; *FHG* IV, p. 451-452); XIV, 630a (Hippagoras, Περὶ τῆς Καρχηδονίων πολιτείας; *FGrHist* 743 F 1).

[14] See ZECCHINI 1989a, p. 144-145, 152.

[15] So JACOBY 1955 in his introduction to the commentary on *FGrHist* 586-590 (IIIb, p. 624-625) and, in his wake, ZECCHINI 1989a, p. 141-142 and n. 47.

[16] Cf. Ath. V, 186d-192b; 215c-220a; XI, 504e-509e. On these passages, see, most recently, TRAPP 2000; ROMERI 2003; ROMERI 2004; and the latter's contribution in the present volume.

[17] Cf. Ath. I, 3b; IX, 398e.

edged as a source[18]. The greater part of those quotations (eighty-six) derive from the zoological treatises (the *History of Animals*, *On Animals*, and *On the Parts of Animals*). In view of their subject matter these were eminently suited for scholarly consumption in a work devoted to the discussion of animals fit for human consumption. The *Politeiai* come in a distant second, with thirteen quotations. This is a mere pittance when one considers the original size of the work, but in comparison with what other ancient writers have preserved for us, this is actually pretty good. While we owe approximately two-thirds of the surviving quotations from the *Constitutions* to the scholiastic, lexicographical and paroemiographical traditions[19], there is only one literary author who has transmitted more fragments from them than Athenaeus (who else but Plutarch, who has twenty-two?). Some ten authors more from the Imperial Age cite them, but only Strabo and Pliny come close to Athenaeus[20].

A. The Aristotelian Politeiai *in the* Deipnosophistae*: an overview*

Out of the thirteen quotations Athenaeus gives from the Aristotelian *Politeiai*, ten contain a citation of the title of the work in question, usually in the fixed formula Ἀριστοτέλης ἐν τῇ τῶν δείνων πολιτείᾳ. Those have to do with Aegina (F 475, 1 GIGON), Colophon (F 520, 1 GIGON), Croton or Sybaris (F 600, 1 GIGON), Delos (F 496 GIGON), Massilia (F 560 GIGON), Macedonian Methone (F 562 GIGON), Naxos (F 566 GIGON), Syracuse (F 605, 1 GIGON), Troizen (F 613 GIGON), and Thessaly (F 503 GIGON). In addition, there are three fragments that don't have a book title but nonetheless make most sense as remnants of the *politeiai*, too; they concern the cities of Epizephyrian Locri (F 554, 1 GIGON), Miletus (F 565, 1 GIGON) and Siris or Colophon again (F 601 GIGON).

Beside those rather straightforward passages, Athenaeus has a further fragment from one of Aristotle's historical writings, the provenance of which has been the object of some debate. In the Epitome of the first book (I, 23d), there is a quotation from a work entitled Τυρρηνῶν Νόμμα, *Customs of the Etruscans* (F 704 GIGON). In the past there have been scholars who thought that this reference was a slip of the pen and that the text should be amended to Τυρρηνῶν πολιτεία. Arguments in favour of this idea are, first, that either Athenaeus himself or the anonymous *epitomator* could easily have confused the *politeiai* with Aristotle's great companion collection, the Νόμμα βαρβαρικά, and, second, that another passage about the Etruscans is included in the extant collection of excerpts from the *Politeiai-epitome* by Heraclides Lembus (§ 44 DILTS)[21].

[18] See ZECCHINI 1989a, p. 125-130.

[19] On the fragments surviving in the scholiastic tradition, see MONTANA 1996a; MONTANA 1996b. On Harpocration's use of the *Politeiai*, see the notes of ZECCHINI 2000, p. 156, 158.

[20] Ten fragments have been transmitted by Strabo while Pliny has seven. For a general survey of all ancient authorities known to have cited the Aristotelian *Politeiai*, first- or second-hand, see SANDYS 1912, p. xxviii-xxxix. On Plutarch's use of the *Constitutions*, see STADTER 1965, p. 130-132; SCHETTINO 1999.

[21] One of the last scholars to think that Aristotle composed a *Constitution of the Etruscans* is ZECCHINI 1989a, p. 128.

As it is, neither argument holds good. The first one simply cannot be substantiated. With regard to Heraclides' *Excerpta politiarum*, it has long been realized that they contain a number of paragraphs dealing with peoples that were decidedly non-Greek, such as the Lucanians, the Lycians, the Thracians and the Etruscans[22]. If anything, this goes to show that already in the early Hellenistic period, material from the two big Aristotelian collections – on the constitutions of the Greek *poleis* and on the customs of the barbarians – circulated in close connection. This, in turn, could actually be used as an argument in favour of the book title as cited by Athenaeus. Raymond Weil already suggested that the *Nomima Barbarika* might have been organized along the same lines as the *politeiai*, that is, according to separate tribes and peoples rather than in a purely systematic way[23]. The apparent mixing up of material from the *Nomima* and the *Politeiai* would effectively be more understandable if the different treatises had similar titles (Τυρρηνῶν πολιτεία alongside Συρακουσῶν πολιτεία). For this reason there seems no ground for any changes to the wording of the passage under discussion, nor for it to be included among the fragments of the *Politeiai*.

Returning to the *Constitutions* proper, one cannot help noticing that Athens and Sparta are conspicuously absent from the list of *poleis* discussed in the fragments preserved by Athenaeus. Their omission is even more glaring in light of the fact that the majority of Plutarch's quotations (thirteen out of twenty-two) derive precisely from the *Politeiai* of those two cities. On second thought, however, an explanation can readily be found. The lack of any fragment from the *Constitution of the Athenians* corresponds with Athenaeus' general indifference to Athenian history, as pointed out above. The absence of the *Constitution of the Lacedaemonians* would seem to tie in with the aforementioned observation that Athenaeus had indirect access only to the long tradition of writings about the Spartan constitution[24]. Thus, instead of the traditional big names, we get fragments dealing with 13 different *poleis* from all around the Mediterranean, many of which could only be described as minor cities, certainly by Athenaeus' time. Moreover, there is hardly any overlap between the cities covered in the *politeia*-fragments from the *Deipnosophistae* and those from other works. This strongly suggests that the excerpts about those cities were randomly chosen for their antiquarian interest rather than for their universal allure or relevance.

This impression is reinforced when we take a look at the contents of the quotations. Most of them are really short notes that merely function as building blocks in long enumerations designed to illustrate a given point. In a number of cases the fragments serve to flesh out a lexical search. The sole fragment of the *Constitution of the Thessalians*, for instance, occurs in the famous alphabetical catalogue of drinking vessels (XI, 461e-503f); it is about the gender of the word

[22] Cf. Heracl. *Exc. Pol.* 43, 44, 48, 58 DILTS.

[23] WEIL 1960, p. 116-117.

[24] In the same breath, it could be mentioned that he never quotes from Xenophon's treatise on the subject either.

lagunos, a measure[25]. The *Constitution of the Colophonians* is quoted for information about a poet who composed a song that was sung on the occasion of the Swing-festival in honour of Dionysius[26], and the *Constitution of the Troizenians* is referred to in a *passus* on fine Greek wines[27].

Alternatively, a number of one-sentence fragments are put to use as telling examples in a thematic investigation. Those include the sole fragment of the *Constitutions* in Athenaeus dealing with an institutional topic: in a long quotation from Polemon that discusses the venerable origins of the name and function of a parasite, Athenaeus includes a reference from the *Constitution of the Methonaeans*[28]. The fragment from the *Constitution of the Syracusans* is part of a catalogue of drink-lovers; it mentions Dionysius II's drinking bouts which could go on continuously for ninety days[29]. In Book XII, entirely devoted to stories about peoples notorious for their sumptuousness, the Milesians' past glory (from before they succumbed to luxuriousness) is recalled through a proverb passed on by Aristotle[30]. The single fragment from the *Constitution of the Aeginetans* is included in a passage on the number of slaves to be found in various Greek cities.

The last fragment in particular is quite significant. It states that "also among the Aeginetans there were 470,000 slaves" – a huge figure even surpassing the large numbers Athenaeus previously has quoted for Corinth and Athens[31]. When one considers that the territory of the island of Aegina measures about 85 km^2, of which 34% is arable land, and that its maximum population is being estimated at about 40,000, that figure of 470,000 is improbably high – even more so, when one further considers that the most reasonable guesses for the slave population in Attica between 450 and 320 B.C., out of a total population of at most a quarter of a million, vary between 80,000 and 100,000[32]. Of course, the original context and meaning of the outlandish claim elude us completely, but one cannot escape the feeling that Athenaeus chose to quote it precisely for its curiosity value[33]. The

[25] Cf. Ath. XI, 499d. On this passage, and a possible link with *P.Oxy.* 1802, see KEANEY 1980.

[26] Cf. Ath. XIV, 618e-f, and see WENTZEL 1893; DIEHL 1934; NILSSON 1957, p. 233 n. 2.

[27] Cf. Ath. I, 31c. Incidentally, the quote from the *Customs of the Etruscans* (Ath. I, 23d = F 704 GIGON) is likewise prompted by a lexicographical discussion, this time of the various meanings of the verb ἀνακεῖσθαι, with Aristotle providing an instance of it being synonymous with κατακεῖσθαι and κατακεκλίσθαι.

[28] Cf. Ath. VI, 235e. On parasitism, see ZIEHEN 1949; WHITMARSH 2000.

[29] Cf. Ath. X, 435e.

[30] Cf. Ath. XII, 523e-f.

[31] Cf. Ath. VI, 272b-d.

[32] On the territory and population of Aegina, see SARGENT 1924, p. 20, 31; FIGUEIRA 1981, p. 22-43. On the population of Attica in the fifth and fourth centuries B.C., and Athenaeus' figures, see SARGENT 1924, p. 126-128; WESTERMANN 1960.

[33] This is also the feeling of SARGENT 1924, p. 31; FIGUEIRA 1981, p. 37-38. The latter gives a more realistic estimate of the inhabitants of Aegina, with a population between 35,000 and 45,000, and 7,000 to 10,000 slaves and freedmen; on p. 211-213, he attempts to give a rational explanation of the figure 470,000, arguing plausibly that perhaps it denotes the number of slaves sold on Aegina over a given period of time and recorded for tax purposes. Still, not everybody dismisses the actual quotation in the *Deipnosophistae* out of hand: HEGYI 1969, p. 175-176,

same goes, really, for the delightful story featuring the dancing horses of Sybaris that brought about the downfall of their masters when, pitched in battle order, they were simply lured away by the enemy pipers from Croton who had rehearsed the right tunes[34].

The random nature of the selections and the brevity of the quotations strongly suggest that Athenaeus did not have copies at hand of any of the cited *politeiai*. Instead, he would seem to have derived them from pre-existing collections of excerpts and, more generally, from the already long-standing lexicographical and scholiastic traditions. Attention has already been drawn to the fact that about 70% of the surviving fragments of the *politeiai* are found precisely there. That was clearly the context in which those nuggets of information prospered and that is where Athenaeus could well have found them too[35]. Consequently, it has to be conceded that the fragments discussed so far do not add much to our knowledge about the Aristotelian *Constitutions*, beyond the basic detail which they convey. There are no parallel passages that shed additional light on the contents, and we are absolutely clueless about their original context and purport. Fortunately, Athenaeus has transmitted three more passages that do deserve more than our fleeting attention because they can be linked with other texts. They will be the focus of attention in the remainder of this paper.

B. The Aristotelian Politeiai *in the* Deipnosophistae*: three case-studies*

1. The first passage to be dealt with is part of the long exposition in Book VI of the *Deipnosophistae* on the origins and early history of chattel-slavery in Greece (VI, 264c-266f). That exposition begins with a reference to Book IX of Timaeus' *Sicilian History*, in which a further quote from Aristotle about the customs of the Locrians is included (VI, 264c-d). There are two points of interest in this text. First, Athenaeus explicitly acknowledges that he found a *testimonium* about Aristotle in the work of an intermediary source, namely that of Timaeus. Second, the latter obviously reported other people's disagreement over Aristotle's assertion that the inhabitants of Locris in Central Greece in ancient times were accustomed to being served by purchased maidservants or male slaves. If, now, we had only this text to go by, not much more could be made of it than what has just been said: any further statement about the original purport and context of Aristotle's point would be purely speculative. This time, fortunately, another author comes to our rescue.

Book XII of Polybius' *Histories* is devoted to a relentless and sustained attack on Timaeus[36]. That λόγος περὶ Τιμαίου begins with a long list of factual errors which Polybius found in Timaeus' work (XII, 3-4). This brings him to an

connects the huge number of slaves with the economic growth and prosperity of the island in the late 6th century B.C.

[34] See JACOBY 1943 in the commentary on *FGrHist* 262 F 1 (IIIa, p. 6-7).

[35] See ZECCHINI 1989a, p. 127-128.

[36] See WALBANK 1962, p. 6-12; MEISTER 1975, p. 3-55; PEARSON 1987, *passim* (see Index I, *s.v.* Polybius); SCHEPENS 1990; VATTUONE 2005.

evaluation of Timaeus' criticisms of his predecessors which, still according to Polybius, contained many mistaken statements too (XII, 4a-16). The first case in point is Aristotle, and here we learn more about the wider context and the tone of the dispute between Timaeus and the Stagirite. The entire passage (XII, 5-11 – four and a half pages long in the Budé-edition) makes fascinating reading in historical as well as historiographical respect. With regard to the origins and earliest history of the city of Epizephyrian Locri it raises a number of important issues that clearly were hotly debated in Antiquity and, as a consequence, have also attracted a lot of attention in modern times. Apart from the sacred prostitution, nearly all the *cruces* of Locrian history are mentioned: the involvement of slaves in the city's foundation, matrilineal aspects of Locrian society, and the nature of Locrian legislation that traditionally was ascribed to the famous lawgiver Zaleucus. It would lead too far to go into any of these matters, which could easily be the subject of a proper conference[37]. Suffice it to point out what is particularly relevant for the present investigation. Which is (1) that according to Aristotle, the colony of Epizephyrian Locri was founded by female citizens from the city of Locris together with their male servants, with whom those women had mingled a little too closely while their husbands were away fighting by the side of their Spartan allies against the Messenians; and (2) that Timaeus took particular offence at the suggestion that the city's inhabitants were descendants from "runaway slaves, lackeys, adulterers, and kidnappers." This information is doubly interesting. First of all, it goes to show that Aristotle apparently wrote at length about the foundation of Epizephyrian Locri. The most logical place for this was the *Constitution of the Epizephyrian Locrians*, since the surviving fragments of the *Constitutions* make it clear that this was a recurring theme in the work. Indeed, those stories apparently were so characteristic for the work as a whole that Plutarch cited its title as Κτίσεις καὶ Πολιτείαι[38]. Secondly, we learn that the controversy reported by Athenaeus actually belongs in the context of that foundation story, and so can be connected with the *Politeia* with some degree of certainty (whereas for Timaeus, it is difficult to determine in what context he came to discuss the subject in Book IX of his *Histories*[39]).

Timaeus' fierce and long-winded contestation of Aristotle's version, complete with foul-mouthed abuse, in turn provoked a reaction from Polybius. Just like Timaeus, the historian from Megalopolis was an inveterate polemicist who rarely passed up an occasion to have a go at his predecessors. In many cases it is hard for us to determine the fairness of this criticism, as Polybius tends to interweave it with his side of the story only, which obviously colours those critical remarks to his own advantage[40]. In this particular case, however, Polybius felt compelled

[37] They are covered in two extensive articles: VAN COMPERNOLLE 1976; MUSTI 1977.

[38] Cf. Plut., *Non posse suaviter vivi secundum Epicurum* 1093b-c. As mentioned above (first part and n. 3), Aristotle's interest in κτίσεις also led to the inclusion of much biographical information on city founders.

[39] JACOBY 1955 in the introduction to Timaeus *FGrHist* 566 (IIIb, p. 540-541) and in the commentary on *FGrHist* 566 F 11-12 (IIIb, p. 550); VATTUONE 1991, p. 51.

[40] On this subject, see WALBANK 1962; SCHEPENS & BOLLANSÉE 2005 (gathering 15 papers delivered at a Leuven conference on 21-22 September 2001).

to come up with a point by point refutation of the arguments employed by Timaeus to contradict Aristotle's version of the foundation story (XII, 7-11). In doing so he offers us a rare opportunity to actually read what the object of his criticism originally said. The resulting exposé is mainly important for the light it sheds on some of the methodological principles adopted by Timaeus in his search for the historical truth, ἀλήθεια[41], but it also contains useful elements for the study of the Aristotelian *Constitutions*. We are told that the argument of probability (εἰκάζειν, ὁ εἰκὸς λόγος) had great weight with Aristotle for the assessment of historical evidence. Polybius' text further leads us to believe that he, like Athenaeus, did not have a copy of the *Constitution of the Epizephyrian Locrians* before him, but could only report what Timaeus had quoted[42].

Taking into account this additional information about the original context of both the Timaeus- and Aristotle-citations, we observe, returning to the Athenaeus-passage under discussion, the reductive effects of the ancient excerpting technique. Quotes were ripped out of their original context and stripped completely of any data that were superfluous to the theme they served to illustrate, which in this case is the origin of chattel-slavery in the Hellenic world. A second point of interest is that we have twice run into Timaeus as the intermediary for material taken from the Aristotelian *Constitutions*. Athenaeus makes yet another joint reference to Aristotle and Timaeus elsewhere in the *Deipnosophistae*; again the book-title is missing in that case, but again scholars agree to trace the quote back to one of the *Constitutions*, and again Timaeus seems to be responsible for the original quote[43]. As a matter of fact, there are a few passages more in ancient literature where Timaeus is acknowledged as the source for information that can also be found in fragments of the *Constitutions*[44]. Without jumping to the conclusion that in all those cases Timaeus must have borrowed from Aristotle, the explicit testimonies of Athenaeus and Polybius allow us to at least ponder the possibility that Timaeus effectively played an important role in the transmission of data from the *Constitutions*. After all, in the 50 years of exile which Timaeus spent in Athens from 315 B.C. onwards (that is, from early in the scholarchate of Aristotle's immediate successor, Theophrastos), he may well have had plenty of opportunity to wander to the Lyceum and consult the various writings of Aristotle there, including the *Constitutions*.

[41] See VATTUONE 1991, p. 49-53.

[42] The entire passage has repeatedly been commented upon by F.W. WALBANK; see 1962, p. 6-7; 1967, p. 330-362; 2005, p. 6-12. In addition, see JACOBY 1955 in the commentary on *FGrHist* 566 F 11-12 (IIIb, p. 550); VAN COMPERNOLLE 1976, p. 342-343; VATTUONE 1991, p. 49-53.

[43] Cf. Ath. XII, 523c-d = Aristotle F 601 GIGON = Timaeus *FGrHist* 566 F 51. On Athenaeus' direct, first-hand use at least of certain parts of Timaeus' *History*, see ZECCHINI 1989a, p. 176-178; AMBAGLIO 1990, p. 55-56. On Timaeus' role as intermediary between the Aristotelian *Politeiai* and Athenaeus, see ZECCHINI 1989a, p. 127.

[44] According to Ps.-Scymnus 211 = *FGrHist* 566 F 71, Timaeus put the foundation of Massilia 120 years before the Battle of Salamis, which squares with Aristotle's date for that event (cf. *infra* and n. 46). The passage in Diodorus on Aristaeus of Ceos (IV, 81-82 = F 516,4 GIGON) is further believed to have reached the Sicilian author via Timaeus.

2. The second fragment to be discussed derives from the *Constitution of the Massilians* (XIII, 576a-b = F 560 GIGON). This is yet another passage where a foundation legend is quoted on the authority of Aristotle. The text is part of an *excursus* on people that have fallen in love with others on mere report – the second of two anecdotes tacked onto an anecdote about Alcibiades' licentiousness (XIII, 574d-576b). After the opening statement that Massilia was founded by the commerce-minded people of Phocaea begins the report about a sea-faring merchant from the latter city who one day arrived at the court of his friend, king Nannus. The merchant was invited to the wedding banquet of Nannus' daughter, Petta, and was actually chosen by the girl to be her bridegroom. They got married on the spot and one of the ancient clans in Massilia was said to trace its name back to the son that was born from this blind date.

So much for the romantic and novelistic anecdote as told by Athenaeus. Immediately one senses that he gives us only part of the original story – the part, namely, that suits his purposes. The story has been transformed into a timeless anecdote from which the barest historical details are missing. Indeed, the attentive reader has to infer from Nannus and Petta's names that they must have belonged to an indigenous tribe, and the same reader further has to assume that this tribe lived in the vicinity of the site of Massilia. Most tellingly, the excerpt comes without the punch-line of the story, namely, that the nuptial celebration resulted, in some way, in the foundation of Massilia. That this really was the point of the whole story can be gathered from the version found in Iustinus' Epitome of Book XLIII of Pompeius Trogus' *Philippic Histories*: there we read that king Nannus gave his newly-wed daughter and son-in-law a piece of land on which they could found a city of their own, which then became Massilia[45]. Whether Athenaeus was himself responsible for the obvious abridgement, or whether he simply came across the anecdote in its condensed form, can no longer be determined.

Anyway, one more important historical detail is missing from the story, namely, the date of the city's foundation. We should expect the scholar Aristotle to have addressed this point. As a matter of fact, there is a second fragment of the *Constitution of the Massilians* that goes into this very matter. In Harpocration's *Lexeis of the Ten Orators* we read that according to Isocrates in the *Archidamos* the city was founded by Phocaean settlers who had fled their fatherland when it was captured by the Persian King, whereas according to Aristotle in the *Constitution of the Massilians* it happened "before that time"[46]. We actually know that, besides the relative date mentioned by Isocrates (which corresponds with 545 B.C.), there was another branch in the ancient tradition which pushed the foundation of Massilia a

[45] Cf. IUSTIN. Epit. XLIII, 3, 4-13.

[46] Cf. Harp. *Lexeis X oratorum s.v.* Μασσαλία · Ἰσοκράτης μέν φησιν ἐν Ἀρχιδάμῳ (VI, 84) ὡς Φωκαεῖς φυγόντες τὴν τοῦ μεγάλου βασιλέως δεσποτείαν εἰς Μασσαλίαν ἀπῴκησαν · ὅτι δὲ πρὸ τούτων τῶν χρόνων ἤδη ὑπὸ Φωκαέων ᾤκιστο ἡ Μασσαλία καὶ Ἀριστοτέλης ἐν τῇ Μασσαλιωτῶν πολιτείᾳ (F 559 GIGON) δηλοῖ.

little further back in time, to 120 years before the battle of Salamis (i.e. 600 B.C.)[47]. Especially in light of the fact that Timaeus is the oldest authority firmly associated with this early date[48], we would have liked the Aristotle-quote in Harpocration to be a little more specific, but this is not the case. Regardless, the passage from Athenaeus' contemporary Harpocration goes to show that our man from Naucratis might have had access to that piece of information, too, but for some unknown reason did not include it, which could be saying something about his intents and purposes.

3. The third and last fragment to be examined derives from the *Constitution of the Naxians*. It is found in Book VIII and belongs in an exegetical passage about the origin and meaning of the proverb, "A poor nobody makes a large fish[49]." It is no coincidence that some of the material from the *Constitutions* made its way into the paroemiographical tradition as we can tell from the extant evidence that Aristotle and his pupils were not averse to using proverbs as elements in the historical discussion[50]. This fragment is a case in point. Prompted by a scene in which the proverb in question, or a variation thereof, is used, a group of drunken aristocratic youths from the metropolis of Naxos insults, in one of the neighbouring villages, an eminent citizen of good repute and his daughters of marriageable age because they are sick and tired of hearing him praised. This affair provokes a political upheaval which results in the establishment of the tyranny of one Lygdamis. For once, Athenaeus is not short on details and what we have here is in fact the longest quote from the *Constitutions* in the *Deipnosophistae*. What is more, he would seem to be giving a *verbatim* quotation of Aristotle's words. Still, there are elements which suggest that the original story has been cut short, especially its ending.

It is sufficiently known that the *Politeiai*-project was started by Aristotle in order to provide the groundwork for his reflections in the *Politica*: he says so himself in the programmatic announcement of the *Politica*-project at the end of the *Nicomachean Ethics*. From this it could be argued that any historical information about Greek *poleis* found in the *Politica* might well originate from the corresponding *Politeiai*[51]. It so happens that there is a passage in Book V of the *Politica* which has direct bearing on the story recorded by Athenaeus: "Oligarchies undergo revolution principally through two ways that are the most obvious. One is if they treat the multitude unjustly; for anybody makes an adequate people's champion, and especially so when their leader happens to come from the oligarchy himself, like Lygdamis at Naxos, who afterwards actually

[47] The latter being the same date, incidentally, to which archaeological findings seem to point: see WACKERNAGEL 1930, col. 2130.

[48] Cf. Ps.-Scymnus 211 = Timaeus *FGrHist* 566 F 71.

[49] Cf. Ath. VIII, 347f-348c = F 566 GIGON.

[50] See HUXLEY 1973a, p. 272-273, 277-278; HUXLEY 1973b, p. 37.

[51] Cf. Aristote, *Nic. Eth.* X, 9, 23 (1181b 15-23). On the methodological problem raised by Aristotle's statement, in this epilogue, on the relation between *Politeiai* and *Politica*, see SCHEPENS & BOLLANSÉE 2004, p. 272-275.

became tyrant of the Naxians[52].” Here we get the indispensable historical background that allows us to make full sense of the Athenaeus-fragment. There appears to have been political tension in Naxos between the oligarchs living in the city, on the one hand, and the country landowners, on the other. Members of the party in the citadel repeatedly committed outrages on the *demos* and some of its champions among the landed gentry, until finally the people could no longer take the abuse and, with the help of (some or all members of) the landed gentry, started a revolution and overthrew the oligarchy.

In the light of what has just been said, it does not seem too far-fetched to expect this information to have been included in the *Constitution of the Naxians* – and there may have been even more. Herodotus has additional information about Lygdamis. At I, 61 he informs us that Pisistratus and his sons, when preparing their second return to Athens, received voluntary help from “a man of Naxos called Lygdamis, who was most zealous in their cause and brought them money and men”; and at I, 64 we learn that Pisistratus, once again established as tyrant, conquered Naxos too and gave it in charge to Lygdamis. As it happens, now, this last piece of information is also found in the *Constitution of the Athenians*: “After winning the battle at Pallenis he occupied the city, deprived the people of their arms, and this time secured the tyranny firmly. Also he captured Naxos and installed Lygdamis as its ruler[53].” We may not have absolute proof, but a logical conclusion from this would be that the same information was mentioned in the *Constitution of the Naxians* as well.

From these scattered notes, we are able to piece together the political career of Lygdamis of Naxos. At first we find him championing the people’s cause against the oligarchs and successfully heading the *demos* in its revolt; as a result he established some kind of democracy instead. “Some time later”, he offered Pisistratus aid in men and money in his endeavour to regain sovereignty in Athens and thus paved the way for his own accession to the tyranny of Naxos, which followed on Pisistratus’ capture of the island. It is not at all unlikely that these various constitutional changes were discussed in the *Constitution of the Naxians*. On the contrary, this could suggest that the first, historical part of the *Constitution of the Athenians*, in which eleven (or twelve) μεταβολαί of the Athenian constitution are described, was not unique and that similar sections were included in other *Politeiai*, if enough information was available[54].

[52] Cf. Aristote, *Pol*. V, 5, 1 (1305a 37-42): Αἱ δ’ ὀλιγαρχίαι μεταβάλλουσι διὰ δύο μάλιστα τρόπους τοὺς φανερωτάτους · ἕνα μὲν ἐὰν ἀδικῶσι τὸ πλῆθος · πᾶς γὰρ ἱκανὸς γίνεται προστάτης, μάλιστα δ’ ὅταν ἐξ αὐτῆς συμβῇ τῆς ὀλιγαρχίας γίνεσθαι τὸν ἡγεμόνα, καθάπερ ἐν Νάξῳ Λύγδαμις, ὃς καὶ ἐτυράννησεν ὕστερον τῶν Ναξίων (rendered above in the translation by H. RACKHAM, *Loeb Classical Library*).

[53] Cf. Aristote, *Ath. Pol*. 15, 3.

[54] On the μεταβολαί discussed in *Ath. Pol*. 1-41, see RHODES 1993, p. 5-15; BERTELLI 1994. On the legitimacy of using the *Athenaion Politeia* as a model for the organization of (some of) the other *Politeiai*, see OTTONE 2002, p. 69 and n. 13 (with further reading). A further instance of a *Politeia* describing constitutional changes could well have been the one on Massilia, considering that Aristotle wrote, in the *Politics*, that the city originally had a rigidly oligarchic constitution (V, 6, 1305b 3-4) which, by his time, had become “more moderate” (πολιτικωτέρα: V, 5, 1 1305b 2-11; cf. VI, 4, 5 1321a 30).

If there really was such a historical survey in the *Constitution of the Naxians*, we would never have guessed it from the fragment in the *Deipnosophistae*. While Athenaeus reports a lot of circumstantial detail about the anecdotal prelude to the Naxian στάσις[55], he has hardly a word to spare about the actual event and its political consequences: all he says is that Lygdamis, "as a result of his military leadership, rose to be tyrant of his native land[56]." At first glance this might imply that the rise to tyranny followed immediately after the revolt, but taking into account what we have just seen, this brief statement could be read as shorthand for: "if Lygdamis had not led the [Naxian] *demos* [and removed the oligarchs], he would not have been in a position to induce Pisistratus to make him tyrant[57]." This is merely further proof that apparently historical details as such did not interest Athenaeus (and the type of erudite writer that he represents). More importantly, this means that we should be wary of treating the entire passage as a literal quotation, despite the impression Athenaeus gives at the beginning.

Conclusion

The fragments of the Aristotelian *Constitutions* that have survived in the *Deipnosophistae* bear out that Athenaeus had no interest at all in political history and historiography as such, but only in so far as they provided him with a quarry of information which he could mine for historical *exempla*. Indeed, the majority of the fragments are but short, second-hand notes or entertaining anecdotes. In the three cases where parallel passages provide us with additional information about Aristotle's original account on any given topic, we observe that the surviving quotation is completely decontextualized, stripped of all information that was redundant to Athenaeus' purposes and did not contribute to the point he was trying to make with it. This finding is in keeping with the results of other scholars' investigations into Athenaeus' use of earlier authorities: the scholar from Naucratis did not mechanically extract and copy down any given passage that sparked his interest, but instead carefully pruned it in order to make it serve the specific point he was trying to make[58].

Regardless of the high esteem in which he held the scholar Aristotle, not even the latter's historical treatises escaped this treatment. Moreover, it has been shown that Athenaeus did not seek out actual copies of the *Constitutions* for direct consultation – or else they simply were not available anymore. At any rate, he limited himself to a few token, second-hand quotations from obscure *Politeiai*. One intermediary has clearly been identified as Timaeus, but in most cases we

[55] On the story of the rich man and his marriageable daughters, see WALCOT 1970, p. 66-69; WEST 1974, p. 26-27; RANKIN 1978.

[56] Cf. Ath. VIII, 348c: καὶ μεγίστη τότε στάσις ἐγένετο προστατοῦντος τῶν Ναξίων Λυγδάμιδος, ὃς ἀπὸ ταύτης τῆς στρατηγίας τύραννος ἀνεφάνη τῆς πατρίδος.

[57] So NEWMAN 1902, p. 346 (with my additions between square brackets); see also HUXLEY 1973a, p. 278-279.

[58] See, e.g., AMBAGLIO 1990; LENFANT 1999; PELLING 2000; WALBANK 2000; JACOB 2004b.

can assume that Athenaeus took the extant quotes from pre-existing collections of already stripped-down excerpts. Even so, it cannot be ruled out that the scholar from Naucratis was largely responsible for the final shape in which the majority of those fragments survive in the *Deipnosophistae*, having tailored them in accordance with his aims and needs. In this sense, the *Politeia*-fragments which he has preserved for us are a mixed blessing: given what little that has actually come down to us, they are precious enough; still, they offer us but a faint glimpse of the lost originals.

Les fragments de Charès de Mytilène chez Athénée

Pascal Payen
(Université de Toulouse)

Résumé. – L'œuvre de Charès de Mytilène, auteur d'*Histoires d'Alexandre* (*FGrHist* 125), est connue pour l'essentiel à travers les minces extraits qu'en ont laissés Athénée et, dans une moindre mesure, Plutarque. Pour éviter de conclure, à partir du contenu de chaque fragment, que le « chambellan » d'Alexandre a composé une œuvre faite de digressions sur les pays traversés et sur les banquets, l'analyse proposée adopte deux perspectives complémentaires. Tout d'abord, elle tente de dégager, à partir des 19 fragments de Charès, une typologie générale des emprunts, qui tienne compte à la fois des caractères de l'énoncé provenant du texte cité et du comportement des banqueteurs à l'égard de l'œuvre qu'ils sollicitent au cours de leurs échanges savants, c'est-à-dire de l'énonciation. Ensuite, les fragments sont replacés dans le contexte des genres se rapportant à la littérature encyclopédique et de banquet : *Aitia* (ou *Aitiai*), *Problèmata*, *Sumposiaka*. L'analyse de ces deux opérations – extraire des fragments d'une œuvre historique, puis les recontextualiser en fonction du texte d'accueil, les *Deipnosophistes* – permet de formuler quelques hypothèses sur le contenu de l'œuvre et de mieux comprendre ce que fut la fortune de Charès tout au long de l'époque hellénistique et romaine : un grand classique parmi les "Historiens d'Alexandre".

Abstract. – The work of Chares of Mytilene, the author of *Stories of Alexander* (*FGrHist* 125), is essentially known through the slight extracts left by Athenaeus and, to a lesser degree, Plutarch. To avoid the conclusion, from the content of each of the fragments, that Alexander's « chamberlain » composed a work of digressions on countries crossed and banquets, this analysis adopts two complementary perspectives. It first attempts to work out, from the 19 fragments by Chares, a general typology of the borrowings, that takes into account both the characteristics of the *énoncé* from the quoted text and the attitude of the revellers toward the work they cite in the course of their learned exchanges, that is to say the enunciation. Then the fragments from Chares are replaced within the context of the genres related to encyclopedic literature and the banquet : *Aitia* (or *Aitiai*), *Problèmata*, *Sumposiaka*. The analysis of those two operations – the extraction of fragments from a historical work followed by their placement in a context in accordance with the reception text, the *Deipnosophistae* – enables us to understand Chares's fortune all along the Hellenistic and Roman era : a great classic amongst « Alexander's Historians ».

*
* *

Charès de Mytilène figure logiquement parmi ceux que l'on appelle les « historiens d'Alexandre », parce que, au dire même des fragments conservés, il a

accompagné le roi au cours de ses conquêtes et écrit une œuvre connue sous le titre d'*Histoires d'Alexandre*. Mais là s'arrêtent à peu près les certitudes, car ce qui est parvenu de lui se réduit à une vingtaine de fragments, brefs pour la plupart. Comme on peut s'y attendre, les études qui lui ont été consacrées sont peu nombreuses et les conclusions dépendent largement de ce que l'on sait d'autres historiens d'Alexandre, eux-mêmes fragmentaires, parmi lesquels on essaie de conférer place et originalité à Charès. Toutefois, l'objet de cette étude ne consiste pas à dresser une monographie d'un historien perdu. Si l'on entreprend d'analyser les fragments de Charès dans les seuls *Deipnosophistes*[1], deux hypothèses de travail peuvent être avancées.

La première, traditionnelle dans ce type d'étude, consiste à se demander jusqu'à quel point il demeure possible de reconnaître et de reconstituer la forme, les contraintes et les choix qui ont présidé à l'élaboration d'une œuvre historiographique, les *Histoires d'Alexandre* ou les *Histoires*, selon les deux titres indiqués par Athénée. L'état du corpus qui nous est parvenu permet-il de mesurer le degré de « fidélité » par rapport à l'original, fidélité pouvant s'entendre selon deux registres : soit l'exactitude littérale dans un contexte de citation – dans ce cas, chaque fragment tend à être analysé isolément –, soit la fidélité par rapport aux caractères généraux de l'œuvre qui accueille le corpus d'extraits, les *Deipnosophistes* d'Athénée ? Les recherches récentes sur les fragments d'historiens ont mis en évidence deux limites de ce type d'approche[2]. D'une part, pour espérer parvenir à des conclusions à peu près sûres, il faut pouvoir disposer d'extraits de longueur et en nombre suffisants, et d'un dossier étoffé de parallèles. Tel n'est pas le cas pour Charès, dont les fragments occupent huit pages seulement dans l'édition de Jacoby, réduites à cinq pour le seul Athénée, avec deux parallèles. D'autre part, la problématique de la « fidélité » suppose constitué un genre historique reposant sur des modes d'enquête et des formes d'exposition qui seraient toujours peu ou prou les nôtres. La recherche tend alors à reconstituer l'œuvre disparue à partir du schéma d'un récit de nature politique et militaire, suivant un ordre chronologique de facture annalistique, auquel il est toujours possible de rattacher tout fragment dont le contenu s'écarte du genre ainsi prédéfini, en recourant à la notion de « digression ». Celle-ci est toujours associée à un jugement de valeur dépréciatif, trouvant sa légitimité dans le fait qu'avec les Grecs anciens on serait définitivement dans l'enfance du genre historique.

Les dimensions réduites du corpus des fragments de Charès et les caractères propres des *Deipnosophistes*, qui constituent le lieu et le contexte, littéraire et social en particulier, où s'est élaboré cet ensemble disparate, sont les deux contraintes qui conduisent à envisager une autre démarche et d'autres hypothèses. L'analyse ne partira pas du contenu de chaque fragment, en tant qu'objet déjà

[1] Les fragments de Charès ont été réunis par JACOBY 1927-9 (*FGrHist* IIB n° 125) et traduits en français avec ceux des « historiens d'Alexandre » par AUBERGER 2001, p. 70-91. Dans la plupart des cas, nous nous appuyons sur cette traduction, sans nous interdire de la modifier.

[2] Cf. BRUNT 1980, p. 480-482 ; ZECCHINI 1989a, notamment p. 1-3, 7-8, 251-258 ; AMBAGLIO 1990 ; LENFANT 1999, p. 119-121 ; SCHEPENS 1997 et 2000a, p. 4-13.

constitué *ne varietur* et isolé, mais privilégiera la recherche des conditions qui ont conduit au modelage, à la fabrication de cet «extrait»; elle s'attachera à la recherche du processus de reformulation sémantique, tel qu'il s'est opéré, dans le laboratoire des *Deipnosophistes*, pour chaque extrait et, si cela est possible, pour les fragments de Charès dans leur ensemble. En somme, il s'agit de déplacer l'étude vers l'amont, de s'attacher d'abord aux contextes même de la fabrique des fragments, en tenant le plus grand compte des modalités de discours, des «genres», aussi bien celui des *Deipnosophistes* que ceux sous lesquels se présentent les textes découpés. C'est en posant les questions, simples en elles-mêmes, du comment et du pourquoi sont constitués les fragments de Charès qu'il sera possible de revenir mieux armé, afin de ressaisir, en aval, des éléments du genre et du contenu de son œuvre. Une telle approche, attentive d'abord aux contextes et aux conditions dans lesquels le texte d'accueil, les *Deipnosophistes*, a façonné des extraits, pour les insérer dans une trame d'ensemble, doit également conduire à poser la question de savoir si Athénée possède et donne à lire une vue d'ensemble de l'œuvre de Charès, et s'il la rattache à un genre particulier.

Une dernière observation est, à cet égard, nécessaire. Elle concerne la place de l'histoire dans les *Deipnosophistes*, non d'un point de vue thématique et quantitatif – on sait, grâce aux recherches de Giuseppe Zecchini, qu'après la comédie des IV^e^ et III^e^ siècles av. J.-C., les œuvres historiques occupent la meilleure place dans la bibliothèque d'Athénée et de Larensis[3] –, mais dans les jeux de l'énonciation, c'est-à-dire dans l'économie du discours de l'œuvre et du contexte dans lequel ces textes sont formulés par les convives et insérés dans la trame de la conversation. L'histoire et les historiens sont présents aux deux premiers niveaux de l'énonciation: dans la bouche d'Athénée lui-même s'adressant à son ami Timocrate et lui rapportant le *deipnon*, qui occupe les livres I à X, puis le *sumposion*, des livres X à XV, auxquels il a participé[4]; à un deuxième niveau, dans les propos du Romain Larensis, ordonnateur du banquet, et dans ceux de la vingtaine de personnages – vingt-deux au total – qui l'entourent et font circuler les mets et les paroles. À ces niveaux, Charès, comme tous les autres historiens, est présent sous une forme dispersée et fragmentaire; il intervient de loin en loin, au gré des nécessités d'une conversation apparemment sans ordre, mais dont les travaux de Christian Jacob, David Braund et John

[3] Athénée, I, 1a. Cf. ZECCHINI 1989a pour l'ensemble de la question.

[4] Le *deipnon* lui-même comprend les hors-d'œuvre, jusqu'à la fin du livre V, puis les plats principaux, jusqu'en X, 422e. Le *sumposion* commence en 423 b-c, avec la formule «Il est temps pour nous de boire". Sur le découpage en quinze livres, voulu par Athénée, et l'état du texte, cf. ARNOTT 2000a; ROMERI 2002, p. 254-255. Le cadre est donc celui qui prévaut depuis l'époque archaïque dans ces formes très codifiées de sociabilité collective, en milieu aristocratique; cf. SCHMITT-PANTEL 1992. Mais l'écart est tout aussi sensible, car le «repas» occupe à lui seul les deux tiers du festin, et les mêmes jeux intellectuels s'y déroulent qu'au cours du «banquet» lui-même. Entre le rituel archaïque et Athénée, la tradition du banquet inaugurée par Platon impose la primauté de la parole philosophique sur les nourritures. Athénée s'inscrit dans cette tradition en «mettant en scène son dialogue à l'imitation de Platon» (I, 1f), tout en la subvertissant. Cf. en particulier ROMERI 2002, p. 61-103, 253-255, 268-316, et la contribution du même auteur dans le présent volume.

Wilkins ont montré la dynamique complexe et la cohérence[5]. Si l'on en reste à ces deux premières strates de l'énonciation, l'effet de dispersion qu'éprouve tout lecteur de l'œuvre d'Athénée rejaillit sur l'œuvre citée. Or le jugement plus ou moins explicite qui sous-tend les analyses est qu'une compilation de citations ne peut que reposer sur des ouvrages historiques eux-mêmes composés de nombreuses « digressions » et empruntant largement au genre des *mirabilia* ou, pour le dire en grec, consignant de « grandes et étonnantes actions » (ἔργα μεγάλα τε καὶ θωμαστά), à la manière de ce que serait censé faire Hérodote tout au long de son *Enquête*. Les œuvres historiques sont aussi présentes à un troisième niveau d'énonciation : le dialogue entre les convives est fondé sur un immense montage de citations et de remaniements de textes, de plus en plus dense au fil des livres, qui façonne la mémoire culturelle de l'hellénisme et se substitue presque complètement à la parole des hôtes rassemblés. S'il est un excès, dans ce banquet très ordonné où chacun connaît et respecte les règles d'une pratique sociale parfaitement codifiée, il réside dans le fait que le passé outrepasse ses droits et dévore le présent, le submergeant sous les textes lus et cités, consommés sans mesure. En l'absence de tout commentaire et de toute assertion de l'auteur sur le sens et les fins de ce projet encyclopédique, restent ainsi les œuvres, citées, rapprochées, dans leur cohérence postulée les unes par rapport aux autres, presque sans intermédiaire pour le lecteur de ces *Propos de table* d'un genre nouveau. C'est à ce troisième niveau que se trouve (re)constitué un certain Charès, le seul ou presque dont nous disposions, si nous voulons l'appréhender dans sa « totalité ». C'est pourquoi, dans le dessein de le comprendre, nous ne pouvons faire l'économie d'une analyse précise des genres et des discours dans lesquels il se trouve inséré, ainsi que des processus rhétoriques et de la démarche intellectuelle qui nous donnent désormais accès à son œuvre. Car, hormis les *Deipnosophistes*, la seule voie d'accès possible vers les *Histoires d'Alexandre* de Charès est Plutarque. Bien que limité en quantité, son apport est précieux, car la tonalité des citations qu'il a laissées permet d'infléchir la reconstruction et les hypothèses issues d'Athénée. Contrairement à des historiens tels que Théopompe, Phylarque ou Posidonios, pour lesquels Athénée transmet plusieurs dizaines de fragments[6], nous devons, dans le cas de Charès, travailler sur un champ de ruines, de surcroît fort peu encombré.

Compte tenu de ces éléments, l'exposé comprendra quatre points. Nous nous attacherons, tout d'abord, à la description du corpus et des incertitudes concernant la nature de l'œuvre (I). Ensuite, nous tenterons de reconstituer le cheminement qui a conduit au transfert d'une partie – certes réduite – des *Histoires* de Charès de Mytilène dans les *Deipnosophistes*, et pour cela seront dissociées deux opérations qui sont confondues pour les lecteurs d'Athénée. D'une part, comment, en amont, des passages sont-ils découpés pour être extraits de l'œuvre de Charès et comment sont-ils cités (II) ? D'autre part, pourquoi et à

[5] Cf. notamment BRAUND & WILKINS 2000 ; JACOB 2001 et 2004b.

[6] Théopompe, *FGrHist* 115 : 83 fragments ; Phylarque *FGrHist* 81 : 42 fragments ; Posidonios *FGrHist* 87 : 37 fragments.

quelle fin ces extraits sont-ils entrés dans une autre œuvre, celle d'Athénée ? L'attention portera ici sur le contexte des genres, sur l'analogie entre l'œuvre d'accueil et chaque extrait destiné à la rejoindre (III). C'est en ayant ainsi clarifié les deux principales transformations qui font de ces recueils de « fragments » une « littérature au second degré »[7] que nous serons peut-être à même de mieux cerner la nature de cette œuvre et la valeur des informations qu'elle peut apporter à l'historien (IV).

I. Le corpus des fragments de Charès et sa place dans l'historiographie sur Alexandre

Charès, originaire de Mytilène, selon Plutarque[8] et Athénée[9], est désigné dans la *Vie d'Alexandre* comme εἰσαγγελεύς, « chambellan »[10], celui qui introduit les invités à la cour du roi. Peut-être se mit-il au service du Macédonien après la mort de Darius, au cours de l'été 330, quand fut adopté le cérémonial de cour perse[11]. Il compose (à un moment que nous envisagerons plus avant) une œuvre intitulée, dans les *Deipnosophistes*, tantôt Περὶ Ἀλέξανδρον Ἱστορίαι (F 2, F 3, F 4), ou Ἱστορίαι αἱ περὶ Ἀλέξανδρον (F 5), tantôt Ἱστορίαι (F 1)[12]. Elle comportait dix livres au moins, puisqu'Athénée fait explicitement référence aux livres III (F 1), V (F 2), VII (F 3) et X (F 4, F 5)[13]. Elle devait être accessible dans son entier au temps de Plutarque, dont Charès est l'une des principales sources pour la *Vie d'Alexandre* ; il y est cité à six reprises, au même titre qu'Aristobule et Onésicrite, ce qui est une des données conduisant à le ranger parmi les historiens d'Alexandre. C'est aussi une des raisons pour lesquelles il est probable qu'Athénée l'a consulté ou lu dans une édition encore complète, du moins pour le livre X, en raison de la longueur des deux fragments qui en sont extraits : trente-six lignes pour l'épisode des « Noces de Suse » (F 4) et quarante-sept lignes pour le conte de Zariadrès et Odatis (F 5)[14].

De cette œuvre étendue nous sont parvenus seulement dix-neuf fragments[15]. Ils proviennent pour l'essentiel de deux auteurs : Plutarque (sept fragments) et Athénée (onze fragments)[16].

[7] GENETTE 1982.

[8] Plutarque, *Alexandre*, 54 = *FGrHist* 125 F 14a.

[9] Athénée, III, 93c = *FGrHist* 125 F 3 ; III, 124c = F 16.

[10] Plutarque, *Alexandre*, 46 = *FGrHist* 125 F 12.

[11] BERVE 1926, n° 820, p. 405. Rien ne permet de savoir s'il participa dès 334 à l'expédition aux côtés d'Alexandre.

[12] De semblables variations de titre sont courantes et ne doivent pas surprendre, en l'absence d'énoncé unique fixé par l'auteur. C'est en effet la première phrase qui, au moins pour les historiens (Hécatée, *Généalogies*, *FGrHist* 1 F 1a ; Hérodote, Thucydide) tient lieu des pages de titre modernes.

[13] JACOBY 1927-30 (IID), p. 432, parle de « onze livres au plus », mais sans apporter de preuve. Cf. cependant *infra*, note 23.

[14] C'est la conclusion à laquelle parvient ZECCHINI 1989a, p. 63-64.

[15] Vingt-et-un si l'on ajoute les fragments parallèles : F 14a et 14b = Plutarque, *Alexandre*, 54 et Arrien, *Anabase*, IV, 12, 3-5 ; F 19a et 19b = Athénée, X, 437a-b et Plutarque, *Alexandre*, 70.

[16] Sept fragments de Plutarque, et non huit, puisque le passage tiré de *Sur la fortune ou la vertu d'Alexandre*, II, 341c est repris dans *Alexandre*, 20.

Tableau 1 : Origine des fragments de Charès de Mytilène

Origine	Numéro des fragments (*FGrHist* 125)	Nombre
Athénée, *Deipnosophistes*		
IV, 171b-c	F 1	
XII, 514e-f	F 2	
III, 93c-d	F 3	
XII, 538c	F 4	
XIII, 575a-f	F 5	11
VII, 277a	F 9	
XII, 513f	F 11	
X, 434d	F 13	
III, 124c	F 16	
I, 27d	F 17	
X, 437a-b	F 19a	
Plutarque, *Alexandre*		
20	(cf. F 6)	
24	F 7	
46	F 12	5 (6)
54	F 14a	
55	F 15	
70	F 19b	
Plutarque, *Phocion*, 17	F 10	1
Plut., *Fortune d'Alex.*, II, 341c (= Alex., 20)	F 6	1
Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 37, 33	F 8	1
Arrien, *Anabase*, IV, 12, 3-5	F 14b	1
Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, V, 2, 1	F 18	1

Les onze fragments d'Athénée représentent, en nombre de lignes, 61% du corpus, et les sept de Plutarque 28%. Le premier constat qui s'impose est donc que l'œuvre historique de Charès de Mytilène nous est connue principalement par l'entremise d'Athénée.

Faut-il poser l'hypothèse d'une corrélation entre la présence, ou l'absence, des fragments de Charès et le contenu des quinze livres des *Deipnosophistes ?* Huit livres ne comportent aucun fragment (II, V, VI, VIII, IX, XI, XIV, XV), tandis que six passages sur les onze, dont les plus longs, se trouvent aux livres X, XII, XIII. Ce constat n'a toutefois rien de surprenant ; il s'accorde avec la densité toujours plus grande des citations dans la progression de l'œuvre et n'est pas propre à Charès. Les *Deipnosophistes* se présentent, en effet, au fil de leur développement, comme une immense citation de presque toute la littérature grecque, où la parole des banqueteurs se raréfie et s'efface peu à peu devant l'héritage du passé. Néanmoins la thématique qui domine chaque livre d'Athénée a servi de premier

filtre pour retenir les informations offertes par Charès. Ainsi figure dans le livre I des *Deipnosophistes*, consacré aux vins, le fragment 17 sur le nom de la divinité indienne Soroadeios, traduit par «Faiseur de vin» (οἰνοποιός); au livre IV consacré aux banquets (perses notamment), le fragment 1 sur le nom des «goûteurs» (ἐδέατρος); au livre X réservé au mélange du vin, à l'ivresse, aux grands buveurs, le fragment 13, sur le refus de Callisthène de prendre la coupe qui circule dans le *sumposion*, et le fragment 19a, sur le concours de boisson organisé après la mort du sage indien Calanos; au livre XII consacré tout entier au luxe et à la luxure (τρυφή), le fragment 2, sur le faste présent à la cour de Perse, et le fragment 4, récit des «Noces de Suse». Cette corrélation thématique – qui se vérifie pour chaque extrait – indique que le texte d'Athénée joue comme un miroir – un miroir déformant – qui impose ses lois à l'œuvre de Charès. Le même constat est établi avec une certitude plus grande, lorsque l'œuvre citée est conservée en entier, ainsi que le montre Dominique Lenfant à propos d'Hérodote, dans ce volume. C'est pourquoi il est nécessaire d'analyser, à partir des contextes propres aux *Deipnosophistes*, les transformations imposées aux *Histoires* de Charès. Et pour cela, il est certainement plus pertinent de suivre l'ordre des livres d'Athénée, de manière à ne pas rester prisonnier du classement retenu par Jacoby:

Tableau 2:
Ordre et contenu des fragments de Charès de Mytilène chez Athénée

Athénée	***FGrHist* 125**	**Sujet du fragment**
I, 27d	F 17	La divinité indienne Soroadeios: «Faiseur de vin» (οἰνοποιός)
III, 93c-d	F 3	Livre VII: la «coquille perlière» (ὁ μαργαρίτης) très appréciée des Perses, des Mèdes et des habitants de l'Asie
III, 124c	F 6	Siège de Pétra (en Inde): comment conserver la neige pour boire frais
IV, 171b-c	F 1	Livre III: les «goûteurs» du roi appelés ἐδέατροι. Ptolémée Sôter nommé ἐδέατρος d'Alexandre
VII, 277a	F 9	Alexandre se livre, par jeu, à une bataille à coups de pommes en Babylonie
X, 434d	F 13	Callisthène refuse la coupe circulant parmi les banqueteurs ἐν τῷ συμποσίῳ
X, 437a-b	F 19a	Mort du sage indien Calanos et création d'un concours de boisson en son honneur
XII, 513f	F 11	Étymologie de Suse (Σοῦσα) expliquée par le nom du lys en grec (σοῦσον)
XII, 514e-f	F 2	Livre V: le luxe (τρυφή) à la cour des rois perses
XII, 538c-539a	F 4	Livre X: les Noces de Suse
XIII, 575a-f	F 5	Livre X: le conte iranien sur les amours de Zariadrès et Odatis

Ce choix s'impose également en raison de la diversité des conclusions auxquelles sont parvenus les Modernes, en partant du contenu des fragments conservés et en supposant qu'ils reflètent la totalité de l'œuvre, c'est-à-dire en faisant l'économie du contexte d'accueil, celui d'Athénée ou de Plutarque. La disposition du recueil de Jacoby invite d'ailleurs à cette démarche, en distinguant, comme on sait, tout d'abord les passages dont la place dans l'œuvre peut être identifiée – F 1 à 5, correspondant aux livres III, V, VII et X de Charès –, puis ceux qu'il n'est pas possible de localiser – F 9, 11, 13, 16, 17, 19a –. À partir de ces prémisses, Helmut Berve et Felix Jacoby voient en Charès un témoin crédible sur la vie de cour, qui possède, par ses fonctions, une «connaissance intime de la personne d'Alexandre»[17], Eduard Schwartz un amateur de sensationnel dans la lignée de Ctésias et des auteurs d'histoire romancée tels Héraclide de Kymè et Dinon de Colophon[18]. Bickermann l'évoque en «mémorialiste», précieux pour les «indiscrétions» qu'il livre après la mort d'Alexandre, comme il arriva après celle de Napoléon[19]. La vulgate qui prévaut est résumée par Lionel Pearson: Charès est de ceux «qui s'en tiennent à l'intérêt du public pour les racontars et le scandale», l'ambiguïté venant de ce qu'il avait le droit d'utiliser le terme *Historiai* pour désigner ce genre d'œuvre[20]. Le même désaccord prévaut à propos de la structure de l'œuvre. Faut-il réduire cette œuvre à une «série d'anecdotes relatives à la vie de cour et aux campagnes militaires»[21]? Charès suivrait-il un ordre chronologique, celui de l'expédition, les actions politiques et militaires fournissant le cadre d'une histoire romancée[22], ou bien chaque livre aurait-il rassemblé des données concernant Alexandre, selon un classement thématique, la présence du récit des «Noces de Suse» au livre X et dernier pouvant, non sans raison, aller à l'appui de cette hypothèse, puisque l'événement eut lieu en 327, plusieurs années avant la mort du roi[23]? Cette dernière remarque permet de voir comment se construit une interprétation en miroir, selon laquelle les analyses à propos de Charès font de lui le plus souvent un double d'Athénée. Les *Histoires d'Alexandre* seraient une «compilation érudite» sur tout ce qui touche aux usages privés, puisqu'on en retrouve des fragments dans le récit d'un banquet, principale source qui ait conservé cette œuvre. Les thèmes et les intérêts exotiques ou ethnographiques des *Deipnosophistes* refléteraient les sujets romanesques de l'œuvre historique de Charès[24]. L'historien serait cité parce qu'il procure «les détails curieux qui plaisent à Athénée», les singularités de l'histoire naturelle, les coutumes qui ont leur origine chez les Perses[25]. Puisque Charès est présent dans Athénée, on estime qu'il est

[17] BERVE 1926, n° 820, p. 405; JACOBY 1927-30 (IID), p. 433.
[18] SCHWARTZ 1899, col. 2129; STIEWE 1964, col. 1132.
[19] BICKERMAN 1963, p. 241.
[20] PEARSON 1960, p. 50-61.
[21] RUSSO 2001, p. 1912.
[22] JACOBY 1927-30 (IID), p. 432 ; ZECCHINI 1989a, p. 251-252.
[23] AUBERGER 2001, p. 72 n. 30. Une telle constatation peut aussi aller à l'appui de l'hypothèse formulée par Jacoby d'une œuvre en onze livres au plus, qui aurait suivi une trame annalistique (cf. *supra* n. 13).
[24] ZECCHINI 1989a, p. 64-65.
[25] SIRINELLI 1993, p. 382; PEARSON 1960, p. 51-53.

possible d'en déduire assez aisément les caractéristiques de ses *Histoires*. Le cercle se referme parfaitement et, dans cette esthétique du reflet, il n'y aurait ainsi pas d'écart entre l'œuvre qui cite et l'ouvrage cité. Citer serait une opération neutre, sans épaisseur, dépourvue de toute recherche d'écriture et de sens.

C'est une hypothèse différente qui guidera l'étude des modes de citation et des modalités de la présence de Charès dans les *Deipnosophistes* et parmi les banqueteurs qui l'ont invité.

II. Manières de citer : comment les fragments quittent l'œuvre de Charès

La problématique de la citation est indissociable d'une étude des fragments. Pour autant, elle ne s'y réduit pas, si l'on entend seulement par là la vérification du degré d'exactitude avec lequel Athénée reproduit des segments de l'œuvre de Charès. Et si l'on était en mesure de parvenir à ce résultat, de l'inscrire au registre d'une *Quellenforschung* idéale, cela ne prouverait pas que l'extrait provient d'une lecture directe ou indirecte, étant donné les habitudes de travail et de lecture des Anciens[26]. La citation, en effet, n'est qu'une des modalités qui caractérisent et décrivent la manière selon laquelle un auteur emprunte à un texte pour transférer le passage dans un autre texte. À l'intérieur de ce processus, comment distinguer entre référence et mention, paraphrase et résumé, allusion et réminiscence ? Les termes les plus englobants seraient-ils ceux de citation et d'extrait ? Ce n'est pas certain. Sur ces questions de terminologie, les travaux de Dominique Lenfant et un récent volume collectif sur *La citation dans l'Antiquité* ont beaucoup fait progresser la réflexion[27].

Pour resserrer encore le propos sur le cas de Charès dans Athénée, on relèvera tout d'abord – Christian Jacob insiste sur ce point – que le verbe παρατίθεσθαι, qui signifie « citer », a aussi le sens, tout aussi fréquent, de « servir les plats »[28]. Le même mot désigne ainsi le geste intellectuel qui consiste à emprunter un énoncé pour l'insérer dans un autre discours, et les circonstances dans lesquelles se déroule cette opération, autrement dit l'énonciation. Il nous faut donc tenter de cerner les critères propres à l'un et à l'autre registre : d'une part, la forme du texte, de l'énoncé ; d'autre part, les modes d'intervention des convives, leurs manières de faire lorsqu'ils extraient un passage d'une œuvre. Ainsi pourra-t-on se risquer à proposer une typologie des différentes modalités d'emprunt[29].

Comment repérer et classer les différents modes d'intervention de l'emprunteur ? Trois situations sont à distinguer.

[26] DORANDI 2000, p. 27-50 ; JACOB 2001, p. LIV-LVII ; JACOB 2004b, p. 150-151, 155-156.

[27] LENFANT 1999, p. 105 et *passim* ; LENFANT 2004, p. CLXIX, CLXXIII, CLXXXIII ; DARBO-PESCHANSKI 2004, p. 9-13 (et les contributions du volume. C. Darbo-Peschanski, p. 293, ne tient cependant pas suffisamment compte des recherches des « continuateurs » de Jacoby, en particulier de G. Schepens, sur la notion de fragment : cf. SCHEPENS 1997 et 2000a). Voir aussi HELMBOLD & O'NEIL 1959, p. VIII-IX.

[28] JACOB 2001, p. XXXIII n. 47 ; JACOB 2004b, p. 167. Le sens de « présenter, servir des plats » est classique : cf. Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 6, 12.

[29] Cette tentative s'appuie sur l'article de BOUILLAGUET 1989 et plus largement sur les recherches de GENETTE 1982.

1. Lorsque la citation est signalée par une formule introductive du type : « Charès de Mytilène, dans le livre V de ses *Histoires d'Alexandre* » et complétée le plus souvent par une incise telle que « dit-il » – ces deux procédés pouvant ne pas être cumulés ou, au contraire, se conjuguer dans une incise du type : « selon ce que dit Charès de Mytilène » –, le texte original paraît avoir été conservé littéralement :

> « Charès de Mytilène, dans le livre V de ses *Histoires d'Alexandre* : "les rois perses, dit-il (φησίν), en sont arrivés à un tel luxe…" » (F 2).

Une variante de ce procédé consiste à utiliser φησι comme verbe introducteur de la citation, sans construction syntaxique, un simple δέ paratactique soulignant le début de l'extrait :

> « Charès de Mytilène, dans le livre VII de ses *Histoires d'Alexandre*, dit (φησι) : "la coquille perlière se pêche (θηρεύεται δέ) en mer indienne…" » (F 3).

Le registre est le même avec γράφειν : « Charès de Mytilène, dans le livre X de ses *Histoires d'Alexandre* […], écrit ceci (γράφει δὲ οὕτως) : "Zariadrès était le frère cadet d'Hystaspe…" » (F 5).

Toutes ces variantes se rattachent au discours direct. L'énoncé est détaché des interventions des banqueteurs.

2. Pour d'autres fragments, un verbe introducteur (φῆναι, λέγειν, ἱστορεῖν) est présent, dont la construction avec ὅτι ou ὡς n'impose toutefois aucune transformation grammaticale aux propos qui suivent, du moins peut-on le supposer en fonction de la construction habituelle de la complétive qui suit ces verbes :

> « Charès de Mytilène rapporte qu'Alexandre (ἱστορεῖ ὡς […] ὁ Ἀλέξανδρος), ayant trouvé des pommes magnifiques dans le pays de Babylone, en remplit ses bateaux » (F 9).

> « Charès de Mytilène, dans ses *Histoires d'Alexandre*, parlant de Calanos, dit qu'il (εἰπὼν ὅτι) se jeta dans le feu du bûcher qu'il avait construit et mourut ainsi. Charès dit que (φησὶν ὅτι), en sa mémoire, Alexandre instaura des concours sportifs et poétiques » (F 19a).

3. Enfin, la construction du verbe introducteur, dans le cas d'une proposition infinitive, peut modifier la flexion et toucher ainsi la littéralité de l'extrait :

> « Charès, dans le livre III de ses *Histoires*, dit que Ptolémée Sôter (Πτολεμαῖόν φησι τὸν Σωτῆρα) avait été nommé officier de bouche d'Alexandre » (F 1)[30].

Le tableau 3 récapitule ces données. Il permet aussi de constater que la répartition des indices linguistiques qui signalent un emprunt est différente selon que l'opération vient d'Athénée ou de Plutarque. Nous reviendrons sur ce point.

[30] Même tournure au début du F 5, pour introduire les circonstances du conte oriental des amours de Zariadrès et Odatis, l'histoire elle-même étant rapportée au discours direct : ὁπότε Χάρης ὁ Μιτυληναῖος […] φησιν ὀνείρατι θεασαμένους τινάς […] ἐρασθῆναι αὐτῶν.

Tentons d'utiliser les données qui concernent Charès seul, pour dégager les critères d'une typologie plus générale des emprunts.

Dans les cas du discours direct et du discours indirect sans changement de flexion, tout est fait pour que l'énoncé soit reproduit littéralement. Pour ce qui relève de l'énonciation, le participant au festin indique toujours sa source explicitement. Un emprunt de ce type, littéral et explicite, recouvre les traits de ce qui est d'ordinaire appelé une citation. Ajoutons toutefois qu'en raison de la perte de l'original, nous n'avons pas la certitude absolue qu'il s'agisse d'une reproduction à l'identique.

Dans la troisième situation, celle du discours indirect avec changement de flexion, l'emprunt est tout aussi explicite : Charès est désigné comme source avec les mêmes formules de renvoi que dans les cas qui précèdent, mais le récit semble condensé autour du fait qui seul intéresse le cadre du banquet, comme dans le fragment 16, où une série d'infinitives dépendant de φάσκων explique «comment on doit conserver la neige» pour boire frais. Dans ces situations, l'emprunt explicite, mais, cette fois-ci, non littéral couvre un arc qui va du résumé, plus ou moins développé, jusqu'à une forme tellement brève qu'elle s'apparente presque à une simple référence, comme dans le fragment 17 : «Il y a une divinité honorée en Inde, selon Charès de Mytilène (ὥς φησι Χάρης ὁ Μιτυληναῖος), qui s'appelle Soroadeios. Ce nom se traduit en grec par "Faiseur de vin"»[31]. Le résumé et la référence sont deux variantes – en extension et en compréhension – de l'emprunt explicite et non littéral.

On constate ainsi que, chez Athénée, les emprunts faits à l'œuvre de Charès sont, du côté de l'énonciation, toujours explicites, soit en tant que citations, soit sous la forme de résumés plus ou moins condensés. Le caractère explicite d'un emprunt définit la règle qui permet de bien figurer parmi les convives ; toujours il faut signifier que l'on a lu et que sa mémoire ne fait pas défaut. Ainsi pourra-t-on soi-même rester dans la mémoire culturelle, pour les lecteurs à venir des *Deipnosophistes*. Au pire il est permis d'indiquer simplement une référence, ce qui peut signifier aussi que le passage est trop connu de tous pour être rappelé longuement ou cité. Pour la même raison, on ne trouve pas d'emprunt non explicite, qu'il soit lui-même littéral, dans le cas du plagiat – un banqueteur, en effet, ne saurait masquer un texte qu'il connaît : ce serait contraire à l'esthétique et à la poétique du banquet d'Athénée[32] –, ou que cet emprunt soit non littéral : ce serait une allusion. Tout comme le plagiat, l'allusion ne saurait être le masque d'un savoir, mais elle peut devenir un signe de connivence avec les convives, si l'on sait qu'eux aussi savent. Toutefois, en l'absence de l'œuvre de Charès, le lecteur moderne est démuni, lui, pour les repérer.

Tentons un bilan, sous la forme d'un tableau (4), avant de comparer ces fragments avec les emprunts que fait Plutarque au même Charès de Mytilène.

[31] Par «référence», nous entendons, dans le contexte du banquet érudit et de la tradition savante, le renvoi à l'auteur cité, par simple mention de son nom et de l'œuvre, comme équivalent des notes infrapaginales modernes.

[32] Sur la question du plagiat dans les *Deipnosophistes*, cf. JACOB 2004a, p. 149-150. Pour l'Antiquité, l'ouvrage classique est celui de STEMPLINGER 1912.

Tableau 3:
Modes d'insertion des fragments de Charès, chez Plutarque et Athénée

Modes d'insertion des fragments de Charès (*FGrHist* 125)	**1. Discours direct**			**2. Discours indirect sans changement de la flexion** φησί, λέγει, ἱστορεῖ + ὡς, ὅτι	**3. Discours indirect avec changement de la flexion** φησί, φάσκων + proposition infinitive
	Précédé de φησί, γράφει	Avec incise: φησί, ὥς φησι	Avec formule finale		
Chez Athénée					
I, 27d = F 17		ὥς φησι Χάρης ὁ Μιτυληναῖος			
III, 93c-d = F 3	Χ. ὁ Μ. […] φησι· θηρεύεται δὲ				
III, 124c = F 16					Χ. δ'ὁ Μ. […] ὀρύξαι φάσκων τὸν Ἀλέξανδρον
IV, 171b-c = F 1					Χ. […] Πτολεμαῖόν φησι τὸν Σωτῆρα
VII, 277a = F 9				Χ. ὁ Μ. ἱστορεῖ ὡς […] ὁ Ἀλέξανδρος	
X, 434d = F 13		ὥς φησι […] Χ.			
X, 437a-b = F 19a		φησί		– εἰπὼν […] ὅτι ῥίψας – φησὶν ὅτι Ἀλέξανδρος	
XII, 513f = F 11		φησιν Ἀρ. καὶ Χ.			
XII, 514e-f = F 2		Χ. ὁ Μ. ἐν τῇ πέμπτῃ […] φησίν			
XII, 538c-539a = F 4		Χ. δ'ἐν τῇ δεκάτῃ […] · ὅτε, φησίν,…			

Modes d'insertion des fragments de Charès (*FGrHist* 125)	**1. Discours direct**			**2. Discours indirect sans changement de la flexion** φησί, λέγει, ἱστορεῖ + ὡς, ὅτι	**3. Discours indirect avec changement de la flexion** φησί, φάσκων + proposition infinitive
	Précédé de φησί, γράφει	Avec incise: φησί, ὥς φησι	Avec formule finale		
XIII, 575a = F 5	γράφει δὲ οὕτως				
Chez Plutarque					
***Fortune d'Alex.* II, 341c = *Alexandre*, 20 = F 6**		ὡς Χ. φησιν			
***Alexandre*, 24 = F 7**			Ταῦτα μὲν οὖν Χ. ἱστόρηκεν		
***Alexandre*, 46 = F 12**					Ἀριστόβουλος δὲ καὶ Χ. φασί
***Alexandre*, 54 = F 14a**					Χ. δ'ὁ Μ. φησι τὸν Ἀλέξανδρον
***Alexandre*, 55 = F 15**					Χ. δὲ […] < φησι > φυλάττεσθαι
***Alexandre*, 70 = F 19b**		ὥς Χ. φησί			
***Phocion*, 17, 9 = F 10**			Τοῦτο δὲ καὶ Χ. ἱστόρηκε		

Tableau 4 :
Esquisse d'une typologie des emprunts appliquée à Charès de Mytilène

EMPRUNT		ÉNONCIATION		
		Explicite		**Non explicite**
ÉNONCÉ	**Littéral**	**Citation**[33] Athénée F 2, F 3, F 4, F 5, F 13, F 19a		[Plagiat]
	Non littéral	**Résumé** Athénée F 1, F 5, F 9, F 16 Plutarque F 6, F 14a, F 15, F 19b **Référence** Athénée F 17 ?	**Paraphrase** Plutarque F 7	[Allusion]

La comparaison avec Plutarque, conduite à partir des tableaux 3 et 4, montre que ce dernier recourt à deux formes d'emprunts, qui sont en fait deux procédés par lesquels il se rapproche de l'historien et s'éloigne du banquet des savants. Le fait qu'il s'agisse toujours de passages des *Vies parallèles* va à l'appui de ce constat. Soit il résume en introduisant le récit par φησί suivi d'une infinitive (comme lorsqu'il rapporte comment Callisthène refuse la proskunèse[34]), ou par λέγει avec la même construction : « Charès, quant à lui, dit qu'après son arrestation, il fut gardé dans les chaînes pendant sept mois »[35]. Dans tous les cas de ce genre, il indique explicitement sa source[36]. Soit il paraphrase, comme le fait un historien ou un biographe qui utilise ses sources pour des données factuelles ou pour rapporter un récit. Plutarque conclut le récit d'une expédition dans l'Anti-Liban, au cours de laquelle Alexandre sauve la vie de son précepteur Lysimaque, par la formule : « C'est ce que raconte Charès » (Ταῦτα μὲν οὖν Χάρης ἱστόρηκεν)[37], qui équivaut à une note infrapaginale et souligne que l'historien s'est approprié une source.

Il semble ainsi que ce soit le contenu en lui-même, dans son exactitude littérale, pour la citation, ou factuelle, avec le résumé, qui intéresse Athénée[38].

[33] Les termes en caractères gras et soulignés désignent les formes d'emprunts aux *Histoires* de Charès présentes chez Athénée.

[34] *FGrHist* 125 F 14a = Plutarque, *Alexandre*, 54.

[35] *FGrHist* 125 F 15 = Plutarque, *Alexandre*, 55.

[36] Le F 19b (= *Alexandre*, 70), avec la formule ὡς Χάρης φησί, semble être lui aussi un résumé, en raison de sa brièveté plus grande que celle du fragment parallèle d'Athénée (X, 437a-b).

[37] *FGrHist* 125 F 7 = Plutarque, *Alexandre*, 24. Même expression dans le F 10 = Plutarque, *Phocion*, 17, 9.

[38] Sur la fiabilité d'Athénée, cf. BRUNT 1980, p. 480-481 ; LENFANT 1999, p. 113-116 (pour Hérodote) ; LENFANT 2004, p. CLXXXIX.

L'emprunt doit s'insérer dans une liste de réponses ; il participe d'une énumération où l'essentiel est que se retrouvent le plus d'auteurs possible sur un même sujet. L'importance attachée au contenu pour lui-même se remarque aussi à l'absence de commentaire du texte cité. À peine la citation s'achève-t-elle, une autre lui fait suite, sur le mode d'un enchaînement paratactique, toujours avec la particule δέ[39], selon le procédé le plus reconnaissable du « style coordonné », l'εἰρομένη λέξις[40]. Les citations d'Athénée n'occupent pas la fonction de sources que l'historien paraphrase, pour légitimer son analyse ou son récit et se conformer au critère de véridicité. La différence est très nette entre les fragments de Charès chez Athénée et les passages qui sont exploités dans la *Vie d'Alexandre* de Plutarque ou dans l'*Anabase* d'Arrien.

Les fragments quittent ainsi l'œuvre de Charès, mais figurent moins en tant que paroles rapportées que comme éléments d'un dialogue entre les œuvres, toutes reprises dans un nouveau contexte d'accueil. Une citation répond à une citation ; les œuvres se substituent à ceux qui les rapportent. Ce sont les constantes thématiques – et en particulier l'attention portée à la langue, au sens des mots rares, aux définitions (F 1 : l'ἐδέατρος, « goûteur » ; F 2 : le « coussin » royal, le « marchepied » ; F 4 : les « flatteurs d'Alexandre » ; F 11 : l'étymologie de « Suse » ; F 17 : Soroadeios « Faiseur de vin »)[41] – ou encore un thème imposé, comme les banquets perses du livre IV, ou la *truphè* au livre XII[42], qui intéressent les banqueteurs en figure d'excerpteurs. Par le simple fait qu'il est retenu et replacé dans la trame des propos des compagnons de Larensis, le fragment peut être considéré comme authentique : il est jugé digne d'appartenir à ce qui mérite d'être préservé, pour continuer à servir de matière d'échange entre ceux qui sont dénommés *sophoi* parce qu'ils ont reçu la *paideia*[43]. Mais la somme des fragments produit un savoir d'un type nouveau, bien qu'il soit constitué de ce que tout le monde sait déjà. À ce stade de l'analyse, il ne semble, par conséquent, guère possible de reconnaître ce qu'a été la configuration d'ensemble de l'œuvre utilisée. Frank Walbank l'a bien montré pour un autre historien : Polybe. Ce n'est nullement le projet de comprendre comment Rome est devenue maîtresse de l'*oikouménè* qui retient l'attention d'Athénée[44]. Le fragment n'est donc pas une figure de la synecdoque[45] ; le principe *pars* ou *partes pro toto* ne s'applique pas au rapport entre Charès et Athénée, pour au moins deux raisons. Toute citation est

[39] Par exemple F 2 (Agathoclès ; Xénophon *:* XII, 515a), F 3 (Isidore de Charax *:* III, 93d), F 4 (Polycleitos de Larisa, Cléarque : XII, 539a-b), F 5 (Aristote : XIII, 576a), F 13 (Théopompe, Xénophon : 435e), F 16 (Strattis : III, 124c), F 19a (Timée, Phanodème : X, 437b-d).

[40] Dans la *Rhétorique*, III, 9, 1409a28-35, Aristote oppose le style périodique et le style coordonné, l'« ancien style », dont tout le monde se servait et qui est celui de la conversation.

[41] Parmi les 43 emprunts à Hérodote figurent 15 citations lexicographiques, selon LENFANT 1999, p. 113. Sur la passion pour les collections de mots, notamment chez Ulpien, cf. JACOB 2001, p. XXIII.

[42] Sur le livre IV, en tant que « livre des repas », cf. SCHMITT-PANTEL 1992, p. 429-438, et sur la *truphè*, p. 452-453.

[43] Athénée, I, 1a-b, 2b, 4c.

[44] WALBANK 2000.

[45] *Contra* MOST 1997, p. VI-VII.

subordonnée à la règle du jeu savant fixé par les convives ; le but visé ne consiste pas à être fidèle à Charès, mais à se servir des lois du banquet pour dresser l'inventaire d'une bibliothèque universelle. La seconde raison tient, pour Charès, à la disparition de l'original et à la minceur du corpus. Il faut admettre que cette authenticité reconnue aux fragments se réduit à ce qui est commun aux œuvres qui participent d'une culture partagée. À cet égard, il faudra porter attention aux auteurs nommés en même temps que Charès, dans les fragments, et aux autres historiens d'Alexandre, dans les *Deipnosophistes*.

Nous constatons ainsi que le souci d'exactitude, littérale ou factuelle, qui semble prévaloir et qui laisse croire que nous pourrions reconstituer la teneur générale de l'œuvre, tranche avec la nécessité de faire entrer ces fragments dans les catalogues de citations thématiques composés tout au long du festin. Cette dernière contrainte agit elle aussi sur le découpage des extraits. L'activité des citateurs se déroule dans le double contexte, social et littéraire, du *deipnon* suivi du *sumposion*. L'un et l'autre sont occupés par l'échange de paroles, soit sous la forme de questions et réponses, soit par le prolongement des répliques, en forme de variations à partir des passages cités, créant ainsi un effet d'anthologie. Ces pratiques de discours, loin de reposer sur le hasard, ont donné lieu à un genre, les *Sumposiaka*, « Questions traitées à table », illustrées notamment, un siècle avant Athénée, par les neuf livres des *Propos de Table* de Plutarque[46]. Cette forme discursive constitue la matrice à la fois de l'activité des convives, engagés dans une pratique culturelle et participant d'un rite de sociabilité, et de l'œuvre composée par Athénée[47]. Un tel contexte et le choix de ce « genre » de discours rejaillissent sur les œuvres convoquées au festin. Tentons d'en mesurer les incidences sur les emprunts faits aux *Histoires* de Charès.

III. Le contexte des genres (*Aitiai*, *Problèmata*, *Sumposiaka*). Comment les fragments intègrent l'œuvre d'Athénée

Le fragment est le plus souvent, chez Athénée, une citation à l'intérieur d'une série qu'aucune circonstance, par principe, ne saurait interrompre, parce qu'elle est destinée à suggérer la richesse infinie de la tradition, confondue avec l'érudition des convives. Cela ne signifie pas, pour autant, que la citation soit une simple « mention », comprise comme la reproduction d'un texte, sans se préoccuper de la signification prise dans le texte d'accueil[48]. La citation est en effet reliée à un double contexte. Tout d'abord, celui du genre nouveau dans

[46] Plutarque distingue les *sumpotika,* « questions de table », et les *sumposiaka*, « questions traitées à table ». Cf. *Propos de table*, I, 629 D.

[47] Le lien avec le *Banquet* de Platon, revendiqué au seuil de l'œuvre (I, 1f), et avec toute la tradition qui en est issue, de Xénophon à Plutarque notamment, a fait l'objet de plusieurs recherches récentes qui se sont attachées à souligner les écarts avec le banquet platonicien : JACOB 2001, p. III, IX-XIII, XX-XXI ; ROMERI 2002, p. 291-316 ; ROMERI 2004.

[48] Envisager une citation comme une simple « mention », c'est omettre tout le processus de recontextualisation : cf. DARBO-PESCHANSKI 2004, p. 9-10.

lequel l'a fait basculer le travail du lecteur érudit membre du festin : une citation ou le résumé d'un passage tiré d'une œuvre appelée *Histoires* appartiennent-ils *ipso facto* au même genre ? Ensuite, celui du genre des *Deipnosophistes* dans leur ensemble. Deux registres sont ainsi à distinguer pour l'analyse : le premier consiste à identifier le genre auquel se rattache chaque fragment, par la manière dont il est découpé ou dont l'original est résumé pour former un nouvel objet[49], le second à mesurer le degré de proximité entre le mode de discours du fragment ainsi créé et le genre des *Deipnosophistes*. C'est après avoir clarifié certaines des « transformations » imposées aux *Histoires* de Charès par la lecture des banqueteurs qu'il sera possible d'en préciser quelques-uns des traits propres.

Partons d'un constat. Sur les onze fragments de Charès présents chez Athénée, six ont la forme d'une définition. Par exemple,

– F 1 : « Ils appelaient (ἐκάλουν) […] les goûteurs *édéatroi*, parce qu'ils goûtaient les plats avant pour assurer la sécurité des rois » ;

– F 2 : « Les rois perses en sont arrivés à un tel degré de luxe qu'il y avait une sorte de chambre suffisante pour cinq lits au-dessous de la tête de la couche royale, dans laquelle il y avait en tout 5000 talents d'or, et on l'appelait (ἐκαλεῖτο) le coussin royal » ;

– F 17 : « Il y a une divinité honorée en Inde, d'après Charès de Mytilène, qui s'appelle (καλεῖται) Soroadeios. On le traduit en grec par "Faiseur de vin" »[50].

Ces définitions se présentent comme des réponses à des questions du type : « Qui sont, chez les Perses, les *édéatroi* ? » ; « Qu'appelle-t-on, chez les Perses, le "coussin royal" ? » ; « Qui est, en Inde, la divinité appelée *oinopoios* ? » Cette forme de mise en scène d'un savoir de type encyclopédique renvoie à la littérature des *Aitia* ou *Aitiai*, consacrée, dès le VI^e^ siècle avant notre ère, à la recherche et à l'analyse des « causes » ou des « origines », à propos de cultes, de coutumes, de légendes, de fondations de cités. À l'époque hellénistique, les *Aitia* de Callimaque et les *Origines* de Caton l'Ancien en sont deux exemples célèbres. Le genre des *Problèmata*, fort pratiqué dans les écoles de philosophie, associe, lui, une question explicitement formulée et une notice en forme de réponse. Le recueil d'Aristote qui porte ce nom – la plus longue parmi ses œuvres conservées – se compose de trente-huit sections, chacune comportant, sur un thème précis, un nombre variable de questions. Au temps d'Athénée, les deux genres ont été réunis et ont fusionné dans des recueils tels que les *Questions romaines* et *Questions grecques* de Plutarque : *Aitiai rhômaïkai* et *Aitiai Hellènôn*, selon les titres fournis par le catalogue de Lamprias[51]. Le rapprochement entre les

[49] Cf. l'analyse de toutes les formes de « condensation » d'un texte (résumé, abrégé, sommaire) chez GENETTE 1982, p. 279-286, et la prise en compte de l'énonciation et du destinataire, c'est-à-dire du contexte de réception, pour la question du genre, chez SCHAEFFER 1989, p. 82-101.

[50] Cf. également les F 3, F 4 (définition des Ἀλεξανδροκόλακες) et F 11.

[51] Catalogue des œuvres de Plutarque, issu d'une bibliothèque du III^e^ ou du IV^e^ siècle, où ils figurent aux numéros 138 et 166. Cf. le texte de ce *Pinax* dans l'introduction de J. Irigoin à Plutarque, *Œuvres Morales*, I, 1, Paris (CUF), 1987, p. CCCV-CCCVI.

fragments cités de Charès et quelques-unes des interrogations de Plutarque[52] montre que ce genre a servi de matrice aux lecteurs pour opérer les découpages dans l'œuvre de l'historien ; il est même aisé de reconstituer la phrase interrogative absente dans Athénée, ainsi que l'on vient de s'y essayer. Voici deux exemples pris parmi les cinquante-neuf entrées des *Questions grecques* (n° 3 et 8), qui soulignent l'analogie des modalités de discours :

> 3. Τίς παρὰ Σολίοις ἡ ὑπεκκαύστρια ;
> Τὴν τῆς Ἀθηνᾶς ἱέρειαν οὕτω καλοῦσιν, ὅτι ποιεῖταί τινας θυσίας καὶ ἱερουργίας ἀποτροπαίους.
> Qui est, chez les gens de Soles, "Celle qui allume le feu" ?
> Ils appellent ainsi la prêtresse d'Athéna, parce qu'elle prend part à certains sacrifices et cérémonies expiatoires.
>
> 8. Τίς ὁ παρὰ Βοιωτοῖς πλατιοικέτας ;
> Τοὺς οἰκίᾳ γειτνιῶντας ἢ χωρίοις ὁμοροῦντας αἰολίζοντες οὕτω καλοῦσιν ὡς κτλ.
> Qu'est-ce, chez les Béotiens, que le "Proche-habitant" ?
> C'est ainsi qu'ils appellent en dialecte éolien ceux qui habitent une maison mitoyenne ou occupent une propriété limitrophe, etc.[53].

Se retrouve ainsi, chez Plutarque et chez Athénée, le même intérêt pour l'érudition lexicale, où la recherche d'une définition a valeur d'origine et de cause. De là viennent aussi les nombreuses questions en Διὰ τί (« Pour quelle raison ? »), Τί δήποτε (« Pourquoi donc ? »), présentes directement chez Plutarque[54], ou indirectement chez Athénée à travers des réponses en forme d'explications comportant les expressions Διὸ ἐκάλεσε, ἐντεῦθεν ἐκλήθη, ὅθεν, διόπερ[55]. Mais l'enquête n'est pas strictement lexicologique. La langue est, dans les *Questions grecques*, un conservatoire de ce qui touche à trois domaines fondateurs de l'identité grecque : les récits de fondation de cités (κτίσεις), les particularités institutionnelles qui sont autant de variations du modèle partagé de la *polis*, enfin la religion et les sanctuaires[56]. Ce fait, souligné par le recours commun et constant aux verbes καλεῖν, ὀνομάζειν, προσαγορεύειν[57], illustre un phénomène culturel de longue durée : la marque principale de l'identité grecque réside dans l'usage d'une « même langue »[58]. Être grec et parler grec sont deux attitudes qui, à l'époque hellénistique et romaine, se confondent dans le même verbe ἑλληνίζειν. Toute œuvre du passé est ainsi convoquée pour contribuer à élaborer, à travers une pratique gourmande de

[52] Plutarque recourt aux deux termes : *aition* et *aitia*, pour désigner le genre des *Étiologies* ou des *Questions* : cf. *Questions romaines* n° 25, 87, 105, 112 (*aition*) ; *Questions grecques* n° 40, 52, 54, 57 (*aitia*). Nous nous permettons de renvoyer à notre volume : PAYEN 1999, notamment p. 21-23, 34-39.

[53] Plutarque, *Questions grecques*, 292a et 292d.

[54] Plutarque, *Questions grecques*, n° 27, 28, 33, 35, 41, 43, 59.

[55] Athénée, II, 35a-c ; II, 37b-e ; II, 37e-f ; X, 433e, parmi des dizaines d'exemples.

[56] PAYEN 1999, p. 35-36.

[57] Pour Athénée, cf. Charès *FGrHist* 125 F 1, 2, 3, 4, 11, 17.

[58] Hérodote, VIII, 144.

l'érudition, une forme de « Trésor de la langue grecque », dans le dessein de préserver les raretés d'un patrimoine linguistique. Cela explique que chaque citation doive être isolée des autres : elle est un fragment d'érudition, tiré de la mémoire culturelle et de la somme des lectures de chacun ; elle a en soi une valeur irremplaçable et mérite d'être regardée, lue comme telle. Mais le fait de découper ces citations en recourant à l'empreinte du genre des *Questions* les rapproche : elles valent alors comme témoins d'une mémoire commune et comme traces d'une œuvre perdue, unique. Certes, elles ne rendent pas compte de ce que fut cette œuvre dans l'intention de son auteur, mais elles indiquent, par leur forme, comment et pourquoi elles ont été lues à un moment de l'histoire de l'œuvre complète. Les genres des *Aitiai* et des *Problèmata*, proches l'un de l'autre, ont ici une fonction de protreptique ; ils incitent à se convertir à une pratique de lecture qui détourne l'œuvre lue du genre des *Historiai*, parce que cette conversion est le meilleur moyen de lui redonner sens pour le présent. Il faut moins préserver telle œuvre que l'ensemble d'une culture, donc ce qui rapproche les œuvres entre elles. C'est pourquoi, au gré de la recherche lancée par tel ou tel convive, Charès se trouve inséré entre Cléarque de Soles et Xénophon (F 2), ou, à propos de la coquille perlière (F 3), entre Mnésithée d'Athènes, Nicandre de Colophon et Isidore de Charax – liste incomplète –, ou entre Éphippe d'Olynthe, Nicobule et Polycleitos de Larisa (F 4). D'Aristote à Plutarque, Galien et Athénée, on n'a cessé de constituer des recueils de *Problèmes* et, lorsque l'on étudie la manière dont sont découpés les fragments de Charès et la nature de leur contenu, on peut formuler l'hypothèse que l'exactitude littérale de certaines citations provient de cette pratique intellectuelle.

Mais il faut aller plus loin et envisager que des lecteurs ayant à l'esprit le filtre du genre des *Problèmata* puissent avoir parcouru certaines œuvres d'historiens de manière sélective, précisément parce que ces « problèmes » sont destinés au contexte du banquet, comme c'est le cas pour les *Propos de table* de Plutarque. La haute société de l'Empire, constituée de Grecs et de Romains qui se reconnaissent dans une même culture, se retrouve autour des mets et des œuvres du passé, objet d'une même révérence, fixe le thème de la discussion, puis rassemble, énumère, accumule les données et les hypothèses à propos de « questions » dont beaucoup touchent l'ordonnancement, le contenu, les usages du banquet lui-même. Celui-ci suscite une pratique de discours qui se confond avec un genre littéraire, censé rendre compte au mieux d'un usage social et d'un phénomène historique. Du registre générique du fragment, nous passons ainsi à celui des *Deipnosophistes* dans leur ensemble.

Deux données peuvent être avancées en faveur de cette hypothèse. D'une part, le récit rapporté dans quatre des fragments de Charès[59], et parmi les plus longs, se déroule dans un contexte de *sumposion*. Les « Noces de Suse » (F 4) sont présentées comme un *sumposion* et un « festin » (δεῖπνα). Le roman des amours de Zariadrès et Odatis (F 5) est, dans sa forme condensée, une variation sur l'épisode rapporté par Hérodote, où le tyran Clisthène de Sicyone met à l'épreuve

[59] *FGrHist* 125 F 4, 5, 13, 19a.

les prétendants de sa fille Agaristè, au cours d'un *sumposion*[60] – il s'agit, dans ce cas, d'un banquet au second degré, d'un récit dans le récit historique. C'est au cours d'un banquet (ἐν τῷ συμποσίῳ) que Callisthène refuse la *proskunèse* (F 13). Le concours (ἀγών) de boisson organisé en l'honneur de Calanos ressortit au même contexte (F 19a). Le contenu de la citation ou du résumé de l'historien apparaît alors comme une mise en abyme des conditions dans lesquelles la citation elle-même est formulée, c'est-à-dire des *Deipnosophistes* en tant que genre littéraire qui met en scène une pratique sociale. Le rapport est d'homologie entre le texte d'accueil et le texte cité, entre le dîner d'où naît le premier et la bibliothèque d'où les convives tirent le second. « Nous nous nourrissons de questions » (ζητήσεις γὰρ σιτούμεθα), dit Larensis en personne[61].

D'autre part, figure parmi les convives d'Athénée un certain Plutarque d'Alexandrie, qui n'est donc pas Plutarque de Chéronée. Ce dernier, étrangement en apparence, ne fait l'objet que de deux mentions anodines[62] et il est occulté par l'hôte de Larensis qui apparaît une quinzaine de fois[63]. Une étude toute récente d'Aurélien Berra montre qu'Athénée, en situant son Plutarque à Alexandrie, non loin de Naucratis, fait de lui un double : un érudit qui met en scène son savoir dans un genre dont le développement ne peut être assuré que par la présence d'une bibliothèque. Les banquets réels que rapporte Plutarque dans les *Propos de Table* deviennent chez Athénée un seul et unique banquet purement littéraire. Plutarque de Chéronée est transposé en milieu alexandrin ; il tient lieu, pour Athénée, de masque et de modèle. Le fragment 1 de Charès, consacré au nom des « goûteurs » d'Alexandre, et la présentation qui suit d'une citation des *Nuées* d'Aristophane[64] illustrent la fonction de référence de Plutarque : « peut-être celui que les Romains d'aujourd'hui appellent "premier goûteur" (προγεύστην) est-il le même que celui nommé *protenthès* par les Grecs d'autrefois ». Or le terme προγεύστης, rare, est employé par Plutarque[65]. Il est donc probable qu'Athénée reprenne ce terme, en discret et savant hommage à l'auteur des *Propos de Table*[66].

L'étude des conditions selon lesquelles s'est formé, dans les *Deipnosophistes*, un ensemble d'extraits de l'œuvre de Charès de Mytilène nous a conduits vers des genres éloignés, en apparence, de celui des *Histoires*. Mais cet examen était nécessaire, pour mettre au jour les transformations imposées à l'œuvre par les participants au festin. Il est désormais possible de mieux faire valoir ce que fut la

[60] Hérodote, VI, 127-130. Ce qui n'est pas en contradiction avec l'origine iranienne du conte : cf. BRIANT 1996, p. 249 et BRIANT 2003, p. 211-212.

[61] Athénée, IX, 398b. Les rapports de miroir entre la forme littéraire et l'institution sociale du banquet ont été mis en valeur notamment par LUKINOVICH 1990 ; JACOB 2001, p. XXXVII-XL, LIX-LXI.

[62] Athénée, II, 52d-e ; IX, 390d.

[63] BERRA 2005, p. 143-144.

[64] Athénée, IV, 171c ; Aristophane, *Nuées*, 1196-1200.

[65] Plutarque, *Sur l'usage de la raison chez les animaux*, 990a.

[66] Cette donnée conduit à préférer la leçon προγεύστην, du manuscrit A, comme le propose l'édition italienne (CITELLI 2001a, p. 427 et note 6), plutôt que πρωτογεύστην, suggéré par KAIBEL 1890 (III, *add.*) et adopté par GULICK.

configuration de l'œuvre et quels éléments de connaissance elle peut apporter à l'historien.

IV. Charès de Mytilène *redivivus?*

À quelle connaissance de l'œuvre de Charès les extraits ainsi déplacés dans un autre genre et dans un contexte différent peuvent-ils conduire ? Deux points de vue complémentaires sont à envisager : d'une part, Charès dans l'histoire de l'historiographie ; d'autre part, les données fournies dans les citations à propos d'Alexandre et de l'Orient.

1. De la lecture des *Deipnosophistes* il est possible de déduire, en dépit de la minceur du corpus d'extraits, au moins quatre éléments concernant la nature de l'œuvre.

On notera tout d'abord que, parmi l'énumération à la Prévert qui renferme, au début du livre I d'Athénée, selon le jugement de l'abréviateur, les sujets de l'œuvre, figurent en bonne place « les hommes qui ont écrit l'histoire » (καὶ ἄνδρας ἱστορίας συγγεγραφότας)[67], juste entre « les espèces de légumes et de bêtes de tous pays » et « les poètes »[68] ! Charès prend donc place, comme Athénée lui-même, auteur d'une *Histoire des rois de Syrie*[69], au rang des historiens et, plus largement, des auteurs qui sont lus et que l'on pille. C'est la preuve qu'il est considéré, au sein de la littérature d'époque antonine, comme un classique, certainement au-delà du champ de l'historiographie consacrée à Alexandre, dont il est l'auteur le plus cité avec Éphippe d'Olynthe : il représente l'historiographie favorable à Alexandre, tandis qu'Éphippos, auteur d'un pamphlet *Sur la mort d'Alexandre et d'Héphaestion*, condamne en particulier le luxe de la cour du roi[70].

Les passages cités – et la comparaison avec les extraits tirés de Plutarque le confirme – semblent permettre de rattacher Charès, en raison de sa syntaxe, aux historiens non rhétoriques des IV^e^ et III^e^ siècles avant notre ère, par contraste avec la manière isocratique de Théopompe et de Callisthène[71], même s'il faut formuler cette hypothèse avec prudence[72], en raison des remaniements et ajustements stylistiques, assurés, mais difficiles à apprécier dans le détail. Ainsi Eduard Schwartz insiste-t-il plutôt sur les similitudes avec Ctésias[73].

[67] L'importance du terme συγγραφεύς pour désigner les historiens chez Athénée est analysée dans le présent volume par Giuseppe ZECCHINI. Le champ lexical de γράφειν, συγγράφειν, γραφεύς, συγγραφεύς est celui par lequel, plus que tout autre, depuis Thucydide (I, 1, 1), les historiens grecs désignent leur activité.

[68] Athénée, I, 1a.

[69] Athénée, V, 211a : ἐν τοῖς περὶ τῶν ἐν Συρίᾳ βασιλευσάντων. Cf. la mise au point de BRAUND 2000b.

[70] Ephippos *FGrHist* 126. Traduction française dans AUBERGER 2001, p. 92-99.

[71] JACOBY 1927-30 (IID), p. 433.

[72] LENFANT 1999, p. 119.

[73] SCHWARTZ 1899.

Un troisième élément de caractérisation provient du rapprochement avec les historiens mentionnés par Athénée aux côtés de Charès : leur voisinage peut suggérer soit que ces historiens avaient lu Charès, si toutefois ils lui furent postérieurs, soit qu'ils pratiquaient un genre proche. Malheureusement, ce cas est peu fréquent. Ptolémée fils de Lagos, auteur d'une *Histoire d'Alexandre* (*FGrHist* 138), est certes nommé, mais en tant qu'*édéatros* (« officier de bouche » : F 1). Amyntas appartient à l'historiographie d'Alexandre, mais *les Étapes* (οἱ Σταθμοί) n'apportent qu'une précision complémentaire sur le luxe à la cour de Perse (F 2). Aristobule de Cassandreia offre des éléments bien plus importants. Il écrivit, au début du IIIe siècle avant notre ère, peut-être vers la fin du règne de Ptolémée Sôter, une œuvre portant le même titre que celle de Charès, *Historiai*[74], abondamment utilisée par Arrien et comportant de nombreux passages à caractère géographique et ethnographique. Athénée le mentionne à deux reprises en coordonnant les noms des deux auteurs : « Aristobule et Charès »[75], et la comparaison des fragments conservés, assez abondants pour Aristobule, est le seul élément qui autorise à déduire que l'œuvre de Charès devait insister sur le fait que l'action d'Alexandre avait ouvert à la connaissance d'autres pays, notamment l'Orient achéménide et l'Inde[76]. Ici encore la minceur des fragments de Charès interdit une confrontation prolongée en termes de contenu[77], mais l'association de l'un et de l'autre historien, à trois reprises, est un indice pour avancer qu'ils écrivirent des *Histoires* favorables à la mémoire du Macédonien et, peut-être, que leurs œuvres furent proches dans le temps. Un élément, interne aux fragments de Charès, le confirme. Le F 1 indique que, selon Charès dans son livre III, « Ptolémée Sôter avait été nommé officier de bouche d'Alexandre ». Or Ptolémée n'a pas reçu le titre de Sôter du vivant d'Alexandre, mais en 305/4 quand il eut secouru les Rhodiens lors du siège imposé par Démétrios Poliorcète. De qui vient le terme « Sôter » dans ce passage ? D'Athénée ou de Charès ? S'il provient de ce dernier, cela signifie que la rédaction partielle ou totale des *Histoires* est postérieure à 304 et que l'œuvre est à peu près contemporaine de la mise en circulation de celle d'Aristobule.

Enfin, contrairement à une vulgate, illustrée notamment par Lionel Pearson[78], qui fait de Charès un historien attaché à satisfaire le goût du public pour les racontars et le scandale, celui-ci apparaît davantage comme soucieux d'insister sur les échanges qui s'instaurent entre Alexandre et les régions soumises ou traversées par son armée : le roi est l'héritier du luxe de la cour de Perse (F 2) ; il note qu'aux noces de Suse « beaucoup, Grecs et barbares, avaient contribué » (F 4) ; des traditions iraniennes lui semblent connues (F 5) ; l'Inde paraît avoir retenu assez longuement son attention (F 16, 17, 19a). Charès lui-même, figure

[74] *FGrHist* 139.

[75] F 11, F 13 ; cf. aussi le F 12 = Plutarque, *Alexandre*, 46.

[76] Aristobule *FGrHist* 139 F 19-20 (l'Hyrcanie), 23 (le Caucase), 25 (la région de Samarcande), 34-48 (l'Inde). Cf. PÉDECH 1984, p. 331-405.

[77] Il a sûrement été utilisé par Douris, selon Plutarque, *Phocion*, 17, 9 (= F 10) et par Clitarque, selon Plutarque, *Alexandre*, 20 (= F 6) et Aulu-Gelle, V, 2, 1 (= F 18).

[78] PEARSON 1960, p. 53-54.

d'entre-deux, d'abord au service de Darius III, puis du Macédonien, illustrerait les transferts culturels qui ont accompagné le mouvement des conquêtes. Dans la délicate reconstruction du *stemma* de l'historiographie d'Alexandre, il pourrait être situé du côté des historiens favorables au conquérant, tenant à la fois de ceux qui imposèrent l'image d'une conquête civilisatrice et de ceux qui accumulèrent les notations sur un Orient imaginaire et fantasmé : Aristobule et Néarque, d'un côté ; Onésicrite et Clitarque, de l'autre.

2. D'Alexandre et de l'Orient, les données et l'image qui peuvent être tirées des fragments de Charès sont encore plus incertaines, parce qu'il nous est impossible de reconstituer la trame d'ensemble des *Histoires d'Alexandre*, sauf à admettre la proposition qui résulte de la confrontation avec l'œuvre d'Aristobule.

Risquons-nous à un bilan très conjectural de ce qu'a pu être l'Alexandre de Charès de Mytilène, conjectural, parce que chaque trait dégagé n'est présent qu'en une seule occurrence. Alexandre apparaît en roi de guerre lors du siège de Pétra, la cité indienne (F 16), ainsi qu'en nouveau Dionysos (F 4). Il est l'héritier des richesses de la cour de Darius (F 4), sans que cela fasse l'objet d'une critique, de même qu'est décrit sans prévention le luxe (τρυφή) de l'Orient (F 2, 3)[79]. Aurait-on affaire, dès lors, à une sorte d'Alexandre intime, dont serait dévoilé au lecteur l'esprit joueur, avec l'épisode du combat de pommes (F 9), et confirmé le goût immodéré pour la boisson (F 13, 19a)[80] ? Nous avons vu que le travail des excerpteurs participant au festin de Larensis consiste précisément à isoler de tels passages, parce qu'ils mettent en scène leur propre activité et l'inscrivent dans la longue durée d'un héritage partagé qu'ils continuent à faire vivre. Il paraît hasardeux d'en déduire une vue d'ensemble du contenu de l'œuvre citée. Le contexte social et culturel fait figurer au premier plan les genres qui se rattachent à la littérature de banquet, remodelant selon leurs règles les œuvres invitées au festin. Tout au plus peut-on noter que l'image défavorable d'Alexandre, submergé par la *truphè* et la boisson, image qui domine dans les *Deipnosophistes*, et dont Éphippos d'Olynthe est un bon représentant[81], est absente des fragments de Charès.

*
* *

L'étude de la manière dont l'œuvre de Charès de Mytilène est reprise et transformée dans les *Deipnosophistes* d'Athénée a permis de mettre en valeur deux processus dans le rapport entre le texte d'accueil et le texte cité.

Selon le premier, les emprunts, en tant que formes brèves et séparables, font l'objet, de la part des lecteurs et citateurs, d'un travail de déplacement : extraits

[79] Données analysées par BRIANT 1996, p. 248-249, 268-269, 312, 484-485 et 971.

[80] ZECCHINI 1989a, p. 60-61. Sur la complexité de l'image d'Alexandre qui ressort des fragments d'historiens, cf. SCHEPENS 1998.

[81] Éphippe *FGrHist* 126 F 1 et F 3 (Alexandre φιλοπότης), F 2, 4 et 5 (la τρυφή).

de l'œuvre originale en fonction de conventions d'écriture que l'analyse a permis d'identifier comme étant celles de la littérature étiologique et encyclopédique des *Aitia* (ou *Aitiai*) et des *Problèmata*, ils sont insérés dans un nouveau contexte, dont l'élément principal est le genre du texte d'accueil. Les fragments font ainsi l'objet d'un travail de recontextualisation, de recréation qui, dans le cas des *Deipnosophistes*, semble se soucier assez peu de la configuration et du sens de l'original.

Mais, second processus, en un sens fort différent, l'œuvre historique de Charès témoigne aussi de ce que ses lecteurs sont engagés dans un rapport d'admiration et de respect littéral de l'œuvre. En effet, avec d'autres, celle-ci est perçue comme appartenant à un héritage culturel dans lequel Athénée et les convives mis en scène ont le devoir de puiser, pour que toutes soient préservées, gardées en mémoire[82]. C'est la raison pour laquelle tous les emprunts qui y sont faits sont de l'ordre de l'explicite (citation, résumé), non de l'allusion. Charès, en tant qu'auteur d'*Historiai*, fait partie des « gens de savoir en général » (ὅλως σοφοί), des classiques, dont les convives s'attachent à conserver toutes les traditions. Le miroir des *Deipnosophistes* rend fidèlement, sinon chaque fragment, sinon même chaque œuvre, du moins l'image d'une culture, c'est-à-dire les rapports qu'entretiennent entre eux des héritages multiples et recomposés au présent.

[82] Athénée, I, 1a-b : ἐμνημόνευσεν, ἀπομνημονεύσαιμι.

Les fragments de Douris de Samos chez Athénée

Pascale Giovannelli–Jouanna
(Université de Lyon III)

Résumé. – Athénée est la source majeure de notre connaissance de Douris de Samos, auteur polygraphe, mais essentiellement historien, de l'époque hellénistique (il fournit 25 des 96 fragments et deux des 12 témoignages rassemblés par F. Jacoby). Douris et Athénée, l'historien perdu et son citateur : l'un n'existe pas sans l'autre. Sans les dissocier, l'analyse met d'abord l'accent sur l'auteur cité pour se demander quelle image les *Deipnosophistes* donnent de l'œuvre de Douris. Puis elle s'attache à la méthode du citateur Athénée appliquée au cas particulier de l'historien de Samos. Considérant enfin les deux auteurs, elle examine les critères qui ont pu présider au choix par Athénée des différents extraits de l'œuvre de Douris.

Abstract. – Athenaeus is the most important source for our knowledge of Duris of Samos, an author of the Hellenistic times, polygraph but mainly historian (he provides 25 out of the 96 fragments and two out of the 12 *testimonia* collected by F. Jacoby). Duris and Athenaeus, the lost historian and the author who quotes him : the first one cannot exist without the other one. The following analysis, though not dissociating them, will first place the accent on the quoted author in order to define the picture of Duris' work given by the *Deipnosophists*. Then it will turn attention to Athenaeus' method when quoting the Samian historian. Finally, considering both authors, it will try to examine Athenaeus' selection criteria in quoting Duris.

*
* *

L'œuvre d'Athénée recèle nombre de bons mots et de traits d'esprit. L'un d'entre eux peut s'interpréter comme une transposition symbolique de l'objet de notre réflexion dans ce colloque. Par le plus grand des hasards, il est transmis par une citation de Lyncée de Samos, le propre frère de Douris. Celui-ci raconte une anecdote mettant en scène Philippe et l'un de ses parasites les plus fidèles, Cléisophos d'Athènes. Le roi de Macédoine, visiblement excédé, reproche au parasite de venir sans cesse quémander auprès de lui. C'est alors que Cléisophos, mi-sincère, mi-roué, lui répond : ἵν', ἔφη, μὴ ἐπιλανθάνωμαι. « C'est, dit-il, pour ne pas être oublié ! »[1].

[1] L'anecdote est rapportée dans la discussion portant sur les flatteurs et les parasites (VI, 248e).

De fait, cette réplique pourrait aussi s'appliquer à tous les auteurs et à leurs œuvres qu'Athénée a, au moins en partie, sauvés de l'oubli. Il existe, en effet, une analogie entre le parasite et l'auteur fragmentaire : ils survivent tous deux aux dépens de quelqu'un d'autre. Et la réciproque vaut aussi : le citateur, Athénée, est dans une position semblable à celle de Philippe, qui accueille le parasite parce qu'il a, lui aussi, besoin de ses services.

Parmi les auteurs dont se nourrissent les *Deipnosophistes* figure un grand nombre d'historiens grecs, dont Douris de Samos, historien de l'époque hellénistique qui a vécu la période des règnes de Philippe et d'Alexandre, puis l'ère des Diadoques, soit de *ca*. 350 (ou *ca*. 330) à *ca*. 280 av. J.-C.[2]. Selon le témoignage de Plutarque, il se disait descendant d'Alcibiade[3]. Trois événements essentiels ont jalonné sa vie : sa jeunesse a été marquée par une période d'exil, sans doute en Sicile[4] ; puis il a très certainement été à Athènes l'élève de Théophraste, alors à la tête de l'école péripatéticienne[5] ; enfin il a été tyran de Samos[6]. Il a donc été à la fois un acteur du monde politique grec de l'époque et un intellectuel érudit qui a beaucoup écrit, mais dont l'œuvre n'a pas été conservée.

À quels auteurs doit-on notre connaissance de Douris et quelle place le témoignage d'Athénée occupe-t-il dans cette lignée de citateurs ? Cette interrogation fera l'objet de la première partie qui consistera en une approche extérieure des fragments de l'historien. Puis, considérant Douris comme le matériau de son citateur, la deuxième partie tentera de décrire les caractéristiques de la méthode de citation d'Athénée. La dernière partie aura pour ambition de définir les critères de sélection qui ont présidé au choix de Douris par Athénée[7].

[2] Les témoignages et fragments de Douris ont été édités par JACOBY 1926a (IIA n° 76). Sur la biographie de Douris, voir SPOERRI 1994, SCHWARTZ 1905, DALBY 1991. Pour une étude détaillée des *testimonia* et *fragmenta*, voir LANDUCCI-GATTINONI 1997. Pour une vue plus synthétique : KEBRIC 1977.

[3] *Alcibiade,* 32, 2.

[4] La naissance de Douris se situe pendant la période du long exil des Samiens. En effet, lorsque Timothée s'empara de Samos en 366/5, l'installation de clérouques athéniens dans l'île entraîna l'expulsion des habitants. Les exilés et leurs descendants ne purent revenir qu'en 322/1, quand Perdiccas mit en application dans l'île le décret d'Alexandre de 324 accordant le retour aux bannis.

Le lieu d'exil de Douris et de sa famille n'est pas connu avec certitude. L'hypothèse traditionnelle d'un séjour en Sicile se fonde sur un témoignage épigraphique faisant état d'un décret de la fin du IV^e^ siècle av. J.-C. proposé par Lysagoras, frère de Douris (KEBRIC 1977, p. 3-4). Un second argument met en avant l'intérêt du Samien Douris pour le tyran sicilien Agathocle dont il a écrit l'histoire (KEBRIC 1977, p. 68-9).

[5] Sur cette question controversée car fondée sur une conjecture, voir en particulier le commentaire du T 1 dans LANDUCCI-GATTINONI 1997, p. 29-30. Ce passage est au cœur de la polémique sur l'appartenance de l'historien à « l'école de l'histoire tragique » dont il sera question plus loin dans cette étude.

[6] Sur ce fait mentionné par le T 2, on pourra se reporter par exemple à l'analyse de BARRON 1962, p. 189-192. Le père de Douris, nommé Skaios ou Kaios, avait précédemment exercé la tyrannie sur l'île.

[7] Pour une vue d'ensemble des thèmes abordés dans les citations empruntées à Douris, on se reportera à l'appendice proposé à la fin de cette étude (les fragments y sont classés dans l'ordre où ils apparaissent dans les *Deipnosophistes*, et non dans celui des *FGrHist* de F. Jacoby).

I. Les *Deipnosophistes* comme source d'information sur Douris

Avant d'aborder l'examen des citations et de leur contexte, une première approche extérieure s'avère déjà riche en enseignements. Combien d'auteurs ont cité Douris et lesquels ? Combien de citations chacun d'entre eux a-t-il transmises ? Combien d'œuvres et lesquelles ont-ils citées ? Combien de *testimonia* nous renseignent-ils sur la vie de l'historien ? Autant de questions qui vont permettre une évaluation non seulement quantitative, mais aussi qualitative du témoignage d'Athénée, et partant de l'œuvre de Douris.

Sous le n° 76 des *Fragmente der griechischen Historiker*, F. Jacoby recense 96 fragments et douze *testimonia* de Douris de Samos. Ce corpus a ceci de remarquable qu'un quart des fragments de l'historien de Samos se trouve chez Athénée. Cette constatation conduit d'ores et déjà à deux réflexions : non seulement l'auteur des *Deipnosophistes* est, avec ses 25 fragments[8], notre source majeure pour connaître Douris, mais surtout son témoignage offre une cohérence, propice à l'analyse de méthodes, que les autres sources n'ont pas.

Les autres citateurs ou auteurs-sources de Douris se répartissent en deux grandes catégories. D'un côté se trouvent des auteurs qui ont composé des sommes encyclopédiques se situant entre l'histoire et la morale. Il s'agit de Plutarque – dont les *Vies* comportent douze citations de Douris –, de Diogène Laërce – qui cite sept fois l'historien –, et de Pline l'Ancien – avec quatre citations dans l'*Histoire naturelle* –, l'apport des autres auteurs étant mineur[9]. En anticipant quelque peu sur le contenu, il faut noter le ton extrêmement polémique accompagnant les citations de Douris chez Plutarque, qui stigmatise son goût de la dramatisation en histoire et sa partialité. Le témoignage de Plutarque ne présente donc pas dans l'ensemble la neutralité de celui d'Athénée et montre peut-être en creux qu'Athénée apprécie ce que Plutarque critique en Douris.

L'autre grande catégorie, à laquelle appartient la moitié des fragments environ, est constituée d'ouvrages techniques, lexiques ou scholies[10]. L'œuvre de Douris semble par conséquent avoir présenté pour la postérité un intérêt d'érudition, qui se vérifiera parfaitement dans les citations des *Deipnosophistes*.

Quelles sont à présent les œuvres de Douris citées par Athénée ? On sait que, pour les historiens anciens, la référence précise à la source ne représente pas un critère de rigueur historique. Mais il en va tout autrement pour une œuvre comme les *Deipnosophistes,* dont la citation est le principe structurant, ce qui rend nécessaire de préciser son origine. Cependant, si la mention de l'auteur paraît indispensable, il n'en est pas de même pour celle de l'œuvre. Or, dans les citations de Douris comme dans d'autres, il est remarquable que le titre de l'œuvre citée soit régulièrement indiqué : seize citations sur vingt-cinq sont estampillées de leur œuvre d'origine, voire du numéro du livre dont elles sont extraites. Cette constatation ne doit pas néanmoins s'interpréter à contresens :

[8] Compte tenu des fragments parallèles F 37a et 37b.

[9] Plutarque : 76 F 38, 39, 40, 46, 50, 51, 53, 67, 69, 70, 71, 84. Diogène Laërce : 76 F 22, 31, 74, 75, 76, 77, 78. Pline l'Ancien : 76 F 32, 43, 48, 55.

[10] Par exemple, Photius, Harpocration, la *Souda*, Étienne de Byzance ou Zénobios.

donner, si l'on peut dire, toutes les coordonnées d'une citation ne relève pas de l'exigence méthodologique du citateur, mais de sa volonté d'afficher sa maîtrise du savoir.

Les *Deipnosophistes* mentionnent six titres d'œuvres de Douris et en premier lieu les *Histoires macédoniennes,* citées sous le titre générique Ἱστορίαι ou Μακεδονικά, dont on trouve seize citations. Les numéros des livres montrent que ces citations couvrent une bonne partie de l'œuvre[11]. Le fait que les *Histoires macédoniennes* constituent l'œuvre historique majeure de Douris explique sans doute que les deux tiers des citations leur soient empruntées (16 sur 25). L'ouvrage commençait un an après l'effondrement de l'hégémonie spartiate à Leuctres, soit en 370/369 av. J.-C., année que l'historien considérait comme une charnière en raison de la concomitance de la mort de trois gouvernants : Amyntas III de Macédoine, père de Philippe II, Agésipolis II, roi de Sparte, et Jason de Phères, *tagos* de Thessalie[12]. Il retraçait, en 23 livres au moins[13], l'histoire de la conquête macédonienne menée par Philippe et Alexandre jusqu'aux Diadoques et allait soit jusqu'au meurtre du dernier des Diadoques Séleucos Ier en 281 av. J.-C, soit jusqu'à la mort de Pyrrhus en 272 av. J.-C. Quatre citations sont empruntées aux *Histoires d'Agathocle*, Αἱ περὶ Ἀγαθοκλέα (ἱστορίαι), monographie consacrée au tyran de Syracuse Agathocle qui régna de 317 à 289 av. J.-C.[14]. Deux citations proviennent des Σαμίων Ὧροι, *Chroniques* ou *Annales samiennes*[15], chronique locale composée d'au moins deux livres, d'inspiration à la fois historique et ethnographique.

En dehors de ces œuvres historiques, Athénée cite deux traités : Περὶ τραγῳδίας (une citation), Περὶ Εὐριπίδου καὶ Σοφοκλέους (une citation)[16].

Quelles réflexions cette revue inspire-t-elle ? Tout d'abord, Athénée ne cite pas la totalité des œuvres de Douris. Il ne dit rien de cinq traités littéraires et artistiques : Περὶ νόμων (*Sur les Modes,* probablement un traité de musique), Προβλήματα Ὁμηρικά (*Problèmes homériques*), Περὶ ζωγραφίας (*Sur la peinture*), Περὶ τορευτικῆς (*Sur la gravure*), Περὶ ἀγώνων (*Sur les Concours)*. Cependant, ses citations reflètent la prédominance quantitative de l'œuvre historique de Douris, ainsi que son éclectisme et son érudition.

Pour que cette approche externe des citations de Douris soit complète, il reste maintenant à examiner leur répartition à l'intérieur des *Deipnosophistes*[17]. Même si la prudence reste de mise pour l'Épitomé des livres I-III, force est de constater

[11] Livres cités : II, V, VI, VII, IX, XVI, XVII, XXII (deux citations), XXIII.

[12] Voir T 5.

[13] Le fragment F 15 cite le livre XXIII (Ath. XII, 546c-d).

[14] Pour une présentation plus complète de cette œuvre, voir LANDUCCI-GATTINONI 1997, p. 133-148 et PÉDECH 1989, p. 289-313.

[15] La traduction par le terme d'« annales » est justifiée par LANDUCCI-GATTINONI 1997, p. 205-206. Présentation générale et synthèse sur cet ouvrage : LANDUCCI-GATTINONI 1997, p. 205-223 ; PÉDECH 1989, p. 274-288.

[16] Il faut noter qu'on ne sait à quelle œuvre rattacher une courte citation sans référence évoquant le goût de Platon pour les mimes (F 72 = Ath. XI, 504b).

[17] Voir appendice.

l'inégalité de cette distribution : six livres sur quinze ne contiennent aucun fragment de Douris. En revanche, le livre XII, centré sur le thème de la *truphè*, regroupe sept citations, provenant d'œuvres différentes de Douris. Comment interpréter cette concentration ? D'un côté, elle pourrait être la marque d'une prédilection de l'historien de Samos pour ce motif. Mais elle pourrait tout aussi bien être un effet du catalogage d'Athénée et n'être en rien signifiante pour Douris. Par conséquent, à ce stade de notre étude, la question reste ouverte.

De toutes les remarques nées de l'observation extérieure des fragments de Douris, il appert donc que le témoignage des *Deipnosophistes*, en raison de son caractère majoritaire et de sa cohérence, constitue et garantit un corpus fiable pour la construction d'une réflexion sur la méthode de citation d'Athénée.

II. Douris comme matériau de citation : sur la méthode d'Athénée

Dans la construction des *Deipnosophistes*, les citations constituent le matériau avec lequel s'élabore la conversation savante entre les différents convives. Par conséquent, l'œuvre de Douris, au même titre que celle des autres historiens, est démembrée pour être réintégrée dans un nouveau contexte. Cette transplantation conduit à s'interroger sur la qualité de conservation de la citation, question complexe s'agissant d'un historien non conservé comme Douris. L'impossibilité de comparer avec l'original contraint à se livrer à une critique interne qui exige rigueur et prudence, mais on peut aussi appliquer les conclusions tirées de l'analyse des citations des historiens conservés, tels Hérodote ou Xénophon.

Juger du degré de conservation de la citation suppose de s'intéresser à la fois à la forme et au sens. Sur le plan formel, la délimitation de la citation est-elle claire ? La citation est-elle fidèle ? Le sens, quant à lui, est infléchi par le transfert d'un contexte à un autre : quel nouveau modelage la citation subit-elle ?

A. La qualité formelle des citations

1. La délimitation des fragments

L'analyse qualitative des citations de Douris concernera tout d'abord leur délimitation. Le corpus présente-t-il des citations clairement circonscrites ? Un premier constat s'impose : sur les 25 citations de Douris, toutes se délimitent clairement, à l'exception de deux (ou trois) qui méritent examen. Il s'agit de F 35, F 37b, voire F 60.

Le fragment F 35 (Ath. XII, 532d-f) est le suivant :

> Ἐν δὲ ἐπιγραφομένῳ τοῦ Θεοπόμπου συγγράμματι Περὶ τῶν ἐκ Δελφῶν συληθέντων χρημάτων «Χάρητι, φησί, τῷ Ἀθηναίῳ διὰ Λυσάνδρου τάλαντα ἑξήκοντα. Ἀφ' ὧν ἐδείπνισεν Ἀθηναίους ἐν τῇ ἀγορᾷ θύσας τὰ ἐπινίκια τῆς γενομένης μάχης πρὸς τοὺς Φιλίππου ξένους · ὧν ἡγεῖτο μὲν Ἀδαῖος ὁ Ἀλεκτρυὼν ἐπικαλούμενος». Περὶ οὗ καὶ Ἡρακλείδης ὁ τῶν κωμῳδιῶν ποιητὴς μέμνηται οὕτως · «Ἀλεκτρυόνα τὸν τοῦ Φιλίππου παραλαβὼν ἀωρὶ κοκκύζοντακαὶ πλανώμενον κατέκοψεν · οὐ γὰρ εἶχεν

οὐδέπω λόφον. Ἕνα κατακόψας μάλα συχνοὺς ἐδείπνισεν Χάρης Ἀθηναίων τόθ' · ὡς γενναῖος ἦν». Τὰ αὐτὰ ἱστορεῖ καὶ Δοῦρις.

Ce fragment est complexe, car il comporte trois parties. La première est une citation de Théopompe (115 F 249) au discours direct avec φησί en incise : « Dans l'ouvrage de Théopompe intitulé *Sur les biens pillés à Delphes*, <l'auteur> dit : "L'Athénien Charès eut soixante talents de Lysandre. Avec cet argent, il régala les Athéniens sur l'agora, après avoir accompli les sacrifices pour la victoire remportée contre les mercenaires de Philippe ; leur chef était Adaios, surnommé le Coq"[18]. »

La deuxième partie est une citation d'Héraclide introduite par μέμνηται οὕτως, marque d'une citation littérale[19] : « De ce dernier, le poète comique Héraclide[20] aussi fait mention en ces termes : "Ayant capturé le Coq de Philippe qui chantait et errait à une heure indue, il (= Charès) le mit en pièces. En effet, il n'avait pas encore de crête. D'un seul coq qu'il avait mis en pièces, Charès régala alors un grand nombre d'Athéniens, car il était généreux". »

La troisième partie, dont le verbe introducteur est ἱστορεῖ, est une allusion[21] : « Douris aussi raconte la même chose. » On peut préciser qu'étant donné son contenu, elle fait certainement référence aux premiers livres des *Histoires macédoniennes*[22].

Dans cet assemblage, que faut-il exactement attribuer à l'historien de Samos ? S'il est très probable que Douris a utilisé Théopompe comme source pour l'épisode de Charès et Adaios, Athénée lui-même cite-t-il Théopompe directement ou *via* Douris ? Ensuite, la citation des vers d'Héraclide vient-elle d'Athénée[23] ou de Douris lui-même[24] ? La délimitation n'est pas qu'affaire de description : elle met aussi en jeu une partie de notre connaissance de Douris. Concernant la première partie, étant donné que, par ailleurs, Athénée n'emprunte que trois citations aux livres initiaux des *Histoires macédoniennes* et que pour cette période il préfère, semble-t-il, Théopompe, il est plus que probable qu'Athénée cite ici directement l'historien de Chios et que, quand il dit comme ici « Douris aussi raconte la même chose », cela signifie soit qu'il a vérifié, soit qu'il écrit de mémoire[25]. Concernant les références successives à Héraclide et à

[18] Il s'agit de la victoire du stratège athénien Charès contre Philippe II à Cypsélos en 353 av. J.-C. Pour le commentaire de ce fragment, voir LANDUCCI-GATTINONI 1997, p. 93-95.

[19] Par son sémantisme, l'adverbe οὕτως annonce en effet une citation littérale. Voir, par exemple, dans ce volume, les cas relevés par Dominique LENFANT dans son étude sur Hérodote.

[20] C'est l'unique fragment conservé de l'œuvre d'Héraclide le Comique (IVe siècle av. J.-C.).

[21] Pour cette terminologie, voir ci-dessous (II.A.2).

[22] Au livre II, selon ZECCHINI 1989a, p. 73.

[23] C'est la position de F. Jacoby qui se demande dans l'apparat critique si c'est une addition d'Athénée (cf. JACOBY 1926b [IIC], p. 123). Voir aussi ZECCHINI 1989a, p. 73.

[24] Pour LANDUCCI-GATTINONI 1997, p. 93-95, les vers seraient un ajout de Douris montrant sa connaissance de la production théâtrale athénienne et confirmant sa pratique de la *variatio erudita* destinée à rompre la monotonie du récit pour susciter la curiosité du lecteur. PÉDECH 1989, p. 321 est du même avis, mais on peut trouver que, sur cet historien non conservé, son argumentation est un peu courte : « Cette addition (*i.e.* les vers d'Héraclide) répond bien à la manière de Douris » !

[25] ZECCHINI 1989a, p. 75-76.

Douris, on peut rappeler que ce dernier aimait à inclure des citations poétiques dans ses écrits : il citait ainsi les vers d'Asios pour décrire le luxe des Samiens et le poème ithyphallique adressé par les Athéniens à Démétrios Poliorcète[26]. On ne peut donc aboutir à une délimitation sûre et définitive de la citation de Douris.

Le fragment F 37b (Ath. IV, 155d) présente lui aussi une délimitation incertaine dont l'enjeu est différent du précédent. Le texte du manuscrit est le suivant : Ἐπιλελησμένοι δ'ἦσαν οὗτοι, ὡς καὶ Δοῦρις ἱστορεῖ, ὅτι καὶ Φίλιππος ὁ τοῦ Ἀλεξάνδρου πατὴρ ποτήριον χρυσοῦν ὁλκὴν ἄγον πεντήκοντα δραχμὰς κεκτημένος τοῦτο ἐλάμβανε κοιμώμενος ἀεὶ καὶ πρὸς κεφαλὴν αὐτοῦ κατετίθετο.

Ce passage est précédé d'une citation d'Agatharchide évoquant le luxe effréné des compagnons d'Alexandre, et en particulier, lors des banquets, le gaspillage de l'or qui recouvrait les desserts, jeté avec les autres déchets. S'ensuit la citation de Douris : « Mais ces hommes avaient oublié, *comme le raconte aussi Douris, que* Philippe aussi, le père d'Alexandre, qui possédait une coupe d'or d'un poids de cinquante drachmes, la prenait toujours pour dormir et la posait près de sa tête. »

La leçon du manuscrit semble indiquer une citation directe de Douris (sans doute de type paraphrastique)[27], faisant suite à celle d'Agatharchide et dans laquelle l'historien de Samos stigmatise l'attitude des amis de banquet d'Alexandre (« Ces hommes avaient oublié que… »[28]). Cependant Felix Jacoby propose une autre interprétation de la citation et de sa délimitation[29] : pour lui, elle serait un prolongement de la citation précédente d'Agatharchide (86 F 2-3) qui, comme Phylarque (81 F 41), aurait utilisé Douris comme source et le citerait ici. Il s'agirait donc d'une citation indirecte de Douris. Il faudrait par conséquent conjecturer le changement de place du subordonnant ὅτι et la suppression de καὶ pour aboutir à : « Ἐπιλελησμένοι δ'ἦσαν οὗτοι <ὅτι>, ὡς καὶ Δοῦρις ἱστορεῖ, [ὅτι καὶ] Φίλιππος (…) » : « Mais ces hommes avaient oublié *que, comme le raconte aussi Douris*, Philippe (…). ». La délimitation de la citation n'est plus la même et modifie le sens du texte à un double niveau : Athénée ne fait plus une citation directe de Douris et ce dernier n'émet plus de jugement à l'encontre des compagnons d'Alexandre. À nos yeux, cette conjecture présente l'inconvénient de se fonder sur des présupposés (Agatharchide et Phylarque auraient nécessairement cité Douris) et de rejeter l'unique leçon manuscrite. La première délimitation de la citation paraît donc préférable.

[26] Respectivement F 60 et F 13.

[27] Sur la formule « comme le raconte X. » comme indice d'une paraphrase, voir par exemple ZEPERNICK 1921, p. 318-319 et, dans ce volume, les citations d'Hérodote analysées par Dominique LENFANT (I.C).

[28] Οὗτοι a ici une valeur péjorative.

[29] JACOBY 1926b [IIC], p. 123-124.

Le dernier cas de délimitation ambiguë se trouve dans le fragment F 60 (Ath. XII, 525e-f) qui constitue un extrait des *Chroniques samiennes* concernant la tenue luxueuse des Samiens lors des fêtes célébrées en l'honneur d'Héra :

> Περὶ δὲ τῆς Σαμίων τρυφῆς Δοῦρις ἱστορῶν παρατίθεται Ἀσίου ποιήματα, ὅτι ἐφόρουν χλιδῶνας περὶ τοῖς βραχίοσιν καὶ τὴν ἑορτὴν ἄγοντες τῶν Ἡραίων ἐβάδιζον κατεκτενισμένοι τὰς κόμας ἐπὶ τὸ μετάφρενον καὶ τοὺς ὤμους. Τὸ δὲ νόμιμον τοῦτο μαρτυρεῖσθαι καὶ ὑπὸ παροιμίας τῆσδε «βαδίζειν <εἰς> Ἡραῖον ἐμπεπλεγμένον». Ἔστι δὲ τὰ τοῦ Ἀσίου ἔπη οὕτως ἔχοντα· (huit vers d'Asios sont ensuite cités).
> « Quand il évoque le luxe des Samiens, Douris cite les vers d'Asios selon lesquels ils portaient des bracelets aux bras et marchaient, lors des célébrations des fêtes en l'honneur d'Héra, la chevelure coiffée avec soin couvrant le dos et les épaules. Cet usage, dit-il, est aussi attesté par ce proverbe : "Marcher vers le temple d'Héra avec les cheveux tressés". Les vers d'Asios sont les suivants (…). »

La structure de ce fragment est complexe. Ses différentes composantes peuvent s'analyser comme suit : le participe ἱστορῶν n'est pas suivi d'un discours indirect ; παρατίθεται avec son complément d'objet annonce la citation *verbatim* des vers d'Asios, qui est différée ; le subordonnant ὅτι (suivi d'un mode personnel) introduit une reformulation condensée ; suit une proposition infinitive contenant un proverbe ; enfin la citation *verbatim* des vers d'Asios[30] est introduite par l'expression οὕτως ἔχοντα.

Par conséquent, dès le début est annoncée la citation par Douris des vers d'Asios, qui n'arrive qu'après deux développements successifs. Ces derniers font-ils partie de la citation de Douris ou sont-ils à mettre au compte d'Athénée ? Ils vont en tout cas ensemble, puisque τὸ δὲ νόμιμον τοῦτο renvoie au contenu du résumé qui précède. La forme verbale μαρτυρεῖσθαι est un infinitif de discours indirect sans verbe introductif, attestant une citation qui ne peut donc que venir de Douris. Ainsi, Douris cité par Athénée commence par annoncer la citation des vers d'Asios en en donnant l'idée générale, à savoir un fait culturel concernant les apprêts des Samiens pour la fête d'Héra. Il en apporte ensuite une première preuve littéraire d'origine parémiographique, puis une autre d'ordre poétique, les vers d'Asios, qui arrivent enfin.

Pour conclure cette analyse de la délimitation, on peut affirmer que dans leur quasi-totalité – à savoir 22 ou 23 cas sur 25 – les citations de Douris présentent des contours clairs et indiscutables. Cette observation s'interprète comme un premier gage de fiabilité pour appréhender le corpus de Douris et apprécier la méthode de son citateur.

2. Fidélité et fiabilité des citations

Juger de la fidélité d'une citation au texte d'origine n'est pas une tâche aisée dans le cas d'un historien non conservé. En effet, l'étude des historiens conservés

[30] Asios est un poète épique de Samos dont le vers de prédilection semble avoir été l'hexamètre (Pausanias VII, 4, 1). On ne sait pas avec certitude à quelle époque il a vécu : BOWRA 1957, p. 400-1 argumente en faveur de la période juste après 600 av. J.-C.

montre que certains critères, dont on pouvait *a priori* penser qu'ils indiquaient tel type de citation, s'avèrent inopérants. Ainsi, l'indication du numéro d'un livre n'est en aucun cas la garantie d'une lecture directe ni d'une citation littérale[31]. Parmi les types de reproduction possibles, on distinguera :

– la citation *verbatim*
– la reformulation, qu'elle soit sans condensation (paraphrase) ou avec condensation (résumé)
– l'allusion.

Pour déterminer le type de reproduction, le critère essentiel est au premier chef le verbe introducteur de la citation, mais aussi sa construction et la présence d'adverbes tels que οὕτως («en ces termes», «textuellement»). Le sémantisme du verbe introducteur du discours rapporté peut être une indication : ainsi γράφει (τάδε), «il écrit ceci», signale une citation *verbatim*.

Quant au verbe ἱστορεῖ, «il raconte», il signale logiquement une reformulation (paraphrase ou résumé), du moins lorsqu'il est suivi d'une proposition subordonnée («raconter que»), car, quand ce n'est pas le cas, il s'agit d'une simple allusion («raconter quelque chose»). Toutes les autres formes d'introduction, avec φημί par exemple, ne permettent pas en elles-mêmes de déterminer le type de reproduction.

L'analyse qui suit a pour objet en premier lieu de répertorier les types de citations de Douris dans les *Deipnosophistes*, puis de tirer de cette typologie les caractéristiques de la méthode de citation d'Athénée.

a. Les citations *verbatim*

On peut en recenser cinq. Il est d'ores et déjà intéressant de noter que, quoiqu'elles soient construites autour de mêmes verbes introductifs, leurs schémas syntaxiques sont tous différents. On observe d'abord des formes simples :

– F 5 (Ath. X, 434 e-f) : γράφει δὲ οὕτως περὶ τούτου Δούρις : «Douris, à son sujet, écrit textuellement» suivi d'un discours direct.
– F 14 (Ath. XII, 535e-536a) : Δοῦρις δὲ ὁ Σάμιος ἐν τῇ δευτέρᾳ καὶ εἰκοστῇ τῶν Ἱστοριῶν «…, φησίν,…» : «Douris dans le livre XXII des *Histoires* : "…, dit-il, …"» : discours direct entrecoupé de φησί en incise. Il s'agit ici d'une citation[32]. De fait, la citation est longue (18 lignes chez Jacoby). Or on sait que plus un fragment est long, plus il a de chances d'être une citation[33]. Un cas équivalent de citation *verbatim* est la citation rapportée au discours direct entrecoupé de la formule φησι Δοῦρις[34]. Il faut noter que pour le verbe φημί, de sémantisme très vague, la construction syntaxique constitue le critère essentiel de discrimination entre les types de reproduction. C'est le cas pour le verbe φησί suivi d'un discours indirect sous la forme d'une proposition subordonnée introduite par ὡς (par ex., F 15).

[31] Ce n'est en effet pas le critère d'une lecture de première main, voir JACOB 2004b, p. 154.
[32] Conclusion corroborée par l'analyse des citations d'Hérodote, par exemple.
[33] Voir BRUNT 1980, p. 477-94.
[34] F 16 (Ath. XIV, 618b-c) ; F 2 (Ath. XIII, 560b).

L'on a ensuite trois formes mixtes :

– F 4 (Ath. IV, 167d) : Δοῦρις περὶ Πασικύπρου λέγων ὅτι ἄσωτος ἦν γράφει καὶ τάδε : « Douris, disant de Pasikypros qu'il était prodigue, écrit aussi ceci » suivi d'un discours direct. L'annonce est dédoublée : discours indirect (résumé) puis discours direct (citation *verbatim*).

– F 60 (Ath. XII, 525e-f) : Περὶ δὲ τῆς Σαμίων τρυφῆς Δοῦρις ἱστορῶν παρατίθεται Ἀσίου ποιήματα, (ὅτι …). Τὸ δὲ νόμιμον τοῦτο μαρτυρεῖσθαι (…). Ἔστι δὲ τὰ τοῦ Ἀσίου ἔπη οὕτως ἔχοντα ·[35] : la citation est annoncée, puis vient du discours indirect et enfin la citation *verbatim*, marquée par la présence de οὕτως. Il faut noter le participe ἱστορῶν qui signale une reformulation, ici clairement en forme de résumé.

– F 7 (Ath. XIII, 606c-d) : δελφῖνα δ' ἐν Ἰασῷ παιδὸς ἐρασθῆναι λόγος, ὡς ἱστορεῖ Δοῦρις (…). Ὁ δὲ λόγος ἐστὶν αὐτῷ περὶ Ἀλεξάνδρου καὶ λέγει οὕτως· « C'est le récit d'un dauphin qui s'éprit d'un jeune garçon à Iasos, comme le raconte Douris (…). Son récit a pour sujet Alexandre et dit textuellement… »

Dans ce cas précis, l'introduction de la citation est particulièrement élaborée, puisqu'elle se fait cette fois-ci en trois temps : paraphrase, résumé, puis citation *verbatim*. Ce point nous conduit à formuler une première conclusion intermédiaire : on constate que chaque occurrence de citation textuelle présente un schéma différent, qui va de la structure la plus simple, avec un seul verbe introducteur, à la plus élaborée. Cette diversité montre véritablement que l'introduction de la citation est un art de la *variatio*. L'exemple du F 7 est aussi intéressant à deux autres égards. Sur le plan formel, il présente un jeu de miroirs réfléchissants entre λόγος et ὡς ἱστορεῖ Δοῦρις, puis entre Ὁ δὲ λόγος et λέγει οὕτως. Et sur le fond, il opère un dévoilement progressif de l'anecdote, qui recontextualise la citation (avec la mention d'Alexandre), avant le dévoilement final que sera la citation elle-même. Cette remarque nous amène à une seconde conclusion intermédiaire : l'analyse montre qu'un des enjeux de la citation pour Athénée est de créer une accroche, une amorce. L'introduction de la citation est une *captatio* en ce sens qu'elle met en condition. Cette préparation est à mettre en relation avec la performance orale, même fictive, de la conversation des sophistes, puisqu'il faut susciter l'envie d'écouter. Elle a aussi à voir avec la performance littéraire d'Athénée, puisque la masse des citations exige de renouveler sans cesse l'intérêt du lecteur.

b. Les reformulations

Le verbe ἱστορεῖ, « il raconte », signale logiquement une reformulation (résumé ou paraphrase). Dans ce cas-là encore, Athénée inscrit ce verbe introducteur dans différents schémas syntaxiques :

– La citation est rapportée au discours direct entrecoupé de la formule ὡς καὶ ἱστορεῖ Δοῦρις : F 37b (Ath. IV, 155d), F 18 (Ath. XIII, 605d-e) et F 7 (déjà vu parmi les formes mixtes).

[35] Pour la traduction de ce fragment, voir ci-dessus (II.A.1).

– Le verbe ἱστορεῖ est suivi d'une rupture syntaxique (point en haut), puis de la citation rapportée au discours direct : F 3 (Ath. VI, 249c-d).
– Le verbe ἱστοροῦσιν est suivi d'une proposition infinitive de discours indirect : F 42 (Ath. XII, 529a).
– Il faut enfin signaler le cas particulier du F 35 (Ath. XII, 532d-f) : τὰ αὐτὰ Δοῦρις ἱστορεῖ, qui, dans notre typologie, constitue une allusion.

Pour le verbe φημί, de sens flou, la reformulation (paraphrase ou résumé) est caractérisée par les constructions syntaxiques suivantes :

– Le verbe φησί en incise dans un discours direct et précédé de la conjonction ὡς, sous la forme ὥς φησι (Δοῦρις) (F 49, F 57, F 10).
– Le verbe φησί suivi d'un discours indirect avec proposition infinitive (F 12, F 37a, F 72, F 29, F 52 ; F 28, F 26)[36].

Tous ces exemples présentent des citations uniques. Or l'existence de fragments parallèles permet, par la comparaison interne, d'appréhender concrètement les différences dans le type de reproduction. Ainsi, les fragments F 37a et b ont pour sujet la coupe d'or que Philippe gardait précieusement sous son oreiller et présentent indéniablement des ressemblances lexicales. Le tableau ci-dessous met clairement en évidence que F 37a est un résumé par rapport à F 37b, qui est, lui, une paraphrase (les caractères gras signalent les convergences de lexique et de contenu entre les deux fragments).

	F 37 a (Ath. VI, 231b-c)	F 37b (Ath. IV, 155d)
Formule d'introduction	φησὶν Δοῦρις ὁ Σάμιος + proposition infinitive	discours direct avec en incise : ὡς καὶ Δοῦρις ἱστορεῖ
Sujet du verbe	Διὸ **καί Φίλιππον τὸν τοῦ** μεγάλου **Ἀλεξάνδρου πατέρα**	**Καὶ Φίλιππος ὁ τοῦ Ἀλεξάνδρου πατὴρ**
Apposition	**φιάλιον χρυσοῦν κεκτημένον**	**ποτήριον χρυσοῦν** ὀλκὴν ἄγον πεντήκοντα δραχμὰς **κεκτημένος**
Verbe	**ἀεὶ τοῦτ'** ἔχειν κείμενον **ὑπὸ τὸ προσκεφάλαιον.**	**τοῦτο** ἐλάμβανε κοιμώμενος **ἀεί** καὶ **πρὸς κεφαλὴν** αὐτοῦ κατετίθετο.
Type de reproduction	Résumé : – lexique plus recherché : φιάλιον ; τὸ προσκεφάλαιον – omission du poids de la coupe	Paraphrase : – lexique ordinaire : ποτήριον (cf. φιάλιον) et πρὸς κεφαλὴν αὐτοῦ (cf. ὑπὸ τὸ προσκεφάλαιον). – indication du poids de la coupe

[36] Il faut noter le cas de Δοῦρις sans verbe + proposition infinitive au F 19.

En conclusion, cette étude met en évidence quatre points :

1° La variété des combinaisons syntaxiques autour des verbes introducteurs, qui sont au nombre de cinq (φημί, λέγειν, γράφειν, ἱστορεῖν). Il faut néanmoins préciser que la structure la plus fréquente est aussi la plus simple : φημί construit avec la proposition infinitive, qui apparaît à sept reprises.

2° L'assemblage de plusieurs types de reproduction pour conduire à une seule citation.

3° L'importance du sémantisme du verbe et de l'adverbe οὕτως, indicateur d'une citation *verbatim*.

4° Sur le plan statistique, on observe un nombre trois fois supérieur de reformulations (résumé, paraphrase, allusion) par rapport aux citations (une vingtaine contre sept). Même approximatif, ce calcul est intéressant. Il peut avoir différentes explications, l'une d'entre elles étant dans le modelage des citations.

B. Le modelage des citations

Comment Athénée insère-t-il dans son œuvre ce qui vient d'une autre ? Dans les *Deipnosophistes*, la conversation entre les convives se construit par greffes successives de citations. Athénée arrache ces pièces à leur contexte d'origine pour les intégrer dans son projet littéraire, leur nouvel environnement. Comment opère-t-il cette transplantation, quel est le modelage qu'il effectue, quelle image renvoie-t-il du contexte d'origine ? Voilà à quoi nous allons tenter de répondre maintenant.

Les Histoires d'Agathocle constituent un intéressant point de départ car, par le fruit du hasard, les trois fragments de cette œuvre transmis par Athénée constituent trois degrés de « distorsion de contexte »[37]. Examinons d'abord le contenu des citations :

F 16 (Ath. XIV, 618b) : « Libyenne est le nom que les poètes donnent à la flûte, dit Douris au livre II des *Histoires d'Agathocle*, parce que, semble-t-il, le premier à inventer l'art de la flûte fut Siritès, un Libyen de la tribu des Numides, qui fut aussi le premier à accompagner de la flûte les chants en l'honneur de la Mère des dieux. »

F 19 (Ath. XII, 542a) : « Douris, au livre IV des *Histoires d'Agathocle*, <dit aussi> que, près de la ville d'Hipponios, on montre un bois de toute beauté arrosé de ruisseaux qui abritait aussi un endroit appelé "Corne d'Amalthée", que Gélon avait fait aménager. »

F 18 (Ath. XIII, 605d-e) : « Il me semble, en effet, que le Spartiate Cléonymos a agi conformément à la nature lorsque, premier homme à agir ainsi, il enleva à

[37] Athénée nous a transmis trois des dix fragments de cette œuvre. On pourrait y ajouter un hypothétique quatrième : le F 57 (Ath. I, 19f) consacré au magicien Nymphodoros ne comporte aucune référence d'origine. Pour JACOBY 1926a qui, dans la catégorie des fragments sans titre, le range dans les « Aus Τὰ περὶ Ἀγαθοκλέα » et pour ZECCHINI 1989a, p. 72, il n'est pas douteux qu'il provient des *Histoires d'Agathocle*. LANDUCCI-GATTINONI 1997, p. 164 est plus circonspecte.

Métaponte les deux cents jeunes filles les plus belles et les plus nobles, comme le raconte Douris dans le livre III des *Histoires d'Agathocle*.»

La première constatation est que ces trois fragments sont dépourvus de toute référence à leur contexte historique d'origine, dont ils ont par conséquent été coupés. La mention de la flûte libyenne s'inscrivait dans le récit de l'expédition d'Agathocle en Afrique contre Carthage de 310 à 307 av. J.-C.[38]. Le deuxième fragment est en relation avec la prise de la ville d'Hipponios par le tyran en 293 av. J.-C.[39], le troisième avec l'aide apportée à Tarente par le Spartiate en 303 av. J.-C. dans la lutte contre les Romains et les Lucaniens[40]. L'effacement du contexte historique d'origine est donc patent[41].

Mais cette oblitération change-t-elle la signification du texte d'origine? La réponse est négative pour la citation concernant la flûte (F 16). Cette dernière s'inscrit chez Athénée dans un large développement sur les divertissements de banquets, et plus particulièrement sur la flûte: Siritès y reste l'inventeur de la flûte, comme il l'était dans son contexte initial dans l'œuvre de Douris.

Cependant, pour la description du lieu-dit «corne d'Amalthée» (F 19), on peut parler de changement de polarité ou de différence d'accent. En effet, dans le contexte d'origine, la narration évoque la cité conquise par Gélon, puis les lieux d'agrément qu'il y a installés. Chez Athénée, en revanche, le contexte n'est plus neutre: la citation s'inscrit dans le développement du livre XII sur la *truphè*, à propos de la Sicile sous les règnes des tyrans de Syracuse Denys et Gélon. Les travaux et aménagements de ce dernier sont ainsi présentés comme la manifestation de la *truphè* du personnage, ce qui voile d'une interprétation critique l'évocation de ce lieu délicieux.

Enfin, la citation concernant le Spartiate Cléonymos est la plus intéressante pour notre propos. Dans le contexte d'origine, le général prend à Métaponte des otages à titre de garantie et il est même le premier à oser, dans ce cadre-là, prendre des femmes. La citation de Douris n'est pas explicite, mais la précision relative à leur beauté et à leur naissance suggère que Cléonymos, réputé pour son goût de la luxure, a bien l'intention d'abuser d'elles. Du reste, dans son récit de l'événement,

[38] Diodore XX, 38-42.

[39] Diodore XXI, 8 et Strabon VI, 1, 5.

[40] Diodore XX, 104, 3.

[41] La transplantation d'une citation historique de Douris s'accompagne aussi parfois, non d'un effacement, mais d'une banalisation du contexte d'origine. Le cas est flagrant dans le F 7 (Ath. XIII, 606c-d): «C'est l'histoire de l'amour d'un dauphin pour un enfant à Iasos, comme le raconte Douris dans le livre IX. Son récit porte sur Alexandre et voici ce qu'il dit: "Il fit venir l'enfant d'Iasos. En effet, il vivait dans cette ville un enfant du nom de Denys qui, avec les autres enfants, au sortir de la palestre, se baignait dans la mer; or un dauphin s'avança hors de l'eau vers lui, le prit sur son dos, le porta au large en nageant, puis le ramena à terre."»

Dans l'anecdote rapportée dans les *Deipnosophistes*, la présence d'Alexandre n'apparaît que fugitivement dans l'annonce de la citation. Or la même histoire est rapportée par Pline (*N.H.*, IX, 8, 27) qui poursuit le récit en disant que le jeune garçon avait été à la suite de cela appelé par Alexandre à Babylone comme prêtre de Poséidon. La version initiale de Douris comportait très probablement cette fin, car l'anecdote, comme bien souvent dans la geste d'Alexandre, devait avoir pour fonction de créer un lien entre la cité d'Iasos et le passage du Macédonien. Tout cet environnement est oblitéré chez Athénée.

Diodore confirme cette interprétation lorsqu'il précise que Cléonymos avait aussi réclamé ces otages pour satisfaire son goût de la débauche[42]. Chez Athénée, en revanche, le fait change totalement d'orientation. Il se situe dans la très longue intervention du grammairien Myrtilos au livre XIII, adressée «aux philosophes», sur les différents objets d'amour, en particulier sur la pratique de la pédérastie[43]. Myrtilos met en garde les philosophes contre cet amour παρὰ φύσιν, «contre nature» (XIII, 605d), faute contre la déesse de l'amour Aphrodite. La citation de Douris vient à ce moment-là, avec la formule d'introduction de Myrtilos: «Il me semble, en effet, que le Spartiate Cléonymos a agi conformément à la nature (κατὰ φύσιν) lorsque, premier des hommes à agir ainsi, il a pris en otage…». L'épisode est totalement réinterprété: Cléonymos passe du statut d'anti-modèle historique à celui de modèle moral pour ses mœurs sexuelles!

Les *Histoires macédoniennes,* quant à elles, donnent lieu à seize citations dans les *Deipnosophistes*. Il est clair qu'Athénée en retient de manière privilégiée non pas les faits, mais les personnages historiques. Or, lorsqu'ils sont intégrés dans la matrice des *Deipnosophistes*, en changeant de contexte, ces personnages eux-mêmes changent aussi de paradigme: ils passent du paradigme vertical et diachronique des personnages historiques inscrits dans des époques successives au paradigme horizontal et générique des hommes de pouvoir au comportement dévoyé et marqué par la *truphè*.

Les personnages présents dans les citations de Douris sont Polyperchôn, le roi de Chypre Pasikypros, les rois de Sparte Cléonyme et Pausanias, Denys le tyran de Sicile, Démétrios de Phalère, Démétrios Poliorcète, les rois perses en général, l'Assyrien Sardanapale, Alexandre et ses compagnons. Dans quel contexte Athénée les insère-t-il et comment le changement de paradigme s'opère-t-il?

La plupart des personnages sont utilisés pour illustrer les diverses manifestations de la *truphè* chez les hommes de pouvoir: la prodigalité (F 4; F 35); le culte de la personnalité (goût de la flatterie: ithyphalle F 13); la politique des grands travaux (F 19); les vêtements luxueux à la perse (F 14). Le champion de cette catégorie, celui qui incarne le *nec plus ultra* de la *truphè*, est incontestablement le fils d'Antigone, Démétrios Poliorcète. Πάντας ὑπερέβαλεν, dit Douris de ce personnage, sur lequel il est révélateur qu'Athénée emprunte là sa citation la plus longue à l'œuvre du Samien (F 14). Cette démesure est à son paroxysme à la fin de ce passage, quand, lors des fêtes qui lui sont consacrées, Démétrios est représenté sur le *proskènion* du théâtre en train de chevaucher la terre habitée.

D'autres citations, après arrachement à leur contexte proprement historique à l'intérieur de l'œuvre de Douris, sont intégrées dans des développements sur la danse et la boisson. Elles mettent l'accent sur une autre conséquence du comportement dévoyé des hommes de pouvoir: leur goût pour la boisson annihile tout contrôle d'eux-mêmes. Douris fournit un exemple et un contre-exemple. L'exemple est Polyperchôn (F 12): ce grand stratège ne le cède en rien à personne sur le plan militaire. Mais il fait pitié quand il est ivre, tant il est indécent à son

[42] Diodore XX, 104, 3.
[43] À partir de 602f.

grand âge de danser et de porter un costume de théâtre : la crocote et les sandales sicyoniennes. À l'inverse, les rois de Perse ne s'enivrent qu'un jour par an et la danse est considérée chez eux comme un sport (F 5).

Ainsi, l'insertion des citations se caractérise d'abord par l'effacement ou la banalisation du contexte historique ainsi que par la prédominance des personnages définis par un trait de caractère ou de comportement. Certaines citations cependant connaissent aussi, à des degrés variés, une inflexion, voire une distorsion de leur sens. Ces transformations sont en fait liées à la sélection opérée par Athénée.

III. Pourquoi citer Douris ? Sélection et représentation de l'œuvre de Douris

Comme on l'a rappelé, Douris est un auteur polygraphe, même si son œuvre a majoritairement un contenu historique. Ainsi, un ouvrage comme les *Chroniques de Samos* retrace l'histoire de l'île tout en accordant une large place à des développements ethnographiques tels que l'évocation des fêtes célébrées en l'honneur d'Héra (F 60). Cette diversité fait donc *a priori* de l'œuvre de Douris un puits à citations potentiel pour Athénée. Ce dernier opère forcément une sélection. Or les principes qui déterminent ce choix ne sont pas explicites. De plus, leur élucidation est rendue difficile à la fois par la complexité générale de l'œuvre et par la nécessaire prise en compte de la spécificité de chaque historien. Concernant Douris, nous proposerons deux éléments de réponse. Dans les *Deipnosophistes*, les citations font l'objet d'un agencement en séquences. Celles-ci sont de différents types et les citations qui composent chacun d'entre eux remplissent donc une fonction structurelle précise. C'est donc la composition de la séquence qui va commander au choix de l'une ou l'autre citation de Douris. Cependant, à entrer ainsi au plus profond de l'œuvre, il ne faut pas perdre de vue son essence même, qui est d'être un banquet. Les citations, comme les plats, y sont au service de la performance symposiaque.

A. L'utilisation des citations de Douris dans les séquences de citations

La lecture attentive d'Athénée fait clairement apparaître que derrière la conversation-fleuve des sages au banquet se cache une œuvre très concertée. Chaque intervention, centrée sur un thème plus ou moins précis, est composée de citations qui sont organisées en séquences. On a, par exemple, une séquence sur des instruments de musique rares comme la sambuque ou la *magadis*[44]. C'est ainsi que la citation, extraite de son contexte d'origine, s'inscrit dans une nouvelle logique, celle de son contexte de réception. Cette nouvelle logique donne une dynamique à chaque séquence de citations. Comme l'ont montré Christopher Pelling et Christian Jacob[45], les citations d'une séquence ne s'enchaînent pas

[44] C'est dans cette séquence que s'incrit le F 28 (Ath. XIV, 636f).
[45] PELLING 2000, p. 171-190 et JACOB 2004b, p. 170.

mécaniquement entre elles : elles participent d'une « stratégie associative ». Mais ce principe d'association n'est pas toujours immédiatement visible, il varie et peut être, selon les cas, ou évident ou très subtil. Quelles fonctions les citations de Douris occupent-elles donc dans les séquences où elles sont incluses ? On peut en dénombrer six :

1°. L'accumulation simple

La citation s'inscrit dans un catalogue de catégories (et non pas dans un thème) et n'a pour fonction que de le grossir[46]. Les citations se succèdent selon le principe de la juxtaposition. Parmi celles de Douris, on peut signaler le fragment F 57 (Ath. I, 19f) : alors qu'au livre I, à propos de l'hommage que les Grecs rendent aux talents manuels, se construit un catalogue de noms de jongleurs et autres prestidigitateurs, Athénée cite un passage de Douris sur le magicien Nymphodoros, avant de passer aux clowns.

2°. La recherche (ζήτησις)[47]

La séquence constitue une recherche progressive en vue d'une élucidation. La citation sur la *magadis* (F 28 = Ath. XIV, 636f) s'inscrit ainsi dans une séquence consacrée à des instruments de musique anciens. Cette sorte de harpe est un instrument rare que les savants du banquet d'Athénée tentent de cerner en menant une recherche par citations successives. Selon Douris, la *magadis* tire son nom d'un Thrace du nom de Magdios[48].

3°. L'illustration

La citation proposée vient illustrer une thématique : la *truphè*[49], la prodigalité (ἀσωτία)[50], l'amour entre hommes et animaux[51], le goût des rois pour la boisson…

4°. La démonstration

La citation constitue une preuve par l'exemple. Ainsi au livre XIII, qui est le seul livre à porter un titre dans le colophon, à savoir *Sur les femmes*, une des affirmations avancées est que les femmes sont des objets de perdition pour les hommes. La meilleure preuve en est qu'elles sont à l'origine de grandes guerres. Une citation de Douris (F 2 = Ath. XIII, 560b) vient appuyer cette idée : la guerre de Troie a eu lieu à cause d'Hélène et la guerre sacrée à cause d'une Thébaine, Théano, enlevée par un Phocidien[52].

[46] Voir ci-dessous la notion de performance dans le banquet d'Athénée.

[47] Voir JACOB 2004b, p. 167-174.

[48] Selon ZECCHINI 1989a, p. 73 n. 114, il s'agit sans doute d'une citation indirecte de Douris, *via* un traité de musique d'Aristoxène.

[49] Voir F 42, F 19.

[50] Les rois dilapideurs de fortune illustrent le thème de l'ἀσωτία : ainsi le roi de Chypre Pasikypros dilapide son bien en vendant son trône et sa cité à Pygmalion (F 4).

[51] C'est l'anecdote du dauphin amoureux du jeune enfant (F 7), racontée après celle du coq amoureux de l'échanson royal et celle du perroquet mourant après la jeune fille dont il était épris.

[52] Il s'agit de la troisième guerre sacrée (356-346 av. J.-C.).

De même, une des discussions sur les instruments de musique évoque la tradition chez les Grecs des temps anciens de se consacrer à la musique. Jouer de la flûte était alors très populaire. Une citation de Douris prouve l'importance que l'on accordée à cet apprentissage (F 29) : Alcibiade avait appris à jouer de la flûte auprès d'un maître très renommé, Pronomos.

Enfin, au livre VI, le sujet de la conversation des sages est la flatterie, qui peut être exercée par les individus, mais aussi par une collectivité, un peuple entier. À preuve, la flatterie des Athéniens à l'égard de Démétrios Poliorcète, démontrée par le fait qu'ils chantèrent une prière ithyphallique lors des fêtes consacrées au roi (F 13).

5°. Le contrepoint

Il arrive que des citations constituent, non des exemples, mais des contre-exemples à l'intérieur de la séquence. Trois citations de Douris ont clairement cette fonction dans les *Deipnosophistes*.

Les divertissements de banquet, combats et danses en armes, sont un des sujets de conversation abordés dans le livre IV. Douris décrit, pour l'indignité et l'extravagance du spectacle, les rois en train de danser. Ainsi Polyperchôn, qui règne sur la Macédoine, danse en tenue à la fois efféminée et théâtrale (F 12). Dans la logique de la séquence, il vient en contrepoint du poète Hégésianax (Ath. IV, 155b). Lors d'un banquet, ce dernier a été invité par Antiochos le Grand à exécuter une danse en armes. Par peur du ridicule, il se sauve de la situation par une pirouette et propose au roi, plutôt que de blesser ses yeux, de faire plaisir à son oreille en lui récitant un de ses poèmes. La juxtaposition volontaire d'Hégésianax et de Polyperchôn a pour fonction de montrer que la retenue n'est pas là où on l'attendrait et, partant, de stigmatiser la conduite royale.

De même, au livre VI, la conversation porte sur les parasites et les flatteurs et décrit Philippe entouré de flatteurs attitrés, tels Cléisophos d'Athènes et Thrasydée de Thessalie, ce dernier obtenant même en retour le titre de tyran de Thessalie. La citation de Douris (F 3) permet de dresser la figure de l'Achéen Arcadion en contrepoint de ces courtisans. Il est l'antithèse du flatteur hypocrite, puisqu'il a préféré l'exil par haine de Philippe et que, malgré l'invite du roi à revenir en Macédoine, il persiste dans ses convictions.

Le dernier cas présente l'intérêt d'être une citation utilisée deux fois, mais avec deux fonctions différentes dans chaque cas. Il s'agit des deux fragments parallèles concernant la coupe d'or que le roi Philippe tenait toujours sous son oreiller (F 37a et b). Ces citations s'inscrivent dans deux contextes différents. Dans le cas de F 37a (livre VI), le sujet est la rareté de l'or et de l'argent dans la Grèce des temps anciens. Philippe prend soin de l'objet précieux qu'est sa petite coupe d'or. La citation fait donc office de preuve. En F 37b, il vient d'être question du luxe effréné des compagnons d'Alexandre qui enveloppent d'or leurs desserts, puis jettent cet or comme un déchet sans valeur. La citation de Douris sur Philippe intervient, cette fois, en contrepoint moralisateur, puisqu'« ils avaient oublié que Philippe avait toujours une coupe d'or de cinquante drachmes sous sa tête quand il dormait ». Ainsi le père d'Alexandre est présenté par Athénée

comme un modèle de simplicité et d'absence de cupidité et, par conséquent, comme le contre-exemple de la *truphè*. Il faut noter le caractère étonnant que revêt cette anecdote chez Douris, car elle va à l'encontre de l'image de Philippe généralement donnée dans les *Deipnosophistes* et dans l'historiographie hellénistique, où le père d'Alexandre n'est pas représenté comme un modèle de vertu. Du reste, Pline interprète la même histoire de façon différente, comme le comble du luxe effréné[53]. Est-ce au départ une invention de Douris ? Peut-être est-ce justement parce que c'est un hapax qu'Athénée s'est intéressé à la citation de l'historien.

6°. La transition

Certaines citations laissent perplexe, tant leur intérêt semble ténu. En réalité, ce sentiment provient du fait que leur fonction, purement extrinsèque, est de faire un pont avec la citation suivante. En effet, comme l'a montré Christopher Pelling[54], l'une des fonctions des citations d'historiens à l'intérieur d'une séquence thématique est de ménager une transition. Ces transitions sont en quelque sorte des paliers d'évolution de la discussion. Dans ce cas-là, la citation a un intérêt intrinsèque très limité et l'orientation de son contenu est forcée. Une des citations de Douris en donne un exemple représentatif[55]. Il s'agit du F 49 (livre I) : « Pendant les banquets, les héros sont assis, ils ne sont pas couchés. Cela se faisait aussi parfois à la cour d'Alexandre, comme le dit Douris. Un jour, par exemple, offrant un repas à 6000 officiers, il les fit asseoir sur des sièges d'argent et des divans sur lesquels il avait fait étendre des draperies de pourpre. »

Ce passage fait référence à l'épisode des noces de Suse. Dans la citation de Douris, cependant, à part la mention d'Alexandre et du grand nombre des officiers, toute référence au contexte historique est effacée. La banalisation effectuée, l'épisode change complètement d'accent et de sens. De fait historique, il devient un fait culturel : à la cour d'Alexandre, on dînait parfois assis. Ce qui est très étonnant, c'est qu'aucune autre source – ni Charès (cité chez Athénée pour ce même épisode) ni Arrien ni Diodore – ne fait spécifiquement état de cette position assise[56] ; bien au contraire, Charès parle avec insistance de lits sur lesquels on s'allonge[57]. Mais au-delà de ce détail surprenant, il faut en revenir à la séquence du livre I dans laquelle s'inscrit la citation de Douris. Le contexte qui précède immédiatement fait état de la décence dont les héros font toujours preuve chez Homère (il n'est pas question de position assise). Or la citation suivante

[53] Pline, *N.H.* XXXIII, 50, qui dénonce le goût effréné de Philippe pour le luxe, de même que celui d'Hagnon de Téos, compagnon d'Alexandre, réputé pour ses célèbres sandales cloutées d'or.

[54] Sur les fragments en fonction de transition, PELLING 2000, p. 181-184.

[55] Toutefois, comme il est tiré de l'Épitomé, il est à interpréter avec les précautions d'usage.

[56] Charès *FGrHist* 125 F 4 (Ath. XII, 538b-539a) ; Arrien, *Anabase* VII, 4, 4-8 ; Diodore XVII, 107, 6. Arrien, *Anabase* IV, 4, 7 dit cependant que l'on installa des *sièges* pour les mariés (θρόνοι ἐτέθησαν τοῖς νυμφίοις).

[57] Par exemple, ἑκατοντάκλινος, κλίνη, κατέκλινεν. Même épisode et même insistance dans Élien, *Histoire variée*, VIII, 7.

évoque une coutume macédonienne propre à captiver l'attention des auditeurs : en Macédoine, les jeunes gens n'ont le droit de dîner couchés au banquet que quand ils ont déjà tué un ours sauvage sans filet. Tant que cet acte de bravoure n'a pas été accompli, l'on dîne assis. C'est ainsi que Cassandre a mangé assis jusqu'à ses 35 ans, car, en dépit de ses talents de chasseur et de sa vaillance, il n'était pas encore parvenu à accomplir cet exploit. En Macédoine donc, le passage de la position assise à la position couchée est déterminé par un rite éphébique, l'initiation passant par l'acte de tuer un ours.

On comprend mieux à présent la raison d'être réelle de la citation de Douris et de l'affadissement complet de l'épisode des noces de Suse : permettre de passer des héros d'Homère au Macédonien Alexandre, pour pouvoir évoquer une plaisante anecdote ethnologique macédonienne (le rite éphébique). La citation de Douris fait office de transition.

Consacrée à l'enchaînement des citations, cette revue a permis de mettre en lumière différents principes associatifs qui vont du procédé le plus élémentaire de la juxtaposition (accumulation) au procédé le plus concerté avec la fonction anticipative (transition) de certaines citations. Cependant cette construction n'a d'effet que dans le cadre où elle s'inscrit, à savoir le banquet.

B. Les citations de Douris au service de la performance symposiaque

Si les convives du banquet des *Deipnosophistes* font preuve d'urbanité dans leurs échanges de propos, ils n'en rivalisent pas moins entre eux de virtuosité. En ce sens, le banquet se définit davantage comme un concours de citation. De fait, un certain nombre d'études récentes sur Athénée ont souligné l'importance de la notion de performance pour appréhender une œuvre telle que les *Deipnosophistes*. Or la performance implique un tour de force, un exploit, mais aussi une mise en scène et une dramatisation. Il émane des *Deipnosophistes*, en tant qu'œuvre écrite, un goût de la performance littéraire, et du banquet fictif une recherche de la performance dramatique. Voyons maintenant la place que trouvent les citations de Douris dans ces deux perspectives.

La recherche de performance littéraire conduit Athénée à citer des traditions rares, voire controversées. Ainsi concernant la mort de Sardanapale, il ne reprend pas seulement le récit canonique de Ctésias dans lequel le complot et l'expédition du Mède Arbakès provoquent le spectaculaire suicide du roi[58] : il reprend aussi la version théâtrale de Douris, dans laquelle Arbakès, choqué d'avoir vu dans le palais le roi maquillé comme une femme et filant la laine, le tue sur-le-champ en lui transperçant le corps, indigné de voir qu'un tel homme puisse régner sur le pays (F 42)[59]. De la même manière, Athénée reprend la version inédite de Douris sur le maître de flûte d'Alcibiade (F 29) : alors que, selon la tradition, l'Athénien

[58] Athénée XII, 529b-d.

[59] Pour LANDUCCI-GATTINONI 1997, p. 104-5, la version de Douris n'est pas une version différente de celle de Ctésias, mais une version maladroitement résumée. De fait, le caractère efféminé du roi (maquillage, occupations), à l'origine de la réaction d'Arbakès, est commun aux deux versions.

apprend l'art de la flûte auprès du satyre Marsyas, la citation de Douris en fait l'élève du maître renommé Pronomos[60].

Cette quête de la performance littéraire se traduit aussi par le goût de la surenchère. L'érudition se manifeste par l'accumulation des citations. Pour la recherche sur la *magadis*, par exemple, Athénée ne cite pas moins de trente-cinq auteurs, une fois ou plus, pour un même traité ou pour des traités différents[61]. C'est aussi le goût de la surenchère qui conduit Athénée à citer des noms de sources différentes, même si celles-ci sont en accord et font le même récit, ce qui *a priori* ne présente pas d'intérêt. Ainsi, pour raconter l'anecdote de l'Achéen Arcadion et de Philippe (F 3), non seulement Athénée cite Théopompe et Douris, qui sont en accord, mais il interrompt la citation de Douris au milieu de l'anecdote, afin de citer Phylarque pour le récit de la fin. Cette méthode du relais permet donc à l'auteur de multiplier les citations.

Mais le banquet, dans sa fiction, est avant tout une performance dramatique. Si la représentation qui s'y joue est rythmée par la succession des plats, sa dimension scénique englobe aussi les citations, qui constituent le texte théâtral. L'on peut alors se demander si le critère de théâtralité n'est pas aussi à prendre en compte pour le choix des citations, de celles de Douris en particulier. Comme le souligne Christian Jacob, le banquet est marqué par la pratique de la récitation[62]. À titre d'exemple, on peut se souvenir de la réaction des convives qui, au livre XIII, après la longue prise de parole du grammairien Myrtilos sur l'amour et les amants, s'extasient sur la puissance de sa mémoire (610b). En matière de récitation, l'aspect quantitatif est important. Mais l'aspect qualitatif l'est tout autant, car la qualité du texte à réciter rend plus facile sa mise en valeur orale qui met elle-même en valeur le récitant. Or Athénée cite précisément Douris pour le contenu poétique ou la théâtralité de ses écrits.

Trois citations de Douris par Athénée contiennent des vers. La citation F 13 reprend le poème ithyphallique chanté par les Athéniens en l'honneur de Démétrios Poliorcète ; en dépit de sa longueur (il est composé de dix-sept distiques), il le cite *in extenso*. Pour Douris, l'ithyphalle trahit la *truphè* du personnage, au même titre que le nom d'une de ses maîtresses, Lamia, donné en épiclèse à Aphrodite. Le poème montre aussi de façon éclatante l'attitude d'adulation aveugle des Athéniens. Il constitue aussi un agrément poétique dans la narration historique. Pour Athénée, en revanche, c'est un morceau théâtral : il cesse de citer Démocharès sur ce sujet afin de privilégier la citation de Douris[63].

Douris aime bien aussi les traits d'esprit. Dans la citation du F 3 déjà, Arcadion, qui s'est volontairement exilé par haine de Philippe, rencontre à Delphes ce dernier, qui lui demande : «Jusqu'à quand resteras-tu en exil ?».

[60] À l'opposé, Plutarque raconte que, quand Alcibiade atteignit l'âge des études, il refusa de jouer de l'aulos, parce que l'instrument non seulement déformait les traits de celui qui soufflait dedans, mais l'empêchait aussi d'exercer l'art de la parole (*Alcibiade*, 2, 5-7).

[61] XIV, 634c-637a. Douris fait partie des auteurs cités (F 28).

[62] JACOB 2004b, p. 162-7.

[63] On citera aussi les vers d'Asios du F 60 et dans une moindre mesure le vers de Siron de Soles dans le F 10.

Arcadion lui répond : « Jusqu'à ce que j'arrive chez des gens qui ne connaissent pas Philippe ! ». Or cette phrase est une parodie d'un vers de l'*Odyssée* (XXIII, 269[64]) : lorsqu'Ulysse raconte à Pénélope l'itinéraire suivi pour se rendre au pays des morts : « < je devais continuer > jusqu'à ce que j'arrive chez des gens qui ne connaissent pas la mer ! ». Le bon mot d'Arcadion cité une première fois par Douris est repris à son tour par Athénée[65].

Ainsi, en analysant la fonction structurelle des citations et leur qualité dramatique, nous avons mis au jour certains critères de sélection extérieurs à leur contenu profond, sur lesquels nous allons revenir maintenant. À voir la répartition des citations de Douris dans les *Deipnosophistes* d'Athénée[66], on ne peut que constater leur prédominance dans le livre XII, consacré à la *truphè*. On connaît la récurrence de ce thème dans toute l'historiographie hellénistique, marquée par les conquêtes d'Alexandre et le contact avec les cultures de l'Orient. La *truphè*, à la fois mollesse et relâchement, goût effréné du luxe et de la débauche, est un thème récurrent dans l'œuvre de Douris et dans celle d'Athénée qui lui consacre un livre. Cette thématique est en tout cas un point commun, voire un trait de connivence intellectuelle et morale) entre le citateur et sa source. En effet, pour Athénée, un des lieux privilégiés où se déploie la *truphè* est précisément le banquet. La profusion des plats, la façon de se vêtir et de se conduire dans ce moment social sont l'occasion de stigmatiser les changements moraux induits par cette débauche sociale. Douris, quant à lui, décrit la *truphè* chez les hommes de pouvoir et montre qu'elle est répandue partout : chez les rois d'Assyrie (Sardanapale), chez Alexandre et ses compagnons ainsi que chez leurs successeurs, en particulier les deux Démétrios, dont il décrit l'habillement fastueux avec force détails (F 19 et F 10), chez un roi de Chypre, chez les tyrans de Sicile et même chez les rois de Sparte (Pausanias). Il semblerait donc que ce soit cette dimension morale de l'histoire de Douris qui intéresse Athénée au premier chef.

Conclusion

Deux axes principaux et complémentaires ont structuré notre étude des fragments de Douris chez Athénée. Le premier était sous-tendu par la question de la représentativité : ces fragments sont-ils représentatifs de l'œuvre de Douris (ou de ce que l'on en sait par les autres citateurs) et quelle image renvoient-ils des écrits de cet auteur polygraphe ? Alors qu'une première approche extérieure, se fondant sur le nombre des titres cités, laissait présager une bonne représentation de l'historien chez Athénée, l'analyse des fragments eux-mêmes conduit à la

[64] Et non pas XI, 22 comme l'indique JACOBY 1926a dans l'édition du fragment (on note quelques différences entre les deux vers).

[65] Il ne cite pas en revanche le péan de Lysandre, mais y fait juste allusion (F 26). On ne s'arrêtera pas ici sur la description très théâtrale du costume de Démétrios dans les F 10 et F 14.

[66] Voir appendice.

conclusion inverse. Les citations de Douris dans les *Deipnosophistes* ne donnent pas une représentation claire et fidèle de l'œuvre du Samien. En effet, non seulement elles renseignent peu sur la structure générale des différents ouvrages, mais elles en donnent une image biaisée. Le contenu fondamental à dimension historiographique est, par le jeu de la décontextualisation, affaibli voire annihilé et seules sont privilégiées ses composantes morales et érudites. Ainsi, paradoxalement, ces citations ne forment pas dans leur ensemble une historiographie fragmentaire, mais une *variatio erudita sine historia*.

Quant au second axe de cette réflexion, consacré à Athénée en tant que citateur de Douris, il a montré le travail opéré par lui *sur* et *avec* les citations. Celles-ci constituent un matériau auquel il fait subir différents degrés de modelage selon leur nouveau contexte d'insertion. C'est avec elles qu'Athénée bâtit ses *Deipnosophistes*, œuvre très concertée et maîtrisée dans laquelle l'organisation des citations ne laisse rien au hasard. Les citations ne sont pas pour Athénée ce que sont les ornements des Samiens lors des fêtes d'Héra, une profusion de luxe exhibée par *truphè* : elles participent de la performance du banquet, tant fictif que littéraire.

Appendice : les fragments de Douris chez Athénée

1) Athénée I, 17f = *FGrHist* 76 F 49. Lors d'un banquet, Alexandre régale ses convives assis (*Histoires macédoniennes*).
2) I, 19f = F 57. Le magicien Nymphodoros (*Histoires d'Agathocle ?)*.
3) IV, 155c = F 12. Le Macédonien Polyperchôn et la danse (*Histoires macédoniennes* XVII).
4) IV, 155d = F 37b. La coupe d'or de Philippe (*Histoires macédoniennes*).
5) IV, 167d = F 4. La prodigalité du roi de Chypre Pasikypros (*Histoires macédoniennes* VII).
6) IV, 184d = F 29. Alcibiade et l'art de la flûte (*Euripide et Sophocle)*.
7) VI, 231b-c = F 37a. La coupe d'or de Philippe (*Histoires macédoniennes*).
8) VI, 249c-d = F 3. Philippe et l'Achéen Arcadion (*Histoires macédoniennes* V).
9) VI, 253d-f = F 13. Poème ithyphallique des Athéniens pour Démétrios (*Histoires macédoniennes* XXII).
10) X, 434e-f = F 5. Les rois perses et la boisson (et la danse) (*Histoires macédoniennes* VII).
11) Athénée XI, 504b = F 72. Les *Mimes* que Platon avait toujours sous la main (œuvre non précisée).
12) XII, 525e-f = F 60. La *truphè* des Samiens, par exemple, lors des fêtes célébrées en l'honneur d'Héra (citation des vers d'Asios) (*Chroniques samiennes*).
13) XII, 529a = F 42. La mort de Sardanapale (*Histoires macédoniennes*).
14) XII, 532d-f = F 35. Charès et Adaios le Coq (*Histoires macédoniennes* ?).
15) XII, 535e-536a = F 14. Richesse des vêtements de Pausanias roi de Sparte, de Denys tyran de Sicile et de Démétrios (*Histoires macédoniennes* XXII).
16) XII, 542a = F 19. Le lieu-dit « corne d'Amalthée » aménagé par Gélon (*Histoires d'Agathocle* IV).
17) XII, 542b-e = F 10. Train de vie dispendieux (*truphè*) de Démétrios de Phalère (*Histoires macédoniennes* XVI).

18) XII, 546c-d = F 15. Goût immodéré pour la boisson des princes d'autrefois. Exemples épiques : Achille et Agamemnon (*Histoires macédoniennes* XXIII).
19) XIII, 560b = F 2. De même qu'Hélène déclencha la guerre de Troie, une femme est à l'origine de la guerre sacrée (*Histoires macédoniennes* II).
20) XIII, 560f = F 52. Olympias et Eurydice, deux femmes à l'origine de la première guerre sacrée (œuvre non précisée).
21) XIII, 605d-e = F 18. Le roi spartiate Cléonymos et ses deux cents otages-femmes en Grande Grèce (*Histoires d'Agathocle* III).
22) XIII, 606c-d = F 7. L'amour d'un dauphin pour un enfant (livre IX d'une œuvre non précisée).
23) XIV, 618b-c = F 16. Le Numide Siritès, l'inventeur de la flûte ou «Libyenne» (*Histoires d'Agathocle* II).
24) XIV, 636f= F 28. L'instrument de musique appelé *magadis* (*Sur la tragédie*).
25) XV, 696e = F 26. Composition avec refrain du péan écrit pour Lysandre et chanté à Samos *(Chroniques samiennes*).

LES FRAGMENTS DE PHYLARQUE CHEZ ATHÉNÉE

Guido SCHEPENS
(Katholieke Universiteit Leuven)

RÉSUMÉ. – Phylarque a mauvaise réputation. Polybe le critique notamment pour avoir adopté un mode d'écriture sensationnel à la manière des poètes tragiques, sans égard pour la vérité ; Plutarque se fait l'écho de cette critique, et les fragments conservés, notamment ceux qu'a transmis Athénée, donnent l'impression de la justifier, si bien que la critique moderne tend encore à croire que le reproche de sensationnalisme formulé par Polybe était fondé.

On cherche ici à définir l'importance relative des *Deipnosophistes* d'Athénée comme source d'information sur les *Histoires* de Phylarque. Tout d'abord, les matériaux transmis par Athénée sont de première importance, tant par leur quantité que par leur qualité. Mais Athénée n'est pas pour autant un guide infaillible pour reconstituer les principales caractéristiques des *Histoires*. Sa sélection particulière de sujets propres à illustrer les différents thèmes de la conversation des sophistes débouche sur une image partielle et déformée de ses contenus : l'accessoire et l'anecdote dominent aux dépens des faits historiques. De plus, l'auteur a coutume de faire des citations tronquées et décontextualisées qui privent la critique moderne d'éléments d'appréciation sur l'importance, la fonction et la signification qu'avaient les passages cités dans l'œuvre d'origine.

En méconnaissant l'activité créatrice d'Athénée, l'interprétation traditionnelle n'évite pas l'argument circulaire d'après lequel les extraits qu'il donne sont caractéristiques des principaux thèmes traités par Phylarque, lesquels auraient précisément attiré Athénée vers son œuvre. Reconnaître qu'Athénée est un auteur à part entière permet d'aborder les fragments selon une perspective nouvelle. Telle citation (F 42) est, par exemple, si bien enchâssée dans le contexte narratif de la querelle entre Cynulcus et Myrtilos que l'on peut mettre en doute sa qualité de fragment de Phylarque. Et les fragments sur la *truphè* permettent de montrer que le thème n'avait pas le même sens pour les deux auteurs. Pour conclure, les citations d'Athénée, malgré leur nombre et leur importance, ne permettent pas de saisir de manière directe et transparente les caractéristiques historiques de l'œuvre de Phylarque.

ABSTRACT. – Phylarchus is ill-reputed among Greek historians. Polybius criticizes him, above all, for having adopted a sensational mode of writing his history in the manner of the tragic poets, with no regard for truth. Plutarch echoes these criticisms. The extant fragments, and especially those transmitted by Athenaeus, may seem to confirm them. Current scholarly opinion still tends to believe that Polybius' reproach of sensationalism was justified.

The present paper is an attempt to define the relative importance of Athenaeus' *Deipnosophistae* as a source of information on the *Histories* of Phylarchus. First, the materials transmitted by Athenaeus are both quantitatively and qualitatively of first rate importance. However, Athenaeus is not an unproblematic guide for recovering the main features of the *Historiae*. His idiosyncratic selection of subjects from this work with the sole intent of illustrating the various themes of conversation of the sophists results in a partial

and distorted picture of its contents: *parerga* and anecdotes predominate at the expense of historical facts. The author's habit, moreover, of making truncated and decontextualized quotes deprives the modern critic of precious elements for assessing the relative importance, function and meaning of the quoted passages in the original work.

The traditional interpretation, inasmuch as it disregards Athenaeus' own creative effort as an author, does not avoid a circular argument in holding the view that his excerpts are characteristic of the main themes treated in Phylarchus, which must have made his work particularly attractive to Athenaeus. The realization that Athenaeus is an author in his own right, creates an entirely new perspective for dealing with the fragments. For instance, one quote (F 42) is embedded in the narrative context of the quarrel between Cynulcus and Myrtilos in such a way as to cast doubt on its claim to figure as a Phylarchan fragment. And the fragments concerned with *tryphe* illustrate the dissimilar treatment of themes in Athenaeus and Phylarchus. In sum, this investigation shows that there is no direct or easy way that leads from Athenaeus' numerous and important quotes to a safe and adequate understanding of the historiographical features of Phylarchus' work.

*
* *

Phylarque d'Athènes ou de Naucratis[1] est surtout connu pour ses *Histoires* en 28 livres, une histoire contemporaine du monde grec et des royaumes hellénistiques portant sur le règne des Épigones et la majeure partie du III^e^ siècle av. J.-C. D'après les données de la *Souda*, les *Histoires* recouvraient l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse (272 av. J.-C.) et descendaient jusqu'à la mort de Ptolémée Évergète (221/220 av. J.-C.), de Bérénice (220 av. J.-C.) et de Cléomène de Sparte (220/219 av. J.-C.). Outre quelques œuvres d'inspiration mythologique (un *Épitomé de mythes,* une *Épiphanie de Zeus* et des *Agrapha*) et un traité *Sur les inventions*, la *Souda* fait également mention d'un ouvrage *Sur les événements sous Antiochos et Eumène* (appendice aux *Histoires* ou monographie indépendante) et de 9 livres de Παρεμβάσεις (à corriger en Παρεκβάσεις?), probablement une compilation – apocryphe? – des nombreuses digressions que comportaient les *Histoires*[2]. Les *Histoires* et les écrits «mineurs» sont entièrement perdus. Nous ne les connaissons que par des *testimonia* ou des fragments, qui ont été recueillis par plusieurs savants[3].

[1] Athénée II, 58c (*FGrHist* 81 F 50) le dit d'Athènes ou de Naucratis. La *Souda s.v.* Φύλαρχος (*FGrHist* 81 F 50) présente la même alternative, tout en ajoutant que, selon d'autres, il était de Sicyone.

[2] *FGrHist* 81 T 1. Sur les différents problèmes que soulève la liste des ouvrages, voir KROYMANN 1956, col. 471-476.

[3] Les fragments et les *testimonia* (provenant de la *Souda*, Plutarque, Polybe, Denys d'Halicarnasse et Pline l'Ancien) ont fait l'objet d'éditions antérieures par LUCHT 1836, BRÜCKNER 1839 et MÜLLER 1841 (p. 334-358; voir, en outre, p. LXXVII-LXXXI: discussion des *testimonia* et appréciation des «virtutes historicae» de Phylarque). L'édition de référence (qui sera utilisée ici) est celle de JACOBY 1926a *(FGrHist* IIA n° 81). LISSONE 1969 offre, sur la base du texte grec de F. Jacoby, une traduction néerlandaise des *testimonia* et *fragmenta*; son commentaire succinct (p. 115-186) n'apporte guère de neuf par rapport à celui de Jacoby et lui est souvent inférieur.

Phylarque n'a pas bonne réputation. Polybe lui reproche d'avoir gravement manqué à son devoir d'historien : il s'en prend à son goût excessif du pathétique, à sa méconnaissance des causes des événements, à son manque de sérieux dans la recherche historique, à ses mensonges invraisemblables et à ses bévues[4]. Par la véhémence de sa critique, Polybe a su conférer à sa diffamation une remarquable force de persuasion. Ainsi, Plutarque déclare n'avoir de confiance en Phylarque que si son exposé est confirmé par Polybe[5].

Le jugement de Polybe continue à peser sur l'appréciation moderne, « scientifique », de Phylarque[6]. Bien sûr, les philologues et historiens modernes se sont assez tôt rendu compte du fait que les accusations de l'historien de Mégalopolis se révélaient souvent injustes. Dans la première moitié du XIX^e^ siècle, les premiers éditeurs des fragments de Phylarque, J. F. Lucht (1836) et A. Brückner (1839), se sont même donné pour tâche de rectifier ces critiques et d'arracher ainsi l'historien incriminé à l'isolement dans lequel Polybe l'avait plongé[7]. Mais les efforts de ces premiers savants, parmi lesquels il convient de rappeler tout spécialement le nom pionnier de B. G. Niebuhr[8], n'ont pu éviter que, pour l'opinion critique majoritaire, les « éclats » qui nous restent des *Histoires* ne donnent finalement raison à Polybe, du moins en ce qui concerne sa condamnation de la méthode historique de Phylarque. D'après C. Müller (1841), l'historien aurait écrit ses *Histoires* avec des préoccupations plus littéraires qu'historiques et avec l'intention principale d'éveiller chez ses lecteurs des sentiments forts ou, quand ce n'était pas possible, de leur procurer une lecture agréable en racontant des histoires sentimentales ou merveilleuses[9]. C'est

[4] Polybe II, 56-63.

[5] Plutarque, *Aratos* 38, 12. Le commentaire de Friedrich Creuzer à propos de ce passage est significatif : « Wer sieht hier nicht, dass Plutarch durch Polybios Ansehn sich hat blenden lassen ? » (CREUZER 1845, p. 347). Cf. JACOBY 1926b (IIC), p. 141 : « Die kritik hat auf Plutarch eindruck gemacht ». VAN DER STOCKT 2005 est nettement plus réticent concernant l'impact de la critique de Polybe.

[6] Cf. PAYEN 2003, p. 152-153, qui fait remarquer que le grand crédit dont jouit Polybe est assurément l'une des raisons pour lesquelles, parmi les historiens hellénistiques, Phylarque a été beaucoup moins étudié que ses collègues Hiéronymos et Douris.

[7] L'intention de réhabilitation avec laquelle J. F. Lucht a entrepris son édition mérite d'être citée : *praecipue gaudebo si memoriam Phylarchi infami quadam notatam purgasse judices* (LUCHT 1836, p. V). L'introduction *De Phylarchi vita et scriptis* est toujours digne d'être lue (p. 1-46). Voir aussi, dans la même veine, BRÜCKNER 1839, p. 5-18.

[8] LUCHT 1836, p. 2 rappelle que Niebuhr, dans sa dissertation *de fructu, qui historiis ex interpretatione Armenica Chronici Eusebiani ortus sit*, a été le premier à prendre la défense de Phylarque et à le juger équitablement : « *primus aequum et honorificum de Phylarco tulit judicium* ». C'est Niebuhr qui a poussé CREUZER 1845, p. 347 à écrire : « Im Allgemeinen muss eine durch Parteigeist nicht bestochene Kritik den Phylarch gegen Polybios in Schutz nehmen und eingestehen, dass jener die Hauptforderungen, die dieser an den pragmatischen Historiker macht, erfüllt hatte. »

[9] MÜLLER 1841, p. LXXIX écrit : … *in eoque omni studio elaborasse, ut animos variis modis commoveret, et, ubi graves affectus concitare non posset, permulceret ac leniret animos narrandis jocose dictis et rebus miris*. En même temps, cependant, Müller fait observer que Phylarque, tout en n'étant pas lui-même exempt de partialité politique, fut accusé à tort par Polybe d'avoir consciemment falsifié l'histoire : *Phylarchus omisit nonnulla, quae Cleomenis gloriam imminuere poterant vel Achaeis laudi erant, et exaggeravit quae Cleomenes gloriose gesserat, sed volens falsa non effinxit. Atque interdum Phylarchus veriora tradidit quam Polybius* (p. LXXX).

cependant surtout depuis la création de la notion d'historiographie «tragique» par Eduard Schwartz que l'idée d'une rupture avec l'historiographie sérieuse s'est imposée à l'esprit des chercheurs[10]. Pour avoir illustré dans son écriture de l'histoire tous les excès déplorables que l'on associe habituellement à ce courant historiographique, Phylarque, en dépit de quelques tentatives isolées de réhabilitation[11], est largement vu, dans la critique du XX^e siècle, comme un historien justement disgracié. La qualification d'«historiens méconnus» que Paul Pédech, dans son livre paru en 1989, a conférée à Théopompe, Douris et Phylarque, s'applique plus particulièrement à ce dernier. Mais, à en juger par l'appréciation globale que ce savant a donnée des caractéristiques des *Histoires* de Phylarque – «du récit tragique et des histoires merveilleuses est sortie une œuvre où tout était ménagé pour le plaisir du lecteur, un plaisir fait d'émotion, d'attendrissement et de rêve»[12] –, le long chapitre qu'il lui a consacré n'est guère de nature à donner une idée plus équitable de ses mérites historiographiques. Un tel jugement s'inscrit toujours clairement dans le courant dominant de la recherche, qui consiste à traiter Phylarque à la lumière des critiques de Polybe, même si le reproche le plus malveillant – celui d'avoir inventé mensongèrement les faits (Polybe II, 58, 12) – n'est plus retenu[13]. Dans la même veine, Klaus Meister, après avoir examiné à fond les accusations portées par Polybe contre Phylarque, est d'avis que celles-ci s'avèrent le plus souvent sans pertinence pour ce qui est des faits litigieux, mais qu'elles se montrent, en revanche, bien fondées pour tout ce qui relève de sa manière «sensationnelle» d'écrire l'histoire[14]. Dernièrement, ce critique allemand a dressé le bilan suivant[15]: «Polybios… kritisiert Ph.' Parteinahme für Kleomenes sowie seine antiachaiische Tendenz und

[10] SCHWARTZ 1896a.

[11] AFRICA 1961; STRASBURGER 1975[3], p. 78-85 (= *SAG,* II, p. 963-1016, surtout p. 999-1003).

[12] PÉDECH 1989, p. 393.

[13] En effet, contrairement à ce que le titre de son livre *Trois historiens méconnus* pourrait faire croire, P. Pédech n'entreprend qu'une réhabilitation partielle de l'historien Phylarque. S'attachant surtout à se faire une idée du contenu des livres perdus et de l'économie globale de l'œuvre, entre autres à l'aide des résultats de la *Quellenforschung* sur la base d'auteurs comme Plutarque, Justin / Trogue Pompée et Polyen, son essai se présente, en premier lieu, comme une tentative intéressante et bien utile de recontextualisation *historique* des fragments. L'analyse a pour résultat de reconnaître Phylarque comme une source fondamentale, de référence – la seule qui ait traité l'ensemble de la période des cinquante-quatre ans compris entre l'invasion de Pyrrhus dans le Péloponnèse, en 272, et la mort de Cléomène en 220/19. En même temps, elle se révèle plutôt décevante du point de vue des problématiques *méthodologique* et *historiographique*, qui sont ici au centre de nos préoccupations. Aucune discussion n'est consacrée au problème de la réutilisation des textes de Phylarque par les citateurs ultérieurs. Le nom d'Athénée restant quasiment absent de l'exposé, Pédech ne s'interroge nulle part sur l'enjeu des choix opérés par l'auteur des *Deipnosophistes*. Les recherches de P. Pédech, il faut le dire, ont été menées en un temps où la réflexion sur la notion de fragment n'était pas encore très répandue. Ce sont seulement les recherches des dernières années qui nous ont fait prendre une conscience de plus en plus nette des adaptations auxquelles se livrent volontiers les auteurs antiques quand il «citent» un texte. Voir à ce propos LENFANT 1999; cf. SCHEPENS (à paraître).

[14] MEISTER 1975, p. 93-126. Critiquant la théorie de l'historiographie tragique, Meister propose de caractériser l'histoire de Phylarque de manière plus adéquate par la notion centrale de τερατεία («Sensationshistorie»).

[15] MEISTER 2000.

wirft ihm zurecht eine „sensationsbetonte Darstellung“ (*terateía*) vor. Ph.’ Werk enthielt zudem viele histor. fragwürdige Exkurse, u. a. wunderbare Begebenheiten (F 10, 17, 35), seltsame Tiergeschichten (F 4, 26, 28, 38, 61), mannigfaltige Anekdoten (F 12, 31, 40, 41, 75) und allerlei Liebesaffären (F 21, 24, 30, 32, 70, 71, 81). Deshalb ist seine Glaubwürdigkeit (entgegen [H. Strasburger]) nicht hoch zu veranschlagen. Den Stil des Ph. beurteilt Dionysios von Halikarnassos (Dion. Hal. comp. 4) sehr negativ.»

Les fragments auxquels Klaus Meister fait appel pour étayer sa thèse proviennent en majorité des *Deipnosophistes* d’Athénée. La question se pose donc de savoir si c’est à bon droit que ces fragments sont invoqués par lui, comme par d’autres critiques, pour condamner les *Histoires* de Phylarque comme un ouvrage fondamentalement vicié par son penchant pour l’anecdote et pour toutes sortes de curiosités, par sa recherche des émotions fortes et son moralisme, par son engouement pour les histoires érotiques et la représentation «sensationnelle» ou «tragique» des événements.

Notre étude des fragments d’Athénée comportera trois parties. Dans un premier temps, nous présenterons quelques aspects quantitatifs du dossier. Ces données visent à établir que les citations d’Athénée constituent une source indispensable, particulièrement importante pour notre connaissance des *Histoires* perdues. Dans une seconde partie seront examinés quelques aspects qualitatifs des fragments fournis par Athénée. Nous n’essaierons pas seulement d’estimer leur degré d’authenticité et de nous prononcer sur la représentativité des choix effectués par Athénée: il nous faudra également aborder la question des distorsions qui peuvent affecter le sens original des textes reproduits. En troisième lieu, et en guise de conclusion, nous nous pencherons sur la question de savoir quelle signification et quelle valeur peuvent avoir les fragments d’Athénée pour notre connaissance de l’œuvre historique de Phylarque.

I. Une source quantitativement importante

Parmi les auteurs qui ont conservé des fragments de Phylarque, Athénée arrive largement en tête avec 42 citations sur un total de 85. Plutarque et Polybe suivent à bonne distance avec respectivement 12 et 6 citations[16]. Le nombre exact des fragments qui survivent de l’œuvre historiographique de Phylarque peut donner lieu à discussion. N’incluant pas les *fragmenta incerta* (F 84 et 85), Paul Pédech et Giuseppe Zecchini comptent 83 textes au total[17]. L’un des deux fragments incertains étant un texte transmis par Athénée (XIV, 639d = F 84), Zecchini lui attribue 41 fragments[18]. Dans ce nombre est inclus le F 19 sur le caractère rieur

[16] La délimitation des fragments chez Polybe pose des problèmes quasiment inextricables (voir *infra*), mais pour ne pas compliquer inutilement les choses, je me base pour la «statistique» sur l’édition de Jacoby.

[17] PÉDECH 1989, p. 400; ZECCHINI 1989a, p. 80-81.

[18] ZECCHINI 1989a, p. 80 précise que ces fragments sont issus de 35 citations, dont certaines fournissent plus d’un fragment.

(φιλόγελως) du roi Démétrios Poliorcète, considéré cependant par Zecchini comme ayant été attribué par erreur au livre X des *Histoires*: il s'agirait d'une sorte de doublon du renvoi correct au livre VI, où l'on retrouve la même caractéristique (φιλόγελως) de Démétrios, cette fois-ci illustrée par l'anecdote fameuse dans laquelle le roi comparait, non sans humour, la cour de Lysimaque à une scène comique (F 12)[19]. Athénée n'est, certes, pas infaillible, d'autant plus que sa familiarité avec le texte de Phylarque semble avoir été telle que, contrairement à ses habitudes, il s'est permis, de temps à autre, de le citer par cœur[20]. Mais on ne peut rien affirmer ici avec certitude: pourquoi notre historien n'aurait-il pu revenir plus d'une fois sur le même sujet[21]? Plusieurs fragments suggèrent qu'il s'intéressait à la petite histoire, qui lui sert à peindre le caractère des grands hommes.

Une autre citation dont l'authenticité n'est pas au-dessus de tout soupçon concerne le passage où Phylarque aurait affirmé qu'«on ne peut voir, dans les villes de Kéos[22], ni courtisanes ni joueuses de flûte» (XIII, 610d = F 42). Ce texte joue un rôle-clé dans la dispute qui, à la fin du livre XIII, oppose les interlocuteurs Cynulcus et Myrtilos: le philosophe Cynulcus se vante de pouvoir localiser le passage dans le livre XXIII de Phylarque, tandis que le grammairien Myrtilos affirme ne jamais avoir rencontré pareille affirmation lors de ses lectures, pourtant exhaustives, de cet ouvrage. Puisque, en définitive, c'est l'auteur Athénée qui, dans l'un et l'autre cas, parle à travers ses personnages, on pourrait, dans la logique de cet «obsédé de l'érudition» être enclin à se fier davantage à la personne qui cite le texte qu'à celle qui avoue l'ignorer. Mais pour pouvoir apprécier les termes exacts du problème, il importe de regarder de plus près le contexte dans lequel Athénée transmet ce «fragment». Après l'interminable «catalogue» de Myrtilos sur l'homosexualité, la beauté et les courtisanes (XIII, 563d-566e; 571a-610b) – illustré, entre autres, par plusieurs citations des *Histoires* de Phylarque munies de références bibliographiques précises – le philosophe cynique Cynulcus prend la parole pour décrier, une fois de plus[23], l'étalage de tant de vaine érudition. Voici le dialogue:

[19] Plutarque, *Démétrios,* 25 raconte la même petite histoire dans un contexte où sont mentionnées d'autres anecdotes illustrant l'hostilité et la rivalité entre les deux rois. Le texte de Plutarque recoupe en partie le F 31 (= Ath. VI, 261b) de Phylarque.

[20] ZECCHINI 1989a, p. 82-83.

[21] Voir le commentaire de JACOBY 1926b (IIC), p. 137, qui a cependant édité ce fragment dans le corps de caractères le plus petit.

[22] Le manuscrit présente une leçon fautive (κίων) qui peut être corrigée en Χίων «de Chios» ou en Κείων «de Kéos», cette dernière correction étant adoptée par les éditeurs. Traitant de l'île de Kéos, Héraclide Lembos mentionne une réglementation concernant l'εὐκοσμία des femmes (*Exc. Pol.*, 28). Ce témoignage nous permet peut-être d'interpréter la phrase attribuée par Cynulcus à Phylarque ὅτι… οὔτε ἑταίρας οὔτε αὐλητρίδας ἰδεῖν ἔστι dans le sens que l'on ne trouve point de femmes de plaisir dans l'île plutôt que dans le sens qu'il leur était interdit de se montrer en public.

[23] En XIII, 567a et 570b, Cynulcus n'épargne pas ses sarcasmes à Myrtilos: tout en le représentant comme son homonyme, le poète comique «Myrtilos» (XIII, 566e), il se moque de la «belle érudition» (ὠ τῆς καλῆς σου πολυμαθίας) de ce «plus érudit de tous les grammairiens» (γραμματικώτατε). Sur le rôle de leur antagonisme dans la construction du livre XIII, voir WILKINS 2000b, p. 32.

« Après que Myrtilos eut successivement passé en revue tous ces exemples et comme tous l'admiraient pour sa mémoire, Cynulcus prit la parole : "Érudition ! Ah ! Rien de plus vain !", disait Hippon l'athée. Mais même le très religieux Héraclite dit : "L'érudition ne donne pas la sagesse." Timon aussi disait : "L'étalage d'érudition : rien de plus vain !" À quoi bon nous assommer de tant de noms, mon cher lettré ? Ils sont plus à même de perturber l'auditeur que de le rendre sage ! (…) En fait, tu ne sais même pas, bien que tu cites continuellement Phylarque, que dans les villes de Kéos on ne peut voir ni courtisanes ni joueuses de flûte." Alors Myrtilos demanda : "Où diantre Phylarque a-t-il dit cela ? J'ai pourtant lu son histoire en entier." Et comme Cynulcus répondait : "Dans le livre vingt-trois !", Myrtilos dit : "N'ai-je pas raison de vous avoir tous en haine, vous les philosophes, qui avez en haine les lettrés, vous que le roi Lysimaque a chassés de son royaume par décret officiel, comme le rapporte Carystios dans ses *Commentaires historiques* ?" » (XIII, 610b-e)

Quelle crédibilité peut-on accorder au renvoi fait dans un tel contexte au livre XXIII de Phylarque ? À ce point de sa recréation des dialogues entre lettrés, l'auteur des *Deipnosophistes* met en scène Cynulcus pour lui faire persifler la vaine érudition que représente le long « catalogue érotique » que Myrtilos vient de réciter[24]. Présenté comme un ennemi de la littérature, le philosophe n'a d'autre intention que de battre « le plus érudit de tous les grammairiens » sur son propre terrain, et cela avec une référence précise à son auteur favori – référence peut-être fictive, mais dont la fausseté ne pouvait être démasquée instantanément par aucun des autres participants. Pour le provocateur cynique, quelle manière plus malicieuse et habile y avait-il de se railler de la culture « philologique » de son rival et de tirer ainsi vengeance des insultes que celui-ci lui avait adressées auparavant (XIII, 571a-b) ? Myrtilos est, pour sa part, loin d'être convaincu de la bonne foi de son adversaire. À lui de riposter : « Je hais les philosophes qui haïssent les lettrés » (τοὺς φιλοσόφους μισῶ μισοφιλολόγους ὄντας) et de se venger à son tour (XIII, 612f : τιμωρούμενος). La section finale du livre XIII (610b-612f) se présente donc comme un vrai règlement de comptes entre philosophes et érudits[25]. Sans vouloir affirmer que le F 42 est un fragment fantôme – c'est en fin de compte Athénée qui joue avec les citations –, il nous semble que nous ne pouvons pas l'inclure tel quel parmi les fragments comme

[24] Myrtilos a lui-même défini, non sans fierté, son propre discours sur les choses de l'amour comme un catalogue. Il déclare l'avoir compilé avec soin : οὐκ ἀμερίμνως δοκῶ τὸν ἐρωτικὸν τοῦτον πεποιῆσθαι κατάλογον (XIII, 599e ; cf. XIII, 590a : ἡμῖν ἐμποδὼν ἐγένου κατάλογον γυναικῶν ποιουμένοις).

[25] Les chapitres en question sont le point culminant du conflit entre érudition (πολυμαθία) et philosophie (σοφία), qui s'est progressivement développé dans le livre XIII au fil d'un discours dans lequel Cynulcus (XIII, 566e-570e) et Myrtilos (XIII, 570e-571b) se provoquent mutuellement. Le livre XIII montre une remarquable unité, tant par son thème (les femmes comme objet de consommation pour les hommes) que par la représentation des interlocuteurs principaux, Cynulcus et Myrtilos. Cf. HENRY 1991 et 2000, p. 504-507, SANCHIS LLOPIS 1994.

s'il s'agissait d'une référence comme les autres[26]. Cet incident offre, en effet, une illustration des problèmes complexes que pose «la citation comme performance dans les *Deipnosophistes* d'Athénée»[27]. À ce propos, Christian Jacob a fait la juste remarque que l'on doit, en règle générale, se garder d'aborder ces problèmes en partant du point de vue contemporain qui est le nôtre: trop souvent encore, les critiques modernes, pour juger de l'authenticité ou du caractère direct de la consultation d'un texte, mobilisent des conceptions implicites ou explicites sur les méthodes utilisées par les anciens, qui, du moins dans certains cas, comme celui que nous avons sous les yeux, risquent de ne pas correspondre à leurs pratiques. «On ne peut pas», écrit-il, «poser le rapport d'un érudit antique à sa bibliothèque en termes d'honnêteté intellectuelle ni en termes d'une éthique de la citation qui induirait que soit toujours mentionnée la source effective utilisée, au cas où elle serait différente de l'auteur du texte cité.»[28]

Si, pour les raisons que nous venons d'évoquer, nous préférons donc classer le F 42 parmi les fragments incertains, cette même rubrique devra peut-être accueillir également la charmante histoire qui raconte comment Ptolémée Philadelphe eut soin d'envoyer à sa fille Bérénice III, donnée en mariage à Antiochos Théos, de l'eau du Nil pour sa boisson. Ce texte, attribué par Athénée (II, 45c) à Polybe, serait, de l'avis de certains critiques, à mettre au crédit de Phylarque[29]. Deux observations plaideraient en faveur d'une telle hypothèse. Premièrement, Athénée (ou ses copistes?) aurai(en)t commis une erreur: le nom de Polybe peut, en effet, s'être infiltré dans le texte à partir de la référence faite à cet historien dans le passage qui suit immédiatement[30]. On pourrait, ensuite, être enclin à partager avec Walbank le sentiment qu'on imagine mal un Polybe inclure une telle anecdote dans son exposé[31]. Quoi qu'il en soit, et même s'il n'est point douteux que Phylarque ait narré en détail l'histoire de Bérénice III[32], nous nous trouvons ici, une fois de plus, dans le domaine de l'indécidable[33]. La thèse, probable, de la paternité de Phylarque n'exclut pas une reprise de l'historiette par Polybe.

Les autres sources qui, hormis Polybe et Plutarque, ont transmis des fragments de Phylarque, sont majoritairement des auteurs d'anthologies, comme Parthénios (*Erotica*: F 70, F 71 et F 31a) et Apollonios (*Mirabilia*: F 17 et F 35a), de commentaires, de lexiques et de scholies. En moyenne, ces sources fournissent

[26] Aucun des éditeurs des fragments de Phylarque n'a jusqu'ici exprimé la moindre réserve. Jacoby ne fait pas un mot de commentaire.

[27] Voir l'article fondamental de JACOB 2004b qui porte ce titre.

[28] JACOB 2004b, p. 155-156.

[29] Il s'agit notamment du fragment 73 de Polybe. Voir l'état de la question chez WALBANK 1979, p. 749.

[30] Cf. JACOBY 1926b (IIC), p. 143.

[31] WALBANK 1979, p. 749: «this story … does not sound like P.»

[32] Il ne nous reste qu'une seule bribe de la narration de la guerre laodicéenne par Phylarque: l'histoire de l'exécution de Danaé par Laodice (XIII, 593b-d = F 24). Sur ce fragment, qui est susceptible d'un élargissement, voir *infra*.

[33] S'il s'agit d'une erreur, on peut se demander, avec ZECCHINI 1989a, p. 83, si la faute est due à une éventuelle source intermédiaire ou à Athénée lui-même.

des textes moins longs que ceux qu'a transmis Athénée, si bien que nous devons à l'auteur des *Deipnosophistes* près de 50% du volume total des textes fragmentaires (269 lignes dans l'édition Jacoby contre 292 pour les autres citateurs). Remarquons encore que la longueur des fragments chez Athénée peut elle-même varier, allant d'une brève allusion sans mention du numéro de livre (comme dans le cas de l'eau d'une source (F 63), mentionnée parmi d'autres merveilles naturelles du même genre au livre II des *Deipnosophistes*) à des transcriptions de pages entières (comme c'est le cas des F 41, 44 et 45). Où en serions-nous sans la présence si accusée de Phylarque dans la bibliothèque imaginaire d'Athénée ?

Pour ce qui est de la distribution des fragments, Phylarque est cité tout au long des *Deipnosophistes*, du début à la fin : seuls les livres V et VII ne comportent aucun extrait de son histoire. Notre auteur est donc parmi les historiens les plus intensément consultés par les commensaux. Si l'on tient compte de la longueur très variable des ouvrages historiques dans lesquels les convives prélèvent leurs citations (28 livres pour Phylarque, 70 pour Théopompe), Phylarque (42 citations) supplante même Théopompe (83 citations) en tête de liste avec 1,5 citation pour chacun de ses livres contre 1,2 pour chacun des livres de Théopompe[34]. Ce n'est donc pas un hasard si l'un des interlocuteurs, Myrtilos, est interpellé comme celui qui « cite continuellement Phylarque » (συνεχῶς Φυλάρχου μνήμην ποιούμενος). Myrtilos, que le lecteur connaissait jusqu'à ce moment comme « professeur » et « grammairien »[35], semble bien vouloir assumer son rôle de spécialiste en matière de Phylarque : il admet avoir fait une lecture approfondie et complète[36] de son histoire (κατανέγνων γὰρ αὐτοῦ πᾶσαν τὴν ἱστορίαν. XIII, 610d = F 42). La répartition des fragments sur l'ensemble des *Histoires* témoigne, à son tour, d'une sélection faite sur le texte entier des 28 livres[37]. Par cette caractéristique, les citations d'Athénée se distinguent favorablement de celles que nous ont conservées les autres sources. Le contraste avec Polybe, par exemple, et, dans une moindre mesure, avec Plutarque est particulièrement frappant[38].

[34] En chiffres absolus, le nombre des fragments d'historiens perdus conservés par Athénée est le suivant : Théopompe (83) ; Phylarque (42) ; Posidonios (42) ; Apollodore d'Athènes (27) ; Douris (25) ; Timée (25) ; Philochore (20) ; Sémos de Délos (18) ; Agatharchide (16) ; Ctésias (14) ; Nicolas de Damas (12) ; Nicandre de Thyateira (12).

[35] Διδάσκαλος (IX, 386e) et γραμματικός (XIII, 570b ; 601c).

[36] Le préverbe κατὰ- donne une certaine emphase à l'acte de lire (ἀναγιγνώσκειν).

[37] Les citations assorties de descripteurs bibliographiques couvrent la plupart des livres : 16 sur 28. On enregistre 4 citations pour le livre III ; 2 pour le livre IV ; 7 pour le livre VI ; 2 pour le livre VII ; 3 pour le livre X ; 1 pour le livre XI ; 3 pour le livre XII ; 1 pour le livre XIII ; 2 pour le livre XIV ; 1 pour le livre XIX ; 2 pour le livre XX ; 1 pour le livre XXI ; 2 pour le livre XXII ; 2 pour le livre XXIII ; 3 pour le livre XXV ; 1 pour le livre XXVIII. Il n'y a aucune référence explicite aux livres I, II, V, VIII, IX, XV, XVI, XVII, XVIII, XXIV, XXVI, XXVII.

[38] Les citations de Polybe (F 53-59) ne se rapportent qu'à un seul épisode de la narration de Phylarque, à savoir son récit de la guerre cléoménique. Ce choix extrêmement restreint n'a pas empêché Polybe de répéter que sa critique portait sur l'ouvrage entier : παρ' ὅλην τὴν πραγματείαν (II, 63, 6). Il semble avoir eu conscience du fait qu'il procédait par extrapolation : cf. DAUBIES 1973, p. 145.

Quantitativement, les *Deipnosophistes* d'Athénée sont donc une source capitale et indispensable pour l'étude de Phylarque. Apparemment, l'auteur a cité ses *Histoires* avec une certaine prédilection. Dans son étude sur les connaissances historiographiques d'Athénée, Giuseppe Zecchini a justement souligné que Phylarque est le seul auteur dont l'un des convives déclare avoir lu les *Histoires* en entier (XIII, 610d). Le savant italien en a déduit que ce pourrait bien être Athénée lui-même, qui, tout en restant caché derrière les figures de Myrtilos et de Cynulcus, a voulu mettre ainsi en relief sa connaissance de cet ouvrage[39]. Si l'auteur des *Deipnosophistes* entend se vanter ainsi d'une familiarité spéciale avec Phylarque, il nous faut toutefois préciser que nulle part il n'indique connaître ses autres ouvrages mentionnés dans le catalogue de la *Souda*. Les descripteurs bibliographiques qui accompagnent les références faites à l'auteur durant le banquet mentionnent toujours les *Histoires* et seulement les *Histoires* (Ἱστορίαι)[40]. Il semble donc raisonnable d'admettre que *toutes* les citations de Phylarque par Athénée, même celles qui sont dépourvues d'indication du titre de l'ouvrage ou du livre, sont tirées des *Histoires*[41].

II. Qualité du témoignage d'Athénée

En manière de transition, attardons-nous un instant sur un passage où le symposiarque Ulpien réussit, d'une manière bien à lui[42], à attirer l'attention sur «Phylarque d'Athènes ou de Naucratis» (II, 58c). Arrivé au moment du banquet où l'apéritif est servi, il met à l'épreuve les connaissances des invités par une demande appropriée. Comme problème à résoudre, il leur soumet la question suivante: chez quel auteur peut-on trouver l'attestation du nom πρόπομα que nous utilisons à présent pour désigner l'apéritif?

[39] Parmi les facteurs susceptibles d'expliquer le rapport d'affinité entre Athénée et sa créature Myrtilos, ZECCHINI 1989a, p. 82, relève le fait que l'auteur des *Deipnosophistes* était lui-même, d'après la *Souda* (*s.v.* Ἀθήναιος), un γραμματικός.

[40] F 1, 3, 6, 8, 10, 11, 12, 14, 19, 20, 21, 23, 29, 37, 39, 41, 43, 44, 45. Ἱστορίαι est manifestement le titre correct, attesté d'ailleurs par Apollonios, *Histoires étonnantes* 14 (F 17) et 18 (F 35). Une seule fois Athénée se réfère à l'ouvrage en usant du vocable ἱστορίαν (F 42); dans ce cas, nous avons, semble-t-il, affaire au terme générique désignant un «ouvrage d'histoire», un «récit historique». Un tel emploi du mot convient au contexte: Myrtilos insiste sur sa lecture exhaustive de *l'ouvrage* de Phylarque. Jacoby a donc eu raison d'imprimer ἱστορίαν en minuscule. Le texte κατανέγνων γὰρ ἀυτοῦ πᾶσαν τὴν Ἱστορίαν, avec majuscule (XIII, 610d) des éditions courantes (KAIBEL, GULICK; repris par ZECCHINI 1989a, p. 82) crée à tort l'impression qu'il s'agirait d'une alternative pour le titre.

[41] Peut-on, à l'exception d'une seule référence aux Ἄγραφα (F 47), étendre un tel constat aux autres citateurs de Phylarque? ZECCHINI 1989a, p. 80-81, s'est prononcé en faveur d'une telle hypothèse. Jacoby, par contre, en classant toutes les citations qui ne contiennent pas de référence explicite aux *Histoires* (F 48-85) sous la rubrique «Fragmente ohne Buchtitel», a laissé la question prudemment ouverte. C'est un fait que plus de la moitié des fragments ne se rapportent pas à l'histoire événementielle (cf. PÉDECH 1989, p. 400-401). Même si l'on ne doit pas douter, pour des raisons qui seront expliquées plus bas, que ces fragments appartiennent en majorité aux *Histoires*, certains d'entre eux, qui se rapportent à des détails mythologiques ou ethnographiques, à des *mirabilia*, etc., peuvent provenir des œuvres mineures.

[42] Cf. WILKINS 2000b, surtout p. 20.

> «Et comme tous cherchaient: "C'est moi, dit-il, qui le dirai: Phylarque d'Athènes ou de Naucratis, dans le passage où il parle de Zélas, roi de Bithynie, qui, ayant invité à un repas d'hospitalité les chefs des Galates, les assaillit par surprise et fut lui-même tué, parle en ces termes, si ma mémoire est heureuse: *Un coup d'entrée au repas était servi à la ronde, comme c'était l'usage primitivement*." Et ayant ainsi parlé, Ulpien demandait à boire dans un rafraîchissoir, disant qu'il se récompensait d'avoir eu la mémoire prête.» (trad. Desrousseaux)

Ce texte, le F 50, est intéressant à plusieurs égards. Parce qu'il a eu la mémoire prête et heureuse (εἰ μνήμης εὐτυχῶ… διὰ τὸ ἑτοιμῶς ἀπεμνημονευκέναι), Ulpien croit avoir droit à une récompense. Cela montre, d'abord, l'importance que les érudits du banquet – et c'est le symposiarque qui donne le ton – attachent à la fidélité de la citation[43]. Il importe cependant de préciser à cet égard que l'accent mis sur la mémoire vive relève bien plus d'une mise en scène d'Athénée que d'une pratique que l'on devrait prendre au pied de la lettre. Dans le déroulement du banquet, les citations faites par les convives se présentent comme des performances orales, alors que nous sommes en présence d'un texte écrit, qui repose pour une large part sur des notes écrites compilées par l'auteur pendant des années de préparation[44]. Un autre élément qui mérite l'attention est le mode d'authentificaton du texte cité, que l'on ne retrouve pas ici sous sa forme habituelle, la mention du titre de l'ouvrage et du numéro de livre, mais sous celle d'une référence au contexte: «Phylarque (…), dans le passage où il parle de Zélas». C'est sans doute qu'Athénée a voulu sauvegarder dans cette intervention d'Ulpien la vraisemblance d'une citation de mémoire. Notons, enfin, qu'il est plutôt rare que les citations d'Athénée préservent autant d'élements du contexte historique. C'est que, dans le cas présent, le résumé des événements répond à une fonction. En plus de situer et d'authentifier le texte cité, le rappel des circonstances doit rendre compréhensible la signification spéciale de προόπομα: avant de pouvoir offrir la coupe de vin d'entrée, Zélas déguste lui-même un «coup»[45]! Mais quand il s'agit tout simplement d'illustrer un thème, les citations se font, en règle générale, de manière décontextualisée.

[43] Rappelons que Myrtilos, pour avoir reproduit de mémoire son long catalogue érotique, suscite l'admiration de tous [sauf de Cynulcus] (XIII, 610d).

[44] Voir à ce propos, JACOB 2004b, surtout p. 162-163; voir aussi p. 166: «Les performances orales … du banquet ne sont possibles que parce qu'il y a eu, en amont, le travail de lecture et d'écriture.» Le «narrateur» qui s'adresse à Timocrate entretient lui aussi la fiction de la mémoire, quand, au début du livre XIII, il invoque la Muse Érato afin de pouvoir reproduire de mémoire la fameuse liste des courtisanes et des histoires d'amour: τῶν Μουσῶν τὴν Ἐρατὼ ἐπικαλεσάμενοι εἰς μνήμην ἡμῖν ἰέναι τὸν ἐρωτικὸν ἐκεῖνον κατάλογον (XIII, 555b).

[45] Il s'agit d'un épisode dramatique, plein de renversements et de péripéties inattendues. Ziaélas (appelé Zélas par Phylarque), roi de Bithynie, voulait tuer les dirigeants galates. Il leur avait tendu un piège en les invitant à dîner. Mais les Galates lui offrirent un «apéritif» bien inattendu en le tuant eux-mêmes. Ainsi Ziaélas trouva la mort de la main des Galates, auxquels il avait eu recours pour défendre ses droits à la succession au trône contre ses demi-frères. Remarquons, par parenthèse, qu'ici le «drame» est dans les faits eux-mêmes; Phylarque ne l'a pas «créé». La caractérisation et la représentation dramatiques des événements ont survécu jusque dans l'historiographie moderne: voir HABICHT 1972, notamment col. 395-396. Pour le contexte historique, voir aussi MITCHELL 1995, p. 19 et FERNOUX 2004, p. 32 et 59.

La notion de fidélité de la citation et, par extension, la question de la fiabilité d'Athénée en tant que témoin textuel de l'ouvrage historique perdu, présentent plusieurs aspects : à côté de la problématique liée directement à la citation (qui peut être directe ou indirecte, faite de mémoire ou vérifiée dans un texte écrit et présenter différents degrés d'authenticité par rapport au texte original), il y a les questions non moins importantes de la représentativité des choix qu'Athénée a opérés dans le texte des *Histoires* et des distorsions sémantiques qui peuvent se produire du fait de l'insertion des citations dans les dialogues des convives au rythme des plats qui défilent dans le banquet[46].

Nous ne devons pas trop nous attarder sur les diverses formes et modalités de la citation proprement dite. Cet aspect de la problématique a été examiné par Giuseppe Zecchini et Dino Ambaglio. Les résultats de leurs recherches vont, à quelques exceptions près, dans le sens d'une lecture de première main des *Histoires* de Phylarque[47]. La présence de descripteurs bibliographiques précis – les fragments sont majoritairement cités avec le titre de l'ouvrage et le numéro du livre – et la longueur des citations, combinées à leur fréquence et à leur répartition sur l'ensemble des *Histoires*, semblent, en effet, indiquer (sans pour autant pouvoir strictement le prouver) que les extraits ont été directement prélevés dans le texte même de Phylarque et non transmis par des sources secondaires[48]. Les

[46] C'est surtout dans les dernières décennies que la critique moderne a commencé à se rendre compte d'une manière plus approfondie et systématique des multiples problèmes que pose la «citation», depuis le découpage d'une portion de texte jusqu'à sa nouvelle utilisation dans le texte d'accueil. Pour la bibliographie (plus ancienne) et une tentative de mise au point, voir SCHEPENS 1997. Parmi la littérature plus récente, signalons LENFANT 1999 et 2005, et, pour ce qui est tout spécialement de la citation comme «performance» chez Athénée, la contribution très éclairante de JACOB 2004b.

[47] ZECCHINI 1989a, p. 80-82 ; voir aussi, en général, AMBAGLIO 1990. Bien sûr, il est toujours possible que l'une ou l'autre des citations soit indirecte. Le F 14 (= XV, 674a) à propos du terme λύγος représente un cas assez évident : on y trouve apparemment mention de la source intermédiaire, Héphaestion (II^e siècle ap. J.-C.), auteur d'une monographie Περὶ τοῦ παρ' Ἀνακρέοντι λυγίνου στεφάνου. Particulièrement susceptibles d'être cités indirectement sont les textes qui ont trait à des mots rares ou à des curiosités naturelles (qui, en fait, ont fait l'objet de recueils de toutes sortes). Parmi les exemples possibles, ZECCHINI 1989a, p. 81, signale le F 63 (II, 43f) sur l'eau d'une source à Clitor, qui rendait à qui en buvait l'odeur du vin insupportable (tiré d'un traité Περὶ οἴνου ou Περὶ μέθης ?) ; le F 10 (III, 81e) sur les coings (trouvé dans un lexique *s.v.* κυδώνιον μῆλον ?) ; la pluie de poissons (F 4a = VIII, 333a), mentionnée parmi d'autres phénomènes du même genre, tout comme l'anecdote sur Milon (F 3 = X, 412f–413a), qui dévora un taureau entier à Olympie, peuvent en principe avoir été reprises d'un recueil de παράδοξα. Dans tous ces cas, on en est réduit à des spéculations.

Inversement, il se peut aussi qu'Athénée connaisse certains fragments d'historiens à travers Phylarque, qui les avait cités. Dans le F 37, Phylarque est, semble-t-il, cité pour un ajout aux versions que Théopompe (*FGrHist* 115 F 280) et Douris (*FGrHist* 76 F 3) avaient données sur les rapports entre Arcadion et Philippe II. On ne peut pas exclure, dans ce cas, que les références à ces deux historiens se soient déjà trouvées dans le texte de Phylarque et qu'Athénée les lui ait empruntées. ZECCHINI 1989a, p. 74 a formulé une hypothèse qui va dans ce sens ; LANDUCCI GATTINONI 1997, p. 97-98 s'oppose à une telle interprétation. Dans le cas du F 1 (VIII, 334a-b), la citation incomplète du passage d'Hérodote concernant le message énigmatique des Scythes à Darius (Hérodote IV, 131) pourrait peut-être s'expliquer par le fait qu'Athénée nous rend le texte hérodotéen tel qu'il l'a trouvé cité chez Phylarque.

[48] Mais le critère quantitatif n'a, en tant que tel, qu'une valeur relative. JACOB 2004b, p. 152-158, surtout p. 154-155 a écrit des pages très pertinentes sur la relativité des critères dont la

textes semblent, en outre, avoir été transcrits avec un degré de fiabilité relativement élevé, le plus souvent sous forme de paraphrases, mais aussi de citations littérales[49]. On se gardera, toutefois, à la lumière de ce qui a été observé sur la culture ancienne de la citation comme performance, de confondre ce haut degré de proximité au texte d'origine avec la notion moderne, pure et simple, de «citation littérale». Dans le cas de Phylarque, il nous est impossible de faire des vérifications dans le texte d'origine. Mais des citations par Athénée d'auteurs dont le texte permet encore de pareilles confrontations montrent que même les textes transcrits directement ne sont à l'abri ni d'omissions de certains mots ou phrases sans importance pour le thème en cours d'illustration, ni de modifications visant à les adapter au nouveau contexte ou à en infléchir le sens[50]. Il se peut aussi, comme nous l'avons rappelé plus haut, que, précisément du fait de sa grande familiarité avec le texte de Phylarque, Athénée ait cité, ici et là, des passages par cœur et commis quelques inexactitudes[51].

Il est relativement rare que la délimitation des fragments chez Athénée prête à discussion. En général, dans le type de catalogue que présentent les convives, la citation d'un auteur commence où la citation précédente s'arrête et prend fin où s'enchaîne la suivante. Les problèmes que soulèvent les fragments 21 et 24 sont, dès lors, plutôt atypiques. Dans le premier cas, l'anecdote sur la beauté de Pantica (attribuée explicitement à Phylarque) est suivie d'une autre, relative à la beauté de Phyè, qui, sous les apparences de la déesse Athéna, ramena Pisistrate à la tyrannie. Il est possible, mais pas tout à fait assuré, que le sujet de καλήν φησι γεγονέναι se rapporte toujours à Phylarque[52]. Inversement, ce sont les

critique moderne se sert traditionellement pour préjuger de la consultation directe ou non des textes originaux. S'il est vrai qu'une bonne part d'arbitraire se glisse inévitablement dans les conclusions, la critique n'est pourtant pas tout à fait désarmée. Dans ce colloque, D. LENFANT et C. MAISONNEUVE ont présenté le cas des citations d'Hérodote et de Xénophon chez Athénée – deux historiens dont les textes ont été conservés par tradition directe et permettent encore des confrontations entre citation et texte original. Les résultats de leurs enquêtes, qui se corroborent, peuvent nous doter d'éléments d'appréciation plus solides pour distinguer, au niveau du texte d'Athénée, citation, paraphrase et allusion. Leurs analyses des formules qui introduisent les extraits, poursuivent, tout en la perfectionnant, une voie d'approche inaugurée jadis par ZEPERNICK 1921, p. 313-324.

[49] C'est le cas des fragments F 24, 26, 30, 31, 36, 43, 44, 65 et 66. Plusieurs de ces fragments sont introduits par la formule ἱστορεῖ / γράφει οὕτως. Parmi les pourvoyeurs de fragments de Phylarque, Athénée est le seul à nous livrer des textes qui, d'après les critères de F. Jacoby, méritent d'être imprimés en caractères espacés («Sperrdruck»).

[50] Voir, à ce propos, LENFANT 1999; PELLING 2000, part. p. 184; WALBANK 2000, et, dans ce volume, les contributions de D. LENFANT (sur Hérodote) et de C. MAISONNEUVE (sur Xénophon).

[51] ZECCHINI 1989a, p. 82-83. Certaines citations de Platon sont aussi dans ce cas: voir ROMERI 2004, p. 177-178.

[52] La formule habituelle ὁ αὐτὸς Φύλαρχος, par laquelle Athénée enchaîne les anecdotes du même type (voir F 9 ~ F 2; F 46 ~ F 11; F 40 ~ F 20; F 30 ~ F 24; F 36 ~ F 26), fait ici défaut. Schweighäuser, pensant à des sources non identifiées, propose de substituer φασι à φησι. Le reste du fragment, rapporté sur l'autorité d'Anticleidès (ou de Clidème?) au livre VIII de ses *Retours*, pose également des problèmes, parmi lesquels la citation possible de l'atthidographe Clidème par Phylarque: voir BERTI 2004, p. 24-26.

incertitudes relatives au début du F 24 (XIII, 593b-d) qui laissent une marge d'appréciation. Le texte du fragment, comme il a été édité par Jacoby, a trait à un épisode de l'histoire des préliminaires de la troisième guerre de Syrie (246-241), connue aussi sous le nom de guerre laodicéenne. On y lit comment Sophron, le commandant séleucide d'Éphèse, fut sauvé par la dame de compagnie de Laodicé, Danaé, qui était une de ses anciennes maîtresses; pour cet acte de trahison, Laodicé fit jeter la pauvre femme dans un précipice, sans penser que celle-ci avait agi par bonté d'âme. Le problème est que le discours d'Athénée n'identifie pas d'auteur pour l'anecdote qui précède immédiatement et qui a pour sujet la courtisane Irène, qui, elle aussi, resta fidèle à son amant Ptolémée III dans un des moments les plus difficiles de sa carrière, payant ainsi de sa vie son geste de solidarité. La découverte du papyrus P. Haun. 6 (publié en 1942) apporte des arguments pour intégrer l'histoire d'Irène au texte du fragment, qu'on fera commencer à la phrase Πτολεμαῖός τε ὁ τὴν ἐν Ἐφέσῳ φρουρὰν κτλ. (XIII, 593a)[53].

Par leur haut degré de proximité au texte d'origine les citations d'Athénée se détachent favorablement de celles des autres citateurs de fragments – parmi lesquels non seulement les lexicographes, excerpteurs et commentateurs tardifs, mais aussi des autorités comme Polybe et Plutarque. L'historien et le biographe étaient, comme Athénée, lecteurs et utilisateurs de Phylarque, mais les fragments qu'ils nous transmettent sont d'une nature et d'une qualité nettement différentes. En érudit, Athénée prend plaisir à la connaissance des textes eux-mêmes et s'abstient de tout jugement personnel sur l'auteur et sa manière de travailler. En revanche, Polybe et Plutarque ont décidément un rapport plus individuel, engagé et critique avec le texte de la source qu'ils emploient pour construire leurs propres narrations.

En ce qui concerne Polybe, c'est un fait de mieux en mieux reconnu que le contexte polémique dans lequel il engage la discussion avec ses prédécesseurs offre un terrain peu propice à la transmission de «bons» fragments. Parmi les nombreuses polémiques que contiennent ses *Histoires,* la critique envers Phylarque est l'une des plus déconcertantes[54]: plus encore que Timée, Phylarque

[53] Quelques lignes du fragment 1 du papyrus rappellent les conditions décrites par Athénée et ajoutent, selon J. Schwartz, «à la certitude des liens entre Phylarchos et le P. Haun. 6». On se reportera pour l'analyse détaillée à SCHWARTZ 1978. Avant lui, Jacoby s'était déjà rendu compte de l'importance de la découverte du papyrus pour la délimitation du F 24. Dans une brève note, écrite à la main dans son exemplaire personnel de *FGrHist* IIc, il se pose la question: «Ist es möglich, dass das Phylarch exzerpt schon mit 593A Πτολ. τε ὁ τὴν ἐν Ἐφέσῳ φρουρὰν κτλ. (P. Haun. 6) ansetzt?» (le volume en question fait partie du *Nachlass* de Felix Jacoby, qui se trouve au Séminaire d'Histoire Ancienne de l'université de Leuven). Cette solution rend superflue l'hypothèse de ZECCHINI 1989a, p. 81 n. 141, qui songeait à attribuer à Cléarque de Soles l'anecdote qui a pour protagoniste la courtisane Irène. Rappelons encore que Phylarque est à la base de toute une tradition concernant la guerre laodicéenne chez Appien, *Histoire de Syrie*, 65; Justin, XXVI (Trogue Pompée, *Prol*. 26); Justin, XXVII; Polyen, VIII, 50: cf. JACOBY 1926b (IIC), p. 137; HUSS 1998, p. 234; RICHTER 1987, p. 125-131.

[54] Nulle part les défauts de Polybe en tant que critique ne ressortent plus clairement; ce n'est pas peu dire, si l'on pense à la violence de ses attaques contre Timée. Pour une appréciation générale de la critique de Polybe envers Phylarque, notamment de son récit de la prise de Mantinée (Polybe II, 56-58), voir SCHEPENS 2005a (avec bibliographie).

est à considérer comme son prédécesseur immédiat et il avait traité, en outre, des affaires achéennes en adoptant un point de vue politique qui déplaisait à l'historien de Mégalopolis. Polybe condamne sévèrement sa narration de la guerre cléomènique. Il s'élève pendant huit chapitres contre les affirmations mensongères et invraisemblables de Phylarque (II, 56-63). Pour ce qui est notamment de l'affaire délicate qui a engendré la polémique – la prise de Mantinée et la punition cruelle de ses citoyens par les Achaiens, assistés par les troupes macédoniennes d'Antigone Dôsôn –, Phylarque est en outre accusé de vulgarité et d'efféminement pour avoir mis en scène, en vrai dramaturge, la prise de la cité : « des femmes qui s'étreignent, avec leurs chevelures défaites et leurs seins dénudés ou encore des groupes d'hommes et de femmes pleurant et gémissant, emmenés en esclavage avec leurs enfants et leurs vieux parents. » Mais tout en formulant de tels reproches, Polybe ne fait que des allusions évasives – et en partie contradictoires[55] – à ce que Phylarque avait donné comme version des faits[56]. C'est un travail ingrat de « tirer » des fragments d'un pareil texte. Jacoby a inclus dans son recueil six passages sous forme de fragments-paraphrases ; il en a négligé un septième, que l'on a qualifié, non sans raison, de « fragment caché » : c'est la toute petite phrase énigmatique par laquelle Polybe se réfère à ce que Phylarque dit sur le sort qu'auraient souffert les Mantinéens[57]. On peut donc aisément comprendre le plaisir qu'éprouve celui qui étudie Phylarque à la lecture des citations textuelles, en apparence sans détours ni ambiguïtés, qu'Athénée lui sert à profusion sur la table de travail. Je me résume sur Polybe en disant que les « fragments » que Jacoby a recueillis de ses *Histoires* sont globalement plutôt à considérer comme des *testimonia*. Ces textes contiennent, bien sûr, des indications de contenu ; mais celles-ci sont, en fonction de la

[55] Cf. PAYEN 2003, p. 208.

[56] Il est contraire aux pratiques normales de Polybe (voir Polybe V, 11, 7) que de citer de manière minimale ou indirecte, par allusion, la version des faits donnée par Phylarque. Cf. SCHEPENS 2005a, p. 148-151. L'une des caractéristiques les plus saillantes de la polémique contre Phylarque est qu'elle reste entièrement centrée sur la manière « sensationelle » d'écrire l'histoire que celui-ci aurait adoptée à travers tout son ouvrage, παρ'ὅλην τὴν πραγματείαν (II, 56, 3). Contrairement à ce qu'il fait, par exemple, dans le cas de sa critique envers Fabius et Philinos (I, 14), Polybe n'analyse pas les divergences entre le récit de la guerre cléomènique par Phylarque et la version dite véridique d'Aratos comme le reflet de leurs loyautés politiques opposées. Plutarque a eu apparemment raison d'envisager ce problème historiographique dans ces termes précis, tout en soulignant que Phylarque, « dès qu'il touche à Cléomène, pousse jusqu'à l'enthousiasme l'affection qu'il lui porte » et que « son histoire ressemble à un procès, où sans cesse il requiert contre Aratos et plaide en faveur de Cléomène » (*Aratos,* 38, 12, trad. R. Flacelière très légèrement modifiée). La critique méthodologique du « sensationnalisme » remplit donc la fonction de masquer un débat politique de fond, dans lequel l'Achéen Polybe refuse de s'engager. « Polybius was both emotionally and politically too deeply involved in Achaean affairs to take up the role of the [impartial] historian » (SCHEPENS 2005a, p. 157). Sa critique « méthodologique » envers Phylarque est un parfait exemple de ce que WALBANK 1962 a qualifié de « smoke-screen discussion ».

[57] Notamment par la formule ὥστ' εἴπερ ἔπαθον ἃ Φύλαρχός φησιν (Polybe II, 58, 11). Voir MACCASLIN 1989, p. 78 n. 2 et SCHEPENS 2005a, p. 148.

polémique et de la vision personnelle de Polybe sur ce qui s'est passé, indissociablement liées à son jugement de valeur[58].

En dépit du fait que les critiques de Polybe connaissent un prolongement significatif chez Plutarque[59], le Chéronéen a utilisé les *Histoires* de Phylarque comme une source capitale, voire de façon suivie, dans sa *Vie de Cléomène* et, dans une moindre mesure, dans d'autres vies (*Pyrrhus, Agis* et *Aratos*). Pour ces raisons, Plutarque est capable de rendre à quiconque veut étudier les *Histoires* perdues de Phylarque des services bien meilleurs que Polybe. C'est grâce à lui que nous pouvons, par exemple, encore reconstituer le contenu du fragment caché qui se réduit chez Polybe à une allusion. Mais il est évident que le biographe pose des problèmes *sui generis*. Phylarque n'a pas été sa source unique, ni pour la *Vie de Cléomène* ni *a fortiori* pour les autres vies, et ce n'est que sporadiquement qu'il est cité ou plutôt paraphrasé de façon explicite. Reste également la question du remaniement du texte de sa source en fonction de ses propres desseins biographiques[60].

J'en finis avec ces observations brèves sur Polybe et Plutarque, présentées de façon trop générale et lapidaire, mais qui, dans le cadre de cet exposé, n'ont d'autre fonction que de mettre en relief l'importance et les qualités propres qu'il convient de reconnaître au témoignage d'Athénée dans l'ensemble du dossier – toujours très indigent – dont nous disposons pour l'étude de Phylarque.

III. Le témoignage d'Athénée et ses pièges spécifiques

Si par certaines de leurs qualités les fragments « conservés » par les *Deipnosophistes* se distinguent avantageusement de ceux qui nous sont transmis par Polybe et Plutarque, force est de constater que les éclats d'histoire présents chez Athénée, vus sous d'autres angles, présentent eux aussi des embûches qu'il convient d'analyser maintenant. Deux facteurs tendent à porter préjudice à Athénée en tant que témoin représentatif et fiable de l'ouvrage historique perdu de Phylarque. Le premier des obstacles auxquels l'interprète doit faire face est celui des choix qu'Athénée a opérés dans les *Histoires* de Phylarque. Vient ensuite la question distincte, quoiqu'étroitement liée à la sélection « orientée » des textes, des inflexions et distorsions sémantiques que peuvent entraîner la suppression du contexte d'origine des citations et leur insertion dans le cadre nouveau des dialogues des commensaux[61].

Commençons par le premier de ces points, qui, dans les études récentes sur Athénée, n'a pas manqué d'attirer l'attention des chercheurs. C'est un fait de

[58] Les âpres critiques de Polybe envers Phylarque ne l'ont d'ailleurs pas empêché d'utiliser ses *Histoires* comme source. Le jugement que porte Polybe sur les rois ptolémaïques et séleucides a subi des influences dues, entre autres, à Phylarque. Voir OLIVA 1998 et PRÉAUX 1965.

[59] Plutarque, *Aratos,* 38, 11. Cf. *supra*.

[60] Voir, à ce propos, PELLING 1980 et SCHEPENS 2000b.

[61] J'ai eu l'occasion de relever ailleurs le cas d'une distorsion sémantique importante dans une citation (pourtant « littérale ») d'un passage de Théopompe (*FGrHist* 115 F 22) par Athénée (XIV, 657) : voir SCHEPENS 2001, p. 560-562, et 2005b, p. 64-65.

mieux en mieux reconnu maintenant que les *Deipnosophistes*, quand ils font leurs nombreuses citations de la littérature, n'ont en règle générale d'autre intérêt que celui d'illustrer les thèmes de leurs *propres* conversations[62]. Il n'est, dès lors, point assuré que les intérêts qui sont les leurs correspondent effectivement à ceux des auteurs cités.

Si Athénée a lu les grands ouvrages de la littérature historiographique grecque, son attention ne va guère aux événements historiques qui s'y trouvent racontés. Par contre, il les a tous fouillés pour satisfaire sa curiosité en tant que lexicographe et grammairien, naturaliste, ethnographe, gastronome et moraliste. Des extraits tirés des *Histoires* de Phylarque se dégage un spectre d'intérêts qui s'étend aux buveurs d'eau (F 13, F 64), aux *paradoxa* du monde naturel (F 63, F 65), aux poissons (F 1, F 4), à l'usage de certains mots (F 39, F 50), aux noms et caractéristiques de plantes (F 10, F 14, F 35b, F 65), aux figues (F 1) et aux pommes (F 10), aux gros mangeurs (F 3) et aux gros buveurs (F 6, F 7), aux esclaves (F 8, F 43), aux banquets lacédémonien (F 44), perse (F 41) et celtique (F 2, F 9), à l'extravagance (*truphè*) d'individus et de peuples, grecs et non grecs (F 20, F 23, F 41, F 45, F 66), aux flatteurs et parasites (F 11, F 29, F 31, F 46), à la conduite remarquable des rois et tyrans (F 12, F 19, F 37, F 40), à l'abus d'alcool (F 7, F 25, F 66), aux *nomima paradoxa*, us et coutumes « déviants » de peuples étrangers (F 13), à la beauté des femmes (F 21, F 34), aux prostituées (F 42) et aux courtisanes célèbres (F 24, F 30), à l'amour pour les animaux et à l'affection dont ceux-ci sont capables envers les hommes (F 26, F 36).

Cet aperçu du contenu des fragments – toujours très rudimentaire et seulement dressé à titre indicatif – établit au moins qu'Athénée a pu puiser dans les *Histoires* de Phylarque la matière diversifiée pour illustrer sinon toutes, du moins la plupart des rubriques thématiques qui orientent, au fil du déroulement du banquet, les conversations des invités de Larensis. Puisque dans le cas de Phylarque il ne nous est plus possible de mettre le corpus de citations en regard du texte original des *Histoires*, l'une des questions les plus fondamentales (et insidieuses à la fois) pour notre connaissance des caractéristiques de son œuvre est celle de la représentativité des choix d'Athénée. Alors qu'il ne s'agit pas d'ignorer que toutes les données aussi extraordinaires que disparates que les érudits du banquet ont empruntées à Phylarque ont, d'une manière ou d'une autre, trouvé leur place dans ses *Histoires*, il nous faut cependant constater que nous ne savons que très peu de chose ou presque rien sur leur importance relative dans son discours et sur la façon précise dont elles s'articulaient dans son récit historique. Les deipnosophistes ont l'habitude de faire leurs citations de manière décontextualisée et nous privent ainsi d'éléments d'appréciation importants. Le

[62] Ce fait, généralement reconnu par les interprètes d'Athénée, est dûment rappelé par ZECCHINI 1989a, p. 25. Dans la même veine, HANSEN 2000, p. 236, fait remarquer que dans ses citations de la littérature historique Athénée ne transmet pas « was uns interessiert hätte ». Dans l'opinion de ANDERSON 1997, part. p. 2178, l'œuvre d'Athénée, tout en privilégiant les *trivia* aux dépens de tout ce qui est historiquement important, se présente à nous comme l'incarnation par excellence des défauts que Lucien ridiculisait chez les historiens de son temps (Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, 26 et 28).

double constat d'ordre général que l'on peut faire, cependant, est que la compilation d'Athénée porte surtout sur les *parerga* et *trivia* aux dépens des faits historiques eux-mêmes[63] et qu'une bonne part des citations à caractère paradoxographique, anecdotique, ethnographique, antiquaire et lexicographique doit avoir été empruntée à des digressions, qui étaient apparemment nombreuses dans les *Histoires* de Phylarque[64]. Athénée témoigne ainsi d'une préférence donnée dans la sélection aux passages à caractère descriptif, un trait qui est pleinement confirmé par les citations qu'il a faites de l'ouvrage d'Hérodote. Or, si dans le cas du père de l'histoire, où il est toujours possible de faire des vérifications sur le texte d'origine, il s'avère que la sélection d'Athénée, portant *grosso modo* sur les mêmes sujets que nous venons de relever pour les *Histoires* de Phylarque (animaux, nourriture, fruits, eaux de fleuves et de sources, gros buveurs, *truphè* de certains individus, dîners perses et grecs, esclaves, poissons, courtisanes, pédérastie), ne donne qu'« un reflet très partiel et non représentatif de l'ensemble »[65], de quel droit conclura-t-on que les fragments de Phylarque nous montrent l'image fidèle d'un ouvrage fondamentalement vicié par son penchant pour l'anecdote et toutes sortes de curiosités, par son moralisme et son engouement pour les histoires érotiques ?

Le seul fait de poser la question signifie que nous nous inscrivons en faux contre un courant de la recherche qui tend à situer les intérêts historiographiques de Phylarque et les centres de gravité autour desquels il construisit son récit dans le prolongement logique des thèmes qui figurent de façon prééminente dans les citations des *Deipnosophistes*. Une telle manière d'aborder l'étude du rapport entre les deux auteurs a, cependant, toujours été l'une des options, pour ne pas dire l'option préférée, de bon nombre de critiques durant le siècle dernier, et cela d'autant plus qu'on était enclin, sous l'effet des censures de Polybe, à déconsidérer notre historien comme le piètre pratiquant de l'histoire dite tragique dans tout ce que ce courant avait de répréhensible et d'excessif[66]. La méthode qui consiste à faire rejaillir les intérêts des *Deipnosophistes* sur l'œuvre citée se trouve amplement illustrée par le bilan qu'ont dressé Klaus Meister et Paul Pédech[67]. Leurs jugements s'inscrivent dans une voie frayée il y a plus de cent

[63] Cf. JACOBY 1926b (IIC), p. 135 : « meist undatierbare ἀλλότρια ».

[64] Voir KROYMANN 1956, col. 475-476. La *Souda* (T 1) fait état de neuf livres de Παρεμβάσεις, titre que l'on doit, de l'avis des chercheurs, corriger en Παρεκβάσεις. Il ne doit pas nécessairement s'agir d'un ouvrage indépendant ; c'est sans doute une compilation rédigée sur la base de ses *Histoires*, à l'instar de celle que l'on connaît pour Théopompe (*FGrHist* 115 T 30-31). Plusieurs indices portent à croire que Phylarque a adopté – tout comme Hérodote et Théopompe – les digressions comme un principe de composition.

[65] Voir la contribution de D. LENFANT dans ce volume.

[66] Nous ne pouvons pas entrer ici dans le débat sur la nature de l'histoire dite « tragique ». Comme il se dessine, à l'heure actuelle, un consensus de plus en plus large autour de la thèse que « l'histoire "tragique" n'existe pas » (cf. FROMENTIN 2001 ; SCHEPENS 2005a), il importe de redéfinir les traits qui caractérisent Phylarque en tant qu'historien de l'époque hellénistique. MARINCOLA 2003 esquisse de nouvelles perspectives de recherche incitant à considérer la réalité et la représentation des émotions en histoire comme une composante essentielle du travail de l'historien.

[67] Voir ci-dessus notre introduction.

ans, lorsque Franz Susemihl faisait observer que les *Histoires* de Phylarque avec leurs mythes et légendes, leurs histoires érotiques, leurs *paradoxa* et *curiosa* constituaient une mine inépuisable pour des compilateurs comme Parthénios et Apollonios et pour des auteurs de commentaires, et que cela expliquait aussi pourquoi nous devions à Athénée autant de fragments[68].

Contre une telle approche qui ne tient compte ni du choix restreint et orienté d'Athénée ni de la réutilisation des textes brisés de Phylarque dans le texte d'accueil, il convient de formuler deux objections étroitement liées. Outre le fait que pareille analyse a tendance à considérer les *Deipnosophistes* comme un simple fourre-tout de références accumulées, qui refléteraient non seulement de manière fidèle les textes eux-mêmes, mais aussi les caractéristiques des ouvrages perdus dont ils sont tirés[69], la réflexion méthodologique des dernières décennies sur la notion même de fragment a montré qu'il nous faut parcourir le chemin inverse de Susemihl et examiner tout d'abord, dans le texte d'accueil, la visée qui a présidé à la sélection et à la reproduction d'un extrait[70]. L'une des caractéristiques principales des fragments prélevés dans les *Histoires* de Phylarque par Athénée est la corrélation thématique des citations par rapport aux multiples sujets traités par les convives. Ce trait mérite l'attention pour au moins deux raisons : tout d'abord, il illustre le fait que les *Deipnosophistes*, tout en étant un ouvrage composite (un livre fait d'autres livres), sont une œuvre littéraire à part entière ; ensuite, il est impératif, afin de pouvoir juger d'une manière adéquate de la valeur des citations d'Athénée, de se rendre compte, à tout moment, du haut degré de pertinence des citations que l'on trouve émiettées dans les discours et les dialogues des convives à travers tout le banquet[71]. Si cette cohérence à l'intérieur du texte des *Deipnosophistes* (où les textes des historiens

[68] Tout en reconnaissant que les *Histoires* de Phylarque ont été une source historique importante pour plusieurs historiens postérieurs, SUSEMIHL 1891, p. 632-633, écrit : « die von ihm erzählten Sagen und Legenden, Liebes- und Wundergeschichten machten ihn aber auch zu einer Fundgrube für Sammler wie Parthenios und Apollonios, und Commentatoren, und namentlich danken wir dem Athenaeos zahlreiche Fragmente. » FROMENTIN 2001, p. 77, n. 1, a fait la juste remarque que bien avant la « naissance » de la théorie de l'histoire dite tragique, « la nature "tragique" de l'œuvre de Phylarque ne fait déjà plus de doute pour F. Susemihl. »

[69] Telle est, par exemple, dans les grandes lignes, la position défendue par ZEPERNICK 1921, pour qui les *Deipnosophistes* sont « vor allem ein Sammelbecken aller mit dem Mahl zusammenhängenden Dingen » (p. 312). Dans ce répertoire, Athénée aurait rendu les textes cités avec une grande fidélité : erreurs, imperfections et omissions, pour autant que celles-ci ne soient pas dues aux leçons corrompues des manuscrits consultés, seraient, en règle générale, à mettre sur le compte de l'épitomateur de la version originale en 30 livres. Sur la question connexe de savoir si les *Deipnosophistes* sont un ouvrage à *lire* ou plutôt un ouvrage à *consulter*, voir la mise au point nuancée de HANSEN 2000. D'après Hansen, Athénée, se situant dans la tradition de la *poikilia* (« Buntschriftstellerei »), n'a pas voulu écrire une œuvre qui se substituerait à la lecture des ouvrages originaux, mais, bien au contraire, lancer un appel à lire les œuvres originales. Cf. LUKINOVICH 1985.

[70] C'est une part essentielle de l'indispensable « cover-text analysis » : SCHEPENS 1997, p. 166-168 (avec bibliographie).

[71] Ainsi, au livre XIII, Athénée élabore et regroupe les textes qu'il utilise pour former un tout cohérent d'après les règles et traditions du genre sympotique. Cf. SANCHIS LLOPIS 1994. L'agencement tout à fait personnel des citations par Athénée est bien mis en lumière par ROMERI 2004, p. 176.

forment d'ailleurs un bloc thématique homogène avec ceux qui sont tirés de la comédie, des traités moraux, etc.) est due au fait qu'Athénée a dépouillé le récit de Phylarque pour n'en retenir que le trait illustrant son discours, il est également clair que de telles citations peuvent entraîner des distortions plus ou moins importantes quant à la portée des textes en question et à leur signification dans l'œuvre d'origine[72].

Alors que l'art de la composition d'Athénée crée souvent l'impression – trompeuse – que, pour illustrer les multiples sujets de leurs discours, les *Deipnosophistes* ont trouvé les matières « toutes faites » dans les ouvrages cités[73], une analyse plus approfondie et systématique des extraits prélevés dans les *Histoires* de Phylarque révèle que, dans la plupart des cas, l'historien ne s'intéressait guère *au même titre qu'Athénée* au sujet des gros buveurs et mangeurs, des banquets, des manifestions de la *truphè*, des parasites et flatteurs, des histoires érotiques, etc. Face à tous ces thèmes, l'exégète soucieux de connaître les fragments dans leur forme et leur contenu devra donc faire abstraction de leur réutilisation dans la construction culturelle et littéraire du banquet par les *Deipnosophistes* et, corrélativement, entreprendre un effort de recontextualisation au niveau de l'ouvrage perdu. Dans les limites de cette communication, nous ne pouvons pas nous livrer à un tel exercice. Les quelques remarques que nous aimerions formuler ici, en guise de conclusion, concernent un seul thème, celui de la *truphè*, et pourront peut-être suffire, à titre d'échantillon, pour indiquer une voie à suivre dans des études ultérieures.

*
* *

En l'occurrence, le choix de ce thème se prête bien à notre propos. La *truphè*[74] apparaît non seulement comme un thème-clé chez Athénée et chez Phylarque, mais l'opinion critique moderne veut, en outre, que ce soit précisément dans leur intérêt commun pour toute manifestation de luxe, de débordement et de magnificence que se révèle la remarquable affinité d'esprit entre les deux auteurs.

[72] AMBAGLIO 1990 a bien montré que le mode de citation d'Athénée ne se distingue guère par un souci de la juste compréhension du texte.

[73] Dans le cas précis de Phylarque, ce sont surtout les passages dans lesquels Athénée enchaîne des anecdotes du même type, reliées entre elles par des formules du type ὁ αὐτὸς Φύλαρχος φησιν (voir F 9 ~ F 2 ; F 46 ~ F 11 ; F 40 ~ F 20 ; F 30 ~ F 24 ; F 36 ~ F 26), qui sont à même de créer cette illusion d'optique. À y regarder de plus près, il s'avère cependant que le lien qui unit ces citations d'origines diverses dans l'œuvre de Phylarque ne concerne souvent qu'un détail ou un point mineur. Par leurs citations consécutives, les lettrés du banquet créent un contexte artificiel, donnant au thème en cours d'illustration un relief qu'il n'avait pas dans l'ouvrage d'origine. Dans de tels cas, on peut voir encore en quoi les « fragments », coupés de leur contexte de la façon la plus absolue, participent d'une écriture qui est d'abord une réécriture. Cf. PAYEN 2004, p. 114 ; JACOB 2004b.

[74] Dans la langue grecque, le mot τρυφή a un champ sémantique large, désignant aussi bien mollesse, goût du luxe, effémination que pompe, magnificence et splendeur. Cf. STELLUTO 1995, p. 48-49, avec bibliographie antérieure.

Telle est, du moins, l'opinion qu'ont avancée Giuseppe Zecchini et Paul Pédech, indépendamment l'un de l'autre et chacun à leur manière. Partant de l'idée qu'Athénée et Phylarque partagent une même vision morale du monde et tout en constatant que le contenu des fragments que l'un est allé puiser dans l'ouvrage de l'autre «si esaurisce di fatto (…) in un catalogo di esempi di τρυφή, o, più raramente, di rifiuto della τρυφή», le savant italien en arrive à conclure que l'auteur des *Deipnosophistes* a parfaitement saisi la singularité du message moral de Phylarque[75]. À son tour, Paul Pédech, dressant le bilan final des traits caractéristiques des *Histoires* de Phylarque, précise avant toute autre chose, que «le luxe (τρυφή) a été la cible préférée de Phylarque, l'objet constant de sa réprobation. Il le relève chez Isanthès, roi des Thraces Crobyzes (F 20) comme il 1'a relevé chez Ptolémée. Il en évoque des exemples historiques, comme les Sybarites, qui recherchaient des recettes de cuisine inédites et exemptaient d'impôts les marchands d'anguilles et les teinturiers de la pourpre (F 45); les Colophoniens, qui affichaient des chevelures bien arrangées et parfumées, et passaient leurs jours et leurs nuits à s'enivrer (F 66). Il fait une description somptueuse de la cour d'Alexandre, où s'étalaient les plus rares raffinements, où la pourpre et l'or étaient jetés à profusion et où le roi s'entourait d'une garde aussi nombreuse que magnifiquement parée (F 41). Les Lacédémoniens eux-mêmes, sous le règne des rois Areus et Acrotatos, cédaient au luxe et se laissaient aller à imiter le «débordement des cours» (αὐλικὴ ἐξουσία) (F 44).»[76] Après une incise qui explique que les dénonciations de Phylarque, sans se rattacher à une école philosophique particulière, suivaient une morale commune[77], Pédech, pour couronner le tout, ajoute encore: «le luxe et ses manifestations, prodigalité, intempérance, luxure, préoccupent Phylarque jusque dans ses notices ethnographiques où il décrit les mœurs des peuples. Le Galate Ariamnès offrait à manger et à boire dans tout le pays à tout son peuple (F 2). Chez les Galates, les viandes et les pains sont servis à profusion sur les tables (F 9). Les Byzantins sont des ivrognes qui passent leur temps dans les tavernes et louent leurs chambres avec leurs femmes aux étrangers (F 7). Les Ibères sont très riches; ils portent des vêtements précieux, mais se nourrissent chichement (F 13). Le roi thrace Isanthès surpassait par son luxe ses contemporains (F 20).»[78]

Ce catalogue de citations de Phylarque, toutes faites par Athénée, illustre abondamment que la *truphè* représente un thème fondamental dans les discours

[75] Selon ZECCHINI 1989a, p. 83-86, la raison la plus fondamentale des rapports étroits entre Phylarque et Athénée consiste dans «la loro piena e totale 'sympatheia' nei confronti dell'ordine morale, che deva regolare la vita degli individui e la storia dei popoli: lo sdegno di fronte all'abuso della τρυφή…» (p. 86). Parmi les caractéristiques mineures qui sont à même d'expliquer l'intérêt spécial d'Athénée pour les *Histoires* de Phylarque, Zecchini retient le goût de la citation poétique, la présence de digressions érudites et la sensibilité ethnographique (p. 85).

[76] PÉDECH 1989, p. 448-449.

[77] *Ibid*., p. 450-452.

[78] *Ibid*., p. 452.

[79] Pour ce qui est d'Athénée, le sujet surgit à plusieurs reprises dans les *Deipnosophistes*, même en dehors du livre XII qui lui est entièrement consacré. Il est mis en relief dès le début, dans le premier livre, où la frugalité et les vertus des héros homériques sont mises en contraste

respectifs des deux auteurs[79]. La question que l'on peut et que l'on doit cependant se poser est la suivante : ce corpus de fragments, tel qu'il se présente à nous, permet-il d'affirmer que Phylarque, chaque fois qu'il abordait le thème, n'avait d'autre préoccupation que de signaler, de décrire et de dénoncer les multiples manifestations de débordement ? Et de conclure qu'il a ainsi écrit une histoire basée sur l'anecdote et la moralisation ?[80] Une réponse simplement affirmative à ces questions implique une démarche qui ne nous semble pas rendre compte du fait que les citations des invités de Larensis ont tendance à nous priver d'informations précieuses sur le contexte d'origine, éléments qui nous permettraient peut-être d'en savoir plus sur la manière dont les descriptions en question s'inséraient dans la trame du récit historique. En revanche, l'un des atouts majeurs de l'étude d'ensemble que Sonia Stelluto a vouée au dossier de la τρυφή chez Phylarque est l'attention systématique qui y est prêtée au rétablissement du contexte des fragments dans l'œuvre d'origine. Pour ce qui est, par exemple, de l'important F 44, qui met en scène la manière dont les Lacédémoniens se sont adonnés au luxe sous le règne des rois Areus et Acrotatos, S. Stelluto a réussi à montrer, grâce aux échos conservés dans les descriptions de la vie simple et frugale de Cléomène (Plut., *Cléom.*, 13), comment la dénonciation de la *truphè* contribuait à l'analyse politique de la résurgence de la puissance de l'État spartiate, qui, tout en recouvrant ses forces antérieures, pouvait légitimement aspirer à rétablir son hégémonie (cf. Plut., *Cléom.*, 18, 4)[81].

Nul besoin de reprendre ici dans le détail l'analyse fouillée de Sonia Stelluto, qui fait, en outre, observer comment cette même conception, qui voit dans la *truphè* l'une des causes principales de la dégradation politique et militaire des cités et des monarchies, et finalement de leur ruine, se laisse discerner pareillement dans plusieurs autres fragments de Phylarque. Prenons, à titre d'exemple, le cas des mœurs dissolues des Byzantins (F 7), où il devient clair que l'intérêt de Phylarque ne se réduisait pas à une censure morale de leur vie de luxe et de démesure. Pour cet épisode de son livre VI, il convient d'imaginer un cadre non de description ethnographique (évoqué, à tort, par Pédech), mais plutôt d'explication historique : le fragment semble se rapporter aux campagnes d'Antiochos II en Asie Mineure, qui avaient entre autres buts celui de soumettre la ville[82] ; il indique comment les mœurs relâchées des Byzantins ont complètement ruiné leur capacité de résistance militaire[83]. Interprété de cette

avec le comfort, le luxe, le raffinement dans les soins du corps et de la mode qui, de son temps, se manifestent dans tous les domaines de la vie.

[80] À ce propos, PÉDECH 1989, p. 448 fait tout de même observer que Phylarque se limitait à relever la signification morale du thème, tout en précisant toutefois que l'historien s'est abstenu d'intervenir lui-même dans le récit d'une façon explicite, soit avec des sentences morales ou des développements moraux.

[81] STELLUTO 1995, p. 51-58.

[82] Pour cette hypothèse de recontextualisation, voir PÉDECH 1989, p. 417.

[83] Cf. STELLUTO 1995, p. 58 : « È implicita quindi la condanna da parte di Filarco di vizi che compromettano le funzioni civili : qui lo storico sembra spiegare proprio le origini di un'azione negativa della τρυφή nella vita di un stato. »

façon, ce fragment est à rapprocher d'un passage bien connu des *Philippiques* de Théopompe sur les Byzantins et les Chalcédoniens (*FGrHist* 115 F 62), où ses remarques sur la dégénérescence des mœurs sont intimement liées à l'explication historique du déclin des cités[84].

Ne poussons pas plus loin notre analyse concernant le thème de la *truphè*. Des quelques observations que nous avons faites, il appert que l'interprète de Phylarque aurait tort de se contenter de l'image qui se dégage directement des citations telles qu'on les lit chez Athénée. Les discours des *Deipnosophistes* ont mis à notre disposition des matériaux indispensables à notre connaissance de l'œuvre perdue de Phylarque. Mais il est vrai aussi que l'on ne peut pas tirer de leurs citations des bilans rapides et faciles. Pour cela leurs propos sont trop fortement marqués par le double vice d'une sélection non représentative et du trop faible souci de compréhension manifesté à l'égard du (con)texte dans l'ouvrage d'origine[85]. Au terme de cette enquête, qui n'est qu'une contribution par trop imparfaite aux problèmes que pose l'examen des fragments de Phylarque transmis par Athénée, on comprend sans doute un peu mieux pourquoi la monographie qui réhabilite cet historien hellénistique n'a pas encore été écrite à ce jour.

[84] Il est bien possible que Théopompe ait été une source consultée par Phylarque : voir JACOBY 1926b (IIC), p. 136. Sur le passage de Théopompe (F 62), voir SHRIMPTON 1991, p. 155-156. Comme chez Théopompe, l'analyse des mœurs ne se laisse guère dissocier de l'analyse politique. Voir SCHEPENS 2001, en particulier p. 546-548.

[85] Cf. AMBAGLIO 1990, p. 63 : « la casualità delle scelte, la rinuncia a capire ».

La trasmissione dei frammenti di Filocoro attestati da Ateneo

Virgilio Costa
(Università di Roma Tor Vergata)

Résumé. – Athénée nous a transmis un peu moins d'un dixième (20 sur 231) des fragments subsistants de Philochore. Quoique ce dernier soit essentiellement connu pour son œuvre principale, une histoire locale de l'Attique (*Atthis*) en 17 livres, les titres de ses écrits connus par la *Souda* ou d'autres auteurs ne sont pas moins de vingt-sept. Mais ces derniers disparurent très tôt après la mort de l'auteur. Et, au début de l'époque impériale, l'œuvre principale elle-même avait virtuellement disparu. Que peut donc avoir lu Athénée ? Comment s'explique le fait qu'il en présente des extraits d'une certaine longueur, parfois sous la forme d'une citation directe ? Même si l'on ne peut totalement exclure que l'auteur des *Deipnosophistes* ait pu avoir accès à un exemplaire encore complet de l'*Atthis*, l'analyse des fragments et ce que l'on sait de la transmission de l'œuvre de Philochore font plutôt penser qu'Athénée a utilisé un recueil d'extraits ou une version abrégée de l'*Atthis*.

Riassunto. – Ateneo ci ha trasmesso poco meno di un decimo (20 su 231) dei frammenti superstiti dell'attidografo Filocoro. Sebbene questi sia conosciuto soprattutto per l'opera maggiore, una storia locale dell'Attica (*Atthis*) in diciassette libri, la lista dei titoli attribuitigli dalla *Suda* e da altre fonti ammonta a non meno di 27 scritti ; quasi tutti, tuttavia, scomparvero non molto tempo dopo la sua morte, e agli inizi dell'età imperiale anche l'opera maggiore era virtualmente perduta. Cosa può dunque aver letto Ateneo ? Come si spiega il fatto che ne trascriva diversi estratti di una certa lunghezza, talora in forma letterale ? Anche se in linea teorica non si può escludere del tutto che l'autore dei *Deipnosofisti* abbia avuto accesso a una copia ancora completa dell'*Atthis*, analizzando le singole occorrenze e riflettendo su talune caratteristiche della tradizione filocorea si giunge alla conclusione che Ateneo abbia attinto allo storico ateniese per via indiretta.

*
* *

Tra gli scrittori di cui grazie ad Ateneo rimpiangiamo un po' meno la perdita c'è Filocoro di Atene (340 *c*. – 262/1 a.C.), definito da Felix Jacoby «the first scholar among the Atthidographers»[1]. Il lungo inventario delle sue opere

[1] Jacoby 1954 *FGrHist* IIIb (Suppl.) 323a-334 (Text), p. 227.

giustifica appieno questa definizione: oltre ad un'*Atthis* in 17 libri[2] ci sono infatti giunti frammenti o titoli di altri ventisei scritti, che spaziano dalla storia alla letteratura, dall'epigrafia alla cronologia, dalle antichità religiose alla ritualistica. Molti furono certamente composti in vista o come filiazione dell'opera maggiore (ad esempio gli Ἐπιγράμματα Ἀττικά, una raccolta di iscrizioni che si inseriva nel filone inaugurato con la Συναγωγὴ ψηφισμάτων da Cratero il Macedone[3], e il trattato Περὶ τῶν Ἀθήνησιν ἀρξάντων ἀπὸ Σωκρατίδου καὶ μέχρι Ἀπολλοδώρου), ma l'abbondanza e la varietà della produzione letteraria collocano Filocoro su un piano diverso da quello degli altri autori di storie dell'Attica, con la sola eccezione, forse, di Ellanico.

Nei *Deipnosofisti*, escludendo le duplicazioni dell'*Epitome*, Filocoro è menzionato venti volte. Questa cifra, un nono circa del totale dei frammenti superstiti, fa di Ateneo uno dei principali trasmissori dello storico ateniese: tanto più che solo uno dei passi conservati dal Naucratita è noto per altra via ((16) nella lista data più avanti)[4], quattro sono proposti come citazioni letterali ((8), (11), (15), (19)) e altri due provengono non dall'*Atthis*, ma da altri scritti sicuramente autentici (perché attestati da altre fonti), il Περὶ τῆς Τετραπόλεως (7) e il Περὶ Μαντικῆς (17). Inoltre le citazioni sono disseminate abbastanza uniformemente, seppur con una maggiore presenza nel XIV libro, e toccano una grande varietà di temi, quali la pratica simposiale, i sacrifici, l'allevamento degli animali, gli strumenti e i generi musicali, le istituzioni politiche, le feste attiche, la cronologia.

Si potrebbe dunque pensare che Ateneo abbia conosciuto Filocoro approfonditamente, anche perché tra i frammenti dell'*Atthis* di cui viene esplicitamente dichiarata la provenienza tre appartengono al secondo libro e uno a testa dal terzo, dal settimo e dal nono. Occorre però chiedersi quali scritti dell'attidografo potessero ancora circolare nel II secolo d.C.: le opere integrali? Degli *excerpta* tematici? Per tentare una risposta esamineremo in primo luogo lo stato della tradizione filocorea agli inizi dell'età imperiale; poi considereremo il modo in cui Filocoro viene utilizzato nei *Deipnosofisti*; infine ci domanderemo quale tipo di accesso Ateneo abbia avuto alla sua fonte.

I. La trasmissione delle opere di Filocoro in età tardoellenistica e imperiale

I dati sull'attività letteraria di Filocoro provengono in massima parte dalla voce Φιλόχορος della *Suda* (= *FGrHist* 328 T 1), la quale menziona ventuno scritti:

[2] Per l'estensione dell'opera cfr. *Suda s.v.* Φιλόχορος = *FGrHist* 328 T 1. Di fatto ci sono giunti frammenti solo per i primi dieci libri; un riferimento al sedicesimo libro è in Arpocrazione (*s.v.* ἄμιπποι = *FGrHist* 328 F 71), ma forse, come Jacoby congettura nel commento al frammento, lo *iota* dell'espressione ἐν τῇ ις΄ va riferito all'articolo che precede il numerale.

[3] Su Cratero si veda – oltre a *FGrHist* 342 – la recentissima edizione di ERDAS 2002. Sull'identità di Cratero vedi anche ERDAS 2004, ove è mostrata con dovizia di argomenti l'erroneità dell'identificazione col figlio dell'omonimo generale di Alessandro, Cratero II (sostenuta tra gli altri da Felix Jacoby: cfr. JACOBY 1922, col. 1617-1622; 1955 *FGrHist* IIIb n° 342, p. 95-97). Sull'origine delle raccolte epigrafiche in Grecia cfr. invece HIGBIE 1999.

[4] L'altra fonte è Phot. *s.v.* ἀμφιφόων (= *FGrHist* 328 F 86a).

Φιλόχορος · Κύκνου Ἀθηναῖος, μάντις καὶ ἱεροσκόπος. γυνὴ δὲ αὐτῷ ἦν Ἀρχεστράτη. κατὰ δὲ τοὺς χρόνους γέγονεν ὁ Φιλόχορος Ἐρατοσθένους, ὡς ἐπιβαλεῖν πρεσβύτῃ νέον ὄντα Ἐρατοσθένῃ· ἐτελεύτησε δὲ ἐνεδρευθεὶς ὑπὸ Ἀντιγόνου, ὅτι διεβλήθη προσκεκλικέναι τῇ Πτολεμαίου βασιλείᾳ. ἔγραψεν Ἀτθίδος βιβλία ιζ΄, περιέχει δὲ τὰς Ἀθηναίων πράξεις καὶ βασιλεῖς καὶ ἄρχοντας ἕως Ἀντιόχου τοῦ τελευταίου τοῦ προσαγορευθέντος Θεοῦ, ἔστι δὲ πρὸς Δήμωνα· Περὶ μαντικῆς δ΄· Περὶ θυσιῶν α΄· Περὶ τῆς Τετραπόλεως· Σαλαμῖνος κτίσιν· Ἐπιγράμματα Ἀττικά· Περὶ τῶν Ἀθήνησι ἀγώνων [βιβλία ιζ΄]· Περὶ τῶν Ἀθήνησιν ἀρξάντων ἀπὸ Σωκρατίδου καὶ μέχρι Ἀπολλοδώρου· Ὀλυμπιάδας ἐν βιβλίοις β΄· Πρὸς τὴν Δήμωνος Ἀτθίδα· Ἐπιτομὴν τῆς ἰδίας Ἀτθίδος· Ἐπιτομὴν τῆς Διονυσίου πραγματείας περὶ ἱερῶν· Περὶ τῶν Σοφοκλέους μύθων βιβλία ε΄· Περὶ Εὐριπίδου· Περὶ Ἀλκμᾶνος· Περὶ μυστηρίων τῶν Ἀθήνησι· Συναγωγὴν ἡρωίδων ἤτοι Πυθαγορείων γυναικῶν· Δηλιακά, βιβλία β΄· Περὶ εὑρημάτων· Περὶ καθαρμῶν· Περὶ συμβόλων.

«Filocoro: figlio di Cicno, Ateniese, indovino ed aruspice; ebbe per moglie Archestrata. Filocoro visse al tempo di Eratostene: nel senso che Eratostene, da giovane, fu coevo della sua vecchiaia. Perì vittima di un agguato tesogli da Antigono, perché incolpato di aver espresso favore per la *dynasteia* di Tolemeo. Scrisse un'*Atthis* in diciassette libri che comprende le gesta ateniesi, i re e gli arconti fino all'ultimo Antioco (quello chiamato *Theos*) ed è contro Demone; *Sulla divinazione* in quattro libri; *Sui sacrifici*, in un libro; *Sulla Tetrapoli*; *Fondazione di Salamina*; *Iscrizioni attiche*; *Sugli agoni ateniesi* [in diciassette libri]; *Sugli arconti ateniesi da Socratide ad Apollodoro*; *Olimpiadi* in due libri; *Contro l'Atthis di Demone*; *Epitome della propria Atthis*; *Epitome del trattato di Dionigi sulle materie sacre*; *Sui miti narrati da Sofocle* in cinque libri; *Su Euripide*; *Su Alcmane*; *Sui Misteri ateniesi*; *Raccolta di eroine o di donne pitagoriche*; *Deliaka* in due libri; *Sulle invenzioni*; *Sulle purificazioni*; *Sui presagi*.»

A dispetto dei molti secoli che separano Filocoro dall'enciclopedia bizantina, le notizie che questa fornisce su di lui sono dettagliate, relativamente abbondanti ed esposte in buon ordine: i vari titoli, infatti, sono raggruppati per categorie (mantica e sacrifici, storia locale, cronologia, letteratura, antichità religiose); di ciascuno viene indicata l'esatta articolazione in libri; e non mancano alcuni ragguagli biografici sullo scrittore. Ciò suggerisce che la scheda non sia la stratificazione di una serie di dati disomogenei per origine e natura, ma sia stata attinta in blocco da un autorevole catalogo antico: e il pensiero va ovviamente ai Πίνακες di Callimaco[5], che di ciascuno scrittore dava appunto qualche breve notizia biografica e l'elenco delle opere diviso per tipologia[6]. È inoltre pressoché sicuro che nella biblioteca di Alessandria, in epoche diverse, l'*Atthis* venne

[5] Anche se solo tre fra le classi in cui nei Πίνακες era divisa la letteratura greca sono attestate da citazioni letterali (ῥητορικά, νόμοι, παντοδαπὰ συγγράμματα), da alcuni frammenti risulta irrefutabilmente che nell'inventario callimacheo avevano posto gli storici (cfr. PFEIFFER 1978, p. 163).

[6] *Ibid*., p. 163 e 165.

utilizzata da Istro «il Callimacheo», come lo chiama in due luoghi Ateneo[7], autore di una Συναγωγὴ τῶν Ἀτθίδων di cui restano diversi frammenti, e soprattutto dal grande Didimo Calcentero, che inserì ampi estratti filocorei nel commento a Demostene restituitoci dal *P. Berol*. 9780[8]. Una spia ulteriore della possibile origine alessandrina delle notizie della *Suda* è tra l'altro lo strano sincronismo istituito tra Filocoro ed Eratostene: il primo sarebbe vissuto (γέγονεν) nell'età del secondo, ὡς ἐπιβαλεῖν πρεσβύτῃ νέον ὄντα Ἐρατοσθένη, formula che ha senso solo in un ambiente capace di utilizzare, per il computo cronologico, anche la successione dei direttori della Biblioteca.

Non sappiamo per quanto tempo le opere di Filocoro siano sopravvissute al loro autore, ma si può concordare con Jacoby sul fatto che la possibilità di attingere in modo estensivo allo scrittore ateniese, e in generale alla letteratura dotta del primo Ellenismo, sia venuta meno agli inizi dell'età imperiale, anche se per l'*Atthis* è forse ipotizzabile una sorte un po' più longeva[9]. Vanno però tenute presenti alcune peculiarità della tradizione filocorea: innanzitutto, i più antichi trasmissori di *excerpta* dell'*Atthis*, Dionigi di Alicarnasso[10] e appunto Didimo, sono molto probabilmente anche gli ultimi lettori diretti dell'opera; inoltre la massima parte dei frammenti del *corpus* filocoreo ci arriva da autori piuttosto recenti (se si escludono gli scoli, difficilmente anteriori a Didimo, i primi tralatori sono Filodemo, Strabone, Dionigi di Alicarnasso, Plutarco e Arpocrazione) e che dello scrittore ateniese avevano verosimilmente una conoscenza parziale e/o filtrata da fonti intermedie. Ancora, dei 231 passi raccolti da Jacoby (quasi il doppio di quelli degli altri attidografi messi insieme) quelli corredati dall'indicazione dell'opera di provenienza sono appena 91 (71 pertinenti all'*Atthis* e il resto a 9 altri scritti, 5 dei quali ignoti alla *Suda*): ciò significa che se prescindiamo dall'eventuale attribuzione di occorrenze anepigrafe a un'opera o all'altra, 17 trattati su 27 sono interamente perduti e di altri 5 (o 4, escludendo le dubbie attestazioni del Περὶ θυσιῶν da parte di Natale Conti[11]) ci resta un solo frammento. Non avendo alcuna notizia sull'accoglienza degli scritti di Filocoro da parte delle generazioni immediatamente successive – ad eccezione, si è detto,

[7] VI, 272b (= *FGrHist* 334 T 2) e IX, 387f (= *FGrHist* 334 T 6); all'ambiente culturale di Alessandria rinviano anche Plutarco, il quale lo chiama semplicemente Ἴστρος ὁ Ἀλεξανδρεύς (*Aetia graeca*, 301d = *FGrHist* 334 T 3), e la *Suda* (*s.v.* Ἴστρος = *FGrHist* 334 T 1), secondo cui Istro sarebbe stato Καλλιμάχου δοῦλος καὶ γνώριμος. Rari sono ancora gli studi su Istro come storico e trasmissore di storici: dopo l'edizione jacobiana nel terzo volume dei *FGrHist* è infatti comparso un solo studio di una certa ampiezza, quello di JACKSON 2000; l'avvio di una nuova edizione critica commentata per la collana «I frammenti degli storici greci» è stato annunciato dalla curatrice, Monica Berti, in occasione del Meeting 2005 dell'American Philological Association e in altri simposi internazionali.

[8] L'*editio princeps*, comparsa a Berlino nel 1904, si deve a H. Diels e W. Schubart; oggi l'edizione d'uso è quella di PEARSON & STEPHENS 1983. Le citazioni filocoree compaiono nei *FGrHist* 328 come F 55b, 56b, 144-146, 149a, 151, 155, 157, 159, 159-162.

[9] *FGrHist* III b (Suppl.) 323a-334 (Text), p. 240.

[10] Il quale riporta ampi stralci dell'*Atthis* nella prima lettera ad Ammeo e nel *De Dinarcho*: cfr. *FGrHist* F 49, 50, 51, 53, 54, 55a, 56a, 66, 67, 152, 153, 154, 156, 158, 167.

[11] Su Natale Conti e sulle occorrenze filocoree (e di altri storici) tràdite nelle sue *Mythologiae sive explicationes fabularum* cfr. COSTA 2002a e COSTA 2002b.

di Dionigi di Alicarnasso e Didimo – per trovare degli autori che lo citino abbondantemente bisogna arrivare sino alla prima età imperiale, la quale però sembra aver conosciuto soltanto l'Atthis e quattro titoli minori, il Πρὸς Δήμωνα ἀντιγραφή, il Περὶ τῆς Τετραπόλεως, il Περὶ μαντικῆς e il Περὶ ἑορτῶν; ed anche aggiungendo a questo magro elenco altre quattro opere menzionate dagli scoli o da Fozio (Πρὸς Ἄλυπον ἐπιστολὴ, Πρὸς Ἀσκληπιάδην ἐπιστολὴ, Περὶ θυσιῶν, Περὶ ἡμερῶν) difficilmente potremmo immaginarci i convitati di Larense nell'atto di trarre dai loro grandi sacchi pieni di libri[12] dei rotoli di Filocoro.

Non è dunque sorprendente che i passi su cui fondiamo la nostra conoscenza dell'attidografo siano scarsamente rappresentativi dell'insieme della sua produzione. Ciò è ben mostrato dall'*Atthis*, di cui possiamo ricostruire con una certa precisione la struttura grazie al fatto che le nostre fonti, quando menzionano questo scritto, indicano sempre il numero di libro. Caratteristica precipua dell'opera, infatti, era l'amplissimo spazio riservato alla storia recente o contemporanea, dal momento che già il secondo libro (su un totale di diciassette) giungeva a Solone, il terzo alle riforme di Efialte, il quarto alla sconfitta di Atene nella guerra del Peloponneso, il quinto all'avvento di Filippo II al trono di Macedonia e il sesto al regime di Demetrio Falereo, mentre i rimanenti undici libri abbracciavano un arco temporale di sessant'anni circa, dalla cacciata del Falereo alla guerra cremonidea, 262/1 a.C. Avendo scelto di narrare oltre 1100 anni di storia in sei libri soltanto, e i circa cento successivi in undici, Filocoro era insomma un fedele seguace del precetto eforeo secondo cui le fonti particolareggiate sono le più attendibili per gli eventi contemporanei, le meno degne di fede per il remoto passato[13]; Jacoby, tra l'altro, ha avanzato l'ipotesi che proprio un diverso atteggiamento dinnanzi alle fonti per l'età arcaica potesse essere alla base della polemica con Demone di cui ci informa ancora una volta la *Suda*, prima affermando che l'*Atthis* di Filocoro era indirizzata contro Demone[14], poi elencando un Πρὸς τὴν Δήμωνος Ἀτθίδα[15].

Ora, prendendo in esame i singoli frammenti dell'*Atthis* vediamo che le attestazioni dei primi sei libri sono numericamente soverchianti, giacché mettendo nel computo esclusivamente quelle certe il rapporto tra i primi sei libri e i successivi undici è di 61 a 10, mentre includendo le citazioni anepigrafe, ma attribuibili con buona probabilità all'opera e a un suo determinato libro, la sproporzione è ancora maggiore, 130 contro 15. A ciò si aggiunga che a eccezione di un passo – tràdito di Arpocrazione – che Dindorf proponeva con ottime ragioni di spostare dal XVI al VI libro, i libri XI-XVII sono completamente perduti: proprio quelli, cioè, in cui lo scrittore ateniese più doveva allontanarsi dalla povertà stilistica delle *Atthides*, in favore di una narrazione più distesa.

[12] I, 4b. Sulle consuetudini e le pratiche di fruizione letteraria da parte dei personaggi di Ateneo cfr. JACOB 2000, p. 102-110; JACOB 2001, p. LXXI-LXXXIII.

[13] Cfr. Harp. *s.v.* ἀρχαίως e *s.v.* καινῶς (= *FGrHist* 70 F 9).

[14] *Suda s.v.* Φιλόχορος· ἔγραψεν Ἀτθίδος βιβλία ιζ΄ (…) ἔστι δὲ πρὸς Δήμωνα.

[15] Titolo noto anche ad Arpocrazione (*s.v.* Ἠετιώνεια [= *FGrHist* 328 F 72]) con una leggera variante, Πρὸς Δήμωνα ἀντιγραφή.

Sul perché l'erudizione della prima età imperiale abbia citato quasi esclusivamente i primi libri dell'*Atthis* si possono naturalmente formulare diverse congetture. Per quanto riguarda Ateneo, Giuseppe Zecchini ha correttamente osservato che al Naucratita non interessava l'attidografia in quanto storia politica[16]: e alla storia politica di Atene nel IV e nel III secolo a.C. era evidentemente dedicata tutta la seconda metà dell'opera filocorea. Ma se è del tutto ammissibile, anzi scontato, che nei *Deipnosofisti* si guardi a Filocoro soprattutto come esperto di antichità ateniesi, un lessicografo come Arpocrazione, interessato all'attidografo solo quale riscontro per i vocaboli rari o desueti utilizzati dagli oratori attici, non avrebbe invece avuto ragione di scartare eventuali occorrenze nella seconda parte, se questa fosse stata ancora fruibile. Per tale ragione la preponderanza dei frammenti dei primi libri dell'*Atthis* deve essere messa in relazione non solo alla fama di Filocoro come ἐξηγητὴς τῶν πατρίων[17], ma anche alla possibilità che alla fine del I secolo a.C. l'opera, nella sua interezza, fosse virtualmente scomparsa, e che le nostre fonti di età imperiale l'abbiano conosciuta solo indirettamente[18].

II. Le citazioni di Filocoro nei *Deipnosofisti*

Veniamo dunque ad Ateneo. Pur nei limiti già visti, nei *Deipnosofisti* sono copiosamente utilizzati anche altri esponenti della storiografia locale attica: Androzione[19] e Demone[20] una volta ciascuno; Fanodemo[21] sei volte; Ellanico[22], Clidemo[23] e Melanzio[24] rispettivamente dieci, sei e una volta. Filocoro tuttavia si distingue per la sistematicità, oltre che per la frequenza, con cui viene menzionato in libri diversi (I, II, IV, V, VI, IX, XI, XIV e XV), in varie forme (la citazione è

[16] ZECCHINI 1989a, p. 139.

[17] L'espressione, che ricorre in Proclo (*Schol. in Hesiodi Opera et Dies*, 810 = *FGrHist* 328 T 2), non designa una carica religiosa ufficiale, ma semplicemente la competenza nel campo delle antichità sacre: cfr. *FGrHist* III b (Suppl.) 323a-334 (Text), p. 534, 328 add. T 2.

[18] Come lo stesso Zecchini sostiene, ipotizzando che Ateneo abbia utilizzato uno dei tre lessici attici da lui nominati, quelli di Filemone, Cratete e Doroteo di Ascalona (cfr. ZECCHINI 1989a, p. 139).

[19] IX, 375b = *FGrHist* 324 F 55 (Ἀτθίς).

[20] III, 96d-e = *FGrHist* 327 F 1 (Ἀτθίς).

[21] III, 114c = *FGrHist* 325 F 7 (Ἀτθίς); IX, 392d = *FGrHist* 325 F 2 (Ἀτθίς); I, 20a = *FGrHist* 325 F 9 (anepigrafo); IV, 168a = *FGrHist* 325 F 10 (an.); X, 437c-d = *FGrHist* 325 F 11 (an.); XI, 465a = *FGrHist* 325 F 12 (an.).

[22] I, 34a = *FGrHist* 4 F 175 (Αἰγυπτιακά); IX, 410f = *FGrHist* 4 F 2 (Φορωνίς); X, 416b = *FGrHist* 4 F 7 (Δευκαλιωνεία); X, 447c = *FGrHist* 4 F 66 (Κτίσις ἐθνῶν); XI, 462a-b = *FGrHist* 4 F 67 (Ἐθνῶν Ὀνομασίαι); XI, 470d = *FGrHist* 4 F 53 (Αἰγυπτιακά); XIV, 635e = *FGrHist* 4 F 85a (Καρνεονίκαι); XIV, 652a = *FGrHist* 4 F 56 (Εἰς Ἄμμωνος Ἀνάβασις); XV, 679f = *FGrHist* 4 F 54 (Αἰγυπτιακά); XV, 680b-c = *FGrHist* 4 F 55 (Αἰγυπτιακά).

[23] IX, 410a = *FGrHist* 323 F 14 (Ἐξηγητικόν); VI, 235a = *FGrHist* 323 F 11 (Πρωτογονία); X, 425e = *FGrHist* 323 F 5c (Πρωτογονία); XIV, 660a = *FGrHist* 323 F 5a (Πρωτογονία); XIV, 660d-e = *FGrHist* 323 F 5b (Πρωτογονία); XIII, 609c-d = *FGrHist* 323 F 15 (Νόστοι).

[24] VII, 325c = *FGrHist* 326 F 2 (Περὶ τῶν ἐν Ἐλευσῖνι μυστηρίων).

a volte relativamente estesa e letterale, a volte ridotta al solo nome dello scrittore), da parte di più commensali (Democrito, Larense, Masurio, Mirtilo, Plutarco, Ponziano, Ulpiano e lo stesso Ateneo), da solo o in compagnia di altri autori, e soprattutto in relazione a un'ampia gamma di argomenti.

Due frammenti vertono su questioni di procedura sacrificale: Filocoro ricorda la coppa *pentaploa*, che costituiva il premio per la corsa efebica degli *Oschophoria*[25], e l'*amphiphon*, una focaccia che veniva offerta ad Artemide con contorno di fiaccole, da cui il nome[26]; un altro paio tocca aspetti poco noti della vita istituzionale ateniese, come il ruolo dei *parasitoi*[27] e la vigilanza degli Areopagiti rispetto ai dissoluti (*asotoi*) e agli amanti del lusso eccessivo[28]; quattro trattano di questioni letterarie e filologiche; un lungo *excerptum* – tra i più complessi, problematici e stimolanti di tutto il *corpus* filocoreo – descrive le innovazioni portate da Lisandro di Sicione alla psilocitaristica nell'ultimo quarto del VI secolo a.C.[29]. Rimandando ad altra sede[30] l'esame dei singoli frammenti, basterà qui dare uno sguardo d'assieme alle occorrenze filocoree nei *Deipnosofisti*:

1) I, 9c-d (= *FGrHist* 328 F 169a): anepigrafo
Mirtilo (a lui va certamente riferito l'epiteto Θετταλὸν σόφισμα a 11b), nell'ambito di un discorso sulle abitudini alimentari semplici e temperanti attribuite da Omero ai suoi eroi (8e-11b), ricorda che secondo F. ad Atene, in occasione di una carestia di ovini, sarebbe stato vietato il consumo di carne di pecora.

2) II, 37e-f (= *FGrHist* 328 F 170): anepigrafo
In una sezione del libro sull'ubriachezza (37b-38f) viene menzionata un'osservazione di Filocoro su chi beve smodatamente (cfr. *infra* nel testo).

3) II, 38c-d (= *FGrHist* 328 F 5b): *Atthis*, II libro (cfr. XV, 693d-e)
Nella medesima sezione sull'ubriachezza (37b-38f) viene citato un lungo passo filocoreo sulla κρᾶσις, l'annacquamento del vino, che Dioniso stesso avrebbe insegnato ad Anfizione perché gli uomini camminassero eretti, mentre prima sotto l'effetto del vino puro barcollavano. In segno di gratitudine il sovrano ateniese avrebbe innalzato un altare a Dioniso Orthos e un'ara alle ninfe nel santuario delle Horai, e varato una legge che durante i pasti permetteva di assumere vino ἄκρατος solo in quantità sufficiente alla degustazione.

4) IV, 168a (= *FGrHist* 328 F 196): anepigrafo
Ulpiano, discutendo dei vocaboli ἀσωτεῖον e ἄσωτοι (165d-169a), cita F. a proposito dei poteri coercitivi dell'Areopago nei confronti dei dissoluti.

[25] XI, 495e-496a (= *FGrHist* 328 F 15).
[26] XIV, 645a-b (= *FGrHist* 328 F 86b).
[27] VI, 235b-e (= *FGrHist* 328 F 73).
[28] IV, 168a (= *FGrHist* 328 F 196); VI, 245c (= *FGrHist* 328 F 65).
[29] XIV, 637f-638a (= *FGrHist* 328 F 23).
[30] Una nuova edizione dei frammenti di Filocoro, a cura di chi scrive, è in corso di realizzazione per la collana «I frammenti degli storici greci», diretta da Eugenio Lanzillotta; il primo volume, dedicato ai frammenti dell'*Atthis*, è già stato edito (COSTA 2007).

5) V, 189c (= *FGrHist* 328 F 68): *Atthis*, IX libro
Per mostrare che la parola αὐλή non indica la casa, ma qualunque ambiente all'aria aperta, Masurio ricorda che secondo F. ad Atene erano detti αὐλῶνες anche alcuni santuari.

6) V, 217d-e (= *FGrHist* 328 F 126): anepigrafo
Masurio, nel denunciare la scarsa cura di Platone per la cronologia (217c-218e), elenca i calcoli di F. e di altri storici sugli anni di regno di Perdicca; qui, in particolare, sono in questione gli anacronismi del *Gorgia* (217c-218a).

7) VI, 235b-e (= *FGrHist* 328 F 73): Περὶ τῆς Τετραπόλεως
Plutarco, in un lungo discorso sui παράσιτοι (234c-248c), ricorda che F. parlava dei παράσιτοι di Eracle nel trattato sulla tetrapoli attica.

8) VI, 245c (*FGrHist* 328 F 65): *Atthis*, VII libro
Plutarco, nella medesima sezione sui παράσιτοι (234c-248c), cita F. in una digressione sui γυναικονόμοι (245a-c).

9) IX, 375b-c (= *FGrHist* 328 F 196b): anepigrafo
Ateneo, trattando del significato della parola δέλφαξ (374d-376c), ricorda che secondo F. ad Atene, in occasione di una penuria di buoi sarebbe stata vietata la consumazione di carne bovina, perché con la sospensione della macellazione si sperava di ricostituire le mandrie.

10) IX, 393e (= *FGrHist* 328 F 214): anepigrafo
Secondo Ateneo (che sta parlando dei cigni, 393c-f), F. avrebbe chiamato Βοιώ, e non Βοῖος, l'autore della Ὀρνιθογονία.

11) XI, 464f-465a (= *FGrHist* 328 F 171): anepigrafo
Nell'ambito di un lunghissimo discorso sui vari generi di coppe (461e-504b) Plutarco ricorda che secondo F. gli spettatori dei concorsi tragici ateniesi ricevevano cibo e dolciumi.

12) XI, 495e-496a (= *FGrHist* 328 F 15): *Atthis*, II libro
Ancora Plutarco riferisce che F. aveva menzionato la πενταπλόα («coppa quintupla», una mistura di cinque ingredienti, vino, miele, formaggio, farina e olio).

13) XIV, 628a (= *FGrHist* 328 F 172): anepigrafo
Masurio, parlando della musica (623e-633f), asserisce che originariamente la musica eseguita durante i banchetti non era finalizzata al puro piacere estetico, ma aveva una funzione sedativa degli eventuali alterchi fra i commensali (627e-628b); F. è ricordato per aver scritto che gli antichi, al momento della libagione, non sempre eseguivano il ditirambo, ma inneggiavano in modi diversi a Dioniso e ad Apollo (cfr. *infra*).

14) XIV, 630f (= *FGrHist* 328 F 216): anepigrafo
Masurio, in una sezione del suo discorso sulla musica dedicato alla danza pirrica, ricorda che secondo F. gli Spartani, quando cenavano durante le spedizioni militari, usavano recitare dei versi di Tirteo.

15) XIV, 637f-638a (= *FGrHist* 328 F 23): *Atthis*, III libro
Masurio, parlando della μάγαδις (634e-639a), riporta un passo di F. sulle innovazioni apportate alla psilocitaristica da Lisandro di Sicione, il quale, rinforzando la sonorità della cetra e abbandonando la tradizionale semplicità di quell'arte, primo fra gli psilocitaristi avrebbe composizioni virtuosistiche.

16) XIV, 645a-b (= *FGrHist* 328 F 86b): anepigrafo
Ateneo (o Ponziano, secondo Kaibel), elencando dei prodotti di pasticceria (643e-648c), cita F. in relazione alla focaccia in onore di Artemide chiamata ἀμφιφῶν (645a-b).

17) XIV, 648d (= *FGrHist* 328 F 79): Περὶ Μαντικῆς
Rispondendo a Ulpiano, che aveva chiesto chi fra i Greci avesse menzionato l'ἡμίνα (una misura di capacità), Larense afferma che il vocabolo compariva nelle composizioni falsamente attribuite ad Epicarmo (648d-e) e che secondo F. due di queste, il *Canone* e i *Responsi*, erano state in realtà scritte da Axiopisto di Locri o Sicione.

18) XIV, 656a (= *FGrHist* 328 F 173): anepigrafo
Ulpiano, parlando di carne, pollame e formaggi (654a-658e), ricorda F. nella sezione sui maiali (655f-656a), sostenendo che secondo l'attidografo gli Ateniesi non arrostivano la carne degli animali sacrificati, ma la bollivano.

19) XV, 693d-e (= *FGrHist* 328 F 5a): *Atthis*, II libro
Ateneo, intervenendo sulle varie miscele delle bevande (692f-693f), cita F. a proposito della legge ateniese che imponeva nei banchetti l'uso di vino annacquato, salvo una minima quantità di vino puro per la degustazione.

20) XV, 697a (= *FGrHist* 328 F 165): anepigrafo
Democrito, per dimostrare che la composizione di Aristotele in onore di Ermia di Atarneo non era un peana, elenca vari tipi di peani (696a-697b), citando F. a proposito di quelli dedicati dagli Ateniesi ad Antigono e Demetrio Poliorcete.

III. Quale conoscenza può Ateneo avere avuto di Filocoro?

La molteplicità dei temi per cui Filocoro viene chiamato in causa può far pensare che Ateneo abbia avuto una certa familiarità con le opere citate; già Zecchini, tuttavia, aveva rilevato che talune citazioni si presentano come indirette, facendo delle ipotesi sulle fonti intermedie utilizzate[31], e va aggiunto che alcuni tra i passi del nostro elenco provengono sicuramente dal medesimo contesto.

Ad esempio, sia nel primo che nel nono libro dei *Deipnosofisti* Ateneo ricorda Filocoro in relazione a provvedimenti per limitare il consumo di carne ((1) e (9) dell'elenco). L'unica differenza tra i due frammenti concerne il fatto che nel primo libro si parla di ἄπεκτοι ἄρνες, pecore intonse, nel nono di buoi, ma in

[31] ZECCHINI 1989a, p. 136.

quest'ultimo la citazione filocorea è introdotta dall'affermazione che secondo Androzione ad Atene un'antica legge avrebbe imposto, per facilitare l'incremento delle greggi, di non uccidere pecore intonse o che non avessero generato (μὴ σφάττειν πρόβατον ἄπεκτον ἢ ἄτοκον)[32]: ecco spiegata dunque l'origine della divergenza, ed essendo del tutto inverosimile che Ateneo stesso reperisse separatamente e quindi accostasse i due passi tra loro, si deve pensare o che Androzione era citato da Filocoro, oppure che entrambi comparissero in un testo accessibile al Naucratita. La prova del fatto che Ateneo derivava le occorrenze filocoree non dagli scritti originari, ma da fonti che le avevano preselezionate, è offerta da un gruppo di frammenti dedicati al rapporto tra vino e ubriachezza. Il primo (2), tràdito dall'*Epitome*, recita:

> «Filocoro dice che chi beve non soltanto rivela se stesso, ma incoraggiando alla libertà di parola (*parrhesia*) svela anche i pensieri di tutti gli altri: da ciò i detti "vino e verità" e "il vino rivela la mente di un uomo"»[33].

Nella sezione dei *Fragmente der griechischen Historiker* riservata a Filocoro questo passo è numerato come F 170, tra i testi senza titolo di libro; leggendolo fuori dal contesto non si capisce se l'attidografo parli in generale o alluda al simposio, se concepisca la *parrhesia* indotta dal vino come buona o cattiva, eccetera. Attingendo però direttamente ai *Deipnosofisti* e avanzando un poco nella lettura si vede che Ateneo, dopo aver elencato i vari tipi e nomi di tripodi e aver menzionato Omero, Semo di Delo, Efippo e Antifane, torna a Filocoro con una citazione, stavolta piuttosto estesa, relativa all'arrivo di Dioniso ad Atene durante il regno di Anfizione (3). Il brano fornisce una triplice interpretazione eziologica: *a*) della κρᾶσις, l'annacquamento del vino, un'arte che l'umanità primitiva non avrebbe scoperto da sola, ma avrebbe appreso dagli dèi in un luogo – Atene – e in un momento storico precisi (il regno appunto di Anfizione, terzo nella lista dei sovrani dell'Attica); *b*) del culto di Dioniso Orthos, «eretto», che in Atene aveva un altare nel recinto delle Horai; *c*) di una legge, attribuita anch'essa ad Anfizione, che imponeva di utilizzare nei simposi solo vino stemperato, ad eccezione di una modesta quantità di vino puro finalizzato alla degustazione e a far memoria di Dioniso[34]. Prescindendo dalle molte possibili implicazioni di questa interessantissima pagina, che però non riguardano direttamente il rapporto Filocoro/Ateneo, conviene qui notare soltanto che l'accenno alla legge di Anfizione – menzionata tra l'altro anche nel quindicesimo libro (19) – chiarisce il contesto in cui l'attidografo menzionava il motto «vino e verità»: l'assunzione di vino puro è un male non solo perché fa barcollare gli uomini, ma anche perché stimola in loro, *quando si radunano nei simposi* (lo si capisce anche dall'allusione ai «pensieri di tutti gli altri»), una libertà di parola eccessiva da cui occorre proteggerli per legge.

A queste tre citazioni, tutte sicuramente appartenenti al medesimo contesto, possiamo aggiungere un frammento anepigrafo dal quattordicesimo libro dei

[32] IX, 375b (= Androt., *FGrHist* 324 F 55).
[33] II, 37e-f (= *FGrHist* 328 F 170).
[34] II, 38c-d (= *FGrHist* 328 F 5b).

Deipnosofisti (18), in cui si legge che gli Ateniesi, quando sacrificano alle Horai, non arrostiscono le carni delle vittime, ma le fanno bollire, pregando le dee di difenderli dalla siccità e di far maturare i frutti della terra con piogge regolari[35]. Per quanto in linea teorica è possibile che quest'ultimo testo provenga dal trattato filocoreo *Sui sacrifici*, è singolare che le Horai siano proprio le divinità che ad Atene ospitano l'altare di Dioniso Orthos[36]; e soprattutto non si può non rilevare la coincidenza tra quanto si dice in questo passo, cioè che esse erano venerate come protettrici dei prodotti agricoli, e quanto si affermava in quello, vale a dire che Anfizione aveva edificato l'altare di Dioniso nel santuario delle Horai perché ad esse spettava la cura della maturazione dei grappoli d'uva. Ancora, un quinto frammento (13) tratta delle differenti forme di libagione per Dioniso e per Apollo, il primo onorato con canti intonati nell'ebbrezza, il secondo con canti eseguiti tranquillamente e con compostezza. Qui il legame con gli altri passi è meno immediato, ma il testo verte ancora intorno al tema dell'ebbrezza, e dunque alla tesi della fruizione diretta dell'*Atthis* da parte di Ateneo si pongono due alternative, entrambe percorribili: *a*) che anch'esso in origine facesse parte delle pagine sull'arrivo di Dioniso in Attica durante il regno di Anfizione; *b*) che lo scrittore egiziano abbia preso questa e le altre citazioni da una compilazione sul tema del vino e dell'ubriachezza in cui le citazioni filocoree si trovavano già riunite, come – per fare un esempio – i due trattati Περὶ μέθης (entrambi noti ad Ateneo e ispirati all'omonimo scritto teofrasteo[37]) di Cameleonte di Eraclea[38] e di Ieronimo di Rodi[39].

Abbiamo visto che ben cinque frammenti su venti ((2), (3), (13), (18), (19)) sembrano tratti dal medesimo contesto e un altro è utilizzato da Ateneo due volte ((1), (9)). Altri sono forse raggruppabili per via dell'argomento trattato, le leggi moralizzatrici varate da Demetrio Falereo ((4), (8))[40] e i cibi o le bevande in uso nelle feste attiche ((12), (16)), e dunque si può supporre un'origine comune; su quattro si deve invece sospendere il giudizio, per l'estrema brevità della citazione ((5), (6), (10), (17)). Le venti occorrenze filocoree dei *Deipnosofisti*, in altre parole, non corrispondono a venti luoghi diversi nell'originale; Ateneo, si potrebbe dire, è un buon utilizzatore dello storico ateniese, ma non un suo autentico lettore. Ma per tornare all'evidenza della tradizione filocorea da cui

[35] XIV, 656a = *FGrHist* 328 F 173.

[36] Per l'epiteto cfr. NIAFAS 2000, ove accanto ad altre congetture meno persuasive si avanza l'ipotesi (p. 470-471) che in occasione della festa dei Boccali (Χόες) i partecipanti alle sfide nel bere invocassero con questo titolo la benevolenza del Dioniso ἐν Λίμναις, per restare in piedi e vincere la gara.

[37] Su cui cfr., nei *Deipnosofisti*, X, 423f; 424e-f; 427d; 429a-b; 435a; XI, 463c; 465b; 497e; 782b; XV, 693c-d.

[38] I, 22e; V, 192a; X, 427b-c; 430a; 461a-c.

[39] X, 424f; XI, 499f-500a.

[40] Riguardo a (4) Jacoby giustamente osserva che malgrado Filocoro sia citato insieme a Fanodemo (ὅτι…, ἱστόρησαν Φανόδημος καὶ Φιλόχορος ἄλλοι τε πλείους), la cui *Atthis* non arrivava all'età del Falereo, il frammento filocoreo sembra puntare più verso l'Atene della fine del IV secolo che verso quella delle origini, come suggerisce un aneddoto riportato da Ateneo immediatamente dopo il passo che ci interessa (IV, 168a-b), avente per protagonisti i filosofi Menedemo di Eretria e Asclepiade di Fliunte: cfr. *FGrHist* 328 F 196 Komm. p. 561-2.

eravamo partiti – lo sbilanciamento dell'insieme dei frammenti filocorei superstiti verso la storia arcaica e la scarsa o nessuna rappresentanza in essi dei libri VII-XVII dell'*Atthis* – c'è da dire che più o meno le stesse proporzioni ricorrono nei *Deipnosofisti*: solo quattro occorrenze, infatti, sono più o meno pertinenti, e non senza esitazioni, al IV-III secolo a.C. ((4), (8), (10), (20)).

Conclusione

L'impressione insomma è che Ateneo abbia conosciuto un Filocoro già selezionato e abbreviato; ora, l'esistenza di un'epitome dell'*Atthis* in età imperiale non è mera congettura, giacché tra le opere filocoree tramandate dalla *Suda* c'è anche una Ἐπιτομὴ τῆς ἰδίας Ἀτθίδος, titolo su cui è legittima la perplessità ma forse non lo scetticismo radicale di Jacoby[41]. Se questo scritto non è un abbaglio, già alla fine del III o agli inizi del II secolo a.C. l'*Atthis* poteva circolare in tre forme: 1) nella versione originale e integrale; 2) nella versione compendiata dal suo stesso autore; 3) tramite gli *excerpta* della Συναγωγὴ τῶν Ἀτθίδων di Istro. È da pensare che col tempo la versione originaria, troppo estesa e, soprattutto, destinata agli eruditi e agli storici di professione più che ai comuni lettori[42] sia divenuta accessibile a pochi. Ma nel I secolo a.C., mentre Didimo lavorava ad Alessandria su un testo quasi sicuramente ancor integro, l'interesse intrinseco della materia trattata sembra aver suggerito al grammatico Asinio Pollione di Tralles, attivo a Roma verso la metà del I secolo a.C. nell'ambito della scuola retorica di Timagene, una nuova epitome dello scritto[43]: un'epitome probabilmente redatta in greco, se è vero che nei frammenti papiracei ercolanensi di Filodemo, presente nella capitale dell'impero nella stessa età di

[41] Cfr. *FGrHist* 328 Komm., p. 256: «The purpose of an epitome of his own Atthis by Ph. is difficult to imagine, and it is even less intelligible why a grammarian in the period of Julius Caesar and Augustus [ci si riferisce all'epitome di Asinio Pollione (cfr. *infra*)] should have repeated the work done by Ph. himself». Si può obiettare che un'epitome è, in un certo senso, un'interpretazione dell'opera epitomata, e uno scritto delle dimensioni dell'*Atthis* di Filocoro offriva varie opportunità di riduzione: dunque l'eventuale disponibilità di un'epitome non escluderebbe di per sé la compilazione di uno scritto analogo. Ma soprattutto, chi può sapere se la Ἐπιτομὴ τῆς ἰδίας Ἀτθίδος fosse ancora attingibile ai tempi di Asinio? E su quale testo questi intervenne, l'*Atthis* integrale o la versione già ridotta dall'attidografo?

[42] Occorre infatti ricordare che le *Atthides* non erano delle vere e proprie trattazioni storiche, ma delle mere elencazioni di eventi, anno per anno, introdotte dalla formula [*arconte*] + [*demotico*]: [ἐπὶ τούτου]: cfr. ad esempio *FGrHist* 328 F 49, F 54, F 56a, F 157, F 160, F 167. Secondo Jacoby, la scelta dell'impianto annalistico risalirebbe ad Ellanico e sarebbe rimasta canonica con gli attidografi successivi, sebbene questa ipotesi si fondi più sulla tradizionale stabilità delle forme letterarie greche che sulle concrete evidenze del genere attidografico (cfr. JACOBY 1949, p. 89-90). Filocoro forse cercò di superare la monotonia e la ripetitività connaturate alla cadenza annalistica riferendo di taluni avvenimenti in modo più ampio e disteso (cfr. *e.g.* F 49-51, F 56, F 67): ma la documentazione superstite non consente troppe ipotesi sul livello stilistico della sua opera.

[43] *Suda s.v.* Πωλίων (= *FGrHist* 328 T 8): (…) σοφιστεύσας ἐν Ῥώμῃ ἐπὶ Πομπηίου τοῦ Μεγάλου (…) ἔγραψεν ἐπιτομὴν τῆς Φιλοχόρου Ἀτθίδος. Su Asinio Pollione cfr. SCHWARTZ 1896b.

Asinio, si trovano tre brevi accenni all'*Atthis*[44]. Volendo salvare la possibilità che il Naucratita non abbia citato l'*Atthis* soltanto da lessici, scoli e trattati eruditi, si può dunque supporre che a Roma (se veramente i *Deipnosofisti* furono composti qui) egli abbia potuto disporre di un esemplare del sunto pollioniano. Qui tuttavia occorre fermarsi: il pochissimo che sappiamo sull'uomo Ateneo[45] non autorizza a ulteriori speculazioni.

[44] Phld., *De pietate*, p. 18 Henrichs (= *FGrHist* 328 F 185); *Academicorum index*, p. 128 Dorandi (= *FGrHist* 328 F 59) e p. 136-137 (= *FGrHist* 328 F 224).

[45] Su ciò cfr. soprattutto ZECCHINI 1989a, p. 10-24.

SOSIBIOS LE LACONIEN

Edmond LÉVY
(Université de Strasbourg)

RÉSUMÉ. – Sosibios le Laconien date non, comme on l'avait cru, de l'époque hellénistique, mais du début de l'époque romaine. Les passages conservés préservent et expliquent certains mots du vocabulaire laconien (types de comédies, couronnes rituelles ou noms de galettes), mais la Plangon qui a donné son nom à une variété de myrrhe doit être distinguée de la célèbre hétaïre du même nom. Sosibios est le seul à évoquer la fête des *Promacheia*, qui prête encore à discussion. Sa mention des deux chœurs des *Thuréatika* ne doit pas être corrigée pour retrouver le nombre traditionnel de trois. Clément d'Alexandrie, se méprenant sur le sens d'un mot (*kotulè*) de Sosibios, a cru à tort qu'Héraclès avait été blessé à la main, alors qu'il s'agissait de la hanche. Trois fragments suggèrent que Sosibios était, pour l'époque archaïque, partisan d'une chronologie assez basse.

ABSTRACT. – Sosibios the Laconian is not, as usually thought, a writer from the Hellenistic period: he lived in the beginning of the Roman period. His fragments preserve and explain some Laconian words (names of types of comedies, of ritual crowns or of local cakes), but the Plangon whose name was used to designate a kind of myrrhe is not the famous hetaira. Sosibios is the only writer who mentions the *Promacheia*, but the very meaning of his sentence remains unclear. When he describes the two choirs of the *Thureatika*, one is not allowed to correct his numbers in order to obtain the traditional number of three choirs. Clemens of Alexandria was mistaken about the word *kotule*, presumably used by Sosibios, and erred in believing that the wound of Herakles was in the arm, and not the hip. Three fragments suggest that, concerning the Archaic period, Sosibios supported a late chronology.

*
* *

I. L'homme et l'œuvre

Sosibios le Laconien constitue une de nos rares sources laconiennes sur Sparte. Mais, pour l'utiliser à bon escient, on doit d'abord le distinguer des autres Sosibios et préciser son époque.

Les quatre témoignages réunis par Jacoby[1] pourraient se référer à un ou à plusieurs personnages. Le texte de la *Souda* (T 1) concerne, entre autres, notre auteur, puisqu'il évoque un Laconien ayant écrit sur la Laconie[2]. Mais il a inséré une allu-

[1] JACOBY 1950 (*FGrHist* IIIB) n° 595 T 1 (*Souda s.v.* Σωσίβιος), T 2 (Plutarque, *Isis et Osiris*, 361f), T 3 (Ath. IV, 144e), T 4 (Ath. XI, 493e-f).

[2] Σωσίβιος · Λάκων… Περὶ τῶν μιμηλῶν ἐν Λακωνικῇ…

sion à un Sosibios qui est «au nombre de ceux qu'on appelle les *épilutikoi*», expression qui rappelle «l'étonnant Sosibios *lutikos* (qui résout les énigmes)», qui, selon Athénée[3], se faisait payer et entretenir par Ptolémée Philadelphe (282-246 av. J.-C.). Un troisième Sosibios est évoqué par Plutarque (T 2): il est présenté comme un inconnu («un homme qui a beaucoup erré, nommé Sosibios»[4]) qui a vu à Sinope le colosse dont avait rêvé Ptolémée Sôter (305-282 av. J.-C.). Enfin, un autre texte d'Athénée (T 3) évoque un contemporain de Cassandre, de Théophraste et de Callimaque[5], puisque beaucoup lui attribuent le Πρὸς Κάσανδρον περὶ βασιλείας de Théophraste et que Callimaque aurait composé une épinicie en son honneur[6]; il faut sans doute même voir dans ce passage une confusion entre deux Sosibios et les commentateurs ont pu reconnaître dans le plus récent un ministre de Ptolémée IV (roi de 222 à 205 av. J.-C.)[7]. On a ainsi affaire, entre autres, à un voyageur inconnu sous Ptolémée I, à un courtisan de Ptolémée II présenté comme un cuistre ridicule et à un ministre de Ptolémée IV. Si rien n'interdit qu'ils soient unis par des liens familiaux, il paraît impossible de reconnaître en eux un seul et même personnage. Et, surtout, on ne voit pas lequel des trois aurait pu être Sosibios le Laconien, le *grammatikos* de la *Souda*, qui a écrit des ouvrages savants sur Sparte.

Il aurait été inutile d'évoquer ces personnages, si le fait que Jacoby les ait intégrés dans ses témoignages sur Sosibios le Laconien et même, pour Sosibios *lutikos*, dans ses fragments, n'avait amené certains, qui n'ont guère regardé le commentaire du même Jacoby, à s'imaginer qu'il s'agissait d'un seul et même Sosibios[8].

En outre, la confusion entre les différents Sosibios ayant incité à le dater du IIIe siècle av. J.-C., les commentateurs n'ont pas osé trop s'écarter de cette chronologie. Jacoby lui-même le place entre 250 et 150 av. J.-C., même s'il préfère la fin de la période. Quant à Wilamowitz, s'il a placé Sosibios à l'époque de Cléomène III (237-221 av. J.-C.)[9], il a reconnu que la date de Sosibios n'était pas encore bien déterminée (*noch nicht bestimmt*)[10].

On peut cependant essayer de préciser cette date en se fondant sur les fragments subsistants. Un *terminus ante quem* est fourni par Plutarque, qui cite expressément Sosibios dans sa *Vie de Lycurgue*[11], mais encore faudrait-il

[3] XI, 493c-494b = F 26.

[4] εὑρέθη πολυπλανὴς ἄνθρωπος ὄνομα Σωσίβιος…

[5] Cassandre, roi en 305, est mort en 297 av. J.-C. Théophraste, né en 371, meurt en 287, tandis que Callimaque est né vers 315-310. Si les deux premiers sont en gros contemporains, le troisième est encore très jeune à la mort de Cassandre.

[6] Cette dernière indication ne se trouve que dans une proposition relative en apposition: il s'agit non d'un élément permettant d'identifier «le Sosibios qui…», mais d'un supplément d'information, en quelque sorte surajouté.

[7] La *Souda* évoque «un autre Sosibios», qu'elle qualifie de ψευδεπίτροπος Πτολεμαίου et qui aurait machiné le meurtre de Lysimaque, le fils d'Arsinoé. Voir GEYER 1927.

[8] C'est le cas, par exemple, dans les ouvrages d'onomastique, pourtant récents, de BRADFORD 1977 ou de FRASER & MATTHEWS 1997.

[9] WILAMOWITZ 1924, II, p. 25 n. 26.

[10] WILAMOWITZ 1924, I, p. 45 n. 1.

[11] *Lycurgue*, 25, 4 = F 19.

déterminer quand Plutarque (né vers 46 et mort vers 126) a écrit cette *Vie*, d'autant plus que Sosibios, présenté sans autre indication comme une autorité sur Sparte, pourrait bien être un contemporain ou un quasi-contemporain de Plutarque.

Pour le *terminus post quem*, personne n'a jamais supposé que Sosibios pût être antérieur à l'époque hellénistique : de toute façon, l'emploi, dans une citation littérale[12], d'*agôgè* avec son sens spécialisé d'éducation spartiate[13] interdit de remonter plus haut. Mais peut-on préciser davantage ? Ludovic Weber[14], dans sa dissertation de 1887, déclarait préférer le début ou le milieu du IIIe siècle av. J.-C. au Ier siècle av. J.-C., ce qui suggérait qu'au départ ces deux dates paraissaient possibles. Il justifiait cependant sa datation en soulignant la décadence politique de Sparte après le IIIe siècle : *Spartanorum re publica prorsus deformata seditionibusque turbata et omnino tantum extincta*. Mais l'argumentation pourrait être retournée, car il est remarquable qu'on ne trouve rien chez Sosibios sur ce qui jusqu'à la deuxième moitié du IIIe siècle constituait la grande originalité de Sparte, à savoir son système politico-social[15].

Quant à Jacoby, il entendait placer Sosibios avant Apollodore, qu'il datait d'environ 180 av. J.-C. à après 120-119 av. J.-C, en arguant qu'Apollodore avait utilisé le livre de Sosibios consacré à Alcman. Mais, si l'on considère sans *a priori* les deux passages d'Athénée réunis en F 6[16], il semble bien que, pour Athénée, ce soit au contraire Sosibios qui ait utilisé et complété Apollodore[17], dont la date n'est d'ailleurs guère plus assurée. Cependant Jacoby était lui-même gêné par le fait que Sosibios était absent des scholies au *Parthéneion* d'Alcman, scholies qu'il datait de la fin du Ier siècle av. J.-C.[18] Mais il est difficile de tirer parti de cette absence, car le texte est trop lacunaire pour qu'on puisse assurer que Sosibios n'y figurait pas, d'autant plus qu'un Σω lacunaire pourrait aussi bien recouvrir un Sosibios qu'un Sosiphanès (mentionné plus haut)[19].

Autant dire que la chronologie de Sosibios reste incertaine, même si le début de la période romaine (Ier siècle av. J.-C. – Ier siècle ap. J.-C.) paraît le plus

[12] Ath. XV, 674a-b = F 4.

[13] Sur la date à laquelle apparaît ce sens, encore absent des *Lois* de Platon, cf. KENNELL 1995, p. 113-114.

[14] WEBER 1887, p. 48.

[15] La conservation du titre de ses ouvrages permet de l'affirmer. On opposera, à cet égard, Sosibios au Xénophon de la *Constitution des Lacédémoniens* ou à Aristote et son école et surtout à plusieurs auteurs hellénistiques, comme Persaios de Kition (*FGrHist* 584 ; 307-243 av. J.-C.), Sphairos de Borysthène (*FGrHist* 585 ; *ca*. 280-210 av. J.-C.), auteurs d'une Λακωνικὴ πολιτεία, Aristoclès (*FGrHist* 586 ; avant Didyme), Nicoclès le Laconien (*FGrHist* 587 ; avant Didyme) et Hippasos le Laconien (*FGrHist* 589 ; avant Démétrios de Magnésie), auteurs d'une Λακώνων πολιτεία, et à Molpis le Laconien (*FGrHist* 590 ; *ca*. 150-50), qui aurait rédigé une Λακεδαιμονίων πολιτεία.

[16] F 6a = Ath. XIV, 646a ; F 6b = Ath. III, 114f-115a.

[17] On notera, sans en tirer des conclusions excessives, qu'en F 11 (III, 81f) Athénée évoque aussi Apollodore et Sosibios, et non Sosibios et Apollodore. De même, en F 9 (XV, 690e-f), après avoir évoqué Polémon, il ajoute « Sosibios aussi rapporte semblablement » la chose.

[18] CALAME 1983, p. 311, les date même « probablement du Ier siècle ap. J.-C. ».

[19] CALAME 1983, p. 45.

probable. De fait, une date tardive expliquerait aussi pourquoi notre auteur n'est pas mentionné par le grammairien Didyme, qui date du Ier siècle av. J.-C.[20]. Et elle ne le laisserait pas isolé : si l'on accepte les dates proposées par Jacoby, on pourrait le rapprocher de Molpis le Laconien (n° 590 ; *ca*. 150-50 av. J.-C.), de Dioscouridès (n° 594 ; *ca*. 100 av. J.-C.), d'Aristocratès le Spartiate, fils d'Hipparque (n° 591 ; Ier siècle av. J.-C. – Ier siècle ap. J.-C.), voire de Pausanias le Laconien (n° 592 ; époque impériale ?), qui s'est, comme Sosibios, intéressé aux fêtes spartiates.

Une telle chronologie rapprocherait en tout cas Sosibios de ses homonymes attestés dans l'onomastique spartiate. Selon Bradford, suivi par Fraser et Matthews, à Sparte, alors qu'on a, par exemple, 23 Sosikratès, on ne connaît, en dehors de notre auteur, que quatre Sosibios. Si, pour l'un d'entre eux, nous savons seulement qu'il est mort à Rome à l'âge de 19 ans, les trois autres, qui datent du Ier ou du IIe siècle ap. J.-C.[21], sont tous des personnages importants, puisque nous avons affaire au père d'un éphore, à cet éphore lui-même et à un géronte.

Une date tardive conviendrait en outre assez bien à la liste des auteurs qui citent Sosibios. Absent de l'œuvre conservée de Diodore de Sicile, celui-ci apparaît, comme on l'a vu, pour la première fois, chez Plutarque ; il est ensuite cité deux fois chez Zénobios (IIe siècle), neuf fois chez Athénée (2 ex. au livre III, 4 ex. au livre XIV et 3 ex. au livre XV) et trois fois chez Clément d'Alexandrie (IIe-IIIe siècle), une fois chez Diogène Laërce et une fois chez Censorinus (IIIe siècle), avant de l'être trois fois chez Hésychius (Ve siècle ?) et cinq fois dans des scholies. Si l'on ajoute que Sosibios a vraisemblablement été utilisé par Pausanias sans être mentionné, il apparaît qu'il a été particulièrement utilisé au IIe siècle ap. J.-C.

L'œuvre de Sosibios, qui est lui-même qualifié de Laconien[22] chez Athénée[23], chez Clément d'Alexandrie[24], chez Diogène Laërce[25] et dans la *Souda*[26], paraît principalement consacrée à Sparte.

Athénée a conservé, avec plus ou moins de précision, quatre titres d'ouvrages, qui peuvent être constitués de plusieurs livres. C'est probablement le cas pour l'ouvrage consacré aux sacrifices, puisque Athénée cite un passage qui se trouve ἐν τοῖς περὶ τῶν ἐν Λακεδαίμονι θυσιῶν[27], titre qu'il mentionne aussi ailleurs sous la forme abrégée de ἐν τοῖς περὶ θυσιῶν[28]. La chose est en tout cas assurée

[20] Cf. SCHMIDT 1854, p. 4-7, qui rappelle entre autres que la *Souda* place Didyme à l'époque d'Antoine, de Cicéron et d'Auguste.

[21] On notera les incohérences de BRADFORD 1977 et de FRASER & MATTHEWS 1997, qui datent le père (Bradford [5]) du IIe siècle ap. J.-C. et le fils (Bradford [3]) des Ier-IIe siècle ap. J.-C.

[22] Le terme a, contrairement à celui de Lacédémonien, un sens plus ethnique que politique et il s'applique aussi bien aux Spartiates qu'aux Périèques, mais, à l'époque romaine, il peut s'appliquer aux Eleuthérolaconiens, indépendants de Sparte.

[23] III, 78c = F 10. Cette précision s'explique sans doute par le fait que, contrairement aux autres passages d'Athénée, celui-ci ne mentionne aucun titre d'ouvrage.

[24] *Stromates*, I, 117, 10 = F 2.

[25] I, 115 = F 15.

[26] *s.v.* Σωσίβιος = T 1.

[27] Ath. XV, 674a-b = F 4.

[28] Ath. XV, 678b-c = F 5.

pour le Περὶ Ἀλκμᾶνος, puisque Athénée évoque un passage tiré du livre III[29]. Le Περὶ χρόνων, ainsi mentionné chez Athénée[30], est évoqué par Clément d'Alexandrie (F 2) sous la forme de Χρόνων ἀναγραφή, qui laisse supposer un Περὶ τῆς τῶν χρόνων ἀναγραφῆς. Si, en F 1[31], l'ouvrage date la chute de Troie (bien avant la fondation de Sparte), les deux autres fragments conservés (F 2 et F 3) se réfèrent principalement à la chronologie spartiate. Quant au dernier ouvrage mentionné par Athénée, dont le titre paraît résumé en Ὁμοιότητες[32], dans son seul passage conservé, il présente l'étymologie du mot πλαγγόνιον.

D'autres auteurs ont conservé encore deux autres titres d'ouvrages attribués à Sosibios. Zénobios mentionne le Περὶ ἐθῶν[33], mais, les deux passages conservés (F 8 et F 25[34]) concernant Sparte, le titre est peut-être simplifié et Jacoby a proposé de le compléter en Περὶ < τῶν ἐν Λακεδαίμονι > ἐθῶν. Quant à la *Souda*, elle mentionne, en T 1, un ouvrage consacré aux mimes de Laconie[35].

II. Les fragments

Il est probable que beaucoup de nos informations sur Sparte proviennent indirectement de Sosibios et que nombre des gloses laconiennes d'Hésychius[36] remontent directement ou indirectement à lui, mais, faute de connaître les autres grammairiens qui se sont intéressés à Sparte, avant ou après lui, il serait imprudent de lui attribuer avec L. Weber toutes les gloses anonymes[37]. Aussi nous limiterons-nous aux 25 ou 26 fragments dénombrés par Jacoby[38].

A. Leur présentation

Ces fragments sont le plus souvent introduits par le verbe φημί. C'est le cas dans huit des dix passages d'Athénée[39], auxquels s'ajoutent six exemples dans les autres sources, à savoir les deux exemples de Zénobios, deux des trois exemples de Clément d'Alexandrie (et on trouve λέγει dans le troisième), l'exemple de

[29] Ath. XIV, 646a = F 6a; III, 115a = F 6b.
[30] Ath. XIV, 636e-f = F 3.
[31] Censorinus, *De die natali*, 21, 3.
[32] Ath. XV, 690e-f = F 9.
[33] *Epit*., I, 82 = F 8.
[34] *Epit*., I, 54 = F 25.
[35] On ne sait s'il faut limiter le titre à Περὶ τῶν μιμηλῶν ἐν Λακωνικῇ ou s'il faut y ajouter ἱστορουμένων παλαιῶν, le dernier mot étant de toute façon à déplacer. BERNHARDY 1853, *s.v.* Σωσίβιος, note, à propos de παλαιῶν: *Huic voci tam sententia repugnat quam rationes grammaticae*.
[36] Il y en aurait près de 500 selon SCHMIDT 1854, p. 160-162.
[37] WEBER 1887, p. 56-64, attribue 76 gloses à Sosibios.
[38] Nous laisserons de côté F 26 (Ath. XI, 493c-494b), qui ne concerne pas Sosibios le Laconien, mais F 6a et F 6b peuvent être considérés comme deux fragments.
[39] On relève ainsi quatre ex. de ὥς φησι Σ. (F 4, F 5, F 7, F 12), un ex. de ὡς Σ. φησιν (F 3), un ex. de Σ… διὰ τοῦτό φησι (F 10), un ex. de Σ. φάσκων (F 6a) et un de Σ… φησί (F 6b); dans les deux autres ex., on trouve, en F 9, ἱστορεῖ, qui évite la répétition de φησί, qui vient d'être employé, et, en F 11, ἀκούουσιν pour évoquer l'interprétation d'un mot.

Diogène Laërce, un des trois exemples d'Hésychius et un des trois exemples des scholies[40].

Cependant l'emploi de ce verbe ne suffit pas pour indiquer une citation littérale : pour introduire sa seule citation de Sosibios au style direct, Athénée a dû ajouter (en F 4) γράφων οὕτως, tandis qu'en F 5 une citation au style indirect (à l'infinitif)[41] est introduite par un φάσκων renforçant ὥς φησι Σωσίβιος.

Le fragment 6 pose à cet égard un problème particulier, car la même définition d'un gâteau mentionné par Alcman est, en F 6b (Ath. III, 114f-115a), attribuée à Sosibios, tandis qu'en F 6a (Ath. XIV, 646a), elle est répartie entre Apollodore et Sosibios[42]. Le rapprochement des deux textes autorise deux hypothèses : ou bien Apollodore a repris le début du texte de Sosibios, mais pourquoi pas toute la phrase ? ou bien, ce qui est plus vraisemblable, Sosibios a complété les indications d'Apollodore, ce qui autoriserait à le placer après Apollodore.

Deux fragments, l'un d'Athénée et l'autre de Plutarque, ont pu aussi conserver une expression de Sosibios. En F 7 (XIV, 621d-f), Athénée rapporte qu' « il y avait chez les Lacédémoniens[43] une sorte d'amusement comique ancien (κωμικῆς παιδιᾶς ἦν τις τρόπος παλαιός), à ce que dit Sosibios, pas très sérieuse (οὐκ ἄγαν σπουδαῖος) » : l'expression, mise en valeur par l'incise de ὥς φησι Σωσίβιος, pourrait être une citation, immédiatement suivie de l'interprétation qu'en donnait Sosibios ou d'une paraphrase de cette interprétation : « parce que, dans ce domaine aussi, Sparte était en quête de la sobriété » (μεταδιωκούσης τὴν λιτόν). En F 19, Plutarque note que Sosibios rapporte (ἱστορεῖ) que « Lycurgue avait consacré la fameuse statuette du rire en introduisant à l'occasion dans les banquets et les passe-temps de la sorte l'amusement (τὴν παιδιάν) comme un assaisonnement de la peine et de la vie (ὥσπερ ἥδυσμα τοῦ πόνου καὶ τῆς διαίτης) »[44] : l'expression ἥδυσμα τοῦ πόνου, bien que n'étant pas impossible chez Plutarque[45], pourrait bien avoir été empruntée à Sosibios.

[40] On relève aussi ἱστορεῖ chez Plutarque (F 19), μέμνηται chez Zénobios (F 8), φέρει chez Clément d'Alexandrie (F 2), *scripsit* chez Censorinus (F 1), οἴεται dans une scholie (F 20) ou simplement Σωσίβιος (F 17) ou ὡς Σωσίβιος (F 18) chez Hésychius.

[41] La présence de νῦν dans φάσκων νῦν ὀνομάζεσθαι réintroduit d'une certaine manière le style direct.

[42] Le style elliptique du passage rend difficile l'interprétation de κριβάνας πλακοῦντάς τινας ὀνομαστικῶς Ἀπολλόδωρος παρ' Ἀλκμᾶνι, car on peut se demander si ὀνομαστικῶς qualifie la réflexion d'Apollodore, qui définit des noms, ou, au contraire, la poésie d'Alcman, qui aurait utilisé un substantif ; il faudrait alors y voir une allusion aux κριβανωτώς cités en F 6b ; de toute façon, le fait que, dans la citation d'Alcman (en F 6b), le mot soit à l'accusatif interdit de suivre CITELLI 2001b, p. 1671 n. 6, pour qui l'adverbe indiquerait ici que le terme est utilisé au nominatif.

[43] L'emploi du terme, de préférence à Laconiens, pourrait suggérer quelque chose d'institutionnel.

[44] *Lycurgue*, 25, 4.

[45] Si ἥδυσμα se retrouve dans 37 autres passages de Plutarque, aucun d'entre eux ne paraît comparable au nôtre.

B. Leur contenu

Les fragments de Sosibios évoquent le vocabulaire, la religion et la chronologie spartiates.

1. Le vocabulaire

Ils traitent de nombreuses questions de vocabulaire, en relevant et en expliquant des mots spartiates, voire, comme chez Zénobios (F 8), en reproduisant une formule spartiate écrite en dorien.

En T 1, selon la *Souda*, Sosibios rapporte (ἱστορεῖ), dans son ouvrage sur les mimes de Laconie[46], qu' «il existe un type de comédie appelé comédie τῶν δικηλιστῶν καὶ μιμηλῶν». Le premier terme, qui recouvre un ancien δεικηλιστῶν, est, selon Plutarque[47], le nom lacédémonien des mimes[48]. Le second, qui, selon la *Souda*, figurait dans le titre de l'ouvrage de Sosibios, n'est pas propre à Sparte, même si c'est là qu'il a pris le sens spécialisé de mime. Le passage est, de toute façon, à rapprocher du passage d'Athénée (F 7) déjà vu: après avoir mentionné des thèmes de cette comédie qui, en un langage simple (ἐν εὐτελεῖ τῇ λέξει), pouvait évoquer des chapardeurs de fruits ou un médecin étranger et, après l'avoir illustré d'une longue citation du comique Alexis (IVe-IIIe siècle), celui-ci ajoute que «chez les Laconiens, ceux qui pratiquaient un tel amusement (παιδιάν) s'appelaient des δικηλίσται», terme qu'il explicite en «fabricants de masques» (σκευοποιούς) et imitateurs (μιμητάς), double explication qui conviendrait mieux si le texte d'Athénée comportait, comme celui de la *Souda*, à la fois *dikèlistai* et *mimèloi*[49].

Le fragment 4 (Ath. XV, 674a-b), seule citation littérale de Sosibios, présente le mot στλεγγίς, dont il donne le sens spartiate en se contentant, par une simple coordination en ἤ («ou»), d'en faire l'équivalent de couronnes en roseaux (καλάμοις στεφανοῦσθαι ἢ στλεγγίδι)[50].

Le fragment 5 (Ath. XV, 678b-c), outre son intérêt pour l'histoire religieuse, dont nous aurons à reparler, a préservé le nom laconien de certaines couronnes rituelles appelées (couronnes) thyréatiques ou *psilinoi*. Si le premier terme fait manifestement, comme le souligne Athénée, allusion à la victoire de Thyréa[51], le sens du second pourrait se discuter, car *psilion* désignerait, selon Hésychius, soit une aile, soit une variété de fleurs. Mais, attendu que Pausanias (III, 19, 6) interprète l'épiclèse du Dionysos *psilax* d'Amyclées comme signifiant «ailé» («car les Doriens appellent les ailes *psila*») et que, dans le texte d'Athénée, l'apposition à αὐτούς (= les couronnes thyréatiques) de ὄντας ἐκ φοινίκων («constituées de palmes») est vraisemblablement explicative, on préférera la première interprétation.

[46] Voir BREITHOLZ 1960, p. 115-121.

[47] *Agésilas*, 21, 8 et *Apopht. lacon.*, 212f.

[48] Il est probable qu'il a emprunté le renseignement à Sosibios.

[49] On serait dès lors tenté de compléter le texte d'Athénée.

[50] Il faudrait, sinon, y voir deux catégories de couronnes, portées par des groupes différents, ce qui ne correspondrait pas au contexte.

[51] Sur cette victoire, dite des 300 champions et datée d'environ 547, cf. Hérodote I, 82.

On peut, d'autre part, se demander si ces couronnes ont vraiment changé de nom. En effet, si l'on regarde le texte de près en tenant compte du présent καλοῦνται, on doit admettre qu'elles portent toujours (et non pas, seulement, portaient autrefois) le nom de «thyréatiques». Si l'auteur signale qu'elles sont maintenant[52] appelées *psilinoi* (ψιλίνους αὐτοὺς… νῦν ὀνομάζεσθαι), le remplacement de καλοῦνται par ὀνομάζεσθαι[53] indique moins le passage d'un nom ancien à un nom récent que celui d'un nom officiel à un nom ou surnom devenu habituel.

En F 6a et F 6b, Athénée évoque aussi Sosibios à propos des galettes en forme de seins appelées *kribanai* ou *kribana*, mais la perspective des deux passages reste différente : en F 6a, il s'agit de décrire un gâteau et son usage rituel, en F 6b, d'interpréter un passage d'Alcman.

En F 11, Athénée (III, 81f) évoque Apollodore et Sosibios, qui ont précisé quel était le fruit qu'Alcman appelait *kodumalon*, et, en F12 (XIV, 648b), il se réfère à Sosibios pour expliquer trois mots d'Alcman[54] figurant dans un passage qu'il vient de citer : *puanion* désigne un ensemble de graines (πανσπερμία) cuites dans du moût, *chidron*, du blé bouilli, tandis que κηρίναν ὀπώραν ferait allusion au miel.

En F 18, Hésychius se réfère à Sosibios pour définir la *sandux*, un arbuste dont la fleur ressemble à celle de l'hermès (un parasite du chêne qui sert à teindre en écarlate) ; en F 24, une scholie à Théocrite rapporte que, selon Sosibios, les anémones portaient à Sparte le nom de *phainidés*, tandis qu'en F 23 une scholie à Pindare assure que, selon Sosibios, tous les chants accompagnés de pantomime (τὰ ὑπορχηματικὰ πάντα μέλη) étaient dits (λέγεσθαι) des chant crétois (Κρηταικά[55]).

À ces questions de vocabulaire peuvent se rattacher trois notes d'étymologie. Selon Athénée (XV, 690e-f = F 9), Sosibios, comme (avant lui ?) Polémon, affirme qu'une variété de myrrhe porte le nom de *plangonion* pour avoir été découverte par une certaine Plangon. Malgré les commentateurs trop pressés de rattacher l'inconnu à ce qu'ils connaissent déjà[56], cette Plangon, présentée comme une inconnue, est, bien sûr, à distinguer de la célèbre hétaïre du même nom, évoquée par Athénée lui-même en XIII, 558b, 567c et surtout 594b-d. En F 10, Athénée (III, 78c) rapporte aussi que Sosibios expliquait le culte lacédémonien de Dionysos Sykitès en attribuant au dieu la découverte du figuier, tandis qu'en F 16 Hésychius mentionne Sosibios à propos de la fête lacédémonienne des *Hèlakateia*, rapportée à Hélakatos, éromène d'Apollon.

[52] L'emploi du mot tend, dans un pseudo-style direct, à abolir toute distance temporelle entre Sosibios et Athénée.

[53] On notera la rareté de ce verbe par rapport à καλεῖν : de 678a à 678e, on relève neuf καλεῖν ou καλεῖσθαι en face d'un seul ὀνομάζεσθαι.

[54] Sur la citation d'Alcman, voir CALAME 1983, F 30, p. 136 et 533-536, où le commentateur rappelle que *puanos*, sans doute de même origine que *kuamos*, désigne la fève. Sur les *realia* correspondants, voir CITELLI 2001b, p. 1681 n. 4.

[55] On notera la conservation de l'alpha dorien.

[56] C'est le cas, par exemple, de RIMEDIO 2001, p. 1780 n. 5.

2. La religion

Sosibios, qui avait consacré un ouvrage, sans doute en plusieurs livres, aux sacrifices lacédémoniens, paraît s'être particulièrement intéressé à la religion, aussi bien aux rites qu'aux mythes.

Si F 3 se contente de mentionner la date de fondation des *Karneia*, F 4 (Ath. XV, 674a-b), préservant une phrase de Sosibios, évoque la fête des *Promacheia*[57], sur laquelle nous ne disposons d'aucun autre renseignement. Mais le texte, dont le sens et même la construction sont sujets à caution, pose plus de problèmes qu'il n'apporte de solutions :

> ἐν ταύτῃ συμβαίνει τοὺς μὲν ἀπὸ τῆς χώρας καλάμοις στεφανοῦσθαι ἢ στλεγγίδι, τοὺς δ' ἐκ τῆς ἀγωγῆς παῖδας ἀστεφανώτους ἀκολουθεῖν.
>
> « Dans cette fête, il advient que les gens venus de la campagne (ou, si l'on sous-entend παῖδας : les jeunes de la campagne) se couronnent de roseaux ou *stlengis*[58] et que les jeunes qui sont en cours de formation (*agôgè*) marchent derrière eux (ou : se font leurs serviteurs, selon le sens qu'on donne à ἀκολουθεῖν) sans porter de couronnes. »

En tout état de cause, se trouvent réunis des participants qui ne sont pas ou pas encore des Spartiates de plein droit dans une fête qui, comme le suggère le verbe introductif (συμβαίνει), sort de l'ordinaire. Le sacrifice ne sera pas fait par les jeunes Spartiates, mais par les gens (ou les jeunes) de la campagne, puisqu'ils sont les seuls à porter des couronnes. Or ce ne sont manifestement pas des Spartiates : Athénée, tirant du texte qu'il cite ainsi l'idée que « les Lacédémoniens » se couronnaient de roseau, doit y voir des Périèques plutôt que des Hilotes et R. Parker[59] y voit aussi « probablement des Périèques plutôt que des Hilotes ». Mais les Hilotes jouent, semble-t-il, un plus grand rôle que les Périèques dans les cultes spartiates et, s'il s'agit, comme le texte paraît le suggérer et comme l'a souligné Jacoby, d'une fête de renversement des rôles du type des Saturnales, elle ne concerne pas les Périèques[60].

Le nom de la fête n'est pas plus clair. Même si l'on rattachait les *Promacheia* à un héros Promachos, dont S. Wide rappelle qu'il est attesté en Achaïe, en Arcadie et en Béotie[61], cela ne permettrait pas d'en préciser le sens. Faut-il comprendre la fête des champions[62], qui combattent devant les lignes, conformément au sens habituel de *promachoi* et de *promachein* et *promacheisthai* ? Pour éviter de contrevenir à la discipline et à l'idéologie spartiates, il faudrait au moins y voir non des champions individuels, mais la première ligne, formée de combattants d'élite. Mais alors, que viennent faire dans cette cérémonie « les gens de la campagne » ? Faut-il, au contraire, donner à *pro-*

[57] WIDE 1893, p. 356, NILSSON 1906, p. 470, HÖFFER 1909, ZIEHEN 1929, col. 1516-17.
[58] Comme on l'a vu plus haut, ce mot paraît désigner à Sparte une couronne de roseaux.
[59] PARKER 1989, p. 145.
[60] ZIEHEN 1929, col. 1517, y voit aussi plutôt les Hilotes que les Périèques.
[61] WIDE 1893, p. 356.
[62] Elle serait alors à rapprocher de la fête des Thyréatika, évoquée en F 5.

son sens temporel comme dans les *Proèrosia* d'Athènes[63] ? Mais on s'attendrait alors à un sacrifice fait avant la bataille et non à une fête célébrée par des non-combattants. À condition de supposer qu'il s'agit de παῖδες dans les deux parties de la phrase, on pourrait cependant admettre qu'il s'agit d'une fête que l'on célébrait avant d'être en âge de combattre, mais cela laisserait supposer que les adolescents «de la campagne» sont aussi destinés à devenir des combattants. Il semble, pour l'instant, imprudent de conclure.

Dans le fragment 5 (Ath. XV, 678b-c), consacré aux couronnes thyréatiques, dont nous avons déjà vu les deux noms, est évoquée la fête qui célèbre la victoire de Thyréa, en souvenir de laquelle les chefs de chœur portent la dite couronne. Si les membres des chœurs chantent des[64] chants de Thalétas et d'Alcman et les péans du Laconien Dionysodotos, le nombre des chœurs a suscité des discussions. En effet, le texte, qui ne mentionne que deux chœurs[65], est manifestement corrompu et, dès le XIX^e^ siècle, Wyttenbach, suivi en cela par Kaibel et la plupart des commentateurs, a corrigé le texte pour retrouver le nombre traditionnel des trois chœurs. Le passage se présentant sous la forme χοροὶ δ' εἰσὶν τὸ μὲν πρόσω παίδων, τὸ δ' ἐξ ἀρίστου ἀνδρῶν, Wyttenbach a supposé que le premier τὸ provenait d'une erreur de lecture, Γ (= 3) ayant été lu T, et que cette erreur avait amené ensuite la transformation de ὁ δ' en τὸ δ'. La mélecture de Γ´ en T proviendrait, elle-même, de la chute du passage concernant le chœur des vieillards (que l'auteur restitue en ὁ δ'ἐξ δεξιοῦ γερόντων), qui ne permettait plus de parler de trois chœurs. La reconstruction est brillante, mais elle ne permet pas d'expliquer pourquoi, pour le troisième chœur, ἐξ ἀριστέρου aurait été tranformé en ἐξ ἀρίστου, alors qu'en pendant à πρόσω on attendait justement une indication spatiale. D'autre part, s'il est vrai que certaines cérémonies spartiates font bien intervenir les trois chœurs, il est toujours dangereux de vouloir généraliser[66] et, même à Sparte, on n'imagine guère un chœur de vieillards dansant nus[67].

Aussi paraît-il préférable de revenir à la correction, beaucoup plus économique, proposée par Wilamowitz[68] : il suffit, pour que le texte soit compréhensible, de corriger πρόσω en πρὸς ἕω et de comprendre qu'interviennent, à l'aurore, un chœur d'adolescents et, immédiatement après le repas (ἐξ ἀρίστου), un chœur d'hommes faits. De toute façon, l'intervention de

[63] Voir *Souda*, *s.v.*; *scholie à Aristophane, Cavaliers* 729; SÉCHAN & LÉVÊQUE 1966, p. 141.

[64] Dans le texte grec, l'absence d'article suggère que l'œuvre de ces deux auteurs ne se limitait pas à ces chants.

[65] Ils sont évoqués à l'indicatif, et non plus à l'infinitif du style indirect, ce qui peut suggérer qu'Athénée se contente alors de résumer sa ou ses sources.

[66] Quand, dans *Lycurgue*, 21, 3, Plutarque note que «trois chœurs constitués selon les groupes d'âge étaient réunis dans les fêtes» (cf. *Apophth. Lacon.* 238a-b), il ne prétend aucunement que les trois chœurs intervenaient dans toutes les fêtes spartiates. Voir sur ce passage le commentaire imprudent, fondé sur le texte corrigé de Sosibios, qu'en donne R. Flacelière dans son édition.

[67] Hésychius, *s.v.* Γυμνοπαιδία, sans préciser le nombre des chœurs, évoque des πρόσοδοι χορῶν γεγυμνωμένων.

[68] WILAMOWITZ 1902, p. 313, où l'auteur se contente de noter, avec la sérénité du grand savant: *Mit dem Zusatze des einen Buchstabens ist alles gethan.*

deux et non trois chœurs pourrait trouver confirmation dans les deux séries de chants évoqués : d'une part, les chants de Thalétas et d'Alcman, d'autre part, les péans de Dionysodotos.

Dans le même passage, une note d'Athénée remontant peut-être à Sosibios signale que les couronnes thyréatiques sont portées par les chefs de chœurs au moment où justement (ὅτε καί) l'on célèbre (ou « achève » : ἐπιτελοῦσιν autorisant les deux interprétations) les Gymnopédies. Si l'on comprend « achève », comme pourrait y inciter l'ajout de καί, on aurait là une indication temporelle précise, qui répondrait à la critique de Jacoby (*ad loc.*), aux yeux de qui le passage ne saurait être « le texte d'un savant qui a traité l'une après l'autre et exhaustivement les différentes fêtes ».

En F 6a, selon Athénée (XIV, 646a), Sosibios précise, à propos des gâteaux en forme de seins, que « les Laconiens les utilisent dans les banquets de femmes et les portent en faisant le tour de l'assistance quand le chœur de ses compagnes se prépare à chanter l'éloge qui a été préparé pour la jeune fille (τὸ παρεσκευασμένον ἐγκώμιον τῆς παρθένου) ». Il faut, dans ce passage, distinguer deux usages rituels distincts : les banquets des femmes mariées et la cérémonie en l'honneur de la fiancée. Παρθένος désigne ici la jeune fille et non Artémis, comme l'avait cru Kaibel : c'est ce qu'a bien montré C. B. Gulick, dans une note *ad loc.*, en se référant notamment aux *Parthéneia* d'Alcman et en soulignant qu'un éloge spécialement préparé à chaque fois convient mieux pour une fiancée que pour la déesse.

Plusieurs fragments évoquent des mythes spartiates. Deux d'entre eux ont été conservés par Clément d'Alexandrie. En F 13, celui-ci affirme que « Sosibios dit qu'Héraclès aussi a été blessé, à la main (κατὰ τῆς χειρός), par les Hippocontides »[69]. Mais le citateur a sans doute mal compris le terme de Sosibios, qui ne devait pas être χείρ, mais κοτύλη. En effet, Pausanias, qui, au livre III, mentionne deux fois Alcman (en 10, 6 et 15, 2-3), évoque à plusieurs reprises la blessure d'Héraclès. Si, en III, 15, 5 et en VIII, 20, 5, il signale seulement que celui-ci a été blessé, en VIII, 19,7, à propos du temple d'Asclépios Cotyleus, il rappelle qu'Héraclès y a été guéri de sa blessure ἐς τὴν κοτύλην : l'expression indique une cavité dans laquelle s'enfonce un os et désigne le plus souvent l'articulation de la hanche, mais il arrive qu'on l'emploie également pour le creux de la main, ce qui expliquerait l'interprétation de Clément d'Alexandrie. Le sens de hanche est cependant confirmé par Pausanias, qui, en VIII, 53, 9, mentionne une statue d'Héraclès blessé à la cuisse qui se référerait précisément au combat contre les Hippocontides. En F 14, Clément se contente de mentionner un sanctuaire laconien d'Artémis Podagra[70].

Deux fragments évoquent l'intervention de Sosibios dans des polémiques[71]. En F 20, un scholiaste d'Euripide signale que, contrairement aux autres commentateurs, Sosibios croit (οἴεται) que l'apparition d'Hélène n'est pas de

[69] *Protreptique*, II, 36, 2.

[70] *Protreptique*, II, 38, 3. L'épiclèse n'est pas claire : elle pourrait indiquer soit qu'Artémis guérit de la goutte, soit qu'elle aide à saisir la proie.

[71] *Schol. Euripide, Oreste* 1637 (F 20) ; *schol. Pindare Ol.*, VII, 66a (F 22).

bon augure pour les navigateurs. En F 22, selon une scholie à Pindare, « Sosibios dit que c'est Hermès » (et non Palamaon ou Prométhée) qui a frappé Zeus à la tête pour assurer la naissance d'Athéna.

En F 15, selon Diogène Laërce (I, 115), Sosibios rapporte que, conformément à un oracle, les Lacédémoniens conservent chez eux le corps d'Épiménide. En F 16 est mentionné par Hésychius (s.v. Ἡλακάτεια) le concours des *Hèlakateia*, dont Sosibios aurait précisé qu'il était l'éromène d'Héraclès. En F 21, une scholie à Pindare (Ol. VI, 50a) note que Sosibios fait de Pitanè la fille de l'Eurotas.

Enfin, deux fragments évoquent, l'un (F 19), sans la décrire, la statuette du Rire[72] et l'autre (F 25) une statue d'Apollon à quatre bras[73] et quatre oreilles, que, selon Sosibios, les Lacédémoniens auraient consacrée parce que le dieu était ainsi apparu aux combattants d'Amyclées[74].

3. La chronologie

Si Sosibios paraît s'être intéressé à la chronologie, puisqu'un de ses ouvrages lui était expressément consacré, il n'en subsiste que trois courts fragments. En F 1, Censorinus évoque les différentes dates proposées pour la chute de Troie en référence à la première olympiade. Sosibios est présenté comme une source importante, évoquée à côté d'Ératosthène, de Timée et d'une troisième autorité (Érétès), dont le nom paraît mal transmis, alors que beaucoup (*multi*) d'autres sources sont laissées de côté. Les quatre auteurs sont cités en fonction des dates proposées, à partir de la plus récente (1172-71 pour Sosibios) jusqu'à la plus reculée.

Les deux autres fragments se réfèrent, comme on s'y attendait, à la chronologie spartiate. En F 2, Sosibios place Homère dans la 8e année de Charillos, auquel il prête un règne de 64 ans (*sic*). Comme la première olympiade aurait été instaurée au cours de la 34e année du règne de son fils Nicandros (qui règne 39 ans[75]), Homère se trouve daté d'environ 866. En F 3, Athénée (XIV, 636e-f) évoque des désaccords sur la date de Terpandre, qui aurait été le premier vainqueur des *Karneia*. Or Sosibios date la création de cette fête de la 26e olympiade, alors qu'Hiéronymos (IVe-IIIe siècle) la place un siècle plus haut. Dans ce fragment, encore plus que dans le précédent, Sosibios paraît ainsi partisan d'une chronologie relativement basse.

Conclusion

Même en tenant compte du filtre que constitue la préservation des fragments, on ne peut qu'être frappé par l'importance des textes en rapport avec la religion,

[72] Voir DAVID 1989 et VOLLKOMMER 1988.

[73] Un Apollon laconien à quatre bras est aussi mentionné par Hésychius, *s.v.* Κουριδίον et *s.v.* Κυνακίας.

[74] Plutarque, *Lycurgue*, 25, 4 (F 19) ; Zénobios, *Epit*. I, 54 (F 25).

[75] L'indication montre que, même en s'intéressant à Homère, Sosibios n'oublie pas la chronologie spartiate.

la langue ou les coutumes et l'absence de toute allusion à ce qui aurait peut-être particulièrement intéressé des Grecs du IVe ou du IIIe siècle, à savoir l'originalité du système politique.

Grammatikos, comme le qualifie la *Souda* (T 1), Sosibios est aussi un antiquaire, au sens que Louis Robert donnait à ce mot : il se soucie de ce qui est ancien (παλαιός, cf. T 1 et F 7) et évoque aussi bien la chute de Troie (F 1), la date d'Homère (F 2) ou la fondation des *Karneia* (F 3) que le nom ancien des couronnes rituelles (F 5) ou l'étymologie du *plangonion* (F 9) ou des *Hèlakateia* (F 16).

Contrairement à un Hérodote, qui regarde de l'extérieur les sociétés perse, scythe ou égyptienne, nous avons chez Sosibios un regard en quelque sorte indigène sur sa propre société, qui permet de montrer l'existence d'un vocabulaire propre[76] et de traditions particulières, même sur des personnages devenus panhelléniques comme Hélène ou Athéna. Ce regard d'un « antiquaire » conviendrait bien à un *grammatikos* assez tardif.

[76] Il en irait sans doute de même dans chaque cité, si l'on n'était pas obligé de se limiter au vocabulaire littéraire ou officiel. Voir, par ex., les remarques du pseudo-Xénophon, II, 8, sur la langue mêlée des Athéniens, qui a emprunté à tous les Grecs et les Barbares.

LES FRAGMENTS DE POSIDONIOS CHEZ ATHÉNÉE*

Katherine CLARKE
(St Hilda's College, University of Oxford)

RÉSUMÉ. – Les 42 citations d'Athénée ont une telle importance dans le corpus des fragments de Posidonios qu'il est difficile de juger des déformations éventuelles sans courir le risque d'un raisonnement circulaire. Pour analyser le rapport compliqué entre les deux auteurs, on examine d'abord le contenu des passages choisis par Athénée, afin de déterminer si Posidonios offrait des données qu'Athénée ne pouvait trouver ailleurs. On s'interroge ensuite sur l'existence d'affinités intellectuelles et morales qui auraient attiré Athénée vers Posidonios. On s'efforce enfin d'élucider la manière dont Athénée a pu travailler les textes de Posidonios – de leur consultation et leur copie à leur disposition et leur mise en scène dans l'œuvre finale. On esquisse ainsi une image, même incomplète, du texte et du personnage de Posidonios, des préoccupations et des pratiques d'Athénée, mais aussi et surtout du rapport entre source et lecteur.

ABSTRACT. – The 42 citations of Athenaeus are of such importance in the corpus of the fragments of Posidonius that it is difficult to assess the possible distortions without running the risk of a circular argument. To analyse the complex relationship between the two authors, I consider first the contents of the passages chosen by Athenaeus, with a view to deciding whether Posidonius offered Athenaeus any information which he could not find elsewhere. Next, I examine the intellectual and moral affinities which would have attracted Athenaeus to Posidonius. Finally I attempt to elucidate the way in which Athenaeus was able to rework the texts of Posidonius, from their consultation and copying, to their distribution and contextualization in the final work. In this way I sketch a picture, even if incomplete, of the text and character of Posidonius, of the preoccupations and practices of Athenaeus, but also and most importantly of the relationship between source and reader.

*
* *

Analyser les fragments de Posidonios[1] dans les *Deipnosophistes* n'est pas une entreprise facile. Si l'on considère, par exemple, les fragments d'Éphore, pour

* Je voudrais remercier Dominique Lenfant pour son aimable invitation à participer à ce colloque et pour toute son assistance. Les remarques des conférenciers m'ont été tout à fait profitables. Je voudrais aussi remercier Christopher Pelling, qui m'a fait de nombreuses suggestions fructueuses, et Estelle Slatford qui m'a aidée pour la langue.

[1] Les fragments de Posidonios seront cités d'après la numérotation de JACOBY 1926a (IIA n° 87). La liste des auteurs citant Posidonios est donnée par BONNECHERE 1999, III, p. 374-9. Sur Posidonios, voir REINHARDT 1921 ; LAFFRANQUE 1964 ; SCHMIDT 1980 ; MALITZ 1983.

lequel on dispose aussi d'autres sources (Strabon, Polybe, Diodore[2]), il est certes difficile, mais possible de juger ceux que l'on trouve chez Athénée en les comparant à d'autres : on peut obtenir une image du texte d'Éphore qui soit indépendante d'Athénée, puis juger ce qu'Athénée lui-même fait de cette source – voir en quoi il donne une impression différente des autres, quelles sont ses préoccupations, pourquoi et comment il cite Éphore. Mais quand on considère un historien comme Douris de Samos[3] ou comme Posidonios lui-même, la situation n'est pas la même. Dans les deux cas, on se trouve face au même problème : comment échapper au fait qu'on dépend presque entièrement de ce seul texte, celui d'Athénée, pour connaître les œuvres historiques de ces auteurs ? Comment décider si Athénée déforme le texte original si l'on n'a que ses passages à lui pour reconstituer ce dernier ? Il y a un risque évident de circularité.

En fait, l'analyse des fragments de Posidonios présente même de plus grandes difficultés que dans le cas de Douris, car, sans Athénée, on n'aurait pas un seul fragment qui soit accompagné d'un titre et d'un numéro de livre : sur ce point, Athénée n'exerce plus seulement une domination, mais un monopole. Or ce simple fait qu'Athénée, à la différence de beaucoup d'autres, ait l'habitude de citer ses sources en indiquant le plus souvent le titre de l'œuvre et le numéro du livre a une conséquence redoutable : c'est qu'il est impossible d'échapper aux préoccupations d'Athénée, dans la mesure où elles dominent notre reconstitution de la structure des histoires posidoniennes. Cela veut dire qu'on ne sait jamais si et comment Athénée déforme le texte, et, bien qu'il ne soit pas le seul écrivain qui cite les œuvres de Posidonios, on ne peut interpréter les autres fragments (sans titre et/ou sans numéro de livre chez Athénée ou ailleurs) qu'en tenant compte de ce cadre précis[4].

Cela veut dire qu'il n'est pas du tout justifié de croire qu'on a compris les thèmes, la forme et les limites de l'œuvre historique de Posidonios lui-même[5]. Il me semble qu'on ne peut analyser les fragments que dans le contexte des *Deipnosophistes* et il faut reconnaître qu'en un sens on en saura peut-être plus sur Athénée que sur Posidonios.

Cependant, en dépit de ces limites qui concernent notre connaissance de Posidonios, ce monopole d'Athénée nous offre, d'un autre côté, l'occasion d'examiner

[2] Fragments d'Éphore : *FGrHist* 70. Pour la liste des auteurs citant Éphore, cf. BONNECHERE 1999, III, p. 257-264. Malgré la grande diversité de sources subsistent de nombreux problèmes d'interprétation. La difficulté à définir le texte d'Éphore est bien signalée par SCHEPENS 1977, p. 101-2. Voir aussi l'article fondamental de BRUNT 1980 sur les problèmes de délimitation des fragments en général. Sur Éphore chez Polybe : CHÁVEZ REINO 2005. Voir aussi, sur Éphore chez Athénée, la contribution de Giovanni PARMEGGIANI dans le présent volume.

[3] Voir l'étude de Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA dans ce volume.

[4] Pour une analyse des méthodes de citation d'Athénée à l'aide de textes historiques bien connus (Hérodote, Thucydide, Xénophon) et les conséquences qui s'imposent si on veut l'utiliser comme source sur les historiens perdus, voir AMBAGLIO 1990, notamment p. 63 « Il modo di lavorare di Ateneo appare condizionato negativamente da elementi quali il disordine, la casualità delle scelte, la rinuncia a capire ». Voir aussi dans ce volume les contributions de Dominique LENFANT (sur Hérodote) et de Christine MAISONNEUVE (sur Xénophon).

[5] Pour la difficulté à délimiter les fragments de Posidonios, voir KIDD 1997, p. 227-36, et pour ce qui limite notre connaissance de cet auteur, voir CLARKE 1999, p. 129-92.

le rapport compliqué entre source et citation, entre Posidonios l'écrivain et Athénée son lecteur. À propos d'un fragment qui concerne le conflit entre Apamée et Larisa, Kidd a écrit qu'Athénée «as usual reads the *History* for the wrong reasons»[6], mais je voudrais proposer de mettre en lumière un rapport plus créatif, dans lequel Athénée ne comprend pas mal Posidonios, mais en un sens l'apprécie et le reconstruit à sa manière[7]. Pour se lancer dans l'analyse de ce rapport, il faut se poser quelques questions assez simples. La première concerne la matière empruntée : quels sont les principaux sujets des fragments de Posidonios conservés par Athénée ? Le texte de Posidonios lui offrait-il quelque chose de particulier ou d'exceptionnel qu'il ne pouvait trouver ailleurs (I) ? On se demandera ensuite si Athénée ne s'est pas découvert avec Posidonios des affinités particulières (II), avant d'analyser l'usage spécifique qu'il a fait de cette source (III).

I. Les sujets retenus par Athénée

Si l'on commence par une analyse des fragments qui sont cités avec le titre et souvent le numéro du livre d'origine, certains thèmes se détachent. Athénée lui-même nous offre parfois un petit résumé de la pratique posidonienne. Il introduit ainsi un passage sur les usages des Celtes avec une formule indiquant que Posidonios a rassemblé dans ses histoires de nombreux usages et coutumes pratiqués par de nombreux peuples[8]. Certains passages ont pour centre d'intérêt les usages de table variés de différents peuples[9]. Ce n'est pas surprenant, étant donné le sujet de l'œuvre d'Athénée, mais il est évident que Posidonios donnait en ces matières des renseignements uniques, ou au moins plus détaillés que d'autres. Il est possible que l'historien ait voulu créer lui-même une sorte d' «ethnographie gastronomique»[10], comme l'a fait Agatharchide de Cnide[11].

[6] Voir KIDD 1988, *ad* Ath. IV, 176b-c (F 2).

[7] Il faut néanmoins songer qu'il y avait des limites. On ne pouvait pas «créer son» Posidonios aussi facilement qu'avec un auteur moins connu. Voir PELLING (à paraître), au sujet de la construction d'Ion de Chios chez Athénée et Plutarque.

[8] IV, 151e-153d (F 15). WILKINS 1995, p. 242-5, discute ce passage dans une étude sur la représentation grecque de la nourriture comme trait distinctif des différents peuples et comme un élément important de leur ethnographie.

[9] Par ex. F 10, 12, 15, 18, 20.

[10] C'est une préoccupation que MARCHIORI 2000, p. 336, attribue à Athénée («According to Athenaeus, there is a strong connection between gastronomy and the community which practises it.») Il est tentant d'écarter cette manière de penser comme si elle était un peu naïve, mais cette mentalité n'est pas du tout dépassée : la cuisine d'un peuple n'est-elle pas l'un de ses aspects les plus mémorables et distinctifs ? Tout le monde sait qu'en Italie on mange des pâtes, en Allemagne des saucisses de Francfort, en France du foie gras, même si ce sont des clichés.

Néanmoins, il n'est pas évident que cette juxtaposition des cuisines ait été présente dans le texte de Posidonios. ZECCHINI 1989a, p. 108, attribue à Athénée le projet d'un «panorama gastronomico dell'ecumene» pour lequel Posidonios lui aurait fourni un «eccellente completamento». KIDD 1988, p. 282-3, se demande, comme JACOBY 1926b (IIC), p. 163, et MALITZ 1983, p. 64, s'il y avait une ethnographie distincte de Rome et de l'Italie dans les deux premiers livres de Posidonios.

[11] Voir MÜLLER 1965, p. 111-95, pour les fragments du *Périple de la mer Érythrée*, où l'on peut trouver la création d'une carte gastronomique avec la caractérisation de chaque peuple en

Pour ce qui est des Celtes, Posidonios décrit en détail leurs coutumes de table et de boisson[12] et il les compare implicitement à celles qui lui sont familières, disant, par exemple : « ils n'utilisent pas d'huile, en raison de sa rareté et parce que, ne leur étant pas familière, elle leur paraît désagréable »[13]. Son point de comparaison est-il Rome ? La Syrie où vécut Posidonios lui-même[14] ? Ou Rhodes où il fut magistrat[15] ? Comme dans le cas de Strabon, il faut sans doute considérer que ce sont les gens qui participent à la culture gréco-romaine du monde méditerranéen[16]. Peu après cette citation sur l'huile, on trouve d'autres détails sur les Celtes : il s'agit cette fois des combats singuliers qui servent de divertissement pendant certains dîners ou dont l'enjeu pouvait être autrefois une pièce de viande[17]. Dans un passage qu'Athénée cite ailleurs, Posidonios évoque enfin les parasites des Celtes, dont le travail consiste à chanter l'éloge de leurs maîtres soit à un banquet soit en privé[18].

Nombre de citations concernent, à l'extrême opposé du monde, les usages des peuples de l'Orient. Il s'agit le plus souvent de luxe et de prodigalité. En contraste avec la représentation de l'Ouest comme lieu de violence et de barbarie[19], l'Est est le lieu d'autres problèmes. Les gens corpulents reviennent plusieurs fois : au livre XII d'Athénée, on trouve Ptolémée Évergète, qui avait de tels bourrelets de graisse autour de la taille qu'on ne pouvait pas l'entourer de ses bras[20], de même que Ptolémée Alexandre, qui ne pouvait aller à la selle sans l'assistance de deux hommes et ne trouvait d'énergie que pour danser au symposium[21]. Une telle obésité n'était pas due à une bonne alimentation, mais à une alimentation excessive. Les banquets de l'Est étaient certes déjà légendaires, mais les histoires de Posidonios ont fourni des détails nouveaux, comme les pistaches merveilleuses qui provenaient de Syrie et d'Arabie[22].

fonction de sa cuisine. À l'inverse, BURSTEIN 1989, p. 27-8, donne à la domination de la cuisine dans le texte une explication économique, plutôt qu'une justification ethnographique : « his emphasis on the primacy of the food quest sometimes led him to ignore ethnographic realities, artificially lumping together ethnically distinct peoples who happened to follow the same *bioi* ».

[12] IV, 151e-152d (F 15).

[13] IV, 152a-b (F 15).

[14] Il est souvent présenté dans les citations comme un citoyen d'Apamée.

[15] Strabon VII, 5, 8 (T 6) parle de Posidonios comme prytane à Rhodes et Plutarque, *Marius,* 45, 7 (T 7), le représente en ambassade à Rome. Sur l'importance de cette attache rhodienne, voir LAFFRANQUE 1964, p. 128.

[16] Voir CLARKE 1997 et 1999, p. 213 et 228-44, pour une discussion de l'identité complexe de Strabon et de ses lecteurs. PELLING 2002a, p. 267-82, surtout p. 272-3, discute du contenu du « nous » que l'on trouve chez Plutarque.

[17] IV, 154a-b (F 16).

[18] VI, 246c-d (F 17).

[19] Cependant je ne veux pas insinuer que le portrait posidonien était monochrome. L'historien était sans aucun doute spécialiste de la région celtique. Sur cet aspect des histoires de Posidonios, voir DOBESCH 1995.

[20] XII, 549d-e (F 6). L'obésité de Ptolémée Évergète était également évoquée par Trogue Pompée (Justin XXXVIII, 8, 9).

[21] XII, 550b (F 26).

[22] XIV, 649d (F 3).

La liste s'étend si l'on considère aussi les fragments cités sans titre – et il me paraît vraisemblable qu'ils remontent aussi aux histoires, comme l'a supposé Giuseppe Zecchini[23], à la fois parce qu'ils traitent des mêmes sujets et parce que l'on observe des répétitions mot pour mot entre les fragments avec et sans titre. On apprend donc que le roi de Perse ne buvait que du vin chalybonien que, selon Posidonios, les Perses avaient acclimaté en Syrie[24]; qu'Antiochos Épiphane donnait chaque jour des banquets publics avec de la viande en grande quantité, des petits gâteaux de miel, de la myrrhe et de l'encens; et qu'un autre Antiochos donnait lui aussi des réceptions magnifiques, au cours desquelles il distribuait des animaux vivants, des vases en argent et des esclaves. Et la citation continue avec une description de la vie syrienne, une vie pleine de banquets, de musique et de luxe[25].

La musique est aussi un sujet récurrent dans les citations de Posidonios. Elle intervient parfois dans le contexte de la guerre, comme celle qui oppose Larisa et Apamée: Posidonios a fait le portrait de ces guerriers qui emportaient des cornes à boire pleines de vin et des nourritures variées, ainsi que des flûtes de plusieurs sortes – c'était, en un sens, un banquet mobile[26]. Posidonios mentionnait aussi un instrument du nom de *magadis*[27] et il rapportait l'histoire de Hiérax d'Antioche, qui jouait de la flûte pour accompagner des actrices travesties[28]. Pour Posidonios, le monde de l'Est est décidément un monde bizarre, un monde où Lysimaque de Babylone donne des timbales d'argent à chacun de ses trois cents convives[29], un monde où, lors des banquets royaux de Syrie, les couronnes des convives sont aspergées de parfum[30]. L'excès et la transgression des limites peuvent devenir violents, comme par exemple chez les gens de Carmanie, qui ont perverti l'acte de boire en confectionnant un mélange de vin et de leur propre sang[31]. La violence que l'on observe chez les Celtes peut donc aussi éclater à l'autre bout du monde.

Au centre se trouvent les Romains[32]. Rome est évidemment contre le luxe, ou plutôt elle l'était: les Romains d'autrefois sont représentés comme des paradigmes de vertu et de modération[33]. Comme l'a écrit Posidonios, les Italiens

[23] Voir ZECCHINI 1989a, p. 107: «è ragionevole ritenere che tutte le citazioni posidoniane in Ateneo siano dalle *Storie*, anche dove esse non sono esplicitamente indicate.»

[24] I, 28d (F 68).

[25] V, 210d-f (F 9b, F 21b).

[26] IV, 176b (F 2).

[27] XIV, 635d (F 107).

[28] VI, 252e (F 4).

[29] XI, 466b (F 13).

[30] XV, 692c (F 20).

[31] II, 45f (F 72).

[32] Et la centralité de Rome n'est pas seulement géographique, mais aussi symbolique. Voir BRAUND 2000a, p. 19, sur l'importance de l'endroit où a lieu le banquet des *Deipnosophistes*. Pour ZECCHINI 1989a, p. 109, «questa centralità non è solo geografica, ma anche morale.»

[33] VI, 273a-b (cf. F 59). BRAUND 2000a, p. 11-12, signale la disparité entre le luxe du monde des deipnosophistes réunis chez Larensis et le fait que ce dernier approuve le point de vue de Posidonios sur le luxe et l'excès. Mais, comme il l'explique, c'est la théorie de la décadence qui sauve Larensis de l'accusation d'hypocrisie: «his position is defensible enough, for he locates himself and his feasting in a period when past limitations have fallen into complete neglect» (p. 12).

d'autrefois, même s'ils étaient riches, faisaient boire à leurs fils de l'eau, plutôt que du vin, et leur faisaient manger des produits très simples – des noix et des fruits[34]. C'était une vie toute simple et digne d'éloges. Ce qui est plus difficile et peut-être même impossible à déterminer, c'est si Posidonios a appliqué au monde romain une théorie de la décadence et s'il l'a comparé avec la barbarie de l'Ouest et le luxe de l'Est[35]. En fait, la différence romaine semble relever du passé, de cette époque caractérisée par la frugalité, la piété et le travail[36], et, d'une manière générale, les similitudes entre coutumes ne sont pas rares. Ainsi, des parasites sont évoqués non seulement, comme on l'a vu, chez les Celtes, mais aussi chez le roi de Syrie Antiochos Grypos[37]. De même, les excès de luxe ne sont pas réservés à l'Orient: Posidonios représente le Grec de Sicile Damophilos comme un esclave du luxe et du vice[38]. Mais le cas le plus frappant est celui qu'on a déjà relevé, ce long passage où Athénée commence par dire l'intérêt de Posidonios pour les coutumes des différents peuples et présente ensuite toute une gamme de peuples[39]: en premier lieu les Celtes, vus d'abord comme un ensemble, puis à travers le cas particulier de Lovernius, qui traversait la campagne en char en distribuant de l'or et de l'argent et en donnant des fêtes somptueuses; puis les Parthes et leur coutume concernant «l'ami du roi», qui mange comme un chien aux pieds du roi qui lui jette des restes et lui inflige fréquemment des coups[40]; l'histoire de Séleucos qui, ayant fait la guerre à Arsace en Médie, fut capturé et vécut longtemps à la cour royale, ce qui donnait lieu, chez Posidonios, à une description des banquets à la cour parthe; les banquets somptueux qu'Héracléon de Béroia donnait à ses soldats; les splendides fêtes données par les Romains en l'honneur d'Hercule; et les magnifiques banquets préparés deux fois par jour par les Étrusques[41].

On remarque d'abord la gamme géographique que présente ce seul passage d'Athénée. Il est vrai que certaines régions dominent, sans que l'on sache si cela traduit une tendance de Posidonios ou un choix d'Athénée, mais il est évident que les fragments ne sont pas du tout limités aux Celtes et aux gens de l'Est. Il est tout aussi clair qu'on ne peut pas faire de distinctions rigoureuses entre les différents peuples. Il semble que Posidonios avait un point de vue mondial ou plutôt œcuménique, ce qui correspond parfaitement à l'esprit de son temps[42]. Mais ce

[34] VI, 275a (cf. F 59).

[35] Pour ZECCHINI 1989a, p. 113, «Ateneo trovava in Posidonio una diagnosi pessimistica sui mali di Roma.»

[36] VI, 274a-c (cf. F 59).

[37] VI, 246c-d (F 17).

[38] XII, 542b (F 7). Pour une certaine confusion entre les traits de l'Ouest et ceux de l'Est déjà chez Hérodote, voir PELLING 1997.

[39] IV, 151e-153d (F 15, F 18, F 5, F 12, F 24, F 1).

[40] KIDD 1988, p. 290, suggère que ce fragment pourrait avoir joué un rôle chez Posidonios dans une discussion plus étendue sur les rapports entre roi et sujet.

[41] IV, 151e-153d.

[42] Voir CLARKE 1999, p. 191-2. Cette importance de l'empire romain comme contexte intellectuel ne signifie cependant pas, comme le suppose STRASBURGER 1965, qu'il y avait chez Posidonios une théorie développée de l'impérialisme romain.

que ce passage illustre aussi, on y reviendra, c'est qu'Athénée utilise lui-même le texte de Posidonios pour créer quelque chose de nouveau. Les morceaux du texte posidonien, qui sont issus de divers livres, sont rassemblés et juxtaposés dans un tour de force impressionnant. C'est Athénée qui, autant qu'on sache, choisit de juxtaposer une idée générale (comme celle des usages de table celtiques) et un cas spécifique (celui de Lovernius); c'est assurément Athénée qui décide de rassembler les cas de trop gros mangeurs – Ptolémée Évergète, évoqué au livre VII de Posidonios, et Ptolémée Alexandre, décrit au livre XLVII[43] – et c'est Athénée qui choisit de réunir les exemples internationaux de banquets[44], de rois prodigues[45] et de parasites[46]. On reviendra sur ce que l'on peut dire de ces pratiques de citation et de la manière dont Athénée a lu ses sources, mais on peut remarquer tout de suite qu'il n'était pas seulement compilateur, mais aussi compositeur.

II. Des affinités intellectuelles?

Au livre VI, Larensis observe que Masurius cite constamment Posidonios[47]. Si Athénée a trouvé dans Posidonios une source si importante, on peut s'interroger sur les liens entre les deux auteurs. Posidonios était assurément parmi les philosophes et écrivains les plus influents du monde hellénistique, il pouvait aussi fournir des informations uniques, ou du moins rares. Mais Athénée n'a-t-il pas également été attiré vers les histoires de Posidonios en vertu d'une certaine affinité intellectuelle et morale?

On peut d'abord se poser la question à propos de l'esclavage: dans le long développement du livre VI sur l'esclavage, Athénée tire plusieurs passages des histoires de Posidonios. Il s'agit, par exemple, de la révolte des myriades d'esclaves qui travaillaient dans les mines de l'Attique[48], des Mariandyniens qui acceptèrent de devenir les esclaves des Héracléotes si ces derniers pourvoyaient à leurs besoins[49], des gens de Chios que Mithridate réduisit en esclavage[50] ou encore de Damophilos, ce Grec de Sicile qui vivait dans un luxe arrogant et qui provoqua une grande révolte servile au cours de laquelle il fut tué par des esclaves[51]. Il n'est pas facile de savoir quelle était l'opinion de Posidonios sur tous ces phénomènes, mais il est évident qu'il s'intéressait à ce thème de l'esclavage. Est-ce à dire que ce dernier avait une importance significative dans l'œuvre originale? On ne peut en avoir la certitude. On peut seulement se

[43] XII, 549d-550b (F 6, F 26).
[44] IV, 151e-153d (F 15, F 18, F 5, F 12, F 24, F 1).
[45] V, 210d-f (F9b, F 21b); XII, 540a-c (F 21a, F 9a).
[46] VI, 246c-e (F 17, F 23).
[47] VI, 272f (F 35): Ποσειδώνιος γοῦν, οὗ συνεχῶς μέμνησαι, ὁ φιλόσοφος «Posidonios le philosophe, que tu cites constamment.»
[48] VI, 272f (F 35).
[49] VI, 263d (F 8).
[50] VI, 266e-f (F 38).
[51] XII, 542b (F 7).

demander si Athénée a choisi Posidonios parce qu'il partageait certaines de ses préoccupations relatives non seulement à l'esclavage, mais au luxe et à la vie simple des Romains d'autrefois[52].

La manière même dont Athénée évoque Posidonios peut-elle nous éclairer davantage sur des affinités éventuelles ? La plupart du temps, le nom de l'historien figure seul, sans autre précision. Mais on trouve plusieurs fois Ποσειδώνιος ὁ ἀπὸ τῆς στοᾶς (φιλόσοφος)[53]. Cette désignation comme philosophe est-elle significative ou de simple convention ? La seconde hypothèse paraît plus vraisemblable, surtout si l'on tient compte de l'usage des autres auteurs qui citent Posidonios. Il faut aussi noter que les différents interlocuteurs du banquet optent pour des qualificatifs variables, qui ne sont peut-être pas si neutres qu'il y paraît : Posidonios est ὁ Ἀπαμεύς « le citoyen d'Apamée »[54], mais il est aussi, pour Démocrite de Nicomédie, ὕστερον δὲ Ῥόδιος χρηματίσας « qui fut ensuite appelé Rhodien »[55] et, pour Pontianus de Nicomédie, ὁ ἐμός « mon compatriote »[56]. Peut-on donc analyser le rapport intellectuel entre Athénée et Posidonios si le premier nous présente en fait plusieurs points de vue sur le personnage de Posidonios[57] ?

III. L'usage de Posidonios dans les *Deipnosophistes*

Nous avons noté les thèmes dont relevaient les citations posidoniennes chez Athénée – les usages de table, le luxe de l'Est, la violence de l'Ouest, la vertu de la Rome ancienne –, des sujets choisis non seulement pour leur pertinence dans le contexte du banquet, mais aussi pour leur dimension morale. Mais avec cette matière, Athénée a voulu faire quelque chose de nouveau et c'est ce processus de réutilisation que nous allons analyser maintenant en nous intéressant au rapport entre le citateur et sa source.

La position des fragments

Pour commencer, il faut se demander où se trouvent les fragments de Posidonios dans l'ensemble des *Deipnosophistes*. Quand on étudie Posidonios comme auteur, on commence par classer les fragments dans l'ordre supposé de l'original auquel ils remontent sans se soucier de leur disposition dans le texte

[52] C'est un point de vue qu'a exposé ZECCHINI 1989a, p. 104 : « il moralismo stoico di Posidonio piaceva ad Ateneo. »

[53] IV, 176b (F 2), par exemple.

[54] VI, 246c (F 17).

[55] VI, 252e (F 4).

[56] VI, 233d (F 48).

[57] JACOB 2000, p. 97, considère qu'un tel assortiment d'appellations vise à lever l'ambiguïté sur l'identité de ce Posidonios en le distinguant de ses homonymes, mais je crois plutôt qu'Athénée veut évoquer les différents aspects de Posidonios, d'autant que les appellations sont placées dans le texte dans la bouche d'interlocuteurs différents. Sur cette hypothèse, voir ci-dessous (III).

d'Athénée, et l'on cherche à reconstituer ainsi l'organisation de son œuvre. Mais il faut maintenant renverser ce processus pour analyser la fonction des fragments et des citations dans le texte d'Athénée[58] : sont-ils dispersés ou regroupés et, dans ce dernier cas, que peut-on en déduire sur la manière dont Athénée cite ses sources ? Consultait-il un seul texte à la fois ? Inversement, que dire du fait que les fragments de Posidonios proviennent de certaines parties précises de son œuvre ?

On a déjà remarqué qu'Athénée juxtaposait plusieurs passages des histoires de Posidonios quand il décrivait les usages des Celtes et d'autres peuples en matière de banquets. Les citations posidoniennes sont en fait regroupées dans les livres IV, VI, XII et XIV des *Deipnosophistes*. Ces groupements se justifient-ils par la thématique développée, qui serait traitée de manière particulièrement intéressante par Posidonios, par exemple en ce qui concerne le luxe ou l'esclavage, ou est-il lié à la manière dont travaille Athénée, qui consulte souvent le texte de ses sources, mais qui ne peut pas tout consulter tout le temps ? Il y a plus : Athénée n'a cité que certains livres de Posidonios, un fait qui en lui-même peut éclairer non seulement sa pratique, mais aussi la structure historiographique de l'œuvre de Posidonios : si Athénée utilisait certaines sections plutôt que d'autres, c'est peut-être qu'elles étaient réputées traiter de thèmes intéressant Athénée. Mais on peut aussi songer aux idées que Chris Pelling a exprimées sur la question de la mémoire et de la consultation précise[59] : les sections largement couvertes pourraient être celles qu'Athénée a consultées dans le texte, et non simplement citées de mémoire. Mais il est évident qu'il s'agit d'un processus très compliqué, car Athénée n'a pas cité un seul livre de Posidonios à la fois et n'a pas non plus repris les passages dans l'ordre de l'original, livre après livre.

Quelques exemples illustreront ces difficultés. Au livre V, Athénée (ou plutôt Masurius) décrit un certain nombre de rois qui étaient « amateurs de dîners » (φιλόδειπνοι)[60]. Au cours de cette description, il juxtapose trois citations de Posidonios pour dépeindre successivement les banquets d'Antiochos Épiphane, ceux d'un autre Antiochos à Daphné et enfin le luxe général des Syriens[61]. Mais sept livres plus tard, au livre XII, où c'est Athénée lui-même qui parle du luxe, on

[58] Au sujet des regroupements de citations et des autres modes d'organisation, voir les remarques très intéressantes de JACOB 2000, p. 90 et *passim*, qui commente très bien la stratification complexe des citations et la manière dont l'ensemble est contrôlé par Athénée lui-même. En ce qui concerne la distribution, voir aussi PELLING 2000, p. 174-5, qui souligne que les regroupements de citations d'un même auteur ne s'expliquent pas seulement par le thème traité, pour lequel il serait la meilleure autorité, mais permettent aussi de créer un cadre : « a particular author can be used to provide the skeletal framework for a whole section » (p. 174). Quant à la manière dont les différentes parties du texte de Posidonios sont représentées dans les *Deipnosophistes*, MALITZ 1983, p. 47-8, suggère qu'Athénée avait lu l'ensemble des cinquante-deux livres et que la domination de certains d'entre eux n'est pas du tout intentionnelle.

[59] Sur la méthode de consultation pratiquée par des auteurs comme Plutarque et Athénée, voir PELLING 1979 et 2000, p. 188-90. Voir aussi ZECCHINI 1989a, p. 107, pour qui les fragments très brefs sont des citations indirectes empruntées à des lexiques.

[60] V, 210c (F 9b).

[61] V, 210d-f (F 9b, F 21b). ZECCHINI 1989a, p. 106, suggère qu'Athénée avait peut-être utilisé Posidonios comme source principale au moment d'écrire sa monographie sur les rois de Syrie.

retrouve ces trois mêmes passages, mais réorganisés, car séparés et dans l'ordre inverse. Il y a d'abord le passage de Posidonios sur la Syrie, qui correspond presque mot pour mot à la citation du livre V[62], ce qui semble indiquer qu'Athénée a copié soit encore une fois sur Posidonios soit sur lui-même. Il y a néanmoins de légères différences qui suggèrent qu'il était difficile de faire ou de concevoir une copie précise. Plus loin dans ce même livre XII se trouve une autre citation de Posidonios, celle qui concerne Antiochos à Daphné[63], et elle est immédiatement suivie du passage qui, au livre V, la précédait, celui qui concerne Antiochos Épiphane[64]. Il est vraiment difficile de comprendre comment Athénée a travaillé, mais il est tentant de faire à son sujet l'hypothèse formulée par Chris Pelling à propos de Plutarque[65] : peut-être avait-il des fiches de lecture avec des extraits. Cela expliquerait en partie que les passages ainsi relevés soient privilégiés et plusieurs fois reproduits. D'un autre côté, s'il y a de légères différences entre ces citations dupliquées, c'est peut-être qu'Athénée se reportait tantôt à ses notes, tantôt au texte intégral de sa source, dans une copie qui n'était pas nécessairement celle qu'il avait d'abord utilisée, ou sans qu'il copie chaque fois avec le même soin.

L'identité des deipnosophistes

Cette citation redoublée suscite aussi la question de l'identité du citateur, étant donné qu'au livre V c'est Masurius qui parle, alors qu'au livre XII c'est Athénée : les deux personnages citent donc les mêmes fragments, mais réorganisés et avec de légères différences. Posidonios est particulièrement cité par quatre personnages : Plutarque, Masurius, Larensis et Athénée lui-même.

Il serait sans doute intéressant de caractériser les personnages présents chez Larensis en analysant les citations qu'ils font et de voir si cette caractérisation peut affecter notre lecture des fragments.

La stratification

On peut enfin analyser la question de la citation sous un dernier angle, celui de la stratification. Observons, à cet égard, le fragment qui concerne Athénion[66] : c'est Masurius qui, après avoir décrit des banquets de rois hellénistiques, en vient à parler des mauvais philosophes et rapporte l'histoire d'Athénion, le péripatéticien qui fut tyran d'Athènes et se révolta contre Rome – afin de montrer

[62] XII, 527e (F 10). Cf. V, 210e-f.

[63] XII, 540a-b (F 21a). Cf. V, 210e (F 21b).

[64] XII, 540c (F 9a). Cf. V, 210d (F 9b). Là encore, on peut être intrigué par une petite différence, qui touche l'identification de cet Antiochos : au livre V, il s'agit de l'Antiochos « mentionné ci-dessus », donc d'Antiochos Épiphane (193d), alors qu'au livre XII Athénée rapporte l'anecdote (par suite d'une confusion ?) à « l'Antiochos qui mena la campagne de Médie contre Arsace », soit Antiochos VII Évergète.

[65] Voir PELLING 2002b, p. 45-63, qui, pour expliquer de telles répétitions chez Plutarque, suggère qu'il a pu non seulement se citer lui-même ou consulter de nouveau l'original, mais aussi consulter des notes qu'il avait prises au préalable, des sortes d'aide-mémoire.

[66] V, 211d-215b (F 36).

ce qui se passe quand les philosophes (comme Athénion) ne mettent pas en pratique ce qu'ils prêchent. C'est une histoire bien connue, vivante et particulièrement longue (ce que Masurius lui-même reconnaît), mais ce qui m'intéresse, c'est qu'à l'intérieur de cette citation de Posidonios on trouve un deuxième niveau de citation – des allusions à Théopompe et à Hermippe au sujet de Pythagore; d'autres à Aristote et à Théophraste; et enfin la citation d'une inscription honorifique pour ceux qui sont morts dans la guerre entre Athènes (alliée à Mithridate) et Délos. Cette dernière citation est remarquable, étant donné que, dans les *Deipnosophistes*, on ne trouve quasiment que des citations littéraires[67].

Mais je me pose ici une autre question. On a souvent noté que le texte des *Deipnosophistes* était en un sens comme un étalage d'érudition, parfois sérieux, parfois divertissant. Et l'on observe dans ce passage une stratification particulièrement impressionnante dans cet étalage. L'auteur Athénée fait parler Masurius, qui est non seulement l'un des personnages du dialogue, mais aussi une source; Masurius montre son érudition en citant lui-même une source, Posidonios; et je suggérerais volontiers que Posidonios lui-même est donné en exemple de citation et d'érudition, parce que lui aussi cite ses sources et que ses choix paraissent tout à fait exemplaires: une inscription pour la commémoration des morts, des philosophes célèbres évoqués simplement par leur nom, ce qui est un choix judicieux dans l'histoire d'un philosophe…

Conclusion

Avec 42 fragments, Posidonios est parmi les auteurs les plus souvent cités par Athénée et l'on a suggéré ici que cela s'expliquait peut-être par une certaine affinité intellectuelle et morale, sans compter que Posidonios offrait sans doute des informations uniques. Mais je me demande si Athénée n'a pas aussi voulu utiliser cet auteur non seulement comme source d'information et de citations qu'il pouvait réorganiser dans le cadre de sa propre création littéraire, mais aussi comme modèle plus personnel.

Il est à l'inverse possible qu'Athénée ait en un sens formé Posidonios à son image et que l'affinité apparente entre les deux auteurs résulte de ce processus créatif. Si Athénée pouvait efficacement faire montre de son érudition avec ses citations bien choisies, notamment celles de Posidonios, lui-même philosophe et savant extraordinaire, peut-être que la confusion entre Athénée et ses interlocuteurs[68], entre l'auteur primaire et ceux qu'il fait parler et dont les mots sont donc eux-mêmes des citations, ceux qui discutent, qui font en fait la plupart

[67] Au sujet des inscriptions citées dans le texte, voir DAVIES 2000, qui discute de l'authenticité de telles citations.

[68] Pour JACOB 2000, p. 105, « a compilation such as the *Deipnosophistae* reduces and perhaps cancels the gap between author and reader, in the same way as today's electronic hypertexts » et cette confusion entre auteur et lecteur serait augmentée non seulement par le fait qu'Athénée et ses interlocuteurs sont tous citateurs et lecteurs, mais aussi par la juxtaposition sans distinction de textes, citations, exemples, notes, etc.

des citations au nom d'Athénée lui-même, peut-être que cette confusion peut s'étendre un peu plus loin pour inclure les auteurs cités, surtout s'ils faisaient eux-mêmes la même chose qu'Athénée et les *Deipnosophistes* – citer les textes avec discernement, comme le fait Posidonios dans le dernier fragment commenté.

À mon avis, si l'on commence à parler d'un rapprochement entre Athénée et Posidonios, tous les deux citateurs exemplaires, on entre sur un terrain dangereux. Mais il faut admirer chez Athénée non seulement l'utilisation qu'il fait des textes, mais aussi la création d'un système de citation complexe, stratifié et étendu, qui lui permet de nous offrir son propre modèle du lecteur attentif et vivant.

3

FRAGMENTS NON HISTORIQUES

USAGE ET AUTORITÉ DE L'ÉPOPÉE HOMÉRIQUE CHEZ ATHÉNÉE

David BOUVIER
(Université de Lausanne)

RÉSUMÉ – Parmi les convives rassemblés au banquet de Larensis, on ne compte ni historien ni poète épique. Mais il revient à d'autres, poète iambique, grammairiens, philosophes, orateurs, médecins, etc. de citer leurs œuvres et propos en les recontextualisant. Au livre V des *Deipnosophistes*, c'est le poète iambique, également juriste, Masurius qui évoque ainsi le modèle du banquet homérique en le transformant. L'image du banquet homérique est fort manipulée et Homère devient un poète didactique, maître des bonnes manières de table. Jouant à opposer le festin homérique au banquet platonicien (principalement celui du *Banquet*), Masurius fait d'Homère l'autorité première de la tradition du banquet littéraire. Et jamais l'autorité du témoignage historique de la poésie homérique n'est mise en cause.

ABSTRACT – Among the many banqueters invited by Larensis to his magnificient banquet, two figures are absent: the historian and the epic poet. Other ones, an iambic poet, grammarians, philosophers, orators, and physicians will speak for them and quote their speeches recontextualizing them. In Book V, it is the iambic poet, also a jurist, Masurius, who speaks about Homeric banquets, which he manipulates so that Homer appears as a didactic poet, master of the "bonnes manières de table". Radically opposing the Homeric feast to Plato's banquet (mainly to that described in the *Symposium*), Masurius makes Homer the first autority of symposiacal literature. And he never puts in doubt the value of Homeric poetry as an historical document.

*
* *

Deux absents au banquet des *Deipnosophistes*

Au banquet des *Deipnosophistes*, banquet où l'on sert plus de citations que de mets, le nom d'Homère[1] apparaît plus de 240 fois. Tout au long du repas, les vers du premier poète grec nourrissent le débat. Que l'œuvre d'Athénée témoigne directement de la vie intellectuelle des milieux philhellènes de la Rome impériale

[1] Plutôt que les titres de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* (cités 21 fois), c'est le nom d'*Homère* qui est employé pour renvoyer aux poèmes homériques. Athénée citerait entre 800 et 1250 noms d'auteurs, 2500 œuvres et 10.000 vers; sur ces chiffres et leurs sources, cf. JACOB 2004b, p. 148.

de la fin du IIe et du début du IIIe siècle ap. J.-C. n'éclipsera pas le fait qu'elle constitue également un projet littéraire original et complexe, où l'exhibition du savoir coïncide avec un parcours et un recensement qui n'ont rien d'arbitraire : la prédominance des citations homériques au banquet des *Deipnosophistes*, que l'on peut opposer à l'absence totale de références à Virgile, doit d'abord être comprise en fonction de ce projet.

Voilà donc un banquet où l'appétit se confond bientôt avec un bilan culturel pour le moins orienté. L'amphitryon, homme de lettres, amoureux de livres, est Larensis, un riche et haut fonctionnaire de Rome. À sa table, dans une salle qui est aussi sa bibliothèque[2], il a réuni, pour un repas mémorable, nombre de convives. Si les deux premiers livres des *Deipnosophistes*, qui nous rapportent ce banquet, nous sont perdus, on sait, par le résumé que nous en garde l'Épitomé, qu'il y avait, à la table de Larensis, un « poète d'iambes » (ἰάμβων ποιητής) et « interprète de lois » (νόμων ἐξηγητής), Masurius, cité en premier, des « grammairiens » (γραμματικοί), des « philosophes » (φιλόσοφοι), des « cyniques » (κυνικοί), des « rhéteurs » (ῥήτορες), des « médecins » (ἰατροί) ainsi qu'un « expert en musique » (μουσικός) : tous hommes « les mieux expérimentés dans leur discipline »[3]. Il faut prêter attention à cette liste qui semble inclure les principaux représentants des disciplines intellectuelles reconnues par la *paideia* antique[4] et qui ressemble, au dire d'Athénée lui-même, à « un catalogue d'armée plus que de convives »[5]. Difficile de ne pas percevoir ici une allusion ironique au célèbre catalogue des forces achéennes et troyennes au chant II de l'*Iliade*[6]. Mais justement, dans ce catalogue de convives érudits et savants, le poète épique manque, alors que le poète iambique, traditionnel rival, est bien présent pour le citer et arbitrer le commentaire aux côtés des autres grammairiens et philosophes. Manque aussi la figure d'un historien. Deux absences d'autant plus frappantes que les citations d'historiens et de poètes épiques abondent tout au long du banquet. Simple oubli ou, dans une tradition qui pourrait remonter à Platon, l'historien et le poète épique sont-ils malvenus à un banquet d'érudits ? Quelle caractéristique partagent-ils qui leur vaille cette exclusion ? Le choix et la présentation des convives, selon leurs identités intellectuelles ou professionnelles, est un premier indice d'une certaine contextualisation du savoir dans l'œuvre d'Athénée : du moins au banquet des *Deipnosophistes*, certaines disciplines ont leur représentant direct, d'autres non. Ceux qui citent ne sont pas nécessairement ceux que l'on cite. Mais l'absence à la table du banquet, on va le voir, n'est pas nécessairement un désavantage[7].

[2] Sur le lien entre bibliothèque et salle à manger, cf. JACOB 2001, p. LIX.

[3] Athénée, I, 1a : τοὺς κατὰ πᾶσαν παιδείαν ἐμπειροτάτους ; pour les références précédentes : I, 1c-f.

[4] MARROU 1981, I (1948), p. 246 et 251-2.

[5] Athénée I, 1f : καὶ ἦν ὁ κατάλογος οὗτος στρατιωτικός, φησί, μᾶλλον ἢ συμποτικός, précision attribuée par l'auteur de l'Épitomé à Athénée lui-même.

[6] *Iliade*, II, 484-877.

[7] Autre indice – qui resterait à expliquer – de ce partage des compétences : les convives utilisent régulièrement le verbe ἱστορεῖν pour introduire leurs citations d'auteurs, alors qu'ils ne l'emploient jamais à la première ou deuxième personne pour introduire leurs propres observations.

I. «Historiens» et poètes épiques: identités et statuts intellectuels chez Athénée

L'absence à la table du banquet de l'historien et du poète épique invite à réfléchir sur une donnée qui leur serait commune. Athénée joue plus qu'il n'y paraît avec les façons de classer le savoir: il le fait en distribuant les citations entre les différents convives, mais aussi en définissant ou redéfinissant l'identité «intellectuelle» de chacun. Commençons par l'«historien» et rappelons que dans l'Antiquité le statut d'«historien» n'existe pas en tant que tel[8]. À l'époque d'Athénée, l'«histoire» s'est assurément affirmée comme genre et pratique littéraires, mais elle ne relève toujours pas de la παιδεία et ne constitue nullement une discipline d'étude spécifique. Dans ces conditions, le statut d'«historien» ne peut être qu'extrêmement flottant.

Examinons quelques faits de vocabulaire qui aideront à comprendre comment Athénée a pu jouer avec une identité aussi flottante que celle de l'historien. Dans les *Deipnosophistes*, le terme συγγραφεύς, dont la valeur oscille entre «écrivain», «prosateur» et «historien», est employé pour désigner des figures comme Hécatée de Milet, Ménéclès de Barca, Posidonios d'Apamée, Istros, Méandrios de Milet, Éphore de Kymè, Théopompe de Chios ou Phylarque d'Athènes[9], écrivains que les modernes étiquettent traditionnellement comme des «historiens». Mais Athénée emploie aussi ce terme pour désigner, de façon plus générale, des auteurs comme Démétrios de Skepsis, Héphaestion, Harpocration de Mendès ou Chrysippe de Tyane: auteurs auxquels on doit des traités de grammaire et de médecine et, pour le dernier, un livre sur les différentes sortes de pains[10]. Dans le précieux index de la volumineuse édition italienne d'Athénée[11], aucun de ces derniers auteurs n'est défini comme «storico». Qui est alors συγγραφεύς et qui ne l'est pas? La question apparaît dans le texte même des *Deipnosophistes*: au livre VIII, Démocrite interroge les autres convives pour savoir d'où ils tiennent que Dorion, maître en cuisine, puisse être considéré comme un συγγραφεύς; au livre IX, Sophon, cuisinier des *Deipnosophistes*, n'hésite pas, lui, à qualifier son collègue Paxamos, auteur de recettes de cuisine, de συγγραφεύς[12].

Examinons également le terme ἱστοριογράφος qui revient à trois reprises seulement dans les *Deipnosophistes*. Il désigne Théopompe – déjà recensé comme συγγραφεύς –, Mnésiptolème de Kymè et Alexandre de Myndos. Si les modernes reconnaissent les deux premiers comme des «historiens», le troisième est défini, en revanche, comme «zoologue, paradoxographe, mythographe»,

[8] BOUVIER 1997, DESCLOS 2003, p. 26-31 et HARTOG 1998, p. 124.

[9] Voir dans l'ordre: II, 70b; IV, 184b; VI, 246f; IX, 387f; X, 454a; XII, 515e; 531f et XV, 674a.

[10] Dans l'ordre: XV, 697d; 673e-f et XIV, 648c.

[11] RUSSO 2001.

[12] VIII, 337b et IX, 376b.

toutes désignations ignorées d'Athénée[13]. À propos d'Alexandre de Myndos, observons qu'en V, 221e, il est qualifié d'ἱστορικός, occurrence exceptionnelle dans ce sens[14]. En fait, il n'y a pas de mot propre pour désigner l'historien chez Athénée. Mais cela ne suffit pas à expliquer son absence à la table du banquet.

Dans *La cultura storica di Ateneo*, Giuseppe Zecchini a relevé l'importante connaissance qu'Athénée a de l'œuvre des historiens antiques et son souci, dans le domaine de l'historiographie politique, de «construire une chaîne continue d'historiens qui ne laisse aucune lacune dans son information»[15]. La pertinence de l'observation de Zecchini n'a pas à être mise en cause, mais il importe de souligner que ce sont des désignations modernes qui permettent de nommer et d'identifier une telle «chaîne d'historiens». Cette chaîne existe incontestablement, mais Athénée ne disposait pas d'un concept admis pour désigner l'ensemble des historiens. À la chaîne identifiée par Zecchini répondent alors d'autres réseaux de relations qui permettent de tisser des continuités entre des figures intellectuelles que la culture moderne distinguerait. Entre l'historien et le poète épique, la différence est peut-être moins grande que les modernes n'auraient pu le penser.

Poursuivons la démonstration. Ce n'est pas le seul statut de «l'historien» qui est flottant dans les *Deipnosophistes*. Nos conceptions du «philologue», du «grammairien», du «sophiste», du «philosophe» ne sont jamais exactement celles qu'Athénée rattache à ces termes et l'on pourrait poursuivre ce recensement[16]. Mais venons-en au «poète» et au statut plus précis d'Homère. Rien de surprenant dans un premier temps à voir Homère occuper, dans les *Deipnosophistes*, la place de «poète» par excellence : il est «le poète», et même, d'après l'Épitomé, «le roi des poètes»[17]. Athénée le qualifie aussi de «divin», θεῖος[18], lui conférant ainsi la qualité que la poésie homérique accorde à l'«aède»

[13] Pour ces auteurs, voir dans l'ordre : X, 412b ; V, 221e et XV, 697d. Alexandre de Myndos est défini comme «zoologue, paradoxographe, mythographe», par exemple, dans le lexique de RUSSO 2001, p. 1889.

[14] Seule attestation de cet adjectif au singulier chez Athénée. Plus fréquent au pluriel, il est régulièrement employé, par exemple, dans l'expression ἐν Ἱστορικοῖς Ὑπομνήμασιν.

[15] ZECCHINI 1989a, p. 253 (je traduis).

[16] Remarquons également que les termes de «philologue», «dialecticien», «mythographe», régulièrement employés par les auteurs modernes pour désigner différents savants évoqués par les *Deipnosophistes* n'ont guère de correspondants exacts dans l'œuvre d'Athénée. Le verbe φιλολογεῖν n'apparaît qu'une fois, et cela dans une citation de Sopatros de Paphos (IV, 160e) ; le terme φιλολογία avec une seule occurrence en XII, 548a et le substantif φιλόλογος, attesté en deux passages, renvoient à l'idée d'«amour du discours» ; en V, 211d, Alexandre le Grand est ainsi dit φιλόλογος «amoureux de discours», et en II, 39b, dans un fragment d'Alexis de Thourioi, rappelé dans l'Épitomé, il est dit du vin qu'il rend «philologue». Le terme διαλεκτικός est employé en X, 437d et en XV, 696e-f pour qualifier deux penseurs du IVe siècle av. J.-C., Euboulidès de Milet et Alexinos d'Élée. Pour le terme φιλοσοφία, voir la remarque de ZECCHINI 1989a, p. 18 ; et pour l'identité respective du σοφιστής et du γραμματικός, son observation pertinente, p. 17.

[17] II, 40a : ὁ τῶν ποιητῶν δὲ βασιλεύς.

[18] V, 185a (dans un passage où le narrateur s'adresse à Timocrate) ; voir aussi (mais, cette fois, dans une citation) : XIII, 597e (fragment d'Hermésianax). Sur l'opposition du «poète» et de l'«aède», voir BOUVIER 2003, p. 85-106.

(ἀοιδός)[19] inspiré par la Muse ou au « songe » (ὄνειρος) envoyé par Zeus[20]. Dans la poésie homérique est θεῖος ce qui transmet un message ou une parole divine ; chez Athénée, Homère partage l'épithète avec Platon et Héraclite[21].

« Poète par excellence », Homère n'est en revanche jamais défini plus précisément comme un « poète épique », ἐποποιός. Le terme revient pourtant maintes fois dans les *Deipnosophistes*, mais pour qualifier des poètes d'importance secondaire comme Choirilos de Samos, Panyasis d'Halicarnasse, Archestratos de Géla, Euphorion de Chalcis, Rhianos de Béné, Nicainétos de Samos, Phérénicos d'Héraclée, Nicandre de Colophon, Oppien de Cilicie, Capiton d'Alexandrie, Théopompe de Colophon et Evanthès[22]. Faisons deux remarques. La première pour constater le caractère assez hétéroclite de cette liste où l'on trouve tous les genres de la poésie épique sans distinction plus précise. Soulignons la présence de plusieurs auteurs d'épopées dites « historiques » : Choirilos, Rhianos de Béné et Nicandre de Colophon[23]. La deuxième remarque porte sur l'absence dans cette liste des noms d'Hésiode et d'Apollonios de Rhodes. Il semble qu'Athénée précise le genre poétique lorsqu'il évoque des poètes peu connus, mais qu'il s'en dispense lorsqu'il s'agit des grands noms de la poésie. C'est aussi une façon de jouer avec les désignations pour redessiner ou reconstruire les relations entre différents genres poétiques. Homère, Hésiode, Apollonios sont « poètes » en général plus que « poètes épiques ». Leur prestige leur vaut de s'imposer à un niveau de compétence qui dépasse le poète mineur enfermé dans un genre plus restreint. Tout se passe comme si la portée d'une œuvre s'élargissait en fonction du prestige de son auteur.

Si Athénée sait bien tout ce qui peut opposer l'œuvre d'un Thucydide ou d'un Hérodote à celle d'Homère, il n'empêche que la limite entre les deux genres reste fondamentalement perméable, tant du côté du domaine de l'« histoire », qui manque de spécificité, que du côté de la poésie, d'autant plus susceptible de s'étendre ailleurs qu'elle n'a pas, elle non plus, de champ propre. Ainsi « poètes » et « prosateurs », συγγραφεῖς, sont souvent mentionnés conjointement, qu'il s'agisse d'évoquer un fait héroïque comme ce grand appétit d'Héraclès que « presque tous les poètes et les écrivains révèlent »[24] ou qu'il soit nécessaire, plus radicalement, de

[19] *Od*. IV, 17 ; VIII, 87 ; 539 ; XIII, 27 ; XVI, 252 ; XVII, 359 ; XXIII, 133 ; 143 et XXIV, 439. Pour des citations de ces passages chez Athénée, cf. V, 180d ; 181a.

[20] *Il*. II, 22 ; 56 et *Od*. XIV, 495.

[21] Platon est dit θεῖος dans des propos d'Ulpien et de Pontianus (III, 97a et VI, 233a) ; Héraclite dans un propos de Cynulcus (XIII, 610b).

[22] Choirilos (VI^e^ av. J.-C.) : XI, 464a-b ; Panyasis (V^e^ av. J.-C.) : II, 36d ; Archestratos (IV^e^ av. J.-C.) : VIII, 335e ; Euphorion (III^e^ av. J.-C.) : IV, 182e et *passim* ; Rhianos (III^e^ av. J.-C.) : XI, 499d ; Nicainétos (III^e^ av. J.-C) : XV, 673b ; Phérénicos (II^e^ av. J.-C.) : III, 78b ; Nicandre (II^e^ av. J.-C.) : III, 126c et *passim* ; Oppien (II^e^ ap. J.-C.) : I, 13b ; Capiton (I^er^ ap. J.-C) : VIII, 350c et X, 425c ; Théopompe : IV, 183a-b ; Euanthès, VII, 296c.

[23] Voir les désignations données par le lexique de RUSSO 2001. Observons aussi que l'un de ces poètes, Nicandre, est une fois au moins sujet du verbe ἱστορεῖν comme le sont fréquemment les « historiens » (cf. *supra* n. 7) : III, 111f.

[24] X, 411a : ἀποφαίνονται δὲ τοῦτο σχεδὸν πάντες ποιηταὶ καὶ συγγραφεῖς, que C. B. Gulick traduit « almost all the poets and historians make this plain ». Sur le même sujet, XI, 496d.

blâmer l'ignorance des grammairiens romains «qui ne pratiquent pas les poètes et les écrivains grecs»[25]. À propos des campagnes militaires de Socrate, Masurius rappelle que ces faits, si complaisamment évoqués par Platon, ne sont mentionnés par ailleurs par aucun «historien ou poète» (ἱστοριογράφος ἢ ποιητής)[26]. Significativement enfin, le terme μῦθος n'est employé que rarement dans les *Deipnosophistes* et jamais pour désigner exclusivement une matière qui serait spécifique de la poésie[27]. Poète par excellence, Homère est ainsi pour Athénée comme en-deçà de distinctions qui ont émergé après lui. Il est un point de départ général et, à ce titre, il justifie que la poésie puisse englober d'autres genres. Il importe de préciser qu'Athénée, comme tous les Grecs d'ailleurs, ne remet jamais en cause ni l'historicité de la guerre de Troie, ni l'existence historique des héros. Mais là où un Hérodote ou un Thucydide avaient contesté la fiabilité du témoignage homérique, Athénée traite, lui, Homère comme un témoin fiable. Poète par excellence, l'Homère d'Athénée ne s'oppose pas, en tant que tel, aux philosophes ou aux historiens. Son autorité pourra même, on va le voir, l'emporter sur ceux-ci.

Absents à la table des deipnosophistes, l'historien et le poète épique sont certes privés de représentants directs, mais ils y gagnent aussi le titre de témoins neutres que chacun voudra invoquer pour lui. Le savoir du poète et de l'historien est un savoir pour chacun, accessible en dehors des spécialisations. Et cela, même si Homère jouit, dans les *Deipnosophistes*, d'un porte-parole inattendu, mais particulièrement efficace.

II. L'Homère de Masurius : maître et législateur du banquet

La perte des deux premiers livres des *Deipnosophistes* est d'autant plus regrettable qu'elle nous prive des descriptions installant le cadre et l'atmosphère du banquet : la présentation détaillée des convives, les remarques sur leur arrivée, les commentaires sur leur nombre, l'éventuelle mention d'un convive non invité ou en retard ; autant d'indications qui supposent une conception du banquet et auxquelles l'Épitomé fait trop rapidement allusion en révélant, sans vraiment y suppléer, l'ampleur de l'information perdue. On regrettera surtout le manque d'information sur la façon dont la discussion a pu, dès son début, s'attacher à Homère et signifier l'importance qu'il allait prendre dans le reste du banquet[28].

[25] IV, 160c : οὐχ ὁμιλήσαντες πολλοῖς Ἑλληνικοῖς ποιηταῖς καὶ συγγραφεῦσιν. Voir aussi III, 121f ; V, 221f : καθάπερ πολλοὶ τῶν ἡμεδαπῶν ποιηταὶ καὶ συγγραφεῖς εἰρήκασιν.

[26] V, 215d-e.

[27] Si l'on excepte les citations, le terme μῦθος reste peu employé par Athénée. Il recouvre les sens de «récit, anecdote» (XII, 549c), d'«intrigue» (I, 7a) et de «récit, fable» fabriqués (XII, 510c : καί μοι δοκεῖ καὶ ὁ καλὸς ἡμῶν Ξενοφῶν τὸν περὶ τὸν Ἡρακλέα καὶ τὴν Ἀρετὴν μῦθον ἐντεῦθεν πεπλακέναι), sens qui parfois se confondent (par exemple pour qualifier le récit des amours d'Arès et d'Aphrodite, V, 192d). Sur un échange de matière entre μῦθοι et ἱστορίαι chez Athénée, cf. V, 195a. En V, 207d, le terme μῦθος est employé pour désigner l'argument, l'intrigue de l'*Iliade* : πᾶς ὁ περὶ τὴν Ἰλιάδα μῦθος.

[28] En effet, d'après l'Épitomé, le livre I discute nombre de questions essentielles qui touchent au banquet homérique : manières de vivre, de s'asseoir, de manger, nombre des repas, type d'alimentation, etc. Voir HEATH 1998 et 2000.

Faute de posséder les premiers livres, reportons-nous au début du livre V, lorsque la discussion retrouve Homère. Comme il aime en principe le faire au début de chaque nouveau livre des *Deipnosophistes*[29], Athénée ouvre ce livre en s'adressant à Timocrate et c'est ici pour remarquer que, dans la longue discussion sur les banquets (συμποσίων πέρι), qui s'est tenue au livre IV, «le divin Homère» (θεῖος Ὅμηρος) a été oublié, lui qui sut pourtant «présenter» (παρεισήγαγε) tous les aspects «les plus utiles» (χρησιμώτατα) du banquet[30]. La parole sur le sujet est alors donnée au deipnosophiste Masurius, «interprète de lois» (νόμων ἐξηγητής) et «poète d'iambes» (ἰάμβων ποιητής)[31]. Qu'il revienne à un poète d'iambes de parler d'un poète épique est révélateur du jeu qu'Athénée aime construire sur les croisements de points de vue. En Grèce ancienne, le titre de ἰάμβων ποιητής revenait traditionnellement à des poètes comme Archiloque, Xénophane ou Simonide[32]. On n'oubliera pas non plus comment Aristote faisait de l'iambe le mètre de la raillerie et comment il l'opposait au vers héroïque hexamétrique[33]. Que deviendra Homère dans la bouche du poète iambique, amateur de banquets? Ajoutons que Masurius est aussi reconnu comme un «interprète de lois». Que penser de cette autorité accordée à Masurius, présenté dès le livre I comme un érudit excellant en toute matière: «quel que fût le point qu'il exposait, il semblait n'avoir jamais étudié que cela»[34]? L'ironie est sans doute présente, mais Homère y gagne aussi d'être reconnu et mis en valeur par un citateur qui ne lui était pas nécessairement acquis. Il revient à Masurius de montrer qu'en matière de banquets Homère est ce législateur qui l'emporte sur Platon. Rappelons comment dans le dernier livre de la *République*, Platon avait contesté qu'Homère ait jamais pu être le «législateur» (νομοθέτης) d'aucune cité[35]. C'est ce raisonnement que Masurius renverse pour finalement s'indigner que Platon ait pu vouloir chasser Homère de sa cité idéale. À l'argumentation platonicienne qui contestait à Homère son titre d'«éducateur de tous les Grecs», l'œuvre d'Athénée oppose un Homère véritable éducateur en manières de table.

«Interprète de lois», Masurius entend bien parler de normes et d'institutions. Il évoque les grands législateurs (νομοθέται) du passé qui ont institué (προσέταξαν) différents types de banquets: «prévoyant les repas d'aujourd'hui, les législateurs instituèrent des repas pour la tribu, d'autres pour le dème, des repas aussi pour les membres du thiase, de la phratrie et des délégations dites orgéoniques»[36]. Le banquet est donc aussi affaire de législation[37]! La surprise est

[29] ROMERI 2002, p. 269.

[30] V, 185a.

[31] I, 1c.

[32] Diogène Laërce, IX, 20, 15; Lucien, *Pseudologiste*, 1, 10; Strabon, X, 5, 12. Sur le rapport d'Athénée à la poésie élégiaque et iambique, cf. BOWIE 2000.

[33] Aristote, *Poétique*, 1448b.

[34] I, 1c.

[35] Platon, *République*, X, 599c-e.

[36] V, 185c. Voir sur ce point SCHMITT-PANTEL 1992, p. 145-77 et 291-358, ainsi que les notes *ad hoc* de MARCHIORI 2001, p. 454-5.

[37] Voir, sur les règles du banquet et sur le rapport du banquet à la loi, la réflexion de MURRAY 1992.

alors de découvrir que le premier de ces législateurs fut Homère[38]. Il a «défini» (ἀφορίζει) les «temps» (χρόνους), les «personnages» (πρόσωπα) et les «circonstances» du banquet[39]. Parcourons alors l'argumentation de Masurius en soulignant les termes qui nous intéressent. «Homère – dit-il – enseigne clairement (ἐκδιδάσκει) qui il faut inviter» et comment il faut choisir ses hôtes. «Il montre (εἰσάγει), dans ses banquets, des invités d'âges différents», comme Nestor, Ajax, Ulysse, mais «tous héros attachés à la vertu (τὸ μὲν καθόλου σύμπαντας τῆς ἀρετῆς ἀντεχομένους)». Certes – poursuit-il – Platon et Xénophon introduisent aussi dans leurs banquets des convives d'origines diverses, mais Homère «a fait beaucoup mieux (πολλῷ κάλλιον ἐποίησε) qu'eux», puisqu'il «a présenté différentes sortes de banquets (διάφορα παρατιθέμενος συμπόσια)», soulignant les caractéristiques de chacun[40]. «Il a enseigné (ἐδίδαξεν) aussi à qui il n'est pas besoin d'adresser une invitation». «Précis (ἀκριβής), Homère n'a pas négligé (παρέλιπε) de signaler les détails», il a parlé de la nécessité de la toilette et du bain avant le banquet[41]; «il nous enseigne (διδάσκει) ce qu'il faut faire avant de commencer le repas[42]». Contrairement à Platon qui montre des convives ivres, Homère, «bon peintre des personnages», n'est ni «rustre» (ἀγροῖκος) ni «maladroit» (ἐπαρίστερος), mais il «sait» (ᾔδει) montrer le bon usage du vin bien mélangé[43]. Ou alors, s'il montre des convives qui se laissent aller, il s'agit des prétendants ou des Phéaciens, mais non des héros. Il n'introduit pas des divertissements qui distraient les convives. Mais il décrit des banquets où règne la tempérance: σώφρονα συμπόσια[44]. Enfin, «il enseigne (διδάσκει) encore comment les invités doivent demander à leur hôte la permission de se retirer.»[45]

Et l'on pourrait continuer pour montrer encore comment Homère a parlé et dit ce qu'il fallait du nombre et des différentes formes de repas, des instruments, du mobilier, des salles où manger, etc. Dans tout ce passage, on notera la récurrence du verbe διδάσκειν. Masurius évoque un Homère qui «enseigne» et non qui «chante» ou divertit un public. Il fait du premier poète grec un poète didactique[46], qui supplante Hésiode, tandis que l'on oublie au passage toute la violence des

[38] Surprise même si banquets, festins et repas constituent une thématique récurrente de la poésie homérique, de l'*Odyssée* surtout. Voir SLATER 1990.

[39] V, 186d: ἀφορίζει γὰρ αὐτῶν ὁ ποιητὴς χρόνους, πρόσωπα, αἰτίας.

[40] Pour ces citations, voir V, 186e; 187b; 177b. Soulignons ici le jeu sur le verbe παρατίθεσθαι, qui veut dire «servir des plats» et «présenter» une description, un discours; voir, à ce propos, JACOB 2004b, p. 167. Rappelons que la rupture dans la numérotation des éditions actuelles, qui voit le passage 182c-187b déplacé et intercalé en 177a-b, s'explique par une erreur (sans doute une inversion de fascicule lors de la reliure d'un codex) présente dans le *Marcianus* et reprise dans les premières éditions.

[41] Voir 177c; 178e; 179b. Cette dernière règle, précise Athénée (V, 178f), était rappelée par Aristote.

[42] V, 179b.

[43] V, 179e-180a.

[44] V, 182a; 179e; 182a; voir aussi, pour l'expression σώφρονα συμπόσια, V, 187a.

[45] V, 191c.

[46] Tandis qu'Hésiode, reconnu par la tradition antique comme un poète didactique, n'est jamais sujet, chez Athénée, du verbe διδάσκειν.

scènes de tueries et de guerres qui parsèment l'*Iliade*. S'il n'était resté d'Homère que les passages retenus par Masurius, l'*Iliade* et l'*Odyssée* apparaîtraient comme des traités sur les bonnes manières de table : des manuels pour le banquet bien réglé.

L'histoire du banquet trouve ici son archégète. Platon et Xénophon ne sont plus que des imitateurs ou des successeurs d'Homère : sages quand ils ont su suivre la leçon, mais toujours inférieurs au maître[47]. Platon surtout est pris en flagrant délit de défaillance à plusieurs reprises[48]. Masurius édifie son discours en multipliant les références à la poésie homérique, comme s'il suffisait de suivre Homère pour parler du banquet et en dire les règles. Moins que chez Xénocrate ou Aristote, les « lois du banquet » (συμποτικοί… νόμοι)[49] seraient ainsi à chercher, d'après Masurius, chez Homère. À travers le personnage de Masurius, Athénée travaille en fait à construire l'Homère dont il a besoin : un savant du banquet, capable non seulement de peindre les héros à table, mais encore de « définir » (ἀφορίζει), dans ses principaux aspects, la forme du bon banquet[50]. Xénophon et Platon n'auraient rien inventé et n'auraient fait que « reprendre » (ἀπεμάξατο) Homère[51]. Reste maintenant à ne pas se laisser piéger et à se demander jusqu'à quel point les leçons d'Homère sur l'art du banquet sont vraiment d'Homère ou si elles ne sont pas largement reconstruites par Athénée. Car les distorsions sont nombreuses.

III. Rapides remarques sur le festin homérique et le *sumposion*

Sommairement, il importe ici de rappeler quelques données relatives à l'histoire du banquet en Grèce ancienne. De façon générale, le banquet homérique est un banquet marqué par le sacrifice sanglant d'un animal domestique[52] ; il est centré sur la consommation de la viande dont les différentes parts sont rôties sur le feu et partagées entre les convives, les parts de choix revenant à ceux que l'on doit ou que l'on veut honorer[53]. Le repas est accompagné par la consommation du vin mélangé, puisé au cratère et servi dans des coupes[54]. Il n'est pas aisé d'identifier exactement la structure ou le rythme du festin homérique. Une formule récurrente revient fréquemment pour indiquer la fin du repas proprement

[47] Voir V, 186e et 177b. Voir aussi V, 179d.

[48] Voir, par exemple, en V, 178a-d, la discussion sur *Il*. II, 408, où Ménélas, défini par Platon comme un lâche (*Banquet*, 174b), aurait commis la faute de se rendre à un banquet d'Agamemnon sans y être invité.

[49] V, 186b ainsi que I, 3f.

[50] V, 186d. Cf. *supra* n. 39 et n. suivante.

[51] V, 186d : ἀφορίζει γὰρ αὐτῶν ὁ ποιητὴς χρόνους, πρόσωπα, αἰτίας. τοῦτο δὲ ὀρθῶς ἀπεμάξατο ὁ Ξενοφῶν καὶ Πλάτων, οἳ κατ' ἀρχὰς τῶν ξυγγραμμάτων ἐκτίθενται τὴν αἰτίαν τοῦ συμποσίου καὶ τίνες οἱ παρόντες.

[52] Cf. par exemple *Od*. III, 418-72. D'autres scènes de sacrifices sont décrites en *Il*. I, 447-474 ; II, 402-429 ; VII, 314-320 ; XXIV, 621-626 ; *Od*. XII, 353-365 et XIV, 413-432.

[53] SCHMITT-PANTEL 1992, p. 45-52.

[54] Voir *Il*. IX, 202-204 ; *Od*. VII, 177.

dit: «quand ils eurent mangé et bu tout leur content»[55]. Au chant VIII de l'*Odyssée*, lors de l'étape d'Ulysse chez les Phéaciens, cette formule introduit, à deux reprises, le moment de la performance musicale de Démodocos, qui suit alors le festin[56]. Au chant I de l'*Odyssée*, quand les prétendants se sont rassasiés de leur désir de nourriture et de boisson, ils sont prêts à se consacrer alors au seul plaisir du chant et de la danse qui sont définis, si l'on peut traduire en l'explicitant la formule ἀναθήματα δαιτός, comme un «ornement et une offrande couronnant le banquet»[57].

De ces exemples, on pourrait être tenté de déduire une division du repas homérique entre un premier temps pour boire et manger et un second temps pour le plaisir musical qui mériterait d'être goûté pour lui-même, une fois satisfaits les autres besoins. La conclusion serait hâtive, puisque la consommation du vin peut accompagner le moment musical: ainsi Pénélope invite-t-elle Phémios à chanter devant les prétendants «cependant qu'ils boivent leur vin en silence»[58]. Dans des vers devenus fameux, Ulysse évoque, quant à lui, comment le plaisir du chant marque le couronnement du banquet, mais dans son propos, viande, vin et chant sont simultanés: «Je pense en effet qu'il n'y a rien de plus agréable que lorsque le bonheur règne parmi tout un peuple, que les convives dans le palais écoutent l'aède, tous assis en bon ordre, que les tables sont couvertes de pain et de viandes et que l'échanson, puisant le vin au cratère, le porte et le verse dans les coupes: cela me semble être ce qu'il y a de plus beau»[59]. Et d'autres passages confirment que l'on ne saurait nécessairement séparer moment musical et repas[60].

La règle n'est pas évidente. Mais l'on peut cependant reconnaître une tendance où le moment musical suit, en principe, le moment du repas. La consommation du vin peut accompagner tout le festin, le repas aussi bien que le moment du plaisir musical. Si les convives se plaisent à boire en écoutant la musique, il importe de souligner que c'est le vin qui accompagne le plaisir musical et non le contraire. Par ailleurs, l'aède qui chante ne boit pas: son inspiration ne relève pas de Dionysos. Ajoutons encore que les héros homériques mangent assis, un usage auquel Athénée a prêté une attention particulière[61].

[55] *Il*. I, 469; II, 432; VII, 323; IX, 92; 222; XXIII, 57; XXIV, 628; *Od*. I, 150; III, 67; 473; IV, 68; VIII, 72; 485; XII, 308; XIV, 454; XV, 143; 303; 501; XVI, 55; 75; 480; XVII, 99; 571; XVIII, 162; 204; XIX, 527; 531; XXIII, 150 et 181.

[56] *Od*. VIII, 71-3 et 486-7 ainsi que XIII, 28.

[57] *Od*. I, 152. Voir aussi *Od*. XXI, 430, où Ulysse reprend la même formule pour annoncer aux prétendants leur mort. Voir aussi VIII, 99 et XVII, 271. Dans ces deux exemples, il apparaît que l'aède a partagé repas et boisson avec les autres convives. En *Od*. VIII, 98-9, les plaisirs du banquet et du chant sont mis sur le même plan. Sur les ἀναθήματα chez Homère, BOUVIER 2005. Dans une perspective différente, relevons cependant le péan que les jeunes Achéens chantent après avoir mangé et bu (*Il*. I, 469-72).

[58] *Od*. I, 337. Voir aussi VIII, 89, à propos d'une libation de vin qu'Ulysse verse lors des pauses marquées par Démodocos dans son chant.

[59] *Od*. IX, 2-11.

[60] Par exemple, *Od*. XVII, 258-63 et 270-1, où les parfums du repas se mêlent à l'écho de la lyre.

[61] DENTZER 1982, p. 431: «Athénée oppose bien la simplicité des temps héroïques, où le repas est pris assis, à la mollesse décadente du festin couché»; voir I, 11f; 17f; 18f; 28a; VIII, 363f et X, 428b ainsi que V, 192e.

Au tournant du VII^e^ et du VI^e^ siècle, la pratique d'un banquet couché fait son apparition en Grèce ancienne. D'origine aristocratique, elle deviendra la norme dans la cité classique[62]. Cette nouvelle conception distingue le moment du manger, toujours lié à un sacrifice, du moment du boire. Sur les manières de table durant le *repas* proprement dit (δεῖπνον), on sait peu de choses et peut-être bien que ce moment dont on parle peu était un moment où l'on ne parlait guère[63]. Après le repas, une interruption est marquée; les tables sont changées; les convives se lavent les mains, une libation est offerte et un péan chanté: commence alors le moment du *sumposion* (συμπόσιον) proprement dit centré sur la consommation du vin. La consommation du vin s'accompagne d'autres plaisirs, musicaux et érotiques[64]. Comme le festin homérique, le *sumposion* remplit une fonction d'unification et d'identification sociales fondamentale[65].

La question de l'évolution qui a pu conduire du festin homérique au *sumposion* de la cité est complexe. Si le «passage d'un repas centré sur la consommation de la viande à un repas centré sur le vin»[66] est reconnu comme un fait significatif d'un changement en profondeur des structures de la société grecque, les voix continuent de diverger sur le rapport précis entre ces deux formes de repas et sur leur valeur sociale: à ceux qui soulignent une continuité d'Homère à la cité classique, ne serait-ce que dans l'esprit ou l'éthique du banquet, répondent des voix qui décèlent une opposition entre les deux formes de commensalité dès la poésie homérique[67].

IV. Le paradoxe de Masurius: Homère chassé du banquet homérique

Mais revenons à Athénée pour déceler le travail d'inversion des paradigmes auquel il se livre quand il oppose le banquet homérique au banquet platonicien. Un premier point frappe, qui n'a pas suffisamment été souligné et qui est peut-être l'une des plus importantes distorsions faites au festin homérique. Athénée parle avec insistance d'un *sumposion* homérique et non d'une *dais* (δαίς), voire d'un *deipnon* (δεῖπνον)[68]. Ce *sumposion* est d'autant plus étrange que la poésie homérique ignore, *stricto sensu*, non seulement le mot, mais aussi la réalité de ce qui deviendra plus tard dans la cité le modèle même du *sumposion*[69]. Minimiser l'écart entre la *dais* et le *sumposion*, voire le nier complètement, n'a guère de sens

[62] DENTZER 1982, p. 429-434; MURRAY 1983, p. 259-62; 1991; 1992, p. 67.

[63] MURRAY 1992, p. 67.

[64] Voir SCHMITT-PANTEL 1992, p. 31-39, avec des indications bibliographiques. Sur le rapport du banquet au plaisir, cf. les remarques de SCHMITT-PANTEL 1995, p. 102-4.

[65] Sur cette fonction, cf. les travaux de SCHMITT-PANTEL (1990; 1992; 1995) et de MURRAY (1983; 1991; 1992 et 1995). Voir notamment la mise en garde de SCHMITT-PANTEL 1990, p. 25, sur le danger d'une opposition trop rigoureuse entre public et privé.

[66] Formule de SCHMITT-PANTEL 1992, p. 51.

[67] VAN WEES 1995, p. 178-9; SLATER 1990 à qui répond WĘCOWSKI 2002.

[68] Dès le début du livre V (186d), il est annoncé que la discussion va porter sur les *sumposia* homériques: περὶ τῶν Ὁμηρικῶν συμποσίων.

[69] SLATER 1990, p. 213: «There are strictly speaking no *symposia* in the *Odyssey*». Bien sûr, le mot συμπόσιον n'apparaît pas chez Homère.

ici : il faut prendre acte du fait que Masurius manipule des données et comprendre pourquoi. On peut remarquer que le projet même d'Athénée substitue au *sumposion* habituellement mis en scène par les textes littéraires un *logodeipnon* (λογόδειπνον) où les mots accompagnent les mets autant que le vin[70] : sa redéfinition du banquet homérique, à travers le personnage de Masurius, pourrait servir son propre projet.

S'il discute le nombre de repas dans le monde des héros, s'il évoque pour le louer l'usage du repas assis, Masurius reste cependant vague sur le moment de la libation dans le festin homérique. Sans distinguer entre la libation qui précède le repas, celle qui précède le moment de la boisson et celle qui conclut le festin[71], Masurius se contente de souligner son importance tant chez Homère que chez Platon ou Xénophon. Mais surtout l'essentiel est pour lui de rappeler l'importance du mélange bien dosé et du vin consommé avec modération. Évoquant le temple dédié par les Athéniens à Dionysos Orthos, qui aurait enseigné à Amphictyon le bon dosage de vin et d'eau[72], il cite un passage inattendu de l'*Odyssée* où Ulysse, à entendre Masurius, ferait l'apologie de la juste mesure dans la consommation du vin. Mais pour comprendre comment Masurius resémantise le propos d'Ulysse, rappelons le contexte de l'*Odyssée*.

Désirant un manteau pour la nuit, Ulysse prend prétexte du vin qu'il a bu pour introduire un récit qui dissimule à peine sa demande :

> Κέκλυθι νῦν, Εὔμαιε καὶ ἄλλοι πάντες ἑταῖροι,
> εὐξάμενός τι ἔπος ἐρέω· οἶνος γὰρ ἀνώγει,
> ἠλεός, ὅς τ' ἐφέηκε πολύφρονά περ μάλ' ἀείσαι
> καί θ' ἁπαλὸν γελάσαι καί τ' ὀρχήσασθαι ἀνῆκε,
> καί τι ἔπος προέηκεν, ὅ πέρ τ' ἄρρητον ἄμεινον.
>
> « Maintenant, écoutez-moi, Eumée et vous tous compagnons. Non sans me vanter, je vais vous dire un récit. C'est le vin qui m'y pousse, le vin qui rend fou (ἠλεός), qui incite l'homme, même le plus sage (πολύφρονά περ μάλ'), à chanter et rire doucement et qui le fait se lever pour danser (ὅς τ' ἐφέηκε ἀείσαι / καί θ' ἁπαλὸν γελάσαι καί τ' ὀρχήσασθαι ἀνῆκεν) et qui le pousse à dire ce qu'il vaut mieux ne pas dire »[73].

Dans l'*Odyssée*, Ulysse obtient ce qu'il veut et son propos est parfaitement pertinent. Masurius relit le passage et corrige en faisant porter περ μάλα, non sur l'adjectif πολύφρονα, comme il convient, mais sur le verbe ἀείσαι[74] : Homère

[70] Le terme λογόδειπνον apparaît en I, 1b. Cf. à ce propos LUKINOVICH 1990 ; JACOB 2001, p. XXXV et ROMERI 2002, p. 277.

[71] Le plus souvent, les libations mentionnées sont celles qui concluent le festin et précèdent le moment d'aller dormir : *Il*. X, 576-9 ; *Od*. III, 332-5 ; VII, 137-8 ; 180-1 ; 227 ; XIII, 39. Mais l'*Odyssée* mentionne également les libations faites avant le repas : *Od*. III, 40-64 et XIV, 447, ou celles qui sont faites avant la consommation du vin : *Od*. III, 390-4. Remarquons aussi les libations durant les pauses qui interrompent le chant de Démodocos : VIII, 89.

[72] V, 179e et aussi II, 38c-d.

[73] *Od*. XIV, 463-6.

[74] Pour cet usage, on peut comparer avec *Od*. XXIII, 12 (ἐπίφρονά περ μάλ' ἐόντα) et XVIII, 235 et XXIII, 30.

ne dirait pas «que le vin fait chanter l'homme le plus sensé, mais qu'il le fait chanter beaucoup (μάλα), c'est-à-dire outre mesure et plus qu'il ne faut, en sorte qu'il devient fâcheux»[75].

Homère parlait simplement de l'effet du vin sur un homme sage; Masurius introduit l'idée plus morale de la juste mesure que le vin fait dépasser. Là où Homère tient un discours général, Masurius introduit l'idée de «quantité»: «car Homère ne nomme pas le vin ἠλεός («qui trouble la raison») en ce sens qu'il inciterait à faire des choses inconsidérées ou vaines; il ne nous impose pas non plus de rester mornes, interdisant de chanter, de rire et, à l'occasion, de danser décemment. Non, il n'est point si rustre ni indélicat. Au contraire, il connaît la différence de quantité et de qualité dans chacune de ces actions»[76]. Et Masurius joue sur un autre déplacement. Forçant le texte, il fait porter ἁπαλόν, dont il nuance le sens, sur les deux verbes γελάσαι et ὀρχήσασθαι; et il comprend «que le vin fait rire et danser d'une façon *efféminée*»[77]. Masurius demande à Ulysse de dénoncer les conséquences de l'excès de boisson. La conclusion suit immédiatement: à Homère, qui aurait rappelé si clairement la nécessité de la juste mesure dans la consommation du vin, s'oppose Platon, chez lequel «aucun de ces amusements ne reste dans la juste mesure, mais ses convives boivent au point qu'ils ne tiennent même plus sur leurs jambes»[78]. Là où Homère a su peindre des banquets empreints de tempérance (σώφρονα συμπόσια), le banquet platonicien est plein de convives qui se raillent (μυκτηριστῶν)[79]. Affirmation surprenante quand on sait que, dans le *Banquet*, les convives ont choisi de ne point boire et que ce choix de sobriété est devenu caractéristique du banquet platonicien[80].

Après le vin, Masurius aborde une autre donnée fondamentale du banquet: celle du divertissement musical. Tous les repas homériques ne sont pas accompagnés par un tel divertissement, mais une formule revient pour dire que, lorsqu'il a lieu, ce moment musical constitue le couronnement du banquet ou du festin: τὰ γάρ τ' ἀναθήματα δαιτός[81]. En continuant de s'intéresser plus particulièrement au banquet nuptial célébré par Ménélas pour le mariage de ses enfants, Masurius choisit un exemple largement débattu par les grammairiens. Tel qu'il est confirmé par la vulgate, le début du chant IV de l'*Odyssée* mentionne la présence, au festin de Ménélas, d'un aède et de deux acrobates:

[75] V, 179f: ὡς ἄρα τὸν πολύφρονα ὁ οἶνος ποιεῖ ᾄσαι, ἀλλὰ μάλ' ἀεῖσαι, τουτέστιν ἀμέτρως καὶ ἐπὶ πλεῖον ὥστε προσοχλεῖν.

[76] V, 179e.

[77] V, 180a. Sur ce passage, cf. VENERI 1995, p. 125, qui relève, à juste titre, comment, dans sa préoccupation moralisante, Athénée introduit chez Homère deux éléments qui n'y sont pas: «la mention d'une danse efféminée et sa condamnation».

[78] V, 180a. Dans le *Banquet*, Alcibiade, ivre, vient interrompre le banquet et le relancer. Mais cela ne change rien au fait qu'idéalement le banquet se voulait banquet mesuré. Avec Athénée, Alcibiade ivre devient alors le représentant paradoxal du banquet platonicien.

[79] V, 182a-b.

[80] Platon, *Banquet*, 176a-e et *Protagoras*, 347c-e. Remarquons également que le terme συμπόσιον manque dans le *Banquet* de Platon. Sur la redéfinition du banquet platonicien par Athénée, cf. l'analyse très convaincante de ROMERI 2002, p. 310-6, et 2004. Sur Platon chez Athénée, cf. aussi TRAPP 2000.

[81] *Od*. I, 152 et XXI, 430.

ὣς οἱ μὲν δαίνυντο καθ' ὑψερεφὲς μέγα δῶμα
γείτονες ἠδὲ ἔται Μενελάου κυδαλίμοιο,
τερπόμενοι · μετὰ δέ σφιν ἐμέλπετο θεῖος ἀοιδὸς
φορμίζων · δοιὼ δὲ κυβιστητῆρε κατ' αὐτοὺς
μολπῆς ἐξάρχοντες ἐδίνευον κατὰ μέσσους.

«Ainsi, dans la grande salle au haut plafond, festoyaient voisins et parents du glorieux Ménélas, charmés ; devant eux, le divin aède chantait, s'accompagnant de la lyre ; deux acrobates tournoyaient au milieu d'eux, entraînant la danse»[82].

Masurius multiplie les arguments pour démontrer que le banquet de Ménélas excluait un tel divertissement musical. Reprenant une discussion commencée par les grammairiens alexandrins[83], faisant sienne la critique qui considérait ces vers comme une maladroite interpolation d'Aristarque et de ses disciples, Masurius observe qu'à l'arrivée de Télémaque et de Pisistrate le banquet nuptial célébré par Ménélas touchait à sa fin et que, après une fête de plusieurs jours, seuls banquetaient encore Ménélas et Hélène. Induit en erreur par le début du chant qui rappelle que ce banquet avait été offert à une foule de proches (πολλοῖσιν ἔτῃσιν, *Od*. IV, 3), Aristarque aurait cru bon d'y intégrer trois vers tirés du chant XVIII de l'*Iliade*[84]. Et Masurius conclut que le grammairien alexandrin aurait ainsi corrompu le *sumposion* célébré par Ménélas pour en faire «un *sumposion* étranger à la culture spartiate et à la tempérance connue du roi»[85]. Si un aède avait vraiment chanté à ce *sumposion*, poursuit Masurius, il faudrait encore expliquer pourquoi, par la suite, on ne le mentionne plus et pourquoi des fils de héros aussi réputés qu'Ulysse et Nestor auraient parlé durant le chant.

Le moment musical éliminé, Masurius y substitue le loisir d'une discussion où les héros dissertent de questions qui ressemblent singulièrement au débat des *Deipnosophistes* : «Revenons au *sumposion* de Ménélas ; les convives s'y posent réciproquement des problèmes (ζητήματα), comme dans une discussion de gens de lettres, conversant civilement, ils se charment les uns les autres et nous aussi»[86]. Il faut beaucoup forcer le texte pour trouver dans la traditionnelle question homérique sur l'identité de l'hôte un ζήτημα[87]. Bien avant les

[82] *Od*. IV, 15-9. Voir aussi *Il*. XVIII, 604-6.

[83] Reprise sans doute par Séleucos, s'il est vrai que les parties du livre V des *Deipnosophistes* qui traitent du banquet homérique reprennent le traité sur les banquets d'Hérodicos, traité qui aurait été augmenté de passages de Séleucos par un grammairien postérieur à Séleucos. Voir ici les notes de MARCHIORI 2001, p. 467 n. 5 et p. 453 n. 5 ; ainsi que V, 192b.

[84] Tandis qu'il athétisait, dans l'*Iliade*, le vers relatif à l'aède. Pour le détail de cette discussion, voir les notes de MARCHIORI 2001, p. 468-71.

[85] V, 181c : ὁ δ' Ἀρίσταρχος οὐ μόνον εἰς τὸ τοῦ Μενελάου συμπόσιον ἐμβαλὼν οὓς οὐ προσῆκε στίχους καὶ τῆς Λακώνων παιδείας ἀλλότριον ἐποίησε καὶ τῆς τοῦ βασιλέως σωφροσύνης.

[86] V, 188d : παρὰ δ' Ὁμήρῳ ἐν τῷ τοῦ Μενελάου συμποσίῳ προβάλλουσιν ἀλλήλοις ὥσπερ ἐν διατριβῇ ζητήματα καὶ πολιτικῶς ὁμιλοῦντες τέρπουσιν ἀλλήλους καὶ ἡμᾶς. Pour διατριβῇ, je m'inspire des traductions de l'édition italienne : «circolo di sapienti» et de Gulick : «company of learned men».

[87] V, 186e.

Deipnosophistes, les héros auraient donc débattu, au banquet de Ménélas, comme des gens de lettres.

Et comme Masurius entend jusqu'au bout imposer le modèle du banquet homérique – celui des σώφρονα συμπόσια – contre celui de Platon, on ne s'étonnera guère de le voir ignorer totalement le passage du *Banquet* où Éryximaque et les autres convives renvoient la joueuse d'*aulos* (176e). En lieu et place, il préfère invoquer le banquet socratique décrit par Xénophon : « même s'il mérite d'être loué, le banquet de Xénophon n'est pas à l'abri de petites critiques » – comme ce Socrate qui accueille de bonne grâce joueuse d'aulos, garçon dansant et jouant de la lyre, femme tournoyant indécemment tandis qu'il refuse les parfums[88]. On ne s'y trompera guère : Xénophon est ici invoqué pour révéler un aspect du banquet socratique que Platon aurait omis de dire. Le vrai modèle du banquet reste bien le banquet homérique. Masurius peut alors s'indigner qu'un Platon – qui a mis en scène des banquets déréglés où l'on hoquette, se gargarise, éternue – ait pu, ailleurs, vouloir chasser Homère de sa cité idéale : « et ceux qui écrivent ce genre de choses veulent chasser Homère de la cité »[89].

L'enquête est ici loin d'être terminée et il faudrait pousser plus loin l'analyse de cette reconstruction du banquet homérique par Masurius, afin de mieux comprendre en quoi elle a pu servir le projet d'Athénée lui-même dans une œuvre qui est aussi une redéfinition du banquet. Relevons simplement qu'au banquet des *Deipnosophistes* – du moins si l'on s'en tient aux livres conservés et à ce que décrit le narrateur à Timocrate – la musique n'a qu'une place secondaire et annexe ; jamais il n'est dit que les convives auraient cessé de dialoguer et de débattre pour écouter quelque divertissement musical ; et seule une musique venue du dehors vient un instant ravir leur attention, la musique d'un orgue hydraulique qui permet de relancer la discussion sur les instruments de musique[90]. Athénée a sans doute travaillé à construire l'Homère dont il avait besoin. La discussion des grammairiens le lui permettait et, surtout, il avait tout intérêt à accorder à la poésie homérique la valeur d'un témoignage historique.

[88] V, 187f et 188c, renvoyant à Xénophon, *Banquet* (où, en VII, 3, Socrate ne manque pas, cependant, de critiquer l'indécence des spectacles offerts).

[89] V, 187c.

[90] IV, 174a-b. Sans doute est-il aussi rappelé que Larensis offrait des spectacles après ses banquets ou qu'Amébée y joua un air apprécié de tous (XIV, 613d et 622d-e), mais cela ne concerne pas le banquet principal décrit par Athénée.

DU « GRAND LIVRE » HOMÉRIQUE AUX *DEIPNOSOPHISTES* : EXPLORATION D'UN *CONTINUUM*

Christophe BRÉCHET
(Université de Paris X-Nanterre)

RÉSUMÉ. – Athénée est un des plus grands citateurs d'Homère de l'Antiquité, mais aussi un fin connaisseur de l'histoire du texte et de l'exégèse homériques, en particulier de la philologie alexandrine. Ses *Deipnosophistes* nous invitent à aborder les citations d'Homère, les remarques sur l'établissement du texte et les passages exégétiques comme un *continuum*, comme autant d'extraits d'un « grand livre » homérique qui ne nous est plus familier, mais où les convives circulaient facilement. Plutôt que de lire les *Deipnosophistes* sur un mode fragmentaire, discontinu, on essaiera de se replacer dans le cadre de la *paideia* et de s'interroger sur la pertinence des notions de « fragment » et de « texte ».

ABSTRACT. – Athenaeus is one of the Ancient refined scholars who quotes Homer the most. He is at the same time very familiar with the history of the Homeric text and with Homeric criticism, especially with the Alexandrian philology. His *Deipnosophists* represents a *continuum*, a consistent vision, an extensive "Homeric book" based on quotations of Homer, on remarks concerning the history and the transmission of the texts, and also on exegetical paragraphs. Nowadays, we don't perceive anymore this extensive Homeric book as a whole, whereas for the Ancient guests at a banquet, it represented a familiar cultural background. Rather than analysing *Deipnosophists* as separated fragments, piece by piece, we would try to follow the *paideia* pattern and to question the significance of notions such as *fragment* and *text*.

*
* *

La présence d'une communication sur Homère dans un recueil consacré aux « fragments d'historiens » peut surprendre à double titre. D'une part, si les citations d'Homère foisonnent dans les *Deipnosophistes*, peut-on parler de « fragments » ? La réponse n'est pas si simple qu'il y paraît, même si aucun moderne ne saurait mettre sur le même plan la « citation » d'une œuvre qui nous est parvenue comme un tout – qui plus est, dans le cas de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, comme un tout canonique – et l'extrait d'une œuvre qui ne nous est pas parvenue entièrement[1]. D'autre part, on peut s'interroger sur l'intérêt d'étudier « l'Homère

[1] Pour proposer une typologie des « extraits » d'une œuvre A présents dans une œuvre B, le critique moderne se place dans l'optique de la transmission des textes et de leur réception à son

d'Athénée» pour la connaissance des fragments d'historiens, en dehors des renseignements qu'une telle étude peut apporter sur l'exactitude des citations. Plutôt que de rappeler les liens d'Homère à l'histoire et son utilisation comme source historique dès l'Antiquité[2], il me semble plus important de signaler qu'Athénée adopte lui-même une démarche d'historien face aux épopées homériques, ce qui présente un intérêt direct pour la problématique de ce colloque. David Bouvier a montré, dans son intervention, comment Athénée abordait les pratiques homériques en historien, voire en anthropologue du banquet. Je vais, pour ma part, m'intéresser à une autre facette d'Athénée, toujours historien, mais historien du texte homérique et de ses interprétations. De fait, l'écrivain de Naucratis adopte face aux œuvres d'Homère une attitude qu'on lui reproche souvent de ne pas avoir face aux œuvres des historiens: il choisit la version du texte qu'il cite et parfois s'en explique, rapporte les commentaires de tel ou tel passage, ou prend position dans un débat exégétique séculaire.

Glenn Most, dans *Collecting Fragments*, attirait l'attention sur la tendance des modernes à considérer les fragments comme des *partes pro toto*, des «parties à la place d'un tout»[3]. Mais de quel tout? La réponse, dès lors qu'il s'agit d'Homère, est sans doute plus complexe que pour un autre auteur, mais c'est pourtant de ce tout qu'il faut partir pour déterminer ce que l'on peut qualifier de fragment. En effet, les citations homériques des *Deipnosophistes*, les remarques sur l'établissement du texte et les développements exégétiques nous invitent à explorer un *continuum*: ce sont les *partes* d'un même *totum*, pour reprendre les termes de Glenn Most, ce qui est vrai non seulement à l'intérieur de l'œuvre d'Athénée, mais aussi dans l'ensemble de la littérature grecque. La question se pose alors du nom qu'il conviendra de donner à ce vaste tout, dont on pourrait dire, en arguant qu'on sort du cadre strict des textes d'auteurs, qu'il se confond avec la *philologia*, voire avec la *paideia*. Bien au contraire, il me semble que ce vaste tout, pour les Anciens, c'est (toujours) Homère, parce que connaître son Homère, dans l'Antiquité, ce n'est en aucun cas ne connaître que le texte des deux épopées. Cela nous amènera d'une part à relativiser la pertinence même de la notion éminemment moderne de

époque, et divise les œuvres A en deux catégories: celles qui nous sont parvenues dans leur intégralité (ou presque) et dont on trouve dans les textes des «citations» et celles qui ne nous sont connues que par des «fragments». En privilégiant ainsi la réception, on fausse, je pense, la compréhension d'une œuvre comme les *Deipnosophistes*, en introduisant la notion de «fragmentaire». Or, certains passages ne sont une accumulation de fragments que pour le lecteur moderne. Athénée opérait certes une sélection dans les passages qu'il citait, mais il est difficile de dire d'où il tirait ses extraits (œuvre entière, gnomologie, fiche, etc.), et encore plus de savoir si tel passage provenait d'une œuvre déjà incomplète à son époque. La notion même de «fragment» peut donc fausser la lecture d'Athénée, en suggérant une esthétique discontinue. De ce point de vue, la notion d'«extrait» est sans doute plus juste, parce qu'elle nous ramène à la production des œuvres, indépendamment de leur réception.

[2] STRASBURGER 1972 a analysé «le rapport de l'histoire antique à la poésie d'Homère» (p. 5), en soulignant l'influence de l'épopée sur l'histoire, mais aussi les aspects historiques de l'épopée, qui expliquent l'absence de rupture entre ces deux genres.

[3] MOST 1997, p. VI.

« fragment », puisque c'est le critique moderne qui définit et reconstruit au préalable ce tout supposé dont il n'a qu'une partie, dans une vision très cloisonnée des champs disciplinaires, et d'autre part à lire Athénée sur un mode autre que fragmentaire.

Loin de prétendre mener une étude exhaustive sur « l'Homère d'Athénée »[4], je voudrais donc envisager la matière homérique présente dans les *Deipnosophistes* comme un tissu d'extraits d'un « grand livre » pour nous perdu. Pour cela, je partirai du cercle de connaisseurs d'Homère que mettent en scène les *Deipnosophistes*, qui conditionne à la fois la nature des citations et leur commentaire, les deux éléments formant un tout.

I. Un cercle d'érudits

Les deipnosophistes que met en scène Athénée ont un rapport très spécifique à Homère : ce sont des érudits qui connaissent non seulement le texte, mais aussi son histoire et celle de son exégèse. C'est que se trouvent parmi eux plusieurs *grammatikoi* – et Athénée en était un lui-même[5] –: « Y assistaient aussi Plutarque, Léonidès d'Élée, Émilien de Mauritanie et Zoïlos, les plus aimables des grammairiens (γραμματικῶν οἱ χαριέστατοι) » (I, 1c-d). Comme le rappelle Henri-Irénée Marrou, dans son *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, le jeune Grec avait affaire, dans son cursus, à différents professeurs : « À chacun des trois degrés, primaire, secondaire et supérieur, correspond, pour l'enseignement des lettres, un maître spécialisé : à l'instituteur primaire, γραμματιστής, succède le « grammairien », γραμματικός, et à celui-ci le rhéteur, σοφιστής ou ῥήτωρ »[6]. Or si le *grammatikos* a une spécialité, c'est bien Homère[7]. Certes, tous les convives ne sont pas des *grammatikoi* de profession, mais ils en ont bien souvent les traits. Ainsi, en VII, 276d, on peut penser que l'expression τῶν δὲ γραμματικῶν παρόντων ne désigne que le cercle fermé des « vrais » grammairiens ; mais quand, en VIII, 359d, un convive demande un éclaircissement à Ulpien ou à ὑμεῖς γραμματικῶν παῖδες, on peut se demander s'il songe aux professeurs, ou à tous ceux qui sont des « nourrissons de *grammatikoi* », à savoir l'ensemble des convives, qui sont tous des γραμματικῶν παῖδες à double titre, puisqu'ils ont suivi, dans leur jeunesse, les cours d'un *grammatikos*, et que ce dernier leur a transmis l'enseignement des grands *grammatikoi* que sont les Alexandrins[8]. Quoi qu'il en soit, la présentation liminaire incite d'emblée à la prudence. S'il faut reconnaître, derrière le Plutarque

[4] On ne saurait proposer en un article des études aussi approfondies et exhaustives que celles qui ont été menées pour d'autres auteurs : Platon (LABARBE 1949), Lucien (BOUQUIAUX-SIMON 1968), les auteurs de la Seconde Sophistique (KINDSTRAND 1973) et Plutarque (BRÉCHET 2003).

[5] C'est ainsi qu'il est présenté dans la *Souda*.

[6] MARROU 1981, I, p. 241.

[7] MARROU 1981, I, p. 244.

[8] Et de fait, les Alexandrins sont souvent désignés ainsi chez Athénée : Ἀριστοφάνης ὁ γραμματικός (III, 83a ; VI, 241f ; IX, 375a…), ὁ γραμματικὸς Ἀρίσταρχος (XIV, 634c).

d'Alexandrie[9] des *Deipnosophistes*, le Plutarque historique[10], on notera qu'Athénée en a fait un *grammatikos*, alors même que les *grammatikoi* que l'auteur des *Propos de table* met en scène sont loin d'être tous si « aimables » (d'avoir en partage la c*haris*, pour reprendre un terme grec)[11] – et l'on peut douter que Plutarque ait apprécié de se voir assimiler à eux[12]. Quant à la présence d'un Zoïle dans la liste de personnages fort « aimables », elle peut aussi sembler suspecte si l'on songe à un illustre homonyme, Zoïle d'Amphipolis, à qui sa critique d'Homère avait valu le surnom de « fléau d'Homère » (Ὁμηρομάστιξ)[13]. Autrement dit, il se pourrait fort bien que l'utilisation qui est faite d'Homère dans les *Deipnosophistes* doive être prise, sinon avec une certaine méfiance, du moins avec une certaine distance. Un examen attentif des citations homériques mises dans la bouche du Plutarque des *Deipnosophistes* serait sans aucun doute instructif. Je m'en tiendrai ici à quelques pistes. Si l'on considère ses différentes interventions dans l'œuvre[14], on peut retenir quatre séquences, toutes différentes à leur manière. Au livre IV (134d-137c), d'abord, c'est lui qui rapporte un très long passage de Matron le parodiste, texte-centon réalisé avec des vers d'Homère et qui se signale par sa rareté et son charme. Au livre VI (234c-248c), ensuite, dans la longue section consacrée au parasitisme, on trouve quelques références homériques[15]. Puis au livre IX (384a), c'est Plutarque qui relève le défi d'Ulpien – « Chez quel auteur peut-on trouver le σιτευτὸς χήν ? » –, et qui précise que χήν se trouve aussi bien au masculin qu'au féminin chez Homère[16]. Enfin et surtout, Ulpien demande à Plutarque, au livre XI (460a), le développement promis[17] sur les coupes, qui va occuper une grande partie du livre selon un classement par rubriques. C'est ainsi à Plutarque qu'Athénée attribue l'exégèse de la coupe de Nestor, la plus magistrale du corpus. L'interprétation de ces données est délicate, mais on peut y voir un bel hommage au Chéronéen : Athénée lui offre la récitation posthume de vers rares de Matron, que faute de le connaître le vrai Plutarque ne cite jamais dans ses œuvres, et fait de lui l'auteur de la section consacrée à la coupe de Nestor, plus riche encore que les plus riches exégèses homériques de ses

[9] L'origine du convive n'est sans doute pas anodine. Plutarque de Chéronée était allé à Alexandrie, puisqu'il fait, dans ses *Propos de table* (V, 5, 678c), une très brève allusion à « son retour d'Alexandrie ». Peut-être faut-il voir, dans le « Plutarque d'Alexandrie » d'Athénée, un souvenir de cette allusion, unique trace de ce voyage dans toute l'œuvre de Plutarque (sur ce voyage en Égypte, voir SIRINELLI 2000, p. 46-51).

[10] Sur cette question, voir DESROUSSEAUX 1956, p. XVII ; BERRA 2005, p. 142-145.

[11] Voir à ce sujet BRÉCHET 2003, p. 373-411 (« L'Homère des professeurs ») et BRÉCHET 2005b. Sur Plutarque et la rhétorique contemporaine, voir FRAZIER 2000.

[12] Même si, sur bien des points, il doit beaucoup sans doute au *grammatikos* qui l'a formé et dont il est dommage qu'on n'ait pas gardé le nom, à côté de celui du philosophe Ammonios.

[13] Plutarque, dans ses *Propos de table* (V, 4, 677e-f), critique ouvertement sa lecture « puérile » d'Homère.

[14] BERRA 2005, p. 144.

[15] De même, dans le *Comment distinguer le flatteur de l'ami* de Plutarque, on trouve beaucoup de références homériques pour illustrer la façon de faire de l'ami qui parle franchement, mais aucune pour le flatteur. Voir à ce sujet BRÉCHET (à paraître [a]).

[16] Ce genre de notation évoque davantage le *Sur Homère* attribué à Plutarque.

[17] On ne sait guère où se trouve cette promesse dans les *Deipnosophistes*, sinon peut-être en X, 448b.

Propos de table[18]. Inversement, ce n'est pas lui qu'il charge, au livre V, de mener la critique anti-platonicienne en montrant la supériorité d'Homère, ce qui est à relever : le Plutarque des *Propos de table* s'oppose violemment à ce type d'utilisation du Poète contre le Philosophe[19].

Les deipnosophistes ne sont pas sans rappeler le *grammatikos*, qui se signale d'abord par sa connaissance de la langue. Son travail consiste à éclaircir le texte homérique, et donc à préciser le sens des mots (éventuellement leur genre[20] ou leur prononciation[21]). Souvent, on a ainsi de simples gloses, qui peuvent même être à peine rédigées : μολπῆς δὲ ἀντὶ τοῦ παιδιᾶς («"chant" pour "divertissement"»), lit-on après la référence aux sauteurs qui, chez Ménélas, entamaient le chant (I, 14a)[22]. Parfois, les discussions sont plus intéressantes et font intervenir de nombreux critères, comme le critère de cohérence interne du passage, en II, 41c, pour expliquer que λιαρός est employé pour θερμός en *Il.*, XXII, 149-150. On trouve également des tentatives d'explication d'un terme par rapprochement d'occurrences – c'est ce qui est fait pour montrer que πάσασθαι signifie «goûter», et non «se rassasier» (I, 23e-f) –, ou encore des emplois comparés de termes[23], tout cela avec un recours à l'étymologie, si besoin est[24]. Le *grammatikos* explique aussi la construction des vers : dans πᾶσιν ἐπαρξάμενοι δεπάεσσι (*Il.*, I, 471), par exemple, πᾶσιν renvoie aux personnes présentes, et non aux coupes[25].

Les convives d'Athénée se distinguent par leur parfaite connaissance des épopées. Leur familiarité avec Homère leur permet de relever constantes ou singularités, d'affirmer, par exemple, que l'αὐλή est toujours un espace ouvert chez Homère (V, 189f) ou que le substantif ἄριστον n'apparaît qu'une fois dans l'*Iliade* et une fois dans l'*Odyssée* (I, 11b-c). En particulier, le *grammatikos* est le champion de l'exception. Il peut ainsi dire sans hésiter que le repas chez Ménélas est une exception (ἰδιάζον, I, 12a), puisque les tables ne sont pas enlevées après le repas ; que Nausicaa est la seule des héroïnes qui joue de la balle (I, 14d) ; que de tous les héros, seul Pâris est parfumé (I, 18e) ; que Ménélas est le seul que l'on ne voie pas coucher avec une femme (I, 25f) ; que l'indécence, chez Homère, n'atteint jamais celle de Sophocle ou d'Eschyle, «sauf peut-être un pied de bœuf qui est lancé contre Ulysse» au chant XX de l'*Odyssée* (I, 17f)[26].

[18] Voir surtout *Propos de table,* IX, 4, 739b-d et IX, 13, 741d-743c.

[19] Voir *Propos de table,* VII, 1, 698f et BRÉCHET 2003, p. 397-400. Sur l'articulation entre Homère et Platon chez Plutarque, voir BRÉCHET 1999 et 2003, p. 635-664.

[20] IX, 373b, 384b.

[21] X, 446d.

[22] Les gloses du début de l'œuvre (I, 13e ; 15c ; 15d) pourraient être attribuées à l'abréviateur, mais on en trouve d'autres exemples ailleurs, notamment au livre V (179e ; 192e ; 193c).

[23] V, 192e ; 193c.

[24] II, 35c (παρετυμολογῶν) ; V, 192e ; XI, 477d.

[25] I, 13e. Voir aussi XI, 492a, où la construction de Denys le Thrace est refusée au bénéfice d'une proposition grammaticale très précise, et XI, 493a, pour un problème de découpage du vers imputable à une méconnaissance du style d'Homère.

[26] Voir encore I, 16a ; V, 178c.

L'attention au texte est extrême et le moindre détail exploité, ce que l'auteur des *Œuvres Morales* ne manquait pas de reprocher aux *grammatikoi*[27]. Puisque, dans la description du verger d'Alkinoos, Homère évoque les planches bien soignées «de la dernière rangée» (*Od*., VII, 127), c'est qu'il y avait d'autres rangées et donc culture de légumes[28]. La moindre comparaison, dans cette optique, devient source de renseignements : si les compagnons d'Ulysse entraînés par Scylla sont comparés à «des poissons pris avec une longue gaule et jetés hors de l'eau», c'est que les héros connaissaient la pêche (I, 13b) ; et l'on trouvera une autre preuve que les héros mangeaient du poisson (I, 25b) dans le fait que Sarpédon compare la prise d'une ville à la pêche au grand filet (*Il*., V, 487). Le *grammatikos* excelle également dans l'art de mettre en relation les passages. Il peut dire que si Hélène file en racontant les aventures d'Ulysse, ce n'est pas un hasard, mais parce qu'elle est très souvent représentée ainsi, jusque dans l'*Iliade* (V, 190d-191a). Bref, le texte d'Homère est matière à défi, occasion de briller, et ces multiples mises en relation viennent nous rappeler que l'unité de base de la culture antique est l'extrait[29], dont l'accumulation, chez Athénée, peut donner au lecteur moderne une impression de discontinuité, alors qu'elle est le résultat d'une navigation facile dans cette bibliothèque hyperbolique dont parle Christian Jacob[30].

À d'aussi fins connaisseurs d'Homère, il fallait des jeux adaptés : ce sont les devinettes qu'Athénée nous rapporte au livre X (458a-f). Il fallait, par exemple, réciter un vers homérique qui commençait et finissait par un alpha, un iota, un sigma ; ou plus difficile, trouver un vers dont la première et la dernière syllabes formaient un ustensile, ou un aliment.

C'est que le texte homérique est un ensemble où le *philologos* doit circuler aisément, quitte à ne pas être tout à fait précis sur l'endroit où se trouve tel passage[31]. On comprend, alors, que l'ignorance ne soit pas pardonnée. Chaméléon ignore (ἀγνοεῖν) ainsi que le κισσύβιον rempli de vin pur qu'Ulysse tend à Polyphème ne peut pas être petit (XI, 461c-d). Et l'on verra même dans les

[27] Plutarque reproche à plusieurs reprises au *grammatikos* d'accorder une attention excessive aux détails au risque de perdre le sens d'ensemble. Dans le *Sur la disparition des oracles* (3, 410d), Cléombrote souligne la tendance des *grammatikoi* à commenter les moindres détails chez Homère. Dans les *Propos de table* (VII, 8), après avoir souligné la grossièreté de l'ancienne comédie, Diogénianos enchaîne : «En outre, de même que dans les dîners de grands, chacun à table a auprès de lui un échanson, de même il faudra à chacun son professeur de lettres pour expliquer chaque détail : qui est Laispodias chez Eupolis, Cinésias chez Platon, Lampon chez Cratinos, et ainsi pour chacun des personnages brocardés, si bien que notre banquet en deviendra une salle de classe ou que les traits se perdront sans pointe ni signification» (VII, 8, 712a). Cf. aussi I, 4, 621b-c, pour des craintes du même ordre. Il n'est pas étonnant que les deipnosophistes disent d'Homère qu'il est précis en tout (V, 178e et 179a), puisque chacun se construit son Homère, qui est son reflet et son garant, et qu'eux, précisément, sont à l'affût du moindre détail.

[28] I, 24e-f.

[29] Voir BRÉCHET (à paraître [b]).

[30] JACOB 2000, 2001, 2004b.

[31] Sur l'utilisation de που («quelque part») avec une référence homérique, cf. I, 15c. Il faut préciser ici que la présence de που ne signifie pas nécessairement que le convive ne se souvient plus dans quel épisode se situe la référence qu'il donne : il est d'un emploi courant chez la plupart des auteurs.

Deipnosophistes les plus grands – tels Zénodote (I, 12f) ou Aristophane (VI, 228c) – se faire accuser, non sans ironie, d'ignorance[32]. Connaître son Homère, on le voit, n'est pas chose si facile.

Avant de passer aux citations homériques, et pour en finir avec l'influence de l'identité des convives sur la spécificité des utilisations d'Homère que nous propose Athénée, il faut préciser qu'on retrouve dans les *Deipnosophistes* «l'Homère des *grammatikoi*», cet Homère des professeurs et des érudits que Plutarque met lui aussi en scène, principalement dans ses *Propos de table*, mais qu'il n'approuve pas[33]. On reconnaît cet Homère à plusieurs traits: les préoccupations philologiques de ceux qui le citent, leur connaissance de l'exégèse homérique, les pratiques scolaires décelables dans leur façon de procéder (gloses, etc.), mais aussi la construction d'un Homère précis en toute chose, universellement compétent, et, par conséquent, son utilisation comme autorité absolue, poussée jusqu'à lui donner raison contre Platon. Ainsi, l'utilisation d'Homère pour montrer les insuffisances de Platon au livre V des *Deipnosophistes* ne doit pas surprendre outre mesure: c'est exactement ce que font les *grammatikoi* dans les *Propos de table*, déclenchant une réaction immédiate et violente du platonicien qu'est Plutarque, qui ne conçoit pas qu'on puisse utiliser de la sorte Homère contre Platon[34].

II. Les citations homériques chez Athénée

Deux remarques préalables s'imposent, la première concernant le corpus homérique. Celui qui, dans les *Deipnosophistes*, est appelé tantôt «Homère», tantôt «le Poète» (ὁ ποιητής)[35], «le roi des Poètes» (II, 40a) ou «le très divin Homère» (II, 41a)[36] n'est pas que l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. On trouve, en effet, une référence à un petit poème épique attribué à Homère et intitulé *Epikichlidès* (II, 65a-b); l'*Hymne à Apollon* est présenté comme l'œuvre d'Homère ou de l'un des Homérides (I, 22b-c); et juste après un passage sur Homère, en II, 35c, on lit que «c'est le poète des *Chants Cypriens*, quel qu'il puisse être, qui parle ainsi»[37]. Je m'en tiendrai cependant pour l'instant aux seules références aux deux épopées, sans prendre en compte la réutilisation de vers dans des parodies ou centons, fréquents chez Athénée. La deuxième remarque concerne la prudence qu'il faut avoir dans les termes. Les citations

[32] Voir aussi IV, 156b, pour un oubli, et XI, 493b, pour une ignorance plus grave.

[33] Il partage avec eux une éducation homérique, mais il n'en fait pas le même usage.

[34] Cf. *Propos de table,* VII, 1, 698e et BRÉCHET 2003, p. 397-400. Il faut également replacer le livre V dans le contexte de la Seconde Sophistique: poésie et philosophie sont au cœur des préoccupations des auteurs de la Seconde Sophistique et il n'est pas indifférent que KINDSTRAND 1973 (respectivement p. 139-41, p. 187-9 et p. 213-4) consacre au rapport entre les deux piliers de la culture grecque un développement spécifique pour Dion, Maxime et Ælius Aristide.

[35] Cf. à ce sujet HARMON 1923.

[36] «Le très admirable Homère» (II, 48c), «le divin Homère» (V, 185a).

[37] Pour peu qu'on veuille utiliser l'expression «fragment d'Homère», cela invite à la prudence.

présentes dans une œuvre ne sont pas la somme exhaustive de ce que l'auteur de cette œuvre connaissait, mais ce qu'il connaissait au moins, une sorte de seuil minimal. Ainsi, l'absence d'un passage ne préjuge en rien de sa connaissance effective par un auteur. Je ne m'engagerai pas, donc, dans la confection d'un catalogue exhaustif des citations homériques présentes chez Athénée pour l'utiliser comme la preuve qu'Athénée avait une connaissance sélective des épopées : cela n'aurait pas de sens, parce qu'il nous présente une sélection. Les chiffres que je donne ci-dessous n'ont pour but que de mettre en évidence quelques traits saillants et de faciliter la comparaison avec des auteurs plus ou moins contemporains.

Toutes références confondues (citations, allusions…), les *Deipnosophistes* contiennent entre 400 et 450 références à Homère[38], ce qui fait d'Athénée un des tout premiers citateurs d'Homère de l'Antiquité. En chiffres absolus, il est loin derrière Plutarque (plus de 800 références à Homère dans les seules *Œuvres Morales*) ; mais si l'on tient compte de la longueur des corpus, il le cite bien plus fréquemment. Pour être exact, Athénée cite Homère dans les mêmes proportions que Plutarque dans ses *Propos de table*, et les fréquences s'approchent de celles des auteurs de la Seconde Sophistique[39].

Les écarts sont considérables d'un livre à l'autre des *Deipnosophistes*. Le premier, à lui seul, contient plus du quart des références (environ 130). Si l'on ajoute le livre V (environ 80 références), on arrive à la moitié du total. Viennent ensuite les livres X, XI, II et XIV (approximativement et respectivement 60, 40, 25 et 25 références). Ailleurs, on ne dépasse guère la dizaine de références, et Homère est même quasiment absent de certains livres, comme le III ou le IV (plus ou moins 5 références). Ces chiffres ne surprennent pas, quand on songe au thème des différents livres : le premier fait une large place à la manière de vivre des héros homériques ; le cinquième, au banquet homérique ; et le onzième, consacré aux coupes, contient une quinzaine de pages sur la coupe de Nestor.

La répartition des vers par chant me semble plus intéressante dans une optique comparative. Si l'on prend en compte les références facilement localisables[40], on observe un quasi-équilibre entre les références à l'*Iliade* et celles à l'*Odyssée* (environ 225 *vs* 210), ce qui est exceptionnel. Chez la plupart des auteurs antiques, on a presque toujours deux références à l'*Iliade* pour une référence à l'*Odyssée*[41], ce qu'on explique généralement par la place des deux épopées dans le cursus. L'équilibre, chez Athénée, se justifie essentiellement, je pense, par la place du banquet odysséen dans son propre banquet.

[38] Je resterai volontairement dans des ordres de grandeur : des chiffres précis n'auraient de sens qu'à côté d'un index exhaustif des références, que je ne peux proposer ici.

[39] Dans les *Œuvres Morales*, les références homériques sont plus ou moins nombreuses selon le type de traité (BRÉCHET 2003, p. 233-294) ; en l'occurrence, elles sont particulièrement fréquentes dans les *Propos de table*. Pour Dion de Pruse, Maxime de Tyr et Ælius Aristide, qui citent très souvent Homère, voir KINDSTRAND 1973.

[40] Les autres, et notamment les vers formulaires, ne nous renseignent guère sur le passage précis qu'un auteur a en tête en le citant.

[41] Cf. MARROU 1981, I, p. 245 : « Chez les lettrés, et d'abord dans les écoles, l'*Iliade* occupait la place d'honneur : elle est deux à trois fois mieux représentée que l'*Odyssée* dans les papyrus ».

Les citations reflètent ensuite une connaissance globale d'Homère : seuls deux chants ne sont pas évoqués : le chant XV de l'*Iliade* et le chant XXIII de l'*Odyssée*. On peut, de ce point de vue, rapprocher Athénée de Plutarque – qui cite tous les chants, mais très peu ces deux derniers –, ou de Dion de Pruse, par opposition à Maxime de Tyr et Ælius Aristide[42].

On retrouve enfin les mêmes tendances que chez beaucoup d'auteurs, à savoir que la première moitié de l'épopée est plus citée que la seconde : les douze premiers chants fournissent deux fois plus de références que les douze derniers pour l'*Iliade*, trois fois plus pour l'*Odyssée*[43]. Pour l'*Iliade*, les chants les plus cités sont les chants IX, XI, II et I – ce sont également les chants les plus cités chez les autres auteurs. Pour l'*Odyssée*, viennent en tête les chants IV, VIII, IX et III. Si les chants IV et IX sont généralement les plus cités ailleurs, on peut repérer, chez Athénée, une surreprésentation du chant IV, qui fournit, à lui seul, le cinquième des références à l'*Odyssée*, et qui, fait exceptionnel, vient loin devant le chant le plus cité de l'*Iliade*[44].

Ces grandes lignes suffisent à vérifier qu'Athénée ne se démarque pas véritablement des auteurs de la Seconde Sophistique ou de Plutarque dans la provenance des références, et attestent sa familiarité avec les épopées : les *Deipnosophistes* reflètent une bonne connaissance des deux épopées, qui plaide en faveur d'une lecture directe[45] – une connaissance moins bonne cependant qu'on aurait pu l'attendre d'un *grammatikos*[46].

Cette absence d'originalité vraiment significative dans la provenance des citations nous invite à examiner le texte même de ces citations. Il n'est pas possible, là non plus, de mener une étude exhaustive de toutes les citations homériques présentes dans les *Deipnosophistes*. Je me bornerai à formuler les conclusions qui se dégagent de l'étude des quelque 200 citations homériques d'au moins un vers[47] présentes chez Athénée.

[42] Chez Maxime, on ne trouve aucune référence aux chants II, XV, XVI, XXI, XIII et XXIV de l'*Odyssée* ; chez Dion, aucune référence aux chants XV, XVII, XVIII, XXI et XXIII de l'*Odyssée*.

[43] À titre indicatif, l'écart est beaucoup moins prononcé chez Plutarque, qui utilise de façon plus homogène les deux épopées. Cf. BRÉCHET 2003, p. 7-9.

[44] Le livre V des *Deipnosophistes* contient, à lui seul, presque 30 citations du chant IV.

[45] À partir de la représentation des différents chants, KINDSTRAND 1973, p. 107 écrit que « Dion, Maxime et Aristide ont connu et étudié l'*Iliade* en entier, comme Lucien et Plutarque », mais que l'on ne peut être certain d'une lecture personnelle de toute l'*Odyssée* que pour Dion et Plutarque. Pour ce dernier, la quantité des citations ne laisse aucun doute sur une lecture directe et totale des deux épopées.

[46] La pertinence d'une telle remarque peut être contestée, si l'on met en avant la sélection à laquelle procède Athénée, qui ne s'est nullement préoccupé de donner la preuve à ses lecteurs qu'il pouvait citer tout Homère. Toutefois, dans la mesure où aucun auteur antique n'a cherché à donner cette preuve, la comparaison me semble justifiée.

[47] Quand il n'y a pas hexamètre, on peut se demander où commence la citation, comme en II, 41c : on pourrait dire qu'Athénée cite *Il.*, XXII, 151 avec ῥέει au lieu de προρέει (c'est ce que suggère la disposition typographique dans l'édition de la CUF). Mais dans la mesure où l'on a, juste avant la citation, une paraphrase du vers, il est plus satisfaisant de rattacher à la paraphrase le simple ῥέει (au lieu du composé).

La première chose à noter est que, dans les trois quarts des cas, il y a une concordance parfaite avec notre vulgate. Ailleurs, les écarts sont plus ou moins significatifs. Parfois, les variantes sont explicitement présentées comme telles et attribuées à tel ou tel savant[48]. Athénée nous rapporte même des vers qui ne figurent pas dans la vulgate. Au début du livre I (11a-b), parmi les preuves qu'Homère attaque l'ivresse, on trouve une allusion à Agamemnon, qui reconnaît ses erreurs au chant IX de l'*Iliade* : « Mais puisque j'ai péché en écoutant mes pensées funestes, soit que le vin m'enivrât, soit que m'aient égaré les dieux en personne » (*Il*., IX, 119). Et Athénée précise : « Tel est le texte de ce vers que cite Dioscouridès, le disciple d'Isocrate ». On a quelque chose de très comparable quand, au livre VI (264f), la citation de *Od*., XVII, 322 nous est rapportée non pas dans la version de la vulgate, mais dans celle de Platon, au livre VI des *Lois*, qu'on est en train de citer[49].

Parfois, il s'agit, sans l'ombre d'un doute, de fautes de mémoire. En V, 189f, la citation de *Od*., XXII, 375 commence bien (ἀλλ' ἐξελθόντες μεγάρων), mais s'achève sur εὖ ναιεταόντων (au lieu de ἔζεσθε θύραζε) : Athénée a confondu avec la fin du vers 399 (μεγάρων εὖ ναιεταόντων), vraisemblablement induit en erreur par μεγάρων. Au début du livre X (412c), la citation de *Od*., VII, 215-218 s'achève bizarrement sur un bout du vers 221, pourtant cité juste après. Un dernier exemple suffira : en V, 179a, on peut lire le vers *Od*., IV, 43 avec αὐτοὶ δ' εἰσῆλθον au lieu de αὐτοὺς δ' εἰσῆγον. Athénée n'a pas pu confondre avec un autre hémistiche et la version qu'il propose, si elle insiste sur l'initiative, n'apporte pas beaucoup au texte[50].

En revanche, il arrive que l'intervention volontaire sur le texte ne soit pas douteuse : dès lors, il n'est plus question de faute, mais de virtuosité, de jeu. En X, 412d-e, un convive démontre la gloutonnerie d'Ulysse et ajoute que même Sardanapale n'aurait osé dire ce qu'il a dit : « Il mangeait avidement force viande et vin doux » (ἤσθιεν ἀρπαλέως κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ). Or le vers *Od*., IX, 162 commence par ἤμεθα δαινύμενοι. La faute de mémoire est peu probable, quand on sait que l'adverbe ἁρπαλέως n'apparaît que deux fois chez Homère (*Od*., VI, 250 et XIV, 110), en rejet en début de vers et toujours à propos de l'appétit d'Ulysse. C'est donc un nouvel hexamètre qui est forgé ici[51]. On peut aussi songer à un passage du livre XII, 511b, où sont cités les quatre vers célèbres (*Od*., VIII, 329-32) qui dégagent la « morale » de l'épisode des amours d'Arès et d'Aphrodite. Le plus rapide est rattrapé par le boiteux et va devoir payer « le prix de l'adultère » (μοιχάγρι' ὀφέλλει) ; chez Athénée, il va devoir payer « le prix du salut », expression qui apparaît un peu plus loin chez Homère, quand Nausicaa rappelle à Ulysse que c'est d'abord à elle que reviendra le prix de son salut, quand il sera de retour dans sa patrie (ζωάγρι' ὀφέλλεις, *Od*., VIII, 462). La confusion accidentelle est ici exclue, non seulement du point de vue du sens, mais aussi parce que les mots en question sont très rares : on ne confond pas, dans l'antiquité,

[48] Cf. I, 11a, 12a-b, 12c, 16d ; II, 61c ; III, 88f.
[49] Sur la version platonicienne, voir LABARBE 1949, p. 249-254.
[50] Voir aussi I, 25a ; XV, 688d-e.
[51] Voir aussi X, 444e.

un hapax homérique abondamment glosé (μοιχάγρια) avec un autre mot à peine plus fréquent (ζωάγρια).

La difficulté commence quand il n'y a ni variante présentée comme telle, ni erreur de mémoire, ni manipulation évidente. Les écarts sont alors plus ou moins significatifs, et je ne peux entrer ici dans le détail : chaque contexte réclamerait un examen fort long, qui n'apporterait pas grand chose à notre propos. Je me bornerai donc à signaler en note les écarts les plus intéressants[52], pour souligner en revanche l'impossibilité qu'il y a d'étudier le corpus des citations homériques présentes dans les *Deipnosophistes* comme un ensemble clos sur lui-même. Très souvent, comme on a pu le voir, le texte cité est accompagné d'indications nombreuses, notamment sur les Alexandrins. Et c'est sur ces derniers que je me concentrerai, tant ils me semblent caractéristiques de la culture et des préoccupations des convives.

III. Une excellente connaissance de la philologie alexandrine

Déterminer ce qu'Athénée connaissait de l'œuvre des Alexandrins n'est pas chose aisée, non seulement parce que nous ignorons ce qu'il avait à sa disposition, mais aussi parce que les œuvres dont il pouvait disposer ne sont pas parvenues telles quelles jusqu'à nous : le critique moderne, rappelons-le, ne peut que reconstituer l'œuvre des trois grands savants alexandrins, notamment à partir des scholies[53].

À quelles œuvres Athénée a-t-il eu accès ? L'histoire de la transmission de l'œuvre des Alexandrins rend la réponse très difficile. Zénodote, à qui Ptolémée II Philadelphe avait confié la direction de la bibliothèque d'Alexandrie, publia d'abord une *Recension* et un *Glossaire* de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Ses disciples, Aristophane de Byzance et Aristarque de Samothrace, poursuivirent son œuvre, mais l'édition du second était destinée à remplacer celle de ses prédécesseurs : à partir d'un certain nombre d'éditions antérieures, Aristarque établit son texte et composa une édition d'Homère, laquelle présentait, en marge, une série de signes critiques, dont l'explication se trouvait dans des *Commentaires* séparés. Ses successeurs eurent alors à assurer la transmission de son œuvre[54] : à l'époque d'Auguste, « Didyme cherchait à conserver le *texte* établi par Aristarque, et Aristonicos les *signes* avec les raisons qui justifiaient leur présence dans les marges d'Homère »[55]. À l'époque de Marc-Aurèle, Hérodien compose un traité sur la prosodie homérique, et Nicanor, vers la même époque, un ouvrage sur la ponctuation. L'œuvre de ces quatre auteurs – Didyme, Aristonicos, Hérodien et

[52] I, 8f (*Od*., I, 138-141) ; I, 14c (*Od*., VIII, 480) ; IV, 173a (*Il*., IX, 215) ; V, 181a (*Il*., XVIII, 594) ; V, 181a-b (*Il*., XVIII, 603-6) ; V, 181f (*Od*., VIII, 154) ; V, 188e (*Od*., IV, 61) ; VI, 228c (*Od*., XVI, 49) ; VI, 236c-d (*Il*., XVII, 575) ; X, 425d-e (*Il*., III, 245) ; XI, 488b (*Il*., I, 245-6) ; XI, 495c (*Il*., XVI, 642) ; XII, 513a-b (*Od*., IX, 10) ; XIV, 613a (*Od*., XXI, 293-8) ; XIV, 627e (*Od*., VIII, 99) ; XIV, 632f (*Il*., VIII, 305).

[53] C'est ce qu'a fait LUDWICH 1884-1885 pour le texte d'Aristarque.

[54] SEVERYNS 1928, p. 4-9 ; PFEIFFER 1968, p. 210-233.

[55] SEVERYNS 1928, p. 7. Cf. MAZON 1959, p. 76.

Nicanor – fut vraisemblablement réunie par un grammairien dans une œuvre qu'on s'accorde à appeler *Résumé des Quatre*[56], laquelle, après de multiples modifications – pertes et ajouts –, passa dans les scholies des manuscrits de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*[57]. La documentation possible d'Athénée est donc particulièrement vaste : de fait, on trouve dans son œuvre des références à Didyme[58], à Aristonicos[59], à Hérodien[60] et il peut, chronologiquement, avoir eu accès aux œuvres de Nicanor[61]. Alexandrie et sa bibliothèque n'étaient pas éloignées de Naucratis, et l'un des convives, Plutarque, se disait lui-même d'Alexandrie.

Les *Deipnosophistes* reflètent une bonne connaissance de l'œuvre des Alexandrins, autant qu'il est permis d'en juger d'après les références explicites à tel ou tel savant. Athénée cite assez souvent dans ses œuvres le nom des savants Zénodote, Aristophane de Byzance et surtout Aristarque[62]. Il précise parfois leurs œuvres, comme « l'édition » de Zénodote (ἐν τῇ κατ' αὐτὸν ἐκδόσει, I, 12f). Des expressions font aussi référence à l'école d'Aristarque ou à un disciple d'Aristophane[63]. On trouve enfin chez lui le terme de νεώτεροι (I, 24a)[64], pour l'emploi que Callimaque et Ératosthène font de πάσασθαι, qui n'est pas conforme à l'emploi homérique. De ce point de vue, Athénée se démarque assez nettement de ses contemporains. Des trois grands savants alexandrins, Plutarque, par exemple, ne cite nommément qu'Aristarque et Aristophane[65]. Chez Lucien, le nom d'Aristarque apparaît trois fois et celui de Zénodote une seule. Et le conférencier qu'est Ælius Aristide ne cite jamais leur nom.

Les savants alexandrins sont malmenés dans les *Deipnosphistes*, non pas qu'Athénée rejette *a priori* leur apport, mais parce qu'il se plaît à démonter leurs analyses, souvent à partir de leurs propres critères. Aussi ne faut-il pas mésestimer la part de jeu[66]. Au début de l'*Iliade*, Homère demande à la Muse de chanter la colère d'Achille, qui, des héros, « faisait la proie des chiens et de tous les oiseaux du ciel (οἰωνοῖσί τε πᾶσι) » (*Il*., I, 5). C'est sur ce passage que va

[56] MAZON 1959, p. 77, écrit que « la rédaction de ce *Résumé des Quatre* est certainement antérieure à Porphyre » ; ensuite, par commodité, ce *Résumé* a été transcrit dans les marges des éditions de l'*Iliade*, « vraisemblablement au IIIe siècle de notre ère » (p. 79), mais avec de nouvelles réductions, pour qu'il pût tenir dans les marges d'une édition.

[57] Cf. MAZON 1959, p. 80 pour le *Venetus* A.

[58] Voir, entre autres, IV, 139c-d, où Athénée rapporte que Démétrios de Trézène lui avait donné le surnom de βιβλιολάθας, à cause des 3500 ouvrages qu'il avait publiés. Plutarque connaît aussi « Didyme le grammairien », puisque la *Vie de Solon* s'ouvre sur son nom et sur sa *Réfutation d'Asclépiade au sujet des tables de Solon* (cf. COHN 1905, col. 471 pour ce titre, et col. 447-50 pour son œuvre de critique et d'exégèse homériques).

[59] Une mention en I, 20e.

[60] Une mention en II, 52e.

[61] Pour l'intérêt porté à la ponctuation dans les *Deipnosophistes*, cf. I, 12a-b.

[62] Respectivement huit, sept et une vingtaine de mentions.

[63] οἱ περὶ Ἀρίσταρχον en V, 180c (voir aussi II, 71b) ; Διόδωρος δ' ὁ Ἀριστοφάνειος en V, 180e.

[64] Sur les νεώτεροι, voir notamment SEVERYNS 1928, p. 31-61.

[65] Respectivement trois (*Mor*. 26f ; 938d ; 977a) et une fois (972d).

[66] Voir aussi l'anecdote rapportée en XIII, 566d.

dévier la discussion quand Athénée, en I, 12b-c, précise que le repas homérique se caractérise par la répartition des parts; l'expression δαιτός… ἐΐσης… aurait «convaincu Zénodote qu'*eïsè* avec *daïs* veut dire *agathè*. En effet, la nourriture étant un bien nécessaire à l'homme, c'est par extension, dit-il, qu'il a employé le mot *eïsè*». Un long développement établit alors le lien entre l'entrée dans l'ère civilisée et le partage égal de la nourriture. Et Athénée poursuit: «Ce n'est au reste qu'en parlant des hommes que le poète emploie le terme *dais*, mais non en parlant des animaux. C'est pour avoir méconnu (ἀγνοῶν) le sens du mot que Zénodote écrit dans son édition: "Il fit d'eux une proie pour les chiens et un repas (δαῖτα) pour les oiseaux" [*Il*., I, 4-5]». La substitution de δαῖτα à πᾶσι est donc une erreur de la part de Zénodote.

Aristophane de Byzance se fait lui aussi prendre au jeu de la connaissance d'Homère. Au chant XVI de l'*Odyssée* (*Od*., XVI, 49), Eumée apporte à Télémaque et à son père des πίνακας κρειῶν, des plats de viandes. Ulpien, au livre VI, rappelle qu'Aristophane défendait l'idée que cet usage était postérieur et, ajoute-t-il non sans sel, il le faisait «parce qu'il ignorait» (ἀγνοῶν) que le Poète avait employé les mêmes termes dans d'autres vers.

Quant à Aristarque, que Démocrite, au livre XV (671f), appelle Ἀρίσταρχος ὁ γραμματικώτατος, «le plus grammairien des grammairiens», ses interventions sur le texte sont parfois approuvées, comme en II, 39d. Au chant VIII de l'*Iliade* (v. 230-1), Agamemnon fait remarquer aux Argiens qu'ils sont moins vantards qu'à Lemnos, quand ils mangeaient force viandes. Aristarque est approuvé d'avoir «mis en marge un signe de suppression du vers qui rend les Grecs vantards de ce qu'ils mangent la viande»[67]. Athénée est ici plus précis que les scholies, qui indiquent simplement que le vers est superflu[68], et son explication est reprise par Eustathe.

Mais la plupart du temps, Aristarque, quand il est cité, n'est pas suivi. Ce qui est en jeu, alors, ce n'est pas seulement l'interprétation d'un passage, mais l'établissement du texte, les deux étant naturellement liés. Au chant II de l'*Iliade*, Ménélas arrive αὐτόματος au repas que donne Agamemnon (v. 408), c'est-à-dire sans avoir été invité. Pour Athénée, les familiers sont dispensés des formalités d'invitation. «Pourtant, certains (τινες) ont ajouté la cause dans un vers»[69]: «car son cœur sait que son frère a de la besogne» – c'est le vers 409 des éditions modernes. L'ajout de ce vers est «ridicule» (γελοῖον), car on ne peut supposer que Ménélas n'était pas au courant d'un banquet organisé au vu et au su de tous, ni qu'Agamemnon ait pu oublier son frère. Athénée oppose alors deux autorités: «Athénoclès de Cyzique, avec une meilleure compréhension des vers d'Homère qu'Aristarque, fait preuve de plus de savoir-vivre (εὐπαιδευτότερον) quand il nous dit qu'Homère n'a pas mentionné

[67] Il faudrait évoquer la question des convives, parce qu'il semble difficile d'interpréter «les cratères couronnés de vin» au livre I et de prôner l'athétèse au livre II. En XI, 493b également, la scholie ERBSE ad Λ 636b nous apprend que c'est l'interprétation d'Aristarque qui est retenue, sans qu'il soit nommé.

[68] ERBSE ad Θ 231a (la vantardise naît simplement de l'ivresse).

[69] V, 177c-f.

Ménélas» parce qu'il était plus lié à Agamemnon (177e). Autrement dit, Athénée attribue l'ajout du vers 408 à Aristarque[70], le qualifie de γελοῖον – alors même que le ridicule était un motif d'athétèse chez les Alexandrins[71] –, et surtout y voit un manque de *paideia*, reproche qui n'est pas dénué de drôlerie si l'on se souvient d'un passage du livre I, 21c: «Callistratos, le disciple d'Aristophane, dans un traité, blâme Aristarque de ne pas bien arranger ses vêtements, même ce genre de soin contribuant à prouver une bonne éducation (παιδεία)». Autrement dit, la lecture d'Aristarque est à l'image de son mode de vie: un homme d'apparence négligée ne saurait comprendre la subtilité de la vie des héros d'Homère!

La réfutation est parfois plus circonstanciée. Au livre V (188f), par exemple, on examine le passage où Télémaque admire le faste de la demeure de Ménélas, et l'on préfère lire le vers *Od*., IV, 74 dans la version de Séleucos – «Telles sont les possessions (τοιαῦτα κτήματα) que renferme la demeure de Zeus (ἐν δόμοις)» – que dans celle qu'Aristarque défend indûment (οὐ δεόντως): «Telle est l'*aulè* de Zeus olympien à l'intérieur». L'admiration, explique-t-on, ne porte pas sur les riches murs de Ménélas, mais sur les riches objets qu'ils renferment. Athénée nous livre alors une version bien précise du passage, justifiant point par point l'enchaînement des vers et démontrant l'impossibilité de l'autre version.

Les disciples des Alexandrins ne sont pas plus épargnés (V, 180c-e). Le chant IV de l'*Odyssée* s'ouvre sur l'arrivée de Télémaque et de Pisistrate chez Ménélas: «ils le trouvèrent en train de célébrer des noces avec beaucoup de concitoyens» (τὸν δ'εὗρον δαινύντα γάμον πολλοῖσιν ἔτῃσιν). L'interprétation générale du passage conditionne l'établissement du texte. Les disciples d'Aristarque, explique Athénée, n'ont pas compris que le mariage était passé et que Ménélas et Hélène mangeaient seuls. Pour mieux donner l'impression d'un mariage, ils ont donc ajouté des vers qu'ils sont allés chercher dans l'*Iliade*, dans la fabrication des armes: «charmés; chantait pour eux le divin aède, accompagné de sa lyre; tandis que deux acrobates, qui menaient le chant (μολπῆς ἐξάρχοντες), sautaient au milieu d'eux»[72]. Mais ils ont alors importé une erreur dans l'*Odyssée*: ce ne sont pas les acrobates qui mènent le chant (κυβιστητῆρε… μολπῆς ἐξάρχοντες), mais l'aède (μολπῆς ἐξάρχοντος). Diodore, de l'école d'Aristophane, a, lui, supprimé l'ensemble du passage sur le mariage, soit les vers 3-19, pensant qu'Homère ne se référait qu'aux premiers jours de la fête (V, 180e)[73].

En tout cas, quand bien même la version alexandrine est contestée, ce n'est pas pour tomber dans l'oubli: le soin qu'Athénée a mis à la rapporter

[70] LUDWICH 1884, p. 217, retranscrit ce passage et ajoute qu'Athénée ne dit pas de qui est l'athétèse. Or, il est clair, me semble-t-il, qu'il l'attribue à Aristarque.

[71] Pour des exemples d'athétèses de Zénodote reposant sur ce critère du γελοῖον, cf. sch. ad B 231-234 (ERBSE), sch. ad Φ 538-9 (ERBSE); et, sans référence à Zénodote, sch. ad E 838-9, H 195-9, Ξ 376a, T 365-8a[1], X 329, Ω 25-30 (ERBSE).

[72] *Il*., XVIII, 605-6 notamment; voir l'apparat de ERBSE ad Σ 604-6.

[73] C'est ainsi que les choses sont présentées chez Athénée. Mais les spécialistes d'Aristarque (LEHRS 1833-82, LUDWICH 1884-85) voient ici une erreur de sa part.

et à la réfuter dit assez son intérêt. Le but du *philologos* n'est pas d'imposer une version unique du texte homérique: il connaît des variantes, prend position s'il le souhaite, mais ne cherche pas à appauvrir l'histoire du texte homérique. D'ailleurs, Athénée nous rapporte plus d'une fois l'avis de différents critiques sur un même point. Au livre XI, 498f, par exemple, dans la liste des citations entrant sous la rubrique *skuphos*, Plutarque nous livre le même vers *Od*., XIV, 112 successivement dans la version d'Aristophane de Byzance, où on a *skuphos* au neutre, et dans la version d'Aristarque, où on a *skuphon* au masculin, sans trancher. On pourrait presque dire qu'il nous rapporte une information à connaître. De même, en I, 16d-e, Athénée nous a conservé la version d'Ératosthène des vers *Od*., IX, 5-7[74] et une glose de κακότητος par ἀφροσύνης, avec cette explication: «Impossible en effet que les Phéaciens ne soient pas raisonnables, eux qui sont "très chers aux dieux", comme le dit Nausicaa (*Od*., VI, 203)». Ce n'est qu'en II, 40d que l'on trouvera une meilleure version de ces mêmes vers.

Il faut signaler ici que la lecture des Alexandrins n'est pas la seule dont on conteste la pertinence: dans la série des grands lecteurs d'Homère, Platon n'est pas ménagé. Au livre V (178c-e), c'est même une véritable leçon d'exégèse homérique qui est dispensée au philosophe, qui connaît bien mal son Homère et qui a oublié quelques principes simples, à commencer par celui-ci, que ne sauraient contester les modernes que nous sommes: «en effet, ce n'est pas parce que quelque chose est dit dans Homère que c'est Homère qui le dit» (οὐ γὰρ εἴ τι λέγεται παρ' Ὁμήρῳ, τοῦθ' Ὅμηρος λέγει). On relèvera aussi, en 178d, le célèbre principe «expliquer Homère par Homère»[75], ainsi que d'autres principes qui ne nous semblent pas étrangers: après avoir rappelé qu'il y a de nombreux banquets chez Homère, Athénée écrit que chacun se comprend mieux si on le confronte aux autres: πᾶν γὰρ ἐξ ἀντιπαραβολῆς ὁρᾶται μᾶλλον (V, 177b).

Les discussions que permet le travail des Alexandrins – sur l'établissement du texte et l'interprétation des vers homériques – ne sont que la partie affichée du travail du *philologos*. Il faudrait aussi prendre en compte tous les vers qu'Athénée cite alors même qu'ils avaient été athétisés par les Alexandrins[76] ou proposés dans une version qui n'était pas celle des Alexandrins. En V, 191c-d, pour ne prendre qu'un exemple, Athénée donne le vers *Il*., III, 126 avec μαρμαρέην au lieu de πορφυρέην, qui est la version alexandrine, sans commenter son choix. Sa connaissance de l'histoire du texte homérique fait que toute citation homérique, quand bien même elle n'est pas accompagnée de commentaire, est un choix dans un «grand livre» d'Homère qui ne nous est plus familier.

[74] MÜHLL 1993 précise *ludens* à côté de cette version d'Ératosthène.

[75] Pour une autre application de ce principe, voir XI, 491f. Sur l'attribution de ce principe à Aristarque, cf. PFEIFFER 1971, p. 225-227 et PORTER 1992, p. 73-80.

[76] Cf. par exemple *Od*., IV, 160 en V, 182a-b.

IV. Le «grand livre» d'Homère

On est frappé, à la lecture des *Deipnosophistes*, de voir à quel point les convives sont des historiens de l'exégèse homérique. Leurs connaissances ne se bornent pas aux trois principaux Alexandrins et à leur école : ils rapportent et critiquent aussi des interprétations d'Agallis, grammairienne de Corcyre (I, 14d), Alexandre de Myndos (IX, 391a), Apion d'Alexandrie (I, 16e-f), Aristote (V, 178f ; XIII, 556d), Anaxilas (XIII, 558a), Antiphane (I, 12b-c), Asclépiade de Myrléa (XI, 783a ; XI, 488a), Athénoclès de Cyzique (V, 177c), Chaméléon (XI, 461c-d), Chrysippe (I, 18b), Clitarque (XI, 478e), Démétrios de Phalère (V, 177c), Denys de Samos (XI, 477d ; XI, 481e), Denys de Thrace (XI, 488c), Diodore (XI, 478e), Dioscouridès (I, 11a-b), Douris (XII, 546c), Ératosthène (I, 16d), Ion (XI, 468d), Mégaclide (XII, 512d), Moeron de Byzance (XI, 490e), Platon (V, 178c-e), Praxagoras de Cos (II, 41a), Ptolémée VIII Évergète (II, 61c), Silénos (XI, 478e), Sosibios le *Lutikos* (X, 493c-d). Cette liste d'auteurs – parfois, les œuvres sont précisées –, non exhaustive, donne un aperçu de l'intérêt pour l'histoire du commentaire : il est important, pour un érudit entouré d'érudits, de savoir et de pouvoir dire qui a dit quoi.

L'érudit, en effet, connaît non seulement son Homère, mais aussi de nombreuses lectures d'Homère, même s'il a oublié, parfois, à qui on les devait et se contente d'un vague τινες. En XI, 493b, dans la longue discussion sur la coupe de Nestor, cette fameuse coupe qu' «un autre (ἄλλος) aurait peine à soulever de la table quand elle est pleine» (*Il.*, XI, 636), il faut lire ἄλλος en un seul mot, et non ἄλλ' ὅς en deux mots, comme «certains» le voulaient. Les scholies nous apprennent que Plutarque suivrait ici Aristarque. On pourrait vérifier cela pour beaucoup d'autres vers. Au livre I, par exemple, Athénée nous rapporte les vers *Od.*, I, 138-141 sans le vers 140, qu'Aristarque avait justement athétisé. Il n'est pas nécessaire, quand on est entre érudits et qu'on a cité telle ou telle version, de commenter son choix : la version est vraisemblablement connue. Cela nous rappelle, s'il le fallait, non seulement que nous n'avons pas la culture homérique des deipnosophistes, mais encore que nous ne sommes pas à la hauteur du public pour lequel Athénée écrit. L'appréciation esthétique de l'œuvre en est bien évidemment faussée.

De toute évidence, il y a une part importante de non-dit dans les échanges de ces érudits, qui nous échappe pour une large part : c'est que le texte homérique porte en lui toute une série d'informations que doit connaître le *pépaideuménos*, comme si, en citant Homère, ce dernier n'avait pas seulement à l'esprit l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, mais un texte dont nos plus riches manuscrits homériques comportant des scholies ne nous donnent sans doute qu'une faible idée ; un texte qui, d'ailleurs, n'a jamais été conçu et écrit comme un tout, dont on trouve des chapitres épars chez tel ou tel auteur, et qui dépasse, de toute façon, la somme de tout ce qui était à la disposition d'un érudit de l'époque d'Athénée ; en somme, il s'agit d'une bibliothèque imaginaire, idéale, hyperbolique, où aurait été conservé l'ensemble de ce qui s'est fait sur Homère.

Au livre XI, pour définir la κοτύλη, Plutarque commence par rapporter une citation d'Aristophane, puis enchaîne ainsi : « Silénos, Clitarque et encore Zénodote l'identifient à la κύλιξ » (478e). Vient alors une citation d'Homère, contenant le terme κοτυλήρυτον : « Et leur sang, recueilli à pleines coupes, coule partout autour du mort » (*Il*., XXIII, 34). Inutile de préciser, entre grammairiens, qu'il s'agit là d'un hapax[77]. Mais il est important de le savoir pour comprendre la sélection d'Athénée : il ne choisit pas, dans Homère, n'importe quel vers contenant le mot κοτύλη, mais le seul contexte possible, avec un composé, le simple n'étant pas attesté. De même, en I, 12b-c, parmi les douze occurrences de l'expression δαιτός… ἐΐσης… présentes dans les deux épopées, Athénée n'en rapporte que deux (*Od*., VIII, 98 et *Il*., IX, 225), à savoir les deux seuls contextes où l'on n'a pas le segment δαιτός ἐΐσης en fin de vers. Là encore, ce genre de détail échappe au lecteur moderne.

Ainsi, il y a des passages que l'on ne peut comprendre pleinement que si l'on a à l'esprit ce qui se disait de tel ou tel vers : le commentaire d'Athénée est alors une sorte de réaction à une interprétation qui n'est même pas rappelée, tant elle est indissociable du vers qui la motive. Le meilleur exemple se trouve peut-être au livre V, au moment où l'on signale qu'Homère a précisé qui pouvait venir sans invitation (αὐτόματοι) à un banquet. On cite alors le vers *Il*., II, 408 : « Ménélas au cri puissant de guerre arrive sans qu'on l'appelle » (αὐτόματος δέ οἱ ἦλθε βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος). Les discussions autour de ce passage étaient fameuses, et les *Propos de table* de Plutarque et le commentaire d'Eustathe peuvent nous en donner une idée[78]. Parfois même, on ne comprend certains passages que rétrospectivement. Chez Ménélas, des sauteurs tournoient en entamant le chant, ce qui donne lieu à une glose, qui n'est même pas rédigée : μολπῆς δὲ ἀντὶ παιδιᾶς (I, 14a). S'il faut que *molpès* signifie *paidias*, c'est parce que, comme on l'explique plus loin, les sauteurs ne peuvent entamer le chant, prérogative de l'aède. Là encore, l'économie est extrême[79].

Parfois, la logique est inverse, et l'éclairage se déplace d'Homère à son commentaire, de la citation d'Homère au fragment d'un commentateur, ou plutôt du texte à l'exercice qu'il permet. Le cas le plus significatif se trouve au livre XI (487f-494b), quand Athénée nous rapporte avec un soin extrême ce qu'Asclépiade de Myrléa avait dit de la coupe de Nestor, dans un traité qui lui était consacré (ἐν τῷ περὶ τῆς Νεστορίδος, 488a). Les six vers du chant XI de l'*Iliade* (632-7) donnent lieu à quinze pages d'exégèse, qui – du moins Athénée les présente ainsi – semblent suivre la logique même du commentaire d'Asclépiade : on a alors une véritable histoire de l'exégèse d'Homère. Athénée précise les questions dont Asclépiade de Myrléa était parti, puis rapporte les éléments de réponse, point par point, et, c'est ce qui m'intéresse, un nombre considérable d'autorités. Homère est en somme expliqué par des commentateurs, mais aussi par lui-même, et par des passages d'autres auteurs. L'ensemble de la

[77] Voir, sur ce qu'il faut savoir sur ce mot, scholies ERBSE ad Ψ 34.
[78] *Propos de table,* VII, 6, 706f et Eustathe ad *Il*., II, 408.
[79] Une telle économie n'est pas spécifique à l'Épitomé.

littérature, mais aussi des arts – puisqu'on recourt par exemple à Apelle – est exploité pour éclairer les six vers d'Homère. La citation devient le centre d'un vaste commentaire, qui ne semble jamais devoir cesser de s'étoffer : toute la *paideia* est comme entraînée peu à peu dans le tourbillon du savoir, les six vers attirant à eux tout ce qui les touche, de près ou de loin. Dans ce va-et-vient constant entre la citation d'Homère, les fragments de commentateurs et peut-être des éléments plus personnels, toute la *paideia* semble se réorganiser autour d'un nouveau centre, d'un centre qu'on s'est donné comme point de départ d'un nouveau parcours dans la grande bibliothèque.

On pourrait certes rapprocher les *Deipnosophistes* de toute une série d'ouvrages exégétiques : j'ai mentionné, çà et là, les *Propos de table*, mais on aurait pu songer aussi aux *Allégories d'Homère*. J'insisterai plus spécifiquement, pour finir, sur l'impression qui se dégage de la lecture de cette œuvre. Pascal Payen a mis en évidence, dans sa communication, l'influence des αἰτίαι ou des προβλήματα dans la constitution du fragment. On peut ajouter deux autres modèles au moins dans la constitution et l'insertion du fragment : celui de l'anthologie et celui des scholies.

En effet, Athénée est parfois très proche de Stobée. Au livre XI, les quinze pages sur la coupe de Nestor, rappelons-le, sont insérées dans la rubrique Νεστορίς, qui fonctionne comme une entrée de florilège, comme une rubrique d'anthologie plus ou moins alphabétique s'étendant sur plus de cent pages. La fréquence des listes déclinant la séquence « nom de l'auteur + citation »[80] évoque, elle aussi, les florilèges. Le modèle des scholies est peut-être encore plus prégnant, et ce n'est pas un hasard si Athénée a pu être aussi facilement utilisé par Eustathe, dont il est une source affichée[81], et si la critique a été tentée de voir dans ce dernier le compilateur de l'Épitomé[82]. On n'est pas loin, dans certains passages des *Deipnosophistes*, de ce *continuum* entre texte homérique et exégèse qui est une des caractéristiques essentielles du style d'Eustathe. Je m'en tiendrai à quelques exemples. En I, 11e-f, pour montrer la confusion entre ἄριστον (repas du matin) et δεῖπνον (repas du soir), un convive renvoie à un passage de l'*Iliade* (VIII, 53-4), mais ne sont cités que le début du vers 53 et la fin du vers 54, le distique étant expurgé de ce qui n'est pas directement nécessaire, sans souci aucun de reconstituer un hexamètre : texte et commentaire s'entremêlent, et il n'est pas facile de savoir où finit l'un et où commence l'autre, comme chez les scholiastes. Mais le plus significatif est peut-être l'utilisation de l'expression καὶ τὰ ἑξῆς, expression que l'on trouve à de multiples reprises chez Athénée, et principalement pour Homère : il sait que le texte est connu des convives, des lecteurs, et qu'il ne se perdra pas, contrairement à d'autres textes qu'il cite et qui ne nous sont pas parvenus autrement. Or cette expression est rare chez Plutarque – qui ne l'emploie que trois fois, et toujours pour Homère[83] – et chez les auteurs

[80] Pour « Ὅμηρος · [citation] », voir IV, 173a ; VII, 363a ; X, 425d-e ; XI, 477b.

[81] VAN DER VALK 1971, § 86, p. LXXIX : « *Nemo nostrum nescit, dummodo obiter Eustathium legerit, eum multum cum Athenaeo fuisse* ».

[82] DESROUSSEAUX 1956, p. XXIII.

[83] *Vie de Brutus*, 34, 7 ; *Consolation à Apollonios*, 30, 117d ; *Propos de table*, IX, 15, 748b.

de la Seconde Sophistique, mais elle est en revanche très fréquente dans les *Scholia vetera* de l'*Iliade*[84] et surtout chez Eustathe, où l'on en trouve des centaines d'occurrences. Or, quand Eustathe emploie l'expression καὶ τὰ ἑξῆς, le texte est généralement cité ailleurs dans son *Commentaire*; ce n'est pas le cas chez Athénée, ce qui me semble intéressant. L'auteur n'est pas soucieux de transmettre intégralement le «grand livre» homérique: il décrit un banquet qui montre comment des érudits circulaient dans ce «grand livre».

Il ne faudrait donc pas tirer la conclusion qu'Athénée est un compilateur comme peut l'être Stobée ou que le caractère exégétique de son œuvre en fait oublier le caractère littéraire et inventif, bien au contraire. Ces rapprochements, à mon sens, mettent surtout en lumière sa connaissance d'Homère. La citation, les fragments ne sont pas nécessairement clos sur eux-mêmes. Au moins pour Homère, on peut proposer une lecture non fragmentaire des citations et des fragments: le texte forme un tout avec son exégèse, mais aussi avec des centons ou des parodies qu'Athénée se plaît à rapporter[85].

Conclusion

Pour conclure, l'œuvre d'Athénée nous invite à aborder les citations d'Homère et les passages exégétiques comme un *continuum* et à remettre en question, dans le cadre de la *paideia*, la pertinence de nos notions de «fragment» et de «texte»[86]. Dans un article consacré au *Comment lire les poètes* de Plutarque, Suzanne Saïd a montré que l'ensemble de la littérature grecque venait à former, dans le traité, un vaste livre[87]. Il me semble qu'on peut reprendre cette idée pour «l'Homère d'Athénée»: texte, métatexte, intertexte, mais aussi hypertexte, si l'on songe ne serait-ce qu'aux extraits de Matron[88], forment un tout, d'une richesse que les manuscrits des épopées comportant texte et scholies ou encore le *Commentaire* d'Eustathe ne laissent qu'entrevoir[89]. Ce «grand livre» n'a jamais reçu de forme fixe, à aucune époque, et il n'a cessé de s'enrichir, au fil des siècles et des lecteurs d'Homère: il est, en quelque sorte, la somme des extraits de toute la littérature et des arts, de tout ce qui, dans la *paideia*, touche, de près ou de loin,

[84] ERBSE 1983, vol. VI (Indices I-IV), p. 338-9, s. v. ἑξῆς.

[85] Qu'on songe par exemple aux longs fragments de Matron au livre IV des *Deipnosophistes*.

[86] Les limites de ce dernier ne vont pas de soi, parce que l'équivalence entre «auteur» et «texte» – ici, entre «Homère» et «l'*Iliade* et l'*Odyssée*» – est contestable, dans l'Antiquité. Connaître son Homère, ce n'est pas seulement pouvoir le réciter de bout en bout: c'est aussi savoir ce qui a été dit sur chaque vers et déceler les échos dans toute la *paideia*.

[87] SAÏD 2004.

[88] GENETTE 1982, p. 13, définit l'hypertextualité de la façon suivante: «toute relation unissant un texte B (que j'appellerai *hypertexte*) à un texte antérieur A (que j'appellerai, bien sûr, *hypotexte*) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire». Les convives explorent en fait toutes sortes de relations transtextuelles – la «transtextualité» étant définie par GENETTE 1982, p. 7, comme «tout ce qui le [= le texte] met en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes».

[89] Même les nombreuses pages qu'Eustathe consacre au premier vers de l'*Iliade* sont en dessous de ce que pouvait représenter le «grand livre».

à Homère. Et surtout, il est définitivement perdu quand la *paideia* n'est plus maintenue vivante et qu'elle ne nourrit plus des banquets de deipnosophistes. Pour autant, les *Deipnosophistes* n'ont pas vocation à être ce « grand livre » : ils sont le reflet de la circulation dans ce « grand livre », dans cette bibliothèque où le lettré se déplace avec aisance pour aller chercher un extrait méritant l'attention de ses pairs. Un des intérêts majeurs de l'œuvre d'Athénée est de nous montrer cette circulation à l'œuvre.

La lecture des *Deipnosophistes* est faussée si on lit l'œuvre à l'aune de nos catégories modernes et avec notre maigre culture antique, sans commune mesure avec la *paideia* des commensaux de Larensis. Si l'on se replace dans ce contexte, la notion de « fragment » et ses corollaires – « l'esthétique fragmentaire » et « l'impression fragmentaire » que laisserait la lecture – n'ont plus lieu d'être : les convives pensent et communiquent avec des extraits, des morceaux choisis dans cette vivante bibliothèque qu'est la *paideia*. Les *Deipnosophistes* ne sont discontinus que pour les modernes que nous sommes, parce que la provenance de ces extraits et les liens de ces extraits entre eux nous échappent. Il y a bien un vertige dans leur succession et leur accumulation, mais cette accumulation perpétuelle n'est en définitive pas plus vertigineuse que ne l'est la *paideia*, qui ne se laisse circonscrire dans aucune limite. L'exemple d'Homère nous invite sans doute à ne plus considérer l'œuvre d'Athénée comme une collection de fragments et à regarder sous un jour nouveau tous ces extraits isolés que nous ne pouvons replacer dans une tradition philologique et exégétique aussi riche que celle qui s'est développée pour « le roi des Poètes » (II, 40a).

Les citations de Platon chez Athénée

Luciana Romeri
(Université de Caen)

Résumé. – Parmi les centaines d'auteurs cités dans les *Deipnosophistes*, Platon représente un cas éloquent. Plusieurs éléments dans le texte d'Athénée, et notamment l'importance et la fréquence des citations platoniciennes, nous indiquent que Platon n'est pas utilisé comme n'importe quelle source, mais qu'en général il est traité comme un auteur auquel Athénée entend se confronter. Toutefois, s'il est clair que Platon est pour Athénée un auteur de référence fondamental, en particulier pour les questions conviviales, il est tout aussi clair que, par rapport aux choix platoniciens, dans ce domaine comme dans bien d'autres, le jugement d'Athénée est en général sévère et critique. On verra ainsi que non seulement Athénée connaît bien les textes platoniciens qu'il cite, mais que ses citations s'insèrent de surcroît dans une interprétation critique et polémique de la tradition platonicienne.

Riassunto. – Tra le centinaia di autori citati nei *Deipnosofisti*, Platone rappresenta un caso eloquente. Numerosi elementi nel testo di Ateneo, e in particolare l'importanza e la frequenza delle citazioni platoniche, ci indicano che Platone non è utilizzato come una fonte qualsiasi, ma in generale è trattato come un autore con cui Ateneo intende confrontarsi. Nondimeno, se è chiaro che Platone è un autore di riferimento fondamentale per Ateneo, in particolare riguardo alle questioni conviviali, è altrettanto chiaro che, rispetto alle scelte platoniche, in questo campo come in molti altri, il giudizio di Ateneo è generalmente severo e critico. Vedremo allora che non solo Ateneo conosce bene i testi platonici che cita, ma inserisce inoltre le sue citazioni in un'interpretazione critica e polemica dell'intera tradizione platonica.

*
* *

Étant donné que ces dernières années je me suis beaucoup intéressée à la relation quelque peu problématique qu'Athénée entretient avec Platon[1], je

[1] Mon intérêt pour Athénée a tout d'abord porté sur le fonctionnement tout à fait original de son banquet d'érudits par rapport à ceux de deux auteurs de la même époque, Plutarque et Lucien. Cette réflexion a fait l'objet d'un premier article, paru dans les actes du premier colloque international consacré à Athénée (Romeri 2000). Par la suite, dans le cadre de ma thèse de doctorat, cet intérêt s'est élargi dans une réflexion plus globale sur la tradition des banquets philosophiques, où le banquet d'Athénée représente à mes yeux la seule voix qui s'oppose au modèle platonicien, modèle qui inspire des exemples de banquets aussi différents que ceux de Plutarque et de Lucien. La thèse a été publiée en 2002 (Romeri 2002). À la suite de cette étude, dans le cadre d'un post-doctorat au Brésil, j'ai approfondi la question de la relation polémique

voudrais commencer par deux considérations, qui me permettent, avant même d'entrer dans le cœur du sujet, de préciser tout de suite la perspective qui est la mienne.

Tout d'abord, il me semble important d'indiquer quelle a toujours été mon attitude à l'égard d'Athénée et des *Deipnosophistes*: s'il est indiscutable qu'Athénée est l'une de nos principales sources pour la plupart des fragments, de tout genre, que nous possédons, je dirai tout de suite que j'ai toujours abordé cet érudit compilateur qu'est Athénée comme un auteur cohérent qui construit son propre texte par des choix bien précis d'agencement et d'articulations. Par conséquent, j'ai toujours considéré les *Deipnosophistes* non pas comme une pure et simple collection de questions de table assorties de centaines de citations, mais comme une œuvre accomplie et parfaitement élaborée dans sa forme. Bien sûr, cette vision unitaire du texte d'Athénée n'empêche pas d'aborder une question précise ou un auteur précis traités dans ce même texte, mais il est vrai qu'elle empêche de fragmenter le texte d'Athénée et de perdre de vue l'intention et l'originalité de ses choix. C'est du moins de cette manière que j'ai toujours essayé de comprendre les citations de Platon chez Athénée, qui constituent, je crois, un cas exemplaire de la logique et de la cohérence qui régissent le texte.

À ce propos, il faut ajouter que le fait même de parler d'intention et d'originalité d'Athénée implique que je lui reconnais – *pace* Düring et d'autres[2] – une réflexion qui lui est propre dans la composition de son ouvrage, et en particulier à l'égard de Platon et de la tradition platonicienne, et que je crois qu'il est loin d'être un simple compilateur sans idées, ou pire l'imitateur d'autres compilateurs. Je ne vais pas justifier ici ma position et mon assurance en ce sens, puisque je l'ai déjà fait ailleurs. Je me limite à dire que sur la base même de son texte on ne peut pas nier à Athénée une élaboration personnelle dans l'organisation de son propre ouvrage, dans les questions qu'il traite et dans la façon dont il les traite.

La deuxième considération: s'il est vrai que dans le cadre de ce volume, consacré à Athénée et aux fragments d'historiens, l'intitulé de la section dans laquelle s'insère mon texte parle de «fragments non historiques», il me semble que c'est toujours du point de vue de l'histoire que je devrai essentiellement aborder Platon. Cela peut s'entendre de deux manières, au moins: ou bien, de manière restreinte, il s'agit de regarder uniquement les citations historiques de Platon, c'est-à-dire les références qui, dans les dialogues platoniciens cités dans les *Deipnosophistes*, sont directement en relation avec l'histoire, essentiellement

d'Athénée à l'égard de Platon, en montrant que cette polémique dépassait le simple cadre convivial pour devenir la marque de l'ensemble des *Deipnosophistes* et constituer un caractère propre à Athénée. Mes recherches de post-doctorat sur l'anti-platonisme d'Athénée ont été la source d'une série de conférences suivies de leurs publications respectives: ROMERI 2003, ROMERI 2004 et ROMERI (à paraître). Ayant ainsi illustré quel a été mon parcours dans ce domaine, je ne me sentirai pas tenue, dans la présente contribution, de me référer ponctuellement à mes précédentes publications, mais, d'une manière générale, je me permets de renvoyer à celles-ci pour l'approfondissement de certaines questions qui ne seront ici que mentionnées rapidement.

[2] DÜRING 1941, et, entre autres, ZECCHINI 1989a, p. 35.

politique et militaire ; ou bien, de manière plus large, il s'agit de voir la façon dont Athénée utilise un non-historien comme Platon exactement comme s'il s'agissait d'un historien et les extraits de ses dialogues exactement comme s'il s'agissait de documents historiques, c'est-à-dire des témoignages dont il faut évaluer la validité et la vérité. C'est cette deuxième approche qui me semble la plus intéressante et qui en tout cas correspond plus à ma vision des choses, puisque, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, je crois qu'Athénée regarde et juge Platon, mais aussi d'autres philosophes, comme un historien, et bien souvent comme un mauvais historien en raison de ses mauvais exposés historiques et de ses témoignages que, généralement, Athénée ne juge pas dignes de foi. C'est donc d'un point de vue global que j'ai voulu aborder les citations de Platon chez Athénée, sans me sentir limitée à me référer aux seules citations ou critiques proprement historiques.

I. La place de Platon

Lorsque nous considérons quelle est la place de Platon dans les *Deipnosophistes*, nous sommes obligés de constater qu'il s'agit d'une place particulièrement importante, c'est-à-dire particulièrement étendue du point de vue du nombre des citations et du point de vue du nombre des questions sur lesquelles Platon est interpellé. De l'Épitomé jusqu'à la fin du livre XV, Platon traverse l'ensemble des *Deipnosophistes*, cité par plusieurs convives sur les sujets les plus variés, sur les tons et dans les buts les plus divers.

De plus, cette omniprésence platonicienne est en quelque sorte amplifiée, ou du moins accentuée, par le choix tout à fait singulier de la part d'Athénée d'ouvrir et de terminer son ouvrage avec une référence à Platon. En effet, dans ce que l'abréviateur nous rapporte comme le véritable commencement du livre d'Athénée (cf. I, 1f-2a), nous avons une mention indirecte, c'est-à-dire une imitation, du début du *Phédon* platonicien et, à l'autre extrémité des *Deipnosophistes*, dans les toutes dernières lignes du livre XV (702b-c), nous trouvons une mention explicite de Platon avec une allusion parfaitement limpide, et plutôt ironique, à la *Lettre II* – une lettre que visiblement Athénée considérait comme authentique. Cette position privilégiée dont jouit Platon, en ouverture et en clôture du banquet de Larensis, semble, en outre, confirmée et réaffirmée dans les principales articulations du texte d'Athénée : ce que l'on peut identifier comme des moments de passage dans le déroulement du banquet – c'est-à-dire le passage des hors-d'œuvre au repas et du repas au *sumposion* – est chaque fois marqué par des citations de Platon. D'abord, juste avant le commencement du repas (en IV, 138a-b), nous trouvons une citation platonicienne, qui est tirée du livre II de la *République* et qui concerne les repas sans luxe et, aux dires de Glaucon, sans goût que Socrate a conçus pour les hommes de la cité véritable[3]. Ce texte, qui prend place à l'intérieur d'un très long excursus consacré aux

[3] Cf. Platon, *Rép*. II, 373c2-d3.

banquets grecs (cf. IV, 131f-150b), et qui est cité comme témoignage sur la sobriété, voire la pauvreté, des menus attiques, est le seul témoignage non comique proposé par Athénée à propos des repas attiques ; de plus, il est le tout dernier de la « série attique », juste avant le commencement des témoignages concernant l'extrême frugalité des Lacédémoniens. Cette citation platonicienne occupe donc une position centrale dans la présentation des repas grecs et, plus généralement, dans l'articulation du banquet de Larensis. De même, l'entrée du vin, qui signale le moment du passage au *sumposion* proprement dit, est annoncée par Ulpien, le deipnosophiste qui est à l'origine de la plupart des questions traitées dans le texte, grâce à une citation du *Philèbe* de Platon (cf. X, 423b1-9). S'il est vrai que celle-ci n'a aucune portée particulière, il est tout de même significatif qu'un texte de Platon se trouve encore une fois dans une position qui le met en relief, à un moment de passage, marquant ainsi l'articulation du texte d'Athénée. Indiscutablement donc, par la quantité et la disposition de ses références, Platon occupe une place de tout premier rang parmi les auteurs cités dans les *Deipnosophistes* : c'est un auteur incontournable, bref une référence dont Athénée devra toujours tenir compte.

Si nous nous interrogeons maintenant sur l'attitude d'Athénée à l'égard de Platon, c'est-à-dire sur son jugement face à une telle autorité, dont visiblement il reconnaît toute l'importance, nous devons admettre que les choses se compliquent et que cette large place laissée à Platon ne coïncide pas avec une adhésion d'Athénée aux choix et aux positions que Platon exprime dans ses dialogues. Pour le dire autrement, l'importance textuelle dont jouit Platon dans les *Deipnosophistes* ne correspond pas, loin de là, à une déférence d'Athénée à l'égard de celui-ci. Je crois, au contraire, que son ouvrage est souvent marqué par une volonté de critique et d'opposition à l'égard de Platon et de sa suite et que l'anti-platonisme – que je considère comme un trait caractéristique d'Athénée – est une question qui traverse l'ensemble de son ouvrage et finalement un des thèmes qui permettent une lecture unitaire et cohérente de celui-ci. En ce sens, sur la base du texte des *Deipnosophistes*, il n'y a aucune raison de penser que les passages qui contiennent des attaques contre Platon ont été simplement copiés chez d'autres auteurs, notamment chez Hérodicos de Babylone[4].

En classant maintenant, sans trop les détailler, les nombreuses occurrences platoniciennes, je voudrais tenter de faire un bilan d'ensemble et d'interpréter la variété des modes de citation à la lumière de ce que j'appelle le caractère anti-platonicien de l'œuvre d'Athénée dans ses différentes manifestations.

II. La variété des citations

Il me semble que l'on peut distinguer au moins trois genres de références platoniciennes – et par référence j'entends de manière générale tout renvoi à Platon qui implique ou bien la citation précise d'un dialogue ou bien la mention

[4] Comme il a été soutenu par DÜRING 1941, *passim*.

de la personne de Platon ou encore la mention de quelqu'un de sa suite, des mentions qui peuvent être faites directement par un deipnosophiste, mais aussi indirectement par un autre auteur à son tour cité par un deipnosophiste.

Pour le dire tout de suite et de manière rapide, dans un premier genre de référence, le renvoi à Platon peut n'avoir aucune signification particulière et le philosophe peut juste être évoqué – tout seul ou parmi une série d'autres auteurs – à propos d'une question donnée ; dans ce premier cas, ce sont ses dialogues qui sont cités et les citations sont souvent précises, quelquefois incomplètes, mais en général respectueuses du texte platonicien. Ensuite, dans un deuxième genre de référence à Platon, ce dernier est la cible comique ou satirique d'un autre auteur ; dans ce deuxième cas, c'est sa personne qui est dans la ligne de mire de ses citateurs et l'effet obtenu est loin d'être respectueux. Enfin, dans un troisième genre de référence, Platon se trouve au cœur de la polémique, ou bien parce qu'il est lui-même la cible de l'un des convives au cours d'une polémique, ou bien parce qu'il est à l'origine d'une polémique entre deux convives. Ici, ce sont aussi bien sa personne que ses écrits qui sont attaqués et critiqués.

Voyons maintenant de près ces trois groupes et parcourons la variété des occurrences.

(1) Platon peut être cité pour évoquer des questions sans grande importance sur lesquelles Athénée peut parfois exprimer son accord, ou son désaccord, avec la position prise par Platon. Dans ce premier cas, on peut repérer trois types de citation.

(a) D'abord, et c'est le cas le plus fréquent, Platon est mentionné pour des questions qui sont en relation avec le cadre du banquet ou avec des éléments évoqués au cours du banquet de Larensis : il est, par exemple, cité à propos du nombre de convives des banquets (I, 4e, 11-12), de la décence des vêtements (I, 21b, 3-9), de l'usage du vin en vue de la santé (II, 38d, 9-10) et, à plusieurs reprises, à propos de la nécessité de bien maîtriser la consommation du vin (X, 431f3-432b1, 440b8-d6 et 443f8-444b2) ; il l'est aussi à propos des couvertures pour les lits de banquet (II, 48a, 9-11), de l'usage chez les Anciens de l'eau froide et de l'eau chaude (III, 123c5-d5), de l'orgue hydraulique (IV, 174c1-8) et d'autres instruments musicaux (IV, 182f9-183a3), de l'usage, ou plutôt de l'interdiction, de l'or et de l'argent (VI, 233a9-b3) ; il est évoqué à propos des parasites (VI, 237a8-b1 et 246f11-247a3), des flatteurs (VI, 254d2-4), des serviteurs et des esclaves (VI, 264d6-265b4) ; du plaisir et du désir alimentaires (XII, 511d8-512a8), du luxe des tables siciliennes (XII, 527c11-e4), des couronnes pour les invités (XV, 670f2-671a2), de considérations physiologiques pour expliquer les effets des parfums (XV, 688b4-9) et enfin des scolies chantées pendant les banquets (XV, 694e9-13).

(b) Toujours dans ce premier groupe de références, Platon peut être cité pour des questions qui sont en relation avec la terminologie du banquet : il est, par exemple, mentionné à propos de l'emploi des verbes *katakeimai* et *kataklinomai* pour désigner la position des invités autour de la table

(I, 23c, 11-12), pour la mauvaise étymologie qu'il propose du terme *oinos* (II, 35b8-c2), pour l'emploi du terme *ostréon*, huître (III, 92f4-8), pour le sens du verbe *parasitein*, être parasite (VI, 237a8-b1), et du terme *épisitios*, celui qui est payé en aliments (VI, 246f11-247a3) ; il est encore cité pour l'emploi du terme *sundeipnon* qui désigne le repas commun (VIII, 365b5-6), pour l'usage du verbe *kérannuein*, mélanger le vin (X, 424d9-11), pour le terme *psuchter*, le vase où l'on conserve le vin au frais avant le mélange (XI, 502c10-d4), pour l'usage du terme *métadorpia* servant à désigner les petits desserts (XIV, 640e1-5) et pour celui des deux termes, *botrus* et *staphulè*, visant à désigner un même fruit, à savoir le raisin (XIV, 653b10-d5).
(c) Enfin, il arrive, plus rarement, que Platon soit évoqué sur des questions plus proprement *alimentaires* : à propos du pain, on rapporte sa mention, dans le *Gorgias*, du fameux boulanger Théarion[5] (III, 112d6-e4) ; et à propos d'une espèce de poisson, la *narkè*, la torpille marine, on mentionne un passage du *Ménon* où Socrate est comparé à ce poisson[6] (VII, 314a9-10).

(2) Dans le deuxième genre de référence, Platon est évoqué indirectement à l'intérieur de textes d'autres auteurs, notamment comiques ; et bien évidemment dans ces contextes il est généralement ridiculisé ; il est évoqué chez Épicratès à propos de la citrouille (II, 59c10-f13), chez Ophélion (II, 66d10-12), chez Hégésandre de Delphes, où il est ridiculisé et critiqué en raison de son amour pour l'argent (VIII, 343c7-d6) et de sa jalousie (XI, 507a7-b7), chez Alexis (VIII, 354d6-11), chez Éphippe (XI, 509b9-e4), et il est encore indirectement évoqué en raison de l'attaque qu'Antisthène aurait lancée contre lui dans son écrit le *Sathôn* (V, 220d9-e1 ; XI, 507a4-7) ou en tant qu'auteur à ne pas citer pendant les banquets en raison de sa pédanterie (IX, 381f1-382a9).

(3) Enfin et surtout, dans un troisième cas de figure, Platon – sa personne, l'un de ses dialogues ou l'un de ses familiers – peut être évoqué dans un contexte clairement polémique. C'est dans ce troisième groupe de références que la relation d'Athénée avec Platon apparaît à la fois plus élaborée et plus personnelle, et bien sûr aussi plus intéressante.

Platon, dans ce contexte, n'est plus mis sur le même plan que les autres auteurs cités, il est l'auteur par excellence avec qui Athénée prétend se confronter. Dans ce contexte critique, ou bien Platon est la cible directe de la polémique – c'est le cas le plus fréquent – ou bien, à travers l'un de ses dialogues, il est la source d'une polémique entre les convives ou encore, à travers l'un de ses disciples ou familiers, il est une cible indirecte.

(a) Pour le premier cas, les exemples les plus intéressants sont les trois longues attaques anti-platoniciennes qui se trouvent au livre V (en 186d-192b et en 215c-220a) et au livre XI (504e-509e)[7]. C'est, du reste, dans ces deux livres que, en termes de chiffres, nous trouvons le plus grand nombre de

[5] Cf. *Gorgias,* 518b.
[6] Cf. *Ménon,* 80a.
[7] Sur ces polémiques anti-platoniciennes, on peut voir, outre ROMERI 2003, TRAPP 2000.

citations platoniciennes : nous en avons très précisément 18 au livre V et 15 au livre XI. Je rappellerai très rapidement le contenu de ces trois polémiques majeures. Dans la première, prononcée par Masurius au livre V, Athénée procède à une longue comparaison critique entre les banquets homériques et les banquets des trois philosophes, Platon, Xénophon et Épicure, et la cible principale est bien évidemment le *Banquet* de Platon. La deuxième attaque, toujours au livre V et toujours prononcée par Masurius, porte sur les exploits militaires de Socrate rapportés par Platon et sur les anachronismes commis dans les dialogues. Enfin, dans la troisième polémique, prononcée par Pontianus au livre XI, Athénée présente de nouveau une série d'anachronismes et d'invraisemblances commis par Platon, ainsi qu'une série d'exemples de la méchanceté et de la jalousie de Platon à l'égard des autres socratiques.

(b) En deuxième lieu, un exemple éclairant du rôle de Platon comme source de polémique entre les convives est offert par l'une des plus vives querelles qui éclatent entre Cynulcus et Ulpien. Je songe à celle qui les oppose au livre III (en 96f1-97d11 et 99b5-c5) avant même le commencement du repas (cf. aussi XV, 679a4-b2) et dans laquelle un passage du *Protagoras* de Platon est évoqué par Ulpien contre Cynulcus pour illustrer les différences entre les banquets des gens bas, *phauloi*, et les réunions des gens de bien, *kaloi kagathoi*[8].

(c) Il arrive enfin que Platon soit une cible indirecte, lorsqu'on critique l'un de ses familiers ou de ses disciples : on trouve une allusion critique en ce sens lorsqu'il est question de Speusippe en VII, 279e2-8 et en XII, 546d7-12 ; des amis et disciples Euphraios, Callippos, Euaios, Timée de Cyzique et Chéron en XI, 508d9-509b8, à l'intérieur de la troisième longue polémique contre Platon ; et l'on trouve encore une pique contre Platon, Speusippe et tous les Académiciens confondus en XII, 547f9-548a6.

III. Les modes de citation

Quel bilan peut-on tirer de l'ensemble de ces références platoniciennes ? Je dirai tout d'abord que la variété même des modes de citation par laquelle Platon est représenté dans les *Deipnosophistes* me paraît un signe supplémentaire de l'attention particulière dont il jouit chez Athénée. J'ajouterai ensuite que, s'il est vrai que toutes les citations ne rentrent pas dans une attaque explicite contre Platon et n'ont donc pas toutes un ton offensif, certaines de celles qui paraissent neutres peuvent se révéler, compte tenu du contexte dans lequel elles s'insèrent, plus critiques qu'elles n'en ont l'air. Autrement dit, l'intention polémique peut se manifester à plusieurs niveaux et de différentes façons et, en ce sens, elle me paraît être une constante et un caractère dominant par-delà la variété des citations. C'est pourquoi, en réfléchissant sur les différents modes de la citation

[8] Cf. Platon, *Prot*. 347c3-e1.

platonicienne chez Athénée, je voudrais montrer comment le jugement critique à l'égard de Platon traverse la totalité de l'ouvrage en s'exprimant dans les trois genres de références que nous avons distingués.

(1) Dans ce que j'ai identifié comme le premier groupe de références platoniciennes, la mention de Platon se présente sur un ton neutre, c'est-à-dire qu'elle ne présente pas d'engagement polémique particulier de la part d'Athénée ou de l'un des convives. Ainsi, lors des nombreuses questions de table, une citation tirée d'un dialogue de Platon peut intervenir pour appuyer ou nier une thèse donnée, pour corroborer une interprétation étymologique, pour confirmer une tradition ancienne, etc. Dans ce cas, Platon peut soit faire partie d'une série d'auteurs cités sur une même question, soit être le seul auteur cité sur une question donnée. Toutefois le ton de neutralité avec lequel le nom de Platon est cité dans ce genre de cas ne correspond pas toujours à une indifférence à son égard. En effet, si, à l'intérieur de ce groupe relatif aux questions de table, le mode de la citation platonicienne est inoffensif, en ce sens qu'il n'engage pas une polémique explicite à son égard ni entre les convives, il me semble néanmoins que le choix de citer Platon à un certain endroit en réponse ou en opposition à un certain auteur n'est pas toujours si anodin que cela. Autrement dit, même lorsqu'il adopte visiblement une neutralité de ton dans sa citation, Athénée peut malgré tout prendre implicitement position contre Platon. C'est ce qui arrive, me semble-t-il, dans le long développement que les *Deipnosophistes* consacrent à l'esclavage. Ce sujet occupe une très large place dans le livre VI (VI, 262b-275b) et Platon y est mentionné parmi bon nombre d'autres témoins sur la question (VI, 264d6-265b4). Le long texte platonicien cité ici est tiré, avec beaucoup d'omissions et de liberté, il est vrai, du livre VI des *Lois* (776b7-778a5). Le témoignage de Platon est produit dans la série, sans être mis en évidence par Démocrite, le deipnosophiste qui a la parole à ce moment-là. En s'insérant dans la discussion sur les différentes versions de l'hilotisme, implicitement opposé à l'esclavage-marchandise, et sur les différents mérites de ces deux formes de servitude, le Platon des *Lois* fait un choix qui est en faveur de l'esclavage-marchandise, en vue du bon usage du travail servile et des intérêts du maître. Par cette citation, le philosophe est donc présenté comme un penseur favorable à l'esclavage des non-Grecs, des barbares, c'est-à-dire d'hommes qui ne parlent pas la même langue que leur maître et qui ne viennent pas non plus du même pays, et du même coup il apparaît comme un penseur qui refuse l'idée d'un esclavage des Grecs[9]. Or, cette position platonicienne, qui ne suscite, il est vrai, aucun commentaire de la part de Démocrite, s'oppose à celle qu'exprimait Posidonios en ouverture de l'excursus sur l'esclavage[10]: ce dernier mettait en avant les avantages de l'assujettissement pour ainsi dire spontané de toute une population à une autre. L'exemple pris est celui des Mariandyniens qui se seraient volontairement livrés comme serviteurs aux habitants d'Héraclée du Pont,

[9] Cf. aussi Platon, *Rép*. V, 469b-c.
[10] Cf. VI, 263c-d = *FGrHist* 87 F 8.

conscients de leur faiblesse intellectuelle et donc de leur incapacité à se gouverner. Il s'agit de la soumission d'une population sur son propre territoire à une autre population par une sorte de contrat d'asservissement qui garantirait économiquement et juridiquement les uns et les autres. Outre les Mariandyniens, cette forme d'esclavage concerne les hilotes soumis à Sparte et les pénestes soumis aux Thessaliens (cf. VI, 265a-b). Or, même si Athénée – ou Démocrite – n'exprime aucun jugement particulier contre le choix de Platon en faveur de l'usage des esclaves barbares, connaissant la faveur et la sympathie dont jouit le stoïcien Posidonios chez Athénée[11], on peut en déduire qu'indirectement, sur ce point aussi, Athénée n'est pas en accord avec Platon. Cela me semble en outre confirmé par le choix de Démocrite qui, dans le débat, se range implicitement du côté de Posidonios – cité avec Nicolas de Damas à la suite du récit de Nymphodore de Syracuse – lorsqu'il attribue à une colère divine, qui a donc comme but une juste punition, les malheurs survenus aux gens de Chios, les premiers qui se seraient servis d'esclaves achetés (cf. 265c et 265e-f)[12]. En partageant donc la position de Posidonios-Nymphodore contre l'emploi des esclaves-marchandises, le deipnosophiste Démocrite s'oppose implicitement mais indiscutablement au Platon des *Lois*.

(2) Je passe maintenant au deuxième groupe identifié plus haut, celui qui voit Platon comme victime des auteurs comiques ou satiriques cités dans les *Deipnosophistes*. Comment se présente ici la référence à Platon ?

Athénée ne s'engage pas directement dans la critique, mais l'attaque contre Platon se fait par l'intermédiaire d'un autre auteur, comique ou satirique, dont on se limite à citer les propos injurieux à l'égard du philosophe ou de sa suite. Mais, bien sûr, le fait même de citer ces propos qui ridiculisent Platon n'est pas anodin, puisqu'il implique, me semble-t-il, le choix de la part d'Athénée de montrer le dénigrement dont le philosophe était victime dès le IVe siècle av. J.-C. Et tout cela ne fait qu'accentuer l'impression qu'il y a bien chez Athénée une volonté précise de montrer le philosophe sous un mauvais jour chaque fois que c'est possible. De plus, les témoignages des auteurs comiques semblent avoir beaucoup de valeur aux yeux d'Athénée du point de vue des informations dont ils peuvent être porteurs. En ce sens, ils sont traités, me semble-t-il, presque comme des documents historiques, c'est-à-dire comme des documents qui peuvent nous renseigner, avec vérité, sur une question donnée. Ainsi, à la fin de sa deuxième longue attaque anti-platonicienne au livre V, à propos de la figure de Socrate, Masurius met en avant la valeur des témoignages des auteurs comiques contre celui de Platon. Après avoir parlé des nombreux anachronismes commis par Platon dans ses dialogues et de ses affirmations invraisemblables au sujet de Socrate, Masurius conclut (V, 219a11-b9) :

[11] Sur les possibles raisons de l'importance et des égards dont jouit Posidonios chez Athénée, voir ZECCHINI, 1989a, p. 104-114. Sur l'affinité intellectuelle et morale entre Athénée et Posidonios, voir aussi la contribution de Katherine CLARKE dans ce même volume.

[12] Pour le témoignage de Nymphodore de Syracuse, cf. VI, 265d-266e = *FGrHist* 572 F 4.

> «Mais encore : aucun des auteurs comiques n'a dit aucune des choses que Platon a dites à propos de Socrate : ni qu'il était le fils d'une sévère accoucheuse[13], ni que Xanthippe était une femme insupportable qui arrivait même à lui jeter des bassins d'eau sur la tête[14], ni qu'il dormit avec Alcibiade sous le même manteau[15]. Or, certainement, cela aurait dû être crié sur tous les toits par Aristophane[16], lui qui, selon Platon, était aussi présent au banquet, car Aristophane n'aurait pas gardé le silence sur ce point, < lui qui représentait Socrate >[17] comme quelqu'un qui corrompait les jeunes.[18]»

En d'autres termes, les témoignages tirés des dialogues de Platon ne sont valides aux yeux de Masurius que lorsqu'ils sont confirmés par d'autres auteurs, ici, des auteurs comiques. Et comme aucun de ces derniers ne confirme les trois témoignages, plus ou moins malveillants, que Platon aurait apportés sur Socrate, Masurius laisse entendre qu'il vaut mieux douter du témoignage de Platon. On peut faire ici deux remarques. La première est que, s'il est vrai que chez aucun auteur en dehors de Platon il n'y a de référence au métier d'accoucheuse de la mère de Socrate, Phénarète[19], il n'y a chez Platon aucun témoignage concernant le mauvais caractère de la femme de Socrate, Xanthippe[20] : nulle part dans ses dialogues, Platon ne décrit de scènes de ménage entre Xanthippe et Socrate, comme le prétend Masurius, de même que nulle part il ne désigne la femme de Socrate comme une femme insupportable. Athénée confond manifestement ici le témoignage de Platon avec celui de Xénophon[21]. La deuxième remarque concerne ce genre d'argument *e silentio* dont Athénée se sert si volontiers contre Platon. Dans ce même livre V, lorsqu'il est question des improbables exploits militaires

[13] Cf. Platon, *Théétète,* 149a1-2.

[14] Athénée parle à nouveau de Xanthippe en XIII, 555d-556b, à propos de la bigamie supposée de Socrate.

[15] Cf. Platon, *Symp*. 219b-c.

[16] Καίτοι ἀναγκαῖον ἦν τοῦτο ἐκκωδωνισθῆναι ὑπὸ Ἀριστοφάνους τοῦ καὶ ἐν τῷ συμποσίῳ κατὰ Πλάτωνα· οὐ γὰρ ἂν ἐσίγησε τοῦτ' Ἀριστοφάνης… ὡς τοὺς νέους διαφθείροντος. Il faut entendre l'imparfait ἦν comme l'expression d'un irréel, même en l'absence de la particule ἄν. La suite confirme cette impression, puisqu'on y retrouve un aoriste, ἐσίγησε, cette fois avec ἄν, pour exprimer l'irréel dans le passé.

[17] Le texte conservé présente ici une lacune, entre Ἀριστοφάνης et ὡς (voir n. préc.). Kaibel propose de la combler avec ὁ τὰ πάντα κατηγορῶν αὐτοῦ et Gulick avec ὅστις κατηγορεῖ Σωκράτους. Personnellement, à la place du verbe «accuser», j'ai choisi le verbe plus neutre «représenter».

[18] Notamment dans les *Nuées*, comme le même Socrate platonicien le rappelle dans l'*Apologie* (18d ; 19b-c).

[19] Chez Platon, il y a une seule référence à la mère de Socrate, dans le *Théétète* (149a1-2), où toutefois Socrate présente sa mère, Phénarète, avec un certain orgueil comme une noble (*gennaia*) et sévère (*blosura*) accoucheuse. Ce même couple d'adjectifs se trouve également dans *République* VII (535b1-2) pour désigner les qualités qui, entre autres, constituent le caractère du vrai philosophe.

[20] Dans le *Phédon* (60a), Xanthippe ne fait qu'éclater en sanglots en pensant à la mort imminente de Socrate.

[21] En effet, Xanthippe est désignée plusieurs fois comme *khalépè* et même comme *khalépôtatè* par Xénophon : cf. *Banquet,* II, 10, *Mémor.* II, 2, 7 et 10 ; en II, 2, 1, c'est le fils de Socrate, Lamproclès, qui se montre désagréable, *khalépainôn*, à l'égard de sa mère – mais justement parce qu'elle est *khalépè*, dit-il.

que Platon prête à Socrate (215c-216b), Masurius utilise le silence, c'est-à-dire l'absence de témoignage chez Thucydide et d'autres historiens ou poètes non identifiés, pour contrer la parole et le témoignage de Platon. Comme j'ai eu l'occasion de le dire, il y a là un préjugé de la part d'Athénée, concernant la fiabilité des historiens, d'une part, et la méfiance à l'égard de philosophes, d'autre part, qui est d'autant plus grave qu'il est appliqué là où il n'y a d'autre témoignage que celui de Platon[22]. Ici, le préjugé contre Platon s'étend en faveur des auteurs comiques. Il est remarquable qu'Athénée mette ici ces derniers sur le même plan que les historiens afin de les utiliser contre Platon. Autrement dit, tout témoignage, de quelque genre qu'il soit, est meilleur que celui des philosophes et notamment de Platon. Cette idée d'une supériorité morale des comiques sur les philosophes me semble confirmée par ce que Masurius dit un peu plus loin, en conclusion à son long discours sur la méchanceté de Platon : « la plupart des philosophes sont par nature plus médisants (κακήγοροι) que les auteurs comiques » (V, 220a5-6) ; c'est pourquoi, ajouterai-je, ils sont moins fiables en tant que témoins. Et Masurius de donner, pour confirmer cette idée, d'autres exemples de philosophes médisants.

(3) Le troisième groupe de références platoniciennes que j'ai identifié est celui des polémiques tout à fait explicites dont Platon est la cible. Il s'agit, bien sûr, des références platoniciennes les plus intéressantes du point de vue de la relation entre Athénée et Platon. Comme il s'agit aussi des textes auxquels je me suis le plus intéressée et sur lesquels j'ai le plus écrit dans le passé, en particulier en ce qui concerne les trois polémiques anti-platoniciennes du livre V et du livre XI, je me limiterai ici aux grandes lignes de ces attaques et à leurs principales manifestations, sans trop entrer dans le détail des textes[23].

Il faut remarquer tout d'abord que, dans ce contexte, Athénée, par la bouche de ses deipnosophistes, s'expose personnellement et s'engage directement et explicitement contre Platon. Il n'y a plus, à ce moment-là, d'auteur intermédiaire par qui passe la critique, comme dans le cas des comiques, ni d'opposition indirecte, qui se manifeste par l'adhésion d'Athénée à une position différente de celle de Platon, comme dans le cas de l'esclavage. Dans les polémiques anti-platoniciennes, la manifestation critique est franche et sans ambiguïté et, pourrait-on dire, elle appartient en propre à Athénée. Ensuite, il faut remarquer que les polémiques anti-platoniciennes sont très complexes et très bien organisées et que leur contenu est très varié. Voici quelles sont les principales accusations explicitement lancées contre Platon dans les *Deipnosophistes* :

– **Platon est un mauvais maître** : Masurius au livre V et Pontianus au livre XI nous présentent plusieurs cas où, par son attitude, Platon s'est révélé un mauvais exemple, c'est-à-dire un mauvais modèle, pour ses proches ; et cette critique est également illustrée et renforcée par des exemples de mauvais

[22] Sur ce point, cf. ROMERI 2004, p. 185-188 et ZECCHINI 1989a, p. 33-34.

[23] Pour un approfondissement des questions que je vais évoquer ici de manière schématique, je me permets de renvoyer à ROMERI 2002, en particulier p. 291-316, ROMERI 2003, ROMERI 2004 et ROMERI (à paraître).

disciples et de mauvais familiers, bref par une mauvaise descendance qui serait la conséquence directe de ce mauvais père qu'est Platon.

– **Platon est un mauvais historien**: la critique des graves anachronismes commis par Platon dans les dialogues se retrouve aussi bien au livre V qu'au livre XI. En plus de son incapacité à respecter l'histoire en rapportant le déroulement des événements, Platon montrerait également son incompétence dans les mauvais choix qu'il fait concernant les personnages historiques présents dans ses dialogues (cf. par exemple XI, 506a-e) – et ces choix, d'après Pontianus au livre XI, sont souvent faits dans le seul but de s'opposer à Xénophon. Ainsi, Platon apprécie Ménon, alors que ce dernier est critiquable, et dénigre Cyrus, alors que, de l'avis de Xénophon, il s'agit de quelqu'un de bien et de parfaitement bien éduqué (cf. XI, 504e-505b).
– **Platon est un mauvais penseur politique**: au livre XI (en 507e4-509b8), Pontianus se lance dans la critique des deux dialogues politiques que sont la *République* et les *Lois*, qui seraient parfaitement inutiles, voire néfastes si l'on considère les tendances tyranniques de certains Académiciens. Et Pontianus de développer la critique: même en admettant que ces deux écrits fussent utiles, Platon n'a de toute façon pas réussi à convaincre un seul Grec d'appliquer les constitutions et les lois qu'il a proposées.
– **Platon est une mauvaise source et un mauvais témoin de son époqu**e: les nombreux témoignages platoniciens concernant Socrate soldat et ses prétendues participations à plusieurs batailles, ainsi que ceux qui concernent les différentes rencontres d'hommes importants dont il est question dans les dialogues, sont toujours regardés avec beaucoup de méfiance sinon d'incrédulité de la part d'Athénée, qui, comme je l'ai dit, peut leur opposer comme contre-argument le silence de Thucydide, ou d'autres historiens.
– **Platon est un mauvais lecteur, donc un mauvais élève et un mauvais juge**: ce sont surtout les positions de Platon par rapport à Homère qui inspirent à Athénée cette critique. Au livre V, la confrontation entre Homère et Platon, au sujet de la bonne disposition et du bon fonctionnement des banquets, est très élaborée et très précise (186d-192b). Et elle se fait toujours au bénéfice d'Homère et au détriment de Platon: alors que le premier est presque considéré comme un maître de vie et un modèle à suivre dans ce genre de question, le deuxième est à plusieurs points de vue jugé un mauvais maître et un contre-modèle. De plus, à deux reprises, aussi bien dans la polémique de Masurius que dans celle de Pontianus, il est question du jugement sévère que Platon émet à l'égard d'Homère dans sa *République* (cf. Masurius en V, 187c10-d1 et Pontianus en XI, 505b4-10). Le but est ici de montrer l'incohérence du philosophe, qui, d'un côté, expulse de sa cité Homère et la production mimétique[24], de l'autre se moque de tous, et notamment de ses propres personnages, et écrit lui-même des dialogues mimétiques.
– **Platon est un mauvais rival**, jaloux et méchant à l'égard des autres socratiques, et en particulier à l'égard de Xénophon. Les exemples de la

[24] Les références sont à *Rép*. X, 595a-c, 600a-e, 606e-608b.

jalousie et du mauvais caractère de Platon sont très nombreux et très riches en anecdotes, et ils se concentrent surtout dans la polémique de Pontianus, qui, de ce point de vue, est peut-être moins précise que celle de Masurius, mais sans doute beaucoup plus mordante.

– Enfin, **Platon est un plagiaire**, ou du moins un imitateur d'autres auteurs : il s'agit là d'une accusation très dure, lancée par Pontianus au livre XI en même temps que les griefs d'inutilité et de fausseté de ses dialogues (cf. XI, 507e4-508d9)[25]. La principale victime du plagiat serait Homère et l'objet du plagiat serait la théorie de l'âme (507e4-f8) :

> « Par exemple, sa conception de l'âme comme immortelle et se séparant du corps au moment de la mort a été évoquée chez Homère en premier. En effet, celui-ci a dit que l'âme de Patrocle "est descendue à la maison d'Hadès / en déplorant son propre destin, en laissant sa virilité et sa jeunesse."[26] En tout cas, même si quelqu'un affirmait que cette théorie est de Platon, je ne vois pas quel avantage nous avons obtenu de lui. En effet, lorsqu'on admet que les âmes de ceux qui sont morts passent dans d'autres êtres ou bien qu'elles montent vers la région plus élevée et plus pure parce qu'elles participent de la légèreté, qu'y gagnons-nous ? Car elles n'ont ni réminiscence de ce que nous étions alors ni la conscience d'avoir existé du tout. Quel est donc le bénéfice d'une telle immortalité ? »

Pontianus n'entre pas dans le détail, il ne donne pas les textes platoniciens dans lesquels apparaît cette conception d'une âme immortelle et se limite à réaffirmer l'autorité d'Homère en la matière, sans procéder à une comparaison précise entre les deux auteurs, comme Masurius l'avait fait sur les questions de table au livre V. Il s'agit moins d'une véritable argumentation que d'une simple hypothèse qui permet à Pontianus de s'engager encore un peu plus dans la polémique en apportant de nouveaux éléments propres à confirmer la mauvaise réputation de Platon. Il faut dire que les arguments de Pontianus ne sont pas très bons et sa mauvaise foi est ici évidente, puisqu'il en vient lui-même à considérer l'hypothèse alternative selon laquelle la théorie de l'immortalité de l'âme serait bien de Platon. Néanmoins cette deuxième possibilité lui offre encore l'occasion d'avancer dans la critique, puisqu'elle lui permet de passer justement à l'idée de l'inutilité de cette théorie et des conceptions platoniciennes en général. Si l'on voulait ainsi résumer le parcours critique de Pontianus en rassemblant ses principaux points de mire, on aurait à peu près l'enchaînement suivant : certaines théories, comme celle de l'âme, que l'on trouve dans les dialogues platoniciens, ne sont pas de Platon, qui est donc probablement un plagiaire, et même si elles étaient de Platon, elles seraient parfaitement inutiles ; de plus, même si l'on admet que certains dialogues, comme les *Lois* et la *République*, jugés parfaitement inutiles, aient une quelconque utilité, il n'en demeure pas moins que Platon a

[25] Sur cette question, cf. BRISSON 1993.

[26] *Iliade* XVI, 856-857. Ces vers d'Homère sont également cités par Platon, qui les critique. Ils se trouvent en effet, dans la *République* (III, 386d), parmi la série d'expressions poétiques à abolir dans la cité afin que les jeunes ne craignent pas le monde d'Hadès.

été, de toute façon, incapable de convaincre qui que ce soit d'en suivre les préceptes. En somme, dans le raisonnement de Pontianus, Platon sort perdant à tous points de vue.

Voilà donc le portrait, peu généreux, il faut le dire, qu'Athénée brosse de Platon à travers la lecture et la critique de ses dialogues. Bien évidemment, il s'agit moins ici de juger de la validité et de la qualité des critiques d'Athénée que de prendre la mesure de ses intentions polémiques à l'encontre du philosophe. Ce n'est qu'en tenant compte de la totalité et de la complexité des citations platoniciennes que nous pouvons véritablement saisir l'ampleur de la pensée anti-platonicienne qui anime Athénée et la multiplicité de ses manifestations. Si je suis persuadée, comme je l'ai dit, que l'importance qu'Athénée attribue à l'histoire dans l'ensemble des *Deipnosophistes* influence également sa lecture et ses citations de Platon, je ne crois pas néanmoins qu'Athénée cite Platon dans le seul et unique but de montrer qu'il n'est pas un bon historien. Je pense en effet que sa façon de citer Platon est parfois plus large, parfois plus limitée : plus limitée, parce qu'Athénée peut citer Platon sans le critiquer du tout, dans le seul but d'enrichir sa liste de citations sur un sujet donné, et plus large, puisque Athénée peut le critiquer indépendamment de tout argument historique – et en ce sens je crois que son anti-platonisme est très profond et imprègne l'ensemble du texte en dépassant la seule critique historique.

LES FRAGMENTS MÉDICAUX CHEZ ATHÉNÉE

Caroline MAGDELAINE
(Université de Paris IV-Sorbonne)

RÉSUMÉ. – Cette communication se propose d'étudier les fragments médicaux qui parsèment les *Deipnosophistes* d'Athénée. Il s'agit d'abord de voir leur répartition, leur situation à l'intérieur de l'ouvrage et leurs liens avec l'organisation générale du banquet. On s'attache ensuite aux fragments eux-mêmes, à leur contenu et aux auteurs à qui ils sont attribués : il en ressort qu'Athénée n'offre de la médecine qu'un aperçu très parcellaire, souvent répétitif, en liaison étroite avec la thématique du banquet. Enfin, dans les rares cas où cela est possible, l'analyse comparée de quelques fragments et de leurs parallèles tente de répondre à l'un des objectifs de ce colloque : mieux comprendre la technique de la citation chez Athénée.

ABSTRACT. – This paper deals with the medical fragments scattered through Athenaeus' *Deipnosophistae*. As a first step, we shall try to see how they are located and distributed within this work and how they are linked to the general organisation of the banquet. Then we shall examine the fragments themselves, their contents and the authors to whom they are attributed. It is seen that Athenaeus gives only a restricted and repetitive view of medicine, always depending on the symposiacal themes. Finally, by carrying out a comparative analysis of the fragments and of their parallels when it is possible, we shall see if it can give us a better knowledge of Athenaeus' way of using quotations – the major question of this colloquium.

*
* *

Si Athénée, comme le démontre ce colloque, est un témoin exceptionnel pour les fragments d'historiens, il ne l'est pas moins dans d'autres domaines, comme la comédie, l'épopée ou la médecine[1]. Cette dernière occupe une place non négligeable dans les *Deipnosophistes*, à divers titres. Tout d'abord, plusieurs médecins, dont Galien en personne, figurent parmi les convives, signe de la place naturelle qu'un médecin occupe dans ce cercle choisi, au même titre qu'un grammairien ou qu'un homme de lettres[2]. Dans leurs interventions au cours du

[1] Voir déjà, sur la médecine chez Athénée, les études de FLEMMING 2000, CORVISIER 2000 et WILKINS 2002. Nous n'avons malheureusement pas pu avoir accès au mémoire resté inédit de GARCÍA LÁZARO 1982 (les numéros de fragments de cette édition, que nous donnons ci-dessous, sont empruntés à *Ateneo. I deipnosofisti* 2001, qui les indique systématiquement).

[2] La présentation des convives énumère trois médecins, cités à la suite des grammairiens, philosophes et rhéteurs : « Daphnos d'Éphèse, respectable par ses mœurs comme par son art et

banquet, ces personnages mettent largement à profit leurs compétences techniques en illustrant les différents sujets de conversation de multiples références médicales, mais ils ne sont pas les seuls : ainsi, en XIV, 650b, c'est par exemple Ulpien qui, proposant de discuter de tous les sujets pour montrer sa πολυμάθεια, cite, parmi beaucoup d'autres, le médecin Diphilos. La médecine, comme d'autres disciplines, entre dans le champ de l'érudition du πεπαιδευμένος. Au total, près de 200 passages relèvent de ce qu'on peut qualifier de citation ou fragment (allusions, citations de différentes natures et longueurs diverses, paraphrases, etc.). Le témoignage des *Deipnosophistes* est d'autant plus intéressant que les fragments sélectionnés par Athénée n'ont souvent – et même presque toujours – aucun parallèle connu. Dans ce colloque consacré aux fragments des historiens, cette contribution se propose avant tout de fournir des éléments de comparaison sur la façon dont Athénée exploite ses sources dans un autre domaine, afin de déterminer si ses pratiques varient selon la nature des textes qu'il exploite. Elle s'organisera autour de trois points : comment se répartissent les fragments médicaux dans l'œuvre et quelles sont les raisons qui en motivent la sélection ; quelles sont, à grands traits, les particularités de la médecine telle qu'elle apparaît à travers les choix d'Athénée ; enfin, quelles sont les méthodes d'Athénée comme citateur.

I. La place de la médecine dans les *Deipnosophistes* : répartition et sélection

Le premier élément qui frappe à la lecture, outre l'extrême hétérogénéité des fragments médicaux (de quelques mots à plusieurs pages), c'est l'inégalité qui prévaut dans leur répartition au sein de l'ouvrage[3]. Concentrés dans l'Épitomé et le livre III, où figurent les catalogues alimentaires, à raison de quatre, cinq ou même davantage à la page, ils disparaissent presque complètement à partir du livre IV, pour ressurgir à l'occasion de chaque nouveau catalogue, celui des poissons au début du livre VII et au cours du livre VIII, ou encore celui des légumes au livre IX. À deux exceptions près[4], il faut attendre le livre XV pour rencontrer à nouveau des fragments médicaux dans la section des couronnes (à

s'occupant assidument des écrits de l'Académie, puis Galien de Pergame, qui a publié assez d'ouvrages tant de philosophie que de médecine pour surpasser tous ses devanciers, n'étant inférieur pour le style à aucun des classiques, enfin Rufin de Nicée » (I, 1e-f, trad. DESROUSSEAUX). Cette première liste n'est pas exhaustive : si Rufin, inconnu par ailleurs, reste muet dans le banquet tel qu'il nous a été transmis, d'autres médecins interviendront dans la discussion, en particulier Dionysoclès.

[3] On traite ici des fragments suivis, exception faite des remarques lexicographiques qui se bornent souvent à un mot utilisé entre autres par les médecins. Pour un relevé plus détaillé, voir CORVISIER 2000, p. 493.

[4] La première, en XI, 483f, porte sur les excès de boisson ; il s'agit du fameux κωθωνισμός de Mnésithée (= fr. 45 ; voir à ce propos BERTIER 1972, p. 85-86, et WILKINS 2002, p. 188-189) ; la seconde, en XIV, 624a-b, est une citation du *Sur l'enthousiasme* de Théophraste, qui traite des effets thérapeutiques de la musique, et du mode phrygien en particulier, sur la sciatique. Dans ce passage, Théophraste est toutefois cité au même titre qu'Homère et il semble moins s'agir là de médecine au sens strict que de θαύματα.

propos des parfums et des différentes espèces de fleurs qui entrent dans leur composition) et dans celle des parfums[5].

Ce rapide passage en revue montre d'emblée que les fragments médicaux interviennent de façon ponctuelle et localisée, presque toujours dans les catalogues, en liaison avec des considérations diététiques ou hygiéniques portant sur des boissons, des aliments ou des questions médicales au sens large.

La focalisation opérée par Athénée s'explique d'elle-même pour les fragments insérés dans les catalogues d'aliments, en rapport direct avec le thème principal de l'ouvrage, le banquet, et avec l'activité première des convives, manger et boire, les plats présentés alimentant les propos des convives et suscitant des florilèges de citations empruntées à tous les registres. Ce premier mode de sélection, très large, loin de valoir pour la seule médecine, est l'un des principes constitutifs du dialogue dans les *Deipnosophistes*, comme on l'a déjà maintes fois relevé[6].

Pour ce qui concerne les fragments médicaux isolés évoqués ci-dessus (livres XI, XIV et XV), qui ne figurent pas dans des catalogues alimentaires et dont l'insertion peut sembler moins naturelle, on constate, là encore, qu'ils portent tous sur les différentes pratiques qui ont trait au banquet, comme les danses, la musique ou les couronnes. Ce dernier exemple, ou celui des parfums, traité au livre XV, est particulièrement éclairant sur ce qui a retenu l'attention d'Athénée et peut-être sur sa méthode concrète de sélection. En XV, 669c-d, Cynulcus interroge Démocrite sur l'origine des couronnes et sur leur raison d'être. C'est le début d'une nouvelle section, qui passe d'abord en revue les témoignages mythologiques, puis les citations homériques, avant d'en venir à une étiologie médicale de cette pratique, empruntée à un traité du médecin Philonidès, *Sur les parfums et les couronnes* (675a-f), qui retrace l'histoire du vin et de sa progressive maîtrise par les hommes : dans un premier temps, ne sachant pas l'utiliser, ceux-ci le buvaient pur, d'où certains désagréments, dont les maux de tête. Dans cette véritable archéologie de la couronne, un πρῶτος εὑρετής, ayant remarqué que, dans ces circonstances, se tenir la tête à deux mains apporte un certain soulagement, a inventé la couronne, en choisissant le lierre ou le myrte, connus pour leurs effets astringents ou apaisants contre les vapeurs du vin (οἴνων ἀναθυμιάσεις) chez les gens pris de boisson[7]. La conversation se poursuit ensuite sur les parfums. Masurius étale son érudition en citant entre autres un extrait du

[5] Voir XV, 675a-c, 680d, 681b-d, 687d, 688e, 689c, 691f-692a.

[6] Voir LUKINOVICH 1990, p. 265, et ROMERI 2002, p. 321 : «ces discours naissent de la nourriture et se construisent autour de la nourriture.»

[7] XV, 675c (= fr. 1 GARCÍA LÁZARO) : Φιλωνίδης δ' ὁ ἰατρὸς ἐν τῷ περὶ Μύρων καὶ Στεφάνων… φησίν… ἔδει μὲν οὖν βοηθημάτων τοῖς ἐν τῷ πότῳ κεφαλὴν ἐπιθλιβεῖσιν, ἦν δὲ δεσμὸς ἐξ αὐτῶν προχειρότατος καὶ τῆς φύσεως ἐπὶ τοῦτο ὁδηγούσης. ἀλγήσας γάρ τις κεφαλήν, ὥς φησιν Ἀνδρέας, εἶτα πιέσας καὶ κουφισθεὶς εὗρεν κεφαλαλγίας δεσμὸν φάρμακον. τούτῳ οὖν βοηθήματι πρὸς πότους χρώμενοι τοῖς παραπίπτουσι τὴν κεφαλὴν ἐδέσμευον. (…) XV, 675e : διὸ μυρσίνης μὲν στέφανον στύφοντα καὶ τὴν οἴνων ἀναθυμίασιν ἀποκρουόμενον, ἔτι δὲ ῥόδινον ἔχοντά τι καὶ κεφαλαλγίας παρηγορικὸν σὺν τῷ καὶ κατὰ ποσὸν ψύχειν, πρὸς δὲ τοῖς δάφνινον οὐκ ἀλλότριον πότου ἡγητέον.

médecin Hicésius qui préconise la rose et diverses autres plantes pour le banquet[8]. La récurrence dans ces deux passages du mot πότος, qui semble jouer le même rôle que nos «mots-clés» contemporains, explique très certainement pourquoi ces extraits ont été retenus. La même explication vaut sans doute pour un fragment de Philonidès concernant le fait de s'enduire le corps, et plus spécialement la tête, avec du parfum, dont l'humidité combat la chaleur du vin et en dissipe les effets[9]: cette prescription vaut avant tout pour les banquets, avec l'emploi de l'expression ἐν τοῖς πότοις. Sans doute est-il hasardeux de vouloir reconstituer la méthode de travail d'Athénée, mais la présence de πότος dans tous ces extraits est trop systématique pour qu'on n'y voie pas une des causes qui l'ont poussé à retenir le texte, que la source utilisée soit primaire ou secondaire – même s'il est tentant de songer à des ὑπομνήματα thématiques[10]. Quoi qu'il en soit, pour la médecine comme pour les autres domaines, aucun fragment, aucune citation ne s'écarte du thème du banquet ni de son déroulement, les discussions décalquant ses diverses phases et en constituant une imitation, μίμημα, selon le mot utilisé par l'Épitomateur[11].

Les convives d'Athénée, pour reprendre une jolie formule désormais éculée, sont aussi friands de mets que de mots. La lexicographie, le goût des formes rares, la recherche de leurs attestations littéraires constituent l'une de leurs passions prédominantes. Or la langue des médecins, avec son jargon spécialisé, offre par nature une riche matière à ce type de recherche, qu'il s'agisse du lexique végétal ou animal. Plusieurs passages, trop nombreux pour être tous signalés, s'attachent à une forme particulière trouvée chez un médecin. Ainsi, en VII, 304c, une notice consacrée au poisson *hippouros* commence avec Aristote (considérations sur son mode de reproduction), suivi par deux médecins, Dorion et Hicésius: le premier l'appelle κορύφαινα dans son traité sur les poissons, tandis que le second emploie une forme tirée d'une autre déclinaison, ἱππουρεῖς[12]. À propos de la carotte

[8] XV, 689c-d (= fr. 31 GARCÍA LÁZARO): Ἱκέσιος δ' ἐν β΄ περὶ Ὕλης «τῶν μύρων, φησίν, ἃ μέν ἐστιν χρίματα, ἃ δ' ἀλείμματα. καὶ ῥόδινον μὲν πρὸς πότον ἐπιτήδειον, ἔτι δὲ μύρσινον, μήλινον· τοῦτο δ' ἐστὶν καὶ εὐστόμαχον καὶ ληθαργικοῖς χρήσιμον. τὸ δ' οἰνάνθινον εὐστόμαχον ὂν καὶ τὴν διάνοιαν ἀπαραπόδιστον φυλάσσει. καὶ τὸ σαμψούχινον δὲ καὶ ἐρπύλλινον ἐπιτήδεια πρὸς πότον καὶ κρόκινον τὸ χωρὶς σμύρνης πολλῆς. καὶ ἡ στακτὴ δὲ ἐπιτήδειος πρὸς πότον, ἔτι δὲ νάρδος.»

[9] XV, 691f-692a: πρὸς θεῶν, φίλοι, ποία ἡδονή, μᾶλλον δ' ὑοσαλακωνία θαιμάτια μολύνεσθαι, ἐξὸν ταῖς χερσίν, ὥσπερ ἡμεῖς νῦν ποιοῦμεν, ἀρυσαμένους ἀλείφεσθαι πᾶν τὸ σῶμα καὶ μάλιστα τὴν κεφαλήν. φησὶν γὰρ ὁ Φιλωνίδης (= fr. 3 GARCÍA LÁZARO) ἐν τῷ περὶ Μύρων καὶ Στεφάνων τὴν ἀφορμὴν τοῦ τὴν κεφαλὴν ἐν τοῖς πότοις λιπαίνειν ἐντεῦθεν γενέσθαι.

[10] Nous ne reprendrons pas ici le vieux débat consistant à déterminer si Athénée utilise des compilations préexistantes ou s'il travaille de première main. Pour un état de la question récent, voir JACOB 2004b, p. 152-158 en particulier.

[11] I, 1b: καί ἐστιν ἡ τοῦ λόγου οἰκονομία μίμημα τῆς τοῦ δείπνου πολυτελείας. Sur ce jeu de renvois entre mets et discours, voir ROMERI 2002, p. 260-264.

[12] VII, 304e: Δωρίων (= fr. 10 GARCÍA LÁZARO) δ' ἐν τῷ περὶ ἰχθύων κορύφαιναν καλεῖσθαί φησι τὸν ἵππουρον. Ἱκέσιος (= fr. 11 GARCÍA LÁZARO) δ' ἱππουρεῖς αὐτοὺς προσαγορεύει. Si κορύφαινα est répertorié chez Hésychius, *s.v.*, ἱππουρεῖς est un hapax.

(σταφυλῖνος), on signale une autre dénomination, ἀσταφυλῖνον, propre à Dioclès dans son *Hygiène*[13]. Les exemples pourraient être multipliés[14]. Il n'est sans doute pas indifférent de constater que le seul passage des *Deipnosophistes* concernant l'anatomie, atypique car sans rapport direct avec le cours même du banquet, n'est envisagé que sous l'aspect lexicographique, dans une citation tronquée de Cléarque sans aucun intérêt médical, car limitée aux dénominations variées des muscles lombaires (ψόαι) ; par ce biais, quoique atypique par son sujet, ce passage rejoint l'une des thématiques familières du banquet, le goût des mots[15]. On le constate bien vite avec ce type d'exemple, des fragments que leur source oblige à classer comme médicaux ne sont en réalité ni appréhendés ni cités comme tels. En effet, tout contenu proprement médical en est absent ; seul le terme utilisé ou sa forme particulière suscitent l'intérêt des convives. Le corpus des médecins, comme d'autres d'ailleurs, n'a alors pas d'autre fonction que de constituer un réservoir d'informations variées[16]. Retenus pour leur intérêt lexicographique, et non technique, ces fragments dits médicaux manifestent paradoxalement le désintérêt quasi complet d'Athénée pour la médecine en tant que discipline.

Au-delà des affinités thématiques qui lient, comme on vient de le voir, les fragments médicaux à l'ouvrage d'Athénée et qui justifient leur présence, il existe aussi un autre type de motivation pour toute une série de fragments en rapport avec le déroulement même du banquet, au statut et à la fonction un peu différents, qu'on pourrait qualifier de dramatiques ou réflexifs. Il s'agit cette fois des extraits mis dans la bouche des médecins présents au banquet, relevant donc du « discours

[13] IX, 371d (= fr. 199 VAN DER EIJK) : τὸν δὲ σταφυλῖνον Διοκλῆς ἐν πρώτῳ Ὑγιεινῶν ἀσταφυλῖνον καλεῖ. Sur cet hapax avec alpha prothétique, voir le commentaire de VAN DER EIJK *ad loc*., vol. II, p. 384. Voir encore, toujours pour Dioclès, XV, 681b (= fr. 206a VAN DER EIJK), sur la marjolaine : Διοκλῆς δ' ἐν τῷ περὶ Θανασίμων Φαρμάκων· « AMAPAKON, φησίν, ὃν σάμψουχόν τινες καλοῦσιν. »

[14] Voir par exemple la longue notice sur les pommes de pin (κῶνοι) en II, 57b-c, où divers médecins et savants (Mnésithée, Dioclès, Alexandre de Myndos, Théophraste, Hippocrate) sont cités avant tout comme lexicographes : seuls sont mentionnés les divers noms sous lesquels ils parlent de la pomme de pin. Ce n'est qu'en fin de notice (II, 57c-d) qu'interviennent quelques considérations d'ordre diététique, empruntées à Diphilos et Mnésithée. Certes, nous sommes là dans l'Épitomé, mais cette notice est bien représentative du traitement réservé aux curiosités lexicographiques offertes par les médecins tout au long des *Deipnosophistes*. Autre exemple, le melon (πέπων) en II, 68e-f, où sont mêlées lexicographie et remarques diététiques.

[15] IX, 399b (= fr. 72, *FHG* II 324) : Κλέαρχος δ' ἐν δευτέρῳ περὶ σκελετῶν οὕτως φησί· σάρκες μυωταὶ καθ' ἑκάτερον μέρος, ἃς οἱ μὲν ψύας, οἱ δὲ ἀλώπεκας, οἱ δὲ νεφρομήτρας καλοῦσι (var. νευρομήτρας) (« Cléarque, dans le livre II du *Sur les squelettes*, s'exprime ainsi : "les chairs musculeuses de part et d'autre, que les uns appellent *psuai*, les autres *renards*, d'autres *mères des lombes* (var. *mères des nerfs*) "»), à comparer avec le passage parallèle chez Rufus d'Ephèse, *Des noms des parties du corps,* 192 (éd. DAREMBERG-RUELLE, p. 160), à propos des muscles externes du rachis : Κλείταρχος δὲ τοὺς ἔξω κατὰ τῆς ῥάχεως μύας, ψόας, καὶ νευρομήτρας, καὶ ἀλώπεκάς φησι καλεῖσθαι, οὐκ ὀρθῶς (« Clitarque dit que ce sont les muscles externes du rachis qu'on appelle *psoai*, *mères des nerfs* et *renards*, mais il a tort »). Il est clair que la source commune de ces deux passages est un lexicographe.

[16] Les conclusions tirées pour la comédie par SIDWELL 2000, p. 138, s'appliquent aussi parfaitement aux fragments médicaux : l'utilisation de la comédie, loin de refléter un intérêt particulier pour ce genre, « is subordinated to the search for information. The texts are the evidence used to argue points, whether of history or of linguistic usage. »

interne». Plusieurs, on l'a dit, assistent au banquet: Galien, qui, malgré son autorité et son renom, reste ici curieusement discret et n'intervient qu'à deux reprises, qui plus est – anomalie plus étrange encore – sans jamais citer une seule de ses œuvres[17]; Dionysoclès et Daphnos, inconnus par ailleurs, qui prennent souvent la parole pour revendiquer leur spécificité technique, parfois en se distinguant des γραμματικοί[18]. Sans doute par souci de vraisemblance dramatique, ils apparaissent comme les principaux pourvoyeurs de fragments médicaux, qui s'étendent parfois sur plusieurs pages. Or, si l'on examine les moments où ces médecins prennent la parole en tant que spécialistes, on s'aperçoit que ceux-ci coïncident avec les principales phases du banquet. C'est sans doute le cas dans l'Épitomé, en II, 45b-c, quand on apporte les boissons, et en II, 53c, quand on s'interroge sur le moment où il faut servir les friandises apéritives, les τραγήματα, passages sans doute dus à des médecins si l'on en juge par leur parenté avec les tirades qui, dans les livres suivants, leur sont attribuées avec certitude. C'est plus clair à partir du livre III, dès lors que le texte transmis n'est plus altéré. Ainsi, en III, 115c, Galien intervient au moment où les pains sont apportés, simultanéité bien soulignée par Athénée (μελλόντων ἡμῶν ἐφάπτεσθαι τῶν ἄρτων), et interrompt avec autorité le banquet (οὐ πρότερον, ἔφη, δειπνήσομεν, ἕως ἂν καὶ παρ᾽ ἡμῶν ἀκούσητε). Suit une monographie de deux pages sur les pains et les farines, composée de citations de Diphilos, Philistion, Andréas et Mnésithée, puis le banquet reprend son cours en 116a seulement, moment là encore bien marqué: μετὰ τὰς τοσαύτας διαλέξεις ἔδοξεν ἤδη ποτὲ καὶ δειπνεῖν. De la même façon, en III, 120b, lorsque certains convives éprouvent l'envie de boire après le *tarichos* (ἐσθιόντων δ᾽ ἡμῶν τὸ τάριχος καὶ πολλῶν ὁρμὴν ἐχόντων ἐπὶ τὸ πιεῖν), Daphnos interrompt le banquet d'un mouvement solennel (ἀνατείνας τὼ χεῖρε) pour se lancer dans quatre pages de considérations médicales sur les avantages ou les désagréments de l'ordre relatif du boire et du manger, tirade indigeste, semble-t-il, pour les convives assoiffés, si l'on en juge par la réaction de Cynulcus: ce dernier, dans une satire du lexique médical, réclame un vin doux (*decocta*) pour faire passer (ἀποκλύζεσθαι, litt. «se laver») tous ces propos «salés» ou «amers» (ἁλμυροὺς λόγους), intervention qui, à son tour, déclenche la fureur d'Ulpien, qui, outré qu'on puisse employer un terme latin comme *decocta*, poursuit la métaphore médicale en menaçant de rentrer chez lui car il est incapable de «digérer» (πέττειν) tous ces discours[19]. On retrouve des épisodes similaires en

[17] Sur la figure de Galien chez Athénée, voir entre autres WILKINS 2002, p. 186-187, et, tout récemment, BOUDON-MILLOT 2007, T 2, p. LXXXIII-LXXXV.

[18] Ils prétendent souvent apporter à leurs compagnons de table, en tant que spécialistes, les enseignements de l'art médical. Voir par exemple la scène de III, 116d, où le médecin Dionysoclès laisse le soin de résoudre l'attribution de vers sur le τάριχος aux autres convives (ὑμῶν τῶν δοκιμωτάτων γραμματικῶν), tandis que lui leur dira sur le sujet τὰ τῆς τέχνης. De même, en VIII, 359d, Daphnos se distingue lui-même des γραμματικῶν παῖδες.

[19] Comme on l'a déjà souvent dit, un tel passage montre bien que l'enjeu du banquet est aussi bien la digestion des mets que celle des mots. Cf. aussi IV, 159e, où Cynulcus, vexé de ne pas être applaudi, en conclut que les convives n'ont pas faim, troublés par un interminable développement sur les lentilles qu'il qualifie de «diarrhée verbale» (ἐπειδὴ οὗτοι… ὑπὸ λογοδιαρροίας ἐνοχλούμενοι μὴ πεινῶσιν).

VII, 330c-d, après la section consacrée aux poissons[20], ou encore en VIII, 355a-358c, quand Daphnos interrompt une nouvelle fois le banquet au moment de passer au δεῖπνον[21]. Même s'ils se rattachent aussi, d'une certaine façon, à des considérations diététiques, ces passages, parmi les plus longs et les plus riches des fragments médicaux transmis par Athénée, s'écartent des catalogues classiques pour s'intéresser plutôt à la façon de consommer les aliments (dans quel ordre, dans quelles conditions, etc.). Les médecins, à chaque nouvelle phase du banquet, jouent donc auprès des autres convives le rôle de conseillers et d'informateurs, fournissant pour ainsi dire le mode d'emploi des aliments ou boissons servis au fur et à mesure, à la manière de l'Éryximaque platonicien. La nature de ces fragments diffère de celle des fragments lexicographiques, ou des « fragments-catalogues », dans la mesure où ils doivent être suivis d'application immédiate dans le cours même du banquet, pour en assurer la poursuite dans de bonnes conditions : il s'agit de bien « digérer » (les mets mais aussi les mots comme le dit Ulpien) pour pouvoir continuer, et les médecins, à grand renfort de citations, sont là pour éclairer les profanes sur les erreurs à éviter. À ce titre, ces fragments assument une véritable fonction dramatique, en participant à la mise en forme du banquet, en permettant sa poursuite et, d'une certaine façon, en le structurant. Ainsi, malgré l'apparence d'accumulation désordonnée que l'on ressent parfois à la lecture, les fragments médicaux obéissent bien à une double motivation, puisqu'à l'affinité thématique déjà signalée (aliments, boissons, pratiques en liaison avec le banquet) s'ajoute ici une fonction dramatique (permettre la poursuite du banquet et en garantir le bon déroulement selon les normes médicales). Certains fragments peuvent même s'interpréter comme un commentaire ironique sur le cours du banquet. Ainsi le fragment isolé du livre XI, déjà évoqué[22], paraît incongru dans cette section consacrée aux coupes : il s'agit d'un long extrait de Mnésithée qui donne une justification médicale aux excès épisodiques de vin (considérés comme une forme de purge radicale) et fournit aussi quelques conseils pour ceux qui ont dépassé le seuil critique. Or ce passage prend tout son sel lorsqu'on songe que le συμπόσιον a commencé au livre précédent : les convives sont les premiers concernés par le contenu de ce fragment, qui, à une bénédiction médicale inattendue des beuveries, ajoute le « mode d'emploi » pour en surmonter les excès. Le même type de commentaire

[20] Avec le même jeu sur nourriture et discours : « rassasiés » (πεπληρωκότες) à l'issue du catalogue des poissons, Timocrate et Athénée doivent accorder quelque attention à leur corps, afin de pouvoir sans encombre se nourrir (σιτεῖσθαι) de la suite. Cf. aussi VIII, 354d : διὰ τὴν πολλὴν τῶν λόγων ἑστίασιν. Sur cette idée de « festin de discours », voir ROMERI 2002, p. 265-267.

[21] VIII, 355a : καὶ μελλόντων ἤδη δειπνεῖν ἐπισχεῖν ἐκέλευσεν ὁ Δάφνος (« et alors que nous nous apprêtions à dîner, Daphnos nous ordonna de nous arrêter »). Insatisfait par ce qui a été dit jusque là sur les poissons car les « fils des Asclépiades » n'y ont pas occupé à ses yeux une place suffisante, Daphnos aligne ensuite une dizaine de pages d'extraits médicaux, avant de déclarer en 358c : ταῦτα καὶ παρ' ἡμῶν ἔχετε, ἄνδρες φίλοι, ὀψωνησάντων κατὰ δύναμιν τὴν ἑαυτῶν ὑγιεινῶς (« Voilà pour vous, chers amis, quelques provisions de bouche de notre part, faites, autant que nous le pouvions, dans le souci de la santé »), où sont assimilés, une fois de plus, nourriture et discours.

[22] Voir n. 4.

serait possible pour le passage du livre XV sur les parfums[23], qui décrit les bénéfices des frictions de parfum sur la tête pour dissiper les effets du vin au moment précis où les convives accomplissent cette action (l'incise ὥσπερ ἡμεῖς νῦν ποιοῦμεν souligne bien le parallèle entre la citation et le déroulement du banquet). Paradoxalement, malgré le caractère austère et monotone, comme on va le voir, de la plupart des fragments médicaux, la dimension littéraire n'en est pas absente : Athénée en joue dans ces va-et-vient constants entre citation médicale et trame narrative du banquet. À cet égard, les fragments médicaux de ce type constituent tout au long de l'ouvrage un des multiples « réseaux » qui le structurent[24].

Mais, pour en revenir à la question de la sélection des fragments par Athénée, la conclusion reste identique : tous, sans exception, concernent le déroulement du banquet. L'étroitesse de ce critère de sélection explique la nature très particulière de la médecine dans les *Deipnosophistes*.

II. Une médecine de banquet

La médecine, chez Athénée, présente une physionomie atypique en raison des passages sélectionnés par l'auteur, exclusivement concentrés sur le thème du banquet, à tel point qu'on pourrait la qualifier de « médecine de banquet ». Son originalité première réside dans le choix opéré par Athénée au sein même du corpus médical.

A. Les médecins

Sans doute n'est-il pas utile de trop longtemps s'attarder sur ce point, dans la mesure où il a déjà été traité[25]. Si on prend l'ordre chronologique, on commence, sans surprise, avec le médecin par excellence, le père de la médecine, Hippocrate, qualifié de ἱερώτατος (seul jugement de valeur porté sur un médecin) et cité cinq fois, ce qui est peu finalement pour une œuvre d'une telle ampleur. Pour le IVe siècle av. J.-C., Athénée recourt aux représentants les plus célèbres de la médecine du temps, Dioclès (une vingtaine de citations), Praxagoras de Cos (6), Mnésithée (17), Philistion (2), auxquels s'ajoute le plus obscur Euénor, élève de Praxagoras ; en revanche, plus on avance dans le temps et plus il s'écarte du « canon » médical habituel. Ainsi, pour le IIIe siècle av. J.-C., Hérophile, l'illustre médecin alexandrin, n'est pas cité, au profit d'un dogmatique bien oublié, Dieuchès, ou de deux hérophiléens plus tardifs et moins célèbres, Andréas, médecin personnel de Ptolémée IV Philopatôr[26], et Apollonios Mys, actif au Ier

[23] Cité à la n. 9.

[24] Pour ce type de réseaux narratifs, voir par exemple ROMERI 2004 pour Platon, avec évidemment d'autres enjeux que ceux des extraits médicaux.

[25] Voir FLEMMING 2000, p. 477-478, avec les notes *ad loc*., ainsi que WILKINS 2002, p. 184-186.

[26] Voir VON STADEN 1989, section XI, p. 472-477.

siècle av. J.-C.[27]. Il en est presque de même pour le contemporain d'Hérophile Érasistrate, le plus grand anatomiste de son temps, cité quatre fois seulement, et autant pour ses traités médicaux que pour… un ouvrage de cuisine ! En revanche, deux de ses suiveurs sont mentionnés bien plus souvent, Ménodore, qu'Athénée semble être le seul à citer[28], et surtout Hicésius (Ier siècle av. J.-C.), avec plusieurs dizaines de fragments[29]. De la même façon, Athénée recourt abondamment à Diphilos de Siphnos, médecin du roi macédonien Lysimaque, cité près de 40 fois, mais dont on ne sait rien et qu'on ne connaît que par les *Deipnosophistes*. S'il mentionne bien Praxagoras, il évoque aussi deux de ses disciples bien moins célèbres, Phylotime (ou Philotime) et Plistonicus, actifs au IIIe siècle av. J.-C.[30] Enfin, Athénée cite également, pour le Ier siècle av. J.-C., Héraclide de Tarente (six mentions)[31] et le presque inconnu Philonidès (quatre allusions), mais jamais la figure majeure de l'époque, Asclépiade de Bythinie, passé à la postérité comme le fondateur de la secte méthodique, ni Rufus, ni Soranos. C'est bien sûr un choix délibéré qui porte Athénée sur ces textes mineurs ou méconnus, et non l'impossibilité d'accéder aux textes (rappelons qu'Hérophile ou Érasistrate, les deux médecins les plus célèbres de l'époque hellénistique, ont tous deux exercé à Alexandrie). Ses références médicales s'arrêtent au Ier siècle av. J.-C.: il s'agit donc d'un savoir d'antiquaire, d'autant plus étonnant que Galien figure au nombre des convives. Mais, on l'a dit, celui-ci ne cite aucun de ses ouvrages et, lorsqu'il s'exprime, l'éventail de ses références est curieusement identique à celui des autres médecins, personnages fictifs, tel Daphnos. On notera en particulier que Galien, chez Athénée, cite Diphilos, ce qu'il ne fait jamais dans les œuvres que l'on connaît, et pour cause, puisque Athénée est le seul à avoir conservé des traces de ce médecin; en fait, par l'éventail des auteurs mentionnés, le Galien d'Athénée ne se distingue guère de Daphnos. Ce décalage, tout comme la coupure temporelle entre les fragments cités et l'époque d'Athénée, laisse supposer que ce dernier utilise une source intermédiaire, différente des doxographies médicales habituelles, qui pourrait avoir le banquet comme sujet[32].

B. Les œuvres citées

Si le choix d'Athénée est original par l'indifférence qu'il manifeste envers certaines autorités canoniques au profit de médecins mineurs, indifférence plus nette au fur et à mesure qu'on avance dans le temps, on peut en dire autant des œuvres citées, à tel point qu'Athénée est souvent le seul à nous en avoir transmis le titre. S'il est impossible d'en juger pour les médecins dont il est la source

[27] Voir VON STADEN 1989, section XXIII, p. 540-554.

[28] Peut-être identique au Ménodore qui a donné son nom à une potion contre la phtisie citée par Galien dans le *De comp. med. sec. locos,* VII, 3 (éd. KÜHN XIII, 64).

[29] Sur Hicésius, voir GOUREVITCH 2000, p. 483-491.

[30] Voir les fragments réunis par STECKERL 1958, p. 108-123 et p. 124-126.

[31] Sur ce médecin, voir maintenant GUARDASOLE 1997, plus particulièrement p. 255-264 pour la partie diététique, connue exclusivement grâce aux citations d'Athénée.

[32] Voir sur ce point FLEMMING 2000, p. 476. Pour WELLMANN 1900, p. 349 et 366, cette source serait Héraclide de Tarente.

unique, en revanche, pour les autres, la sélection opérée frappe par son caractère univoque : Hippocrate est cité pour *Régime des maladies aiguës* et quelques très brefs fragments d'*Airs, eaux, lieux* portant sur les qualités de l'eau. De Dioclès ne sont mentionnés que deux ouvrages, l'un mineur (*Sur les poisons mortels*), l'autre général (*L'Hygiène*), au détriment de ses ouvrages de thérapeutique, bien plus célèbres. Pour Mnésithée, de la même façon, se trouvent cités le *Sur les aliments* et la *Lettre sur le « beaucoup boire »*, mais rien de son traité de pathologie ; le cas le plus significatif est sans conteste Érasistrate, cité pour sa *Pratique générale* et son traité de cuisine (Ὀψαρτυτικός). Héraclide de Tarente, avec son Περὶ συμποσίου, Phylotime, avec son Περὶ τροφῆς, Hicésius, avec son Περὶ ὕλης, et Diphilos, avec son traité Περὶ τῶν προσφερομένων τοῖς νοσοῦσι καὶ τοῖς ὑγιαίνουσι, sont clairement cités comme auteurs d'ouvrages touchant à la diététique ou plus largement aux questions médicales. Il en est de même pour Philonidès (Περὶ Μύρων καὶ Στεφάνων) et pour Apollonios (Περὶ Μύρων), connu par ailleurs comme un grand pharmacologue, qui sont évoqués pour leurs traités sur les parfums et/ou les couronnes, là encore des matières médicales au sens large, liés à la thématique symposiaque.

Comme on le voit, l'essentiel tourne autour des préoccupations du banquet et, à s'en tenir à Athénée, on rangerait volontiers chacun de ces médecins parmi les représentants de la médecine diététique, ce qui ne correspond guère à la réalité pour ceux dont le reste de l'œuvre est connu par des témoignages extérieurs. Athénée élimine des pans entiers de la médecine, parce qu'ils sortent de ses préoccupations immédiates : la diététique éclipse d'autres domaines comme l'anatomie, la physiologie, la thérapeutique ; par ailleurs, la médecine, en tant que science ou discipline, ne suscite aucune discussion de fond chez les convives[33]. Malgré l'intérêt des textes qu'il a préservés, la plupart du temps des passages sans parallèle, il faut avouer qu'il ne nous donne qu'une vision très parcellaire de la médecine grecque qu'il serait bien hasardeux de tenter de reconstituer à partir de ce qu'il nous en dit[34].

C. Les citations retenues

Si maintenant on passe des ouvrages eux-mêmes à ce qui en est retenu par Athénée, c'est-à-dire aux citations elles-mêmes, pour la plupart concentrées dans les catalogues alimentaires, plusieurs constatations s'imposent.

[33] En cela, Athénée se distingue de l'autre grand représentant de la médecine de banquet qui accorde une large place aux questions médicales, Plutarque, comme l'a bien noté FLEMMING 2000, p. 479 : Plutarque aborde des questions générales comme le vieillissement, la nature des femmes, etc., et les traite en recourant aux auteurs de référence, tandis qu'Athénée se cantonne à des sujets plus ponctuels et modestes, comme les aliments ou les boissons. Sur Plutarque et Athénée, voir également WILKINS 2002, p. 182, qui relève aussi l'intérêt exclusif des médecins d'Athénée pour la diététique.

[34] Une telle « distorsion » n'est pas rare chez Athénée et peut être par exemple comparée au cas de Polybe dans les *Deipnosophistes* : en se limitant aux citations d'Athénée, on serait dans l'incapacité de deviner le véritable sujet de son ouvrage (voir sur ce point WALBANK 2000, p. 161-169, et JACOB 2004b, p. 155).

En premier lieu, les fragments sont de nature variée et présentent tous les types possibles : allusion vague, paraphrase, un mot, une forme ou un membre de phrase pour les rubriques lexicographiques, des phrases ou des paragraphes parfois de grande ampleur (20 ou 30 lignes) présentés au style direct ou indirect. On retrouve, pour la médecine, la même variété que dans d'autres domaines. Il n'y a donc, sur ce point, aucune spécificité médicale.

Deuxième point : les citations s'enchaînent le plus souvent les unes aux autres, reliées simplement par la particule δέ, dans des groupements (*clusters*) assez semblables entre eux par leur composition, où Diphilos et Hicésius se taillent la part du lion. Cette accumulation de fragments d'auteurs variés aboutit parfois à des séquences médicales de très grande ampleur qui peuvent s'étendre sur plusieurs pages : ainsi sur les eaux, en II, 45d-46d, avec les témoignages d'Hippocrate, Posidonios, Alexis, Hippocrate à nouveau, Dioclès, Praxagoras et Euénor ; sur les poissons, en VIII, 355a-358c, qui représentent sept pages dans l'édition Kaibel, composées de citations de Diphilos et Mnésithée parfois fort longues, etc.[35].

Troisième constat : ces sections médicales se rencontrent majoritairement, comme on l'a dit, dans les nombreux catalogues alimentaires des *Deipnosophistes*, inspirés sans doute du modèle hippocratique donné dans le livre II du *Régime*, premier exemple conservé de ce type de littérature[36]. Ces notices se présentent sous forme de « fiches » par produit, avec elles-mêmes, pour les plus développées et les plus complètes, une organisation récurrente assez stable : viennent d'abord des témoignages littéraires sur les attestations du mot (Homère, la comédie), puis dans un second temps une partie plus « scientifique », avec les naturalistes, Aristote ou Dorion pour les animaux et les poissons[37], Théophraste pour les plantes, et enfin les médecins, suivis, éventuellement, des cuisiniers[38]. Si le groupement avec les naturalistes, scientifiques eux aussi, ne surprend pas, il est plus curieux de constater que les médecins voisinent souvent avec les cuisiniers, ou même se trouvent cités comme cuisiniers, par exemple en XII, 516c, à propos

[35] On notera que ces sections médicales, quoique le plus souvent homogènes, intègrent parfois des citations poétiques (comme pour le passage sur les eaux évoqué à l'instant) ou d'auteurs non médicaux. Ainsi, en II, 52d-e, l'explication de l'étonnante résistance au vin chez le médecin de Drusus, fils de Tibère, qui avalait au préalable quelques amandes amères comme « antidote », est tirée des *Propos de table* de Plutarque (624c-d) et la citation de teneur médicale (amertume de l'amande desséchante, qui absorbe l'humidité du vin) reprend textuellement l'hypothèse formulée par Plutarque sur ce cas étrange. Les considérations médicales ne sont donc pas l'apanage des seuls « vrais » médecins. Précisons, toutefois, que ce passage est considéré comme douteux par Kaibel (cf. apparat *ad loc*.).

[36] On peut d'ailleurs s'étonner de l'absence de ce modèle canonique chez Athénée, qui préfère recourir à Diphilos et Hicésius.

[37] Par une affinité thématique avec les naturalistes et botanistes, les médecins sont eux aussi parfois cités pour les classifications d'espèces qu'ils proposent, en particulier Dioclès (par exemple en II, 61c ; 68d-e ; 105b), dans des passages par conséquent dépourvus de contenu strictement médical.

[38] Un exemple significatif parmi des centaines : en VII, 282b-e, la notice sur le serran (ἀνθίας) fait se succéder Épicharme, Ananius, Aristote, Dorion, Hicésius et encore Aristote. L'ordre peut évidemment varier.

de la sauce lydienne appelée καρυκή[39], où Érasistrate[40], Dioclès[41] et Philistion sont mentionnés comme auteurs d'ouvrages culinaires, ou encore en VII, 324a, à propos de l'ὑπόσφαγμα, préparation complexe à base de viande, sang, miel, fromage, cumin, etc., où Érasistrate est cité comme auteur culinaire avec deux authentiques représentants de cette discipline, Glaucos et Archestratos[42]. Cuisine et médecine, pour Athénée, ne semblent pas vraiment se différencier, ce qui se comprend dans la mesure où il évacue les aspects théoriques et techniques de la médecine, qui la fondent comme science, au profit de sa dimension la plus pratique, la diététique, point par lequel elle peut se rapprocher de la cuisine. À l'inverse, Athénée multiplie les citations de cuisiniers érudits ou « scientifiques », ce qui réduit l'écart entre les deux domaines[43]. Le choix même des fragments médicaux et les groupements qu'Athénée fait avec d'autres disciplines donnent de la médecine une certaine vision, qui renvoie, même à son corps défendant, au vieux débat sur le statut de la médecine et sur sa position face à la cuisine (domaine du savoir-faire et de la pratique), question déjà abordée dans le *Corpus hippocratique* et chez Platon[44].

Enfin, la partie proprement « médicale » de ces notices présente, elle aussi, des éléments récurrents qui induisent une certaine monotonie, renforcée encore par l'écrasante domination des deux médecins, Hicésius et Diphilos, à qui reviennent la majorité des fragments. En effet, l'un comme l'autre se caractérisent par un style très simple, pour ne pas dire sommaire, car, du moins dans la présentation qu'en donne Athénée, ils s'attachent, pour chaque aliment, à énumérer ses qualités ou défauts selon les mêmes critères, exprimés avec des termes presque toujours identiques, très souvent au comparatif, afin de dégager la valeur relative des aliments les uns par rapport aux autres. Les points privilégiés qu'ils distinguent se résument pour l'essentiel à quelques rubriques[45] : la facilité des aliments à être digérés ou éliminés[46] ; leur pouvoir nutritionnel[47] ; leur goût[48] ; la

[39] Sur cette spécialité lydienne, voir HARVEY 1995, p. 277, et DALBY 1996, p. 106-107.

[40] Fr. 290 GAROFALO. Pour cette sauce, voir GAROFALO 1988, p. 172.

[41] Fr. 234 VAN DER EIJK. Toutefois, sur Dioclès comme auteur de livres de cuisine et les doutes que suscite ce passage, voir VAN DER EIJK 2000, commentaire *ad loc*., II, p. 410.

[42] Fr. 291 GAROFALO. Sur la sauce elle-même, voir DALBY 1996, p. 110 et 162.

[43] Voir par exemple en IX, 377f, la présentation d'un cuisinier comme μέγας… σοφιστὴς καὶ οὐδὲν ἧττων τῶν ἰατρῶν εἰς ἀλαζονείαν.

[44] Voir en particulier *Ancienne médecine*, ch. 3, qui fait de l'invention de la cuisine la première phase de la découverte de la médecine, et le *Gorgias* de Platon, 500e-501a, qui dénie à la cuisine le statut d'art (τέχνη) au profit de celui d'empirie (ἐμπειρία) car elle ne réfléchit pas sur ses causes.

[45] GOUREVITCH 2000, p. 486-490, les a déjà bien dégagés pour Hicésius, mais on peut élargir ses conclusions à Diphilos.

[46] Les aliments sont classés en lourds ou légers, faciles ou difficiles à digérer (εὐστόμαχος-κακοστόμαχος, εὐοικονόμητος-δυσοικονόμητος), produisant des sucs bons ou mauvais (εὔχυλος-κακόχυλος-πολύχυλος), faciles ou difficiles à éliminer (εὐέκκριτος-δυσέκκριτος), élément important dans l'optique des résidus, sources de maladies.

[47] Avec des adjectifs comme τρόφιμος, πολυτρόφιμος, ὀλιγότροφος, ἄτροφος, etc.

[48] Sont notés la douceur ou l'âpreté, et surtout le plaisir gustatif que donne l'aliment, ou son absence (εὔστομος, εὐστομία, ἄστομος).

variation des qualités premières selon le type de cuisson[49]; plus rarement, des effets secondaires, par exemple sur la vue, mais surtout leur action aphrodisiaque, qui peut être à considérer pour l'après-banquet[50].

Chacun de ces points, bien entendu, intéresse au premier chef les participants à un banquet, et relève autant de la gastronomie que de la médecine à proprement parler, les considérations médicales rapportées par ces fragments restant à un niveau très élémentaire et se rangeant à chaque fois dans des catégories simples, qui fonctionnent en opposé. Nous voilà ramenés, une fois de plus, à travers ces notions à coloration médicale comme la digestion, les résidus et les évacuations, au banquet lui-même et à sa thématique[51].

Maintenant que la physionomie générale des fragments médicaux dans les *Deipnosophistes* a été mise en lumière, il reste à juger d'Athénée comme citateur, ce qui constitue l'un des principaux enjeux de ce colloque.

III. Athénée citateur

Depuis l'article fondateur de K. Zepernick[52], qui ne traite pas des fragments médicaux, on s'interroge sur la fiabilité d'Athénée dans ses citations. L'une des rares études consacrées aux extraits tirés de la prose scientifique – mais très ponctuelle car limitée aux citations de Théophraste portant sur les champignons –, aboutit à des conclusions sévères sur la confiance qu'on peut accorder à Athénée[53]. Juger de la technique de citation d'Athénée et de sa fiabilité comme témoin est loin d'être une tâche facile pour le domaine médical, dans la mesure où Athénée, comme on l'a vu, sélectionne des auteurs et des œuvres qui, pour nous, restent presque toujours des inconnus. Les éléments de comparaison manquent la plupart du temps. Seul un examen d'après Athénée lui-même pourra apporter quelques éléments.

[49] Selon que l'aliment est rôti, bouilli, assaisonné, non assaisonné, etc., ce qui accentue encore le rapprochement entre cuisine et médecine. Voir, par exemple, la notice sur la rave ronde (γογγυλίς) en IX, 369d-e (= fr. 18-19 GARCÍA LÁZARO), qui, selon Diphilos, se digère mieux quand elle est grillée (ὀπτωμένη), est amincissante quand elle est séchée (ταριχευομένη), et ce surtout lorsqu'elle est cuisinée à la moutarde.

[50] Voir par exemple en II, 64b, la rubrique sur l'oignon empruntée à Diphilos (= fr. 10 GARCÍA LÁZARO) ou encore celles sur les poulpes en VII, 316c et sur la carotte en IX, 371b (Dioclès).

[51] On notera que les effets thérapeutiques des aliments, leurs actions sur certaines affections ou, à l'inverse, les indications sur les risques qu'ils peuvent créer sont absents de ces notices, ce qui les distingue fondamentalement des catalogues qu'on peut trouver chez Galien ou Dioscoride qui, certes, mentionnent les effets des divers aliments sur la digestion, mais ne se limitent pas à cela, à l'inverse d'Athénée. Ce dernier semble, dans les modèles dont il disposait, avoir conservé les seuls éléments en rapport avec le contexte symposiaque.

[52] ZEPERNICK 1921. Voir aussi, pour les citations et les diverses « stratégies de recontextualisation » mises en œuvre par Athénée, l'étude générale de JACOB 2004b, p. 152-155.

[53] Voir SHARPLES & MINTER 1983, p. 156, qui concluent ainsi : « In general, it seems that some of the differences between Athenaeus and Theophrastus are errors from careless quotation and perhaps also from over-compression ; elsewhere the variation may be a deliberate and conscious reflection of the particular interests of the Athenaeus passage ». Dans son étude sur les médecins dans les *Deipnosophistes*, FLEMMING 2000 n'aborde pas la question de la fiabilité des citations.

A. Indications externes

Si l'on commence par regarder les éléments de présentation externes donnés par Athénée, c'est-à-dire en premier lieu les noms et les titres des ouvrages cités, on constate sur ce point un léger flottement, étonnant au regard du soin qu'il consacre pourtant d'habitude à noter ce type d'indications. Ainsi, Phylotime est-il parfois appelé Philotime (VIII, 355a); en XV, 680d, le médecin Andron se confond sans doute avec Andréas, plusieurs fois mentionné. Un même ouvrage peut être cité sous des titres différents. Ainsi, pour Hippocrate, *Régime des maladies aiguës* est appelé Περὶ διαίτης en II, 45e-f et Περὶ Πτισάνης en II, 57c, titre qu'Athénée présentait comme variante dans le passage précédent, avec d'autres[54]; *Airs, eaux, lieux* apparaît une fois sous la dénomination Περὶ τόπων (II, 46c), une autre sous celle de Περὶ ὑδάτων (II, 46b). L'ouvrage de Dioclès est cité tantôt sous le titre Ὑγιεινά, tantôt sous celui de Τὰ πρὸς Πλείσταρχον Ὑγιεινά (VII, 320d)[55] ou encore, en abrégé, Τὰ πρὸς Πλείσταρχον (VII, 324f). Quant à Diphilos, son Περὶ τῶν προσφερομένων τοῖς νοσοῦσι καὶ τοῖς ὑγιαίνουσι est cité dans l'ordre inverse en XIV, 650b. Enfin, si l'on compare Athénée à des témoignages extérieurs, par exemple, pour Mnésithée, le Περὶ ἐδεστῶν semble ne faire qu'un avec l'ouvrage que Galien connaît comme le Περὶ ἐδεσμάτων[56]. Ces petites inexactitudes, conformes à l'usage des anciens, et peut-être dues aussi à l'inattention des copistes, quoique vénielles, peuvent laisser planer un doute pour tous les cas où Athénée est notre seul témoin.

B. Consultation directe ou indirecte?

S'il n'est pas question ici d'élucider ce problème fort débattu ni de déterminer si Athénée travaille de première ou de seconde main, certaines observations sont néanmoins possibles à partir d'études ponctuelles.

Ainsi, un examen de l'ensemble des citations du médecin Praxagoras montre qu'Athénée n'en a pas une connaissance directe. Elles relèvent toutes en effet de la paraphrase vague, introduite par des formules du type ὡς + verbe, dont K. Zepernick a montré qu'elles accompagnaient des paraphrases, où, à défaut de la lettre, le sens général est préservé[57]: «comme le disent Dioclès et Praxagoras» en I, 32d, «Praxagoras dit la même chose (que Dioclès)» en II, 46d, «comme le disent Praxagoras et Phylotime» en XV, 687f, à propos de la théorie situant l'âme dans le cœur, dont la source peut être une doxographie ou tout simplement relever de la culture générale de l'époque; enfin, la dernière mention, en III, 81c,

[54] Cf. II, 45e-f: ὡς Ἱπποκράτης ἐν τῷ περὶ διαίτης φησίν, ὅ τινες μὲν ἐπιγράφουσι περὶ ὀξέων [νόσων], οἳ δὲ περὶ πτισάνης, ἄλλοι δὲ πρὸς τὰς Κνιδίας γνώμας («comme le dit Hippocrate dans le *Sur le Régime*, que certains intitulent *Sur les maladies aiguës*, d'autres *Sur la Ptisane*, d'autres encore *Contre les Sentences cnidiennes*»). Sur ces différentes dénominations et leurs survivances dans les manuscrits conservés, voir JOLY 1976, p. 14.

[55] C'est là le seul titre connu par Galien (voir éd. KÜHN VI, 455 et 510).

[56] Voir *De alim. fac.* II, 59, *CMG* V 4, 2, p. 321, 21.

[57] ZEPERNICK 1921, p. 318-319. Voir, dans ce volume, la contribution de Dominique LENFANT, qui arrive à des conclusions identiques à propos d'Hérodote (p. 48-51).

concerne l'humeur appelée «translucide» (ὑαλώδης) par Praxagoras, connu pour sa subdivision des humeurs en dix classes, détail issu sans doute d'un lexique.

Le cas est différent avec Dioclès, plusieurs fois cité au style direct, dont une fois longuement (en II, 56b, sur les amandes), ce qui laisse supposer une consultation de première main. Toutefois on constate qu'il est le plus souvent mentionné pour des énumérations (de légumes, de coquillages, de poissons, etc.[58]), ou pour signaler que tel aliment se trouve mentionné chez lui[59], ou encore à propos de dénominations particulières ou de termes rares qu'il emploie[60], parfois en association avec Speusippe, le neveu de Platon, auteur d'un ouvrage intitulé *Les Semblables* (Τὰ ὅμοια), répertoire d'espèces animales ou végétales proches les unes des autres (VII, 301c, 319b et 329e-f). Ce type d'indications provient sans nul doute de lexiques préexistants.

Certains médecins sont cités secondairement à l'intérieur même des *Deipnosophistes*: en XV, 675c, un fragment d'Andréas semble lui-même faire partie d'une citation attribuée à Philonidès; un peu plus loin, en 680d, toujours à propos du même Andréas (cette fois dénommé Andron), il est précisé que la citation vient du *Lexique des historiens* de Parthénios[61].

L'utilisation d'intermédiaires, que laisse de toutes façons soupçonner le fossé temporel qui sépare Athénée des fragments rapportés, devrait se traduire, même s'il est difficile d'en juger, par des distorsions entre l'original et la citation qu'on lit chez Athénée.

C. Style direct et indirect

Une autre façon de juger de la qualité d'Athénée comme citateur consiste à comparer les citations selon leur nature, style direct ou indirect, en s'appuyant sur l'analyse des formules introductives et en partant du présupposé – vérifié sur les auteurs pour lesquels existe un parallèle, comme Hérodote ou Xénophon – qu'une citation au style direct devrait être plus fidèle à l'original qu'une citation au style indirect, celle-ci induisant par force des modifications syntaxiques quand elle est donnée sous forme d'infinitive. L'examen portera cette fois sur Phylotime et Diphilos.

Les fragments attribués à Phylotime constituent un petit corpus de quatre citations, dont trois au style direct (II, 53f; III, 79a-e; III, 81b) et une au style indirect (III, 82f). Les trois premières manifestent d'évidentes parentés dans le vocabu-

[58] Voir par exemple II, 61c; III, 86b-c; VII, 305b.

[59] Voir par exemple VII, 319b; VII, 320d; VII, 326a; VII, 329f.

[60] Voir par exemple II, 57b (πιτυίνα); III, 120d (σίσαρον); IX, 371d et XV, 681b, déjà cités ci-dessus (n. 13).

[61] XV, 680d-e: ΑΚΙΝΙΝΟΙ · Στέφανοί τινες καλοῦνται οὕτως οἱ τῆς ἀκίνου τοῦ φυτοῦ πλεκόμενοι, ὥς φησιν Ἀνδρων ὁ ἰατρός. παρέθετο δ' αὐτοῦ τὴν λέξιν Παρθένιος ὁ τοῦ Διονυσίου ἐν τῷ πρώτῳ τῶν παρὰ τοῖς ἱστορικοῖς Λέξεων («*Akininoi* (couronnes de basilic): on appelle ainsi certaines couronnes, celles que l'on tresse avec la plante *akinos* (basilic sauvage), comme le dit le médecin Andron; c'est Parthénios, l'élève de Denys, qui donne cette citation de lui, dans le livre I du *Lexique des historiens*»).

laire, avec un emploi systématique de κατεργάζεσθαι et δυσκατέργαστος, véritables « tics de langage » chez Phylotime, des termes techniques ou rares (στρυφνότης χυμός, δυσδιάλυτα, ὑπονιτρώδεις)[62]. La plupart de ces particularités se retrouvent aussi dans les fragments de Phylotime transmis par Oribase (*Coll. Med.* II, 69 et V, 32). Par comparaison, le fragment cité au style indirect, une notice sur la pêche, présente un vocabulaire beaucoup plus simple, moins technique et dépourvu des expressions chères à Phylotime[63].

D'après un autre sondage fait sur Diphilos[64], sans doute plus représentatif car très souvent cité, les passages au style direct, nettement plus nombreux que les autres à partir du livre III, présentent un vocabulaire plus technique, avec des termes rares plus nombreux et des développements plus élaborés aux phrases plus complexes[65]. Les citations au style indirect semblent préserver, elles aussi, le même vocabulaire spécialisé, quoique dans des structures souvent plus simples[66]. On peut néanmoins se demander si elles n'ont pas fait l'objet d'adaptations. En effet, la mise en parallèle de deux passages, l'un au style direct, sur le concombre, l'autre au style indirect, sur les pommes, suscite des interrogations :

III, 74c (= fr. 29 GARCÍA LÁZARO)	III, 80e (= fr. 27 GARCÍA LÁZARO)
Δίφιλος δέ φησιν· « ὁ σικυὸς ψυκτικὸς ὑπάρχων δυσοικονόμητός ἐστι καὶ δυσυποβίβαστος, ἔτι δὲ φρικοποιὸς καὶ γεννητικὸς χολῆς ἀφροδισίων τε ἐφεκτικός.»	Δίφιλος δέ φησι τῶν μήλων τὰ χλωρὰ καὶ μηδέπω πέπονα κακόχυλα εἶναι καὶ κακοστόμαχα, ἐπιπολαστικά τε καὶ χολῆς γεννητικά, νοσοποιά τε καὶ φρίκης παραίτια.

[62] Nous donnons ici, à titre d'exemple – et avec un certain arbitraire – la plus courte de ces trois citations au style direct, en II, 53f (= fr. 8 STECKERL) : Φυλότιμος δὲ ἐν τοῖς περὶ τροφῆς φησι· « τὸ πλατὺ καὶ κάρυον τὸ καλούμενον Σαρδιανὸν δυσκατέργαστά ἐστιν ὡμὰ πάντα καὶ δυσδιάλυτα, κατεχόμενα ὑπὸ τοῦ φλέγματος ἐν τῇ κοιλίᾳ, καὶ στρυφνότητα ἔχοντα. τὸ δὲ Ποντικὸν λιπαρὸν καὶ δυσκατέργαστον. τὸ δὲ ἀμύγδαλον ἧττον δυσκατέργαστον· φαγόντες οὖν πλείονα οὐκ ἐνοχλούμεθα· λιπαρώτερά τε φαίνεται καὶ ἀναδίδωσι χυμὸν γλυκὺν καὶ λιπαρόν.» « Phylotime, dans son *Sur l'Aliment*, dit : "La noix plate et celle dite de Sardes sont toutes difficiles à digérer quand elles sont crues et elles passent mal, car elles sont retenues dans le ventre sous l'effet de la bile et sont astringentes. Celle du Pont est huileuse et difficile à digérer ; l'amande est moins difficile à digérer – quand, en tout cas, on en mange en assez grande quantité, on n'est pas indisposé ; elle semble plus huileuse et rend un suc doux et huileux." »

[63] III, 82f (= fr. 10 STECKERL) : Φυλότιμος δ' ἐν τῷ τρίτῳ περὶ τροφῆς τὸ Περσικόν φησι λιπαρώτερον καὶ κεγχρῶδες εἶναι, χαυνότερον δ' ὑπάρχειν καὶ πιεζόμενον πλεῖστον ἔλαιον ἀνιέναι. « Phylotime, au livre III du *Sur l'Aliment*, dit que la pêche est assez huileuse et farineuse, assez spongieuse et que, quand on la presse, elle donne une très grande quantité d'huile. »

[64] Par prudence, l'Épitomé n'est pas pris en compte.

[65] Voir par exemple III, 73a ; 74c ; 82f ; 90a ; 90c ; 91e ; 115c ; 120e ; IX, 369d ; 371b.

[66] Voir III, 80b-c et 80e ; VIII, 355a-b ; IX, 371a-b et 371e.

«Diphilos dit: “le concombre, étant refroidissant, est difficile à digérer et ne descend pas bien, de plus il provoque des frissons, produit de la bile et constitue un obstacle pour les plaisirs de l’amour.”»

«Diphilos dit que les pommes, quand elles sont vertes et pas encore mûres, produisent de mauvais sucs et sont mauvaises pour l’estomac, elles flottent à sa surface et produisent de la bile, elles provoquent des maladies et sont causes de frissons».

On relèvera, dans le premier passage, l’un des adjectifs favoris de Diphilos, δυσοικονόμητος («difficile à digérer»), qu’il est quasiment le seul à employer, un autre adjectif rarissime, δυσυποβίβαστος («qui ne descend pas bien», donc indigeste), et φρικοποιός, «qui fait frissonner», dont Athénée fournit les deux seules attestations; dans le second, à propos des pommes qui provoquent elles aussi des frissons quand elles ne sont pas mûres, on notera la périphrase plus commune φρίκης παραίτια, là où la citation directe présente φρικοποιός. Mais il est évident qu’il n’est guère possible de tirer des conclusions définitives à partir d’arguments de ce genre.

Dans son étude sur Hicésius[67], D. Gourevitch concluait aussi au caractère sans doute plus conservateur des citations au style direct. Mais, même dans ce cas de figure *a priori* plus favorable, la façon dont Athénée organise ses séquences, souvent par glissement successif d’une idée à une autre, ne garantit pas toujours la proximité avec l’original. Ainsi, si l’on revient sur la notice consacrée à la rave ronde, déjà évoquée plus haut[68], on constate qu’elle commence par une citation au style direct de Diphilos, homogène, semble-t-il, jusqu’au moment où il est question de la rave grillée (ὀπτωμένη); ce participe entraîne la mention des vers d’Euboulos (ὀπτήσιμον γογγυλίδα) puis d’Alexis (γογγυλίδος ὀπτῶν), par association d’idées[69]; on revient alors, avec la rave séchée, à Diphilos, comme

[67] Voir GOUREVITCH 2000, p. 486.

[68] Voir n. 49. En voici le texte complet (IX, 369d-e): Δίφιλος δ’ ὁ Σίφνιος ἰατρὸς (= fr. 18 GARCÍA LÁZARO) «ἡ γογγυλίς, φησί, λεπτυντική ἐστι καὶ δριμεῖα καὶ δύσπεπτος, ἔτι δὲ πνευματωτική. κρείττων δέ, φησίν, ἡ βουνιὰς καθέστηκεν· γλυκυτέρα γάρ ἐστι καὶ πεπτικωτέρα πρὸς τῷ εὐστόμαχος εἶναι καὶ τρόφιμος. ἡ δὲ ὀπτωμένη, φησί, γογγυλὶς μᾶλλον πέττεται, περιττότερον δὲ λεπτύνει.» ταύτης μνημονεύει Εὔβουλος ἐν Ἀγκυλίωνι οὕτως (fr. 3 KASSEL & AUSTIN) ·

ὀπτήσιμον γογγυλίδα ταυτηνὶ φέρω.

καὶ Ἄλεξις ἐν Θεοφορήτῳ (fr. 92 KASSEL & AUSTIN) ·

λαλῶ Πτολεμαίῳ γογγυλίδος ὀπτῶν τόμους.

ἡ δὲ ταριχευομένη γογγυλὶς λεπτυντικωτέρα ἐστὶ τῆς ἑφθῆς καὶ μάλιστα ἡ διὰ νάπυος γινομένη, ὥς φησιν ὁ Δίφιλος (= fr. 19 GARCÍA LÁZARO).

«Diphilos, le médecin de Siphnos, dit: “La rave est amaigrissante, âcre et difficile à digérer, de plus elle cause des vents; le *bounias*, dit-il, est meilleur: car il est plus doux et se digère mieux, sans compter qu’il est bon pour l’estomac et nourrissant; la rave grillée, dit-il, se digère mieux, mais elle amaigrit à l’excès.” Euboulos en fait mention dans *Ancylion* en ces termes: “j’apporte la rave que voici à faire griller”, et Alexis dans *L’inspiré des dieux*: “je bavarde tout en faisant griller des tranches de rave pour Ptolémée”. La rave en saumure est plus amaigrissante que la bouillie, surtout quand elle est préparée à la moutarde, comme le dit Diphilos».

[69] Sur les différents types d’enchaînement mis en œuvre par Athénée, voir la synthèse de JACOB 2004b, p. 170.

l'indique la mention finale, dont la formulation signale plutôt une paraphrase. Selon toute vraisemblance, ce passage doit venir à la suite du précédent, mais la cohérence est perdue, la littéralité du passage (citation textuelle et/ou paraphrase ?) reste problématique, et toute certitude devient impossible.

D. Citations dupliquées

Dans quelques cas, hélas rarissimes, une même citation peut être répétée[70]. Il se trouve ainsi que le passage de Philonidès sur les couronnes, déjà mentionné[71], est cité deux fois, à quelques pages d'intervalle :

XV, 675e (= fr. 1 GARCÍA LÁZARO)	XV, 676c (= fr. 2 GARCÍA LÁZARO)
διὸ μυρσίνης μὲν στέφανον στύφοντα καὶ τὴν οἴνων ἀναθυμίασιν ἀποκρουόμενον, ἔτι δὲ ῥόδινον ἔχοντά τι καὶ κεφαλαλγίας παρηγορικὸν σὺν τῷ καὶ κατὰ ποσὸν ψύχειν, πρὸς δὲ τοῖς δάφνινον οὐκ ἀλλότριον πότου ἡγητέον[72].	καὶ ὁ Φιλωνίδης δὲ εἴρηκεν ὡς ὁ τῆς μυρρίνης στέφανος τὴν ἐκ τῶν οἴνων ἀναθυμίασιν ἀποκρούεται καὶ ὁ τῶν ῥόδων ἔχει τι κεφαλαλγίας παρηγορικὸν πρὸς τῷ καὶ ἐμψύχειν[73].

Le premier passage, au style direct, traite sur environ deux pages de l'invention des couronnes et de leurs effets contre l'ivresse selon les plantes qui les composent, même si ces actions bienfaisantes n'étaient pas alors connues des hommes qui choisissaient ces végétaux pour leur beauté et leur parfum : ainsi, la couronne de myrte est astringente et dissipe les vapeurs du vin, celle de rose a une action calmante contre les maux de tête tout en refroidissant, tandis que celle de laurier n'est pas inappropriée dans les beuveries. Le second passage, au style indirect (εἴρηκεν ὡς…), intervient dans une polémique autour de la composition de la « couronne de Naucratis » : myrte, rose ou papyrus ? Après une longue citation de Polycharme de Naucratis en faveur du myrte, approuvée par le narrateur qui mentionne aussi les couronnes de myrte et roses portées par Anacréon, le passage de Philonidès vient appuyer la démonstration, en insistant, en outre, sur les effets bénéfiques de ces deux plantes contre le vin, ce qui explique qu'elles aient été retenues pour la composition des couronnes, et en particulier pour la « couronne de Naucratis ». La perspective, ici, est différente :

[70] Pour d'autres exemples non médicaux, voir ZEPERNICK 1921, p. 359-360.

[71] Voir ci-dessus n. 7.

[72] « C'est pourquoi une couronne de myrte, astringente et qui dissipe les vapeurs du vin, ou encore une couronne de rose, qui a quelque pouvoir calmant contre le mal de tête avec en plus, dans une certaine mesure, un pouvoir refroidissant, ou, en plus de celles-ci, une couronne de laurier, à ne pas considérer comme déplacée dans une beuverie. »

[73] « Et Philonidès dit que la couronne de myrte dissipe les vapeurs du vin et que celle de rose a quelque pouvoir calmant contre le mal de tête, avec en plus un pouvoir refroidissant. »

l'aspect médical passe au second plan, au profit du choix des plantes elles-mêmes. Aussi le participe στύφοντα («astringent»), peut-être trop spécialisé dans ce débat, a-t-il été supprimé, tout comme la mention du laurier, hors de propos pour la «couronne de Naucratis»; la formulation est également modifiée, même si le sens n'en est guère affecté (σὺν τῷ καὶ κατὰ ποσὸν ψύχειν dans le premier passage, πρὸς τῷ καὶ ἐμψύχειν dans le second). Cet exemple illustre bien la plasticité de la citation, modelée selon ce qu'on veut démontrer. Même si le premier passage, plus long et au style direct, a plus de chances d'être la version la plus conforme à l'original, aucune certitude n'est possible, faute d'élément de comparaison extérieur.

E. Traditions extérieures

La situation la plus propice pour juger d'Athénée citateur est bien sûr de pouvoir comparer la version qu'il donne à celle que livre la tradition directe de l'auteur concerné, ou à défaut la tradition indirecte. Mais, en raison de ses choix atypiques, Athénée est souvent notre unique témoin, entre autres pour Diphilos, Hicésius, Dioclès, Praxagoras, Phylotime, Héraclide de Tarente, Érasistrate… Il existe néanmoins deux exceptions, Mnésithée et le *Corpus hippocratique*[74].

De fait, deux fragments de Mnésithée ont une tradition extérieure à Athénée. Le premier, en I, 32d, fait l'objet d'une paraphrase assez lâche chez Aulu-Gelle[75]; le second, consacré aux divers types de céréales, est mis dans la bouche du Galien convive du banquet et, par un assez curieux hasard, se trouve aussi cité par le «vrai» Galien:

[74] Il ne sera pas question ici du fameux exposé de Galien sur les vins, qui, pour certains, serait un extrait d'un traité perdu du médecin de Pergame. Si tel est le cas, il n'entre pas dans le cadre de cet examen, puisqu'il n'offre aucun élément de comparaison; de plus, la plupart des critiques s'accordent pour dire que le vocabulaire employé et la simplicité des notions mises en œuvre ne correspondent guère au raffinement analytique que Galien déploie habituellement. Voir sur ce point BROCK & WIRTJES 2000, p. 456-459, et BÉGUIN 2002, p. 143, n. 20.

[75] I, 32d (= fr. 46 BERTIER): Μνησίθεος δ᾽ ὁ Ἀθηναῖός φησιν· ὁ μέλας οἶνός ἐστι θρεπτικώτατος, ὁ δὲ λευκὸς οὐρητικώτατος καὶ λεπτότατος, ὁ δὲ κιρρὸς καὶ τῶν σιτίων πεπτικώτερος («Mnésithée d'Athènes dit: "Le vin noir est très favorable à la nutrition, le blanc est très diurétique et très léger, le jaune est sec et favorise davantage la digestion."» [trad. BERTIER]), à comparer à Aulu-Gelle XIII, 31 (= fr. 47 BERTIER): *non vides apud Mnesitheum scribi tria genera esse vini, nigrum, album, medium, quod vocant κιρρόν et novum, vetus, medium? et efficere nigrum virus, album, urinam, medium πέψιν? novum refrigerare, vetus calefacere, medium esse prandium caninum* («Ne vois-tu pas énoncé chez Mnésithée trois sortes de vins, le noir, le blanc et l'intermédiaire, qu'on appelle jaune, et le nouveau, le vieux, l'intermédiaire; le noir donne de la force, le blanc l'urine, le moyen la coction; le nouveau refroidit, le vieux échauffe, l'intermédiaire: "repas de chien"» [trad. BERTIER]). Cf. aussi I, 26b-c, où l'on retrouve, épars, des éléments assez proches. Sur ces passages, voir WELLMANN 1900, p. 360-362, qui suggère qu'Hicésius en est la source commune, qu'Athénée combinerait avec Héraclide de Tarente (mais voir sur ce point les positions prudentes de GUARDASOLE 1997, p. 255-256).

III, 115f (= fr. 28 BERTIER)

Μνησίθεος δέ φησι τὸν ἄρτον τῆς μάζης εὐπεπτότερον εἶναι καὶ τοὺς ἐκ τῆς τίφης μᾶλλον ἱκανῶς τρέφειν· πέττεσθαι γὰρ αὐτοὺς καὶ οὐ μετὰ πολλοῦ πόνου. τὸν δ' ἐκ τῶν ζειῶν ἄρτον ἄδην φησὶν ἐσθιόμενον βαρὺν εἶναι καὶ δύσπεπτον· διὸ οὐχ ὑγιαίνειν τοὺς αὐτὸν ἐσθίοντας. εἰδέναι δὲ ὑμᾶς δεῖ ὅτι τὰ μὴ πυρωθέντα ἢ τριφθέντα σιτία φύσας καὶ βάρη καὶ στρόφους καὶ κεφαλαλγίας ποιεῖ.[76]

Galien, *De alim. fac.* II, 13 (éd. KÜHN VI, 513 = *CMG*, p. 235 = fr. 27b BERTIER)

τῶν δ' ἄλλων σπερμάτων βέλτιστον μὲν ἡ τίφη (καὶ γὰρ ἱκανῶς τρέφει καὶ οὐ μετὰ πολλοῦ πέττεται πόνου), τὸν δ' ἐκ τῶν ζειῶν ἄρτον ἄδην μὲν ἐσθίων οὐδεὶς ἂν ὑγιαίνοι, τῶν ‹δ'› ἀσυνήθων τῆς ἐδωδῆς ταύτης, οὐδ' εἰ παντάπασιν ὀλίγον· ἔστι γὰρ βαρὺς καὶ δύσπεπτος. ὅσοι δὲ δυσχείμερον ἔχοντες χώραν ἀναγκάζονται τρέφεσθαι τούτῳ καὶ σπείρειν αὐτὸ διὰ τὸ μάλιστ' ἀντέχειν τοῖς ψύχεσιν, οὗτοι δὴ πρῶτον μὲν ὀλίγον ἐθίζονται προσφέρεσθαι καὶ διὰ τὸ μὴ εὐῶδες εἶναι τὸ βρῶμα καὶ διὰ τὴν σπάνιν τῆς εὐκαρπίας ἐν ταῖς τοιαύταις χώραις, εἶτα καὶ τὸ σύνηθες εἶναι τὸ βρῶμα ποιεῖ ῥᾴονα τοῖς σώμασι τὴν κατεργασίαν. καθόλου δὲ βαρὺ μὲν καὶ δύσπεπτον, ἰσχυρὸν δὲ καὶ ὑμενῶδες τὴν ζειὰν εἶναι λεκτέον.[77]

Galien cite les propos de Mnésithée sur la *tiphè*, sorte de blé, que, selon lui, Mnésithée confond avec la *zeia*, céréale qui pousse dans les pays froids ; chez lui, le fragment s'insère dans une réflexion générale s'efforçant de déterminer quelle est la meilleure céréale, la *tiphè* ou la *zeia*. Chez Athénée, le problème porte surtout sur ce qui, du pain ou de la galette, se digère le mieux, puis, une fois ce point tranché, sur les différents types de pain, à base de *tiphè* ou de *zeia*. Si l'on

[76] Trad. BERTIER : « Mnésithée dit que le pain est plus digeste que la galette [*i.e.* d'orge], et que les pains de *tiphè* nourrissent encore mieux, car ils sont digérés sans trop de peine. Quant au pain de *zeia*, il dit que, mangé en abondance, il est lourd et indigeste. C'est pourquoi ceux qui s'en nourrissent ne se portent pas bien. Il faut que vous sachiez que les pains qui n'ont pas bien été cuits ou pétris produisent des vents, de la pesanteur, des coliques et des maux de tête. »

[77] Trad. BERTIER modifiée : « Parmi les autres graines, la *tiphè* est la meilleure (car elle nourrit suffisamment et se digère sans trop de peine), mais il n'est personne qui, consommant beaucoup de pain de *zeia*, se porterait bien, surtout sans habitude de cette nourriture, et même si c'est en très petite quantité ; car il est lourd et difficile à digérer. Les habitants des contrées à climat rigoureux sont bien forcés de s'en nourrir et de la semer, à cause de sa résistance aux froids, mais, en premier lieu, ils ont accoutumé d'en prendre peu, parce que ce n'est pas une nourriture plaisante, et aussi à cause de l'insuffisante fertilité de telles régions ; de plus, l'accoutumance à un aliment en facilite la digestion par l'organisme. Mais il faut dire qu'en règle générale la *zeia* est lourde, indigeste, forte et fibreuse ».

compare les deux passages, au style direct chez Galien, indirect chez Athénée[78], on constate que ce qui, chez Galien, est une parenthèse incidente (καὶ γὰρ ἱκανῶς τρέφει καὶ οὐ μετὰ πολλοῦ πέττεται πόνου), constitue, chez Athénée, la proposition principale (τὸν ἄρτον τῆς μάζης εὐπεπτότερον εἶναι καὶ τοὺς ἐκ τῆς τίφης μᾶλλον ἱκανῶς τρέφειν), par une sorte de recentrage sur les éléments les plus importants à ses yeux. Plus loin, les considérations qu'on lit chez Galien sur le climat, les habitudes qui peuvent influer sur la tolérance à certains aliments et le cas particulier que constituent les habitants du nord n'ont pas d'équivalent chez Athénée, qui ne donne que la règle générale ; de même, l'expression prudente qu'on lit chez Galien (utilisation de ἄν et du potentiel) se trouve remplacée par un tour plus péremptoire (οὐχ ὑγιαίνειν). Chez Galien, la *zeia* est dite lourde et difficile à digérer en soi, tandis que, chez Athénée, ces caractéristiques ne valent que lorsqu'elle est consommée en abondance (ἄδην, qui ne figure pas à la même place chez l'un et l'autre). Pour résumer, si l'on suppose, cette fois encore, que la citation de Galien, au style direct, est plus proche de l'original, on conclura qu'Athénée sélectionne les seuls éléments en rapport avec l'alimentation et la digestion, pour en tirer des règles générales, tandis que Mnésithée, chez Galien, distingue entre règle générale (καθόλου) et restrictions ponctuelles liées au climat ou à l'usage[79].

Après Mnésithée et sa tradition indirecte, une autre comparaison est possible, cette fois entre Athénée et le *Corpus hippocratique*, pour lequel nous disposons d'une tradition directe. Mais cette situation *a priori* plus favorable se révèle trompeuse, les extraits cités étant très peu nombreux et, qui plus est, tous situés dans l'Épitomé[80].

En II, 45e-f, dans les recommandations d'avant-repas formulées à un « nous » mystérieux, figure le conseil de prendre un peu de vin doux mêlé à de l'eau, afin de mieux digérer. Cette allégation s'appuie sur des références hippocratiques empruntées à *Régime des maladies aiguës* :

[78] Si le rôle de φησίν, répété deux fois, est clair, il n'en est pas de même pour l'expression εἰδέναι δὲ ὑμᾶς δεῖ : ce membre appartient-il à la citation, ou s'agit-il des mots de Galien, personnage d'Athénée, s'adressant aux autres convives ? On notera que l'édition Loeb, par la ponctuation, exclut ces mots de la citation proprement dite.

[79] Voir la conclusion prudente et un peu désabusée de BERTIER 1972, p. 13, à propos des fragments transmis tant par Galien que par Athénée ou d'autres : ils « ont transmis des textes, modifiés, sans doute, par des abréviations et des remaniements divers, mais non pas au point d'avoir perdu tout rapport avec l'original »…

[80] Hippocrate est aussi mentionné en IX, 399b, mais dans une remarque lexicographique qui n'est pas une citation suivie (μνημονεύει δὲ τῶν ψυῶν καὶ Ἱπποκράτης ὁ ἱερώτατος). Il en est de même en II, 57b, à propos des pommes de pin, appelées κόκκαλοι dans *Régime des maladies aiguës (App.)* (éd. JOLY 83 ou 85 = LITTRÉ II 456 ou 466) ; toutefois, ce passage présente quelques éléments intéressants de critique littéraire sur l'authenticité du traité (Ἱπποκράτης δὲ ἐν τῷ περὶ πτισάνης, ὃ ἐκ τοῦ ἡμίσους μὲν νοθεύεται, ὑπ᾽ ἐνίων δὲ καὶ ὅλον, κοκκάλους [*sc.* καλεῖ] « Hippocrate dans le *Sur la Ptisane*, dont la moitié est apocryphe, voire la totalité selon certains, dit *kokkalous* »). Comme on l'a vu plus haut (I), le goût des mots rares motive une bonne partie des citations médicales. Il est à noter que ces deux mots font l'objet de gloses chez Hésychius, *s.v.* Sur ces deux passages d'Athénée, voir aussi WELLMANN 1900, p. 349.

II, 45e-f	*RMA* 14 (éd. Joly 57 = Littré II, 332)
καὶ ὁ γλυκάζων δ' οἶνος οὐ βαρύνει τὴν κεφαλήν, ὡς Ἱπποκράτης ἐν τῷ περὶ διαίτης φησίν, ὅ τινες μὲν ἐπιγράφουσι περὶ ὀξέων [νόσων], οἳ δὲ περὶ πτισάνης, ἄλλοι δὲ πρὸς τὰς Κνιδίας γνώμας. λέγει δέ· «ὁ γλυκὺς ἧσσόν ἐστι καρηβαρικὸς τοῦ οἰνώδεος καὶ ἧσσον φρενῶν ἁπτόμενος καὶ διαχωρητικώτερος τοῦ ἑτέρου κατ' ἔντερον.»[81]	Ὁ μὲν γλυκὺς ἧσσόν ἐστι καρηβαρικὸς τοῦ οἰνώδεος, καὶ ἧσσον φρενῶν ἁπτόμενος, καὶ διαχωρητικώτερος δή τι τοῦ ἑτέρου κατ' ἔντερον, μεγαλόσπλαγχνος δὲ σπληνὸς καὶ ἥπατος· οὐκ ἐπιτήδειος δὲ οὐδὲ τοῖσι πικροχόλοισι (…)[82].

Chez Athénée, une paraphrase générale, soulignée par le traditionnel ὡς… φησίν, donne la teneur du passage qui, après des détails sur les variantes dans le nom du traité, est cité littéralement, au style direct cette fois (λέγει δέ), de façon précise, à quelques détails près (suppression logique du μέν et de δή τι). Cependant, les contextes sont bien différents : il s'agit chez Athénée de se prémunir contre les ivresses à venir, chez l'auteur hippocratique de fixer l'usage des différents vins dans les maladies aiguës (d'où la présence du μέν, le vin doux n'étant chez lui que la première catégorie envisagée). Surtout, la citation est tronquée chez Athénée : la fin de la phrase, concernant le foie, la rate et la contre-indication chez les bilieux, n'est pas retenue, dans la mesure où elle ne s'applique guère aux convives d'un banquet, intéressés, en revanche, par les effets de l'ivresse (maux de tête) et les problèmes de digestion. Ces indications, plus médicales que « symposiaques », sont éliminées, au profit d'un recentrage sur le seul banquet.

Le développement suivant, en II, 46b-c, consacré aux eaux, concentre à lui seul trois références hippocratiques[83] :

[81] Trad. DESROUSSEAUX modifiée : « Au reste le vin doux n'alourdit pas la tête, à ce que dit Hippocrate dans le traité *Du Régime*, que certains intitulent *Des maladies aiguës*, d'autres *De la Ptisane*, d'autres encore *Contre les sentences cnidiennes*. Il dit : "Le vin doux est moins lourd à la tête que le vin vineux, s'attaque moins aux facultés mentales et il est plus laxatif que l'autre pour l'intestin". »

[82] Trad. JOLY : « Le vin doux provoque moins de lourdeur de tête que le vin fort, il porte moins au cerveau, il est plus laxatif que l'autre pour l'intestin et il gonfle la rate et le foie. Il ne convient pas non plus à ceux chez qui domine la bile amère. »

[83] Sur tout ce passage, voir WELLMANN 1900, p. 351-359.

II, 46b-c

φησὶ δὲ καὶ Ἱπποκράτης· «ὕδωρ τὸ ταχέως θερμαινόμενον καὶ ψυχόμενον ἀεὶ κουφότερον.» μοχθηρὰ δ' ἐστὶ τὰ βραδέως τὰ ὄσπρια τήκοντα. τοιαῦτα δὲ τὰ νιτρώδη καὶ ἁλμυρά. ἐν δὲ τῷ περὶ ὑδάτων Ἱπποκράτης καλεῖ τὸ χρηστὸν ὕδωρ πότιμον. τὰ δὲ τῶν ὑδάτων στάσιμα χαλεπά, ὡς τὰ λιμναῖα καὶ τὰ ἑλώδη. ἐστὶ δὲ καὶ τῶν κρηναίων τὰ πλεῖστα σκληρότερα.[84]

[citation d'Érasistrate = fr. 159 GAROFALO]

Ἱπποκράτης δ' ἐν τῷ περὶ τόπων ἄριστά φησιν εἶναι τῶν ὑδάτων ὅσα ἐκ μετεώρων χωρίων ῥεῖ καὶ ἐκ λόφων γεηρῶν. ταῦτα γὰρ λευκὰ καὶ γλυκέα καὶ τὸν οἶνον ὀλίγον φέρειν οἷά τέ ἐστι, τόν τε χειμῶνα θερμαίνεται καὶ τὸ θέρος ψυχρά ἐστιν. ἐπαινεῖ δὲ μάλιστα ὧν τὰ ῥεύματα πρὸς ἀνατολὴν ἡλίου ἔρρωγε καὶ μάλιστα πρὸς τὰς θερινάς. ἀνάγκη γὰρ λαμπρὰ εἶναι καὶ εὐώδη καὶ κοῦφα[85].

Aph. V, 26 (éd. LITTRÉ IV, 542): ὕδωρ τὸ ταχέως θερμαινόμενον καὶ ταχέως ψυχόμενον ἀεὶ κουφότατον.
Épid. II, 11 (éd. LITTRÉ V, 88): ὕδωρ τὸ ταχέως θερμαινόμενον καὶ ταχέως ψυχόμενον ἀεὶ κουφότερον.
?
Cf. *AEL,* VII, 1 (éd. JOUANNA 199 = LITTRÉ II 26): Ὁκόσα μὲν οὖν ἐστιν ἑλώδεα καὶ στάσιμα καὶ λιμναῖα, ταῦτα ἀνάγκη… ἄχροά τε εἶναι καὶ πονηρὰ καὶ χολώδεα.
Cf. *AEL,* VII, 9 (JOUANNA 201 = LITTRÉ II, 28): δεύτερα δέ, ὅσων εἶεν αἱ πηγαὶ ἐκ πετρέων· σκληρὰ γὰρ ἀνάγκη εἶναι…

AEL, VII, 10 (éd. JOUANNA 202 = LITTRÉ II, 30): Ἄριστα δὲ ὁκόσα ἐκ μετεώρων χωρίων ῥέει καὶ λόφων γεηρῶν· αὐτά τε γάρ ἐστι γλυκέα καὶ λευκά, καὶ τὸν οἶνον φέρειν ὀλίγον οἷά τέ ἐστι· τὸν δὲ χειμῶνα θερμὰ γίνεται, τοῦ δὲ θέρεος ψυχρά· οὕτω γὰρ ἂν εἴη ἐκ βαθυτάτων πηγέων. Μάλιστα δὲ ἐπαινέω ὧν τὰ ῥεύματα πρὸς τὰς ἀνατολὰς τοῦ ἡλίου ἐρρώγασι, καὶ μᾶλλον πρὸς τὰς θερινάς· ἀνάγκη γὰρ λαμπρότερα εἶναι καὶ εὐώδεα καὶ κοῦφα[86].

[84] Trad. DESROUSSEAUX modifiée: «Hippocrate dit aussi: "L'eau qui est prompte à s'échauffer et à se refroidir est toujours plus légère." Sont fâcheuses celles qui sont lentes à attendrir les légumineuses; telles sont les eaux nitreuses et salées. Dans le traité *Des eaux*, Hippocrate appelle l'eau qui est bonne "potable". Les eaux stagnantes sont mauvaises, par exemple les eaux d'étang et de marais. Mais des eaux de source même, la plupart sont plutôt dures.»

[85] Trad. DESROUSSEAUX: «Hippocrate, dans le traité *Des lieux*, dit que les eaux les meilleures sont celles qui coulent de lieux élevés et d'éminences de terre; car elles sont claires, douces, capables de porter le vin en petite quantité, s'échauffent l'hiver et sont froides en été. Il vante surtout celles dont le filet jaillit vers le levant et principalement le levant d'été. Car elles sont nécessairement limpides, de bonne odeur et légères.»

[86] Trad. JOUANNA: «Les eaux les meilleures sont celles qui coulent de lieux élevés et de collines de terre. En effet, par elles-mêmes, elles sont douces et blanches et peuvent supporter que le vin soit en faible quantité. Durant l'hiver elles sont chaudes, mais en été elles sont froides; car, de la sorte, elles doivent provenir de sources très profondes. Je loue surtout celles dont le cours jaillit face aux levers du soleil, et de préférence face aux levers d'été; car elles sont nécessairement plus limpides, de bonne odeur et légères.»

La première citation hippocratique, sans indication de titre, est une des célèbres maximes du *Corpus* qu'on lit à la fois dans les *Aphorismes* et dans *Épidémies*. La version d'Athénée, avec ses comparatifs, se rapproche davantage d'*Épidémies*, sans correspondance absolue toutefois (l'adverbe ταχέως n'est pas dupliqué). Mais c'est là une phrase courante, qui peut être passée dans le fonds commun et citée ici de mémoire. La deuxième mention d'Hippocrate, qui qualifie la bonne eau de «potable» (πότιμον), soulève des difficultés. Le titre Περὶ ὑδάτων peut aussi désigner *Airs, eaux, lieux*, mais ce mot n'y apparaît pas. On a alors songé à un autre traité hippocratique, *Sur l'usage des liquides* (Περὶ ὑγρῶν χρήσιος), traité de compilation où il est effectivement question d'eau potable (ποτός et non πότιμος), mais ce rapprochement n'est guère probant (l'eau potable y est recommandée pour le cabinet médical, ou pour les yeux des malades)[87]. La suite du passage, sans attribution, paraît être une paraphrase résumée d'*Airs, eaux, lieux*, dont n'est retenue que la trame, mais qui respecte l'ordre du traité hippocratique, avec les eaux stagnantes, puis les eaux de source. Puis, après l'insertion d'un fragment d'Érasistrate, sans parallèle connu, Athénée revient une dernière fois à *Airs, eaux, lieux*, sous un autre nom, Περὶ τόπων, avec cette fois une citation presque textuelle, à quelques détails près (inversion de termes, omission d'une phrase explicative, disparition des formes dialectales[88]). Pour finir, le chapitre s'achève avec une série de trois citations de Dioclès, Praxagoras et Euénor, dont c'est la seule mention. L'accumulation des témoignages, le nombre de variantes mineures, la présence de médecins rarement mentionnés ou bien cités de façon vague la plupart du temps, comme Praxagoras, peuvent faire songer à l'utilisation d'une compilation préexistante sur les eaux[89]. Quoi qu'il en soit, on voit, sur ce court extrait, la variété de ce que peut recouvrir le fragment : Athénée alterne citation textuelle, paraphrase, résumé, ou encore citation plus lâche, le passage de l'un à l'autre s'effectuant sans indication, par simple juxtaposition. Si, pour les passages qui ont un correspondant dans *Airs, eaux, lieux*, on peut faire le départ entre ces différents types de fragments, nous sommes réduits à l'impuissance – et à la plus grande prudence – pour les autres.

*
* *

À l'issue de cet exposé, il est difficile de conclure sur Athénée citateur, du moins dans le domaine de la médecine, faute d'éléments de comparaison en nombre suffisant. Mais il semble que son utilisation des sources médicales ne soit au fond pas très différente de celle des sources historiques, ce qui n'a d'ailleurs

[87] Cf. Théophraste, *Hist. Plant.* VII, 5, 2, à propos des eaux d'arrosage : τῶν ὑδάτων ἄριστα τὰ πότιμα καὶ τὰ ψυχρά.

[88] Sur ce phénomène, constant chez Athénée, voir ZEPERNICK 1921, p. 338-339.

[89] On retrouve des éléments assez similaires dans deux autres textes de compilation sur le sujet, Rufus (cité par Oribase, *Coll. méd.* V, 3) et Pline, XXXI, 36. Cf. WELLMANN 1900, p. 351-359, pour une étude des rapprochements possibles.

rien pour étonner : on retrouve le même désintérêt fondamental pour la discipline en tant que telle, la même distorsion dans la sélection des traités, centrée, pour la médecine, sur la diététique. L'image de la médecine elle-même est altérée, dans la mesure où elle finit par se confondre plus ou moins avec l'art de la cuisine, en l'absence de toute réflexion épistémologique. Mais, peut-être plus encore que pour les citations historiques, qui finalement touchent à des sujets fort variés, les fragments médicaux frappent par leur caractère uniforme et répétitif, la très grande majorité d'entre eux intervenant dans les catalogues alimentaires. Le recentrage sur le banquet et sa thématique semble encore plus marqué pour les citations médicales que pour les autres. Par une forme de paradoxe pour ces citations de type « scientifique », c'est sans doute leur utilisation dans la construction littéraire du banquet et le jeu marqué entre certains passages médicaux et la mise en scène du banquet (interruptions et reprises) qui leur donnent leur spécificité. C'est aussi par là qu'elles se distinguent le plus des fragments de type historique, qui ne semblent pas remplir de fonction équivalente. Pour conclure, il reste à espérer que cette contribution médicale ne suscitera pas une réaction identique à celle de ce deipnosophiste anonyme qui s'écrie, exaspéré par l'intervention intempestive d'un médecin qui se met à parler de purge alors que la discussion porte sur le jeu du cottabe : εἰ μὴ ἰατροὶ ἦσαν, οὐδὲν ἂν ἦν τῶν γραμματικῶν μωρότερον[90] !

[90] « Si les médecins n'existaient pas, il n'y aurait rien de plus stupide que les grammairiens ! » (XV, 665e-666a).

ANNEXES

ATHÉNÉE : TEXTE ET SYSTÈMES DE RÉFÉRENCE

Dominique LENFANT

I. L'état du texte

Le texte est actuellement incomplet et dans un état variable selon les parties de l'ouvrage.

1. Texte original et texte abrégé

On dispose, en premier lieu, d'une copie mutilée de l'original : on trouve la majeure partie du texte dans le *Marcianus Graecus* 447 (coll. 820), manuscrit du tournant des IX^e^ et X^e^ siècle (manuscrit A)[1]. Il y manque cependant les livres I et II, le début du livre III (jusqu'à 73e) et deux passages du livre XI (466d-e ; 502b). De plus, la fin du livre XV (699f-702c) y est sérieusement mutilée.

On supplée en partie à ces lacunes grâce à un abrégé (ou *Épitomé*), qui figure dans plusieurs manuscrits, les meilleurs étant C (*Parisinus Suppl. gr.* 841) et E (*Laurentianus* LX, 2). Pour les livres I et II, le début du III (jusqu'à 73e), les deux passages manquants du IX et la fin du XV, il faut donc se contenter de l'*Épitomé*[2].

Sur la filiation entre le *Marcianus* et l'*Épitomé*, les érudits se sont divisés. Les uns croient que l'*Épitomé* procède d'une tradition indépendante (KAIBEL, DESROUSSEAUX), d'autres qu'il est issu du *Marcianus* (LETROUIT 1991). Pour ARNOTT 2000a, l'*Épitomé* a été principalement élaboré sur la base du *Marcianus* avant que ce dernier ne soit mutilé (X^e^ ou XI^e^ siècle), mais, étant donné que nombre de ses leçons surpassent en qualité celles de A, il est probable que l'abréviateur a également fait usage de manuscrits indépendants, ce qui en fait parfois un correctif utile aux leçons transmises par A.

2. L'hypothèse abandonnée des trente livres d'origine

On a longtemps supposé que la version du *Marcianus* était elle-même l'abrégé d'une version originale en 30 livres (du fait que des annotations marginales du

[1] Il existe d'autres manuscrits de la version originale, mais ils sont tous copiés du *Marcianus*.

[2] Cf. ARNOTT 2000a, qui donne aussi des précisions sur la pratique de l'abréviateur : ce dernier a omis certaines citations de l'original, d'autres ont été abrégées, remaniées ou paraphrasées, les titres d'œuvres ont été presque tous supprimés (p. 47).

manuscrit faisaient mention de 30 subdivisions). Mais la plupart des savants s'accordent aujourd'hui à considérer qu'il y avait déjà quinze livres dans l'original et que le manuscrit A n'est pas un abrégé[3].

II. Éditions et traductions

On en trouvera la liste dans la bibliographie finale d'*Ateneo* 2001, III, p. 1815-1818.

L'édition de référence reste actuellement celle de KAIBEL 1887-1890, sur laquelle se sont fondées (avec un apparat critique réduit) celles de GULICK et d'OLSON dans la Loeb Classical Library[4].

Traductions complètes : GULICK 1927-1941 en anglais, FRIEDRICH 1998-2001 en allemand, *Ateneo* 2001 en italien.

III. Numérotation et systèmes de référence

Passé l'indication du livre – indiqué soit en chiffres romains (XII), soit en chiffres arabes (usage anglo-saxon) – il existe deux systèmes de référence au texte d'Athénée.

Les deux numérotations

- La référence composée d'un chiffre arabe suivi d'une lettre comprise entre a et f (ex.: XII, 530d) remonte à la pagination de l'édition d'Isaac Casaubon (1597) – les chiffres renvoyant à la page (en numérotation continue), les lettres (a – f) aux subdivisions de cette page en paragraphes successifs de dix lignes. C'est le système le plus usité, parce qu'adopté dans la Loeb Classical Library (GULICK 1927-1941)[5].
- L'édition KAIBEL 1887-1890 a introduit une subdivision logique par paragraphes correspondant à des unités de sens (ex.: XII, 40 ; la numérotation des paragraphes n'est pas continue, mais repart de 1 à chaque nouveau livre). Mais elle indique aussi la numérotation de Casaubon dans sa marge extérieure[6].
- Dans ses *Fragmente der griechischen Historiker*, F. Jacoby a combiné les deux numérotations (ex : XII, 40, p. 530d).

[3] Cf. LETROUIT 1991, RODRÍGUEZ-NORIEGA GUILLÉN 1998 et 2000. Dans ces conditions, on peut tenir pour dépassé ce que disent sur ce point KAIBEL, DESROUSSEAUX et GULICK, qui reprennent tous la thèse d'un original en 30 livres.

[4] OLSON a cependant collationné les manuscrits et tenu compte des corrections des éditions modernes de fragments. Cette nouvelle version des *Deipnosophistes* dans la Loeb n'en est à ce jour qu'à deux volumes parus (livres I-V).

PEPPINK 1937-1939 a édité l'Épitomé des livres III à XV, DESROUSSEAUX 1956 les livres I-II. Pour une présentation critique de ces éditions modernes, cf. ARNOTT 2000b, p. 7-8.

[5] L'édition OLSON 2006 a également suivi cet usage.

[6] Même choix de la double référence chez DESROUSSEAUX et dans *Ateneo* 2001.

– Les difficultés de croisement viennent de l'édition GULICK et du TLG : l'édition GULICK n'indique que la numérotation de CASAUBON, quand, à l'inverse, le TLG n'indique que la numérotation KAIBEL. Cela rend peu commodes les consultations croisées de ces deux instruments de travail d'un usage si fréquent.

Concordance

Pour trouver la concordance entre les deux numérotations, on peut se reporter au site web *Anistoriton* (*Athenaeus concordance*), qui ne donne cependant qu'une correspondance approximative (à chaque « a » de Casaubon, et non à b, c, d, e, f) et suppose donc que l'on se reporte ensuite au texte pour obtenir la référence complète.

Mieux vaut donc consulter directement l'édition Kaibel ou la traduction italienne (*Ateneo* 2001), qui a fait l'heureux choix de donner les deux types de références entre crochets à l'intérieur même du texte.

IV. Index

Index des auteurs : KAIBEL, III ; FRIEDRICH, V.

Répertoire des auteurs et passages cités : RUSSO 2001 (*Ateneo*, III).

Index des noms propres et communs en transcription anglaise : GULICK, VII.

Index des noms propres, puis des *notabilia* en transcription italienne : *Ateneo*, III.

Index des noms propres en grec : KAIBEL, III.

Index des mots grecs : KAIBEL, III ; GULICK, VII.

Index des personnages du dialogue : KAIBEL, III ; *Ateneo*, III.

LES *DEIPNOSOPHISTES* D'ATHÉNÉE : REPÈRES DANS UNE STRUCTURE COMPLEXE

Christine MAISONNEUVE

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
LIVRE I [Épitomé]	
I, 1a-f : **introduction de l'auteur de l'Épitomé**[1] (sujet de l'œuvre, présentation des deipnosophistes).	
I, 1f-3d : **dialogue externe**. Introduction de l'ouvrage : **Timocrate** demande à **Athénée** de faire le récit du banquet des « deipnosophistes » ; éloge de l'organisateur du banquet, Larensis.	
[L'auteur de l'Épitomé a, sauf exception, supprimé les noms des locuteurs et les dialogues internes] I, 4b : bref commentaire d'**Athénée**.	I, 3d-5e : exemples d'hôtes généreux, de lettrés utilisant des citations pour commenter les plats des banquets et liste d'auteurs ayant écrit des ouvrages relatifs aux banquets ou à la cuisine.
	I, 5e-8e : exemples de gourmands et de pique-assiette, commentaire du terme *monophagein* (manger seul).
	I, 8e-11b : les héros homériques (simplicité de leur vie, tempérance de leur régime). I, 11b-f : digression sur les termes désignant les différents repas. I, 11f-14f : les pratiques conviviales chez Homère (utilisation des tables, répartition des viandes et du vin, autres mets, usage des coupes, éloge des aèdes, danses et jeux, instruments de musique, libations). I, 14f-15c : digression sur les jeux de balle et l'hyporchème (danse mimétique).

[1] Sur l'Épitomé, voir ci-dessus « Athénée : texte et systèmes de référence ».

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
	I, 16c-18b : exemples de luxe et de mollesse dans l'œuvre d'Homère ; mesure gardée par les héros épiques (absence d'ivresse, position assise lors des repas, préparations et service assurés par les héros eux-mêmes).
	I, 18b-19a : décadence des mœurs après Homère (utilisation d'aphrodisiaques, bains, parfums, mets, parure et couronnes).
	I, 19a-21b : liste de bateleurs, de mimes et de danseurs de toutes sortes et éloge de Rome.
	I, 21b-e : l'art de se vêtir.
	I, 21e-23a : les danses (au théâtre, danses de divers pays, danseurs célèbres) ; plaisanterie sur le Musée d'Alexandrie.
I, 23a : on sert à boire aux convives.	I, 23a-24b : nécessité de boire ; examen des termes signifiant boire, se renverser, être étendu, goûter.
	24b-25f : nouvelles remarques sur la vie des héros homériques (exercices, bains, mets, femmes).
I, 26c : **Galien** développe le thème des vins d'Italie.	I, 26a-34e : catalogue des vins (les vins vieux, les vins noirs, blancs et paillés, les vins d'Italie, dieu indien « faiseur de vin », vins perses, vins grecs, vins égyptiens, le chou comme remède contre l'ivresse). I, 27d-28d : digression sur des spécialités, des produits et des marchandises de divers pays ou cités.
Aucun dialogue externe ne conclut l'Épitomé du livre I.	
LIVRE II [Épitomé]	
Aucun dialogue externe n'introduit l'Épitomé du livre II.	II, 35a : trois citations détachées de leur contexte.
II, 38e : un locuteur indéterminé glisse une citation sur le nectar.	II, 35a-40f : le vin (suite) : étymologie du mot, effets bénéfiques et méfaits de l'ivresse, le nectar, digression lexicale sur des termes liés aux mots « dieu » et « vin ».

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
II, 40f, 43b, 43f: allusions, détachées de leur contexte, aux convives qui ont développé le thème du vin et de l'eau.	II, 40f-46d: l'eau (l'eau chez Homère, qualités des différentes eaux, buveurs d'eau, manières appropriées de consommer l'eau).
	II, 45e-47e: éléments nutritifs simples (eau, vin, lait, tisane, miel), digression lexicale sur des termes relatifs à l'appétit et à la manière de s'alimenter.
II, 47e: les invités prennent place sur les lits. II, 49a-d: altercation entre «**un des cyniques**» et **Ulpien** sur le mot trépied.	II, 47e-49d: salles et mobilier des banquets (étoffes, tables); examen du terme trépied.
II, 50d, 50e, 52b, 55b, 58c: remarques détachées de leur contexte, dues à **Athénée**, sur les cerisiers, les arbouses, les amandes de Naxos, les lupins, les *propomata*. II, 50f-51a: discussion entre **Larensis** et **Daphnos** sur l'origine des cerises. II, 58b-c: **Ulpien** fait une remarque sur le terme *propoma* (boisson apéritive) et demande à boire. II, 65e: réplique détachée de son contexte, peut-être adressée à **Ulpien**.	II, 49d-66c: catalogue de hors-d'œuvre (prunes, cerises, mûres, noix, amandes, pois chiches, lupins, haricots, olives, racines, pignons, œufs, mauves, citrouilles, champignons, berles, truffes, ortie, asperges, escargots, grives, becfigues, tarins, merles, étourneaux, moineaux, cervelles).
	II, 66c-68c: liste de condiments (poivre, huile, *garum*, vinaigre, cumin, origan).
	II, 68c-71e: autres hors-d'œuvre (melons, laitue, artichauts, cervelles de palmiers).
II, 71e: **dialogue externe. Athénée** signale à **Timocrate** la fin de cette *sunagôgè* («récolte»).	
LIVRE III [Épitomé jusqu'en 73e]	
III, 72a: **aucun dialogue externe** n'introduit l'Épitomé du livre III.	
III, 73a: remarque d'**Athénée** sur ce que «les habitants de sa Naucratis» appellent *melilôton*. **[Début du *Marcianus*]**	III, 72a-85c: suite du catalogue des hors-d'œuvre (fruits du lotus d'Égypte (*kibôria*), concombres, figues, pommes, «pommes perses», citron).

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
III, 74c-78f : **Magnus** développe le thème des figues. III, 78f et 82c : le médecin **Daphnos** ajoute des remarques sur la consommation des figues, puis semble être le locuteur qui poursuit le catalogue. III, 83a-d : échange animé entre **Myrtilos**, **Plutarque**, **Émilien** et **Démocrite** sur le citron. **Démocrite** garde la parole sur le sujet. III, 85c : **les convives** s'étonnent des effets du citron et y goûtent.	
III, 85c : **Athénée** signale qu'ont été servis à part des huîtres et d'autres coquillages et insère des remarques sur ce thème.	III, 85c-94b : coquillages, ortie de mer, huître perlière.
III, 94c : on sert des viandes bouillies. Discussion entre **deux convives et Ulpien** sur les échoppes de viandes ainsi préparées. **Un des convives** garde la parole. III, 96d-e : les médecins **Dionysoclès** et **Léonidès** ajoutent des remarques sur le sujet.	III, 94c-96e : viandes bouillies.
III, 96e-100b : on apporte des matrices de truies. Altercation entre **Ulpien** et **Cynulcus** (**Ulpien** reproche aux cyniques de gêner le plaisir de la conversation quand ils ont bu. **Cynulcus** se moque de l'emploi précieux ou pédant qu'Ulpien et ses amis font des mots). Exemples de périphrases affectées.	
III, 100b-104c : **Ulpien** garde la parole pour parler des matrices de truies.	III, 100b-104c : citations sur les matrices de truies, puis digression polémique sur des cuisiniers ou des personnages influencés par la philosophie épicurienne.
III, 104c-106e : des esclaves apportent des langoustes. **Athénée** oriente le récit sur ce sujet. Pas de locuteur mentionné.	III, 104c-106e : les langoustes, les écrevisses.
III, 106e-f : on apporte des foies frits en crépine. Court échange entre **Ulpien et Cynulcus** sur le sujet. **Myrtilos** s'empare du thème. III, 108d-e : invectives d'**Ulpien** contre **Myrtilos**.	III, 106e-108f : foies frits en crépine, poissons frits.

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
III, 108f-109b: **Cynulcus** réclame du pain. Des pains et toutes sortes de plats sont apportés. **Pontianus** présente une liste de variétés de pain. III, 113a-d, 113e-115b, 115c-116a: **Arrien**, **Magnus**, puis **Galien** ajoutent leurs propres citations. III, 113e: **Cynulcus** se moque d'**Arrien**. III, 115b: digression d'**Ulpien** et d'**un convive** sur le terme «affranchi».	III, 109b-116a: le pain et ses variétés.
III, 116a: on décide de dîner et l'on fait circuler le poisson salé. Ce thème donne lieu à de échanges très variés entre les convives et à des digressions: 116a-d: **Léonidès**; 116d-f: **Dionysoclès**; 116f-118d: **Daphnos**; 118d-e: **Varus**; 118e-119b: **Ulpien et Plutarque**; 119b-120a: **Myrtilos**; 120b-121e: **un des convives** réclame à boire, **Daphnos** insère des citations sur des questions d'hygiène alimentaire, puis revient au poisson salé; 121e-123e: **Cynulcus** réclame à son tour une *decocta*, altercation entre **Ulpien et Cynulcus** sur l'emploi de mots étrangers et sur l'expression «eau de taureau»; 123e-125a: **Pontianus** continue sur le thème de l'eau glacée; 125a-f: **Myrtilos** réclame de la neige, altercation entre **Myrtilos et Ulpien**.	III, 116a-125f: le poisson salé (*tarichos*).
III, 125f-126a: on apporte un gâteau, le *libum* romain, puis du gâteau aux pignons à la demande d'**Ulpien**. III, 126a-127d: discussion animée entre **Ulpien et Émilien** sur la *mustilè* (sorte de galette), le *mustron* (cuiller) et le gâteau aux pignons. **Émilien** termine par l'examen des mots *sémidalis* (farine) et *édesmata* (plats).	III, 125f-127d: gâteaux.
III, 127d: **dialogue externe**. **Athénée** signale la fin du livre (*biblos*) sur les *édesmata* et annonce la suite, le *deipnon* (repas). Mais **Timocrate** réclame le récit du banquet (*sumposion*) macédonien que l'on trouve chez Hippolochos [évoqué en 126e]. **Athénée** accepte de lui raconter ce banquet.	

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
LIVRE IV	
IV, 128a : **dialogue externe**, qui se réduit à une simple apostrophe de la part d'**Athénée** : « mon cher **Timocrate** ». Athénée insère aussitôt le récit d'Hippolochos.	IV, 128a-130d : banquet de noces offert par Caranos de Macédoine, d'après la description d'Hippolochos de Macédoine.
IV, 130e : **Athénée** poursuit ses observations, sans donner la parole à l'un de ses personnages.	IV, 130e-132f : moqueries à l'égard des frugaux banquets grecs et, en particulier, athéniens.
IV, 134e : **Plutarque** prend la parole.	IV, 134d-153e : les banquets en Attique, à Sparte, en Crète, luxe des banquets perses, banquets tirés de Ménandre et de Philoxène, banquets offerts par Cléopâtre et Antoine, banquets de divers peuples grecs et barbares. IV, 153e-155f : digression sur des jeux donnés lors des banquets (combats singuliers, danses armées et conduites extravagantes). 155f-156a : éloge de la sobriété spartiate.
IV, 156a-c : **Cynulcus**, excédé et affamé, interrompt **Plutarque** et réclame un repas, même frugal. Il prend la parole. Il est interrompu plusieurs fois (rire de **Plutarque** 158d, **les convives** refusent d'applaudir 159e, puis s'esclaffent 159f). 159f-160d : **Cynulcus** termine sa tirade en demandant du pain et une « conque » (une soupe de pauvres), **Larensis** commente ce terme.	IV, 156c-158d : frugal banquet de cyniques raconté par Parméniscos, à base de lentilles. IV, 158d-159f : autres citations sur les lentilles, la sobriété et, inversement, sur l'amour des richesses. IV, 160b-e : remarques sur les lentilles et le mot « conque ».
IV, 160d : **Magnus** prend ensuite la parole. IV, 164d-165b : réponse de **Cynulcus** : **Magnus** est accusé de ne pas savoir parler avec art et d'être lui-même un pique-assiette.	IV, 160e-164d : citations sur les vrais philosophes, qui se nourrissent de peu, sarcasmes désordonnés à l'égard des philosophes hypocrites et des philosophes présents au banquet, notamment de Cynulcus.
IV, 165b-c : court échange entre **Cynulcus** et **Ulpien**.	IV, 165b-c : digression sur deux termes signifiant « parler de manière agréable ».
IV, 165c : **Ulpien** propose d'examiner deux thèmes évoqués précédemment, les ustensiles de cuisine et le thème de la prodigalité. Il propose lui-même une liste.	IV, 165c-169a : liste de personnages prodigues (*asôtoi*).

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
IV, 169a : **Ulpien** conclut sa tirade en lançant des questions sur deux termes supplémentaires, *épesthiein* et *épiphagein* (dévorer).	
IV, 169a : **Émilien** répond aux questions d'Ulpien et glisse vers d'autres thèmes.	IV, 169b : commentaires du terme « maison prodigue » (*asôtion*), citations sur des ustensiles de cuisine, sur des condiments, sur les verbes *épesthiein* et *épiphagein*. IV, 170d-174a : citations sur diverses catégories de personnel liées au banquet (esclaves chargés de la table, des courses, goûteurs, préparateurs de gâteaux). IV, 173b-174a : digression sur les Déliens et les Delphiens.
IV, 174a-b : on entend le son mélodieux d'un orgue hydraulique provenant d'une maison voisine. **Ulpien** provoque **Alkidès**, musicien d'Alexandrie, en affirmant la supériorité de cet instrument sur le *monaulos* (flûte) en usage à Alexandrie. **Alkidès**, blessé, répond et défend à plusieurs reprises les qualités musicales de ses compatriotes.	IV, 174a-184a : divers instruments de musique (l'orgue hydraulique, les *giggroi* (flûtes), le *nablas* (instrument à cordes), le triangle, le *monaulos*, diverses autres sortes de flûtes et d'instruments à cordes). 184b-185a : conclusion d'Alkidès sur les qualités musicales des Alexandrins et de différents peuples ou personnages.
IV, 185a : **dialogue externe. Athénée** conclut le livre (*biblos*), qui a atteint une longueur suffisante.	
LIVRE V	
V, 185a-b : **Athénée** présente à **Timocrate** la tirade de Masurius qui va suivre en termes élogieux : va être exposé « ce qui sert et nourrit l'âme comme un repas complet ».	
V, 185b : début de la tirade de **Masurius**. Il garde la parole dans la quasi-totalité du livre V.	V, 185b-186d : banquets exemplaires, bannissant excès et gourmandise, banquets donnés à l'occasion de mariages, en signe d'amitié et d'hospitalité, diverses sortes de banquets publics et de banquets philosophiques.

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
	V, 186d-193d : éloge des banquets homériques et des auteurs qui se conforment à leurs règles, critique des auteurs qui ne les observent pas, notamment Épicure, Platon et Xénophon. V, 180c-182b et 188f-190a : digressions sur des vers interpolés ou controversés de l'*Odyssée*.
V, 193d : Masurius passe à un nouveau thème par une brève question : « Comment qualifier le banquet donné par Antiochos surnommé Épiphane ? »	V, 193d-195f : longues citations extraites de Polybe sur les extravagances d'Antiochos [IV] Épiphane, notamment lors des fêtes de Daphné et d'un banquet qu'il donna.
V, 196a : **les convives** expriment leur stupéfaction devant le comportement d'Antiochos. **Masurius** enchaîne sur un autre exemple de fêtes somptueuses.	V, 196a-203b : longues citations extraites de Callixène de Rhodes sur des festivités et un défilé somptueux offerts par Ptolémée Philadelphe à Alexandrie. V, 203c-e : éloge de la richesse de Ptolémée.
V, 203e : la mention de la riche flotte de Ptolémée oriente Masurius vers le thème des navires.	V, 203e-206d : longues citations de Callixène sur deux somptueux navires construits par Ptolémée Philopatôr ; remarque sur Ptolémée Aulète qui dissipa la fortune amassée par ses prédécesseurs. V, 206d-209e : longue citation d'un certain Moschion sur un somptueux bateau construit par Hiéron de Syracuse avec l'aide d'Archimède.
V, 209f : pour prévenir une question d'Ulpien, **Masurius** insère de lui-même des citations sur le mot *egguthèkè*.	V, 209f-210c : digression sur le terme armoire (*egguthèkè*) employé par Callixène [199c].
V, 210c : retour de **Masurius** aux rois amateurs de banquets.	V, 210c-f : autres exemples de souverains séleucides amateurs de banquets, tirés de Posidonios.
V, 211a-e : le festin offert par Alexandre au philosophe épicurien Diogène permet à Masurius de revenir à la question des philosophes.	V, 211a-d : banquet offert par le roi Alexandre Balas au philosophe épicurien Diogène. V, 211e-215b : longue citation tirée de Posidonios, sur la carrière d'Athénion, philosophe péripatéticien devenu tyran d'Athènes, et sur un de ses hommes, le philosophe péripatéticien Apellicon. V, 215b-c : dernier exemple de philosophe devenu tyran, l'épicurien Lysias.

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
V, 215c : une citation sert de transition entre les philosophes tyrans et le retour au thème de la malignité de Platon.	V, 215c-219a : mensonges et anachronismes dans le *Banquet* de Xénophon et dans les dialogues de Platon. V, 219a-221a : propos médisants que l'on trouve chez Platon, Eschine, disciple de Socrate, et Antisthène. Condamnation des philosophes, comparés à des animaux monstrueux.
V, 221a : **les convives** admirent la science de Masurius et **Ulpien** ironise sur la violence de sa tirade. V, 221b : **Ulpien** enchaîne sur l'existence d'animaux capables de changer les hommes en pierre. V, 221f : **Larensis** rappelle la présence à Rome, dans le temple d'Hercule, de peaux d'animaux extraordinaires et conclut la conversation.	V, 221b-f : les animaux monstrueux.
V, 221b : une grande partie des invités se retire et met un terme à la réunion.	
Aucun dialogue externe de conclusion.	
LIVRE VI	
VI, 222a-224b : **dialogue externe. Athénée** fait remarquer à **Timocrate** qu'il ne propose rien de neuf, mais se contente de transmettre à son tour les « restes » laissés par les deipnosophistes.	
VI, 224b-c : **des esclaves** entrent, apportant une profusion de poissons sur des plats d'argent. 224b : **un « des parasites ou des flatteurs »** commente élogieusement cette abondance et poursuit avec une critique des poissonniers.	VI, 224b-228c : citations critiques sur les poissonniers, le commerce du poisson et les pêcheurs.
VI, 228c-d : **Ulpien** lance quelques questions « épineuses » sur différents termes ou thèmes : l'usage des plats d'argent chez les Anciens, le terme « plat » (*pinax*), les esclaves, le terme « poêle à frire » (*tèganon*), les parasites et les flatteurs. [Ce sont les thèmes qui seront évoqués dans le livre VI]	

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
VI, 228d : **Émilien** répond à certaines de ces questions.	VI, 228d-231b : citations illustrant les termes *pinax* et *tèganon* et l'usage de vaisselle en argent.
VI, 231b : **Pontianus** prend à son tour la parole.	231b-234c : développements et citations sur la rareté de l'or et de l'argent dans la Grèce d'autrefois, sur les offrandes du sanctuaire de Delphes, remarques moralisantes sur la poursuite des richesses, citations de Posidonios sur l'extraction des métaux, sur leur interdiction à Sparte et leur usage chez le peuple celte des *Scordistai*.
VI, 234c : les convives rivalisent pour résoudre les questions soulevées par Ulpien. Sont rapportées les réponses de **Plutarque**.	VI, 234c-248c : les parasites. Nombreuses citations illustrant les sens primitifs du mot, les acceptions péjoratives plus récentes et, de manière générale, le comportement des parasites. La tirade se conclut sur l'examen de synonymes du terme.
VI, 248c : **Démocrite** s'exprime à son tour.	VI, 248c-262a : les flatteurs. Nombreuses citations sur diverses sortes de flatteurs et remarques moralisantes sur la mollesse, notamment jugement sévère à l'égard des Athéniens devenus « flatteurs » de Démétrios Poliorcète (253a-254c). La tirade se conclut sur l'examen de l'étymologie du mot.
VI, 262 b : **Démocrite** demande à boire dans la « bouteille de Saurias ». **Ulpien** est sur le point de lancer la conversation sur Saurias, mais des **esclaves** apportent des plats et l'interrompent. **Démocrite** saisit l'occasion pour reprendre la parole et passer à la question des esclaves.	VI, 262b-270a : les esclaves. Citations sur les différentes sortes d'esclaves (hilotes, pénestes, clarotes et esclaves achetés). À travers des citations de poètes comiques, évocation de mondes merveilleux où les esclaves sont inutiles parce que la nature produit des vivres en abondance et les objets se meuvent d'eux-mêmes.
VI, 270a-271b : **Cynulcus** se plaint d'être affamé. **Ulpien** demande qu'on donne du pain aux cyniques. **Cynulcus** est décidé à partir, mais voit arriver toutes sortes de poissons et se ravise. **Masurius** ajoute des remarques sur les esclaves.	VI, 271b-272d : les esclaves (suite) : populations réduites en esclavage par différents peuples ; les esclaves à Sparte ; nombre d'esclaves présents dans diverses cités ou détenus par des particuliers.
VI, 272d : réponse de **Larensis** à Masurius.	VI, 272d-275b : partant de réflexions sur l'esclavage à Rome (grand nombre d'esclaves détenus par les particuliers,

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
	révoltes d'esclaves), Larensis développe des points de vue personnels, en recourant peu au procédé de la citation. Il fait l'éloge des valeurs de la Rome ancienne, où prévalaient la sobriété et la frugalité, et critique Lucullus pour avoir introduit le luxe dans la cité.
VI, 275b : **dialogue externe**. **Athénée** signale la fin de ce *logos*, qui a atteint une « longueur suffisante ».	
LIVRE VII	
Aucun dialogue externe d'introduction.	
VII, 275b-277d : le repas bat son plein. **Les cyniques** se réjouissent à l'idée de célébrer les *Phagèsia* (fête de la nourriture) et **Cynulcus** demande à **Ulpien** chez quel auteur apparaissent les mots *Phagèsia* et *Phagèsiposia* (fête de la nourriture et de la boisson). **Ulpien**, embarrassé par la question, ordonne aux esclaves de suspendre le service. **Cynulcus** donne la réponse et **Plutarque** cite un cas de fête comparable dans son Alexandrie natale. **L'un des *grammatikoi*** s'inquiétant de l'abondance des mets et pensant que le repas va leur prendre la nuit, le médecin **Daphnos** le rassure. Les poissons, d'une qualité et d'une taille exceptionnelles, sont servis en quantité. **Myrtilos** fait l'éloge de cet *opson* et s'interroge sur le sens de ce terme.	
VII, 276b-c : **dialogue externe. Athénée** s'adresse alors à **Timocrate** pour souligner l'abondance des poissons servis, pour l'avertir qu'il laissera de côté les titres des livres cités en raison de leur trop grand nombre et qu'il classera les propos des deipnosophistes par ordre alphabétique des poissons.	
Échange entre **un des convives** et **Zoïlos** sur le terme *helloi* (« muets ») appliqué aux poissons.	

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
Dans le catalogue des poissons, les locuteurs ne sont pas indiqués, à de rares exceptions près : VII, 277e : **un convive anonyme**. VII, 282c : bref commentaire d'**Athénée** sur une citation d'Épicharme. VII, 284e : question d'**Ulpien**. VII, 298d-e : un des convives, **un épicurien**, se jette sur une anguille que l'on vient de servir et dévore un pain chaud ; on l'emporte en proie à une inflammation. Commentaire de **Cynulcus**. VII, 301b : **Athénée** indique que dans « sa Naucratis » on appelle *hepsètoi* les petits poissons qui sont retenus dans les canaux que forme le Nil lors de sa décrue. VII, 307f-308d : échange entre **un cynique**, arrivé tardivement au banquet, **Myrtilos** et **Ulpien** sur les qualificatifs « jeûneurs » et *ellopes* (silencieux ou écailleux), appliqués l'un aux mulets, l'autre aux poissons. VII, 312a : **Athénée** donne une liste de poissons du Nil, avec commentaire personnel : « si je peux encore m'en souvenir après une absence de tant d'années ». VII, 329c : **Athénée** signale qu'il a composé un ouvrage sur la comédie d'Archippos intitulée *Les Poissons*, dont il tire des renseignements sur des poissons appelés « femmes thraces ».	VII, 277e-330b : catalogue alphabétique de poissons. Quelques digressions viennent s'insérer dans les diverses rubriques. Voici les principales : *amiai* (bonites) : 278d-281e : développements sur le thème du plaisir et critique d'Épicure. *goggroi* (congres) : 289a-293e : anecdotes sur le prétentieux médecin Ménécratès et liste de citations sur les cuisiniers vantards. *glaukos* : 296a-297c : citations sur la divinité marine Glaucos.
230b-c : **dialogue externe. Athénée** s'adresse à **Timocrate** pour conclure le « bavardage » sur les poissons et annoncer la suite.	
LIVRE VIII	
VIII, 330b-331c : **dialogue externe. Athénée** fait l'éloge de la générosité de Larensis, qui, pour ses hôtes, transforme Rome en une riche Lusitanie.	
VIII, 331c : le catalogue de poissons ennuie **Cynulcus**. Mais **Démocrite** poursuit la discussion sur ce thème.	Le livre VIII continue à broder de manière variée sur le thème des poissons.

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
Quelques remarques personnelles de sa part entrecoupent le flot des citations: notamment en 331e, 332c, 335a, 335e-f, 336d, 342d-e. En 346c: **Démocrite** rappelle qu'Ulpien, en Syrien qui ne consomme pas de poisson, a privé les convives de ce genre de plats [au début du livre VII, en 275c, Ulpien a ordonné aux esclaves de suspendre leur service]. **Démocrite** conclut sa tirade par deux questions adressées à Ulpien à propos de citations du poète comique Éphippe.	VIII, 331c-334f: citations sur diverses sortes de poissons, sur des pluies de poissons et de grenouilles, sur les devins qui se servent de poissons, sur des dons de poissons, etc. VIII, 335a-337a: éloge de Chrysippe, qui a englobé dans une même condamnation les livres de Philainis sur les plaisirs érotiques et les livres d'Archestratos sur la gastronomie. Condamnation des convives qui ont trop abondamment cité Archestratos, un émule de Sardanapale. Digression sur Sardanapale et des auteurs qui invitent les insensés à jouir de la vie. VIII, 337b-338d: remarques sur Terpsion, maître d'Archestratos, et sur Dorion [un auteur abondamment cité par les convives à propos des poissons au livre VII]; mots d'esprit sur les poissons. VIII, 338d-346b: citations sur les amateurs de poisson et d'*opson*. 446b-347b: le goût pour les poissons de la reine syrienne Gatis et les repas du géant Géryon.
VIII, 347b-e: **Cynulcus** intervient pour se plaindre des questions épineuses d'Ulpien et poursuit avec de nouveaux thèmes.	VIII, 347e-352d: anecdotes sur le joueur de cithare Stratonicos. VIII, 352d-354d: remarques critiques sur Aristote [cité par les convives à propos des poissons au livre VII], dont les ouvrages sur les sciences naturelles ne contiennent que «des merveilles propres à étonner les sots».
VIII, 354d-355a: **un des convives** demande aux cuisiniers de veiller à ne pas servir de plats froids, tandis que le «festin de mots» traîne en longueur. **Cynulcus** ajoute quelques citations. Les convives sont sur le point de dîner, mais **Daphnos** les retient et insère des citations tirées d'ouvrages médicaux.	VIII, 355a-358c: qualités diététiques et effets physiologiques des poissons, selon les médecins Diphilos de Siphnos et Mnésithée d'Athènes. VIII, 358d-359d: citations de poètes comiques sur l'achat de vivres au marché.
VIII, 359d: **Daphnos** demande à Ulpien des éclaircissements sur l'expression: «nous dînerons demain de veau de la Corneille». **Plutarque** répond qu'elle est liée à une histoire que l'on raconte à Rhodes, mais qu'il ne peut rapporter avec	VIII, 359d-360d: citations sur les collectes d'argent et sur les chants liés à la corneille et à l'hirondelle.

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
précision. Il enchaîne cependant avec des citations liées à la corneille, à Rhodes et aux poissons.	VIII, 360d-361e: légendes de fondation relatives à l'île de Rhodes et à Éphèse, faisant intervenir des poissons.
VIII, 361f-362b: de la musique et des chants se font entendre et viennent interrompre Plutarque: les Romains sont justement en train de célébrer la fête de la Fortune. Échange entre **un des convives**, **Ulpien** et **Myrtilos** sur le terme *ballismos* (danse). **Myrtilos** garde la parole.	VIII, 362b-365d: examen de termes relatifs à la danse, aux cortèges, aux fêtes et aux banquets éloge de la sobriété des Anciens.
VIII, 365d-e: **dialogue externe. Athénée** annonce à **Timocrate** la fin de ce *logos* et ajoute une dernière citation.	
LIVRE IX	
IX, 366a: **dialogue externe. Athénée** introduit ses *muthoi* par une citation.	
366a-368f: des jambons sont servis aux convives. Échange entre **Ulpien**, **Zoïlos** et **Léonidès** sur des questions lexicales.	IX, 366a-368f: examen des termes «tendre», «moutarde», «jambons», «saucisses», *garum* et *paropsis* (sauce ou plat).
IX, 368f-369a: toutes sortes de plats de viande sont apportés. **Athénée** prévient qu'il ne signalera que ceux qui sont dignes de mention, mais commencera par les légumes. Le récit prend la forme d'un **catalogue**, en dehors de deux passages: en 372b et en 372d, **les convives** s'étonnent que des citrouilles puissent être servies en hiver, **Larensis** demande si les anciens connaissaient cet usage et **Ulpien** cite une recette de conservation.	IX, 369a-372f: liste de légumes (raves, choux, bettes, carottes, poireaux, citrouilles).
IX, 373a: **Athénée** signale que les plats suivants furent des poulets. **Myrtilos** développe le thème.	IX, 373a-374d: les poulets.
IX, 374d: rubrique ajoutée sans transition. **Aucun locuteur** mentionné.	IX, 374d-376c: les porcs.
IX, 376c: un porc dont une moitié a été rôtie et l'autre bouillie est servi, suscitant l'admiration des convives. **Le cuisinier**, fier de son art, prend la parole. Il précise que le porc est farci et défie les convives de trouver la recette. Puis il poursuit par des citations sur les cuisiniers.	IX, 376c-380c: citations sur les cuisiniers.

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
IX, 380c-382b: échanges entre **les convives**, **Ulpien**, **Magnus**, **le cuisinier** et **Larensis** sur des questions lexicales. Le cuisinier donne la recette du fameux porc.	IX, 380c-382b: discussions autour de trois termes («servir à table», «goûter», «abats»).
IX, 382b: **le cuisinier** garde la parole.	IX, 382b-383f: reprise des citations sur les cuisiniers.
IX, 384a: on apporte des oies. **Un des convives** remarque qu'elles sont gavées, discussion d'**Ulpien** et de **Plutarque** sur le sujet.	IX, 384a-c: oies gavées.
IX, 384c et 384d: sont servis des demi-têtes de porc et des ragoûts de viande. Commentaire de **Myrtilos** sur ce genre de plats.	IX, 384c-f: demi-têtes de porc et ragoûts.
IX, 384f-386c: échange entre **un des convives**, **Ulpien** et **Myrtilos** sur les sauces. **Cynulcus** se plaint d'avoir faim.	IX, 384f-386c: sauces au vinaigre et à la saumure et commentaire du terme *opsarion* (poisson).
IX, 386c-387f: échange entre **Ulpien**, qualifié d'*olbiogastôr* (qui trouve le bonheur dans son ventre) et **Myrtilos**. On sert des faisans.	IX, 386c-387f: discussion de l'adjectif *olbiogastôr*; les faisans.
IX, 387f: **Athénée** poursuit à nouveau son récit sous forme de **catalogue**, aucun locuteur n'est plus mentionné, à l'exception de **Plutarque** en 390d.	IX, 387f-395f: liste de volailles et de volatiles (francolins, poules sultanes et oiseaux rouges (*porphuriôn* et *porphuris*), perdrix, hiboux, coqs, moineaux, cailles, cygnes, pigeons, canards).
IX, 395f-398b: poursuite du catalogue, Athénée intervient parfois brièvement pour signaler que ces plats furent «souvent» servis. Les plats donnent lieu à quelques échanges ou commentaires (**convives anonymes**, 395f, 396a, 396b; **Ulpien**, 396a; **Palamède**, 397a). Deux épisodes interrompent le catalogue de manière plus significative: 398b-399a: **Larensis** lance une question sur le *tétrax* (sorte de faisan) et en fait apporter un vivant dans une cage devant ses hôtes; celui-ci est ensuite préparé et servi aux convives. 401b-402c: on apporte du sanglier. Échange entre **l'un des convives**, **Ulpien** et **Démocrite** sur la forme du mot sanglier et sur le sanglier de Calydon.	IX, 395f-398b: plats de viande et de gibier («témoins» ou testicules, viandes cuites à l'étouffée, cochons de lait, gazelles, paons, *tétrax* (sorte de faisan), filets de viande, tétines, *hupogastrion* (ventres de poissons), lièvres, sangliers, chevreaux).

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
IX, 402d-403d : thème ajouté sans transition. **Aucun locuteur** mentionné.	IX, 402d-403d : deux citations sur des banquets tirées de poètes comiques.
IX, 403d-e et 405d-406b : on apporte un plat parfumé à la rose. **Le cuisinier** prend la parole et insère des citations. **Émilien** se moque de lui et le prie de présenter son plat. **Le cuisinier** donne d'abord la recette, puis ouvre la marmite, d'où s'élève un parfum délicieux.	IX, 403d-406b : citations sur les cuisiniers.
IX, 406c-408b : on apporte des plats de lentilles et de pois. Échanges entre **Démocrite** et **Ulpien** sur le sujet.	IX, 406c-408b : citations sur les pois, digression sur le parodiste Hégèmôn de Thasos, précisions sur le plat appelé « marmite de Télémaque ».
IX, 408b : on apporte de l'eau pour que les convives puissent se rincer les mains. Question d'**Ulpien** sur le terme *chernibon* (bassin) ; **un convive** lui répond, puis enchaîne avec des citations diverses.	IX, 408c-411a : citations sur le lexique et les objets relatifs aux ablutions (bassins, pâte à laver, parfums, serviettes). Digression sur Héraclès.
IX, 411a : **dialogue externe. Athénée** signale à **Timocrate** la fin du *logos* et annonce qu'il poursuivra son récit par la gloutonnerie d'Héraclès.	
LIVRE X	
X, 411a : **dialogue externe. Athénée**, avec une citation, souligne que le poète avisé (*sophos*) doit offrir aux spectateurs un « festin varié » (*poikilè euôchia*), puis annonce à **Timocrate** le thème suivant, celui de la gloutonnerie d'Héraclès.	
X, 411a : **aucun locuteur** mentionné pour les premiers thèmes.	X, 411a-417b : catalogue de gloutons (Héraclès, Ulysse, puis personnages divers, notamment athlètes et joueurs de trompettes).
	X, 417b-418e : exemples de peuples gloutons (Béotiens, Pharsaliens, Thessaliens).
	X, 418e-421a : exemples de mesure et de frugalité (en particulier Égyptiens, philosophes) ; diatribe contre les banquets bruyants et déréglés des gens d'aujourd'hui, et particulièrement des gens d'Alexandrie.

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
X, 421a : **un des convives** enchaîne et brode sur le thème de la goinfrerie et de la frugalité.	X, 421a-422d : citations servant à dénoncer les excès de table et à vanter la frugalité et présentant le ventre comme le fléau de l'humanité.
X, 422e, 423b-c : **Ulpien** signale la fin du repas (*deipnon*) et réclame qu'**un esclave** apporte les coupes ornées visibles sur le buffet. Une coupe lui est donnée, qu'il ordonne à l'esclave de remplir de vin fort. Il insère des citations sur les termes qu'il utilise à cette occasion.	X, 422e-425f : citations sur les termes et familles de mots signifiant « avoir fini de dîner », « fort », « louches », « non mélangé », « échansons ».
X, 425f-426b : à la fin de sa tirade, **Ulpien** vide sa coupe, pendant qu'**un autre convive** commente le geste. **Les convives** discutent du dosage du vin qui doit être servi. **Démocrite** prend la parole sur ce thème, puis glisse vers d'autres thèmes. 429f : en conclusion de sa diatribe contre l'ivresse, **Démocrite** boit, puis reprend le thème du dosage du vin, en notant qu'il s'était éloigné de son sujet.	X, 426d-433b : dosage du vin, brèves remarques sur quelques coutumes conviviales, méfaits de l'ivresse, nouvelles citations sur le dosage du vin, saupoudrage de farine sur le vin, éloge de la sobriété spartiate.
X, 433b : **Démocrite** passe sans transition à un « abondant catalogue » des buveurs.	X, 433b-443c : catalogue des buveurs et de leurs excès (buveurs célèbres, les femmes et le vin, les peuples amateurs de vin).
X, 443c : **Pontianus** prend à son tour la parole pour condamner le vin.	X, 443c-445b : condamnation du vin et de l'ivrognerie.
X, 445c-f : altercation entre **Ulpien** et **Pontianus**.	X, 445c-f : adjectifs signifiant « ivre » ou « ivrognes ».
X, 445f-446b : **Ulpien** porte un toast à la santé d'un de ses compagnons. Celui-ci lui demande en retour quel auteur emploie l'impératif « bois » (*pithi*). **Ulpien** répond, puis glisse vers d'autres thèmes.	445f-448b : conjugaison du verbe boire, la bière, éloge du vin.
X, 448b-c : **Émilien** coupe **Ulpien** et propose, en guise de pause, de s'intéresser à la question des énigmes. **Larensis** insère une longue digression (cf. 459f) sur le sujet.	X, 448b-459b : liste d'énigmes, de devinettes littéraires et de jeux sur le langage utilisant des contraintes formelles.
X, 459b-c : **Athénée** propose à **Timocrate**, puisque le soir est tombé sur eux comme sur les deipnosophistes, de remettre au lendemain la discussion sur les coupes.	

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
LIVRE XI	
XI, 459c : **dialogue externe**. Courte citation d'**Athénée** pour présenter à **Timocrate** la suite des *logoi*.	
XI, 459c et 461e : les **convives** se réunissent de bonne heure, pour parler des coupes. Tandis qu'ils sont assis et que la conversation n'a pas encore commencé, **Ulpien** lance quelques questions préliminaires. Puis il invite les convives à s'étendre.	XI, 459c-460b : développements sur les termes signifiant « s'asseoir » et « s'étendre », sur les mots de la famille de *potèria* (coupes) et sur le *kulikeion* (buffet). Citations sur l'usage de grandes coupes.
XI, 461e : **Plutarque** prend ensuite la parole. Il annonce qu'il va discourir-sur-les-coupes et commence par des considérations générales. 464e-f : **Plutarque** invite ses compagnons à boire tout en prêtant attention aux bouffons, aux mimes et aux autres artistes.	XI, 461e-466d, 781c-782d[2] : villes dont les noms ou les coutumes sont liés aux coupes ; les plaisirs d'un *sumposion* convenable ; sens de circulation de la coupe dans un banquet ; les coupes en terre ; digression sur le terme *mania* (folie) ; l'usage du vin à Athènes lors des spectacles et de fêtes dédiées à Dionysos et aux Nymphes ; les possesseurs et les collectionneurs de coupes ; décor des coupes ; mélange du vin.
XI, 782d : **Plutarque** continue par un catalogue des coupes. XI, 480d-e : **Plutarque** fait allusion aux coupes (*kulikes*) fabriquées à Naucratis, patrie de leur compagnon (*sussitos*) Athénée, et au quartier des potiers de la ville.	XI, 782d-784d, 466e-503f : catalogue alphabétique des coupes.
XI, 503f-504b : **Plutarque** s'arrête et, demandant une phiale, verse une libation en l'honneur des Muses et de Mnémosyne, puis porte un toast à la santé des convives. **Léonidès** réclame une coupe plus grande et invite ses compagnons à puiser dans le cratère de vin.	XI, 504a-c : citations sur les expressions signifiant « faire circuler les coupes » et sur les cratères.
XI, 504c-e : **Pontianus** recommande de suivre les conseils de Xénophon et de boire dans de petites coupes, puis s'oriente vers de nouveaux thèmes.	XI, 504e-509e : développements sur la rivalité entre Platon et Xénophon, polémique contre Platon, en raison de ses mensonges, de ses calomnies à l'égard de différents personnages, de ses théories et de ses plagiats.

[2] Une lacune du *Marcianus* est suppléée par l'Épitomé (781c-784d).

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
XI, 509e : **dialogue externe**. **Athénée** signale à **Timocrate** la fin de cette « récolte » (*sunagôgè*) et annonce qu'il poursuivra par le thème des personnages célèbres pour leur *truphè*.	
LIVRE XII	
510a-b : **dialogue externe. Athénée** s'excuse de devoir ajouter de nouveaux développements et prétend céder à la demande pressante de **Timocrate** concernant le thème de la *truphè*. **Aucun locuteur** n'est mentionné au livre XII, Athénée traite le thème en son nom et de manière particulièrement ordonnée.	510b-513e : citations sur le plaisir (*hèdonè*), présentant celui-ci comme néfaste ou au contraire comme un bien à rechercher.
	513e-528e : citations et commentaires sur les peuples et les cités célèbres pour leur *truphè* (notamment les Perses, 513e-515d, les Lydiens, 515d-517a, les Sybarites, 518c-522a).
En 541a, un **locuteur** dont le nom n'est pas précisé indique que, « chez ses concitoyens d'Alexandrie », il connaît un chemin appelé « chemin des Riches », où sont vendus tous les produits propres à satisfaire le goût du luxe [Athénée ou un de ses personnages : question controversée].	528e-544a : débauchés célèbres de tous pays et de toutes époques ; digression sur la générosité de Cimon et la cruauté de Pisistrate (533a-c).
	544a-548c : philosophes et auteurs prônant la *truphè* (Aristippe et les Cyrénaïques, Polyarchos, disciple d'Archytas, Agamemnon chez Homère, Speusippe, Épicure et ses disciples, Sophocle, le péripatéticien Lycon, l'eudémoniste Anaxarchos) ; éloge des Romains, des Messéniens et du roi Antiochos pour avoir banni les Épicuriens et les philosophes de leurs cités ou de leurs royaumes (547a-b).
	548c-f : exemples de sobriété (Gorgias, Artaxerxès Ochos, Antipatros).
	548f-550f : liste de personnages victimes des méfaits de leur *truphè* ou souffrant d'embonpoint excessif.

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
551a: **Athénée** fait remarquer à **Timocrate** qu'il vaut mieux être pauvre et maigre plutôt qu'être très riche et ressembler à l'énorme poisson de Tanagra.	551a-552f: catalogue de gens maigres.
	553a-554f: exemples de comportements hédonistes (se parfumer les pieds, porter des fleurs et des fruits dans les mains, aimer les jeunes filles callipyges). Le livre se conclut sur l'histoire de la folie de Thrasyllos.
Aucun dialogue externe ne conclut le livre XII.	
LIVRE XIII	
XIII, 555a-b: **Athénée** annonce à **Timocrate** le thème du prochain «catalogue», l'amour, et invoque Érato.	
XIII, 555b: **Larensis** est le premier à parler.	XIII, 555b-559e: les mariages à Sparte, exemples de bigamie et de polygamie, Euripide amateur de femmes, les hétaïres (maquillage et liste de noms).
XIII, 559e: **Léonidès** prend à son tour la parole.	559e-560f: malheur des hommes mariés et sottise des hommes qui se marient plusieurs fois, dangers des mariages avec de jeunes femmes, femmes responsables de guerres et de ruine de l'*oikos*.
XIII, 561a et c, 562b, 563d: **des convives**, puis **Pontianus**, **Plutarque** et **Myrtilos** passent à des commentaires et à des citations sur Éros.	XIII, 561a-563d: grandeur d'Éros, cultes rendus à Éros, effets d'Éros et comportement des amoureux, représentations d'Éros.
XIII, 563d: **Myrtilos** poursuit la discussion.	XIII, 563d-566e: attaque des stoïciens et de leur goût pour les garçons, importance du regard, habitude de se raser la barbe, nouvelle attaque de la dépravation des Stoïciens, éloge de la beauté.
XIII, 566e: **Cynulcus** accuse **Myrtilos** d'être lui-même dépravé; il oriente la conversation sur le thème des hétaïres.	XIII, 566e-571a: attaque des hétaïres (ouvrages et pièces sur les prostituées, dangers de leur fréquentation).
XIII, 571a: **Ulpien** veut couper **Cynulcus** et défendre **Myrtilos**, mais **Myrtilos** répond lui-même.	XIII, 571a-573b: éloge des hétaïres (la véritable signification du mot, exemples d'hétaïres convenables, critique des philosophes amateurs de garçons, les fêtes consacrées aux hétaïres, sanctuaires consacrés à Aphrodite Hétaïre).

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
XIII, 573b: **Myrtilos** poursuit par «un catalogue des femmes» [expression employée en 590a].	XIII, 573b-590a: catalogue de femmes (les prostituées de Corinthe, Cottina de Sparte, les maîtresses d'Alcibiade, les amours d'Odatis et de Zariadrès, de Petta et d'Euxène, hétaïres compagnes ou parentes de personnages célèbres, très longues citations de Machon sur différentes prostituées, les courtisanes d'Athènes, prostituées mentionnées dans des plaidoyers, Laïs, hétaïres maîtresses de philosophes et d'hommes d'État).
XIII, 590a: interruption d'**Ulpien**, qui pose une question sur le terme *tigris* (tigre). **Myrtilos** répond brièvement et reprend aussitôt son catalogue.	XIII, 590b-596f: reprise du catalogue des «belles femmes» (dépravation d'Épaminondas, maîtresses d'Hypéride, la courtisane Phrynè, autres personnages célèbres amoureux d'hétaïres, liste d'hétaïres, les maîtresses d'Harpale, les courtisanes de Naucratis, liste d'hétaïres).
XIII, 596a: **Myrtilos** est sur le point de s'arrêter lorsqu'il se souvient d'exemples supplémentaires. 599e: **Myrtilos** conclut son «catalogue érotique».	XIII, 596f-599d: poètes amoureux de courtisanes, longue citation d'Hermésianax de Colophon sur un catalogue d'histoires d'amour, controverse sur les amours d'Anacréon et de Sappho.
XIII, 599f: **Myrtilos** ajoute des citations sur Aphrodite et des poètes qui ont consacré des vers à l'amour.	XIII, 599f-601e: Aphrodite et courte liste de poètes qui ont illustré les thèmes de l'amour.
XIII, 601e: **Myrtilos** passe sans le signaler explicitement au thème de l'amour des garçons.	XIII, 601e-605d: l'enlèvement de Ganymède, passion de Minos pour Thésée, le Bataillon sacré de Thèbes, Harmodios et Aristogiton, Chariton et Mélanippe, Cratinos et Aristodème; origine de la pédérastie; personnages célèbres amateurs de garçons, notamment Alexandre et Sophocle.
XIII, 605d-605e: **Myrtilos** glisse insensiblement vers de nouveaux thèmes.	XIII, 605e-610b: vain désir d'animaux ou de personnages pour des peintures ou des statues; amour d'animaux pour des êtres humains; hypocrisie des philosophes; citations sur le désir suscité par les danseuses, les joueuses de flûte et la beauté des jeunes filles; catalogue de belles femmes; les concours de beauté.

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
XIII, 610b-612f: emportement de **Cynulcus** à l'égard de la vaine érudition (*polumatheia*) et, en réponse, diatribe de **Myrtilos** à l'égard des philosophes et des cyniques.	XIII, 610b-612f: attaque des philosophes, exemple d'Eschine le Socratique.
Aucun dialogue externe ne conclut le livre XIII.	
LIVRE XIV	
XIV, 613a-c. **Dialogue externe**. **Athénée** rappelle à **Timocrate** que le vin provoque la folie, mais que les convives du banquet se gardèrent de toute ivresse.	
XIV, 613c: discussion entre **un convive** et **Ulpien** sur l'adjectif *exoinos* (ivre). **Ulpien** continue en orientant la conversation sur les *gelôtopoioi* (bouffons). XIV, 615e: une anecdote d'Ulpien suscite les rires. Un convive mentionne les *planoi* (saltimbanques itinérants) et **Magnus** développe le thème. XIV, 616c: **Myrtilos** poursuit avec des citations sur les mots d'esprit.	XIV, 613c-616e: citations variées sur le thème des bouffons (les bouffons, les amateurs de plaisanteries, les saltimbanques, les mots d'esprit).
XIV, 616e: les amusements étant nombreux et ayant suscité de nombreux commentaires, **Athénée** prévient qu'il les évoquera sans mentionner les noms des locuteurs.	XIV, 616e-622d: flûtes, chansons, rhapsodes et artistes chantant toutes sortes de textes, mimes.
XIV, 622d-e, 623c et d: le citharède **Amébée** arrive au banquet, mais il est trop tard pour dîner. Le cuisinier **Sophon** le lui fait remarquer par deux citations comiques et **Amébée** lui répond avec humour. **Les convives** applaudissent et l'invitent à rester. **Amébée** les charme par son art de la cithare.	
XIV, 623e: **Athénée** signale que la musique faisait partie des conversations quotidiennes des convives. **Masurius**, un passionné de musique, prend la parole sur le sujet.	XIV, 623e-628c: la musique (ses effets apaisants, les différents modes (*harmonia*), le rôle de la musique dans la vie publique de peuples et de cités et lors des batailles, ses effets sur l'âme).
XIV, 628c: sans transition, les citations dérivent vers le thème de la danse, mais **Masurius** indique, en revanche, la fin du catalogue (XIV, 631e).	XIV, 628c-631e: les danses (manière décente de danser, catalogue de danses).

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
XIV, 631e : **Masurius** poursuit sans transition par de nouvelles citations sur la musique.	XIV, 631e-633e : éloge de la manière dont les anciens pratiquaient la musique ; théorie de Pythagore sur la musique, Apollon, Orphée, musique et poésie, la musique à Sparte et dans les temps anciens.
XIV, 633f : **Masurius**, entendant le son grave d'une flûte, conclut son « abondant discours » sur la musique, mais reprend aussitôt la parole sur la question de la *sambukè*. 634b et e : échange entre **Émilien** et **Masurius** sur la *magadis*. **Masurius** garde la parole.	XIV, 633f-639a : les instruments de musique (la *sambukè*, la *magadis*, les castagnettes, le trépied, la cithare) ; digression sur les compositeurs de poèmes érotiques.
XIV, 639b : les « secondes tables » sont apportées et placées devant les convives. Athénée insère une digression sur le thème des Saturnales sans mentionner de locuteur.	XIV, 639b-640a : Saturnales et fêtes où les esclaves se font servir par leurs maîtres.
XIV, 640a : on sert les desserts (*épidorpismata*). Discussion entre **un convive**, **Ulpien** et **Pontianus**. **Pontianus** garde la parole.	XIV, 640b-643e : lexique servant à désigner les desserts ; composition des « secondes tables ».
XIV, 643e : **dialogue externe. Athénée** énumérera pour **Timocrate** les gâteaux (*plakountes*) mentionnés par les convives dont il se souvient encore.	XIV, 643e-648c : citations sur les gâteaux et catalogue de pâtisseries.
XIV, 648c-649c : **Ulpien** lance diverses questions (Chrysippe et Harpocration, les termes *hèmina* (demi-setier) et *amulon* (pâte à gâteau)). Réponse de **Larensis**. **Ulpien** pose une nouvelle question sur un gâteau posé devant les convives (*koptè*). **Démocrite** lui répond et l'invite à y goûter (*apesthiein*). **Ulpien** s'exécute, provoquant le rire général, parce que le verbe *apesthiein* signifie aussi s'abstenir de manger. **Ulpien** est froissé, puis il poursuit par un catalogue de fruits. 653d : **Masurius** prend la parole pour répondre à une question d'**Ulpien** sur les fruits de « choix » (*gennaia*) et complète le thème des fruits par diverses citations.	XIV, 649c-654a : catalogue de fruits (pistaches, fruits du *konnaros* et du *paliouros*, poires, grenades, dates, jujubes, figues, raisins). Les fruits de choix, les fruits au vin, les fruits d'Athènes.

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
XIV, 654a : **Ulpien** [cf. 658e] décide d'ajouter des citations tirées de ses vastes lectures sur des sujets déjà abordés, les viandes et les volatiles. XIV, 657e et 658a : il fait remarquer que chaque convive a devant lui un morceau de jambon et du fromage de Sicile.	XIV, 654a-658e : pigeons, faisans, paons, pintades, porcs rôtis, perdrix, lièvres, mamelles, animaux engraissés, jambons, viandes salées, fromage.
XIV, 658e : **un des cuisiniers** « sophistes » coupe **Ulpien** et annonce un plat, la « *muma* », suscitant la curiosité des convives. Mais il commence par des citations sur la dignité de sa fonction, avant de donner la recette de son plat. 662f : **un autre cuisinier** apportant un dernier plat, la *mattuè*, **Ulpien**, brièvement, puis **Émilien** illustrent ce thème.	XIV, 658e-664f : citations sur les fonctions des cuisiniers, recette de la *muma*, étymologie et nature de la *mattuè*.
XIV, 664f : **dialogue externe. Athénée** conclut en notant qu'à ce point les convives décidèrent de partir et de mettre un terme à la réunion, parce que le soir était venu.	
LIVRE XV	
XV, 665a-d : **dialogue externe**. **Athénée** s'excuse auprès de **Timocrate** de ne pas être en mesure de rapporter tout ce qui fut dit et fait dans les banquets, étant donné l'abondance de la matière, mais à travers deux citations comiques, il annonce les principaux thèmes qui suivent.	
XV, 665d-666a : discussion sur le cottabe. L'erreur d'**un médecin** présent, qui pense que c'est une façon de purger l'estomac, suscite les moqueries d'**Ulpien** et d'un convive. **Ulpien** garde la parole pour développer la question du cottabe.	XV, 666a-668f : citations sur le jeu du cottabe (origine, les différentes sortes de cottabe, les prix).
XV, 668f-669d : **Ulpien** réclame à boire dans une grande coupe. L'assemblée s'agite. **Cynulcus** demande ce qu'est un « chœur de brailleurs » (*surbèneôn choros*) et signale l'entrée d'esclaves apportant des couronnes et des parfums. Il pose à **Démocrite** deux questions sur les couronnes et l'amour. **Démocrite** répond.	XV, 669d-671b : longue citation de Denys Chalkous sur l'usage des couronnes chez les amoureux et résolution d'un problème arithmétique posé dans les *Lois* de Platon et relatif à des couronnes.

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
XV, 671b-f: altercation entre **Ulpien** et **Cynulcus**. Celui-ci refuse de dire d'où vient l'expression «chœur de brailleurs», au grand agacement d'**Ulpien**, et lance deux nouvelles questions sur «la couronne de Naucratis» et sur les couronnes d'osier. Silence d'**Ulpien**, c'est **Démocrite** qui répond.	XV, 671f-676e: les couronnes d'osier, façon de porter les couronnes, effets médicaux des couronnes selon le médecin Philonidès, la couronne de Naucratis. XV, 673f-674b: digression sur un cas de plagiat.
XV, 676e-f: entrent des esclaves portant des couronnes de fleurs. **Myrtilos** défie **Ulpien** de citer des noms de couronnes. **Ulpien** répond. 678f: **Ulpien** demande à **Cynulcus** des éclaircissements sur les *kulistoi* (sortes de couronnes). Embarras de **Cynulcus**. **Ulpien** poursuit son catalogue.	XV, 676f-680e: catalogue de couronnes.
XV, 680e: **Ulpien** glisse vers un autre thème, les fleurs entrant dans la composition des couronnes. 685c-586c: **Ulpien** conclut son intervention par des invectives contre **Cynulcus** et des remarques malicieuses sur les couronnes, puis souligne sa «sortie» (*exodos*). **Athénée** note qu'il est mort brusquement quelques jours après.	XV, 680e-685c: catalogue des fleurs entrant dans la composition des couronnes.
XV, 686c-d: **Cynulcus** s'étant assoupi, **un convive** le réveille en l'aspergeant de parfum. **Cynulcus** retrouve difficilement ses esprits et proteste.	XV, 686d-687c: citations blâmant l'usage de parfums.
XV, 687d: **Masurius** réplique en défendant les effets bénéfiques des parfums, puis enchaîne.	XV, 687d-692f: effets bénéfiques des parfums, lexique et provenance des parfums, catalogue de parfums (690a-691c), usage des parfums dans les banquets; digression sur Janus, l'inventeur des couronnes.
XV, 692f: toasts des **convives** en l'honneur du Bon Génie, de Zeus Sauveur, d'Hygie et d'autres divinités. **Athénée** donne une brève liste d'auteurs ayant mentionné ce genre de toasts.	XV, 692f-693f: les toasts.
XV, 693f: transition d'Athénée pour annoncer les *skolia* (chansons de table). XV, 694c: les **deipnosophistes** entonnent chacun à leur tour une chanson. **Athénée** en rapporte le texte.	XV, 693f-696a: citations générales sur les *skolia*, puis catalogue de chansons de table.

Dialogues externes et internes – Locuteurs – Déroulement du banquet	Thèmes
XV, 694e-f : interruption de **Myrtilos**, qui rappelle qu'un des *skolia* chantés a été loué par Platon, mais moqué par Anaxandridès.	
XV, 696a : **Démocrite** prend la parole.	XV, 696a-697b : polémique sur les poèmes classés indûment parmi les péans ; les péans.
XV, 697b-698a : **Cynulcus** accuse **Ulpien** d'aimer les chansons licencieuses. **Ulpien** rétorque en lui proposant un traité de paix en échange d'explications sur « le chœur de brailleurs ». **Cynulcus** donne la solution, puis poursuit par des citations sur les parodies.	XV, 698a-699c : liste d'auteurs de parodies.
XV, 699d : transition d'**Athénée** pour annoncer le nouveau thème : « lorsque le soir surprenait » les convives, on réclamait des lampes. XV, 701b : dernières citations de **Cynulcus**, qui se retire discrètement avec une profonde envie de dormir.	XV, 699d-701b : lexique des lampes et des torches.
XV, 701b-c : question de **Pontianus** sur le sens du mot péan, réponse de **Démocrite**.	XV, 701c-f : sens du mot péan.
XV, 701f-702b : les convives sont sur le point de se lever pour partir, lorsque des esclaves apportent un encensoir. **Larensis** procède à la purification, adresse une prière aux dieux, verse une libation de vin et donne le vin qui reste à l'esclave. Puis il chante un péan en l'honneur d'Hygie et embrasse ses amis.	
XV, 702b-c : **dialogue externe**. **Athénée** conclut en soulignant qu'il vient de rapporter les recherches sérieuses (*spoudasmata*) des deipnosophistes.	

Die Fragmente der griechischen Historiker (FGrHist)
Table des volumes

Antonio L. Chávez Reino

F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker*

Erster Teil, *Genealogie und Mythographie*

I (1-63), Berlin, Weidmann, 1923 (contient texte et commentaire en un seul volume).
Réédition en deux volumes (avec des corrections et des *addenda*):
IA (1-63), Leiden, Brill, 1957.
Ia (Kommentar zu 1-63), Leiden, Brill, 1957.

Zweiter Teil, *Zeitgeschichte*

IIA, *Universalgeschichte und Hellenika* (64-105), Berlin, Weidmann, 1926.
IIC (*Kommentar zu 64-105*), Berlin, Weidmann, 1926.
IIB, *Spezialgeschichten, Autobiographien und Memoiren, Zeittafeln* (106-261), Berlin, Weidmann, 1927-1929[1].
IID (*Kommentar zu 106-261*), Berlin, Weidmann, 1927-1930[2].
Ces volumes commencèrent à être réimprimés par procédé photomécanique à Leiden, chez Brill, en 1961-1963. Depuis lors, ils ont connu plusieurs réimpressions. Lors de la première réimpresssion, la cote du volume **IID** fut changée en **IIB**, apparemment par erreur. On emploie parfois la cote **IIb** par analogie avec la nouvelle numérotation adoptée pour la partie III (IIIA = texte, IIIa = commentaire, etc.). Mais la cote voulue par Jacoby est bien IID.

Dritter Teil, *Geschichte von Städten und Völkern (Horographie und Ethnographie)*

IIIA, *Autoren über verschiedene Städte (Länder)* (262-296), Leiden, Brill, 1940.
IIIa (*Kommentar zu 262-296*), Leiden, Brill, 1943.

IIIB, *Autoren über einzelne Städte (Länder)* (297-607), Leiden, Brill, 1950.

[1] IIB fut publié en deux fascicules contenant 1) texte des n^{os} 106-153 (1927) et 2) texte des n^{os} 154-261 (1929).

[2] IID fut publié en deux fascicules contenant 1) commentaire des n^{os} 106-153 (1927) et 2) commentaire des n^{os} 154-261 (1930).

IIIb, Supplement, *A Commentary on the Ancient Historians of Athens* (323a-334), 1, Text, Leiden, Brill, 1954.
IIIb, Supplement, *A Commentary on the Ancient Historians of Athens* (323a-334), 2, Notes, Leiden, Brill, 1954.
IIIb (*Kommentar zu 297-607, Text*), Leiden, Brill, 1955.
IIIb (*Kommentar zu 297-607, Noten*), Leiden, Brill, 1955.

IIIC, *Autoren über einzelne Länder, Bd. 1 (Aegypten-Geten, 608a-708)*, Leiden, Brill, 1958.
IIIC, *Autoren über einzelne Länder, Bd. 2 (Illyrien-Thrakien, 709-856)*, Leiden, Brill, 1958.
Pour IIIC, Jacoby n'a laissé qu'une esquisse de commentaire. Charles W. Fornara a voulu reprendre le projet. Il a publié un premier fascicule contenant le commentaire des n^{os} 608a et 608 :
IIIc, Fasc. 1, *Commentary on nos. 608a-608*, ed. by Charles W. Fornara, Leiden – NewYork, Brill, 1994.
Le projet semble actuellement abandonné.

P. Bonnechere a rédigé des **index** des quinze volumes édités par Jacoby :
F. Jacoby's Die Fragmente der Griechischen Historiker. Indexes of Parts I, II and III. Indexes of Ancient Authors, by **P. Bonnechere**, Leiden – Boston – Köln, Brill, 1999 :
Vol. I, *Introduction. Alphabetical List of Authors Conserving Testimonia and Fragments*.
Vol. II, *Concordance Jacoby -> Source*.
Vol. III, *Alphabetical List of Fragmentary Historians with Alphabetical List of Source-Authors for Each*.

Les quinze volumes publiés par Jacoby, accompagnés des index rédigés par P. Bonnechere, ont été édités par Brill sur CD-Rom en 2005 (*Die Fragmente der griechischen Historiker.* ***CD-Rom Edition***).

Brill's New Jacoby
I. Worthington dirige un projet international de réédition des parties I-III des *FGrHist* avec texte révisé, traduction anglaise des fragments et nouveaux commentaires. L'ouvrage devrait d'abord être disponible en ligne, puis (après 2014, selon les prévisons des éditeurs) sur papier en vingt volumes.

Continuation des *Fragmente der griechischen Historiker (IV-V)*
Deux projets sont actuellement consacrés à la continuation des *FGrHist* : l'un sous la direction de G. Schepens, à Leuven, publie la Partie IV (Biographie et littérature antiquaire), l'autre sous la direction de H.-J. Gehrke, à Freiburg, prépare la Partie V (Géographie). De la partie IV sont parus :

***F. Jacoby's Die Fragmente der griechischen Historiker Continued Part IV, Biography and Antiquarian Literature*, ed. by G. Schepens**

IVA, Biography

Fasc. 1, *The Pre-Hellenistic Period*, by Jan Bollansée, Johannes Engels, Guido Schepens and Els Theys, Leiden – Boston – Köln, Brill, 1998.

Fasc. 3, *Hermippos of Smyrna,* by Jan Bollansée, Leiden – Boston – Köln, Brill, 1999.

Fasc. 7, *Imperial and Undated Authors*, by John Radicke, Leiden – Boston – Köln, Brill, 1999.

BIBLIOGRAPHIE

AFRICA, T. W., 1961, *Phylarchus and the Spartan Revolution*, Berkeley.

ALY, W., 1927, « Herodots Sprache », *Glotta* 15, p. 84-117.

AMBAGLIO, D., 1980, *L'opera storiografica di Ellanico di Lesbo*, Ricerche di Storiografia antica 2, Pisa.

AMBAGLIO, D., 1990, « I Deipnosofisti di Ateneo e la tradizione storica frammentaria », *Athenaeum* 78, p. 51-64.

ANDERSON, G., 1993, *The Second Sophistic. A Cultural Phenomenon in the Roman Empire*, London – New York.

ANDERSON, G., 1997, « Athenaeus : the Sophistic Environment », *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, II, 34, 3, Berlin – New York, p. 2173-2185.

ANDREAU, J. & DESCAT, R., 2006, *Esclave en Grèce et à Rome*, Paris.

ARNOTT, G., 2000a, « Athenaeus and the Epitome : Texts, Manuscripts and Early Editions », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 41-52.

ARNOTT, W. G., 2000b, « On editing Comic Fragments from Literary and Lexicographical Sources », dans D. Harvey & J. Wilkins (éd.), *The Rivals of Aristophanes. Studies in Athenian Old Comedy*, Londres, p. 1-13.

Ateneo. I deipnosofisti. I dotti a banchetto, prima traduzione italiana commentata su progetto di L. Canfora, I-IV, 2001, Roma.

AUBERGER, J., 2001, *Historiens d'Alexandre*, textes traduits et annotés, Paris.

BALDWIN, B., 1977, « The Minor Characters in Athenaeus », *Acta Classica* 20, p. 37-48.

BARBER, G. L., 1935, *The Historian Ephorus*, Cambridge.

BARKER, A., 2000, « Athenaeus on Music », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 434-444.

BARRON, J. P., 1962, « The Tyranny of Duris of Samos », *Classical Review* 12, p. 189-192.

BEARZOT, C., 1986, « Il significato della βασιλεία τῆς πάσης Εὐρώπης nell' "Encomio di Filippo" di Teopompo », dans M. Sordi (éd.), *L'Europa nel mondo antico*, Milano, p. 91-104.

BEAUPÈRE, T., 1967, *Lucien. Philosophes à l'encan*, Paris.

BÉGUIN, D., 2002, « Le vin médecin chez Galien », dans J. Jouanna & L. Villard (éd.), *Vin et santé en Grèce ancienne*, Athènes (*Bulletin de correspondance hellénique*, Suppl. 40), p. 141-154.

BENSELER, G. E., 1841, *De hiatu in scriptoribus Graecis, Pars I: De hiatu in oratoribus Atticis et historicis Graecis*, Freiberg.

BERNHARDY, G., 1853, *Suidae Lexicon*, Halle – Braunschweig.

BERRA, A., 2005, « Le Plutarque d'Athénée : masque, modèle et tradition », *Pallas* 67, p. 139-152.

BERTELLI, L., 1994, « Democrazia e *Metabolé*. Rapporti tra l'*Athenaion Politeia* e la teoria politica di Aristotele », dans G. Maddoli (éd.), *L'*Athenaion Politeia *di Aristotele 1891-1991. Per un bilancio di cento anni di studi*, Perugia, p. 71-99.

BERTI, M., 2004, *Fra tirannide e democrazia. Ipparco figlio di Carmo e il destino dei Pisistratidi ad Atene,* Alessandria.

BERTIER, J., 1972, *Mnésithée et Dieuchès*, Leiden.

BERVE, H., 1926, *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*, II. *Prosopographie*, « 820. Χάρης », München, p. 405-406.

BICKERMAN, E. J., 1963, « À propos d'un passage de Charès de Mytilène », *La parola del passato* 18, p. 241-255.

BIDEZ, J., 1913, *Vie de Porphyre, le philosophe néo-platonicien*, Gand.

BLASS, F., 1892, *Die attische Beredsamkeit, II, Isokrates und Isaios*, 2. Aufl., Leipzig.

BLOCH, H., 1940, « Herakleides Lembos and his *Epitome* of Aristotle's *Politeiai* », *Transactions of the American Philological Association* 71, p. 27-39.

BOMPAIRE, J., 2000, *Lucien écrivain. Imitation et création*, 2e éd. (1re éd. 1958), Paris.

BONAMENTE, G., 1979, *La storiografia di Teopompo tra classicità ed ellenismo*, Napoli.

BONNECHERE, P., 1999, *Jacoby. Die Fragmente der griechischen Historiker. Indexes of Parts I, II, and III. Indexes of Ancient Authors. I: alphabetical list of authors conserving* testimonia *& fragments; II: Concordance Jacoby – Source; III: alphabetical list of fragmentary historians with alphabetical list of source-authors for each*, Leiden – Boston – Köln.

BORDES, J., 1982, *Politeia dans la pensée grecque jusqu'à Aristote*, Paris.

BOUDON-MILLOT, V., 2007, *Galien. Introduction générale. Sur l'ordre de ses propres livres, Sur ses propres livres, Que l'excellent médecin est aussi philosophe*, texte établi, traduit et annoté, Paris (CUF).

BOUILLAGUET, A., 1989, « Une typologie de l'emprunt », *Poétique* 80, p. 489-497.

BOUQUIAUX-SIMON, O., 1968, *Les lectures homériques de Lucien*, Bruxelles.

BOUVIER, D., 1997, « Mythe ou histoire : le choix de Platon. Réflexions sur les relations entre historiens et philosophes dans l'Athènes classique », dans M. Guglielmo & G. F. Gianotti (éd.), *Filosofia, storia, immaginario mitologico*, Alessandria, p. 41-64.

BOUVIER, D., 2003, « Quand le poète était encore un charpentier. Aux origines du concept de poésie », *Études de Lettres (Poétiques comparées des mythes, en hommage à C. Calame,* vol. édité par U. Heidman*)* 3, p. 85-106.

BOUVIER, D., 2005, « Reliques héroïques en Grèce ancienne : l'exemple de la lance d'Achille », dans P. Borgeaud & Y. Volokine (éd.), *Les objets de la mémoire. Pour une approche comparatiste des reliques et de leur culte*, Bern – Berlin, p. 73-93.

BOWIE, E., 2000, « Athenaeus' Knowledge of Early Greek Elegiac and Iambic Poetry », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and His World*, Exeter, p. 124-134.

BOWRA, C. M., 1957, « Asius and the Old-fashioned Samians », *Hermes* 85, p. 400-401.

BRADFORD, A. S., 1977, *A Prosopography of Lacedaemonians from the Death of Alexander the Great, 323 B.C. to the Sack of Sparta by Alaric, A.D. 396*, München.

BRAUND, D., 2000a, « Learning, Luxury and Empire : Athenaeus' Roman Patron », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 3-22.

BRAUND, D., 2000b, « Athenaeus : *On the Kings of Syria* », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 514-522.

BRAUND, D. & WILKINS, J. (éd), 2000, *Athenaeus and his World. Reading Greek Culture in the Roman Empire*, Exeter.

BRÉCHET, C., 1999, « Le *De audiendis poetis* de Plutarque et le procès platonicien de la poésie », *Revue de philologie* 73, 2, p. 209-244.

BRÉCHET, C., 2003, *Homère dans l'œuvre de Plutarque. La référence homérique dans les Œuvres Morales*, thèse Montpellier III.

BRÉCHET, C., 2005a, « La lecture plutarquéenne d'Homère : de la Seconde Sophistique à Théodore Métochite », *Pallas* 67, p. 175-201.

BRÉCHET, C., 2005b, « L'influence des Alexandrins sur les citations homériques de Plutarque et leur commentaire », dans A. Casanova (éd.), *Plutarco e l'età ellenistica*, p. 243-268.

BRÉCHET, C. (à paraître [a]), « La place d'Homère dans l'illustration de la *parrhèsia* chez Plutarque et les auteurs de la Seconde Sophistique », dans L. Van der Stockt (éd.), *Virtues for the People : Plutarch and Contemporaries on Desirable Ethics*, actes du symposion de Delphes (sept. 2004).

BRÉCHET, C. (à paraître [b]), « Vers une philosophie de la citation poétique : écrit, oral et mémoire chez Plutarque », dans B. Castelnérac (éd.), *Plutarch's Philosophical Tactics*, actes du colloque de Dublin (juillet 2005).

BREGLIA, L., 1991-94, « Argo Amfilochia, l'*Alkmaionis* e la tradizione di Eforo », *Annali dell'Istituto Italiano per gli Studi Storici* 12, p. 123-140.

BREITHOLZ, L., 1960, *Die dorische Farce*, Uppsala.

BRIANT, P., 1996, *Histoire de l'empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris.

BRIANT, P., 2003, *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Paris.

BRISSON, L., 1993, «Les accusations de plagiat lancées contre Platon», dans M. Dixsaut (éd.), *Contre Platon. 1. Le platonisme dévoilé*, Paris, p. 339-356 (= *Lectures de Platon*, Paris, 2000, p. 25-41).

BROCK, R. & WIRTJES, H., 2000, «Athenaeus on Greek Wine», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 455-465.

BRÜCKNER, A., 1839, *Phylarchi Historiarum Reliquiae,* ed., Breslau.

BRUNT, P. A., 1980, «On Historical Fragments and Epitomes», *Classical Quarterly* 30, p. 477-494.

BURSTEIN, S. M., 1989, *Agatharchides. On the Erythraean Sea*, London.

CALAME, C., 1983, *Alcman. Fragmenta*, ed., Roma.

CARTLEDGE, P., 1979, *Sparta and Laconia. A Regional History 1300-362 B.C.*, London.

CAVAIGNAC, E., 1932, «Réflexions sur Éphore», dans *Mélanges G. Glotz* I, Paris, p. 143-161.

CHÁVEZ REINO, A. L., 2005, «Los claroscuros del Éforo de Polibio», dans G. Schepens & J. Bollansée (éd.), *The Shadow of Polybius. Intertextuality as a Research Tool in Greek Historiography*, Leuven – Paris – Dudley, p. 19-54.

CHÁVEZ REINO, A. L. (à paraître), «Δεινὰ οὐ δεινῶς λέγειν. Sobre la apreciación del estilo de Teopompo en Dionisio de Halicarnaso y en el tratado Περὶ ἑρμηνείας», dans V. Costa, E. Lanzillotta & G. Ottone (éd.), *Tradizione e Trasmissione degli storici greci frammentari. In ricordo di Silvio Accame*, Secondo Workshop Internazionale, Roma, 16-18 febbraio 2006.

CITELLI, L., 2001a, *Ateneo. I deipnosofisti. I dotti a banchetto*, vol. I: libro IV, Roma.

CITELLI, L., 2001b, *Ateneo. I deipnosofisti. I dotti a banchetto*, vol. III: libro XIV, Roma.

CLARKE, K., 1997, «In Search of the Author of Strabo's *Geography*», *Journal of Roman Studies* 87, p. 92-110.

CLARKE, K., 1999, *Between Geography and History. Hellenistic Constructions of the Roman World*, Oxford.

COHN, L., 1905, *s.v.* Didymos (8), *RE* V, col. 445-472.

CONNOR, W. R., 1963, «Theopompos' Treatment of Cimon», *Greek, Roman and Byzantine Studies* 4, p. 107-114.

CONNOR, W. R., 1968, *Theopompus and Fifth-Century Athens*, Washington.

CORVISIER, J.-M., 2000, «Athenaeus, Medicine and Demography», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 492-502.

COSTA, V., 2002a, «I frammenti di Filocoro tràditi da Boccaccio e da Natale Conti», dans E. Lanzillotta (éd.), *Ricerche di antichità e tradizione classica*, Roma, p. 117-142.

COSTA, V., 2002b, «Natale Conti e la divulgazione della mitologia classica in Europa tra Cinquecento e Seicento», dans E. Lanzillotta (éd.), *Ricerche di antichità e tradizione classica*, Roma, p. 91-102.

COSTA, V., 2007, *Filocoro di Atene,* I: *I frammenti dell'*Atthis, Tivoli (Roma).

CREUZER, F., 1845, *Die historische Kunst der Griechen in ihrer Entstehung und Fortbildung,* Leipzig – Darmstadt.

DALBY, A., 1991, «The curriculum vitae of Duris of Samos», *Classical Quaterly* 41, p. 539-541.

DALBY, A., 1996, *Siren Feasts. A History of Food and Gastronomy in Greece*, London – New York.

DARBO-PESCHANSKI, C., 2004, «Les citations grecques et romaines», dans C. Darbo-Peschanski (éd.), *La Citation dans l'Antiquité*, Grenoble, p. 9-21.

DAUBIES, M., 1973, «Un chassé-croisé diplomatique dans le Péloponnèse au III^e^ siècle avant J.-C.», *L'Antiquité Classique* 42, p. 123-154.

DAVID, E., 1989, «Laughter in Spartan Society», dans A. Powell (éd.), *Classical Sparta. Techniques behind her Success*, London, p. 1-25.

DAVIDSON, J., 1995, «*Opsophagia*. Revolutionary Eating at Athens», dans J. Wilkins, D. Harvey & M. Dobson (éd.), *Food in Antiquity*, Exeter, p. 204-213.

DAVIDSON, J., 2000, «Pleasure and Pedantry in Athenaeus», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 292-303.

DAVIES, J., 2000, «Athenaeus' Use of Public Documents», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 203-217.

DELEBECQUE, E., 1957, *Essai sur la vie de Xénophon*, Paris.

DELLIOS, J., 1880, *Zur Kritik des Geschichtsschreibers Theopompos*, Diss. Jena.

DENTZER, J.-M., 1982, *Le motif du banquet couché dans le Proche-Orient et le monde grec du VII^e^ au IV^e^ siècle av. J.-C.*, Paris – Roma.

DERCHAIN, P., 1956, «Un conte égyptien chez Hellanicos de Lesbos», *L'Antiquité Classique* 25, p. 408-411.

DESCLOS, M.-L., 2003, *Aux marges des dialogues de Platon*, Grenoble.

DESROUSSEAUX, A. M., 1956, *Athénée de Naucratis, Les Deipnosophistes, Livres I et II*, texte établi et traduit, avec le concours de C. Astruc, Paris (CUF).

DIEHL, E., 1934, *s.v.* Theodoros (19), *RE* VA2, col. 1809-1810.

DILTS, M. R., 1971, *Heraclidis Lembi Excerpta Politiarum*, edited and translated, Durham.

DINDORF, A., 1827, *Athenaeus*, ed., I-II, Leipzig.

DOBESCH, G., 1995, *Das europäische 'Barbaricum' und die Zone der Mediterrankultur: ihre historische Wechselwirkung und das Geschichtsbild des Poseidonios*, Wien.

DORANDI, T., 2000, *Le stylet et la tablette. Dans le secret des auteurs antiques*, Paris.

DORATI, M., 2003, «Adramys (intorno a Xanto di Lidia, F4 Jacoby)», dans F. Benedetti & S. Grandolini (éd.), *Studi di Filologia e tradizione greca in memoria di Aristide Colonna*, Napoli, p. 313-329.

DORION, L.-A., 2000, *Xénophon*, *Mémorables*, T. I. *Introduction générale*, Paris (CUF).

DUCAT, J., 1978, « Aspects de l'hilotisme », *Ancient Society* 9, p. 5-46.

DUCAT, J., 1990, *Les Hilotes*, Athènes – Paris.

DÜRING, I., 1936, « De Athenaei Dipnosophistarum indole atque dispositione », dans *Apophoreta Gotoburgensia Vilelmo Lundström oblata*, Göteborg, p. 226-270.

DÜRING, I., 1941, *Herodicus The Cratetean. A Study in Anti-Platonic Tradition*, Stockholm (repr. New York – London, 1987).

ERBSE, H., 1969-1988, *Scholia Graeca in Homeri Iliadem (Scholia vetera)*, I-VII, Berlin.

ERDAS, D., 2002, *Cratero il Macedone. Testimonianze e frammenti*, Tivoli (Roma).

ERDAS, D., 2004, « Niebuhr, Jacoby e l'identità di Cratero il Macedone », dans E. Lanzillotta (éd.), *Ricerche di antichità e tradizione classica*, Roma, p. 91-102.

FERNOUX, H.-L., 2004, *Notables et élites des cités de Bithynie aux époques hellénistique et romaine (IIIe siècle av. J.-C.- IIIe siècle après J.-C.). Essai d'histoire sociale,* Lyon.

FIGUEIRA, T. J., 1981, *Aegina. Society and Economy*, New York.

FLEMMING, R., 2000, « The Physicians at the Feast: The Place of Medical Knowledge at Athenaeus' Dinner-Table », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 476-482.

FLOWER, M. A., 1994, *Theopompus of Chios. History and Rhetoric in the Fourth Century BC*, Oxford.

FLOWER, M. A., 1998, « Simonides, Ephorus and Herodotus on the Battle of Thermopylae », *Classical Quarterly* 48, p. 365-379.

FRANZ, A., 1910, « Ein Historikerfragment aus Oxyrhynchus », *Jahresbericht des Staats-Gymnasiums in Prag-Altstadt*, Schuljahr 1909-1910, p. 3-34.

FRASER, P. M., & MATTHEWS, E., 1997, *A Lexicon of Greek Personal Names*, IIIA, Oxford.

FRAZIER, F., 2000, « Les visages de la rhétorique contemporaine sous le regard de Plutarque », dans L. van der Stockt (éd.), *Rhetorical Theory and Praxis in Plutarch*, Louvain – Namur, p. 183-202.

FRIEDRICH, C. & NOTHERS, T., 1998-2001, *Athenaios. Das Gelehrtenmahl*, Stuttgart, 5 vol. [introduction et traduction de Friedrich, notes de Nothers]. Vol. 1 (1998): I-III. Vol. 2 (1998): IV-VI. Vol. 3 (1999): VII-X. Vol. 4 (2000): XI-XIII. Vol. 5 (2001): XIV-XV.

FRITZ, K. von, 1941, « The Historian Theopompus. His Political Convictions and His Concept of Historiography », *American Historical Review* 46, p. 765-787 (= « Die politische Tendenz in Theopomps Geschichtsschreibung », *Antike und Abendland* 4, 1954, p. 45-64).

FROMENTIN, V., 2001, «L'histoire tragique a-t-elle existé?», dans A. Billault & C. Mauduit (éd.), *Lectures antiques de la tragédie grecque*, Lyon – Paris, p. 77-92.

GABBA, E., 1981, «True History and False History in Classical Antiquity», *Journal of Roman Studies* 71, p. 50-62.

GARCÍA LÁZARO, C., 1982, *Medici Graeci apud Athenaeum tantum servati*, Memoria de Licenciatura, Univ. Complutense, Madrid.

GARLAN, Y., 1984, *L'esclavage dans le monde grec*, Paris.

GAROFALO, I., 1988, *Erasistrati Fragmenta*, Pisa.

GENETTE, G., 1982, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris.

GEYER, 1927, *s.v.* Sosibios (3), *RE* IIIA1, col. 1149-1152.

GIANNINI, A., 1964, «Studi sulla paradossografia greca, II. Da Callimaco all'età imperiale: la letteratura paradossografica», *Acme* 17, p. 99-140.

GIGON, O., 1987, *Aristotelis Opera*, III. Librorum deperditorum fragmenta collegit et annotationibus instruxit O.G., Berlin.

GILULA, D., 2000, «Stratonicus, the Witty Harpist», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 423-433.

GOUREVITCH, D., 2000, «Hicesius' Fish and Chips: A Plea for an Edition of the Fragments and Testimonies of the Περὶ ὕλης», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 483-491.

GRENFELL, B. P. & HUNT, A. S., 1908, *The Oxyrhynchus Papyri* V, edited with translation and notes, London.

GRENFELL, B. P. & HUNT, A. S., 1909, *Hellenica Oxyrhynchia cum Theopompi et Cratippi fragmentis*, ed., Oxford (Bibliotheca Oxoniensis).

GUARDASOLE, A., 1997, *Eraclide di Taranto. Frammenti*. Testo critico, introduzione, traduzione e commentario, Napoli.

GUDEMAN, A., 1913, *s.v. Herodikos* (1), *RE* VIII, col. 975-976.

GULICK, C. B., 1927-1941, *Athenaeus, The Deipnosophists*, with an English translation, I-VII, London – Cambridge, Mass. (Loeb Classical Library).

GUTSCHMID, A. von, 1889, «De rerum Aegyptiacarum scriptoribus Graecis ante Alexandrum Magnum», dans *Kleine Schriften* I, Leipzig, p. 35-149 (= *Philologus* 10, 1855, p. 530-42).

HABICHT, C., 1972, *s.v.* Ziaelas, *RE* XA, col. 387-397.

HACHTMANN, [K. E.], 1872, «De Theopompi Chii vita et scriptis», dans *Jahresbericht über das Gymnasium Leopoldinum in Detmold*, Schuljahr 1871-1872, p. 1-29.

HAMMOND, N. G. L., 1937, «The Sources of Diodorus Siculus XVI. I. The Macedonian, Greek, and Persian Narrative», *Classical Quarterly* 31, p. 79-91.

HANSEN, D. U., 2000, «Leser und Benutzer. Überlegungen zu Athenaios», *Classica et Mediaevalia* 51, p. 223-236.

HARMON, A. M., 1923, «The Poet κατ' ἐξοχήν», *Classical Philology* 18, p. 35-47.

HARTOG, F., 1998, « Premières figures de l'historicité en Grèce : historicité et histoire », dans N. Loraux & C. Miralles (éd.), *Figures de l'intellectuel en Grèce ancienne*, Paris, p. 123-141.

HARVEY, D., 1995, « Lydian Specialities, Croesus' Golden Baking-Woman, and Dogs' Dinners », dans J. Wilkins, D. Harvey & M. Dobson (éd.), *Food in Antiquity*, Exeter, p. 273-285.

HEATH, M., 1998, « Heroic Meal-Times (Athen. I 11 b-f) », *Eikasmos* IX, p. 215-218.

HEATH, M., 2000, « Do Heroes Eat Fish ? Athenaeus on the Homeric Lifestyle », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and His World*, Exeter, p. 342-352.

HEGYI, D., 1969, « Athens and Aigina on the Eve of the Battle of Marathon », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* 17, p. 171-181.

HELMBOLD, W. C. & O'NEIL, E., 1959, *Plutarch's Quotations*, Oxford.

HENRY, M., 1991, « The Edible Woman : Athenaeus' Concept of the Pornographic » dans A. Richlin (éd.), *Pornography and representation in Greece and Rome*, Oxford, p. 250-268.

HENRY, M., 2000, « Athenaeus, the Ur-Pornographer », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 503-510.

HIGBIE, C., 1999, « Craterus and the Use of Inscriptions in Ancient Scholarship », *Transactions of the American Philological Association* 129, p. 43-83.

HILBERG, I., 1891, « Zu Theopompos fragm. 95 Mueller », *Wiener Studien* 13, p. 171-172.

HIRZEL, R., 1895, *Der Dialog : Ein literarhistorischer Versuch*, I-II, Leipzig.

HÖFFER, O., 1909, *s.v.* Promachos, dans W. H. Roscher, *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, III, Leipzig, col. 3028-3031.

HUSS, W., 1998, « Ptolemaios der Sohn », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 121, p. 229-250.

HUXLEY, G., 1973a, « Aristotle as Antiquary », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 14, p. 271-286.

HUXLEY, G., 1973b, « Proverbs and Antiquarian Lore in Aristotle's Historical Thought », *Proceedings of the Classical Association* 70, p. 37.

HUXLEY, G., 1974, « Aristotle's Interest in Biography », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 15, p. 203-213.

IMMISCH, O., 1925, « Bemerkungen zur Schrift vom Erhabnen », *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse* 1924/1925, 2, p. 1-36.

JACKSON, S. B., 2000, *Istrus the Callimachean*, Amsterdam.

JACOB, C., 2000, « Athenaeus the Librarian », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 85-110.

JACOB, C., 2001, « Ateneo, o il Dedalo delle parole », dans *Ateneo. I deipnosofisti. I dotti a banchetto*, vol. I, Roma, p. XI-CXVI.

JACOB, C., 2004a, «La construction de l'auteur dans le savoir bibliographique antique : à propos des *Deipnosophistes* d'Athénée», dans C. Calame & R. Chartier (éd.), *Identités d'auteur dans l'Antiquité et la tradition européenne*, Grenoble, p. 127-158.

JACOB, C., 2004b, «La citation comme performance dans les *Deipnosophistes* d'Athénée», dans C. Darbo-Peschanski (éd.), *La Citation dans l'Antiquité*, Grenoble, p. 147-174.

JACOBY, F., 1922, *s.v.* Krateros (1), *RE* XI, 2, col. 1617-1622.

JACOBY, F., 1926a, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, IIA. *Universalgeschichte und Hellenika. Nr. 64-105*, Berlin.

JACOBY, F., 1926b, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, IIC. *Komm. zu Nr. 64-105*, Berlin.

JACOBY, F., 1927-9, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, IIB. *Nr. 106-261*, Berlin.

JACOBY, F., 1927-30, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, IID, *Komm. zu Nr. 106-261*, Berlin.

JACOBY, F., 1943, *Die Fragmente der griechischen Historiker,* IIIa. *Komm. zu Nr. 262-296*, Berlin – Leiden.

JACOBY, F., 1949, *Atthis. The local Chronicles of ancient Athens*, Oxford.

JACOBY, F., 1950, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, IIIB. *Autoren über einzelne Städte*. Nr. 297-607, Leiden.

JACOBY, F., 1954, Die *Fragmente der griechischen Historiker. Teil III : Geschichte von Städten und Völkern*, IIIb (Suppl.). *A Commentary on the Ancient Historians of Athens (Nos. 323a-334)*, vol. I (Text), Leiden.

JACOBY, F., 1955, *Die Fragmente der griechischen Historiker. Teil III : Geschichte von Städten und Völkern*, IIIb. *Komm. zu Nr. 297-607*, Leiden.

JOLY, R., 1976, *Hippocrate*. VI, 2 : *Du Régime des Maladies aiguës. Appendice. De l'aliment. De l'usage des liquides*, texte établi et traduit, Paris (CUF).

JOUANNA, J., 1996, *Hippocrate*. II, 2 : *Airs, eaux, lieux*, texte établi et traduit, Paris (CUF).

KAIBEL, G., 1887-1890, *Athenaei Naucratitae Deipnosophistarum libri XV*, recensuit, I-III, Leipzig (Bibliotheca Teubneriana).

KAIBEL, G., 1893, *Stil und Text der* Πολιτεία Ἀθηναίων *des Aristoteles*, Berlin.

KALISCHEK, A. E., 1913, *De Ephoro et Theopompo Isocratis discipulis*, Diss. Münster.

KEANEY, J. J., 1980, «P.Oxy. 1802 and Aristotle F 499 Rose», *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 37, p. 198.

KEBRIC, R. B., 1977, *In the Shadow of Macedon : Duris of Samos,* Historia Einzelschriften 29, Wiesbaden.

KENNELL, N. M., 1995, *The Gymnasium of Virtue*, Chapell Hill – London.

KIDD, I. G., 1988, *Posidonius. The Commentary*, Cambridge.

KIDD, I. G., 1997, « What is a Posidonian Fragment ? », dans G. W. Most (éd.), *Collecting Fragments*, Göttingen, p. 225-236.

KINDSTRAND, J. F., 1973, *Homer in der zweiten Sophistik : Studien zu der Homerlektüre und dem Homerbild bei Dion von Prusa, Maximos von Tyros und Ailios Aristeides*, Studia Graeca Upsaliensia 7, Stockholm.

KIRSTEN, E., 1942, *Das dorische Kreta*, I, *Die Insel Kreta im fünften und vierten Jahrhundert*, Chicago.

KLÜGMANN, J. A., 1860, *De Ephoro historico graeco*, Diss. Göttingen.

KOCH, F., 1803, *Prolegomena ad Theopompum Chium*, Stettin.

KROYMANN, J., 1956, *s.v.* Phylarchos, *RE* Suppl. 8, col. 471-489.

LABARBE, J., 1949, *L'Homère de Platon*, Paris – Liège.

LAFFRANQUE, M., 1964, *Poseidonios d'Apamée. Essai de mise au point*, Paris.

LANDUCCI GATTINONI, F., 1997, *Duride di Samo,* Roma.

LANE FOX, R., 1986, « Theopompus of Chios and the Greek World 411-322 BC », dans J. Boardman & C. E. Varphopoulou-Richardson (éd.), *A Conference at the Homereion in Chios 1984*, Oxford, p. 105-120.

LAQUEUR, R., 1911, « Ephoros. 2. Die Disposition », *Hermes* 46, p. 321-354.

LAQUEUR, R., 1934, *s.v.* Theopompos (9) aus Chios, *RE* VA, 2, col. 2176-2223.

LEHRS, C., 1833-82, *De Aristarchi studiis homericis*, vol. 1 : Regimontii Prussorum (1833) ; vol. 2 et 3 : Lipsiae (1865, 1882).

LENFANT, D., 1999, « Peut-on se fier aux "fragments" d'historiens ? L'exemple des citations d'Hérodote », *Ktèma* 24, p. 103-121.

LENFANT, D., 2003, « De l'usage des comiques comme source historique : les *Vies* de Plutarque et la Comédie Ancienne », dans G. Lachenaud & D. Longrée (éd.), *Grecs et Romains aux prises avec l'histoire. Représentations, récits et idéologie*, Rennes, p. 391-414.

LENFANT, D., 2004, *Ctésias de Cnide. La Perse. L'Inde. Autres fragments*, texte établi, traduit et commenté, Paris (CUF).

LENFANT, D., 2005, « Polybe et les "fragments" des historiens de Rhodes Zénon et Antisthène (XVI 14-20) », dans G. Schepens & J. Bollansée (éd.), *The Shadow of Polybius. Intertextuality as a Research Tool in Greek Historiography*, Leuven, p. 183-204.

LENFANT, D. (à paraître), « On Persian *tryphe* in Athenaeus », dans C. J. Tuplin (éd.), *Persian Responses : Political and Cultural Interaction with(in) the Achaemenid Empire*, Swansea.

LETROUIT, J., 1991, « À propos de la tradition manuscrite d'Athénée : une mise au point », *Maia* 43, p. 33-40.

LÉVY, E., 1993, « *Politeia* et *politeuma* chez Aristote », dans M. Piérart (éd.), *Aristote et Athènes*, Paris, p. 65-90.

LISSONE, F., 1969, *De fragmenten van de geschiedschrijver Phylarchus,* Nijmegen.

LOMBARDI, M., 2003, «Il discorso storico nell'*Atheniensium respublica* di Aristotele», *Rivista di Cultura Classica e Medioevale* 45, p. 211-220.

LUCHT, J. F., 1836, *Phylarchi Historiarum Fragmenta*, collegit J. F., Leipzig.

LUDWICH, A., 1884-1885, *Aristarch homerische Textkritik nach den Fragmenten des Didymos dargestellt und beurtheilt*, I-II, Leipzig (Teubner).

LUKINOVICH, A., 1985, «La poikilia chez Athénée», *Revue des Études Latines* 63, p. 14-16.

LUKINOVICH, A., 1990, «The Play of Reflections between Literary Form and the Sympotic Theme in the *Deipnosophistae* of Athenaeus», dans O. Murray (éd.), *Sympotica. A Symposium on the «Symposion»*, Oxford, p. 263-271.

MAAS, P., 1937, «Psellos und Theopompos», *Byzantinische Zeitschrift* 13, p. 1-4 (= *Kleine Schriften*, München, 1973, p. 472-475).

MACCASLIN, D., 1989, «Polybius, Phylarchus, and the Mantineian Tragedy of 223 B.C.», *Archaiognosia* 4, p. 77-101.

MAIURI, A., 1925, *Nuova silloge epigrafica di Rodi e Cos*, Firenze.

MALITZ, J., 1983, *Die Historien des Poseidonios*, München.

MÄNNLEIN-ROBERT, I., 2001, *Longin, Philologe und Philosoph; eine Interpretation der erhaltenen Zeugnisse*, München.

MARCHIORI, A., 2000, «Between Ichthyophagists and Syrians. Features of Fish-Eating in Athenaeus' *Deipnosophistae* Books Seven and Eight», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 327-338.

MARCHIORI, A., 2001, *Ateneo. I deipnosofisti. I dotti a banchetto*, vol. I: libro V, Roma.

MARINCOLA, J., 2003, «Beyond Pity and Fear: the Emotions of History», *Ancient Society* 33, p. 285-315.

MARROU, H.-I., 1965, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, 6e éd. complète (1re éd. 1948), Paris (repr. 1981, coll. Points Histoire, en 2 vol.: I. Le monde grec; II. Le monde romain).

MARX, M., 1815, *Ephori Cumaei Fragmenta*, Karlsruhe.

MAZON, P., CHANTRAINE, P. & COLLART, P., 1959, *Homère. Iliade. Introduction*, Paris (CUF).

MEINEKE, A., 1866, *Analecta critica ad Athenaei Deipnosophistas*, Berlin.

MEISTER, K., 1975, *Historische Kritik bei Polybios*, Wiesbaden.

MEISTER, K., 2000, *s.v.* Phylarchos (4), *Der Neue Pauly* 9, col. 981-982.

MENGIS, K., 1920, *Die schriftstellerische Technik im Sophistenmahl des Athenaios*, Paderborn.

MESS, A. von, 1915, «Die Anfänge der Biographie und der psychologischen Geschichtsschreibung in der griechischen Literatur. I. Theopomp», *Rheinisches Museum* 70, p. 337-357.

MICHAELIDES, S., 1978, *The Music of Ancient Greece. An Encyclopaedia*, London.

MILLAR, F., 1969, «P. Herennius Dexippus: The Greek World and the Third-Century Invasions», *Journal of Roman Studies* 59, p. 12-29.

MILNS, R. D., 1968, «Theopompus, Fragment 225 A and B Jacoby», *La Parola del Passato* 23, p. 361-364.

MITCHELL, S., 1995, *Anatolia: Land, Men, and Gods in Asia Minor. I: The Celts in Anatolia and the Impact of Roman Rule*, Oxford.

MOMIGLIANO, A., 1931, «Studi sulla storiografia greca del IV secolo a.C., 1: Teopompo», *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica* 9, p. 230-242, 335-353 (= *Terzo contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico* I, Roma, 1966, p. 367-392).

MONTANA, F., 1996a, *L'*Athenaion Politeia *di Aristotele negli* Scholia vetera *ad Aristofane*, Pisa – Roma.

MONTANA, F., 1996b, «Osservazioni sulla tradizione indiretta dell'*Athenaion Politeia* aristotelica», *Studi Italiani di Filologia Classica*, *Ser.* III, 14, p. 169-198.

MONTANARI, O., 1991, «Recensione», *Eikasmós* 2, p. 420-425.

MOST, G. W. (éd.), 1997, *Collecting Fragments – Fragmente sammeln*, Göttingen.

MÜHLL, P. von der, 1993, *Homeri Odyssea*, recognovit, 3. Aufl. (1. Aufl. 1946), Stuttgart – Leipzig (Bibliotheca Teubneriana).

MÜLLER, C., 1841, *Fragmenta Historicorum Graecorum*, I, Paris.

MÜLLER, C., 1965, *Geographi Graeci Minores* I, Hildesheim.

MURRAY, G., 1946, «Theopompus, or The Cynic as Historian» (lecture delivered in 1928), dans *Greek Studies*, Oxford, p. 149-170.

MURRAY, O., 1983, «The Greek Symposion in History», dans E. Gabba (éd.), *Tria Corda: Scritti in onore di Arnaldo Momigliano*, Como, p. 257-272.

MURRAY, O., 1991, «War and the Symposium», dans W. J. Slater (éd.), *Dining in a Classical Context*, Ann Arbor, p. 83-103.

MURRAY, O., 1992, «Les règles du *symposion* ou comment problématiser le plaisir», dans M. Aurell, O. Dumoulin & F. Thélamon (éd.), *La sociabilité à table. Commensalité et convivialité à travers les âges*, Rouen, p. 65-68.

MURRAY, O., 1995, «Histories of Pleasures», dans O. Murray & M. Tecuşan (éd.), *In Vino Veritas*, Oxford, p. 3-17.

MUSTI, D., 1977, «Problemi della storia di Locri Epizefirii», in *Locri Epizefirii. Atti del XVI Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Tarento 3-8 ottobre 1976*, Napoli, p. 23-146.

NEWMAN, W. L., 1902, *The Politics of Aristotle, with an Introduction, Two Prefatory Essays and Notes Critical and Explanatory*, IV. *Essays on Constitutions. Books VI-VIII – Text and Notes*, Oxford.

NIAFAS, K., 2000, «Athenaeus and the Cult of Dionysus Orthos», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 466-475.

NIELSEN, T. H., 2002, *Arkadia and Its Poleis in the Archaic and Classical Periods*, Göttingen.

NIESE, B., 1909, «Wann hat Ephoros sein Geschichtswerk geschrieben?», *Hermes* 44, p. 170-178.

NILSSON, M. P., 1906, *Griechische Feste von religiöser Bedeutung mit Ausschluss der attischen*, Leipzig (repr. Darmstadt, 1957).

OLIVA, A., 1998, «I giudizi sui sovrani Tolomei e Seleucidi nelle *Storie* di Polibio», dans D. Ambaglio (éd.), *Συγγραφή. Materiali e appunti per lo studio della storia e della letteratura antica,* Como, p. 75-91.

OLIVA, P., 1971, *Sparta and Her Social Problems*, Amsterdam – Prague.

OLSON, S. D., 2006, *Athenaeus. The Learned Banqueters*, 1: Books I-III.106e; 2: Books III.106e-V, ed. and translated, Loeb Classical Library, Cambridge, Mass. – London.

OTTONE, G., 2002, *Libyka. Testimonianze e Frammenti*, Tivoli (Roma).

OTTONE, G., 2005, «Alessandro, Teopompo e le ἐπιστολαὶ πρὸς τοὺς Χίους ovvero autorità macedone e strumenti di interazione con la comunità poleica fra pubblico e privato», dans L. Santi Amantini (éd.), *Dalle parole ai fatti. Relazioni interstatali e comunicazione politica nel mondo antico*, Roma, p. 61-107.

PARADISO, A., 1990, *Ateneo. Schiavi e servi*, Palermo.

PARKE, H. W. & WORMELL, D. E. W., 1956, *The Delphic Oracle*, I, *The History*; II, *The Oracular Responses*, Oxford.

PARKER, R., 1989, «Spartan Religion», dans A. Powell (éd.), *Classical Sparta. Techniques behind her Success*, p. 142-172.

PARMEGGIANI, G., 2000, «Dalla *ktisis* alla *tryphe:* una lettura di storia milesia in Eforo di Cuma (note a Eph. *FGrHist* 70 FF 127, 183)», dans D. Ambaglio (éd.), *Συγγραφή. Materiali e appunti per lo studio della storia e della letteratura antica* 2, Como, p. 83-92.

PARMEGGIANI, G., 2002-2003, *Eforo di Cuma. Una lettura dei frammenti*, Diss. Bologna.

PARMEGGIANI, G., 2004, «Isotimia. Considerazioni sulla storia e sulla storiografia su Sparta in età arcaica e classica», *Rivista storica dell'Antichità* 34, p. 73-127.

PAYEN, P., 1999, *Grecs et Romains en parallèle. Plutarque, Questions romaines, Questions grecques*, introduction, traduction et commentaire, en collaboration avec M. Nouilhan et J.-M. Pailler, Paris.

PAYEN, P., 2003, «L'historiographie grecque: VI^e^-III^e^ siècle avant J.-C. État des recherches 1987-2002», *Pallas* 63, p. 129-166.

PAYEN, P., 2004, «Les citations des historiens dans les traités rhétoriques de Denys d'Halicarnasse», dans C. Darbo–Peschanski (éd.), *La Citation dans l'Antiquité*, Grenoble, p. 111-133.

PEARSON, L., 1939, *Early Ionian Historians*, Oxford.

PEARSON, L., 1960, *The Lost Histories of Alexander the Great*, Oxford.

PEARSON, L., 1987, *The Greek Historians of the West. Timaeus and His Predecessors*, Atlanta, GA.

PEARSON, L. & STEPHENS, S., 1983, *Didymi in Demosthenem commenta*, ed., Stuttgart (Bibliotheca Teubneriana).

PÉDECH, P., 1984, *Historiens compagnons d'Alexandre*, Paris.

PÉDECH, P., 1989, *Trois historiens méconnus : Théopompe, Duris, Phylarque*, Paris.

PELLING, C. B. R., 1979, « Plutarch's Method of Work in the Roman Lives », *Journal of Hellenic Studies* 99, p. 74-96.

PELLING, C. B. R., 1980, « Plutarch's Adaptation of His Source-material », *Journal of Hellenic Studies* 100, p. 127-140.

PELLING, C. B. R., 1997, « East is East and West is West – or are they ? National stereotypes in Herodotus », *Histos* 1.

PELLING, C. B. R., 2000, « Fun with Fragments. Athenaeus and the Historians », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 171-190.

PELLING, C. B. R., 2002a, « 'You for me and me for you…' : Narrator and narratee in Plutarch's *Lives* », dans C. B. R. Pelling, *Plutarch and History*, London, p. 267-282.

PELLING, C. B. R., 2002b, « Plutarch and Catiline », dans C. B. R. Pelling, *Plutarch and History*, London, p. 45-63.

PELLING, C. B. R. (à paraître), « Ion's *Epidemiai* and Plutarch's Ion », dans A. Katsaros & V. Jennings (éd), Cambridge.

PEPPINK, S. P., 1936-1939, *Athenaei Dipnosophistarum Epitome*, ex recensione S. P. P., 3 vol. (I : *Observationes in Athenaei Deipnosophistas* [1936] ; II, 1 : *Athenaei Dipnosophistarum Epitome, Libri III-VIII* [1937] ; II, 2 : *Athenaei Dipnosophistarum Epitome, Libri IX-XV* [1939]), Leiden.

PFEIFFER, R., 1968, *History of Classical Scholarship from the Beginnings to the End of the Hellenistic Age*, Oxford (*Geschichte der Klassischen Philologie*, I : *Von den Anfängen bis zum Ende des Hellenismus*, 2. Aufl., München, 1978).

POLITO, M., 2001, *Dagli Scritti di Eraclide sulle Costituzioni : un commento storico*, Napoli.

POMEROY, S. B., 1994, *Xenophon,* Oeconomicus*, A Social and Historical Commentary*, Oxford.

PORCIANI, L., 2001, *Prime forme della storiografia greca : prospettiva locale e generale nella narrazione storica*, Stuttgart.

PORTER, J. I., 1992, « Hermeneutic Lines and Circles : Aristarchus and Crates on the Exegesis of Homer », dans R. Lamberton & J. J. Keaney (éd.), 1992, *Homer's Ancient Readers : The Hermeneutics of Greek Epic's Earliest Exegetes*, Princeton, p. 67-114.

PRANDI, L., 1996, *Fortuna e realtà dell'opera di Clitarco*, Stuttgart.

PRANDI, L., 2005, *Memorie storiche dei Greci in Claudio Eliano*, Roma.

PRÉAUX, C., 1965, « Polybe et Ptolémée Philopator », *Chronique d'Égypte* 40, p. 364-375.

PRINZ, F., 1979, *Gründungsmythen und Sagenchronologie*, München.

QUAGLIA, R., 2001, « Citazioni da Aristofane e dalla commedia antica in Ateneo », *Maia* 53 (3), p. 611-633.

RANKIN, H. D., 1978, « Telestagoras of Naxos and the Lycambes Story », *L'Antiquité Classique* 47, p. 149-152.

REED, K., 1976, *Theopompus of Chios : History and Oratory in the Fourth Century*, Diss. Berkeley.

REINHARDT, K., 1921, *Poseidonios*, München.

RHODES, P. J., 1993, *A Commentary on the Aristotelian* Athenaion Politeia, 2nd edition (1st ed. 1981), Oxford.

RHYS ROBERTS, W., 1908, « Theopompus in the Greek Literary Critics », *Classical Review* 22, p. 118-122.

RICHTER, H.-D., 1987, *Untersuchungen zur hellenistischen Historiographie. Die Vorlagen des Pompeius Trogus für die Darstellung der nachalexandrinischen hellenistischen Geschichte (Iust. 13-40)*, Frankfurt.

RIMEDIO, A., 2001, *Ateneo. I deipnosofisti. I dotti a banchetto*, vol. III : libro XV, Roma.

RODRÍGUEZ-NORIEGA GUILLÉN, L., 1998, *Banquete de los eruditos*, vol. I : Libros I-II ; vol. II : Libros III-V, Madrid (Gredos).

RODRÍGUEZ-NORIEGA GUILLÉN, L., 2000, « Are the Fifteen Books of the *Deipnosophistae* an Excerpt ? », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 244-255.

ROHDE, E., 1894, « Zum griechischen Roman », *Rheinisches Museum* 48, p. 110-140 (= *Kleine Schriften*, Tübingen – Leipzig, 1901, II, p. 9-25).

ROMERI, L., 2000, « The *Logodeipnon* : Athenaeus between Banquet and Anti-banquet », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 256-271.

ROMERI, L., 2002, *Philosophes entre mots et mets. Plutarque, Lucien et Athénée autour de la table de Platon*, Grenoble.

ROMERI, L., 2003, « À propos du *Banquet* de Platon : la polémique anti-platonicienne chez Athénée », *Pallas* 61, p. 327-339.

ROMERI, L., 2004, « Platon chez Athénée », dans C. Darbo-Peschanski (éd.), *La Citation dans l'Antiquité*, Grenoble, p. 175-188.

ROMERI, L. (à paraître), « Philosophie et histoire chez Athénée », dans C. Jacob (éd.), *La cuisine du savoir. Grammairiens, philosophes et cuisiniers dans les* Deipnosophistes, Grenoble.

ROOS, A. G., 1910, *Excerpta historica iussu Imp. Constantini Porphyrogeniti confecta*, Vol. II, *Excerpta de virtutibus et vitiis*, Pars II, ed., Berlin.

ROSE, V., 1886, *Aristotelis qui ferebantur librorum fragmenta*, collegit, Leipzig.

ROSÉN, H. B., 1962, *Eine Laut- und Formenlehre der herodotischen Sprachform*, Heidelberg.

RUDOLPH, F., 1894, « Zu den Quellen des Aelian und Athenaios », *Philologus* 53, p. 652-663.

RUSSO, G., 2001, « Repertorio degli autori e dei luoghi citati » dans *Ateneo. I deipnosofisti. I dotti a banchetto*, vol. III, Roma, p. 1887-1981.

SAÏD, S., 2004, « Les conversions de la poésie, de Plutarque à Basile le Grand », dans J.-M. Pailler & P. Payen (éd.), *Que reste-t-il de l'éducation classique ? Relire le « Marrou », Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Toulouse, p. 227-239.

SANCHIS LLOPIS, J., 1994, « Tradición y erudición en el libro XIII de *Deipnosophistai* de Ateneo de Náucratis », *Minerva* 8, p. 163-187.

SANDYS, J. E., 1912, *Aristotle's Constitution of Athens*. A revised text with an introduction, critical and explanatory notes, testimonia and indices, 2nd ed., London.

SARGENT, R. L., 1924, *The Size of the Slave Population at Athens during the Fifth and Fourth Centuries before Christ*, Westport CT.

SCHAEFFER, J.-M., 1989, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris.

SCHEPENS, G., 1970, « Éphore sur la valeur de l'autopsie », *Ancient Society* 1, p. 163-182.

SCHEPENS, G., 1977, « Historiographical Problems in Ephorus », dans *Historiographia antiqua. Commentationes Lovanienses in honorem W. Peremans septuag. editae*, Leuven, p. 95-118.

SCHEPENS, G., 1987, « The Phoenicians in Ephorus' Universal History », dans E. Lipińsky (éd.), *Studia Phoenicia*, V, *Phoenicia and the East Mediterranean in the First Millennium B.C.*, Leuven, p. 315-330.

SCHEPENS, G., 1990, « Polemic and Methodology in Polybius' Book XII », dans H. Verdin, G. Schepens & E. de Keyser (éd.), *Purposes of History. Studies in Greek Historiography from the 4th to the 2nd Centuries B.C.*, Leuven, p. 39-61.

SCHEPENS, G., 1996, « Ancient Paradoxography : Origin, Evolution, Production and Reception. Part I. The Hellenistic Period », dans O. Pecere & A. Stramaglia (éd.), *La letteratura di consumo nel mondo greco-latino*, Università degli Studi di Cassino, p. 375-409.

SCHEPENS, G., 1997, « Jacoby's *FGrHist* : Problems, Methods, Prospects », dans G. W. Most (éd.), *Collecting Fragments. Fragmente sammeln*, Göttingen, p. 144-172.

SCHEPENS, G., 1998, « Das Alexanderbild in den Historikerfragmenten », dans W. Schuller (éd.), *Politische Theorie und Praxis im Altertum*, Darmstadt, p. 85-99.

SCHEPENS, G., 2000a, « Probleme der Fragmentedition. (Fragmente der griechischen Historiker) », dans C. Reitz (éd.), *Vom Text zum Buch*, St. Katharinen, p. 1-29.

SCHEPENS, G., 2000b, «Rhetoric in Plutarch's Life of Pyrrhus», dans L. Van der Stockt (éd.), *Rhetorical Theory and Praxis in Plutarch*, Namur, p. 413-441.

SCHEPENS, G., 2001, «Ἀρετή versus ἡγεμονία. Theopompus on Problems of the Spartan Empire (405-394 B.C.)», dans C. Bearzot, R. Vattuone & D. Ambaglio (éd.), *Storiografia locale e storiografia universale: forme di acquisizione del sapere storico nella cultura antica*, Como, p. 529-565.

SCHEPENS, G., 2005a, «Polybius' Criticism of Phylarchus», dans G. Schepens & J. Bollansée (éd.), *The Shadow of Polybius. Intertextuality as a Research Tool in Greek Historiography*, Leuven, p. 141-164.

SCHEPENS, G., 2005b, «À la recherche d'Agésilas. Le roi de Sparte dans le jugement des historiens du IVe siècle av. J.-C.», *Revue des études grecques* 118, p. 31-78.

SCHEPENS, G., 2007, «Tucidide 'in controluce'. La guerra del Peloponneso nella storiografia greca del quarto secolo a. C.», dans L. Santi Amantini (éd.), *Il dopoguerra nel mondo greco. Politica, propaganda, storiografia,* Roma, p. 57-99.

SCHEPENS, G. (à paraître), «Testi storici riutilizzati. Strategie del commento ai frammenti degli storici greci», dans P. Volpe & P. Esposito (éd.), *Strategie del commento a testi greci e latini,* Salerno.

SCHEPENS, G. & BOLLANSÉE, J., 2004, «Frammenti di *politeiai, nomoi* e *nomima*. Prolegomeni ad una nuova edizione», dans S. Cataldi (éd.), *Poleis e Politeiai. Esperienze politiche, tradizioni letterarie, progetti costituzionali*, Alessandria, p. 259-285.

SCHEPENS, G. & BOLLANSÉE, J. (éd.), 2005, *The Shadow of Polybius. Intertextuality as a Research Tool in Greek Historiography*, Leuven – Paris – Dudley.

SCHETTINO, M. T., 1999, «Le POLITEIAI aristoteliche nel *corpus* plutarcheo», dans A. Pérez Jiménez, J. García López & R. M. Aguilar (éd.), *Plutarco, Platón y Aristóteles*, Madrid, p. 643-655.

SCHETTINO, M. T., 2005, «Il passato e il presente di Roma in Eliano», dans L. Troiani & G. Zecchini (éd.), *La cultura storica nei primi due secoli dell'impero romano*, p. 283-310.

SCHMIDT, K., 1980, *Kosmologische Aspekte im Geschichtswerk des Poseidonios,* Göttingen.

SCHMIDT, M., 1854, *Didymi Chalcenteri grammatici quae supersunt omnia*, Leipzig.

SCHMITT-PANTEL, P., 1990, «Sacrificial Meal and *Symposion*: Two Models of Civic Institutions in the Archaic City?», dans O. Murray (éd.), *Sympotica. A Symposium on the «Symposion»*, Oxford, p. 14-36.

SCHMITT-PANTEL, P., 1992, *La cité au banquet. Histoire des repas publics dans les cités grecques*, Paris.

SCHMITT-PANTEL, P., 1995, « Rite cultuel et rituel social : à propos des manières de boire le vin dans les cités grecques », dans O. Murray & M. Tecuşan (éd.), *In Vino Veritas*, Oxford, p. 93-105.

SCHWARTZ, E., 1896a, *Fünf Vorträge über den griechischen Roman*, Berlin.

SCHWARTZ, E., 1896b, *s.v.* Asinius (23), *RE* II, 2, col. 1589.

SCHWARTZ, E., 1899, *s.v.* Chares (13) von Mytilene, *RE* III, 2, col. 2129.

SCHWARTZ, E., 1905, *s.v.* Duris 3, *RE* V, 2, col. 1853-1856.

SCHWARTZ, E., 1907, *s.v.* Ephoros (1) aus Kyme, *RE* VI, 1, col. 1-16.

SCHWARTZ, E., 1909, « Die Zeit des Ephoros », *Hermes* 44, p. 481-502.

SCHWARTZ, J., 1978, « Athènes et l'Étolie dans la politique lagide (à la lumière du P. Haun. 6) », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 30, p. 95-100.

SCHWEIGHÄUSER, I., 1804, *Animadversiones in Athenaei Deipnosophistas* post Isaacum Casaubonum conscripsit I. S., VI, *Animadvers. in Lib. XI et XII*, Strasbourg.

SÉCHAN, L. & LÉVÊQUE, P., 1956, *Les grandes divinités de la Grèce*, Paris.

SEGRE, M., 1935, « Catalogo di libri da Rodi », *Rivista di Filologia e d'Istruzione Classica* 13, p. 214-222.

SEVERYNS, A., 1928, *Le cycle épique dans l'école d'Aristarque*, Liège – Vaillant-Carmanne – Paris.

SHARPLES, R.W. & MINTER, D.W., 1983, « Theophrastus on Fungi : Inaccurate Citations in Athenaeus », *Journal of Hellenic Studies*, p. 154-156.

SHRIMPTON, G. S., 1991, *Theopompus the Historian,* Montreal – London.

SIDWELL, K., 2000, « Athenaeus, Lucian and Fifth-Century Comedy », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 136-152.

SIRINELLI, J., 1993, *Les enfants d'Alexandre. La littérature et la pensée grecques, 334 av. J.-C.-519 ap. J.-C.*, Paris.

SIRINELLI, J., 2000, *Plutarque de Chéronée. Un philosophe dans le siècle*, Paris.

SLATER, W. J., 1990, « Sympotic Ethics in the *Odyssey* », dans O. Murray (éd.), *Sympotica. A Symposium on the « Symposion »*, Oxford, p. 213-220.

SMITH, A., 1993, *Porphyrii philosophi fragmenta*, ed., Stuttgart – Leipzig (Bibliotheca Teubneriana).

SORDI, M., 1969, *Diodori Siculi Bibliothecae liber sextus decimus*. Introduzione, testo e commento, Firenze.

SPOERRI, W., 1994, *s.v.* Douris de Samos, dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques* II, Paris, p. 899-913.

STADTER, P., 1965, *Plutarch's Historical Methods. An Analysis of the* Mulierum Virtutes, Cambridge, Mass.

STAMM, C., 2003, *Vergangenheitsbezug in der zweiten Sophistik? Die* Varia Historia *des Claudius Aelianus*, Frankfurt.

STECKERL, F., 1958, *The Fragments of Praxagoras of Cos and his School*, Leiden.

STELKENS, A., 1857, *De Ephori Cumaei fide atque auctoritate*, Diss. Münster.

STELLUTO, S., 1995, «Il motivo della τρυφή in Filarco», dans I. Gallo (éd.), *Seconda Miscellanea Filologica*, Napoli, p. 47-84.

STEMPLINGER, E., 1912, *Das Plagiat in der griechischen Literatur*, Leipzig.

STIEWE, K., 1964, *s.v.* Chares von Mytilene, *Der kleine Pauly*, I, Stuttgart, col. 1132.

STRASBURGER, H., 1965, «Poseidonios on Problems of the Roman Empire», *Journal of Roman Studies* 55, p. 40-53.

STRASBURGER, H., 1972, *Homer und die Geschichtsschreibung*, Heidelberg.

STRASBURGER, H., 1975, *Die Wesensbestimmung der Geschichte durch die antike Geschichtsschreibung*, Wiesbaden, 3e éd. (1re éd. 1966) (= *Studien zur alten Geschichte,* II, Hildesheim, 1982, p. 963-1016).

STRASBURGER, H., 1977, «Umblick im Trümmerfeld der griechischen Geschichtsschreibung», dans *Historiographia Antiqua. Comment. Lovan. in honorem W. Peremans septuagenarii editae*, Leuven, p. 3-52.

STYLIANOU, P. J., 1998, *A Historical Commentary on Diodorus Siculus Book 15*, Oxford.

SUSEMIHL, F., 1891, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, I, Leipzig.

TALBERT, R. J. A., 1988, *Plutarch on Sparta*, translation with introduction and notes, London.

THEISS, C., 1837, *Theopompi Chii fragmenta de Philippi Amyntae filii indole et moribus* collegit et annotationibus instruxit brevemque commentationem de Theopompi fide historica et auctoritate adiecit C. Th., [Nordhausen].

TIGERSTEDT, E. N., 1965, *The Legend of Sparta in Classical Antiquity*, I, Lund – Uppsala.

TOO, Y. L., 2000, «The Walking Library: the Performance of Cultural Memories», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his world*, Exeter, p. 111-123.

TOZZI, P., 1965, «Xanto di Lidia», *Rendiconti dell'Istituto Lombardo* 99, p. 175-184.

TRAPP, M., 2000, «Plato in the *Deipnosophists*», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World: Reading Greek Culture in the Roman Empire*, Exeter, p. 353-363.

TREU, M., 1967, *s.v.* Ps.-Xenophon, D. Πολιτεία Ἀθηναίων, *RE* IXA1, col. 1928-1982.

TREVES, P., 1933, «Tre interpretazioni isocratee», *Rendiconti del Reale Istituto Lombardo di Scienze e Lettere* 66, p. 303-319.

UNTERSTEINER, M., 1949, *La lingua di Erodoto*, Bari.

VAN COMPERNOLLE, R., 1976, «Le tradizioni sulla fondazione e sulla storia arcaica di Locri Epizefirî e la propaganda politica alla fine del V e nel IV secolo av. Cr.», *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa* 6, p. 329-400.

VAN DER EIJK, P., 2000, *Diocles of Carystus :* a *Collection of the Fragments with Translation and Commentary*, 2 vol., Leiden – Boston – Köln.

VAN DER STOCKT, L., 2005, « 'Πολυβιάσασθαι' ? Plutarch on Timaeus and 'Tragic History' », dans G. Schepens & J. Bollansée (éd.), *The Shadow of Polybius. Intertextuality as a Research Tool in Greek Historiography*, Leuven, p. 271-305.

VAN DER VALK, M., 1971-1987, *Eustathii archiepiscopi Thessalonicensis Commentarii ad Homeri Iliadem pertinentes*, 4 vol., Leiden – New York – København – Köln.

VAN EFFENTERRE, H., 1948, *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe*, Paris.

VAN GRONINGEN, B. A., 1956, « Théopompe ou Chamaeléon ? À propos de Simonide 137 B, 104 D », *Mnemosyne* 9, p. 11-22.

VAN WEES, H., 1995, « Princes at Dinner : Social Event and Social Structure in Homer », dans J. P. Crielaard (éd.), *Homeric Questions. Essays in Philology, Ancient History and Archaeology*, Amsterdam, p. 147-182.

VANNICELLI, P., 1987, « L'economia delle Storie di Eforo », *Rivista di Filologia e di Istruzione classica* 115, p. 165-191.

VATTUONE, R., 1991, *Sapienza d'Occidente. Il pensiero storico di Timeo di Tauromenio*, Bologna.

VATTUONE, R., 1997, « Una testimonianza dimenticata di Teopompo (Phot., *Bibl*., 176, p. 121 a, 30-34). Note sul proemio dei *Philippika* », dans *Simblos. Scritti di Storia Antica* 2, p. 85-106.

VATTUONE, R., 1998, « Sul proemio delle *Storie* di Eforo di Cuma (Note a *FGrHist* 70 F 9) », *Rivista storica dell'Antichità* 28, p. 183-198.

VATTUONE, R., 2005, « Timeo, Polibio e la storiografia greca d'Occidente », dans G. Schepens & J. Bollansée (éd.), *The Shadow of Polybius. Intertextuality as a Research Tool in Greek Historiography*, Leuven, p. 89-122.

VENERI, A., 1995, « La cetra di Paride : l'altra faccia della musica in Omero e nei suoi interpreti antichi », dans B. Gentili & F. Perusino (éd.), *Mousike. Metrica ritmica e musica greca. In memoria di G. Comotti*, Pisa – Roma, p. 111-132.

VOLLKOMMER, R., 1988, *s.v.* Gelos, *LIMC* IV 1, Zürich – München, col. 178-179.

VOLQUARDSEN, C. A., 1868, *Untersuchungen über die Quellen der griechischen und sicilischen Geschichten bei Diodor, Buch XI bis XVI*, Kiel.

VON STADEN, H., 1989, *Herophilus. The Art of Medicine in Early Alexandria*, Cambridge.

WACKERNAGEL, H. G., 1930, *s.v.* Massalia, *RE* XIV, 2, col. 2130-2152.

WADE-GERY, H. T., 1938, « Two Notes on Theopompos, *Philippica*, X », *American Journal of Philology* 59, p. 129-134 (= *Essays in Greek History*, Oxford, 1958, p. 233-238).

WALBANK, F. W., 1957-1979, *A Historical Commentary on Polybius*, I (1957), II (1967), III (1979), Oxford.

WALBANK, F. W., 1962, « Polemic in Polybius », *Journal of Roman Studies* 52, p. 1-12 (= *Selected Papers. Studies in Greek and Roman History and Historiography,* Cambridge, 1985, p. 262-279).

WALBANK, F. W., 2000, « Athenaeus and Polybius », dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World*, Exeter, p. 161-170.

WALBANK, F. W., 2005, « The Two-way Shadow : Polybius among the Fragments », dans G. Schepens and J. Bollansée (éd.), *The Shadow of Polybius. Intertextuality as a Research Tool in Greek Historiography*, Leuven, p. 1-18.

WALCOT, P., 1970, *Greek Peasants Ancient and Modern*, Manchester.

WALLACE, R. W., 1993, « Aristotelian Politeiai and *Athenaion Politeia* 4 », dans R. M. Rosen and J. Farrell (éd.), *Nomodeiktes. Greek Studies in Honor of Martin Ostwald*, Ann Arbor MI, p. 269-286.

WEBER, L., 1887, *Quaestionum Laconicarum capita duo*, II, *De lexicographorum glossis ad res Laconicas pertinentibus*, diss. Göttingen, p. 28-64.

WĘCOWSKI, M., 2002, « Homer and the Origins of the Symposion », dans F. Montanari (éd.), *Omero tremila anni dopo*, Roma, p. 625-637.

WEHRLI, F., 1967, *Die Schule des Aristoteles. Texte und Kommentar*, I. *Dikaiarchos*, 2. Aufl. (1. Aufl. 1944), Basel – Stuttgart.

WEIL, R., 1960, *Aristote et l'histoire. Essai sur la* Politique, Paris.

WELLMANN, M., 1900, « Zur Geschichte der Medizin im Alterthum », *Hermes* 35, p. 349-384.

WELLMANN, M., 1901, *Die Fragmente der sikelischen Ärzte, Akron, Philistion und des Diokles von Karystos*, Berlin.

WENTZEL, G., 1893, *s.v.* Aiora, *RE* I, 1, col. 1043-1044.

WEST, M. L., 1974, *Studies in Greek Elegy and Iambus*, Berlin.

WEST, M. L., 1992, *Ancient Greek Music*, Oxford.

WESTERMANN, W. L., 1960, « Athenaeus and the Slaves of Athens », in M. I. Finley (éd.), *Slavery in Classical Antiquity*, Cambridge, p. 73-93.

WESTLAKE, H. D., 1986, « Spartan Intervention in Asia, 400-397 B. C. », *Historia* 35, p. 405-426.

WHITBY, M., 1994, « Two Shadows : Images of Spartans and Helots », dans A. Powell & S. Hodkinson (éd.), *The Shadow of Sparta*, London – New York, p. 87-126.

WHITMARSH, T., 2000, « The Politics and Poetics of Parasitism : Athenaeus on Parasites and Flatterers » dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his world*, Exeter, p. 304-315.

WICHERS, R. H. E., 1829, *Theopompi Chii fragmenta* collegit, disposuit, et explicavit, ejusdemque de vita et scriptis commentationem praemisit, Leiden.

WICKERSHAM, J., 1994, *Hegemony and Greek Historians*, Lanham.

WIDE, S., 1893, *Lakonische Kulte*, Leipzig.

WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, U. von, 1902, «Lesefrüchte», *Hermes* 37, p. 302-314.

WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, U. von, 1924, *Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos*, I-II, Berlin.

WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, U. von, 1927, [Compte rendu de *FGrHist* II B-D], *Deutsche Literaturzeitung* 53, col. 2596-2598.

WILKINS, J., 1995, «Introduction. Part Four», dans J. Wilkins, D. Harvey & M. Dobson (éd.), *Food in Antiquity*, Exeter, p. 242-247.

WILKINS, J., 2000a, *The Boastful Chef: The Discourse of Food in Ancient Greek Comedy*, Oxford.

WILKINS, J., 2000b, «Dialogue and Comedy: The Structure of the *Deipnosophistae*», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his world*, Exeter, p. 23-37.

WILKINS, J., 2000c, «Athenaeus and the Fishes of Archippus», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his world*, Exeter, p. 523-535.

WILKINS, J., 2002, «La synthèse d'Athénée» dans J. Jouanna & L Villard (éd.), *Vin et santé en Grèce ancienne*, Athènes – Paris (*Bulletin de correspondance hellénique*, Suppl. 40), p. 181-189.

WILKINS, J. (à paraître), «Athenaeus and Galen in the Hellenistic Library», dans T. Whitmarsh & J. Koenig (éd.), *Ordering Knowledge*, Cambridge.

WILLETTS, R. F., 1962, *Cretan Cults and Festivals*, London.

WISSOWA, G., 1913, «Athenaeus und Macrobius», *Nachrichten von der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, philologisch-historische Klasse*, Heft 3, p. 325-337.

ZECCHINI, G., 1989a, *La cultura storica di Ateneo*, Milano.

ZECCHINI, G., 1989b, «Linee di egittografia antica», dans L. Criscuolo & G. Geraci (éd.), *Egitto e storia antica dall'ellenismo all'età araba. Bilancio di un confronto*, Bologna, p. 703-713.

ZECCHINI, G., 1990, «La storiografia lagide», dans H. Verdin, G. Schepens & E. de Keyser (éd.), *Purposes of History. Studies in Greek Historiography from the 4th to the 2nd Centuries B.C.*, Leuven, p. 213-232.

ZECCHINI, G., 1995, «Sallustio, Lucullo e i tre schiavi di C. Giulio Cesare», *Latomus* 54, p. 592-607.

ZECCHINI, G., 2000, «Harpocration and Athenaeus», dans D. Braund & J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his world*, Exeter, p. 153-160.

ZECCHINI, G., 2007, «Polluce e la politica culturale di Commodo», dans C. Bearzot, F. Landucci & G. Zecchini (éd.), *L'Onomasticon di Polluce*, Milano, p. 17-26.

ZEPERNICK, K., 1921, «Die Exzerpte des Athenaeus in den Dipnosophisten und ihre Glaubwürdigkeit», *Philologus* 77, p. 311-363.

ZIEGLER, K., 1950, *s.v.* Plagiat, *RE* XX, 2, col. 1956-1997.

ZIEHEN, L., 1929, *s.v.* Sparta (Kulte), *RE* III A, col. 1453-1525.

ZIEHEN, L., 1949, *s.v.* Παράσιτοι (1), *RE* XVIII, 4, col. 1377-1381.

INDEX DES NOMS

N.B.: Les caractères gras signalent un traitement circonstancié du sujet.

Académiciens, 99 n. 65, 347, 352
Achaïe, 285
Achéens, 241 n. 9, 253, 314 et n. 57
Achille, 79, 237, 332
Acrotatos, 259, 260
Acousilaos d'Argos, 110
Adaios le Coq, 220, 236
Aelius Aristide, 39, 327 n. 34, 328 n. 39, 329 et n. 45, 332
Aéthlios de Samos, 110 n. 2, 114
Agallis de Corcyre, 336
Agamemnon, 135, 237, 313 n. 48, 330, 333, 334, 405
Agaristè, 61, 210
Agatharchide de Cnide, 221, 247 n. 34, 293
Agathocle, 216 n. 4, 218, 226 et n. 37, 227, 236, 237
Agathoclès de Cyzique, 26 et n. 21, 205 n. 39
Agathon, 98 n. 62
Agésilas, 103, 151 n. 47
Agésipolis II, 218
Ajax, 312
Alcée, 76
Alcibiade, 20, 31, 148, 185, 216, 231, 233, 234 n. 60, 236, 317 n. 78, 350, 407
Alcman, 279, 282 et n. 42, 284 n. 54, 286-287
Alcméon, 133-134, 134 n. 90, 135
Alcméonides, 61
Alexandre (Pâris), 134
Alexandre Balas, 394
Alexandre d'Étolie, 114
Alexandre le Grand, 25, 26, 28, 37, 38, 135, 144 n. 18, 145 et n. 26 et 27, 146 et n. 28, 153, 160, 191, 192, 195 et n. 11, 197 tabl., 198, 200, 204, 205, 206, 210, 211, 212, 213 et n. 80, 216 et n. 4, 218, 221, 224, 227 n. 41, 228, 231, 232 et n. 53, 233, 235, 236, 259, 264 n. 3, 308 n. 16, 407
Alexandre de Myndos, 20, 21, 307, 308 et n. 13, 336, 359 n. 14
Alexandrie, 26, 35, 265, 266 n. 7, 274, 324 n. 9, 332, 363, 388, 393, 394, 397, 402, 405
Alexandrins, 323 et n. 8, 331, 332, 334, 335, 336, 393
Alexinos d'Élée, 308 n. 16
Alexis (historien de Samos), 110 n. 2
Alexis de Thourioi, 32, 75, 283, 308 n. 16, 346, 365, 371 et n. 68
Alkidès (deipn.), 393
Alkinoos, 326
Alphée, 30
Alyatte, 65 tabl., 71
Amasis, 48, 53, 58, 65 tabl., 66 tabl., 68, 71, 111-112
Amébée (deipn.), 319 n. 90, 408
Amélésagoras de Chalcédoine, 110
Amestris, 52
Ammon, 114
Amphiaraos, 135
Amyntas (historien d'Alexandre), 212
Amyntas III, 218
Anaxandride, 102
Anaximène de Lampsaque, 24, 126 n. 51
Andron (médecin), 368, 369 et n. 61
Androtion, 25, 27, 268, 272
Ammonios (philosophe), 324 n. 12
Amphictyon, 269, 272-273, 316
Anacréon, 372, 407
Anaxarchos (l'eudémoniste), 405
Anaxilas, 336
Andréas, 360, 362, 368, 369
Anthéas de Lindos, 154

Antigone le Borgne, 265, 271
Antigone Dôsôn, 253
Anticleidès d'Athènes, 251 n. 52
Anti-Liban, 204
Antiochos (?), 405
Antiochos II Théos, 246, 260, 265
Antiochos III le Grand, 231
Antiochos IV Épiphane, 36, 38, 295, 299-300, 300 n. 64, 394
Antiochos VII Évergète, 300 n. 64, 295
Antiochos VIII Grypos, 296, 299-300
Antipatros, 146 n. 28, 405
Antiphane, 31, 75, 272, 336
Antiphon (poète tragique), 97
Antisthène d'Athènes, 346, 395
Antisthène de Rhodes, 25
Antoine, 392
Antonins, 21
Apamée, 293, 294 n. 14, 295, 297
Apelle, 338
Apellicon, 394
Aphrodite, 156 n. 56, 228, 234, 310 n. 27, 330, 406 (Aphr. Hétaïre), 407
Apion d'Alexandrie, 336
Apollocrate, 153, 164
Apollodore d'Athènes, 247 n. 34, 279 et n. 17, 282 et n. 42, 284
Apollon, 162 n. 73, 270, 273, 284, 288 et n. 73, 409
Apollonios (paradoxographe), 246, 257 et n. 68
Apollonios (maître de Porphyre), 140 et n. 5
Apollonios Mys, 362, 364
Apollonios de Rhodes, 309
Apriès, 112
Arabie, 86, 294
Aratos de Sicyone, 253 n. 56
Arbakès, 233
Arcadie, 285
Arcadiens, 125
Arcadion, 156 n. 56, 234-236, 250 n. 47
Archestrata, 265
Archestratos de Géla, 32, 37, 76 n. 7, 309 et n. 22, 366, 399
Archidamos, 153 n. 50
Archiloque, 37, 311
Archimède, 394
Archippos, 33, 398
Architélès de Corinthe, 163 n. 73
Archytas de Tarente, 405
Ardiens, 153 et n. 51
Areus, 259, 260
Arès, 310 n. 27, 330
Argiens, 64 tabl., 67, 71, 333
Argos, 56 n. 54, 135
Argos d'Amphilochie, 135
Ariamnès, 259
Aristée de Kéos, 184 n. 44
Aristarque de Samothrace, 318, 323 n. 8, 331, 332, 333 et n. 67, 334 et n. 70 n. 73, 335 et n. 75, 336
Aristippe, 405
Aristobule de Cassandreia, 152, 195, 212 et n. 76, 213
Aristoclès, 178 n. 12, 279 n. 15
Aristocratès de Sparte, 280
Aristodème, 407
Aristogiton, 407
Aristonicos, 331-332
Aristophane, 31, 32, 37, 39, 75, 102, 113, 210, 337, 350 et n. 16 et 17
Aristophane de Byzance, 323 n. 8, 327, 331-333, 335, 337
Aristote, 21, 25, 27, 32, 35, 37, 76, 120 et n. 12, 125, 140, 152, **175-189**, 205 n. 39, 209, 271, 279 n. 15, 301, 311, 313, 336, 358, 365 et n. 38, 399
Aristoxène de Tarente, 230 n. 48
Arrien, 25, 76, 87 n. 34, 205, 212, 232
Arrien (deipn.), 76 n. 8, 87 n. 34
Arsace, 296, 300 n. 64
Artaxerxès III Ochos, 154, 405
Artémis, 269, 271, 287 (Art. Podagra)
Artémon de Cassandreia, 127-128
Asclépiade de Bithynie, 363
Asclépiade de Mendès, 110
Asclépiade de Myrléa, 20 n. 2, 336, 337
Asclépiade de Phlionte, 273 n. 40
Asclépios Cotyleus, 287
Asie, 37, 79, 130 n. 72, 131, 197 tabl.
Asinius Pollion, 274-275, 274 et n. 41 et 43
Asios, 221, 222 et n. 30, 234 n. 63, 236
Aspasie, 31
Athéna, 208, 251, 288, 289
Athénée d'Érétrie, 160
Athènes, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 35, 64 tabl., 67, 71, 130, 144 et n. 20, 150, 177, 180, 181, 184, 187, 216, 240 et n. 1, 248, 249, 267, 268, 272-273, 273 n. 40, 300, 301, 394, 404, 409

Athéniens, 56 n. 54, 151, 220, 221, 231, 234, 236, 271, 316
Athénion, 300-301, 394
Athénoclès de Cyzique, 333, 336
Attaginos, 65 tabl., 71
Attique, 130, 181 et n. 32, 272, 297, 392
Atys, 55 n. 48, 58 n. 62, 65 tabl., 71
Aulu-Gelle, 88, 100, 373
Autolycos, 95, 96 n. 50, 104
Axiopistos de Locres/Sicyone, 271
Babylone, 38, 59 n. 68, 64 tabl., 67 et n. 91, 71, 72, 200, 227 n. 41
Babylonie, 197 tabl.
Babys, 112
Béotie, 285
Béotiens, 208, 402
Bérénice II, 240
Bérénice III, 246
Bispo do Rosario, 102-103 et n. 80
Biton, 20 n. 2
Brasidas, 23
Byzance, 93, 153 n. 50
Byzantins (habitants de Byzance), 259-261
Calanos, 197, 197 tabl., 200, 209
Callias, 96 n. 50
Callimaque, 30, 76 n. 7, 100 n. 68, 114, 207, 265, 278 et n. 5, 332
Callimédon, 31
Calliphanès, 88
Callippos, 347
Callisthène d'Olynthe, 24, 197, 197 tabl., 204, 209, 211
Callistratos (politicien athénien), 150
Callistratos (disciple d'Aristophane de Byzance), 334
Callixène de Rhodes, 26, 36 n. 20, 394
Calydon, 134 n. 90
Camblès, 154
Capiton d'Alexandrie, 309 et n. 22
Caranos de Macédoine, 392
Caridès, 121, 125
Carmanie, 295
Carthage, 227
Carystios de Pergame, 153, 245
Cassandre, 233, 278 et n. 5
Caton, 36, 38, 207
Caucase, 212 n. 76
Caystrios, 140
Celtes, 25, 293-296, 299
Censorinus, 280, 282 n. 40, 288
César, 26
Chabrias, 153 n. 50
Chalcédoine, 153 n. 50
Chalcédoniens, 261
Chalcidiens de Thrace, 153
Chaméléon, 156 n. 56, 273, 326, 336
Charès (général athénien), 147, 153 n. 50, 220 et n. 18, 236
Charès de Mytilène, 16 n. 19, **191-214**, 232
Charidème d'Oréos, 153
Charillos, 288
Chariton, 407
Charmide, 101
Charon de Lampsaque, 27, 110
Chéron, 347
Chios, 121, 125, 145 et n. 26, 146, 149, 297, 349
Choaspès, 48 n. 17, 64 tabl., 67 et n. 91, 71
Chorasmiens, 30
Choirilos de Samos, 309 et n. 22
Chrysippe de Soles, 336, 399
Chrysippe de Tyane, 20, 307, 409
Chypre, 235
Cicéron, 76, 144, 161, 177
Cimon, 153 n. 50, 40 5
Cléarque (tyran d'Héraclée Pontique), 22
Cléarque de Soles, 27, 32, 61, 76, 158, 205 n. 39, 209, 252 n. 53, 359 et n. 15
Cléisophos d'Athènes, 215, 231
Clément d'Alexandrie, 280, 281, 282 n. 40, 287
Cléomène I, 48, 58 n. 61, 64 tabl., 66 tabl., 71
Cléomène III, 26 n. 21, 240, 241 n. 9, 242, 253, 260, 278
Cléombrote, 326 n. 27
Cléon, 37
Cléonymos, 226-228, 237
Cléopâtre (femme de Philippe II), 154
Cléopâtre VII, 392
Clidème, 251 n. 52, 268
Clisthène (tyran de Sicyone), 61, 209
Clitarque, 20 n. 2, 25, 27, 212 n. 77, 213, 336, 337
Clitor, 250 n. 47
Colophon, 37, 153 n. 50, 179
Colophoniens, 181, 259
Coméon, 154
Commode, 28
Conti (Natale), 266 et n. 11
Corinthe, 156 n. 56, 163 n. 73, 181, 407
Corne d'Amalthée, 226, 227, 236

Cornélius Népos, voir *Népos*
Cottina de Sparte, 407
Cotys, 153 n. 50
Cratère (général d'Alexandre), 264 n. 3
Cratéros de Macédoine, 264 et n. 3
Cratès d'Athènes, 268 n. 18
Cratès de Mallos, 96
Cratinos, 75, 326, 407
Crésus, 60 et n. 72, 61 n. 74, 70 et n. 100, 162 n. 73
Crète, 130, 131 et n. 74, 392
Crétois, 125, 130
Critias, 21, 27, 154, 177 et n. 10, 178
Crotone, 179, 182
Ctésias, 27, 54 et n. 47, 198, 211, 233 et n. 59, 247 n. 34
Ctésiclès/Stésicleidès, 92
Cyniques, 33, 99 n. 65
Cynulcus (deipn.), 33, 39, 86, 128, 152, 158, 170 tabl., 244 et n. 23, 245 et n. 25, 248, 249 n. 43, 309 n. 21, 347, 357, 360 et n. 19, 390, 391, 392, 396, 397, 398, 399, 401, 406, 408, 410, 411, 412
Cyrénaïques, 405
Cyrus le Grand, 23 n. 9, 79, 96 n. 51, 105, 106
Cyrus le Jeune, 23 n. 9, 77, 79, 86, 89, 104, 352
Cyzique, 26 n. 21
Damastès de Sigée, 110
Damophilos, 296, 297
Danaé, 246 n. 32, 252
Daphné, 299-300, 394
Daphnos d'Éphèse (deipn.), 355 n. 2, 360 et n. 18, 361 et n. 21, 363, 389, 390, 391, 397, 399
Darius I, 56, 65 tabl., 67, 71, 250 n. 47
Darius III, 195, 213
Déiochos de Proconnèse, 110
Déliens, 393
Délos, 179, 301
Delphes, 26, 65 tabl., 67, 71, 126, 133, 134, 234, 396
Delphiens, 393
Déméter, 47, 59, 60, 64 tabl., 71
Démétrios (Ps.-Démétrios de Phalère), 148, 166 n. 92
Démétrios de Magnésie, 279 n. 15
Démétrios de Phalère, 92, 228, 235, 236, 267, 273 et n. 40, 336
Démétrios Poliorcète, 28, 212, 221, 228, 231, 234, 235 et n. 65, 236, 244, 271, 396
Démétrios de Skepsis, 20, 307
Démétrios de Trézène, 332 n. 58
Démocharès, 234
Démoclès de Phygéla, 110
Démocrite, 87 n. 34, 99, 410
Démocrite (deipn.), 37, 59 n. 67, 62, 87 n. 34, 97, 99, 126, 141, 144, 149, 151 n. 46, 152, 153 et n. 51, 155, 156 n. 56, 159, 160, 166 n. 91, 170 tabl., 269, 271, 298, 307, 333, 348-349, 357, 390, 396, 398, 399, 401, 402, 403, 409, 411, 412
Démodocos, 314 et n. 58, 316 n. 71
Démon, 265, 267, 268
Démophilos, 122-123, 133-134
Démosthène, 148, 154
Denys I de Syracuse, 77, 106, 164, 227, 228, 236
Denys II de Syracuse, 38, 153, 181
Denys Chalkous, 410
Denys d'Halicarnasse, 109 et n. 1, 136 et n. 97, 141 n. 6, 143 n. 16, 144 n. 18, 145, 147 et n. 34, 161, 162 n. 71, 163, 240 n. 3, 266, 267
Denys Scytobrachion, 127, 336
Denys le Thrace, 325 n. 25, 336
Derkyllidas, 131-132, 132 n. 78, 133 et n. 83 et 85
Deucalion, 121
Diadoques, 25, 216, 218
Didyme, 96 n. 54, 148, 178, 266, 267, 274, 280 et n. 20, 331-332, 332 n. 58
Dieuchès, 362
Dieuchidas de Mégare, 126 et n. 47
Dinon, 62, 198
Dicéarque, 178 n. 13
Dioclès, 359 et n. 13 et 14, 362, 364, 365 et n. 36, 366, 368, 369, 373, 378
Diodore (disciple d'Aristophane de Byzance), 334, 336
Diodore de Sicile, 27, 120 n. 14, 135 et n. 93, 228, 232, 280, 292
Diogène l'Épicurien, 394
Diogène Laërce, 76, 140, 217 et n. 9, 280, 282, 288
Dion de Pruse, 76, 327 n. 34, 328 n. 39, 329 et n. 42 et 45
Dionysoclès (deipn.), 356 n. 2, 360 et n. 18, 390, 391
Dionysodotos, 286-287

Dionysos, 181, 213, 269 (Dion. Orthos), 270, 272-273 (Dion. Orth.), 273 n. 36 (Dion. ἐν Λίμναις), 284 (Dion. Sykitès), 314, 316 (Dion. Orthos), 404
Dioscoride d'Anazarbe, 367 n. 51
Dioscouridès (disciple d'Isocrate), 330, 336
Dioscouridès, 178 n. 12, 280
Diotime, 93
Diphilos de Siphnos, 356, 359 n. 14, 360, 363, 364, 365 et n. 36, 366 et n. 45, 367 n. 49 et 50, 368, 369, 370, 371 et n. 68, 373, 399
Dorica, 22
Dorion, 20, 307, 358, 365 et n. 38, 399
Dorothéos d'Ascalon, 268 n. 18
Douris, 16 n. 19, 24, 26, 27, 110 n. 2, 126 n. 51, 156 n. 56, 212 n. 77, **215-237**, 241 n. 6, 242, 247 n. 34, 250 n. 47, 292, 336
Drusus, 365 n. 35
Dyillos, 27
École de Pergame, 96
Égée, 26
Égine, 56 n. 54, 179, 181 n. 32 et 33
Éginètes, 64 tabl., 67, 71, 181
Égypte, 26 et n. 21, 28, 30, 39, 48, 66, 67, 68, 69 n. 98, 110, 165, 389
Égyptiens, 53, 69 n. 97, 112, 402
Élien, 22, 23, 27 et n. 28, 157 n. 59
Émilien (deipn.), 154, 170 tabl., 323, 390, 391, 393, 396, 402, 403, 409, 410
Épaminondas, 407
Éphèse, 252, 400
Éphialte, 267
Éphippe (le comique), 272, 346, 399
Éphippe d'Olynthe, 26, 209, 211, 213
Éphore, 16 n. 19, 20, 27, **117-137**, 140 et n. 5, 141, 156 n. 56, 163, 291-292, 292 n. 2, 307
Épicharme, 75, 271, 365 n. 38, 398
Épicratès, 346
Épicure, 33, 95 et n. 45, 347, 394, 398, 405
Épicuriens, 99 n. 65, 405
Épigones, 134 n. 90, 240
Épiménide, 288
Érasistrate, 363, 364, 366, 373, 377
Érato, 249 n. 44, 406
Ératosthène, 265, 266, 288, 332, 335 et n. 74, 336
Érétès (?), 288
Erinyes, 134 n. 90
Ériphyle, 133-134, 134 n. 90, 135
Éros, 406
Éryximaque, 319, 361
Eschine le Socratique, 395, 408
Eschyle, 32, 76, 325
Étienne de Byzance, 15, 129, 130, 142 n. 8, 217 n. 10
Étolie, 30, 134 n. 90
Étrusques, 153 n. 50, 179, 180, 181 n. 27, 296
Euaios, 347
Euanthès, 309 et n. 22
Eubée, 130
Eubule (politicien athénien), 75, 149-151, 161
Euboulidès de Milet, 308 n. 16
Euboulos (le comique), 371 et n. 68
Euclide, 35
Eudémos de Paros, 110
Eudoxe de Cnide, 124 n. 33
Euénor, 362, 365, 378
Eugéon de Samos, 110
Eumée, 316, 333
Euphorion de Chalcis, 309 et n. 22
Euphraios, 347
Eupolis, 31, 326 n. 27
Euripide, 32, 35, 76, 406
Europe, 174
Eurotas, 288
Eurydice, 237
Eustathe, 333, 337, 338, 339 et n. 89
Euxène, 407
Fabius, 253 n. 56
Favorinus d'Arles, 96 n. 54
Fronton, 79, 88
Galates, 249 et n. 45, 259
Galien, 35 n. 17, 99, 209, 355, 363, 367 n. 51, 368 et n. 55, 373 et n. 74, 374-375, 375 n. 78 n. 79
Galien (deipn.), 99, 356 n. 2, 360 et n. 17, 363, 373, 388, 391
Ganymède, 407
Gargantua, 102
Gatis, 399
Gélon, 226, 227, 236
Géryon, 399
Glaucon, 343
Glaucos, 366
Glaucos (divinité marine), 398
Glykéra, 145, 160
Gorgias, 405

Grande Grèce, 237
Gryllos, 77
Gymnopédies, 287
Hadrien, 19, 28
Hagnon de Théos, 232 n. 53
Hannibal, 26
Harmodios, 407
Harpale, 145, 147, 160, 407
Harpocration (lexicographe), 15, 25 et n. 18, 27 et n. 26, 129, 130, 148, 150, 161, 185-186, 217 n. 10, 264 n. 2, 266, 267 et n. 15, 268
Harpocration de Mendès, 20, 307, 409
Hécatée l'Insulaire, 30, 114
Hécatée de Milet, 20, 27, 30, 35 n. 15, 110, 114, 195 n. 12, 307
Hégèmon de Thasos, 402
Hégésandre de Delphes, 22 et n. 7, 23 et n. 9, 25, 69 n. 97, 115 n. 37, 154, 346
Hégésianax, 20 n. 3, 231
Hégésiloque, 154
Hélakatos, 284
Hélène, 133, 134, 230, 237, 287, 289, 318, 326, 334
Héliodore d'Athènes, 76 n. 4
Hellanicos, 25, 27, 30, **109-116**, 119 n. 9, 264, 268, 274 n. 42
Héphaestion (compagnon d'Alexandre), 26
Héphaestion le Sophiste, 97, 250 n. 47, 307
Héra, 222, 229, 236
Héraclée du Pont, 348
Héracleidès, 85, 92, 104
Héracléon de Béroia, 296
Héracléotes, 297
Héraclès, 92, 106, 270, 287, 288, 309, 402
Héraclide le Comique, 220 et n. 20 n. 24
Héraclide de Kymè, 153, 198
Héraclide Lembos, 176 n. 1, 179-180
Héraclide de Tarente, 363 et n. 32, 364, 373 et n. 75
Héraclides, 124
Héraclite, 245, 309 et n. 21
Hercule, 296, 395
Hermès, 125 n. 44, 288
Hermésianax de Colophon, 308 n. 18, 407
Hermias d'Atarnée, 148, 271
Hermippe de Smyrne, 125, 176 n. 1, 301
Hermogène, 140 n. 5
Hérodicos de Babylone, 23 et n. 8, 25, 44 n. 1, 96 et n. 54, 97, 98 n. 60, 115 n. 37, 318 n. 83, 344
Hérodien, 331-332
Hérodote, 16, 21, 22, 23, 24 et n. 12, 36, **43-72**, 76 et n. 6 et 7, 111, 112, 115, 124 n. 32, 127, 129, 148, 152, 153, 187, 194, 195 n. 12, 197, 205 n. 41, 209, 219, 221 n. 27, 223 n. 32, 250 n. 47, 251 n. 48 et 50, 256 et n. 64, 289, 292 n. 4, 296 n. 38, 309, 310, 368 n. 57, 369
Hérophile, 362, 363
Héropythos, 37
Hésiode, 76, 86, 309, 312 et n. 46
Hésychius, 280, 281, 282 et n. 40, 283, 284, 288
Hicésius, 358, 363 et n. 29, 364, 365 et n. 36 et 38, 366 et n. 45, 371, 373 et n. 75
Hiérax d'Antioche, 295
Hiéron Ier de Syracuse, 77, 163 n. 73
Hiéron II de Syracuse, 394
Hiéronymos de Cardia, 241 n. 6
Hiéronymos de Rhodes, 273, 288
Hippagoras, 178 n. 13
Hipparinos, 153
Hippasos le Laconien, 178 n. 12, 279 n. 15
Hippocontides, 287
Hippocrate, 359 n. 14, 362, 364, 365, 368 n. 54, 375 n. 80, 376 et n. 81, 377 et n. 84 et 85, 378
Hippolochos, 70 n. 99, 391, 392
Hippon, 245
Hipponios, 226, 227
Historiens de l'Égypte, 115
Homère, 16, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 37, 38, 39, 58 n. 59, 76, 79, 87 n. 34, 95, 97 et n. 59, 98, 99 n. 63, 232, 233, 272, 288 et n. 75, 289, **305-319**, **321-340**, 352, 353 et n. 26, 356 n. 4, 387, 388, 389, 405
Homérides, 327
Hygie, 411, 412
Hypanis, 64 tabl., 67, 71
Hypéride, 113, 407
Hyrcanie, 212 n. 76
Hystaspe, 200
Iasos, 224, 227 n. 41
Ibères, 259
Idoménée de Lampsaque, 25, 26
Illyriens, 153
Inde, 30, 201, 207, 212 et n. 76
Ion de Chios, 293 n. 7, 336
Iphicrate, 148
Irène, 252 et n. 53

Isanthès, 259
Isidore de Charax, 205 n. 39, 209
Isocrate, 140 n. 5, 144 n. 20, 146 n. 30, 162 n. 71, 185
Istros, 20, 25, 27, 266 et n. 7, 274, 307
Italie, 39, 61, 293, 388
Janus, 411
Jason de Phères, 218
Josèphe (Flavius), 115
Jugurtha, 21
Justin, 242 n. 13
Kéos, 244 et n. 22, 245
Kydonia, 125-126, 130, 131
Kymè, 121 n. 16
Lacédémoniens, 48, 58 n. 64, 131, 162 n. 73, 177, 259, 260, 282, 285, 288, 344
Laconie, 277, 283
Laconiens, 282 n. 43, 283, 287
Lagides, 19, 26
Laïs, 93, 407
Lamia, 234
Lamprias, 207
Lamproclès, 350 n. 21
Laodice, 246, 252
Larensis (deipn.), 33, 34, 35, 36, 38, 39, 152, 154 et n. 52, 170 tabl., 178, 193, 205, 210, 213, 260, 267, 269, 271, 295 n. 33, 297, 300, 306, 319 n. 90, 340, 343, 344, 345, 387, 389, 392, 395, 396, 397, 398, 400, 401, 403, 406, 409, 412
Larisa, 293, 295
Lemnos, 333
Léonidès (deipn.), 155, 323, 390, 391, 400, 404, 406
Locres Épizéphirienne, 179, 183
Locriens, 21
Locride, 182
Lovernius, 296, 297
Lucaniens, 180, 227
Lucien, 21, 23, 79, 98, 99 n. 66, 102, 144 n. 18, 255 n. 62, 323 n. 4, 329 n. 45, 332, 341 n. 1
Lucullus, 397
Lusitanie, 398
Lycée, 184
Lyciens, 180
Lycon, 405
Lycurgue, 127
Lydiens, 58 et n. 62, 63, 66 tabl., 67, 72, 125, 405
Lygdamis, 186-188
Lykéas de Naucratis, 110
Lyncée de Samos, 215
Lysagoras, 216 n. 4
Lysandre, 151 n. 47, 220, 235 n. 65, 237
Lysandre de Sicyone, 269, 271
Lysias, 113
Lysias l'Épicurien, 394
Lysimaque (le roi), 244, 245, 363
Lysimaque (fils d'Arsinoé), 278 n. 7
Lysimaque d'Acarnanie (précepteur d'Alexandre), 204
Lysimaque de Babylone, 295
Macar, 121
Macarée de Cos, 126 et n. 47
Macédoine, 36, 37, 130 n. 72, 173, 231, 267
Macédoniens, 36
Machon, 407
Magdios, 230
Magnus (deipn.), 60 n. 72, 170 tabl., 390, 391, 392, 401, 408
Mantinée, 252 n. 54, 253
Mantinéens, 253
Mardonios, 45 n. 10, 48 n. 16, 54, 55, 58, 61 n. 75, 65 tabl., 71
Mariandyniens, 297, 348-349
Marsyas (satyre), 234
Masurius (deipn.), 33, 58 n. 59, 77, 95 et n. 46, 96, 98, 152, 153 et n. 51, 170 tabl., 269, 270, 271, 297, 299, 300, 301, **310-313**, **315-319**, 347, 349, 350, 351, 352, 353, 357, 393, 394, 395, 396, 408, 409, 411
Massalia, 179, 184 n. 44, 185, 187 n. 54
Matron (le parodiste), 37, 324, 339 et n. 85
Mausole, 148
Maxime de Tyr, 327 n. 34, 328 n. 39, 329 et n. 42 et 45
Maximos (chez Porphyre), 140
Méandrios de Milet, 20, 307
Mèdes, 23, 67, 197 tabl.
Médie, 296
Mégaclide, 336
Mégare, 31
Mélanippe, 407
Mélanthios, 268
Memphis (danseur), 101, 103
Ménandre, 32, 75, 392
Ménéclès de Barca, 20, 307
Ménécratès, 398
Ménédème d'Érétrie, 273

Ménélas, 58 n. 59, 133-134, 313 n. 48, 317-319, 325, 333, 334, 337
Ménesthène, 178 n. 13
Ménodore, 363 et n. 28
Ménodote de Périnthe, 27 et n. 25
Ménodote de Samos, 26, 27 n. 25, 110 n. 2
Ménon, 85, 95 n. 49, 96 n. 51, 104, 352
Mer Hyrcanienne, 30
Mère des dieux, 226
Messéniens, 183, 405
Métaponte, 227
Méthonè (en Macédoine), 179
Méthymna, 153
Métrodore de Skepsis, 26
Miléſiens, 120, 181
Milet, 120, 125, 179
Milon, 250 n. 47
Minos, 407
Mithridate, 297, 301
Mnémosyne, 404
Mnésiptolème de Kymè, 20, 307
Mnésithée, 209, 356 n. 4, 359 n. 14, 360, 361, 362, 364, 365, 368, 373 et n. 75, 374 et n. 76, 375, 399
Moeron de Byzance, 336
Molpis le Laconien, 178 n. 12, 279 n. 15, 280
Moschion, 394
Muses, 404
Mykérinos, 64 tabl., 68, 71
Myrtilos (le comique), 244 n. 23
Myrtilos (deipn.), 77, 80, 92, 156 n. 56, 158, 171 tabl., 228, 234, 244 et n. 23, 245 et n. 24 et 25, 247, 248 et n. 39 et 40, 249 n. 43, 269, 390, 391, 397, 398, 400, 401, 406, 407, 408, 411, 412
Nannus, 185
Napoléon, 198
Naucratis, 26 et n. 21, 60 n. 73, 66 tabl., 67, 68, 71, 75, 112, 210, 240, 248, 249, 332, 389, 398, 404, 407, 411
Nausicaa, 325, 330, 335
Naxos, 179, 186-188, 389
Néarque, 213
Nélée, 35
Népos (Cornélius), 148
Nestor, 153, 312, 318, 324, 328, 336, 337, 338
Nicagoras, 140 et n. 5
Nicainétos de Samos, 309 et n. 22
Nicandre de Colophon, 37, 209, 309 et n. 22 et 23
Nicandre de Thyateira, 247 n. 34
Nicandros, 288
Nicanor, 331-332
Nicias, 92, 106
Nicobule, 209
Nicoclès le Laconien, 178 n. 12, 279 n. 15
Nicocratès de Chypre, 35
Nicolas de Damas, 26, 149, 247 n. 34, 349
Nil, 38, 246, 398
Numénius, 76 n. 7
Numides de Libye, 111, 226
Nymphes, 404
Nymphodore de Syracuse, 149, 349 et n. 12
Nymphodoros (magicien), 226 n. 37, 230, 236
Nysée, 153, 164
Océan, 153 n. 50
Odatis, 195, 197 tabl., 200, 209, 407
Oenée, 134 n. 90
Olympias, 237
Olympie, 30, 115, 250 n. 47
Ombriens, 153 n. 50
Onésicrite, 195, 213
Onomarchos, 133
Ophélion, 346
Oppien de Cilicie, 309 et n. 22
Oracle de Delphes, 96 n. 51, 104
Oresthée, fils de Deucalion, 30
Oribase, 370
Orient, 211, 212, 213, 235, 294
Orphée, 76, 409
Palamaon, 288
Palamède d'Élée (deipn.), 80, 88, 401
Pamphile (lexicographe), 155
Panionios, 63, 65 tabl., 67, 71
Pantica, 251
Panyasis d'Halicarnasse, 309 et n. 22
Paphlagoniens, 90, 104
Pâris, 325 (voir aussi *Alexandre*)
Parméniscos, 152, 170 tabl., 392
Parthénios, 20, 246, 257 et n. 68, 369 et n. 61
Parthes, 25, 296
Parthie, 30
Pasikypros, 224, 228, 230 n. 50, 236
Patarbémis, 112
Patarmis, 112
Patrocle, 353
Pausanias (roi de Sparte), 48 n. 16, 54, 55, 58, 61 n. 75, 65 tabl., 67, 71, 228, 235, 236

Pausanias (*érastès* d'Agathon), 105
Pausanias (le périégète), 115, 287
Pausanias le Laconien, 280
Paxamos, 20, 307
Péloponnèse, 240, 242
Pénélope, 235, 314
Péoniens, 112
Perdiccas II, 270
Perdiccas (le Diadoque), 216 n. 4
Périclès, 31, 32
Péripatéticiens, 99 n. 65
Persaios de Kition, 178 n. 12, 279 n. 15
Perse, 38, 39, 67, 131, 133, 197, 212
Perses, 36, 59, 66 tabl., 67, 72, 89, 105, 133, 197 tabl., 198, 207, 295, 405
Pétra (en Inde), 197 tabl., 213
Petta, 185, 407
Phainias d'Érésos, 126 n. 51, 163
Phalaicos, 133
Phanodème, 25, 205 n. 39, 268, 273 n. 40
Pharax, 153 n. 50
Pharsaliens, 402
Phasélis, 37
Phayllos, 133
Phéaciens, 312, 314, 335
Phémios, 314
Phénarète, 350 et n. 19
Phéniciens, 119, 120 n. 10
Phérécrate, 31, 75
Phérénicos d'Héraclée, 309 et n. 22
Philainis, 399
Philémon, 268 n. 18
Philinos, 256
Philippe (bouffon), 104
Philippe II, 25, 30, 37, 38, 135, 144 n. 18, 146 et n. 28, 148, 150, 153, 154, 155, 159 et n. 65, 166, 173-174, 215, 216, 218, 220 et n. 18, 221, 225, 231, 232 et n. 53, 234, 236, 250 n. 47, 267
Philistion, 360, 362, 366
Philistos de Syracuse, 27
Philochore, 25, 27, 247 n. 34, **263-275**
Philocratès, 114
Philodème de Gadara, 101, 266
Philomnestos, 154
Philonidès, 357, 358, 363, 364, 369, 372 et n. 73, 411
Philoxène de Cythère, 128, 129 n. 63, 392
Phocée, 185
Phocidiens, 21, 135
Photius, 54, 144 n. 18, 144 n. 20, 217 n. 10, 267
Phryné, 407
Phrynichos, 60 n. 72
Phrynon, 45 n. 10
Phyè, 251
Phylarque, 16 n. 19, 20, 24 et n. 12, 26 et n. 21, 56 n. 54, 76 n. 7, 152, 156 n. 56, 194 et n. 6, 221, 234, **239-261**, 307
Phylotime/Philotime, 363, 364, 368, 369, 370 et n. 62 et 63, 373
Pindare, 76 n. 7
Pisistrate (compagnon de Télémaque), 318
Pisistrate (tyran d'Athènes), 35, 153 n. 50, 187, 251, 405
Pitanè, 288
Plangon, 284
Platon, 15 n. 13, 16, 22, 23 et n. 9, 24, 32, 33, 34, 36, 37, 38, 58 n. 59, 76, 77, 78, 79, 83, 84 n. 25, 87, 95, 96 et n. 51, 97 et n. 58, 98 et n. 62, 99 et n. 63 et 68, 100, 103, 105, 106, 115, 127, 143, 147, 151, 171 tabl., 177, 178, 193 n. 4, 206 n. 47, 218 n. 16, 236, 251, 270, 279 n. 13, 306, 309 et n. 21, 310, 311, 312, 313 et n. 48, 316, 317, 319, 323 n. 4, 325 n. 19, 326 n. 27, 327, 330, 335, 336, **341-354**, 394, 395, 404, 410
Platon (le comique), 32
Pline l'Ancien, 39, 101 et n. 73, 179 et n. 20, 217 et n. 9, 232, 240 n. 3
Plinthiné, 30
Plistonicus, 363
Plutarque, 15, 31 et n. 4, 32, 78, 79, 87 n. 34, 99, 100, 115, 140, 148, 156 n. 56, 179, 180, 183, 194, 195 et n. 16, 196, 198, 200, 201-204, 205, 206 et n. 46 et 47, 207 et n. 51, 208 et n. 52, 209, 210, 211, 216, 217 et n. 9, 234 n. 60, 240 n. 3, 241 et n. 5, 242 n. 13, 243, 244 n. 19, 246, 247, 252, 253 n. 56, 254, 266 et n. 7, 278, 279, 280, 282 et n. 40 et 45, 283, 286 n. 66, 293 n. 7, 294 n. 16, 299 n. 59, 300 et n. 65, 323 n. 4, 324 et n. 9 et 11 et 13 et 15 et 16, 325 et n. 19, 326 n. 27, 327, 328, 329 et n. 43 et 45, 332 et n. 58, 335, 336, 337, 338, 339, 341 n. 1, 364 n. 33, 365 n. 35
Plutarque (deipn.), 87 n. 34, 99, 153, 154, 171 tabl., 210, 269, 270, 300, 323, 324,

332, 337, 390, 391, 392, 396, 397, 399, 400, 401, 404, 406
Polémon, 76 n. 7, 181, 279 n. 17, 284
Pollion, 140 n. 5
Pollux, 25, 27 et n. 26, 32
Polyarchos, 405
Polybe, 15 et n. 12, 20 n. 2, 25, 26, 29, 31, 32, 36 et n. 20, 39, 44 n. 1, 59 n. 66, 117-118, 118 n. 1, 119 n. 5, 120 n. 14, 121 et n. 18, 122, 123, 124 et n. 26 et 33, 130 n. 71, 136, 137, 148, 155, 156 n. 56, 164, 166-168, 166 et n. 92, 167 n. 93 et 96, 168 n. 98 n. 99, 173-174, 182-184, 205, 240 n. 3, 241 et n. 5 et 6 et 8 et 9, 242, 243 et n. 16, 246 et n. 29 et 31, 247 et n. 38, 252 et n. 54, 253 et n. 56, 254 et n. 58, 256, 292, 364 n. 34, 394
Polycharme de Naucratis, 372
Polycleitos de Larisa, 205 n. 39, 209
Polycrate de Samos, 35
Polycratès, 178 n. 12
Polyen, 242 n. 13
Polyperchôn, 228, 231, 236
Polyphème, 326
Le Pont, 65 tabl., 67, 71, 120
Pontianus (deipn.), 95 et n. 46, 96, 97, 126, 153, 171 tabl., 269, 271, 298, 309 et n. 21, 347, 351, 352, 353, 354, 391, 396, 403, 404, 406, 409, 412
Porphyre, 140 et n. 4 et 5, 158 n. 62, 332 n. 56
Poséidon, 227 n. 41
Posidonios, 20, 21, 25, 26, 28, 39, 76 n. 7, 126, 152, 194 et n. 6, 247 n. 34, **291-302**, 307, 348-349, 349 n. 11, 365, 394, 396
Praxagoras de Cos, 336, 362, 363, 365, 368, 369, 373, 378
Promachos, 285
Prométhée, 288
Pronomos, 231, 234
Prosénès, 158 n. 62
Protagoras, 158 n. 62
Psammétique, 57 et n. 57, 62 n. 84, 65 tabl., 68, 71, 149
Psaon, 27
Ps.-Longin, 166
Ptolémées, 36
Ptolémée I Sôter, 25, 197 tabl., 200, 212, 278
Ptolémée II Philadelphe, 30, 35, 36 n. 20, 38, 246, 278, 331, 394
Ptolémée III Évergète, 240, 252, 294 et n. 20, 297
Ptolémée IV Philopatôr, 278, 362, 394
Ptolémée VI Philométor, 176 n. 1
Ptolémée VIII Évergète II, 26, 152, 336
Ptolémée XII Aulète, 394
Ptolémée Alexandre, 294, 297
Pygmalion, 230 n. 50
Pyrrhus, 218, 240, 242
Pythagore, 301, 409
Pythionikè, 145, 160
Quintilien, 161
Quintus Mucius Scaeuola, 20 n. 2
Rabelais, 56, 102 et n. 78
Rhampsinite, 60
Rhianos de Béné, 309 et n. 22
Rhodes, 35, 294 n. 15, 400
Rhodiens, 212
Rhodophon, 154
Rhodopis, 22, 66 tabl., 71
Rois de Pergame, 35
Romains, 36, 38, 152, 170 tabl., 209, 210, 227, 295, 296, 297, 405
Rome, 25, 26, 28, 29, 30, 31, 38, 39, 88, 293, 294 et n. 15, 295 et n. 32, 297, 298, 300, 305, 306, 388, 395, 396, 397
Rossos, 160
Roussillon, 31
Rufin de Nicée (deipn.), 356 n. 2
Rufus, 363
Salluste, 20 n. 2
Samarcande, 212 n. 76
Samiens, 216 n. 4, 221, 222, 236
Samos, 216 et n. 4
Sandanis, 58 n. 62, 60 et n. 72, 70 et n. 100
Sappho, 22, 407
Sardanapale, 228, 233, 235, 236, 330, 399
Sarpédon, 326
Satyros de Callatis, 154 n. 52, 176 n. 1
Saurias, 396
Scamon, 119 et n. 9
Scordistai, 396
Scylla, 326
Scythes, 48, 56, 65 tabl., 67, 71, 120, 133 n. 83, 250 n. 47
Scythie, 67
Seconde Sophistique, 99, 329, 339
Séleucides, 24, 36
Séleucos I, 218
Séleucos II, 296
Séleucos (le grammarien), 318 n. 83, 334

Sémos de Délos, 26, 247 n. 34, 272
Seuthès, 89, 92, 93, 94, 104
Sévères, 21
Sicile, 77, 163 n. 73, 216 et n. 4, 227, 235, 296, 297, 410
Sicyone, 67, 153 n. 51, 240
Silénos (grammairien), 336, 337
Simaristos, 89
Simonide d'Amorgos, 311
Simonide de Kéos, 76 n. 7, 128-129, 129 n. 63, 156 n. 56
Siris, 179
Siritès, 226, 227, 237
Siron de Soles, 234 n. 63
Sisyphe, 132
Sisyphe de Pharsalie, 160
Skaios/Kaios, 216 n. 6
Smindyridès de Sybaris, 61, 64 tabl., 71
Socrate, 23, 32, 77, 87, 93, 95, 96 n. 51, 98 n. 62, 99, 101, 102 et n. 76, 104, 105, 106, 310, 319 et n. 88, 343, 346, 347, 349, 350 et n. 14 et 18 et 19 et 20 et 21, 351, 352
Socrate de Rhodes, 26
Soles, 208
Solon, 37, 267
Sopatros de Paphos, 308 n. 16
Sophocle, 76, 325, 405, 407
Sophon, 307, 408
Sophron, 252
Soranos, 363
Soroadeios, 197, 197 tabl., 201, 205, 207
Sosibios le Laconien, 114, **277-289**
Sosibios le *Lutikos*, 336
Sosiphanès, 279
Sotion, 176 n. 1
Sparte, 67, 131, 133 et n. 85, 149 n. 38, 153 n. 51, 180, 235, 277-289, 392, 396, 406, 409
Spartiates, 48, 58 et n. 61, 132, 133, 149 et n. 38, 270, 285, 349
Speusippe, 347, 369, 405
Sphairos de Borysthène, 178 n. 12, 279 n. 15
Sterne, 102, 103
Stobée, 15, 338-339
Stoïciens, 99 n. 65, 406
Strabon, 15, 58 n. 63, 115, 120 n. 14, 124 et n. 35, 129, 137, 179 et n. 20, 292, 294 et n. 16
Straton (roi de Sidon), 153 n. 50, 266, 294
Stratonicos, 128-129, 399
Strattis, 205 n. 39
Suse, 195, 197, 197 tabl., 198, 205, 209, 212, 232, 233
Syagros, 65 tabl., 71
Sybaris, 66 tabl., 179, 182
Sybarites, 259, 405
Syracusains, 113, 181
Syracuse, 67, 179
Syrie, 32, 294, 295, 296, 299 n. 61, 300
Syriens, 299
Tanagra, 406
Tarente, 150, 227
Tarentins, 150 n. 45
Tarse, 160
Télémaque, 318, 333, 334
Terpandre, 288
Terpsion, 399
Thalétas, 286-287
Thasos, 67
Théano, 230
Théarion, 346
Thèbes, 134 n. 90, 407
Théocrite de Chios, 145, 147
Théodotè, 85, 93, 95 n. 49, 106
Théognis, 39
Théon le Rhéteur, 15, 130, 140, 141 n. 5, 144 n. 18
Théophraste, 32, 35, 37, 76, 92, 113, 136 n. 97, 140, 153, 178, 184, 216, 278 et n. 5, 301, 356 n. 4, 359 n. 14, 365, 366, 367 n. 53
Théopompe, 16 n. 19, 20, 21, 22, 23, 24, 26 et n. 21, 30, 36, 38, 76, 98, 115, 126 n. 51, **139-174**, 178, 194 et n. 6, 205 n. 39, 211, 220, 234, 242, 247 et n. 34, 250 n. 47, 254 n. 61, 256 n. 64, 261 et n. 84, 301, 307 et n. 22
Théopompe de Colophon, 309
Thésée, 407
Thesprotiens, 134 n. 90
Thessalie, 173, 179
Thessaliens, 149, 153 n. 50, 154, 177 et n. 10, 178, 180, 349, 402
Thibron, 131, 133
Thraces, 23, 104, 112, 180
Thrasydée de Thessalie, 231
Thrasyllos, 406
Thucydide, 20, 23, 24, 27, 30, 31, 44 n. 1, 45, 76 et n. 6, 109, 113, 136 et n. 97, 162, 195 n. 12, 292 n. 4, 309, 310, 351, 352

Thyréa, 286
Thys, 154, 160
Timagène, 26, 274
Timée, 21, 27, 36, 148 n. 36, 149, 156 n. 56, 182-184, 183 n. 39, 184 n. 43 et 44, 188, 205 n. 39, 247 n. 34, 252 et n. 54, 288
Timée de Cyzique, 347
Timocrate, 99 n. 68, 151, 193, 249 n. 44, 308 n. 18, 311, 319, 361 n. 20, 387, 389, 391, 392, 393, 395, 397, 398, 400, 402, 403, 404, 405, 406, 408, 409, 410
Timolaos de Thèbes, 153
Timon, 245
Timothée, 216 n. 4
Tomyris, 58 n. 62, 62
Trézène, 179
Trézéniens, 181
Trogue Pompée, 242, 294 n. 20
Troie, 97, 281, 289, 310
Tyrtée, 270
Tyrans de Syracuse, 27
Ulpien, 99, 361
Ulpien (deipn.), 32, 33, 35, 39, 86, 98, 99, 149 et n. 40, 150 et n. 45, 152, 154, 155 n. 55, 161, 166 n. 91, 171 tabl., 205 n. 41, 248-249, 269, 271, 309 et n. 21, 323, 324, 344, 347, 356, 360, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412
Ulysse, 79, 235, 312, 314 et n. 57 et 58, 316, 317, 318, 325, 326, 330, 402
Varus (deipn.), 391
Virgile, 306
Xanthippe, 350 et n. 14 et 20 et 21
Xanthos de Lydie, 110, 125, 127, 129, 154
Xénocrate, 313
Xénomédès de Kéos, 110
Xénophane, 39, 311
Xénophon, 15 n. 13, 16, 21, 23 et n. 9, 24 et n. 12, 27, 33, 34, 44 n. 1, 52 n. 32, **73-106**, 115, 131, 132 n. 78 et 79 et 81, 133, 140 n. 5, 153, 177, 180 n. 24, 205 n. 39, 205 n. 39, 206 n. 47, 209, 219, 251 n. 48 et 50, 279 n. 15, 292 n. 4, 312, 313, 316, 319, 347, 350 et n. 21, 352, 369, 394, 395, 404
Xerxès, 52, 53, 59 n. 68, 65 tabl., 67, 71, 124
Zaleucos, 183
Zariadrès, 195, 197 tabl., 200 et n. 30, 209, 407
Zélas/Ziaélas, 249 et n. 45
Zénobios, 217 n. 10, 280, 281, 282 n. 40, 283
Zénodote, 327, 331, 332, 333, 334 n. 71, 337
Zénophane, 77
Zeus, 288, 309, 334, 411 (Z. Sauveur)
Zoïlos d'Amphipolis, 87 n. 34, 99, 324
Zoïlos (deipn.), 87, 99, 323, 324, 397, 400

INDEX DES MOTS GRECS

N.B.: Sont en italiques les mots qui ne se rapportent pas directement au contenu des *Deipnosophistes*.

ἀθυρογλωττία, 148 n. 36
αἴτια/αἰτίαι, 207, 209, 214, 338
ἀκολασία, ἀκόλαστος, 147, 159 et n. 65
ἀκρατοπότης, 48
ἄκρατος (οἶνος), 269
Ἀλεξανδροκόλακες, 207 n. 50
ἀμίαι, 398
ἄμυλον, 409
ἀμφιφόων/ἀμφιφῶν, 264 n. 4, 269, 271
ἀναθήματα δαιτός, 314
ἀναθυμάσεις, 357
ἀνακεῖσθαι, 181 n. 27
ἀναπίπτειν, 85 n. 28, 105
ἀοιδός, 308
ἁπαλός, 317
ἀπάτη, 122, 136
ἄπεκτοι ἄρνες, 271
ἀπεσθίειν, 409
ἀποτιθέναι, 81 n. 18
ἄριστον, 325, 338
ἁρμονίαι, 408
ἄρτος, 82
ἀρτύματα, 165, 172 tabl.
ἀσέλγεια, 148
ἀσωτία, ἄσωτος, ἀσωτεῖον/ἀσώτιον, 148, 149-150, 149 n. 40, 155 n. 55, 161, 166 n. 91, 224, 230 et n. 50, 269, 269, 392, 393
αὐλή, 325
αὐλητρίδες, 244 n. 22
αὐλικὴ ἐξουσία, 259
αὐλῶνες, 270
αὐτόματοι, 337
ἀφορμαί, 127-129
βαλλισμός, 400
βάσκανος, βασκανία, 148 et n. 36
βῖκος, 104
βλασφημίαι, 148 n. 36
βωμολόχος, 159 et n. 65
γαλαθηνά, 64 tabl., 71
γελάσαι, 317
(τὰ) γέλοια, 154
γελωτοποιοί, 408
γενναῖα (σῦκα, etc,), 409
γίγγροι, 393
γλαῦκος, 398
γνήσιος, 113-114
γόγγροι, 398
γογγυλίς, 367 n. 49
γοητεία, 122, 136
γραμματικός, -ώτατος, 244 n. 23, 247 n. 35, 289, 306, 308, 333
γυναικονόμοι, 270
δαίς, 315
δεῖπνον, 87, 125, 193 et n. 4, 206, 209, 315, 338, 391, 403
δέλφαξ, 270
δίαιτα, 129 n. 66
διατριβή, 318 n. 86
διδάσκαλος, 247 n. 35
δικηλισταί, 283
δίψος, 85 n. 28, 105
δορκάδες, 80, 85 n. 28, 103
δόρκωνες, 80
δουλεία, 126
δυσμένεια, δυσμενής, 22, 144, 148 n. 36
δυσοικονόμητος, 371
δυσυποβίβαστος, 371
ἐγγυθήκη, 394
ἐδέατρος, 197, 197 tabl., 205, 207, 212
ἐδέσματα, 391
εἰκάζειν, 184
εἰκὸς λόγος, 184
εἴλωτες, 149 n. 38
εἰρομένη λέξις, 205
ἐκλογαί, 155

ἐλευθερία, 126
ἑλλοί (ἰχθύες), 397
ἔλλοπες (ἰχθύες), 398
ἐξεργασία, 140 n. 5
ἐξηγητής, 268 et n. 17
ἔξοδος, 411
ἔξοινος, 408
ἐπεσθίειν, 393
ἐπεύνακτοι, 153 n. 51
ἐπιδορπίσματα, 409
ἐπιμελής, 150
ἐπιφαγεῖν, 393
ἐπιφανής, -έστατος, 21
ἐποφορήματα, 59 n. 70, 64 tabl., 71
ἐποποιός, 308
ἐργαστήριον, 105
ἑταῖραι, 244 n. 22
εὐέπεια, 164
εὐκοσμία, 244 n. 22
εὐτράπελοι λόγοι, 128-129
ἐψητοί, 398
ζητήματα, 151, 318
ζητήσεις, 210, 230
ζωάγρια, 331
ἡδονή, 120, 405
ἡδύς, ἥδιστος, 21, 76
ἠθάνιον, 111
ἦθος, 133 n. 85
Ἡλακάτεια, 284, 289
ἠλεός, 317
ἡμίνα, 271, 409
θαυμάσιος, 21, 76
θεῖος, 306
θηριώδης, 131
θύλακοι, 165-166
ἰατροί, 306
ἱερός, -ώτατος, 362
ἱππουρεύς, 358
ἱστορία, 310 n. 27
ἱστορικὰ ὑπομνήματα, 21
ἱστορικός, 20, 308
ἱστοριογράφος, 20, 307, 310
κάδος, 47, 64 tabl., 71
κακία, 92
κακοήθεια, κακοήθης, 147, 148 n. 36
καλός, 21, 69 n. 98, 76
κάναθρον, 87 n. 33, 103
κάρδαμα, 82
καρίδες, 121, 125
Κάρνεια, 288, 289
καρυκή, 366
κατὰ γένος, 130-131
κατακεῖσθαι, 85 n. 28, 104, 181 n. 27
κατακεκλίσθαι, 85 n. 28, 104, 181 n. 27
κατωνακοφόροι, 153 n. 51
κηρίνα ὀπώρα, 284
κιβώρια, 389
κισσύβιον, 326
κλαρῶται, 124 n. 34, 130
κλῆρος, 124 n. 34, 126, 130
κλίβανον, 64 tabl., 71
κλοπή, 97, 140 et n. 4
κοδύμαλα, 284
κολακεία, κόλακες, 24, 28, 160, 161, 166 n. 91
κόνναρον, 409
κοπτή, 409
κορύφαινα, 358
κόσμιος, 164
κότταβος, 32
κοτύλη, 113, 337
κοτυλήρυτον, 337
κρᾶσις, 269, 272
κράτιστος, 21
κριβάναι, 284
κριβανωτοί, 282 n. 42
κτίσεις, 119, 183, 208
κύαθος, 80, 105, 111
κύβοι, 168 et n. 99
κυδώνιον μῆλον, 250 n. 47
κυλικεῖον, 404
κύλικες, 404
κύλιξ, 111
κυλιστοί, 411
κυλλάστις, 54 n. 41, 65 tabl., 69 n. 97, 71
κώθων, 105
κωθωνισμός, 356 n. 4
κωλῆ, 85 n. 28, 104
κῶμος, 31
κωμῳδούμενοι, 92
λάβρακες, 125 n. 37
λάγυνος, 181
λαγώς, 65 tabl., 71, 85 n. 28, 104
λειότης, 164
λῆρος, 98 n. 62
λιαρός, 325
λογόδειπνον, 316 et n. 70
λύγινος στέφανος, 250 n. 47
λυκιουργίδες, 65 tabl., 71
λύχνα, 64 tabl., 71
μάγαδις, 234, 237, 270, 295, 409
μᾶζα, 82

μανία, 92, 404
Μαντινικὴ στολή (ὅπλισις), 124 n. 34
μαργαρίτης, 197 tabl.
ματτύη, 410
μέθαι, 168 et n. 99, 250 n. 47, 273
μελίλωτον, 389
μεταβολαί, 187
μηχανητικός, 133
μιμηταί, 283
μισοφιλόλογος, 245
μνήμη, 249 et n. 44
μοιχάγρια, 331
μολπή, 325, 337
μόναυλος, 393
μονομαχίαι, 125
μονοφαγεῖν, 387
μουσική, 119, 122, 128, 129, 136
μουσικός, -ώτατος, 21, 76, 306
μυθολόγος, 22 n. 6
μῦθος, 22, 310 et n. 27
μυκτηριστής, 317
μῦμα, 410
μυστίλη, 391
μύστρον, 391
νάβλας, 393
νόμμα βαρβαρικά, 179
νομοθέται, 311
οἰκέται, 92
οἶκος, 406
οἰνοποιός, 197, 197 tabl., 207
οἶνος, 250 n. 47
ὀλβιογάστωρ, 401
ὄνειρος, 309
ὄρνις, 85 n. 28, 105
ὀρχήσασθαι, 317
οὖθαρ, 64 tabl., 71
ὀψάριον, 401
ὄψον, 87, 397, 399
ὀψοφάγος, -ίστατος, 87, 106
παίγνια, 98 n. 62
παιδιαί, 55 n. 48, 325, 337
παιωνίζειν, 82
παλίουρος, 409
πανοῦργος, 131
πανσπερμία, 284
παράδοξα, 250 n. 47, 255, 257
παράσιτοι, 269, 270
παρατίθεσθαι, 81 n. 18, 199, 312 n. 40
παροψίς, 85 n. 28, 105, 400
παρρησία, 272
πάσασθαι, 325
πενταπλόα, 269, 270
πέρδικες, 81
πῖθι, 403
πικρία, πικρός, 147, 148 n. 36
πίναξ, 395, 396
πιτύινα κάρυα, 369 n. 60
πλαγγόνιον, 281, 284, 289
πλακοῦντες, 409
πλάνοι, 408
πλοῦτος, 38
ποικιλὴ εὐωχία, 402
πολιτεία, 120, 176-178, 176 n. 2, 177 n. 7
πολυμαθία, πολυμάθεια, πολυμαθής, -έστατος, 21, 244 n. 23, 245 n. 25, 356, 408
πολυτέλεια, πολυτελής, 38
πολυφάγος, 160, 161
πορφυρίς, 401
πορφυρίων, 401
ποτήρια, 404
πότοι, 168 et n. 99
προβλήματα, 207, 209, 214, 338
προγεύστης, 210 et n. 66
Προμάχια, 285
πρόπομα, 389
προσκύνησις, 204, 210
προσπελάται, 153 n. 51, 159
προτένθης, 210
προχοΐδες, 89, 105
προχύτης, 89
πρῶτος εὑρετής, 129
πυάνιον, 284
πυρήν, 65 tabl., 71
ῥήτορες, 306
σάκκοι, 165-166
σαμβύκη, 409
σεμίδαλις, 391
σεμνός, -ότατος 21
σίσαρον, 369 n. 60
σιτευτὸς χήν, 324
σῖτος, 87
σκευοποιοί, 283
σκίμποδες, 81 n. 18
σκόλια, 411, 412
σκύφος/σκύθος, 131-133
σοῦσον, 197 tabl.
σοφία, σοφός, 205, 214, 245 n. 25, 402
σοφιστής, 308
σπονδαί, 83
σπουδάσματα, 98 n. 62, 412
στιβάδες, 81 n. 18

στλεγγίς, 283, 285
σύγγραμμα, 143
συγγραφεύς, 20, 109 (ἀρχαῖοι συγγραφεῖς), 118, 127, 128, 211 n. 67, 307, 309
συμβουλαί, 144
συμποτικός, 206 n. 46
συμποσιακός, 206 n. 46
συμπόσιον, 83, 170 tabl., 193 et n. 4, 197 tabl., 206, 210, 312, 315, 317 n. 17, 318, 361, 391
συρβηνέων χορός, 410
σύσσιτος, 404
σώφρονα συμπόσια, 312 et n. 44, 317, 319
ταλαίπωρος, 55
τάριχος, 52, 59, 64 tabl., 69 n. 97, 71, 360 n. 18, 391
τερατεία, 242 n. 14, 243
τέτραξ, 401
τήγανον, 395, 396
τίγρις, 407
τράπεζαι, 85 n. 28
τρίποδες, 85 n. 28, 86, 104
τρυφή, 24, 26, 28, 35, 36, 61, 94 n. 43, 119, 120, 125, 148, 151 n. 46, 153 et n. 50, 172 tabl., 197, 197 tabl., 205, 213 et n. 81, 219, 224, 227, 228, 230, 232, 234, 235, 236, 255, 256, 258-261, 258 n. 74, 260 n. 83, 405
ὑπηρέτης, 160
ὑπογάστριον, 401
ὑποκρητηρίδιον, 54, 65 tabl., 71
ὑπόρχημα, 94 n. 43
ὑπόσφαγμα, 366
Φαγήσια, 397
Φαγησιπόσια, 397
φαινίδες, 284
φιάλη, 111
φιάλιον, 225
φιλαλήθης, 21-22, 140 n. 6
φιλόγελως, 244
φιλόδειπνοι, 299
φιλόπονος, 150
φιλοπότης, 52, 151 n. 46, 153, 159, 161, 213
φιλοσκώμμων, 52
φιλοσοφία, φιλόσοφος, 21, 245, 297 n. 47, 298, 306, 308
φοῖνιξ, 119-120, 120 n. 10
φρικοποιός, 371
χαρίεις, -έστατος, 21, 76
χειρόμακτρον, 46-47, 64 tabl., 71, 105
χέρνιβον, 402
χίδρον, 284
χλιδή, 61 et n. 76
χρυσοῦς, 23
χυτρίδες, 56 n. 54, 64 tabl., 71
ψίλιον, 283
ὦροι, 27 (Σαμίων ὦροι), 110 n. 2
ὠτίδες, 80, 81

INDEX DES PASSAGES CITÉS

N.B.: Les références entre parenthèses du type H 1 et X 1 renvoient aux listes établies respectivement par D. Lenfant (p. 71-72) et par C. Maisonneuve (p. 103-106) pour les citations d'Hérodote et de Xénophon dans les *Deipnosophistes*. Les références du type 76 F 49 renvoient au recueil des fragments d'historiens grecs de F. Jacoby (*FGrHist*). Les caractères gras signalent un traitement détaillé du passage.

Athénée

I

1a-b: *205 n. 43;* 1a: *193 n. 3, 210 n. 68, 306 n. 3;* 1b: *30, 35, 316 n. 70, 358 n. 11*; 1c-f: *306 n. 3;* 1c-d: *323;* 1c: *311 n. 31, 311 n. 34;* 1d: *33 n. 10*; 1e-f: *356 n. 2;* 1f-2b: *99 n. 68;* 1f-2a: *343;* 1f: *151, 193 n. 4, 206 n. 47, 306 n. 5;* 2b: *205 n. 43;* 2c: *34*; 3a-b: *35*; 3b: *38, 178 n. 16*; 3f: *313 n. 49;* 4b: *34, 267 n. 12*; 4c: *88, 205 n. 43;* 4e: *37 n. 24, 345*; 5a: *88;* 7a: *310 n. 27;* 8e-f: *34*; 8f: *331 n. 52;* 9c-d (328 F 169a): *269, 271, 273;* 11a-b: *330, 336;* 11a: *330 n. 48;* 11b: *269;* 11b-c: *325;* 11f: *314 n. 61;* 12a-b: *330 n. 48, 332 n. 61;* 12a: *325;* 12b-c: *333, 336, 337;* 12c: *330 n. 48;* 12f: *327, 332;* 13b: *309 n. 22, 326;* 13e: *325 n. 22 et 25;* 14a: *325, 337;* 14c: *331 n. 52;* 14d: *325, 336;* 15c: *325 n. 22, 326 n. 31;* 15d: *325 n. 22;* 15e: *21 n. 4*; 15e-16a (X 13): *52 n. 32, 83, 84, 91, 94 n. 43, 104*; 16a: *325 n. 26;* 16d: *330 n. 48, 336;* 16e-f: *336;* 17f: *314 n. 61, 325;* 17f (76 F 49): *236;* 18b: *336;* 18e: *325;* 18f: *314 n. 61;* 19a (H 1): *22 , 50 tabl. 1 et 2, 53 n. 40, 55 n. 48, 58 et n. 62, 65 tabl., 67*; 19f (76 F 57): *226 n. 37, 230, 236;* 20a (325 F 9): *268 n. 21;* 20b (X 29): *80, 104;* 20c-d: *101 n. 75;* 20e: *332 n. 59;* 20f (X 33): *82, 84 n. 25, 101, 105;* 21b: *345;* 21c: *334;* 22b-c: *327;* 22e: *273 n. 38;* 23b (X 48): *81, 83 n. 22, 85 n. 28 n. 29, 105;* 23c (X 23): *80, 85 n. 28 n. 29, 104;* 23c: *346;* 23d: *179, 181 n. 27;* 23e-f: *325;* 24a: *332;* 24e-f: *326;* 25a: *330 n. 50;* 25b: *326;* 25c: *97;* 25e: *97;* 25f: *325;* 26b-c (115 F 276): *143 n. 10, 172 tabl., 373 n. 75;* 27d (125 F 17): *196 tabl., 197, 197 tabl., 198, 200, 202 tabl., 204 tabl., 205, 207, 208 n. 57, 212;* 28a: *314 n. 61;* 28d (87 F 68): *295 et n. 24;* 29d (X 8): *80, 89, 104;* 31c: *181 n. 27;* 32d: *368, 373 et n. 75;* 34a (4 F 175, 115 F 277): *30, 115 et n. 33 et 34, 172 tabl., 268 n. 22*

II

35a-c: *208 n. 55;* 35a-b: *30;* 35b-c: *346;* 35c: *325 n. 24, 327;* 36d: *309 n. 22;* 37b-38f: *269;* 37b-e: *208 n. 55;* 37e-f (328 F 170): *208 n. 55, 269, 272 et n. 33, 273;* 38c-d (328 F 5b): *269, 272 et n. 33, 273, 316 n. 71;* 38d: *345;* 39d: *333;* 40a: *308 n. 17, 327, 340;* 40d: *335;* 41a: *327, 336;* 43 c-f: 152; 43c-d (H 2): *46 n. 10, 49 tabl., 50 tabl. 1 et 2, 51 n. 26, 53 n. 40, 59 n. 66, 64 tabl., 67*; 43d (115 F 278a): *172 tabl.;* 43f (81 F 63): *250 n. 47;* 45a-b (H 3): *48 n. 17, 49 tabl., 51 tabl., 53 n. 39, 55 n. 48, 56 n. 54, 59 n. 66, 64 tabl., 67*; 45b-c: *360;* 45c: *246;* 45c (115 F 75a): *143 n. 10, 172 tabl.;* 45d-46d: *365;* 45e-f: *368, 368 n. 54, 375, 376;* 45f (87 F 72): *295 et n. 31;* 46b-c: *376, 377;* 46b: *368;* 46c: *368;* 46d: *368;* 48a: *345;* 48c: *327 n. 36;* 49b: *21 n. 4*; 49b-c (X 16): *52 n. 32, 82, 84, 85 n. 28 n. 29, 86, 104*; 52d-e: *210 n. 62, 365 n. 35;* 52e: *332 n. 60;* 53c: *360;* 53f: *369, 370 n. 62;* 56b: *369;* 57b-c: *359 n. 14;* 57b: *369 n. 60, 375 n. 80;* 57c-d: *359 n. 14;* 57c: *368;* 57c (H 4): *49 tabl., 49 n. 20, 50 tabl. 2, 65 tabl., 67*; 58c (81 F 50): *240 n. 1,* ***248-249****;* 59c-f: *346;* 61c: *330 n. 48, 336, 365 n. 37, 369 n. 58;* 64b: *367 n. 50;* 65a-b: *327;* 66d: *346;* 67f (115 F 263b): ***165-166****, 172 tabl.;* 68d-e: *365;* 68e-f: *359*

n. 14 ; 70a-b (1 T 15a) : *114 n. 23 et 27 ;* 70b : *30, 307 n. 9* ; 70c : *20 ;* 71b : *332 n. 60 ;* 71c-d (X 10) : *80, 81 n. 19, 83 n. 23 et 24, 89, 104*

III

73a : *370 n. 65 ;* 74c : *370 et n. 65 ;* 77d-e (115 F 237a) : *170 tabl. ;* 78b : *309 n. 22 ;* 78c (595 F 10) : *280 n. 23, 284 ;* 78e (H 5) : *49 tabl., 50 tabl. 2, 51 tabl., 54 n. 43, 58 n. 62, 59 n. 66, 60 et n. 72, 64 tabl., 67, 70 n. 100* ; 79a-e : *369 ;* 80b-c : *370 n. 66 ;* 80e : *369 n. 58, 370 n. 66 ;* 81b : *369 ;* 81c : *368 ;* 81e (81 F 10) : *250 n. 47 ;* 81f (595 F 11) : *279 n. 17, 284 ;* 82f : *369, 370 n. 63 et 65 ;* 83a : *323 n. 8 ;* 85a-b (115 T 28a, F 181a) : ***21-22***, ***141 n. 6***, *170 tabl. ;* 86b-c : *369 n. 58 ;* 88f : *330 n. 48 ;* 90a : *370 n. 65 ;* 90c : *370 n. 65 ;* 91e : *370 n. 65 ;* 92f : *346 ;* 93c-d (125 F 3) : *195 et n. 9, 196 tabl., 197 tabl., 200, 202 tabl., 204 tabl., 205 n. 39, 207 n. 50, 208 n. 57, 209, 213 ;* 93d : *205 n. 39 ;* 94e-f (X 22) : *81, 83 n. 22, 89, 104 ;* 96d-e (327 F 1) : *268 n. 20 ;* 96f-97d : *347 ;* 96f : *33 n. 10* ; 97a : *309 n. 21 ;* 98c-99e : *39* ; 99b-c : *347 ;* 99e-100e : *33* ; 99e-100b : *33 n. 10* ; 105b : *365 n. 37 ;* 105d (70 F 11) : *119 n. 6*, ***121*** ; 109b : *35 n. 16* ; 110c (H 6) : *49 tabl., 50 tabl. 2, 54 n. 42, 59 n. 66, 64 tabl., 67 n. 90* ; 111f : *309 n. 23 ;* 112d-e : *346 ;* 114c (H 7) : *49 tabl., 50 n. 23, 54 n. 41, 65 tabl., 67, 68 n. 92, 69 n. 97* ; 114c (325 F 7) : *268 n. 21 ;* 114f-115a (595 F 6b) : *279 n. 16, 281 n. 29, 282 ;* 115c : *360, 370 n. 65 ;* 115f : *374 ;* 116a : *360 ;* 116d : *76, 360 n. 18* ; 119b-f : *69 n. 97* ; 119d (H 8) : *49 tabl., 49 n. 20, 51 tabl., 52, 59 et n. 66, 65 tabl., 67 n. 90, 69 n. 97, 70 n. 100* ; 120b : *360 ;* 120d : *369 n. 60 ;* 120e : *370 n. 65 ;* 121d : *21 n. 4* ; 121d-e (X 52) : *80, 83 n. 23, 105 ;* 121f : *310 n. 25 ;* 123c-d : *345 ;* 124c (X 58) : *21 n. 4, 82, 84 n. 25, 106 ;* 124c (125 F 16) : *195 n. 9, 196 tabl., 197 tabl., 198, 201, 202 tabl., 204 tabl., 205 n. 39, 212, 213 ;* 124c : *205 n. 39 ;* 126e : *309 n. 22*

IV

128c : *70 n. 99* ; 131a-f : *102 n. 79 ;* 131f-150b : *344 ;* 134d-137c : *324 ;* 134d : *37* ; 138a-b : *343 ;* 138b-d (H 9) : *48 n. 16, 49 tabl., 50 tabl. 2, 54, 55, 56 n. 51 et 54, 58, 59 n. 66, 61 n. 75, 65 tabl., 67, 68 n. 94* ; 138e (X 2) : *80, 83 n. 23 et 24, 87 n. 33, 103 ;* 139c-d : *332 n. 58 ;* 140a-141e : *178 ;* 141a-c : *178 n. 13 ;* 143a-155e : *125 n. 38 ;* 143f-146a : *152 ;* 143f-144b (H 10) : *49 tabl., 50 tabl. 2, 54 n. 44, 56 n. 52, 59, 60 n. 73, 63 n. 86, 65 tabl., 67* ; 144b-c (X 3) : *80, 84 et n. 26, 103 ;* 144c-e (X 53) : *80, 83 n. 23 et 24, 105 ;* 144e (595 T 3) : *114 n. 21, 277 n. 1 ;* 144f (115 F 179) : *160, 171 tabl. ;* 145a (115 F 113) : *171 tabl. ;* 146a (H 11) : *65 tabl.* ; 146a-b (H 11) : *49 n. 19, 50 tabl. et 2, 50 n. 22 et 24, 53, 54, 59 n. 66 et 69, 62 n. 84, 67, 68 n. 94* ; 146b (H 11) : *46 n. 10, 49 n. 21* ; 146b (H 12) : *46 n. 13, 49 n. 19 et 20, 50 tabl. 1 et 2, 52, 53, 54, 59 n. 6, 59 n. 68, 62, 65 tabl., 67, 68 n. 94* ; 147e-148c : *26* ; 148e (H 13) : *45 n. 10, 49 tabl., 50 tabl. 2, 53 n. 37, 59 n. 66, 65 tabl., 67* ; 150f-151e (X 17) : *83, 84 et n. 26, 91, 93, 104 ;* 151e-153d (87 F 15, F 18, F 5, F 12, F 24, F 1) : *293 n. 8, 294 n. 12 et 13, 296 et n. 39 et 41, 297 et n. 44 ;* 153e-155a : *125 n. 39 ;* 154a-b (87 F 16) : *294 et n. 17 ;* 154d-e (70 F 54) : *119 n. 6, 125 n. 40 ;* 155b : *20 n. 3, 231* ; 155c (76 F 12) : *236 ;* 155d (76 F 37b) : ***221***, *224*, ***225***, *236 ;* 156b : *327 n. 32 ;* 157d-e (115 F 57) : *152, 170 tabl. ;* 157e (X 38) : *21 n. 4, 82, 84 n. 26 et 27, 105* ; 159e : *360 n. 19 ;* 160c : *310 n. 25 ;* 160e : *308 n. 16 ;* 165d-169a : *149 n. 40, 155 n. 55, 269 ;* 165d-166d : *150 n. 40 ;* 166d-e (115 F 100, F 97) : ***149-151***, ***149 n. 40, 150 n. 41 et 43 et 45, 161***, *171 tabl. ;* 166d-169a : *150 n. 40 ;* 166e-f (115 F 233) : *150 n. 45, 171 tabl. ;* 166f-167c (115 F 224) : *165*, ***166-168***, *166 n. 91, 171 tabl.*, ***173*** ; 167d (76 F 4) : *224, 236 ;* 168a (325 F 10) : *268 n. 21 ;* 168a (328 F 196) : *269 et n. 28, 273, 274 ;* 168a-b : *273 n. 40 ;* 171a (X 55) : *80, 83 n. 23, 85 n. 29, 106 ;* 171b-c (125 F 1) : *195, 196 tabl., 197, 197 tabl., 200, 202 tabl., 204 tabl., 205, 207, 208 n. 57, 210, 212 ;* 171c : *210 n. 64 ;* 171e-f (X 54) : *81, 83 n. 23, 105 ;* 173a : *331 n. 52, 338 n. 80 ;* 174a-b : *319 n. 90 ;* 174c : *345 ;* 176b-c (87 F 2) : *293 n. 6, 295 et n. 26, 298 n. 53 ;* 182c (70 F 3) : *119 n. 6, 128 n. 59 ;* 182e : *309 n. 22 ;* 182f-183a : *345 ;* 183a-b : *309 n. 22 ;* 184b : *20, 307 n. 9* ; 184d : *21* ; 184d (76 F 29) : *236*

V

185a-193 : *95 n. 46 ;* 185a : *98, 308 n. 18, 311 n. 30, 327 n. 36 ;* 185a-b : *98 n. 62 ;* 185c : *311 n. 36 ;* 186b : *313 n. 49 ;* 186d-192b : *178 n. 16, 346 ;* 186d-e : *33 ;* 186d :

312 n. 39 et 40, 313 n. 50 et 51, 315 n. 68, 318 n. 87; 186d (X 62): *82, 84 n. 27, 106*; 186e (X 26): *82, 84 n. 25, 95, 104, 313 n. 47;* 187a: *312 n. 44;* 187b (X 24): *82, 84 n. 25, 95, 104;* 177b: *312 n. 40, 313 n. 47, 335;* 177c-f: *333 n. 69;* 177c: *312 n. 41, 336;* 177e: *334;* 178a-d: *313 n. 48;* 178c-e: *335, 336;* 178c: *325 n. 26;* 178d: *335;* 178e: *312 n. 41, 326 n. 27;* 178f: *312 n. 41, 336;* 179a: *326 n. 27, 330;* 179b: *312 n. 41 et 42;* 179d (X 30): *82, 83, 84 n. 25, 95, 104, 313 n. 47;* 179e-180a: *312 n. 43;* 179e: *312 n. 44, 316 n. 72, 317 n. 76, 325 n. 22;* 179f: *317 n. 75*; 180a: *317 n. 77 et 78;* 180c-e: *334;* 180c: *332 n. 63;* 180d: *309 n. 19;* 180e: *334;* 181a: *309 n. 19, 331 n. 52;* 181a-b: *331 n. 52;* 181c: *318 n. 85;* 181f: *331 n. 52;* 182a-b: *317 n. 79, 335 n. 76;* 182a: *312 n. 44;* 186d-192b: *352;* 187c-d: *352;* 187c: *319 n. 89;* 187f-188a (X 27): *83, 84 n. 27, 95, 104, 319 n. 88;* 188c (X 32): *77, 82, 84 n. 25, 95, 105, 319 n. 88;* 188d (X 35): *77, 82, 84 n. 25, 95, 105, 318 n. 86;* 188e: *331 n. 52;* 188f: *334;* 189c (328 F 68): *270, 273;* 189c: *20*; 190d-191a: *326;* 191c-d: *335;* 191c: *312 n. 45;* 189f: *325, 330;* 192a: *273 n. 38;* 192b: *97 n. 55, 318 n. 83;* 192d: *310 n. 27;* 192e: *314 n. 61, 325 n. 22 et 23 et 24;* 193c: *325 n. 22 et 23;* 193d: *300 n. 64;* 195a: *310 n. 27;* 195f-196a: *38*; 203c-e: *38*; 207d: *310 n. 27;* 210b-c (H 14): *49 tabl., 50 n. 23, 54 n. 41, 65 tabl., 67, 69 n. 97*; 210d-f (87 F 9b, F 21b): *295 et n. 25, 297 et n. 45, 298 et n. 60 et 61;* 210d-e: *300 n. 62;* 210d (87 F 9b): *300 n. 64;* 210e (87 F 21b): *300 n. 63;* 211a-221a: *33*; 211a: *211 n. 69;* 211d-215b (87 F 36): *300 et n. 66;* 211d: *308 n. 16;* 213f (115 F 73): *170 tabl.;* 215c-221a: *23, 95 n. 46*; 215c-220a: *178 n. 16, 346;* 215c-216b: *351;* 215d-e: *310 n. 26;* 215e: *20*; 216c-d (X 25): *82, 84 n. 25, 96 n. 50, 104;* 216d: *21 n. 4*; 216e (X 36): *20, 80, 83 n. 23 et 24, 96 n. 51, 105*; 216f: *97 n. 55;* 217a: *98 n. 62;* 217c-218e: *270;* 217c-218a: *270;* 217d (115 F 279): *143 n. 17, 170 tabl.;* 217d-e (328 F 126): *270, 273;* 217f-218a (X 50): *80, 83 n. 23 et 24, 95 n. 47, 96 n. 51, 105;* 218e-f (X 18): *81, 83 n. 23, 95 n. 47, 96 n. 51, 104;* 219a-b: *349;* 219b-c: *97 n. 55;* 220a: *33, 351*; 220d-e: *346;* 220e-f (X 60): *82, 84 n. 25, 95 n. 47 et 49, 106;* 221a: *98;* 221e: *20, 308 et n. 13;* 221f: *310 n. 25;* 222a: *97 n. 55*

VI

224b: *30, 35 n. 16, 38*; 228c: *327, 331 n. 52;* 229d-e: *76 n. 4*; 230e-f (115 F 252): ***144-146***, *144 n. 21, 170 tabl.;* 231b: *114 n. 20;* 231b-c (76 F 37a): ***225***, *236;* 231d-233a: *126 n. 51;* 231d (H 15): *46 n. 10, 48 n. 17, 49 tabl., 50 tabl. 2, 53 n. 37, 57, 62 n. 84, 65 tabl., 67, 68 n. 92 et 95*; 231e-232b (115 F 193): ***162-164***, ***162 et n. 73***, *171 tabl.;* 232d (70 T 9b): ***122-123***; 232d (70 F 96): *119 n. 6, 126 n. 51,* ***133-135***; 233a-b: *345;* 233a: *127 n. 52, 309 n. 21;* 233d (87 F 48): *298 et n. 56;* 234c-248c: *270, 324;* 235a (323 F 11): *268 n. 23;* 235b-e (328 F 73): *264, 269 n. 27, 270;* 235e: *181 n. 28;* 236c-d: *331 n. 52;* 237a-b: *345, 346;* 241f: *323 n. 8;* 245a-c: *270;* 245c (328 F 65): *264, 269 n. 28, 270, 273, 274;* 246c-e (87 F 17, F 23): *297 et n. 46;* 246c-d (87 F 17): *294 et n. 18, 296 n. 37, 298 et n. 54;* 246d: *20*; 246f: *307 n. 9;* 246f-247a: *345, 346;* 247f-275a: *36*; 248d-249c: *154 n. 52;* 248e: *215;* 249c (115 F 209): *165 n. 85, 170 tabl.;* 249c-d (115 F 280, 76 F 3): *156 n. 56, 170 tabl., 225, 236;* 252a (X 15): *80, 92, 104;* 252a-c (115 F 124): *162 et n. 72, 168 n. 100, 170 tabl.;* 252e (87 F 4): *295 et n. 28, 298 et n. 55;* 252f (115 F 18): *160, 170 tabl.;* 252f: *37*; 253d-e (76 F 13): *236;* 254b (115 F 281): ***144 et n. 19***, *156 n. 56, 170 tabl.;* 254b-c: ***22***; 254d: *345;* 254f (115 F 170): *170 tabl.;* 259f-260a (115 F 81): *170 tabl.;* 260b-c (115 F 162): *159 n. 65, 170 tabl.;* 260d-261a (115 F 225b): *64,* ***166-168***, *166 n. 91, 167 n. 95, 170 tabl.,* ***174***; 261a-b (115 F 134): *168 n. 99, 170 tabl.;* 261b (81 F 31): *244 n. 19;* 261c (H 16): *49 n. 19 et 20, 50 tabl.1 et tabl. 2, 51 tabl., 52, 54, 58, 65 tabl., 67, 68 n. 92*; 262b-275b: *92, 348;* 262c (456 F 1): *126 n. 47;* 262e-263a (485 F 7): *126 n. 47;* 263c-d: *126 n. 46;* 263d (87 F 8): *297 et n. 49, 348 n. 10;* 263e-264a: *126 n. 45;* 263f (70 F 29): *119 n. 6, 125,* ***130-131***; 264a: *114 n. 25;* 264c-266f: *182;* 264c-d (566 F 11a): *21, 149, 182*; 264d-265a: *345, 348;* 264f: *330;* 265a-b: *349;* 265b-266f: *149;* 265b-c (115 F 122a): ***149 et n. 39***, *153 n. 51, 162 et n. 72, 170 tabl.;* 265c:

349; 265d-266a (572 F 4): *349 n. 12;* 265e-f: *349;* 266e (H 17): *21, 50 tabl. 1 et 2, 53 n. 40, 59 n. 67, 63, 65 tabl., 67, 69 et n. 98*; 266e-f (87 F 38): *297 et n. 50;* 270a-d: *33 n. 10*; 271b-272d: *153 n. 51;* 271c-d (115 F 171): *170 tabl.;* 271d (115 F 176): *170 tabl.;* 271e (= 115 F 40): *159, 170 tabl.;* 272a-d: *152;* 272a (115 F 13): ***149 et n. 38***, *170 tabl.;* 272a-c (566 F 11b): *156 n. 56;* 272b (334 T 2): *266 n. 7;* 272b-d: *181 n. 31;* 272c: *92;* 272c (X 63): *21 n. 4, 82, 84 n. 25 et 27, 92, 96 n. 51, 106*; 272d-e: *38*; 272f (87 F 35): *297 et n. 47;* 273a-b (87 F 59): *295 et n. 33;* 273a: *38*; 274a-c: *296 n. 36;* 275a: *265 et n. 34;* 275b (115 F 36): *38, 152, 170 tabl.*

VII

275b: *158 n. 60*; 276d: *323;* 277a (125 F 9): *196 tabl., 197 tabl., 198, 200, 202 tabl., 204 tabl., 213;* 277d (X 61): *80, 83 n. 23 et 24, 87 et n. 33, 106;* 279e: *347;* 281c-e: *99 n. 65;* 282b-e: *365 n. 38;* 283a: *114 n. 22;* 290b-293f: *35 n. 18*; 296c: *309 n. 22;* 297e: *37*; 301c: *369;* 304c: *358;* 304e: *358 n. 12;* 305b: *369 n. 58;* 310a-b: *39*; 310e-311e: *125 n. 37;* 311e (70 F 48): *119 n. 6;* 314a-e: *32;* 314a: *346;* 316c: *367 n. 50;* 319b: *369 et n. 59;* 320d: *368, 369 n. 59;* 324a: *366;* 324f: *368;* 325c (326 F 2): *268 n. 24;* 326a: *369 n. 59;* 329e-f: *369;* 329f: *369 n. 59;* 330c-d: *361*

VIII

333a (81 F 4a): *250 n. 47;* 334a (H 18): *49 tabl., 51 tabl. , 53 n. 37, 56 et n. 54, 59 n. 66, 65 tabl., 67*; 334a-b (81 F 1): *250 n. 47;* 334f-335a: *33*; 335e: *309 n. 22;* 336d: *152, 155 n. 55;* 337b: *20, 307 n. 12*; 338f-340e: *31;* 343c-d: *346;* 347f-348c: *186 n. 51;* 348c: *188 n. 56;* 350c: *309 n. 22;* 352c (70 F 2): *119 n. 6, 121,* ***128-129;*** 352d: *152;* 354d: *346, 361 n. 20;* 355a-358c: *361, 365;* 355a-b: *370 n. 66;* 355a: *361 n. 21, 368;* 358c: *361 n. 21;* 359d: *318 n. 82, 360 n. 18;* 363a: *338 n. 80;* 363f: *314 n. 61;* 365b: *346*

IX

368a (X 40): *21, 76, 80, 83 n. 23, 85 n. 28 et 29, 105*; 368e (X 21): *80, 83 n. 22, 85 n. 28 et 29 et 30, 89, 104;* 368f: *35 n. 16*; 369d-e: *367 n. 49, 371 n. 68;* 369d: *370 n. 65;* 371a-b: *370 n. 66;* 371b: *367 n. 50, 370 n. 65;* 371d: *359 n. 13, 369 n. 60;* 371e: *370 n. 66;* 373b: *325 n. 20;* 373d (X 43): *80, 83 n. 22, 85 n. 28 et 29, 105;* 374d-376c: *270;* 375a: *323 n. 8;* 375b (324 F 55): *268 n. 19, 272 n. 32;* 375b-c (328 F 196b): *270, 271, 273;* 376b: *307 n. 12;* 376d: *20*; 377f: *366 n. 43;* 381f: *346;* 384a: *324;* 384a (115 F 106a): *143 n. 10, 171 tabl.;* 384b: *325 n. 20;* 386e: *247 n. 35;* 387f (334 T 6): *20, 266 n. 7, 307 n. 9*; 390c-d (X 5): *80, 81, 83 n. 23 et 24, 89, 104;* 390d: *210 n. 62;* 391a: *336;* 392d (325 F 2): *268 n. 21;* 393c-f: *270;* 393e (328 F 214): *270, 273, 274;* 396c (H 19): *49 tabl ., 49 n. 20, 50 tabl. 2, 54 n. 43, 59 n. 66 et 68, 64 tabl., 67*; 397a: *88;* 397a (X 4): *80, 83 n. 22, 85 n. 28 et 29, 86 n. 31, 103;* 398b-399a: *35 n. 18*; 398b: *210 n. 61;* 398e: *178 n. 17;* 399b: *359 n. 15, 375 n. 80;* 399c (H 20): *49 tabl., 50 n. 23, 59 n. 66, 64 tabl., 67 n. 90*; 400a (X 19): *80, 85 n. 28 et 29, 104;* 400c (H 21): *49 tabl., 50 n. 23, 65 tabl., 67 n. 90*; 400e (X 20): *82, 84 n. 27, 90, 104;* 400e-f (H 22): *49 tabl., 51 tabl., 54 n. 44, 66 tabl., 67 n. 90*; 401a-b (115 F 126a): *172 tabl.;* 401d (H 23): *49 tabl., 50 n. 23, 53 n. 37, 59 n. 66, 65 tabl., 67*; 403e-405d: *33*; 410a (323 F 14): *268 n. 23;* 410b-c (H 24): *46, 49 tabl., 59 n. 66, 64 tabl., 67 n. 90*; 410c (X 41): *80, 83 n. 23, 105;* 410e-f (H 25): *47, 49 tabl., 50 tabl. 2, 52, 54 n. 44, 59 et n. 66, 64 tabl., 67 n. 90;* 410f (4 F 2): *268 n. 22*

X

411a: *309 n. 24;* 412b (115 T 4): *20, 172 tabl., 308 n. 13;* 412c: *330;* 412d-e: *330;* 412f-413a (81 F 3): *250 n. 47;* 415d (= 115 F 179): *154, 160, 172 tabl.;* 416b (4 F 7): *268 n. 22;* 421b (X 51): *80, 87 n. 33, 105;* 422e: *193 n. 4;* 423b-c: *193 n. 4;* 423b: *344;* 423f: *273 n. 37;* 424b (X 42): *80, 89, 105;* 424d: *346;* 424e-f: *273 n. 37;* 424f: *273 n. 39;* 425c: *309 n. 22;* 425d-e: *331 n. 52, 338 n. 80;* 425e (323 F 5c): *268 n. 23;* 426c-443c: *153;* 427b (H 26): *48, 49 tabl., 51 tabl., 51, 53 n. 37, 58 n. 64, 59 n. 66, 64 tabl., 67*; 427b-c: *273 n. 38;* 427d: *273 n. 37;* 427f-428a: *77;* 428b: *314 n. 61;* 429a-b: *273 n. 37;* 430a: *273 n. 38;* 431f-432b: *345;* 433b-442a: *151 n. 46, 153;* 433e: *208 n. 55;* 433f (X 44): *80, 83 n. 23, 85 n. 28 et 29, 105;* 434d (125 F 13): *196 tabl., 197, 197 tabl., 198, 202 tabl., 204 tabl.,*

205 n. 39, 209 n. 59, 210, 212 n. 75, 213 ; 434e-f (76 F 5) : *223, 236 ;* 435a (115 F 163) : *159, 170 tabl., 273 n. 37 ;* 435b (115 F 282) : *156 n. 56, 170 tabl. ;* 435b-c (115 F 236) : ***159 et n. 65***, *170 tabl. ;* 435d (115 F 283a) : *170 tabl. ;* 435e : *181 n. 29, 205 n. 39 ;* 435e-f (115 F 188) : *170 tabl. ;* 435f-436a (115 F 185) : *164, 170 tabl. ;* 436a (115 F 186) : *170 tabl. ;* 436a-b (115 F 187) : *164, 170 tabl. ;* 436b (115 F 210) : *170 tabl. ;* 436b-c (115 F 143) : *170 tabl. ;* 436e-f : *58 n. 61* ; 436f (H 27) : *50 tabl. 1 et 2, 53 n. 40, 57 n. 58, 58, 63, 66 tabl., 67* ; 437a-b (125 F 19a) : *195 n. 15, 196 tabl., 197, 197 tabl., 198, 200, 202 tabl., 204 tabl., 204 n. 36, 205 n. 39, 209 n. 59, 210, 212, 213 ;* 437b-d : *205 n. 39 ;* 437c-d (325 F 11) : *268 n. 21 ;* 437d : *308 n. 16 ;* 438b (H 28) : *50 tabl. 1 et 2, 50 n. 22, 53 n. 39, 55 n. 48, 59 n. 66, 62 n. 83, 64 tabl., 67, 68 n. 92* ; 438b-c (H 29) : *48, 50 tabl. 1 et 2, 51, 53 n. 40, 66 tabl., 67, 68 n. 92* ; 440b-d : *345 ;* 442a-443c : *151 n. 46, 153 ;* 442c (81 F 7) : ***260-261 ;*** 442e-f (115 F 139) : *170 tabl. ;* 442f-443a (115 F 227) : *170 tabl. ;* 443a-b (115 F 39) : *170 tabl. ;* 443b-c (115 F 40) : *159, 164, 170 tabl. ;* 443f-444b : *345 ;* 444e : *330 n. 51 ;* 444e-445a (115 F 121) : *154, 171 tabl. ;* 446d : *325 n. 21 ;* 447c (4 F 66) : *112, 268 n. 22 ;* 447d (1 F 154) : *112 n. 16 ;* 448b : *324 n. 17 ;* 454a : *20, 307 n. 9 ;* 458a-f : *326*

XI

460a : *324 ;* 461a-c : *273 n. 38 ;* 461b-504b : *270 ;* 461c-d : *326, 336 ;* 461e-503f : *180 ;* 462a-b (4 F 67) : *111, 268 n. 22 ;* 462c : *39* ; 463c : *273 n. 37 ;* 463f : *177 n. 10 ;* 464a-b : *309 n. 22 ;* 464f-465a (328 F 171) : *264, 270 ;* 465a (325 F 12) : *268 n. 21 ;* 465b : *273 n. 37 ;* 465e (X 47) : *80, 83 n. 23 et 24, 105 ;* 466b (87 F 13) : *295 et n. 29 ;* 782b : *273 n. 37 ;* 783a : *336 ;* 784d (X 6) : *80, 83 n. 22, 89, 104* ; 467c : *20* ; 468c : *336 ;* 468d (115 F 284) : *171 tabl. ;* 470d (4 F 53) : *111, 268 n. 22 ;* 473b (H 30) : *47, 49 tabl., 51 tabl., 54 n. 42, 59 n. 66, 64 tabl., 67 n. 90* ; 476c (X 14) : *83, 84 et n. 26, 89, 90, 104 ;* 476c (X 12) : *80, 81 n. 18, 83 n. 23, 90, 104 ;* 476d-e (115 F 38) : *171 tabl. ;* 477b : *338 n. 80 ;* 477d : *325 n. 24, 336 ;* 478c : *336 ;* 478e : *336, 337 ;* 478f : *113 ;* 481e : *336 ;* 482b (X 37) : *80, 89, 105 ;* 483b : *177 n. 10 ;* 483f : *356 n. 4 ;* 486d (H 31) : *49 tabl., 54 n. 42, 59 n. 66, 65 tabl., 67 n. 90* ; 486e (H 32) : *49 tabl., 50 tabl. 2, 54 n. 42, 59 n. 66, 65 tabl., 67 n. 90* ; 486e : *177 n. 10 ;* 487f-494b : *337 ;* 488a : *336, 337 ;* 488b : *331 n. 52 ;* 488c : *336 ;* 490e : *336 ;* 491f : *335 n. 75 ;* 492a : *325 n. 24 ;* 493a : *325 n. 25 ;* 493b : *327 n. 32, 333 n. 67, 336 ;* 493c-494b (595 F 26) : *278 n. 3, 281 n. 38 ;* 493c-d : *336 ;* 493e-f (595 T 4) : *277 n. 1 ;* 494b : *178 n. 13 ;* 495c : *331 n. 52 ;* 495e-496a (328 F 15) : *269 n. 25, 270, 273 ;* 496c-d (X 45) : *80, 83 n. 23 et 24, 89, 105 ;* 497e : *273 n. 37 ;* 498f : *335 ;* 499d : *181 n. 25, 309 n. 22 ;* 499e : *131 n. 76 ;* 499f-500a : *132 n. 80, 273 n. 39 ;* 499f : *133 n. 83 ;* 500c (70 F 71) : *119 n. 6,* ***131-133*** *;* 502c (H 33) : *49 tabl., 49 n. 20, 50 tabl. 2, 53 n. 37, 54 n. 46, 56 n. 54, 59 n. 66, 64 tabl., 67* ; 502c-d : *346 ;* 504b (76 F 72) : *218 n. 16, 236 ;* 504c-d (X 34) : *80, 83 n. 23, 105 ;* 504c-509e : *115 ;* 504c : *21 n. 4* ; 504d (X 64) : *77, 82, 87, 95 n. 47, 106* ; 504e-505b : *23, 352* ; 504e-509e : *22, 33, 95 n. 46, 178 n. 16, 346* ; 504e : *21 n. 4* ; 504f-505a (X 39) : *82, 84 n. 25, 95 n. 47, 96 n. 51, 105 ;* 505a-b (X 11) : *82, 84 n. 25, 95 n. 49, 96 n. 51, 104 ;* 505b : *97, 352 ;* 505c : *21, 99 n. 63* ; 506a-e : *351 ;* 507a-b : *346 ;* 507e : *97 ;* 507e-509b : *352 ;* 507e-508d : *353 ;* 507e-f : *353 ;* 508c-d (115 F 259) : *22, 97, 143 n. 16 et 17, 171 tabl. ;* 508d-509b : *347 ;* 509b-e : *346*

XII

510c (X 56) : *21 n. 4, 82, 84 n. 25, 106* ; 511b : *330 ;* 511d-512a : *345 ;* 512d : *336 ;* 513a-e : *39* ; 513a-b : *331 n. 52 ;* 513e-528e : *151 n. 46 ;* 513f (125 F 11) : *196 tabl., 197 tabl., 198, 202 tabl., 205, 207 n. 50, 208 n. 57, 212 n. 75 ;* 514e-f (125 F 2) : *195, 196 tabl., 197, 197 tabl., 200, 202 tabl., 204 tabl., 205 et n. 39, 207, 208 n. 57, 209, 212, 213 ;* 515a : *205 n. 39 ;* 515a-d (X 46) : *82, 84 et n. 26, 91, 94 n. 43, 105 ;* 515d-517a : *125 n. 41 ;* 515d (70 F 180) : *119 n. 6,* ***127-128*** *;* 515e : *20, 307 n. 9* ; 516c : *365 ;* 517a (H 34) : *49 tabl., 51 tabl., 53 n. 37, 56 n. 54, 63, 66 tabl., 67* ; 517d-518b (115 F 204) : *157, 172 tabl. ;* 523c-d : *184 n. 43 ;* 523e-526d : *125 n. 43 ;* 523e (70 F 183) : *119 n. 6,* ***120-121*** *;* 523e-f : *181 n. 30 ;* 525e-f (76 F 60) : ***222***, *224, 236 ;* 526c (115 F 117) : *157, 172 tabl. ;* 526d-e (115 F 62) : *37, 172 tabl.* ; 526f-527a (115 F 132) : *172*

tabl.; 527a (115 F 49): *168, 172 tabl.;* 527a-b: *177 n. 10;* 527c-e: *345;* 527e (87 F 10): *300 et n. 62;* 528e-550f: *151 n. 46;* 529a (76 F 42): *225, 236;* 529b-d: *233 n. 58;* 531a-d (115 F 114): *157 et n. 59, 172 tabl.;* 531e-532a (115 F 31): *172 tabl.;* 531f: *307 n. 9;* 532a-b (115 F 105): *172 tabl.;* 532b-d (115 F 213): *168 n. 9, 172 tabl.;* 532d-f (76 F 35): ***219-221**, 225, 236;* 532d-e (115 F 249): *143 n. 12 et 14 et 15, 172 tabl.;* 532f-533a (115 F 135): *172 tabl.;* 533a-c (115 F 89): *172 tabl.;* 534b: *154 n. 52;* 535a-b: *31*; 535e-536a (76 F 14): *223, 236;* 536b-c (115 F 192): *157, 172 tabl.;* 536c-d (115 F 232): *157, 172 tabl.;* 538c-539a (125 F 4): *195, 196 tabl., 197, 197 tabl., 202 tabl., 204 tabl., 205 et n. 39, 207 n. 50, 208 n. 57, 209 et n. 59, 212, 232 n. 56;* 539a-b: *205 n. 39, 213;* 539f: *145 n. 26;* 540a-c (87 F 21a, F 9a): *297 et n. 45;* 540a-b (87 F 21a): *300 et n. 63;* 540c (87 F 9a): *300 et n. 64;* 541b (H 35): *49 n. 19 et 20, 50 tabl. 1 et 2, 51 tabl., 52, 54 n. 44, 59 n. 66, 61, 64 tabl., 67;* 541c: *154 n. 52;* 542a (76 F 19): ***226**, 236;* 542b (87 F 7): *296 n. 38, 297 et n. 51;* 542b-e (76 F 10): *236;* 543b-c (115 F 20): *151 n. 47, 168 n. 9, 172 tabl.;* 544d (X 57): *82, 84 n. 25, 92, 106;* 546c-d (76 F 15): *218 n. 13, 237, 336;* 546d-548b: *99 n. 65;* 546d: *347;* 548a: *308 n. 16;* 547f-548a: *347;* 549c: *310 n. 27;* 549d-550b (87 F 6, F 26): *297 et n. 43;* 549d-e (87 F 6): *294 et n. 20;* 550b (87 F 26): *294 et n. 21*

XIII

555b: *249 n. 44*; 555d-556b: *350 n. 14;* 556d: *336;* 557b-e: *154 et n. 52*; 558a: *336;* 558b: *284;* 560b (76 F 2): *223 n. 34, 230, 237;* 560c: *155;* 560f (76 F 52): *237;* 563d-566e: *244;* 566d: *332 n. 66;* 566e: *21*; 566e-570a: *245 n. 25;* 566e: *244 n. 23;* 566f: *146 n. 30;* 567a: *244 n. 23;* 567c: *284;* 569f-570a: *31*; 570b: *244 n. 23, 247 n. 35;* 570e-571b: *245;* 571a-610b: *244;* 571a-b: *245;* 573c-e (115 F 285a): *156 n. 56, 171 tabl.;* 574d-576b: *185;* 575a-f (125 F 5): *195, 196 tabl., 197 tabl., 200 et n. 30, 203 tabl., 204 tabl., 205 n. 39, 209 et n. 59, 212;* 576a: *205 n. 39;* 576a-b: *185;* 576d (X 7): *77, 82, 84 n. 25, 104*; 586c (115 F 254a): ***144-146**, 144 n. 22, **160-161**, 171 tabl.;* 588d (X 59): *82, 84 n. 27, 93, 106;* 590a: *245 n. 24;* 593a: *252;* 593b-d (81 F 24): *246 n. 32, **252**;* 594b-d: *284;* 595a-c (115 F 253): ***144-146**, 144 n. 23, 162 et n. 72, 171 tabl.;* 595d-e (115 F 254b): ***144-146**, 144 n. 22, 157, **160-161**, 171 tabl.;* 596c (H 36): *22, 50 n. 23, 66 tabl., 67*; 596d (H 37): *48 n. 17, 49 tabl., 51 tabl., 53 n. 38, 60 n. 73, 66 tabl., 67*; 597e: *308 n. 18;* 599a: *99 n. 65;* 599e: *245 n. 24;* 600d: *21*; 602f: *228 n. 43;* 603a (H 38): *49 tabl., 50 tabl. 2, 53 n. 37, 55 n. 48, 63 n. 86, 66 tabl., 67;* 604f-605d (115 F 247-248): *143 n. 12 et 14 et 15, 171 tabl.;* 605d: *228;* 605d-e (76 F 18): *224, **226**, 237;* 606c-d (76 F 7): *224, 227 n. 41, 237;* 609b (115 F 240): *157, 171 tabl.;* 609c-d (323 F 15): *268 n. 23;* 610b-612f: *245;* 610b-e: *245;* 610b: *158 n. 61, 234, 309 n. 21;* 610c: *247 n. 35;* 610d (81 F 42): ***244-246**, 247, 248 et n. 40, 249 n. 43;* 612f: *245*

XIV

613a: *331 n. 52*; 613b (H 39): *49 tabl., 51 tabl., 53 n. 39, 58 n. 62, 62, 66 tabl., 67 n. 90*; 613c (X 1): *82, 92, 103;* 613d: *319 n. 90;* 614c-d (X 28): *80, 83 n. 23 et 24, 104;* 614e: *154;* 616d-e (115 F 108): *143 n. 10, 170 tabl., 171 tabl.;* 618b-c (76 F 16): *223 n. 34, **226**, 237;* 618e-f: *181 n. 26;* 621d-f (595 F 7): *282;* 622d-e: *319 n. 90;* 623e-633f: *270;* 624a-b: *356 n. 4;* 626a (70 F 8^{+}): *119 n. 6, **121-122**, 156 n. 56;* 627a: *76*; 627d (H 40): *49 tabl., 51 tabl., 63, 66 tabl., 67*; 627e-628b: *270;* 627e: *331 n. 52;* 628a (328 F 172): *270, 273;* 629c-631e: *102 n. 78;* 630a (743 F 1): *178 n. 13;* 630f (328 F 216): *270;* 632c: *76*; 632f: *331 n. 52;* 634c-637a: *234 n. 61;* 634c: *323 n. 8;* 634e-639a: *271;* 635d (87 F 107): *295 et n. 27;* 635e (4 F 85a): *113 n. 19, 268 n. 22;* 636e-f (595 F 3): *281 n. 30, 288;* 636f (76 F 28): *229 n. 44, 230, 237;* 637b (70 F 4): ***119-120**, 119 n. 6;* 637f-638a (328 F 23): *264, 269 n. 29, 271;* 639b-c: *125 n. 44;* 639d (81 F 84): *243;* 640e: *346;* 640f-641a (H 41): *49 tabl., 49 n. 20, 51 tabl., 54 n. 44, 59 n. 66 et 70, 63 n. 87, 64 tabl., 67 n. 90*; 643e-648c: *271;* 645a-b (328 F 86b): *264, 269 n. 26, 271, 273;* 646a (595 F 6a): *279 et n. 16, 281 n. 29, 282, **287**;* 648b (595 F 12): *284;* 648c: *20, 307 n. 10*; 648d-e: *271;* 648d (328 F 79): *264, 271,*

273 ; 649d (87 F 3) : *294 et n. 22 ;* 650a (115 F 133) : *171 tabl. ;* 650b : *356, 368 ;* 650d : *114 n. 24 ;* 651b (X 9) : *80, 81 n. 18, 83 n. 23, 89, 104 ;* 651c (H 42) : *45 n. 10, 49 tabl., 50 tabl. 2, 54 n. 43, 59 n. 66, 63 n. 86, 64 tabl., 67 ;* 652a (4 F 56) : *113 n. 18, 114 et n. 26 et 29, 268 n. 22 ;* 653b-d : *346 ;* 653e (X 49) : *80, 83 n. 22, 89, 105 ;* 654a-658e : *271 ;* 655f-656a : *271 ;* 656a (328 F 173) : *271, 273 et n. 35 ;* 657b-c (115 F 22) : *151 n. 47, 171 tabl. ;* 660a (323 F 5a) : *268 n. 23 ;* 660d-e (323 F 5b) : *268 n. 23 ;* 663a : *154, 177 n. 10, 254 n. 61*

XV

665d-668f : *31 n. 5* ; 665e-666a : *379 n. 90 ;* 669c-d : *357 ;* 670f-671a : *345 ;* 671f : *333 ;* 673b : *309 n. 22 ;* 673d-f : *97 ;* 673e-f : *307 n. 10 ;* 674a (81 F 14) : *20, 250 n. 47, 307 n. 9* ; 674a-b (595 F 4) : *279 n. 12, 280 n. 27, 283,* ***285-286*** *;* 675a-f : *357 ;* 675a-c : *357 n. 5 ;* 675c : *357 n. 7, 369 ;* 676c : *372 ;* 676c-d (115 F 106b) : *143 n. 10, 170 tabl. ;* 678a-678e : *284 n. 53 ;* 678b-c (595 F 5) : *280 n. 5, 283,* ***286-287*** *;* 679a-b : *347 ;* 679f-680a (4 F 54) : *112, 268 n. 22 ;* 680b-c (4 F 55) : *111, 268 n. 22 ;* 680d-e : *369 n. 61 ;* 680d : *357 n. 5, 368, 369 ;* 680e : *20* ; 681b-d : *357 n. 5 ;* 681b : *369 n. 60 ;* 686d : *21 n. 4* ; 686d-f (X 31) : *80, 83 n. 23 et 24, 105 ;* 687d : *357 n. 5 ;* 687f : *368 ;* 688b : *345 ;* 688d-e : *330 n. 50 ;* 688e : *357 n. 5 ;* 689c-d : *358 n. 8 ;* 689c : *357 n. 5 ;* 690e-f (595 F 9) : *279 n. 17, 281 n. 32, 284 ;* 691f-692a : *357 n. 5, 358 n. 9 ;* 692c (87 F 20) : *295 et n. 30 ;* 692f-693f : *271 ;* 693c-d : *273 n. 37 ;* 693d-e (328 F 5a) : *264, 269, 271, 272, 273 ;* 694e : *345 ;* 696a-697b : *271 ;* 696e (76 F 26) : *237 ;* 697a (328 F 165) : *271, 274 ;* 697d : *20, 307 n. 10, 308 n. 13* ; 701a-b (H 43) : *49 tabl., 50 n. 23, 59 n. 66, 64 tabl., 67 n. 90 ;* 702b-c : *343 ;* 702c : *103 ;* 703c : *98 n. 62*

Agatharchide (*FGrHist* 86)

F 2-3 : *221*

Amyntas (*FGrHist* 122)

F 2 : *212*

Anaximène (*FGrHist* 72)

T 10 : *144 n. 18*

Androtion (*FGrHist* 324)

F 55 : *268 n. 19, 272 n. 32*

Apollodore

Bibliothèque, III, 7, 5 : *134 n. 90*

Apollonios

Histoires Étonnantes, 14 (81 F 17) : *248 n. 40* ; 18 (81 F 35) : *248 n. 40*

Appien

Histoire Romaine, XI, 65 : *252 n. 53*

Aristobule (*FGrHist* 139)

F 19-20 : *212 n. 76 ;* F 23 : *212 n. 76 ;* F 25 : *212 n. 76 ;* F 34-48 : *212 n. 76*

Aristophane

Acharniens, 524-529 : *31*

Nuées, 1196-1200 : *210 n. 64*

Aristote

Constitution des Athéniens, 1-41 : *187 n. 54 ;* 15, 3 : *187 n. 53*

Éthique à Nicomaque, X, 9, 23 (1181b15-23) : *186 n. 51*

Poétique, 1448b : *311 n. 33*

Politique, III, 6 (1278b8-11) : *176 n. 2 ;* IV, 6 (1292b11-17) : *177 n. 5 ;* V, 5, 1 (1305a37-42) : *187 n. 52 ;* 5, 1 (1305b2-11) : *187 n. 54 ;* 6 (1305b3-4) : *187 n. 54 ;* 9 (1310a12-21) : *177 n. 5 ;* VI, 4, 5 (1321a30) : *187 n. 54*

Rhétorique, III, 9 (1409a28-35) : *205 n. 40*

Fragments (GIGON), F 475, 1 : *179 ;* F 496 : *179 ;* F 503 : *179 ;* F 505 : *176 n. 3 ;* F 516, 4 : *184 ;* F 519 : *176 n. 3 ;* F 520, 1 : *179 ;* F 527 : *176 n. 3 ;* F 528 : *176 n. 3 ;* F 535 : *176 n. 3 ;* F 554, 1 : *179 ;* F 559 : *185 n. 46 ;* F 560 : *179, 185 ;* F 562 : *179 ;* F 565, 1 : *179 ;* F 566 : *179, 186 n. 49 ;* F 600, 1 : *179 ;* F 601 : *179, 184 n. 43 ;* F 602 : *176 n. 3 ;* F 605, 1 : *179 ;* F 613 : *179 ;* F 704 : *179, 181 n. 27*

Arrien

Anabase, I, 12 : *76 n. 8 ;* IV, 4, 7 : *232 n. 56 ;* 12, 3-5 (125 F 14b) : *195 n. 15, 196 tabl. ;* VII, 4, 4-8 : *232 n. 56*

Cynégétique, 3, 5 : *76 n. 8*

Aulu-Gelle

II, 1, 1-3 : *102 n.* 77 ; V, 2, 1 (125 F 18) : *196 tabl., 212 n. 77 ;* XIII, 31 : *373 n. 75 ;* XIV, 3 : *96 n. 51*

Censorinus

Le jour natal, 21, 3 (595 F 1) : *281 n. 31, 288*

Charès de Mytilène (*FGrHist* 125)

F 1-5 : *198 ;* F 1 : *195, 196 tabl., 197, 197 tabl., 200, 202 tabl., 204 tabl., 205, 207, 208 n. 57, 210, 212 ;* F 2 : *195, 196 tabl., 197,*

197 tabl., 200, 202 tabl., 204 tabl., 205 et n. 39, 207, 208 n. 57, 209, 212, 213; F 3: *195 et n. 9, 196 tabl., 197 tabl., 200, 202 tabl., 204 tabl., 205 n. 39, 207 n. 50, 208 n. 57, 209, 213;* F 4: *195, 196 tabl., 197, 197 tabl., 202 tabl., 204 tabl., 205 et n. 39, 207 n. 50, 208 n. 57, 209 et n. 59, 212, 213, 232 n. 56;* F 5: *195, 196 tabl., 197 tabl., 200 et n. 30, 203 tabl., 204 tabl., 205 n. 39, 209 et n. 59, 212;* F 6: *196 tabl., 197 tabl., 203 tabl., 204 tabl., 212 n. 77;* F 7: *196 tabl., 203 tabl., 204 tabl., 204 n. 37;* F 8: *196 tabl.;* F 9: *196 tabl., 197 tabl., 198, 200, 202 tabl., 204 tabl., 213;* F 10: *196 tabl., 203 tabl., 204 n. 37, 212 n. 77;* F 11: *196 tabl., 197 tabl., 198, 202 tabl., 205, 207 n. 50, 208 n. 57, 212 n. 75;* F 12: *195 n. 10, 196 tabl., 203 tabl., 212 n. 75;* F 13: *196 tabl., 197, 197 tabl., 202 tabl., 204 tabl., 205 et n. 39, 209 n. 59, 210, 212 n. 75, 213;* F 14a: *195 n. 8 et 15, 196 tabl., 203 tabl., 204 tabl., 204 n. 34;* F 14b: *195 n. 15, 196 tabl.;* F 15: *196 tabl., 203 tabl., 204 tabl., 204 n. 35;* F 16: *195 n. 9, 196 tabl., 198, 201, 202 tabl., 204 tabl., 205 n. 39, 212, 213;* F 17: *196 tabl., 197, 197 tabl., 198, 201, 202 tabl., 204 tabl., 205, 207, 208 n. 57, 212;* F 18: *196 tabl., 212 n. 77;* F 19a: *195 n. 15, 196 tabl., 197, 197 tabl., 198, 200, 202 tabl., 204 tabl., 205 n. 36, 209 n. 59, 210, 212, 213;* F 19b: *195 n. 15, 196 tabl., 203 tabl., 204 tabl., 204 n. 36*

Cicéron

De l'Orateur, II, 58: *76 n. 8*

L'Orateur, 32: *76 n. 8;* 62: *76 n. 8;* 151: *162 n. 71*

Des termes extrêmes des Biens et des Maux, V, 4, 11: *177 n. 4*

Traité des Lois, I, 5: *22 n. 6*

Lettres à Atticus, II, 6, 2 (115 T 25b): *148 n. 36*

Hortensius, F 15 GRILLI (115 T 40): *148 n. 36*

Clément d'Alexandrie

Protreptique, II, 36, 2 (595 F 13): *287 et n. 69;* 38, 3 (595 F 14): *287 et n. 70*

Stromates, I, 1, 1, 2: *148 n. 36;* 117, 10 (595 F 2): *280 n. 24*

Clidème (*FGrHist* 323)

F 5a: *268 n. 23;* F 5b: *268 n. 23;* F 5c: *268 n. 23;* F 11: *268 n. 23;* F 14: *268 n. 23;* F 15: *268 n. 23*

Cornélius Népos, voir *Népos*

Critias (DIELS-KRANZ 88)

B 6-9: *177 n. 10;* B 30-38: *177 n. 10*

Ctésias (*FGrHist* 688)

T 10: *54 n. 47*; T 13: *54 n. 47*

Démétrios

Du Style, 27 (115 F 225c): *166 n. 92;* 247 (115 T 44): *166 n. 92*

Démon (*FGrHist* 327)

F 1: *268 n. 20*

Denys d'Halicarnasse

La Composition Stylistique, 4: *243;* 22, 41: *162 n. 71*

Lettre à Pompée, 1, 16: *143 n. 16;* 6, 1 (115 T 20a): *144 n. 18;* 6, 2 (115 F 26): *141 n. 6;* 6, 7-8 (115 T 20a): *147 n. 35;* 6, 8 (115 T 20a): *148 n. 36;* 6, 9-10 (115 T 20a): *145 n. 24, 147 n. 34, 163 n. 79*

Thucydide, 5: *109 n. 1;* 6: *136 n. 96;* 7: *136 n. 96*

Dicéarque (WEHRLI)

F 72: *178 n. 13*

Dieuchidas (*FGrHist* 485)

F 7: *126 n. 47*

Diodore

I, 69, 7: *115;* IV, 81-82: *184 n. 44;* V, 1, 4 (70 T 11): *130 n. 71;* XI, 34, 3: *166 n. 89;* XIV, 38-39: *135 n. 94;* XVI, 56-64: *133 n. 86;* 64, 2: *133 n. 86, 135 n. 94;* 76, 5 (70 T 10): *123 n. 21;* XVII, 107, 6: *232 n. 56;* XX, 38-42: *227 n. 38;* 104, 3: *227 n. 40, 228 n. 42;* XXI, 5: *27 n. 25*; 8: *227 n. 39;* XXVI, 4: *27 n. 25*

Diogène Laërce

I, 115 (595 F 15): *280 n. 25, 288;* II, 57: *76 n. 8, 96 n. 51;* III, 34: *96 n. 51;* IX, 20, 15: *311 n. 32;* X, 28: *95;* 119: *95*

Dion Chrysostome

XVIII, 10: *22 n. 6;* 14-17: *76 n. 8*

Douris (*FGrHist* 76)

T 1: *216 n. 5;* T 2: *216 n. 6;* T 5: *218 n. 12*

F 2: *223 n. 34, 228, 237;* F 3: *156 n. 56, 225, 231, 234, 236, 250 n. 47;* F 4: *224, 228, 230 n. 50, 236;* F 5: *223, 229, 236;* F 7: *224, 227 n. 41, 230 n. 51, 237;* F 10: *225, 231, 234 n. 63, 235 et n. 65, 236;* F 12: *225, 228, 231, 236;* F 13: *221 n. 26, 236;* F 14: *223, 228, 235 n. 65, 236;* F 15: *218 n. 13,*

223, 237; F 16: *223 n. 34,* ***226-228****, 237;* F 18: *224,* ***226-228****, 237;* F 19: *225 n. 36,* ***226-228****, 230 n. 49, 235, 236;* F 22: *217 n. 9;* F 26: *225, 235 n. 65, 237;* F 28: *225, 229 n. 44, 230, 234 n. 61, 237;* F 29: *225, 231, 233, 236;* F 31: *217 n. 9;* F 32: *217 n. 9;* F 35: ***219-221****, 225, 228, 236;* F 37a: *217 n. 8,* ***225****, 231, 236;* F 37b: *217 n. 8,* ***221****, 224,* ***225****, 231, 236;* F 38: *217 n. 9;* F 39: *217 n. 9;* F 40: *217 n. 9;* F 42: *225, 230 n. 49, 233, 236;* F 43: *217 n. 9;* F 46: *217 n. 9;* F 48: *217 n. 9;* F 49: *225, 236;* F 50: *217 n. 9;* F 51: *217 n. 9;* F 52: *225, 237;* F 53: *217 n. 9;* F 55: *217 n. 9;* F 57: *225, 226 n. 37, 230, 236;* F 60: *221 n. 26,* ***222****, 224, 229, 234 n. 63, 236;* F 67: *217 n. 9;* F 69: *217 n. 9;* F 70: *217 n. 9;* F 71: *217 n. 9;* F 72: *218 n. 16, 225, 236;* F 74: *217 n. 9;* F 75: *217 n. 9;* F 76: *217 n. 9;* F 77: *217 n. 9;* F 78: *217 n. 9;* F 84: *217 n. 9*

Élien

Histoire Variée, VII, 2: *157 n. 59;* VIII, 7: *232 n. 57;* 18: *22 n. 6;* XII, 50: *23*; XIII, 33: *22*

Nature des Animaux, II, 11: *23*; 53: *22;* XV, 16: *22*

Éphippe d'Olynthe (*FGrHist* 126)

F 1: *213 n. 81;* F 2: *213 n. 81;* F 3: *213 n. 81;* F 4: *213 n. 81;* F 5: *213 n. 81*

Éphore (*FGrHist* 70)

T 1: *123 n.* 22; T 2: *123 n.* 22; T 2a: *123 n. 25;* T 7: *118 n. 2;* T 9b: *119 n. 5;* T 10: *123 n. 20 et 21;* T 11: *130 n. 71;* T 18a: *124 n. 33;* T 23: *129 n. 64, 130 n. 71;* T 26: *141 n. 5*

F 1: *123 n.* 24; F 2-5: *123 n.* 22; F 2-4: *130;* F 2: *119 et n. 5, 121 et n. 17, 123,* ***128-129****, 128 n. 58 et 59, 129 et n. 63, 136*; F 3: *119 et n. 5, 128 n. 58 et 59, 136*; F 4: ***119-120*** *et n. 5, 120, 128 n. 58 et 59, 136*; F 5: *128 n. 60;* F 6: *123 n. 23, 130 et n. 70;* F 8: *121, 122 n. 19, 123, 129, 136;* F 8+: *119 et n. 5,* ***121-122****, 122 n. 19, 123, 124 et n. 26, 136, 156 n. 56;* F 9: *136 et n. 98, 267 n. 13;* F 10: *121 n. 16;* F 11: *119 et n. 5,* ***121*** *et n. 16 et 17, 123, 124 n. 26 et 30 et 34, 125 et n. 36, 127, 130 et n. 69;* F 12: *121 n. 16;* F 13: *130 n. 70;* F 17: *130 n. 70;* F 18a: *130 n. 70;* F 23-28: *130;* F 29: *119 et n. 5, 124 n. 26 et 30 et 34, 125 et n. 42 et 44,* ***125-126****, 127, 130 et n. 69,* ***130-131****, 131 n. 74;* F 31a: *130 n. 70;* F 31b: *124 n. 35;* F 32: *130 n. 70, 131 n. 74;* F 33: *120 n. 14, 129 n. 66, 131 n. 74;* F 34: *130 n. 70;* F 42: *120 n. 14, 124 n. 35, 126 n. 49;* F 48: *119 et n. 5, 124 n. 26, 125 et n. 36, 127, 130 et n. 69;* F 54: *119 et n. 5, 124 n. 26 et 30 et 34, 125 et n. 36 et 40, 127, 129 n. 66, 130 et n. 69, 132;* F 57: *130 n. 70;* F 65a: *130 n. 70;* F 71: *119 et n. 5, 124 n. 31, 125 n. 42, 127 et n. 54, 130 et n. 69,* ***131-133****, 133 n. 85, 135 et n. 94;* F 93: *123 n. 21, 134;* F 96: *119 et n. 5, 123, 124 n. 31, 125 n. 42, 126 et n. 51, 127, 130 et n. 69,* ***133-135****, 133 et n. 86, 135 et n. 94;* F 97-103: *123 n. 24;* F 104-106: *123 n.* 22, 129; F 107: *123 n. 23;* F 108: *123 n. 23;* F 110: *136 et n. 98;* F 111: *129 et n. 64;* F 113: *129 n. 66;* F 114: *121 n. 16;* F 117: *126;* F 118: *120 n. 14;* F 119: *120 n. 14, 124 n. 35;* F 122a: *124 n. 33 et 35;* F 123a: *134, 135;* F 124: *135 n. 91;* F 131a: *124 n. 35;* F 139: *129 n. 66;* F 145-149: *131 n. 74;* F 147: *129 n. 66;* F 148: *120 n. 14, 127 n. 53;* F 149: *120 n. 14, 124 n. 35, 126 et n. 49, 129 n. 66;* F 177: *130 n. 70;* F 180: *118, 119 et n. 5, 121 n. 17, 123, 124 n. 26 et 28, 125 et n. 36,* ***127-128****, 128 n. 57, 129;* F 183: *119 et n. 5,* ***120-121****, 120 n. 12, 121 n. 15, 123, 124 n. 26 et 28, 125 et n. 42, 126, 127;* F 196: *120 n. 14;* F 205: *127 n. 53;* F 216: *126*

Eusèbe

Préparation évangélique, X, 3: *140 n. 3;* 3, 4-9: *140 n. 5;* 3, 9-11: *140 n. 5;* 3, 12: *140 n. 5;* 3, 23: *140 n. 5;* 3, 24: *158 n. 62;* XIV, 12: *96 n. 51*

Eustathe

ad Il., II, 408: *337 n. 78*

ad Od., XV, 85: *133 n. 83*

Flavius Josèphe, voir *Josèphe*

Galien

De alim. fac., II, 13: *374;* 59: *368 n. 56*

De comp. med. sec. locos, VII, 3: *363 n. 28*

Harpocration

s.v. ἄμιπποι (328 F 71): *264 n. 2;* *s.v.* ἀρχαίως (70 F 9): *267 n. 13;* *s.v.* Ἠετιώνεια (328 F 72): *267 n. 15;* *s.v.* καινῶς (70 F 9): *267 n. 13;* *s.v.* Μασσαλία: *185 n. 46*

Hécatée de Milet (*FGrHist* 1)

T 15a: *114 n. 23 n. 27*

F 1: *195 n. 12;* F 154: *112 n. 16*

Hellanicos (*FGrHist* 4)
T 1 : *114 n. 32*
F 2 : *268 n. 22 ;* F 7 : *268 n. 22 ;* F 53 : *111, 268 n. 22 ;* F 54 : *112, 268 n. 22 ;* F 55 : *111, 268 n. 22 ;* F 56 : *113 n. 18, 114 et n. 26 et 29, 268 n. 22 ;* F 66 : *112, 268 n. 22 ;* F 67 : *111, 268 n. 22 ;* F 85a : *113 n. 19, 268 n. 22 ;* F 175 : *115 et n. 33, 268 n. 22*

Héraclide Lembos
Extraits des Constitutions, 3, 7 : *131 n. 74 ;* 15 : *176 n. 3 ;* 27-28 : *176 n. 3 ;* 28 : *244 n. 22 ;* 42 : *176 n. 3 ;* 43 : *180 n. 22 ;* 44 : *176 n. 3, 179, 180 n. 22 ;* 48 : *180 n. 22 ;* 51 : *176 n. 3 ;* 53 : *176 n. 3 ;* 54 : *176 n. 3 ;* 58 : *176 n. 3, 180 n. 22 ;* 68 : *176 n. 3 ;* 72-73 : *176 n. 3 ;* 76 : *176 n. 3*

Hermogène
Catégories Stylistiques, II, 12, p. 412 RABE (70 T 26, 115 T 23) : *141 n. 5*

Hérodote
I, 17 : *66 tabl., 71, 72 ;* 25 : *65 tabl. ;* 61 : *187 ;* 64 : *187 ;* 71 : *60 n. 72, 64 tabl., 71 ;* 82 : *283 n. 51 ;* 94 : *65 tabl., 71 ;* 133 : *64 tabl., 65 tabl., 71, 72 ;* 135 : *66 tabl., 72 ;* 183 : *64 tabl., 71 ;* 188 : *64 tabl., 71 ;* 193 : *64 tabl., 72 ;* 212 : *66 tabl., 72 ;* II, 62 : *64 tabl., 72 ;* 77 : *65 tabl., 71 ;* 92 : *64 tabl., 71 ;* 122 : *64 tabl., 71 ;* 133 : *64 tabl., 71 ;* 135 : *66 tabl., 71 ;* 151 : *65 tabl., 71 ;* 161-172 : *112 ;* 162 : *112 ;* 173-174 : *65 tabl., 66 tabl., 71 ;* 178 : *112 n. 13 ;* III, 20 : *64 tabl., 71 ;* 108 : *66 tabl., 71 ;* IV, 2 : *64 tabl., 71 ;* 23 : *65 tabl., 71 ;* 52 : *64 tabl., 71 ;* 131 : *65 tabl., 71, 250 n. 47 ;* V, 88 : *64 tabl., 71 ;* VI, 75 : *58 n. 61, 66 tabl., 71* ; 84 : *58 n. 61, 64 tabl., 71* ; 126-127 : *64 tabl., 71 ;* 127-130 : *210 n. 60 ;* VII, 76 : *65 tabl., 71 ;* 118-120 : *65 tabl., 71 ;* 153 : *65 tabl., 71 ;* VIII, 105-106 : *65 tabl., 71 ;* 144 : *208 n. 57 ;* IX, 15 : *65 tabl., 71 ;* 82 : *65 tabl., 71 ;* 109 : *46 n. 13 ;* 110 : *65 tabl., 71 ;* 120 : *65 tabl., 71*

Hésychius
s.v. Γυμνοπαιδία : *286 n. 67 ; s.v.* Ἡλακάτεια (595 F 16) : *288 ; s.v.* Κουρίδιον : *288 n. 73 ; s.v.* Κυνακίας : *288 n. 73*

Hippagoras (*FGrHist* 743)
F 1 : *178 n. 13*

Hippocrate
Airs, eaux, lieux, VII, 1 : *377 ;* 9 : *377 ;* 1 : *377*
L'Ancienne médecine, 3 : *366 n. 44*
Aphorismes, V, 26 : *377*
Épidémies, II, 11 : *377*
Du régime des maladies aiguës, 14 : *376 ; (App.)* 83 ou 85 JOLY : *375 n. 80*

Homère
Iliade, I, 4-5 : *333 ;* 5 : *332 ;* 245-246 : *331 n. 52 ;* 447-474 : *313 n. 52 ;* 469 : *314 n. 55 ;* 469-472 : *314 n. 57 ;* 471 : *325 ;* II, 22 : *309 n. 20 ;* 56 : *309 n. 20 ;* 402-429 : *313 n. 52 ;* 408-409 : *333 ;* 408 : *313 n. 48, 337 ;* 432 : *314 n. 55 ;* 484-877 : *306 n. 6 ;* III, 126 : *335 ;* 245 : *331 n. 52 ;* V, 487 : *326 ;* VII, 314-320 : *313 n. 52 ;* 323 : *314 n. 55 ;* VIII, 53-54 : *338 ;* 230-231 : *333 ;* 305 : *331 n. 52 ;* IX, 92 : *314 n. 55 ;* 119 : *330 ;* 202-204 : *313 n. 54 ;* 215 : *331 n. 52 ;* 222 : *314 n. 55 ;* 225 : *337 ;* X, 576-579 : *316 n. 71 ;* XI, 632-637 : *337 ;* 636 : *336 ;* XVI, 642 : *331 n. 52 ;* 856-857 : *353 n. 26 ;* XVII, 575 : *331 n. 52 ;* XVIII, 594 : *331 n. 52 ;* 603-606 : *331 n. 52 ;* 604-606 : *318 n. 82 ;* 605-606 : *334 n. 72 ;* XXII, 149-150 : *325 ;* 151 : *329 n. 47 ;* XXIII, 34 : *337 ;* 57 : *314 n. 55 ;* XXIV, 621-626 : *313 n. 52 ;* 628 : *314 n. 55*
Odyssée, I, 138-141 : *331 n. 52, 336 ;* 150 : *314 n. 55 ;* 152 : *314 n. 57, 317 n. 81 ;* 337 : *314 n. 58 ;* III, 67 : *314 n. 55 ;* 332-335 : *316 n. 71 ;* 390-394 : *316 n. 71 ;* 418-472 : *313 n. 52 ;* 473 : *314 n. 55 ;* IV, 3-19 : *334 ;* 3 : *318 ;* 15-19 : *318 n. 82 ;* 17 : *309 n. 19 ;* 43 : *330 ;* 61 : *331 n. 52 ;* 68 : *314 n. 55 ;* 74 : *334 ;* 160 : *335 n. 76 ;* VI, 203 : *335 ;* 250 : *330 ;* VII, 127 : *326 ;* 137-138 : *316 n. 71 ;* 177 : *313 n. 52 ;* 180-181 : *316 n. 71 ;* 215-218 : *330 ;* 227 : *316 n. 71 ;* VIII, 71-73 : *314 n. 56 ;* 72 : *314 n. 55 ;* 87 : *309 n. 19 ;* 89 : *314 n. 58, 316 n. 71 ;* 98-99 : *314 n. 57 ;* 98 : *337 ;* 99 : *331 n. 52 ;* 154 : *331 n. 52 ;* 329-332 : *330 ;* 462 : *330 ;* 480 : *331 n. 52 ;* 485 : *314 n. 55 ;* 486-487 : *314 n. 55 ;* 539 : *309 n. 19 ;* IX, 2-11 : *314 n. 59 ;* 5-7 : *335 ;* 10 : *331 n. 52 ;* XII, 308 : *314 n. 55 ;* 353-365 : *313 n. 52 ;* XIII, 27 : *309 n. 19 ;* 28 : *314 n. 55 ;* 39 : *316 n. 71 ;* XIV, 110 : *330 ;* 112 : *335 ;* 413-432 : *313 n. 52 ;* 454 : *314 n. 55 ;* 463-466 : *316 et n. 73 ;* 495 : *309 n. 19 ;* XV, 143 : *314 n. 55 ;* 303 : *314 n. 55 ;* 501 : *314 n. 55 ;* XVI, 49 : *331 n. 52, 333 ;* 55 : *314 n. 55 ;* 75 : *314 n. 55 ;* 252 : *309 n. 19 ;* 480 : *314 n. 55 ;* XVII, 99 : *314 n. 55 ;* 258-263 : *314 n. 60 ;* 270-271 : *314 n. 60 ;* 271 : *314 n. 57 ;* 322 : *330 ;* 359 : *309 n. 19 ;* 571 : *314 n. 55 ;* XVIII, 162 : *314 n. 55 ;* 204 : *314 n. 55 ;* 235 : *316 n. 74 ;*

XIX, 527 : *314 n. 55 ;* 531 : *314 n. 55 ;* XXI, 293-298 : *331 n. 52 ;* 430 : *314 n. 57, 317 n. 81 ;* XXII, 375 : *330 ;* XXIII, 12 : *316 n. 74 ;* 30 : *316 n. 74 ;* 133 : *309 n. 19 ;* 150 : *314 n. 55 ;* 181 : *314 n. 55 ;* 269 : *235 ;* XXIV, 439 : *309 n. 19*

Hypéride

Oraison Funèbre, 3, 9 : *166 n. 89*

Isocrate

Aréopagitique, 49 : *146 n. 30*

Istros (*FGrHist* 334)

T 1 : *266 n. 7 ;* T 2 : *266 n. 7 ;* T 3 : *266 n. 7 ;* T 6 : *265 n. 7*

Josèphe (Flavius)

Contre Apion, I, 19 : *115 n. 35 ;* 220-221 (115 F 306) : *148 n. 36*

Justin

Épitomé de Trogue Pompée, XXVI : *252 n. 53 ;* XXVII : *252 n. 53 ;* XXXVIII, 8, 9 : *294 n. 20 ;* XLIII, 3, 4-13 : *185 n. 45*

Longin

Du Sublime, 43, 2 (115 F 263a) : ***165-166**, 165 n. 86, 168 n. 100*

Lucien

Comment il faut écrire l'histoire, 26 : *255 n. 62 ;* 28 : *255 n. 62 ;* 39 : *23 n. 10* ; 41 : *21 n. 5 ;* 59 (115 T 25a) : *22 n. 6, 148 n. 36*

Hérodote, 3 (72 T 10) : *144 n. 18*

Pseudologiste, 1, 10 : *311 n. 32*

Macarée (*FGrHist* 456)

F 1 : *126 n. 47*

Mélanthios (*FGrHist* 24)

F 2 : *268 n. 24*

Ménesthène

FHG IV, p. 451-452 : *178 n. 13*

Népos (Cornélius)

Alcibiade, 11, 1 (115 F 288) : *148 n. 36*

Oribase

Collection Médicale, II, 69 : *370 ;* V, 3 : *378 n. 89 ;* 32 : *370*

Pausanias

III, 10, 6 : *287 ;* 15, 2-3 : *287 ;* 15, 5 : *287 ;* 19, 6 : *283 ;* VII, 4, 1 : *222 n.* 30 ; VIII, 2, 7-10 : *134 n. 90 ;* 19, 7 : *287 ;* 20, 5 : *287 ;* 53, 9 : *287*

Phanodème (*FGrHist* 325)

F 2 : *268 n. 21 ;* F 7 : *268 n. 21 ;* F 9 : *268 n. 21 ;* F 10 : *268 n. 21 ;* F 11 : *268 n. 21 ;* F 12 : *268 n. 21*

Philochore (*FGrHist* 328)

T 1 : *264-265, 264 n. 2 ;* T 2 : *268 n. 17 ;* T 8 : *274 n. 43*

F 5a : *264, 271, 272, 273 ;* F 5b : *269, 272 et n. 34, 273 ;* F 15 : *269 n. 25, 270, 273 ;* F 23 : *264, 269 n. 29, 271 ;* F 49-51 : *274 n. 42 ;* F 49 : *266 n. 10, 274 n. 42 ;* F 50 : *266 n. 10 ;* F 51 : *266 n. 10 ;* F 53 : *266 n. 10 ;* F 54 : *266 n. 10, 274 n. 42 ;* F 55a : *266 n. 10 ;* F 55b : *266 n. 8 ;* F 56 : *274 n. 42 ;* F 56a : *266 n. 10, 274 n. 42 ;* F 56b : *266 n. 8 ;* F 59 : *275 n. 44 ;* F 65 : *264, 269 n. 28, 270, 273, 274 ;* F 66 : *266 n. 10 ;* F 67 : *266 n. 10, 274 n. 42 ;* F 68 : *270, 273 ;* F 71 : *264 n. 2 ;* F 72 : *267 n. 15 ;* F 73 : *264, 269 n. 27, 270 ;* F 79 : *264, 271, 273 ;* F 86a : *264 n. 4 ;* F 86b : *264, 269 n. 26, 271, 273 ;* F 126 : *270, 273 ;* F 144-146 : *266 n. 8 ;* F 149a : *266 n. 8 ;* F 151 : *266 n. 8 ;* F 152 : *266 n. 10 ;* F 153 : *266 n. 10 ;* F 154 : *266 n. 10 ;* F 155 : *266 n. 8 ;* F 156 : *266 n. 10 ;* F 157 : *266 n. 8, 274 n. 42 ;* F 158 : *266 n. 10 ;* F 159-162 : *266 n. 8 ;* F 159 : *266 n. 8 ;* F 160 : *274 n. 42 ;* F 165 : *271, 214 ;* F 167 : *266 n. 10, 274 n. 42 ;* F 169a : *269, 271, 273 ;* F 170 : *269, 272 et n. 33, 273 ;* F 171 : *264, 270 ;* F 172 : *270, 273 ;* F 173 : *271, 273 et n. 35 ;* F 185 : *275 n. 44 ;* F 196 : *269 et n. 28, 273 et n. 40, 274 ;* F 196b : *270, 271, 273 ;* F 214 : *270, 273, 274 ;* F 216 : *270 ;* F 224 : *275 n. 44*

Philodème

Index Academicorum, p. 128 DORANDI (328 F 59) : *275 n. 44 ;* p. 136-137 (328 F 59) : *275 n. 44*

Sur la piété, p. 18 HENRICHS (328 F 185) : *275 n. 44*

Photius

Bibliothèque, 176, 120b30 (115 F 25) : *144 n. 18*

Lexique, *s.v.* ἀμφιφόων (328 F 86a) : *264 n. 4*

Phylarque (*FGrHist* 81)

T 1 : *240 n. 2, 256 n. 64*

F 1 : *248 n. 40, 250 n. 47, 255* ; F 2 : *251 n. 52, 255, 258 n. 73, 259 ;* F 3 : *248 n. 40, 250 n. 47, 255* ; F 4 : *243, 255 ;* F 4a : *250 n. 47 ;* F 6 : *248 n. 40, 255* ; F 7 : *255, 259, **260-261** ;* F 8 : *248 n. 40, 255* ; F 9 : *251 n. 52, 255, 258 n. 73, 259 ;* F 10 : *243, 248 n. 40, 250 n. 47, 255 ;* F 11 : *248 n. 40, 251 n. 52, 255, 258 n. 73* ; F 12 : *243, 244, 248*

n. 40, 255 ; F 13 : *255, 259 ;* F 14 : *248 n. 40, 250 n. 47, 255* ; F 17 : *243, 246, 248 n. 40 ;* F 19 : *243, 248 n. 40, 255 ;* F 20 : *248 n. 40, 251 n. 52, 255, 258 n. 73, 259* ; F 21 : *243, 248 n. 40, 251, 255 ;* F 23 : *248 n. 40, 255* ; F 24 : *243, 246 n. 32, 251 et n. 49 et 52,* ***252****, 255, 258 n. 73 ;* F 25 : *255 ;* F 26 : *243, 251 n. 49 et 52, 255, 258 n. 73 ;* F 28 : *243 ;* F 29 : *248 n. 40, 255* ; F 30 : *243, 251 n. 49 et 52, 255, 258 n. 73 ;* F 31 : *243, 251 n. 49, 255 ;* F 31a : *246 ;* F 32 : *243 ;* F 34 : *255 ;* F 35 : *243, 248 n. 40 ;* F 35a : *246 ;* F 35b : *255 ;* F 36 : *251 n. 49 et 52, 255, 258 n. 73 ;* F 37 : *156 n. 56, 248 n. 40, 250 n. 47, 255 ;* F 38 : *243 ;* F 39 : *248 n. 40, 255* ; F 40 : *251 n. 52, 255, 258 n. 73 ;* F 41 : *221, 243, 247, 248 n. 40, 255, 259 ;* F 42 : ***244-246****, 247, 248 n. 40, 255* ; F 43 : *248 n. 40, 251 n. 49, 255* ; F 44 : *247, 248 n. 40, 251 n. 49, 255, 259 ;* F 45 : *247, 248 n. 40, 255, 259 ;* F 46 : *251 n. 52, 255, 258 n. 73 ;* F 47 : *248 n. 40* ; F 48-85 : *248 n. 40* ; F 50 : *240 n. 1,* ***248-249****, 255 ;* F 53-59 : *247 n. 38 ;* F 61 : *243 ;* F 63 : *247, 250 n. 47, 255 ;* F 64 : *255 ;* F 65 : *251 n. 49, 255* ; F 66 : *251 n. 49, 255, 259 ;* F 70 : *133 n. 86, 243, 246 ;* F 71 : *243, 246 ;* F 75 : *243 ;* F 81 : *243 ;* F 84 : *243 ;* F 85 : *243*

Platon

Apologie, 18d : *350 n. 18 ;* 19b-c : *350 n. 18*

Banquet, 172a-b : *100 n. 68 ;* 174b : *313 n. 48 ;* 175b : *102 n. 77 ;* 176a-e : *317 n. 80 ;* 176e : *319 ;* 219b-c : *350 n. 15 ;* 220c : *102 n. 77*

Gorgias, 500e-501a : *366 n. 44 ;* 518b : *346 n. 5*

Lois, VI, 776b-778a : *348*

Ménon, 80a : *346 n. 6*

Phédon, 57a : 100 n. 68 ; 60a : *350 n. 20 ;* 84b-c : *102 n. 77*

Protagoras, 347c-e : *317 n. 80, 347 n. 8*

République, 373c : *343 n. 3 ;* 386d : *353 n. 26 ;* 469b-c : *348 n. 9 ;* 535b : *350 n. 19 ;* 595a-c : *352 n. 24 ;* 599c-e : *311 n. 35 ;* 599d : *99 n. 64 ;* 600a-e : *352 n. 24 ;* 606e-608b : *352 n. 24*

Théétète, 149a : *350 n. 13 et 19*

Pline l'Ancien

Histoire Naturelle, préface, 17-18 : *101 n. 73 ;* IX, 8, 27 : *227 n. 41 ;* XXXI, 36 : *378 n. 89 ;* XXXIII, 50 : *232 n. 53 ;* XXXVII, 33 : *196 tabl.*

Pline le Jeune

Lettres, III, 5 : *101 n. 73 ;* VI, 16 : *101 n. 73*

Plutarque

Vies :

Agésilas, 21, 8 : *283 n. 47*

Alcibiade, 2, 5-7 : *234 ;* 32, 2 : *216 n. 3*

Alexandre, 20 : *195 n. 16, 196 tabl., 212 n. 76 ; ;* 24 (125 F 7) : *196 tabl., 203 tabl., 204 tabl., 204 n. 37 ;* 46 (125 F 12) : *195 n. 10, 196 tabl., 203 tabl., 212 n. 75 ;* 54 (125 F 14a) : *195 n. 8 et 15, 196 tabl., 203 tabl., 204 tabl., 204 n. 34 ;* 55 (125 F 15) : *196 tabl., 203 tabl., 204 tabl., 204 n. 35 ;* 70 (125 F 19b) : *195 n. 15, 196 tabl., 203 tabl., 204 tabl., 204 n. 36*

Aratos, 38, 11 : *254 n. 59 ;* 38, 12 : *241 n. 5*

Brutus, 34, 7 : *338 n. 83*

Cléomène, 13 : *260 ;* 18, 4 : *260*

Démétrios, 25 : *244 n. 19*

Lycurgue, 21, 3 : *286 n. 66 ;* 25, 4 (595 F 19) : *278 n. 11, 282 n. 44, 288 et n. 74*

Lysandre, 30,2 (115 F 333) : *148 n. 36*

Marius, 45, 7 (87 T 7) : *294 n. 15*

Phocion, 17, 9 (125 F 10) : *196 tabl., 203 tabl., 204 n. 37, 212 n. 77*

Œuvres morales :

Apophtegmes laconiens, 212f : *283 n. 47 ;* 238a-b : *286 n. 66*

Consolation à Apollonios, 30, 117d : *338 n. 83*

De la lecture des poètes, 26f : *332 n. 65*

De la malignité d'Hérodote, 855a : *148 n. 36*

Isis et Osiris, 361f (595 T 2) : *277 n. 1*

Propos de table, I, 1 : *79 n. 15 ;* 4, 621b-c : *326 n. 27 ;* 624c-d : *365 n. 35 ;* 629d : *206 n. 46 ;* V, 4, 677e-f : *324 n. 13 ;* V, 5, 678c : *324 n. 9 ;* VII, 1, 698e : *327 n. 34 ;* 698f : *325 n. 19 ;* 6, 706f : *337 n. 78 ;* 8, 712a : *326 n. 27 ;* IX, 4, 739b-d : *325 ;* IX, 13, 741d-743c : *325 n. 18 ;* 15, 748b : *338 n. 83*

Questions grecques, n° 3 : *208 ;* 8 : *208 ;* 27 : *208 n. 54 ;* 28 : *208 n. 54 ;* 33 : *208 n. 54 ;* 35 : *208 n. 54 ;* 40 : *208 n. 52 ;* 41 : *208 n. 54 ;* 43 : *208 n. 54 ;* 52 : *208 n. 52 ;* 54 : *208 n. 52 ;* 57 : *208 n. 52 ;* 59 : *208 n. 54 ;* 292a : *208 n. 53 ;* 292d : *208 n. 53 ;* 301d : *266 n. 7*

Questions romaines, n° 25 : *208 n. 52 ;* 87 : *208 n. 52 ;* 105 : *208 n. 52 ;* 112 : *208 n. 52*

Qu'il n'est même pas possible de vivre agréablement selon la doctrine d'Épicure, 1093b-c : *183 n. 38*

Sur les délais de la justice divine, 553e : *133 n. 86*

Sur la disparition des oracles, 3, 410d : *326 n. 27*
Sur la fortune ou la vertu d'Alexandre (125 F 6), 341c : *195 n. 16, 196 tabl., 203 tabl., 204 tabl.*
Sur l'usage de la raison chez les animaux, 972d : *332 n. 65 ;* 977a : *332 n. 65 ;* 990a : *210 n. 65*
Sur le visage qu'on voit sur la lune, 938d : *332 n. 65*

Polybe
I, 14 : *253 n. 56 ;* II, 56-63 : *241 n. 4, 253 ;* 56-58 : *252 n. 54 ;* 56, 3 : *253 n. 56 ;* 58, 11 : *253 n. 57 ;* 58, 12 : *242 ;* 63, 6 : *247 n. 38 ;* IV, 20, 5 (70 F 8) : *122, 156 n. 56 ;* 53, 3 : *167 ;* V, 11, 7 : *253 n. 56 ;* 33, 1 (70 T 7) : *118 n. 2 ;* VIII, 9, 2 (115 F 27) : *155 n. 53 ;* 9, 6-13 (115 F 225a) : ***166-168, 173-174*** *;* 9, 7 : *164 ;* 10, 1 (115 T 19) : *148 n. 36 ;* 10, 12 : *148 n. 36 ;* XII, 3, 4 : *182 ;* 4a-16 : *183 ;* 5-11 : *183 ;* 7-11 : *184 ;* 28, 8-12 (70 T 23, F 111) : *129 n. 64*
Fragments (BÜTTNER-WOBST), 73 : *246 n. 29*

Polyen
VIII, 50 : *252 n. 53*

Porphyre (SMITH)
F 408-410 : *140 n. 3 ;* F 408 : *140 n. 5 ;* F 409 : *140 n. 5 ;* F 410 : *158 n. 62*

Posidonios
T 6 : *294 n. 15 ;* T 7 : *294 n. 15*
F 1 : *296 et n. 39, 297 et n. 44 ;* F 2 : *293 n. 6, 295 et n. 26, 298 n. 53 ;* F 3 : *294 et n. 22 ;* F 4 : *295 et n. 28, 298 et n. 55 ;* F 5 : *296 et n. 39, 297 et n. 44 ;* F 6 : *294 et n. 20, 297 et n. 43 ;* F 7 : *296 et n. 38, 297 et n. 51 ;* F 8 : *297 et n. 49 ;* F 9a : *297 et n. 45, 300 et n. 64 ;* F 9b : *295 et n. 25, 297 et n. 45, 299 et n. 60 et 61, 300 n. 64 ;* F 10 : *293 n. 9, 300 et n. 62 ;* F 12 : *293 n. 9, 296 et n. 39, 297 et n. 44 ;* F 13 : *295 et n. 29 ;* F 15 : *293 n. 8 et 9, 294 et n. 12 et 13, 296 et n. 39, 297 et n. 44 ;* F 16 : *294 et n. 17 ;* F 17 : *294 et n. 18, 296 et n. 37, 297 et n. 46, 298 et n. 54 ;* F 18 : *293 n. 9, 296 et n. 39, 297 et n. 44 ;* F 20 : *293 n. 9, 295 et n. 30 ;* F 21a : *297 et n. 45, 300 et n. 63 ;* F 21b : *295 et n. 25, 297 et n. 45, 299 et n. 61, 300 n. 63 ;* F 23 : *297 et n. 46 ;* F 24 : *296 et n. 39, 297 et n. 44 ;* F 26 : *294 et n. 21, 297 et n. 43 ;* F 35 : *297 et n. 47 et 48 ;* F 36 : *300 et n. 66 ;* F 38 : *297 et n. 50 ;* F 48 : *298 et n. 56 ;* F 59 : *295 et n. 33, 296 n. 34 et 36 ;* F 68 : *295 et n. 24 ;* F 72 : *295 et n. 31 ;* F 107 : *295 et n. 27*

Proclus
Scholies à Hésiode, Les Travaux et les Jours, 810 (328 T 2) : *268 n. 17*

Psellos
Scripta minora, I, p. 75 KURTZ-DREXL : *143 n. 10*

Pseudo-Scymnos
Circuit de la Terre, 211 : *184 n. 44, 186 n. 48*

Pseudo-Xénophon
Constitution des Athéniens, II, 8 : *289 n. 76*

Quintilien
IX, 4, 35 : *162 n. 71*

Rufus d'Éphèse
Des noms des parties du corps, 192 : *359 n. 15*

Scamon (*FGrHist* 476)
T 2 : *119 n. 9*
F 3 : *119 n. 9*

Scholies à Aristophane
Oiseaux, 1403 (4 F 86) : *113 n. 19*

Scholies à Euripide
Oreste, 1637 (595 F 20) : *287 et n. 71*

Scholies à Homère (ERBSE)
B 231-234 : *334 n. 71* ; E 838-839 : *334 n. 71 ;* H 195-199 : *334 n. 71 ;* Θ 231 : *333 n. 68* ; Λ 636b : *333 n. 67 ;* N 302 (70 F 93) : *123 n. 21 ;* Ξ 376a : *334 n. 71 ;* Σ 604-606 : *334 n. 72 ;* T 365-368a[1] : *334 n. 71 ;* Φ 538-539 : *334 n. 71 ;* X 329 : *334 n. 71 ;* Ψ 34 : *337 n. 77 ;* Ω 25-30 : *334 n. 71*

Scholies à Pindare
Olympiques, VI, 50a (595 F 21) : *288 ;* VII, 66a (595 F 22) : *287 n. 71, 288*

Sosibios (*FGrHist* 595)
T 1 : *277 et n. 1 et 2, 280 n. 26, 283, 289 ;* T 2 : *277 n. 1, 278 ;* T 3 : *277 n. 1, 278 ;* T 4 : *277 n. 1*
F 1 : *281 et n. 30, 282 n. 40, 288, 289 ;* F 2 : *280 n. 24, 281, 282 n. 40, 288, 289 ;* F 3 : *281 et n. 30, 285, 288, 289 ;* F 4 : *279 n. 12, 280 n. 27, 281 n. 39, 282, 283,* ***285-286*** *;* F 5 : *280 n. 28, 281 n. 39, 282, 283, 285 n. 62,* ***286-287****, 289 ;* F 6a : *279 et n. 16, 281 n. 29 et 38 et 39, 282 et n. 42, 284,* ***287*** *;* F 6b : *279 et n. 16, 281 n. 29 n. 38 et 39, 282 et n. 42, 284 ;* F 7 : *281 n. 39, 282, 283, 289 ;* F 8 : *281 et n. 33, 282 n. 40, 283 ;* F 9 : *279 n. 17, 281 n. 32 n. 39, 284, 289 ;* F 10 : *280 n. 23, 281*

n. 39, 284 ; F 11 : *279 n. 17, 281 n. 39, 284 ;* F 12 : *281 n. 39, 284 ;* F 13 : *287 et n. 69 ;* F 14 : *287 et n. 70 ;* F 15 : *280 n. 25, 288 ;* F 16 : *284, 288, 289 ;* F 17 : *282 n. 40 ;* F 18 : *282 n. 40, 284 ;* F 19 : *278 n. 11, 282 et n. 40, 288 et n. 74 ;* F 20 : *282 n. 40, 287 et n. 71 ;* F 21 : *288 ;* F 22 : *287 n. 71, 288 ;* F 23 : *284 ;* F 24 : *284 ;* F 25 : *281 et n. 25, 288 et n. 74 ;* F 26 : *278 n. 3, 281 n. 38*

Souda

ε3953, *s.v.* Ἔφορος (115 T 28b) : *148 n. 36 ;* ι706, *s.v.* Ἴστρος (334 T 1) : *266 n. 7 ;* ξ47, *s.v.* Ξενοφῶν : *76 n. 8 ;* π2165, *s.v.* Πωλίων (328 T 8) : *274 n. 43 ;* σ859, *s.v.* Σωσίβιος (595 T 1) : *277 et n. 1, 280 n. 26 ;* φ441, *s.v.* Φιλόχορος (328 T 1) : *264 n. 2, 267 n. 14*

Strabon

VI, 1, 5 : *227 n. 39 ;* VII, 5, 8 (87 T 6) : *294 n. 15 ;* X, 2, 25 (70 F 123a) : *135 ;* 3, 5 (70 T 18a, F 122a) : *124 n.* 33 ; 4, 16 (70 F 149) : *126 n. 49 ;* 5, 12 : *311 n. 32 ;* XIII, 3, 6 (70 T 2a) : *123 n. 25*

Théon le Rhéteur

II, 69, 29-70, 7, p. 14 PATILLON : *141 n. 5*

Théophraste

Recherches sur les Plantes, VII, 5, 2 : *378 n. 87*

Théopompe (*FGrHist* 115)

T 4 : *172 tabl. ;* T 8 : *145 ;* T 19 : *148 n. 36 ;* T 20a : *144 n. 18, 145 et n. 24, 147 et n. 34 et 35, 148 n. 36, 163* ; T 23 : *141 n. 5 ;* T 25b : *148 n. 36 ;* T 27 : *140 n. 3 et 5 ;* T 28a : *170 tabl. ;* T 28b : *148 n. 36 ;* T 30-31 : *256 n. 64 ;* T 35 : *140 n. 3 et 5 ;* T 40 : *148 n. 36 ;* T 44 : *166 n. 92 ;* T 48 : *143 n. 16, 144 et n. 18 et 20*

F 13 : ***149 et n. 38***, *153 n. 51, 170 tabl.* ; F 18 : *160, 170 tabl. ;* F 20 : *151 n. 47, 168 n. 9, 172 tabl. ;* F 21 : *140 n. 3 et 5 ;* F 22 : *151 n. 47, 171 tabl., 254 n. 61 ;* F 25 : *144 n. 18 et 20 ;* F 26 : *141 n. 6 ;* F 31 : *153 n. 50, 172 tabl. ;* F 36 : *152, 170 tabl. ;* F 38 : *171 tabl. ;* F 39 : *153, 170 tabl. ;* F 40 : *153 et n. 51, 159, 164, 170 tabl. ;* F 49 : *153 n. 50, 168, 172 tabl. ;* F 57 : *152, 170 tabl. ;* F 62 : *153 n. 50, 172 tabl., 261 et n. 84 ;* F 70 : *140 n. 3 et 5 ;* F 73 : *170 tabl. ;* F 75a : *143 n. 10, 172 tabl. ;* F 81 : *170 tabl. ;* F 89 : *153 n. 50, 172 tabl. ;* F 97 : *150, 171 tabl. ;* F 99 : *161 ;* F 100 : ***149-151***, ***149 n. 40, 150 n. 41 et 43 et 45, 161***, *171 tabl.* ; F 102 : *140 n. 3 et 5 ;* F 105 : *153 n. 50, 172 tabl. ;* F 106a : *143 n. 10, 171 tabl. ;* F 106b : *143 n. 10, 170 tabl. ;* F 108 : *143 n. 10, 170 tabl., 171 tabl. ;* F 113 : *153, 154, 171 tabl. ;* F 114 : *153 n. 50, 157 et n. 57 et 59, 172 tabl. ;* F 117 : *153 n. 50, 157 et n. 57, 172 tabl. ;* F 121 : *154, 171 tabl. ;* F 122a : ***149 et n. 39***, *153 n. 51, 162 et n. 72, 163 et n. 73, 164, 170 tabl.* ; F 124 : *162 et n. 72, 163 et n. 73, 164, 168 n. 100, 170 tabl. ;* F 126a : *172 tabl. ;* F 132 : *153 n. 50, 172 tabl. ;* F 133 : *171 tabl. ;* F 134 : *168 n. 9, 170 tabl. ;* F 135 : *153 n. 50, 172 tabl. ;* F 139 : *153, 170 tabl. ;* F 143 : *153, 170 tabl. ;* F 162 : *159 n. 65, 170 tabl. ;* F 163 : *153, 159, 170 tabl. ;* F 170 : *170 tabl. ;* F 171 : *153 n. 51, 170 tabl.* ; F 176 : *153 n. 51, 170 tabl.* ; F 179 : *153,* ***154***, *160, 171 tabl. ;* F 181a : *170 tabl. ;* F 185 : *153, 164, 170 tabl. ;* F 186 : *153, 170 tabl. ;* F 187 : *153, 164, 170 tabl. ;* F 188 : *153, 170 tabl. ;* F 192 : *153 n. 50, 157, 172 tabl. ;* F 193 : ***162-164***, ***162 et n. 73***, *171 tabl.* ; F 204 : *153 n. 50, 157, 172 tabl. ;* F 209 : *170 tabl. ;* F 210 : *153, 170 tabl. ;* F 213 : *153 n. 50, 168 n. 9, 172 tabl. ;* F 224 : *150, 165,* ***166-168***, *166 n. 91, 171 tabl.,* ***173*** ; F 225a : *148,* ***166-168, 173-174*** ; F 225b : *164,* ***166-168***, *166 n. 91, 170 tabl.,* ***174*** ; F 225c : *148, 166 n. 92 ;* F 227 : *153, 170 tabl. ;* F 232 : *153 n. 50, 157, 172 tabl. ;* F 233 : *150 n. 45, 171 tabl. ;* F 236 : *153,* ***159 et n. 65***, *170 tabl. ;* F 237a : *170 tabl. ;* F 240 : *157, 171 tabl. ;* F 247 : *143 n. 12 et 15, 164, 171 tabl. ;* F 248 : *143 n. 12 et 14 et 15, 164, 171 tabl. ;* F 249 : *143 n. 12 et 14 et 15, 153 n. 50, 164, 172 tabl., 220 ;* F 250 : *146 n. 28, 148 ;* F 251 : *144 ;* F 252 : ***144-146***, *144 n. 21, 170 tabl. ;* F 253 : ***144-146***, *144 n. 23, 162 et n. 72, 163 et n. 73, 164, 171 tabl. ;* F 254a : ***144-146***, *144 n. 22,* ***160-161***, *171 tabl. ;* F 254b : ***144-146***, *144 n. 22, 157,* ***160-161***, *171 tabl. ;* F 255-256 : *144 n. 18 ;* F 259 : *143 n. 16 et 17, 171 tabl. ;* F 263a : ***165-166***, *165 n. 86, 166 n. 87, 168 n. 100* ; F 263b : ***165-166***, *172 tabl.* ; F 275 : *143 n. 16 ;* F 276 : *143 n. 10, 172 tabl. ;* F 277 : *115 n. 34, 172 tabl. ;* F 278a : *152, 172 tabl. ;* F 279 : *143 n. 17, 170 tabl. ;* F 280 : *156 n. 56, 170 tabl., 250 n. 47 ;* F 281 : ***144 et n. 19***, *170 tabl.* ; F 282 : *153, 170 tabl. ;* F 283a : *153, 170 tabl. ;* F 284 : *171 tabl. ;* F 285a : *156 n. 56, 171 tabl. ;* F 288 : *148 et n. 36 ;* F 289 : *148 ;* F 291 : *148 ;* F 294 : *143 n. 16 ;* F 295 : *143 n. 16 ;* F 299 : *148 ;* F 306 : *148 n. 36 ;* F 325-329 : *148 ;* F 333 : *148 n. 36 ;* F 345 : *140 n. 3, n. 5 ;* F 359 : *143 n. 16*

Thucydide
I, 1, 1 : *162 n. 71, 211 n. 67* ; II, 102, 5-6 : *134 n.* 90 ; VII, 87, 2 : *113*

Timée (*FGrHist* 566)
F 11-12 : *183 n. 39 ;* F 11a : *149 ;* F 11b : *156 n. 56 ;* F 51 : *184 n. 43 ;* F 71 : *184 n. 44, 186 n. 48*

Trogue Pompée
Prologues, 26 : *252 n. 53*

Xanthos de Lydie (*FGrHist* 765)
T 5 : *127 n. 55*

Xénophon
Agésilas, V, 1 : *103 ;* VIII, 7 : *103 ;* IX, 3 : *103*
Anabase, I, 5, 2 : *103 ;* 5, 3 : *104 ;* 9, 25 : *104 ;* 10, 2-3 : *104 ;* II, 3, 14-15 : *104 ;* 3, 16 : *104 ;* 5, 24-42 : *104 ;* 6, 21-29 : *104 ;* VI, 1, 4 : *104 ;* 5-11 : *104 ;* VII, 2, 23 : *104 ;* 3, 16-20 : *104 ;* 5, 1-8 : *104 ;* 3, 21 : *104*
Apologie, 14 : *104*
Art de la Chasse, V, 1 : *104 ;* 13 : *104 ;* 30 : *104*
Art Équestre, I, 8 : *104*
Banquet, I, 1-4 : *104 ;* 2-7 : *104 ;* 9 : *104 ;* 11 : *104 ;* II, 1 : *104 ;* 1-4 : *105 ;* 2-4 : *105 ;* 10 : *350 n. 21 ;* 17 : *105 ;* 19 : *105 ;* 24-26 : *105 ;* IV, 19 : *105 ;* VII, 3 : *319 n. 88 ;* VIII, 32-33 : *105*
Cyropédie, I, 2, 8 : *105 ;* 2, 11 : *105 ;* 3, 1 : *105 ;* 3, 4 : *105 ;* 3, 5 : *105 ;* 3, 9 : *105 ;* 6, 39 : *105 ;* V, 1, 1 : *105 ;* VIII, 6, 12 : *199 n. 28 ;* 8, 10 : *105 ;* 8, 15-17 : *101, 105 ;* 8, 18 : *101, 105 ;* 8, 19-20 : *101, 105*
Économique, VIII, 8 : *105 ;* XIX, 19 : *105*
Helléniques, I, 7, 14-15 : *105 ;* III, 1, 8 : *131 n. 77 ;* III, 4, 17 : *105*
Hiéron, I, 17-21 : *105 ;* 22-23 : *105 ;* IV, 2 : *105*
Mémorables, II, 1, 21 : *106 ;* 2, 1 : *350 n. 21 ;* 2, 7 : *350 n. 21 ;* 2, 10 : *350 n. 21 ;* 5, 2 : 106 ; III, 11, 1 : *93, 106 ;* 13, 4 : *106 ;* 14, 4 : *106*
Revenus, IV, 14 : *106*

Zénobios
Épitomé des Proverbes, I, 54 (595 F 25) : *281 n. 34, 288 et n. 74 ;* 82 (595 F 8) : *281 n. 33*

INDEX THÉMATIQUE

I. – Les convives. II. – Les sujets sympotiques. III. – L'historiographie et les historiens. IV. – La comédie. V. – Homère. VI. – Platon. VII. – La citation. VIII. – Comparaisons entre Athénée et d'autres auteurs.

I. – Les convives, 99, 152, 170-172, 269-271, 306, 323-327, 355-356, 360-362, 387-412

Alkidès, 393

Amébée, 319 n. 90, 408

Arrien, 76 n. 8, 87 n. 34

Cynulcus, 33, 39, 86, 128, 152, 158, 170 tabl., 244 et n. 23, 245 et n. 25, 248, 249 n. 43, 309 n. 21, 347, 357, 360 et n. 19, 390, 391, 392, 396, 397, 398, 399, 401, 406, 408, 410, 411, 412

Daphnos d'Éphèse, 355 n. 2, 360 et n. 18, 361 et n. 21, 363, 389, 390, 391, 397, 399

Démocrite, 37, 59 n. 67, 62, 87 n. 34, 97, 99, 126, 141, 144, 149, 151 n. 46, 152, 153 et n. 51, 155, 156 n. 56, 159, 160, 166 n. 91, 170 tabl., 269, 271, 298, 307, 333, 348-349, 357, 390, 396, 398, 399, 401, 402, 403, 409, 411, 412

Dionysoclès, 356 n. 2, 360 et n. 18, 390, 391

Émilien, 154, 170 tabl., 323, 390, 391, 393, 396, 402, 403, 409, 410

Galien, 99, 356 n. 2, 360 et n. 17, 363, 373, 388, 391

Larensis, 33, 34, 35, 36, 38, 39, 152, 154 et n. 52, 170 tabl., 178, 193, 205, 210, 213, 260, 267, 269, 271, 295 n. 33, 297, 300, 306, 319 n. 90, 340, 343, 344, 345, 387, 389, 392, 395, 396, 397, 398, 400, 401, 403, 406, 409, 412

Léonidès, 155, 323, 390, 391, 400, 404, 406

Magnus, 60 n. 72, 170 tabl., 390, 391, 392, 401, 408

Masurius, 33, 58 n. 59, 77, 95 et n. 46, 96, 98, 152, 153 et n. 51, 170 tabl., 269, 270, 271, 297, 299, 300, 301, 310-313, 315-319, 347, 349, 350, 351, 352, 353, 357, 393, 394, 395, 396, 408, 409, 411

Myrtilos, 77, 80, 92, 156 n. 56, 158, 171 tabl., 228, 234, 244 et n. 23, 245 et n. 24 et 25, 247, 248 et n. 39 et 40, 249 n. 43, 269, 390, 391, 397, 398, 400, 401, 406, 407, 408, 411, 412

Palamède d'Élée, 80, 88, 401

Plutarque, 87 n. 34, 99, 153, 154, 171 tabl., 210, 269, 270, 300, 323, 324, 332, 337, 390, 391, 392, 396, 397, 399, 400, 401, 404, 406

Pontianus, 95 et n. 46, 96, 97, 126, 153, 171 tabl., 269, 271, 298, 309 et n. 21, 347, 351, 352, 353, 354, 391, 396, 403, 404, 406, 409, 412

Rufin de Nicée, 356 n. 2

Ulpien, 32, 33, 35, 39, 86, 98, 99, 149 et n. 40, 150 et n. 45, 152, 154, 155 n. 55, 161, 166 n. 91, 171 tabl., 205 n. 41, 248-249, 269, 271, 309 et n. 21, 323, 324, 344, 347, 356, 360, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412

Varus, 391

Zoïlos, 87, 99, 323, 324, 397, 400

II. – Les sujets sympotiques, 24-28, 29-39, 63-68, 79, 85-100, 110-112, 124, 129, 146-151, 170-172, 179-182, 196-199, 226-229, 235-236, 255, 269-271, 293-297, 315-319, 356-359, 362-367, 387-412

III. – L'historiographie et les historiens, 19-28, 307-310

Terminologie, 20-21, 307-308 (voir aussi l'*Index des termes grecs s.v.* ἱστορικός, ἱστοριογράφος, συγγραφεύς, φιλαλήθης, φιλοσοφία/φιλόσοφος)

(N.B.: Les chiffres entre parenthèses renvoient aux *Fragmente der griechischen Historiker* de F. Jacoby)

Acousilaos d'Argos (2), 110
Aéthlios (536), 110 n. 2, 114
Agatharchide de Cnide (86), 221, 247 n. 34, 293
Agathoclès de Cyzique (472), 26 et n. 21, 205 n. 39
Alexis (539), 110 n. 2
Amélésagoras de Chalcédoine (330), 110
Amyntas (122), 212
Anaximène (72), 24, 126 n. 51
Androtion (324), 25, 27, 268, 272
Anticleidès (140), 251 n. 52
Antisthène de Rhodes (508), 25
Apion d'Alexandrie (616), 336
Apollodore d'Athènes (244), 247 n. 34, 279 et n. 17, 282 et n. 42, 284
Aratos (231), 253 n. 56
Aristobule (139), 152, 195, 212 et n. 76, 213
Aristocratès (591), 280
Aristoclès (586), 178 n. 12, 279 n. 15
Arrien, 25, 76, 87 n. 34, 205, 212, 232
Asclépiade de Mendès (617), 110
Asclépiade de Myrléa (697), 20 n. 2, 336, 337
Callisthène (124), 24, 197, 197 tabl., 204, 209, 211
Callixène de Rhodes (627), 26, 36 n. 20, 394
Carystios de Pergame, 153, 245
Charès de Mytilène (125), 16 n. 19, **191-214**, 232
Charon de Lampsaque (262, 687b), 27, 110
Clidème (323), 251 n. 52, 268
Clitarque (137), 20 n. 2, 25, 27, 212 n. 77, 213, 336, 337
Cornélius Népos, voir *Népos*
Cratéros de Macédoine (342), 264 et n. 3
Cratès d'Athènes (362), 268 n. 18
Ctésias (688), 27, 54 et n. 47, 198, 211, 233 et n. 59, 247 n. 34
Ctésiclès/Stésicleidès (245), 92
Damastès de Sigée (5), 110
Déiochos de Proconnèse (471), 110
Démétrios de Skepsis, 20, 307
Démoclès de Phygéla, 110
Démon (327), 265, 267, 268
Démophilos (voir 70), 122-123, 133-134
Denys Scytobrachion (32), 127, 336
Dieuchidas (485), 126 et n. 47
Dinon (690), 62, 198
Diodore de Sicile, 27, 120 n. 14, 135 et n. 93, 228, 232, 280, 292
Dioscouridès (594), 178 n. 12, 280
Douris (76), 16 n. 19, 24, 26, 27, 110 n. 2, 126 n. 51, 156 n. 56, 212 n. 77, **215-237**, 241 n. 6, 242, 247 n. 34, 250 n. 47, 292, 336
Dyillos (73), 27
Éphippe d'Olynthe (126), 26, 209, 211, 213
Éphore (70), 16 n. 19, 20, 27, **117-137**, 140 et n. 5, 141, 156 n. 56, 163, 291-292, 292 n. 2, 307
Ératosthène (241), 265, 266, 288, 332, 335 et n. 74, 336
Eudémos de Paros (497), 110
Eugéon/Euagon de Samos (535), 110
Fabius (809), 253 n. 56
Hécatée de Milet (1), 20, 27, 30, 35 n. 15, 110, 114, 195 n. 12, 307
Hégésandre de Delphes (*FHG* IV, p. 412-422), 22 et n. 7, 23 et n. 9, 25, 69 n. 97, 115 n. 37, 154, 346
Hégésianax (45), 20 n. 3, 231
Héliodore d'Athènes (373), 76 n. 4
Hellanicos (4), 25, 27, 30, **109-116**, 119 n. 9, 264, 268, 274 n. 42
Héraclide de Kymè (689), 153, 198
Hermippe de Smyrne (1026), 125, 176 n. 1, 301
Hérodote, 16, 21, 22, 23, 24 et n. 12, 36, **43-72**, 76 et n. 6 et 7, 111, 112, 115, 124 n. 32, 127, 129, 148, 152, 153, 187, 194, 195 n. 12, 197, 205 n. 41, 209, 219, 221 n. 27, 223 n. 32, 250 n. 47, 251 n. 48 et 50, 256 et n. 64, 289, 292 n. 4, 296 n. 38, 309, 310, 368 n. 57, 369
Héropythos (448), 37
Hiéronymos de Cardia (154), 241 n. 6
Hippagoras (743), 178 n. 13
Hippasos le Laconien (589), 178 n. 12, 279 n. 15
Historiens de l'Égypte, 115
Idoménée de Lampsaque (338), 25, 26
Ion de Chios (392), 293 n. 7, 336
Isidore de Charax (781), 205 n. 39, 209
Istros (334), 20, 25, 27, 266 et n. 7, 274, 307
Josèphe (Flavius), 115
Justin, 242 n. 13
Lykéas de Naucratis (613), 110
Macarée de Cos (456), 126 et n. 47
Méandrios de Milet (491-492), 20, 307

Mélanthios (326), 268
Ménéclès de Barca (270), 20, 307
Ménesthène (*FHG* IV, p. 451-452), 178 n. 13
Ménodote de Périnthe (82), 27 et n. 25
Ménodote de Samos (541), 26, 27 n. 25, 110 n. 2
Métrodore de Skepsis (184), 26
Mnésiptolème (164), 20, 307
Molpis le Laconien (590), 178 n. 12, 279 n. 15, 280
Néarque (133), 213
Népos (Cornélius), 148
Nicandre de Colophon (271-272), 37, 209, 309 et n. 22 et 23
Nicandre de Thyateira (343), 247 n. 34
Nicobule (127), 209
Nicolas de Damas (90), 26, 149, 247 n. 34, 349
Nicoclès le Laconien (587), 178 n. 12, 279 n. 15
Nymphodore de Syracuse (572), 149, 349 et n. 12
Onésicrite (134), 195, 213
Pausanias le Laconien (592), 280
Persaios de Kition (584), 178 n. 12, 279 n. 15
Phanodème (325), 25, 205 n. 39, 268, 273 n. 40
Philinos (174), 256
Philochore (328), 25, 27, 247 n. 34, **263-275**
Philocratès (601), 114
Philomnestos (527), 154
Phylarque (81), 16 n. 19, 20, 24 et n. 12, 26 et n. 21, 56 n. 54, 76 n. 7, 152, 156 n. 56, 194 et n. 6, 221, 234, **239-261**, 307
Polémon, 76 n. 7, 181, 279 n. 17, 284
Polybe, 15 et n. 12, 20 n. 2, 25, 26, 29, 31, 32, 36 et n. 20, 39, 44 n. 1, 59 n. 66, 117-118, 118 n. 1, 119 n. 5, 120 n. 14, 121 et n. 18, 122, 123, 124 et n. 26 et 33, 130 n. 71, 136, 137, 148, 155, 156 n. 56, 164, 166-168, 166 et n. 92, 167 n. 93 et 96, 168 n. 98 n. 99, 173-174, 182-184, 205, 240 n. 3, 241 et n. 5 et 6 et 8 et 9, 242, 243 et n. 16, 246 et n. 29 et 31, 247 et n. 38, 252 et n. 54, 253 et n. 56, 254 et n. 58, 256, 292, 364 n. 34, 394
Polycharme de Naucratis (640), 372
Polycleitos de Larisa (128), 205 n. 39, 209
Polycratès (188), 178 n. 12
Posidonios (87), 20, 21, 25, 26, 28, 39, 76 n. 7, 126, 152, 194 et n. 6, 247 n. 34, **291-302**, 307, 348-349, 349 n. 11, 365, 394, 396
Psaon (78), 27
Ptolémée I Sôter (138), 25, 197 tabl., 200, 212, 278
Ptolémée VIII Évergète II (234), 26, 152, 336
Satyros de Callatis, 154 n. 52, 176 n. 1
Scamon (476), 119 et n. 9
Sémos de Délos (396), 26, 247 n. 34, 272
Socrate de Rhodes (192), 26
Sosibios le Laconien (595), 114, **277-289**
Sotion, 176 n. 1
Sphairos de Borysthène (585), 178 n. 12, 279 n. 15
Strattis (118), 205 n. 39
Théopompe (115), 16 n. 19, 20, 21, 22, 23, 24, 26 et n. 21, 30, 36, 38, 76, 98, 115, 126 n. 51, **139-174**, 178, 194 et n. 6, 205 n. 39, 211, 220, 234, 242, 247 et n. 34, 250 n. 47, 254 n. 61, 256 n. 64, 261 et n. 84, 301, 307 et n. 22
Thucydide, 20, 23, 24, 27, 30, 31, 44 n. 1, 45, 76 et n. 6, 109, 113, 136 et n. 97, 162, 195 n. 12, 292 n. 4, 309, 310, 351, 352
Timagène (88), 26, 274
Timée (566), 21, 27, 36, 148 n. 36, 149, 156 n. 56, 182-184, 183 n. 39, 184 n. 43 et 44, 188, 205 n. 39, 247 n. 34, 252 et n. 54, 288
Trogue Pompée, 242, 294 n. 20
Xanthos de Lydie (765), 110, 125, 127, 129, 154
Xénomédès de Kéos (442), 110
Xénophon, 15 n. 13, 16, 21, 23 et n. 9, 24 et n. 12, 27, 33, 34, 44 n. 1, 52 n. 32, **73-106**, 115, 131, 132 n. 78 et 79 et 81, 133, 140 n. 5, 153, 177, 180 n. 24, 205 n. 39, 205 n. 39, 206 n. 47, 209, 219, 251 n. 48 et 50, 279 n. 15, 292 n. 4, 312, 313, 316, 319, 347, 350 et n. 21, 352, 369, 394, 395, 404

IV. – La comédie, 30-33, 75, 149 n. 40, 155 et n. 55

V. –Homère, 33-34, 305-319, 321-340 (voir aussi l'*Index des noms s.v. Homère*)

VI. – Platon, 33-34, 95-100, 310-313, 315-319, 327, 335, 341-354, 394, 395, 404 (voir aussi l'*Index des noms s.v. Platon*)

VIII. – La citation

Typologie, 46-48, 80-83, 156-158, 199-204, 223-226, 250-251, 365

Références bibliographiques, 58-59, 113, 130, 142, 156 n. 56, 368

Mots et formules d'introduction, 60-62, 83-84, 90, 93, 119, 157, 166-167, 200, 223-226, 281-282

Délimitation, 70 n. 101, 219-222, 243 n. 16, 251-252

Fidélité textuelle et sémantique, 60-63, 84-85, 88, 90, 91, 112-113, 148-151, 158-168, 173-174, 222-229, 367-378

Représentativité des contenus, 63-68, 79, 85-100, 110-112, 124-129, 146-151, 179-182, 196-199, 226-229, 235-236, 255-258, 258-261, 315-319, 362-367

Enchâssement dans la trame des *Deipnosophistes*, 74, 85-100, 125-127, 152-156, 180-182, 205-206, 206-210, 229-233, 299-301, 344-347, 365

Immixtion de la terminologie deipnosophistique, 60-63, 85, 92, 160, 161

IX. – Comparaisons entre Athénée et d'autres auteurs

Aelius Aristide, 39, 327 n. 34, 328 n. 39, 329 et n. 45, 332

Arrien, 25, 76, 205, 212, 232

Aulu-Gelle, 88, 100, 373

Clément d'Alexandrie, 280, 281, 282 n. 40, 287

Démétrios (Ps.-Démétrios de Phalère), 148, 166 n. 92

Denys d'Halicarnasse, 109 et n. 1, 141 n. 6, 143 n. 16, 144 n. 18, 145, 147 et n. 34, 161, 163, 240 n. 3, 266, 267

Didyme, 96 n. 54, 148, 178, 266, 267, 274

Diodore de Sicile, 27, 135 et n. 93, 228, 232, 280, 292

Diogène Laërce, 76, 140, 217 et n. 9, 280, 282, 288

Dion de Pruse, 76, 327 n. 34, 328 n. 39, 329 et n. 42 et 45

Dioscoride d'Anazarbe, 367 n. 51

Élien, 22, 23, 27 et n. 28, 157 n. 59

Étienne de Byzance, 15, 129, 130, 142 n. 8, 217 n. 10

Eustathe, 333, 337, 338, 339 et n. 89

Galien, 35 n. 17, 209, 363, 367 n. 51, 368 et n. 55, 373 et n. 74, 374-375, 375 n. 78 n. 79

Harpocration (lexicographe), 15, 25 et n. 18, 27 et n. 26, 129, 130, 148, 150, 161, 185-186, 217 n. 10, 264 n. 2, 266, 267 et n. 15, 268

Hermogène, 140 n. 5

Hésychius, 280, 281, 282 et n. 40, 283, 284, 288

Lucien, 21, 23, 79, 98, 99 n. 66, 102, 144 n. 18, 255 n. 62, 323 n. 4, 329 n. 45, 332, 341 n. 1

Maxime de Tyr, 327 n. 34, 328 n. 39, 329 et n. 42 et 45

Pamphile (lexicographe), 155

Pausanias, 115, 287

Philodème de Gadara, 101, 266

Photius, 54, 144 n. 18, 144 n. 20, 217 n. 10, 267

Pline l'Ancien, 39, 101 et n. 73, 179 et n. 20, 217 et n. 9, 232, 240 n. 3

Plutarque, 15, 31 et n. 4, 32, 78, 79, 87 n. 34, 99, 100, 115, 140, 148, 156 n. 56, 179, 180, 183, 194, 195 et n. 16, 196, 198, 200, 201-204, 205, 206 et n. 46 et 47, 207 et n. 51, 208 et n. 52, 209, 210, 211, 216, 217 et n. 9, 234 n. 60, 240 n. 3, 241 et n. 5, 242 n. 13, 243, 244 n. 19, 246, 247, 252, 253 n. 56, 254, 266 et n. 7, 278, 279, 280, 282 et n. 40 et 45, 283, 286 n. 66, 293 n. 7, 294 n. 16, 299 n. 59, 300 et n. 65, 323 n. 4, 324 et n. 9 et 11 et 13 et 15 et 16, 325 et n. 19, 326 n. 27, 327, 328, 329 et n. 43 et 45, 332 et n. 58, 335, 336, 337, 338, 339, 341 n. 1, 364 n. 33, 365 n. 35

Pollux, 25, 27 et n. 26, 32

Polybe, 15 et n. 12, 25, 32, 39, 44 n. 1, 117-118, 118 n. 1, 120 n. 14, 137, 148, 155, 164, 166-168, 167 n. 93 et 96, 168 n. 98 n. 99, 173-174, 182-184, 240 n. 3, 241 et n. 5 et 6 et 8 et 9, 242, 243 et n. 16, 246 et n. 29 et 31, 247 et n. 38, 252 et n. 54, 253 et n. 56, 254 et n. 58, 256, 292

Porphyre, 140 et n. 4 et 5, 158 n. 62

Ps.-Longin, 166

Stobée, 15, 338-339

Strabon, 15, 58 n. 63, 115, 120 n. 14, 124 et n. 35, 129, 137, 179 et n. 20, 292, 294 et n. 16

Théon le Rhéteur, 15, 130, 140, 141 n. 5, 144 n. 18

Zénobios, 217 n. 10, 280, 281, 282 n. 40, 283